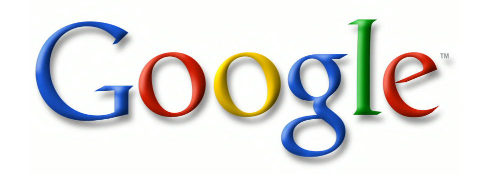
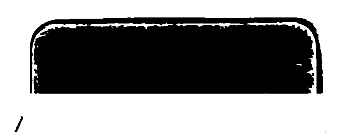





600022526M



LE PEUPLE PRIMITIF.

GENÈVE. — IMPRIMERIE RAMBOZ & SCHUCHARDT.

LE

PEUPLE PRIMITIF

SA RELIGION

SON HISTOIRE ET SA CIVILISATION

PAR

FRÉDÉRIC DE ROUGEMONT

Etsi in mundo loquelæ dissimiles, virtus traditionis una.

TERTULLIEN.

SECONDE PARTIE

HISTOIRE

HISTOIRE DU PEUPLE PRIMITIF DÉDUITE DE LA GENÈSE ET DES TRADITIONS DES BABYLONIENS, DES SYRIENS, DES PHÉNICIENS, DES CHINOIS, DES ÉGYPTIENS, DES ARIENS DE LA PERSE, DE CEUX DE L'INDE ET DES PEUPLES DE L'ASIE MINEURE.

TOME TROISIÈME



GENÈVE

JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PARIS

MÊME MAISON, RUE DE LA MONNAIE, 10

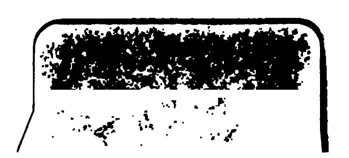
1857

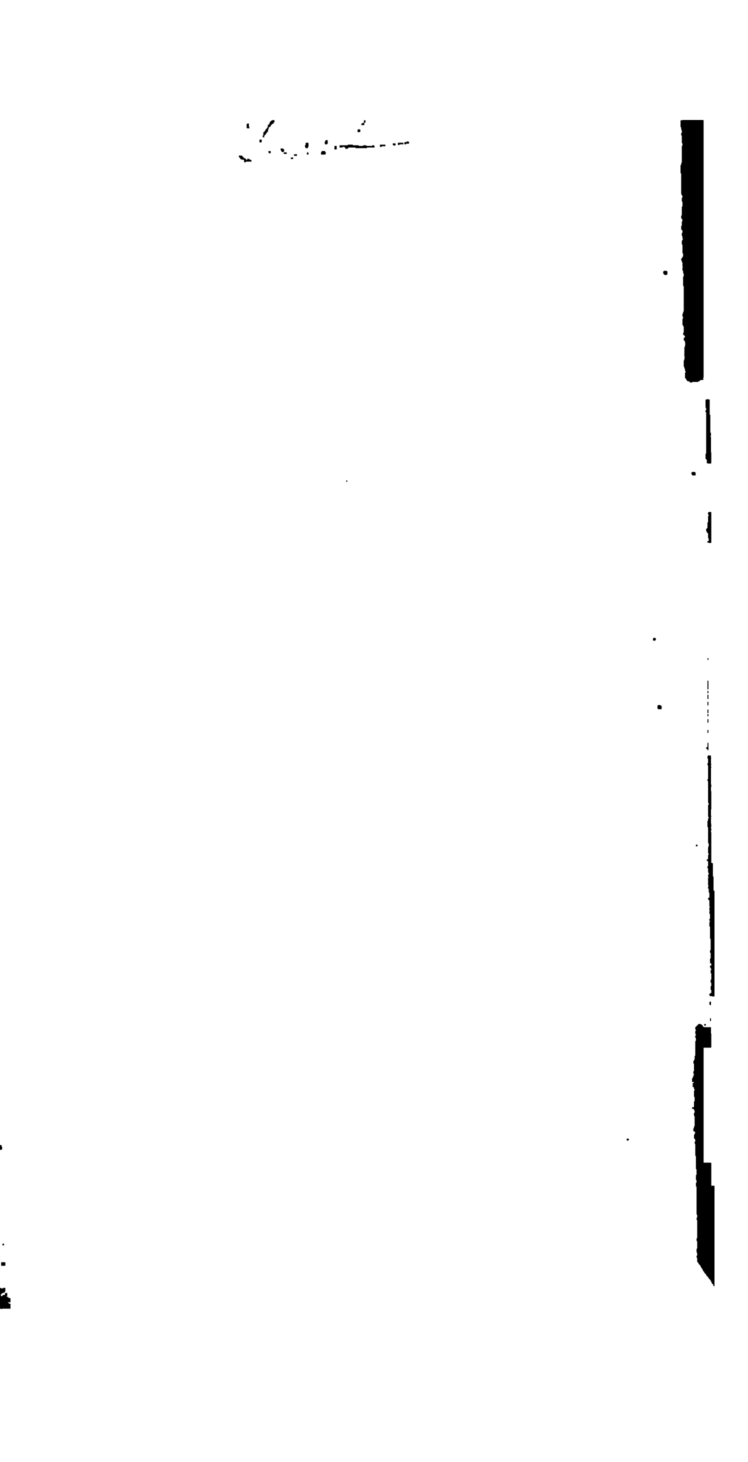
LIVRE PREMIER

LA GENÈSE ET LES TRADITIONS JUIVES.

Notre intention n'est point ici d'établir l'authenticité et la divine inspiration de la Genèse. Il nous suffit de savoir que les onze premiers chapitres de ce livre sont le plus ancien document que l'on possédât en Judée sur l'histoire du monde primitif. De toutes les traditions juives relatives à ces temps reculés que nous ont conservées Josèphe, le Talmud les Pères de l'Eglise ou les écrivains mahométans, il n'en est aucune qui ne suppose l'existence de ces premières pages de la Genèse, aucune qui ne les commente ou ne les complète. Il serait même aisé d'établir qu'Ezéchiel, qu'Esaïe, que David font allusion sinon à ces pages, au moins aux événements qui y sont racontés. Mais nous pouvons remonter bien plus haut encore : car la comparaison des religions de la terre entière nous a démontré que l'histoire biblique du monde primitif se retrouve par fragments, dès les temps les plus anciens, chez les nations tant civilisées que sauvages de l'ancien monde et du nouveau. Cette histoire ne peut donc pas être une invention plus ou moins récente des Hébreux.


600022525M





LE PEUPLE PRIMITIF.

GENÈVE. — IMPRIMERIE RAMBOZ & SCHUCHARDT.

LE

PEUPLE PRIMITIF

SA RELIGION

SON HISTOIRE ET SA CIVILISATION

PAR

FRÉDÉRIC DE ROUGEMONT

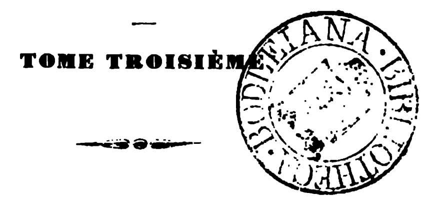
> Etsi in mundo loquelæ dissimiles, virtus traditionis una.
>
> TERTULLIEN.

SECONDE PARTIE

HISTOIRE

HISTOIRE DU PEUPLE PRIMITIF DÉDUITE DE LA GENÈSE ET DES TRADITIONS DES BABYLONIENS, DES SYRIENS, DES PHÉNICIENS, DES CHINOIS, DES ÉGYPTIENS, DES ARIENS DE LA PERSE, DE CEUX DE L'INDE ET DES PEUPLES DE L'ASIE MINEURE.

TOME TROISIÈME



GENÈVE

JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PARIS

MÊME MAISON, RUE DE LA MONNAIE, 10

1857

d'âme ni de corps, à tous égards semblable à nous. Il comprenait en lui tout ce dont la femme a été formée, et comme elle a été tirée non de son cerveau, ni de ses membres, mais de la région du cœur, nous en concluons que l'amour, qui est le trait distinctif de la femme, était originairement uni dans l'homme à l'intelligence, qui est restée son lot. Cet homme primitif, nous l'avons nommé l'*Adam synthétique* (P. II, 15). Le nom d'*Androgyne* serait inexact, parce que Adam n'était pas un monstre, mi-homme mi-femme, mais bien un vrai homme qui renfermait, confondu en lui, la substance de la femme.

Interprété comme nous le faisons ici, et développé comme nous le ferons dans les *Deux Cités*, le second chapitre de la Genèse contient tous les éléments fondamentaux de l'histoire de l'humanité : le premier couple, souche de tous les peuples; l'institution du mariage, racine de la société et première base de l'Etat; l'ordre de cultiver le jardin, origine de tout travail; les commencements du langage qui s'est éveillé dans Adam à la parole que Dieu lui adressait, et qui se divisera plus tard en milles idiomes; l'arbre de la connaissance du bien et du mal qui renfermait le germe de toutes les lois morales; l'arbre de vie ou le premier sacrement avec le premier culte, et enfin la prophétie et les premiers linéaments des révélations postérieures.

La pureté instinctive d'Adam est un état de l'âme qui nous est inconnu, à nous, êtres pécheurs et conscients, et que nous ne pouvons décrire qu'au risque de faire de nombreuses erreurs. Le récit de la chute, au contraire, nous tient un langage qui nous est familier : il nous parle de péché, de séduction, de remords, de honte, de

châtiment, de repentance, de foi, d'espérance. Aussi les seules objections qu'il soulève portent-elles, ou sur des questions de métaphysique, que nous traiterons ailleurs, ou sur de simples détails, que nous passerons en revue. Mais avant tout, examinons la vraie nature de ce récit.

Qu'on en fasse avec les incrédules une fable plaisante, avec les rationalistes un mythe philosophique, avec plusieurs théologiens orthodoxes une allégorie, toujours est-il plus ancien que Moïse et qu'Abraham. Car si l'on retrouve chez les peuples les plus distants un premier homme fait d'une argile rouge, un paradis avec quatre fleuves, et la femme tirée de la côte ou de telle autre partie du corps de l'homme, les souvenirs de la chute s'offrent à nous bien autrement nombreux d'un bout de la terre à l'autre : la femme cause de tous les maux qui affligent l'humanité ; des arbres mystiques dont les fruits font mourir ; un héros qui est invulnérable par tout le corps sauf au talon, qui lutte contre le mal, et qui en triomphe, mais en mourant ; l'agriculture, résultat d'une malédiction ; enfin et surtout d'innombrables mythes où le serpent infernal joue un grand rôle (P. II, 29-112).

L'histoire de la déchéance telle que Moïse nous l'a transmise, était donc connue du peuple primitif ou des Noachides, dont elle était manifestement une des traditions principales. Cette haute antiquité prouve que ce récit ne peut être une fable juive, mais non qu'il n'est pas une fable inventée par le peuple primitif.

Trois cas sont possibles. Ou le mal est une imperfection nécessaire au développement du bien, et l'homme a été prédisposé de Dieu pour l'un comme pour l'autre. Dans cette supposition, la première faute est l'épanouissement d'un germe divin, le remords est impossible et le récit de la chute absurde ; car l'homme, qui aime peu l'humiliation et la douleur, serait sottement devenu son

propre bourreau en imaginant qu'il avait commis un crime qui l'aurait privé d'un paradis fictif, et il aurait attribué à une déplorable désobéissance ces mille maladies et cette mort qui entraient dans le plan primitif d'un Dieu Tout-Puissant et Tout-Bon. Ou bien le mal est mal, l'homme a été créé pur, mais il n'a pas été séduit; c'est lui qui a tiré de son propre fonds le péché comme l'a fait le Père du mensonge [1]. S'il en était ainsi, nous nous complairions, ainsi que lui, dans notre propre création; nous ferions le mal non par faiblesse, mais avec puissance; nous serions ses maîtres et non ses esclaves. Mais aussi il n'y aurait pas pour nous de rédemption; car le rachat suppose un sauveur, un tyran et un captif, et nous serions non les malheureux esclaves de Satan, mais les ennemis superbes de Dieu. Ou enfin, le mal est mal, l'homme a été créé pour le bien et il a été séduit. Cette supposition étant la dernière des trois, et les deux autres étant fausses, elle doit être la vraie. Elle est en effet la seule qui explique les luttes intérieures de l'âme et l'œuvre rédemptrice de Christ; elle est la seule aussi qui s'accorde avec la tradition universelle.

On dira qu'il y a eu séduction et déchéance, mais que le fait ne s'est point passé comme il nous a été raconté, et que le tout n'est qu'une allégorie. Si telle était réellement la pensée de l'écrivain qui nous a fait ce récit, il nous en aurait averti. Mais il entend bien au contraire nous raconter fidèlement un fait réel; son histoire de la chute n'est point sur un autre ton que celle d'Abel et de Caïn. Nous ne voyons pas d'ailleurs par quel motif Adam et Eve, pleins de repentance et de foi, n'auraient pas en toute simplicité fait à leurs descendants un récit exact de leur faute. S'ils ont eu recours à l'allégorie,

[1] Jean, VIII, 44.

Moise a commis la bévue de prendre une fiction pour de l'histoire, et il aurait pour complices non-seulement la plupart des Pères de l'Eglise et des Réformateurs, mais les Apôtres et Jésus-Christ lui-même [1].

Au reste, toutes ces autorités nous feraient défaut, qu'encore la nature même de ce récit en garantirait la réalité. Il y a dans la séduction d'Eve et d'Adam, dans leurs craintes et leur impénitence avant le pardon, dans la foi triomphante d'Adam après la promesse, et jusque dans ces ceintures de feuilles et ces habits de peau, une telle vérité psychologique ou une si parfaite harmonie avec les doctrines fondamentales de l'Evangile, qu'il faut ou renier l'Evangile et le cœur humain, ou reconnaître la minutieuse et littérale exactitude du texte [2]. Il n'y a que la vie réelle qui soit en même temps si simple, si profonde et si originale.

Mais si le chapitre troisième contient le récit de la chute tel qu'Adam l'a fait à ses fils, nous devons, pour l'interpréter, nous mettre à la place des acteurs eux-mêmes. Ainsi Eve a entendu le serpent parler; mais n'a-t-elle point fait erreur? Les paroles qu'elle nous rapporte lui ont certainement été adressées par autrui; mais ont-elles frappé ses oreilles? était-elle alors de sens rassis? n'était-elle point au contraire tout absorbée en elle-

[1] Voyez entre autres, Jean, VIII, 44; Rom. V, 12 et suiv.; 2 Cor. XI, 3; 1 Jean, III, 8.

[2] Nous disons *littérale*. Plus, en effet, on étudie le texte hébreu, plus on admire le soin avec lequel les écrivains sacrés ont pesé toutes leurs expressions, et jusqu'aux moindres particules. Ainsi, dans ce chapitre III, l'absence de la particule *et*, en tête du verset 16, isole de la malédiction du serpent la condamnation de la femme et celle de l'homme; et le changement de temps du verbe *dire*, qui est au parfait dans les versets 16 et 17, donne à ces deux dernières sentences une solennité toute particulière.

même et plongée dans cet état extraordinaire où se relâchent les liens qui unissent le corps à l'âme, et où l'âme perçoit, sans l'intermédiaire des sens, des faits qui se passent dans le monde spirituel? Nous oublions trop aisément certains phénomènes psychologiques qui, pour être fort rares aujourd'hui, n'en sont pas moins réels, qui sont plus fréquents en Orient que dans notre Europe, et qui l'étaient peut-être beaucoup plus encore à l'origine de l'humanité. Toutes les discussions sur le serpent qui a parlé, n'ont à notre sens pas d'objet : c'était le séducteur invisible qui s'adressait directement à Eve dans un moment où elle était toute perdue dans ses idées, et comme elle serait revenue à elle-même si, se croyant seule, elle avait entendu quelqu'un lui parler, le serpent, instrument docile, avait captivé toute son attention au point qu'elle crut, dans sa distraction extatique, que les paroles de Satan venaient de cet animal.

« C'était le plus fin d'entre toutes les bêtes des champs. » Ces mots, qui commencent le récit, sont comme un bref plaidoyer en faveur d'Eve. Alors le serpent n'était point l'ennemi de l'homme, et loin de lui inspirer de l'aversion, il éveillait tout spécialement son intérêt par ses innocentes ruses. Il n'avait pas sa forme actuelle, et en géologie les ophidiens n'apparaissent en effet qu'après le déluge (HT. 100).

Le texte de la malédiction du serpent ne se trouve d'ailleurs exactement traduit que dans les Septante : « ...*Tu es maudit d'entre tout le* BÉTAIL *et d'entre toutes les bêtes des champs... Et je mettrai de l'inimitié entre toi et entre la femme, et entre ta postérité et entre sa postérité.* CELUI-CI T'ÉCRASERA *la tête*, et tu lui ÉCRASERAS *le talon.* » La Vulgate a : *animantia ...ipsa... conteret* et *insidiaberis*. L'erreur de *ipsa* nous mettrait dans l'impossibilité de rattacher solidement au protévangile plusieurs des mythes

les plus remarquables des peuples anciens, car le Sauveur est non une femme, mais un héros (P. II, 70). Le texte hébreu ne laisse d'ailleurs aucun doute sur le vrai sens, le verbe étant au masculin ; il n'y a pas de variantes ; le texte samaritain est concordant, et les Septante ainsi que les commentateurs rabbiniques, la version italique citée par Cyprien, Jérôme lui-même, Irénée, etc., traduisent tous par *celui-ci*.

Nous avons déjà vu ailleurs (P. II, 60), comment le nom d'Eve, qu'Adam donne à sa femme, est une preuve admirable de sa repentance et de sa foi, et nous verrons dans les *Deux Cités* comment les vêtements de peau qu'ils reçoivent de l'Eternel sont un témoignage actuel de sa tendre sollicitude pour ses enfants humiliés, et un gage de grâces immenses qu'il leur tient en réserve.

La parole de l'Eternel : « *Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, connaissant le bien et le mal* », est une ironie qui répond à celle qui remplissait le cœur d'Adam quand il comparait son état de déchéance avec les brillantes promesses du serpent. Tels étaient ses sentiments quand il entendit dans une vision l'Eternel prononcer ces mots, et les accompagner d'une menace, qu'il n'achève pas, parce qu'il l'exécute immédiatement de fait en le chassant du jardin. Nous supposons ici encore une vision comme dans les autres cas où le texte, en mentionnant une parole que Dieu s'adresse à lui-même, ne dit pas à qui a été révélée cette secrète pensée de l'Eternel.

En résumé, le chapitre troisième apporte en tribut à l'histoire de l'humanité : le péché qui, avec la suite des siècles, développera tous ses rameaux et produira tous ses fruits, dont le plus amer est la mort ; dans le règne de la nature, la malédiction du serpent et celle du sol, les souffrances de la mère et la dépendance de l'épouse, le rude travail de l'homme et les origines de l'agriculture ;

dans le règne de la grâce, la promesse d'un Sauveur, fils de la femme, vainqueur du serpent, mais qui sera blessé au talon; la repentance prenant la place de l'innocence; la foi et l'espérance substituées à la loi et à l'obéissance; le culte enfin dont l'arbre de vie était le sacrement, aboli pour être remplacé par celui de l'autel.

CHAPITRE II.

L'humanité antédiluvienne.

Pour tout ce qui concerne le paradis et la chute, la Genèse explique les traditions païennes sans en tirer pour elle-même de grandes lumières; car l'homme pécheur avait promptement perdu la signification de l'état primitif d'innocence, et involontairement altéré les souvenirs de sa déchéance. Mais avec l'expulsion du paradis la vie humaine prend son cours ordinaire, et l'histoire de la civilisation commence; les motifs secrets qui poussaient les nations à dénaturer les faits anciens, disparaissent, et si les traditions profanes ne peuvent s'expliquer qu'avec le secours des chapitres IV, V et VI de la Genèse qui seuls donnent la clef des mythes, les mythes à leur tour font mieux comprendre et complètent les récits du texte sacré.

I. Caïn et Abel.

(IV, 1-16.)

Les enfants d'Abel se sont mariés entre eux. Le frère épousait sa sœur. Ces unions étaient-elles incestueuses? On pourrait le croire. Mais Adam était l'homme unique en qui étaient encore renfermées toutes les individualités, et non un certain homme doué d'un tempérament et d'un caractère propres. Il était non le premier d'en-

tre les hommes ses égaux, mais l'être général, d'où devaient sortir les êtres particuliers. L'individualité n'a commencé qu'avec ses enfants; c'étaient eux seulement qui devenaient les souches de familles distinctes. Ils n'étaient donc point frères et sœurs dans le sens ordinaire du mot; ils ne l'étaient qu'à la manière des hommes actuels qui sont tous issus du sang d'Adam, et il n'y a absolument rien de commun entre leur mariage et l'inceste.

Abel fait paître des brebis. On peut supposer que Caïn de son côté labourait la terre avec le secours de bêtes à cornes, et les traditions païennes confirment cette supposition. Voilà donc deux espèces d'animaux qui sont au service de l'homme à la porte même du paradis. Ils en seront sortis avec lui, et ainsi s'explique l'existence de l'inoffensive brebis qui, à l'état sauvage, aurait bientôt été détruite par les bêtes carnassières. Adam, agriculteur depuis sa chute, possédait donc en outre des troupeaux. Peut-être avait-il inventé la charrue, qui était de bois; car l'usage des métaux ne date que de Tubalcaïn. Eve, de son côté, a certainement dû subvenir, comme le disent les traditions juives, par d'ingénieuses découvertes et de soudaines inspirations aux divers besoins de sa famille. Au moins est-il certain, par le compte des années de sa vie, qu'Adam avait jeté les premiers fondements de l'astronomie. Nous avons vu ailleurs (P. II, 58) qu'Eve est la vraie Sibylle.

Le culte d'Adam consistait en offrandes non sanglantes. Le mot hébreu MIN'CHAH signifie en général un *don*, et dans le Lévitique, le *sacrifice non sanglant*. Ce n'est qu'à la sortie de l'arche que le sang a coulé pour la première fois sur l'autel de la Cité de Dieu. Mais que devenaient les offrandes de brebis et de fruits, qui, avant le déluge, étaient présentées à l'Eternel? On a supposé

qu'elles étaient primitivement consumées par le feu du ciel. C'est ainsi qu'on explique d'ordinaire le signe que l'Eternel donna de son approbation à Abel ; les mahométans sont en ceci d'accord avec les juifs et les chrétiens, et les païens mêmes allèguent des faits semblables comme des marques extraordinaires de la faveur de Dieu. D'ailleurs on voit par le texte sacré [1] que *la Face de l'Eternel* demeurait près d'Adam. On doit entendre par là une révélation sensible du Dieu qui plus tard fera habiter sa Gloire entre les Chérubins dans le Lieu Très-Saint du Tabernacle et du Temple d'Israël, et dont le Verbe éternel viendra demeurer sous la forme d'un homme chez son peuple. Mais la Face de l'Eternel aura sans doute disparu, et le miracle du feu cessé, quand l'humanité aura traversé le temps de sa première enfance ; et dès lors les patriarches auront allumé eux-mêmes le feu de l'autel qui devait consumer leurs offrandes. Il y avait donc holocauste, mais non victime égorgée et sang versé, au moins dans la Cité de Dieu.

Caïn *travaillait le sol*, ºOBED ADAMAH. Ces deux mots nous fournissent un curieux exemple de l'origine de certains mythes. Il paraît que les Arabes disaient dans leurs traditions que Caïn *travaillait la terre*, ºOBED AL ARETS. Mais c'était là un détail trop simple, trop insignifiant au gré de leur imagination, et par une légère altération ils dirent ABD AL HARETH, c'est-à-dire *fils de Hâreth*, qui est le nom que, suivant eux, le diable avait porté dans le ciel. Sur quoi ils inventèrent toute une fable d'un fils de ce nom qu'Adam aurait eu avant Cabil ou Caïn, et dont Eve serait accouchée avec le secours du démon. Celui-ci, pour prix de ses services, aurait exigé d'eux qu'ils donneraient à leur enfant son nom au lieu de celui de Abd Allah [2].

[1] IV, 14.

[2] Heidegger, t. I, p. 170. — *Histoire univers.* t. I, p. 119.

Le nom de Caïn, d'après la Genèse, signifie *gain*, et il est vraiment étonnant qu'on puisse aujourd'hui encore reproduire en français, en anglais et en allemand l'espèce de jeu de mots de l'original hébreu : « J'ai fait le *gain* de *Caïn.* » En allemand, GEWINN. Le terme de Caïn signifie aussi en hébreu *lance*, *arme*, et le Caïn des nations est un grand guerrier.

Le crime véritable de Caïn, c'est le formalisme religieux, l'hypocrisie, la haine de la vraie piété. Abel est le premier martyr. Depuis la chute la foi est la vertu fondamentale; l'incrédulité, la dernière racine de tous les crimes. C'est ce que les païens avaient mieux compris que plusieurs commentateurs chrétiens de la Genèse; ainsi que le prouve le mythe de Prométhée.

Caïn a peur d'être tué par tout ce qui le rencontrera. C'est la terreur d'un coupable qui sent que le sang appelle impérieusement le sang, qui croit que la nature entière va s'armer contre lui pour l'anéantir, et qui sait surtout que sa victime a un père, des frères, des enfants, qui le poursuivront sans relâche de leur vengeance et la légueront au besoin à leurs arrière-neveux.

L'Eternel *met un signe sur Caïn pour qu'il...* ou : *donne un signe à Caïn, qu'il.* Le premier sens nous paraît le seul conforme au texte. C'est celui des Septante, de la Vulgate et de Josèphe. Mais quel est ce signe? La Genèse se tait. En Chine Caïn se nomme *le Noir*, et ailleurs les Antédiluviens passaient pour des Ethiopiens (P. II, 167).

La première partie du chapitre quatrième nous donne les origines de l'éducation des troupeaux, celles des classes dans la société, celles des sacrifices non sanglants, et celles du crime et de l'incrédulité dans la famille du premier coupable, qui cependant s'était repenti et avait cru; le premier meurtre et la première persécution reli-

gieuse; la Cité du démon, se détachant de celle de Dieu; la terre devenant stérile pour le fratricide, et la vengeance personnelle interdite de Dieu à la famille d'Abel.

II. Les Caïnites.

(IV, 17-24.)

L'histoire des Caïnites, pendant sept générations qui, calculées d'après celles des Séthites, embrasseraient une période d'environ dix siècles, est toute comprise dans huit versets. Mais avec ces quelques lignes on peut la reconstruire pour ainsi dire en entier, en s'aidant du sens des noms propres et de la formule générale du développement des peuples (P. I, 77 sq.).

Pendant la première époque, qui commence vers l'an 130 du monde (qui est la date de la naissance de Seth, laquelle aura suivi de très-près le meurtre d'Abel), Caïn *devient* par une progression rapide un *peuple* nombreux; car la longévité était alors immense, et l'on a fait le calcul que l'an 420 du monde, le chiffre des hommes aurait *pu* être de plus de deux millions, l'an 1056 de huit milliards et demi, et l'an 1656 de 550 milliards[1].

Caïn, peu après son exil, eut un fils qu'il appela Hénoc, ou l'*Initié*. De quels mystères peut-il être question dans l'empire du mal? Le texte nous répond : des mystères de la civilisation telle qu'elle naît et grandit dans les villes. « *Caïn bâtit une ville et il la nomma Hénoc du nom de son fils.* »

On a demandé où étaient, à la seconde génération, les

[1] Whiston, dans l'*Histoire universelle*, trad. de l'angl. t. I, p. 183.

hommes pour peupler cette ville. On aurait dû remarquer que l'hébreu, prévoyant, semble-t-il, l'objection, a soin de dire : *Cain fut bâtissant* pendant longtemps, et non *bâtit* en telle année. Ce fut l'œuvre peut-être de toute une vie. La ville s'étendait à mesure que les générations se multipliaient.

Josèphe, après nous avoir décrit en détail la vie criminelle de Caïn, ajoute qu'il inventa les poids et les mesures, et qu'il posa le premier des bornes aux champs. Ceci n'est point une imagination des Juifs; c'est une tradition très-antique qui se retrouve en Chine.

La seconde époque, ou la jeunesse des Caïnites, celle qui correspondrait dans l'histoire des Juifs aux temps de Moïse et des Juges, commence avec Hirad le *citadin* ou plutôt *le roi de la ville* (ᵍIR, *ville*, ROUD, RADAH, *régner*). Voilà le législateur de la cité du mal, celui sous qui le peuple *se constitue* en une société régulière. D'ailleurs nulle tradition, juive ni arabe, ne s'est conservée de lui.

Hirad eut trois fils *Méhujaël*, que Gésénius traduit par : *battu, détruit de Dieu*. De quelle autre destruction peut-il être ici question si ce n'est de celle qui avait été annoncée à Caïn par l'Eternel, et dont l'instrument serait la terre qui *retirerait* à elle, dans son sein, la vie, *la force* qui circulait à sa surface? (P. II, 133 sq.; HT. 98.)

Le fléau força les Caïnites (Philon de Byblos nous le dira) à élever leurs mains au ciel, et le fils du *Battu de Dieu* fut l'*Homme de Dieu*, Méthusçaël (d'après l'interprétation de Gésénius). Mais le Dieu que les enfants du fratricide hypocrite se mirent alors à adorer, ce n'était pas l'Eternel, c'était, au dire de Philon, le soleil; c'était El=Ilus=Saturne; c'était l'Indra des Védas. Quoi qu'il en soit, un culte s'établit enfin à Hénochie, qui n'avait

formé jusqu'alors qu'une société civile, et la religion s'y régla vers la fin de la période constitutive.

La troisième période, qui est celle de la fleur, s'ouvre par Lémec, *le fort*, dont les enfants se sont rendus illustres à des titres divers. Jabal, celui qui *s'épanche* comme un fleuve, fut le père des pasteurs nomades; Jubal qui *jubile*, celui des musiciens, et Tubalcaïn, l'*ouvrier en fer* [1], celui des forgerons. Nahéma, leur sœur, la *Gracieuse*, ouvre la série des femmes qui ont su doubler leurs charmes par l'art et la parure. C'est l'époque des grandes inventions, l'époque de la division du travail et de la formation de toutes les classes, le temps où fleurirent parmi les Caïnites les métiers et les beaux-arts, et où la femme prit dans la société une place toute nouvelle. Voilà ce qui ressort du texte, et ce que confirment d'une commune voix les traditions des païens. (P. II, 143 sq.) Celles des Juifs attribuent à Nahéma, avec la première poésie et le don du chant, les ouvrages à l'aiguille.

La quatrième époque des Caïnites est celle de leur décadence et de leur ruine finale. Elle fait le sujet du chapitre sixième, et aboutit au déluge. Les deux vices qui y ont dominé, la volupté et la cruauté, apparaissent déjà chez Lémec, qui a introduit la polygamie dans le monde, et dont le chant, qui nous a été conservé, respire l'orgueil insolent d'un guerrier couvert de sang.

C'est ainsi qu'en appliquant aux quelques lignes de la Genèse relatives aux Caïnites les lois du développement des peuples, on peut reconstruire l'histoire générale de

[1] Etymologie tirée du persan, et que donne Gésénius. D'autres qui la cherchent dans l'hébreu, disent : *Gain terrestre; forgeron terrestre* ou *Tu es offert à Caïn.*

la cité du fratricide, et en déterminer les quatre principales périodes.

III. Les Séthites.

L'histoire des Séthites est, à quelques lignes près, contenue dans le chapitre cinquième, qui est le *livre* antédiluvien *des générations de l'homme*.

Le texte hébreu compte, de la création au déluge, 1656 ans; le texte samaritain, 1307 ans; les Septante, 2262. Mais dans le deuxième, nous reconnaissons l'intention d'établir une certaine uniformité et une progression décroissante dans les chiffres de l'âge où les patriarches devenaient pères; et la version d'Alexandrie qui, au lieu de diminuer ces chiffres, ajoute 600 ans, arrive, par une voie inverse précisément au même résultat. Le texte hébreu seul a l'irrégularité qui est le cachet de la réalité[1].

Tentons de reconstruire l'histoire des Séthites par les mêmes procédés que nous avons suivis pour celle des Caïnites.

[1] Voici la table des années des patriarches, d'après les trois textes :

	Leur âge à la naissance de leurs fils.		
	Hébreu.	Samaritain.	Septante.
Adam..........	130	130	230
Seth.........	105	105	205
Enos...........	90	90	190
Kénan.........	70	70	170
Mahalaléel......	65	65	165
Jared	162	62	162
Hénoc	65	65	165
Méthusçalah.....	187	67	187
Lémec.........	182	53	188
Noë, âgé au temps du Déluge, de...	600	600	600
Date du Déluge .	1656	1307	2262

La Genèse se tait sur Adam depuis la naissance de Seth. Josèphe fait de lui un prophète qui avait prédit une double ruine de toutes choses, l'une par la violence du feu, l'autre par celle de l'eau. Cette tradition juive nous paraît digne d'attention; car d'un côté, Adam a prophétisé dans le Paradis; il a pu le faire plus tard encore, puisque nous l'avons vu, après sa chute, plein de contrition, de foi et d'espérance; et, en tout cas, il a été avec Eve, pour toute la primitive humanité, l'unique intermédiaire par lequel elle a pu connaître le protévangile et l'origine du monde. D'un autre côté, cette ruine par le feu qui précède le déluge, doit s'entendre de la grande sécheresse de Méhujaël. Mais les hommes auront reconnu que ce fléau n'était que le prélude du véritable et définitif incendie de la terre; et aussi voyons-nous la plupart des peuples croire que le monde périra par le feu, et les saintes Ecritures confirment en plein cette croyance sans en indiquer l'origine (P. II, 364 sq. HT. 17).

Des auteurs juifs ont attribué à Adam un *Livre de la création* et quelques traités touchant la Divinité. On voit au moins par là qu'on faisait remonter jusqu'à lui l'origine de l'écriture, et ce Livre de la création serait pour nous la vision génésiaque, que nous lui avons attribuée et qu'il aurait mise par écrit.

D'après les mêmes rabbins, Adam aurait été non-seulement théologien, philosophe et astronome, mais mathématicien, chimiste et médecin. Il y a dans ces fables un fond de vérité; car celui qui a trouvé le langage doit avoir découvert un grand nombre de pensées; celui qui a reçu la première révélation n'a pas été abandonné de Dieu dans les choses de la vie ordinaire, où tout était à créer, et le premier homme, qui contenait en lui toute l'humanité, devait renfermer dans son esprit le germe plus ou moins enveloppé de toutes les sciences. Adam

est le fondateur de la société, et autant il serait absurde de lui donner toutes les connaissances imaginables, autant il le serait de supposer que, dans le cours de sa longue vie, il n'aurait rien appris de plus que ce que peut savoir un Huron ou un Cafre.

Les mahométans font d'Adam un des six grands prophètes qui ont introduit une nouvelle économie, et, en effet, il a fondé le culte des sacrifices par le feu. Ils ajoutent que Dieu lui donna six livres contenant des lois, des promesses, des menaces et des prophéties. Cette fable nous rappelle celle des Védas antérieurs au déluge (P. II, 171).

Un passage de Josué, XIV, 15, mal entendu, a fait croire aux rabbins qu'Adam avait été enterré à Hébron. Les fables juives, chrétiennes, mahométanes, relatives au lieu de sa sépulture, s'accordent toutes sur le fait de son inhumation; nulle ne parle d'un bûcher où son corps aurait été réduit en cendres (P. II, 341, 621).

Seth, d'après Josèphe, eut une postérité, vertueuse comme lui, qui inventa l'astronomie et qui grava ses découvertes, dans la terre de Saride (II, 156), sur deux colonnes, l'une de briques, l'autre de pierre, dont l'une échapperait à la ruine du monde par le feu, et l'autre à la ruine par l'eau. Plusieurs auteurs juifs font de Seth l'inventeur de l'astronomie et surtout des lettres. Cette tradition, dont Bérose nous démontrera la très-haute antiquité, a passé dans l'Eglise chrétienne [1]. Tzetzès parle de Seth comme du premier écrivain. Suivant Suidas, les antédiluviens donnèrent à Seth le nom de Dieu, parce qu'il avait découvert les lettres hébraïques, ainsi

[1] Tzetzès, *Chiliad.* V, 26. — Suidas, in voce *Seth.* — *Fragm. hist. græc.*, t. IV, p. 540. Comp. Mich. Glycas, *Annal.* p. 121. — Heidegger, I, p. 208.

que le nom des astres, et surtout à cause de sa grande piété. Jean d'Antioche ajoute que Seth reçut de Dieu la sagesse, et que ce fut par un ordre divin qu'il donna les noms à tous les astres et aux cinq planètes. La réputation de Seth comme astronome est si générale et si ancienne en Orient, que les Sabéens rapportent à lui, ainsi qu'à Hénoc, leur culte des astres, lui donnent un fils nommé Saba, et appellent leur livre sacré le *Livre de Seth*[1]. Les deux colonnes indiquent les matériaux sur lesquels on écrivait dans l'origine.

La tradition juive, pour relever la haute piété de Seth, prétendait qu'il était venu au monde déjà circoncis; qu'il avait été remis en possession du livre divin qu'Adam avait perdu après sa chute; que son âme avait passé dans le corps de Noë au déluge, et qu'elle entrerait dans celui du Messie lors de l'incendie universel. On ajoute qu'il habitait avec tous les siens sur une montagne sainte où était le tombeau d'Adam, tandis que les Caïnites s'étaient établis dans la vallée où Abel avait été tué. Enfin les Séthites entendaient les voix des anges louant Dieu dans le Paradis, qui était peu distant (Comp. P. II, 25 sq.).

Enos est l'homme *malheureux*, et peut-être le premier *malade* (grec NOS-OS, E-NOS). La Genèse nous dit que ce fut « *de son temps qu'on se mit à invoquer le nom de Jéhova*[2]; » ce qui signifie que la famille d'Adam et de Seth étant devenue un peuple, ce peuple se *constitua* en une société

[1] Pocock. *Spec. hist. Arab.* p. 138. — Haarbrücker, *Asch-Shahrastani*, t. II, pp. 3, 5, 9 (allem.).

[2] Ou : *à s'appeler du nom de l'Éternel*, c'est-à-dire à se distinguer des Caïnites, et à prendre le nom d'*enfants de l'Éternel* ou de *fils de Dieu* (Genèse V, 2), au lieu de celui de fils d'Adam, qui avait jusqu'alors été commun aux deux races de Seth et de Caïn.

religieuse par l'établissement d'un culte public régulier. Nous passons donc ici du premier âge de la cité de Dieu à l'âge suivant, et Enos est l'Hirad des Séthites.

On lit dans Maimonides (*de l'idolâtrie*), qu'au temps d'Enos les hommes s'égarèrent entièrement, et que l'esprit des sages, même celui d'Enos, fut obscurci. Ils se dirent : « Puisque Dieu a créé les astres pour gouverner le monde et les a placés dans la hauteur et leur a donné de sa gloire et a fait d'eux ses ministres, louons-les, exaltons-les et honorons-les ; car le roi veut que ses ministres soient honorés. » Ils se mirent donc à leur élever des temples, à se prosterner devant eux, à leur offrir des sacrifices, à chanter des hymnes en leur honneur. Mais tout ce récit de l'origine de la fausse religion repose uniquement sur une traduction erronnée du verset de la Genèse relatif à Enos. La plupart des Juifs y lisaient ce sens : *Alors commença la profanation dans l'invocation du nom de Jéhova.* Nous verrons dans Sanchoniathon que le culte des faux dieux a pris naissance chez les Caïnites, du vivant même de Caïn.

Le fils d'Enos se nomma Kénan ou plus exactement Qeinan, qui signifie non pas *possession* comme le veulent Gésénius et d'autres, mais *qui construit son nid sur la hauteur;* de QEN, *nid,* et de mots semblables qui, en arabe, signifient *se tenir droit* et *haute montagne.* Ce que confirme la tradition juive d'après laquelle Kénan, « dans une île de l'Inde bâtit une ville immense entourée de murailles, et construisit en marbre une vaste citadelle dans laquelle il cacha des pierres précieuses, des perles et une très-grande quantité d'or et d'argent ; en outre il éleva au-dessus de son tombeau une très-haute tour ; mais nul mortel ne pouvait en approcher sans périr subitement, parce qu'elle avait été bâtie avec une

puissance magique, et selon la science des astres et des sept planètes[1]. » Cette tradition et le nom de Kénan indiqueraient que les Séthites, après avoir réglé ce qui pour eux était l'essentiel, leur culte, s'étaient constitués en une société civile régulière en fondant une cité sur la montagne sainte où Seth s'était retiré.

Mais la religion resta leur pensée dominante, car le fils de Kénan fut Mahalaléel, la *louange de Dieu*. La tradition orientale se tait sur son compte. Il fut sans contredit le créateur de l'hymne religieuse, et c'est probablement lui qui aura donné aux cérémonies du culte leur forme régulière.

Son fils fut Jared, dont le nom signifie *celui qui descend*, plutôt que *celui qui domine*. Abulfarage, Epiphane, Eutychius placent sous lui l'origine de la corruption des Séthites : « Dans sa quarantième année, une centaine des fils de Seth, entendant le bruit de la musique et les cris de joie des Caïnites, *descendirent* de la sainte montagne pour aller vers eux. Les Séthites furent si charmés de la beauté des femmes, qui étaient nues, qu'ils se souillèrent incontinent avec elles, et se perdirent ainsi. Lorsqu'ils voulurent regagner leur montagne, les pierres en devinrent comme de feu et les empêchèrent de passer outre. » Cette corruption naissante marque fort bien la fin de la seconde période. Elle correspond, dans l'histoire des Juifs, aux temps des derniers Juges, où le peuple tomba dans l'idolâtrie et devint l'esclave des Philistins.

[1] Kaiser, p. 148, 161. L'Inde est ici le pays des Cuschites, des Éthiopiens, des Antédiluviens.

La troisième période, qui s'ouvre en Judée par Samuel avec ses écoles de prophètes, et par David, le poëte lyrique de la foi, commença chez les Séthites par Hénoc, l'*Initié* aux mystères de la vie spirituelle, le représentant d'une génération où la foi acquit un haut degré de vie et d'intimité, et où s'épanouit en plein la prophétie. Saint Jude a cité une prédiction d'Hénoc qui s'était conservée en dehors des Saintes Ecritures, et il nous apprend ainsi à ne pas mépriser la tradition orale. Elle voit dans Hénoc un second Seth, qui partage avec le premier la gloire d'avoir inventé les lettres et distingué les constellations. Eupolème, Juif ou Grec du second siècle avant Jésus-Christ, l'identifie avec Atlas, que la Grèce regardait comme le premier astronome (P. II, 159). Les chrétiens grecs rapportent à lui la construction des pyramides, sur lesquelles il aurait gravé les principes des sciences afin que le déluge ne pût en effacer le souvenir. Il est l'Idris des Arabes, *celui qui cherche* (Dieu). Cet Idris est célèbre par son grand savoir, surtout en mathématiques ; il a inventé l'usage de la plume, celui de l'aiguille (il était tailleur), l'arithmétique, l'astronomie, et reçu de Dieu trente livres de révélations qui contenaient les mystères des sciences les plus secrètes. Il est aussi le premier qui ait pris les armes pour la religion; car ayant été envoyé pour convertir les Caïnites, et ceux-ci refusant de l'écouter, il leur déclara la guerre et réduisit leurs femmes et leurs enfants en esclavage. Enfin il fut la cause innocente de l'idolâtrie, un de ses amis, après son ascension, ayant fait pour le représenter une statue à laquelle on rendit plus tard des hommages superstitieux. Ces fables attestent au moins le rôle important que la mémoire d'Hénoc occupait encore chez les peuples sémitiques à une époque comparativement assez récente.

Le fils d'Hénoc fut Méthusçalah. Le sens de son nom est fort contesté : est-il l'*homme de la mission* et de la prédication pacifique? celui *qui a repoussé la mort* et vécu le plus longtemps? ou l'*homme du javelot* et des armes offensives? D'après les auteurs juifs et arabes, il gouverna son peuple avec gloire, se rendant célèbre par sa justice et par sa science, mais aussi étendant au loin sa domination et la terreur. On dirait que les Séthites ont eu en lui un roi conquérant et fidèle, un David, un Salomon [1].

Son fils Lémec, le *fort*, se plaint dans la Genèse des rudes travaux que lui impose la terre, maudite de l'Eternel. C'est là tout ce que nous savons de lui. Il y a dans cette plainte un léger indice de quelque nouvelle sécheresse, ou de tel autre fléau qui détruisait les travaux du laboureur. D'ailleurs, Lémec aura été témoin, dans sa jeunesse, des derniers temps de gloire et de piété des Séthites ; mais la plus grande partie de sa vie, ainsi que celle de son fils Noë, appartient à la quatrième période, qui fut celle de la décadence et de la ruine de la cité de Dieu.

En effet, d'après Josèphe, les Séthites n'auraient persévéré dans la piété que pendant sept générations, c'est-à-dire jusqu'à l'ascension d'Hénoc. Elle eut lieu quelque temps après la mort d'Adam, qui fut suivie, au dire d'Eutichius, de l'émigration de Seth et de ses fils sur la sainte montagne.

[1] Kaiser, p. 148, 170, 171.

IV. L'HUMANITÉ CORROMPUE.

(Gen. VI.)

Nous avons vu la race d'Adam et de Seth d'une part, celle de Caïn de l'autre, former, d'abord, deux peuples nombreux ; puis se constituer en une société religieuse et civile ; présenter, ensuite, le spectacle d'une Eglise où la foi brille dans tout son éclat, et d'une cité mondaine où la civilisation étale toutes ses inventions ; et enfin, offrir l'une et l'autre les symptômes précurseurs d'une complète décadence, qui fera disparaître la distinction des Caïnites et des Séthites en abaissant les bons au niveau des méchants.

Cette décadence a lieu pendant la quatrième période ou les quatre à cinq derniers siècles du monde antédiluvien. Elle présente trois degrés, qui ont chacun leurs acteurs, leurs crimes particuliers, et leurs menaces divines :

1° Les fils des dieux ; la volupté ; la vie réduite à cent vingt ans ; VI, 1-3 ;

2° Les Néphilim ; la violence ; la destruction de l'homme et des animaux ; VI, 4-8.

3° La terre ; la corruption universelle ; la destruction de la terre par le déluge ; VI, 9-22 (P. II, 169 sq.).

La dernière menace qui est faite par Elohim, le Dieu de la création qui va détruire son œuvre, est de peu d'années antérieure au déluge. » *Me voici*, dit Elohim aux vers 13 et 17, *qui détruis, qui fais venir* dans ce temps même » et non : *qui détruirai, qui ferai venir* plus tard. Aux deux époques précédentes des Néphilim et des fils des dieux, c'est Jéhova qui parle, le Dieu de l'humanité se révélant à ses prophètes. Le chapitre

sixième se divise donc, comme la période même de la décadence, en deux parties distinctes; mais elles n'en forment pas moins un seul et même tableau. Pour le nier, il faudrait méconnaître le triple progrès que nous venons de signaler, et qui fait de cette page un vrai chef-d'œuvre historique.

LES FILS DES DIEUX ET LES NÉPHILIM.

(VI, 1-8.)

Les fils des Dieux. — Le texte nous transporte au temps où *l'homme*, l'humanité (et non plus les Caïnites ou les Séthites), *commençaient à se multiplier, et où il naissait aux* hommes *des filles*, c'est-à-dire, où la femme jeune et belle qui, jusqu'alors, n'avait pas marqué dans l'histoire, commença à jouer, ainsi que Nahéma, un rôle important dans la société.

Les *Bne ha Elohim* sont-ils des anges ou des hommes? La première opinion qui flattait l'imagination des Orientaux, toujours avides du merveilleux, a prévalu parmi les Juifs; on la retrouve dans certaines copies des Septante, chez Philon, Josèphe, les rabbins; et elle a été adoptée par la plupart des anciens Pères de l'Eglise, Justin, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Eusèbe, Lactance, Ambroise et d'autres. Le livre d'Hénoc a puissamment aussi contribué à la répandre : il raconte fort en détail l'histoire de ces unions des anges avec les filles des hommes. Mais Chrysostôme déjà déclare cette interprétation absurde et blasphématoire; et ce qui est pour nous une preuve de sa date récente et de sa fausseté, c'est que les mythes antiques des païens ne contiennent, à notre connaissance, pas la moindre allusion à ces coupables relations qui se seraient subitement

établies entre un grand nombre des anges et les filles des hommes. Jupiter n'est pas un ange, et les amours de ce dieu et de quelques autres grands dieux pour de simples mortelles sont, dans la mythologie, des faits isolés qui se rapportent à d'autres temps que ceux des Néphilim, et qui ne peuvent s'expliquer que par l'amour saint et pur du vrai Dieu pour l'humanité (P. II, 48 sq.)

L'erreur dans laquelle sont tombés tant de commentateurs, provient du sens tout spécial qu'a dans ce passage le mot *ha Elohim*. Il signifie non pas *Dieu*, mais *les dieux*, et par ceux-ci il faut entendre de simples hommes qui, par leurs fonctions (comme les juges dans le Psaume LXXXII, 6), ou par leur piété et leur sainteté sont les représentants sur la terre du Dieu invisible. Ces *dieux* sont ici les patriarches de la race de Seth, et les *fils des dieux*, les fils de ces souverains pontifs du monde primitif.

Cette interprétation se recommande certainement par sa simplicité et par sa conformité avec l'ensemble de la doctrine biblique. Elle se justifie par les Elohim, hommes puissants, de Sanchoniathon, et par le double sens des Déwas dans le Rig-Véda, ainsi que par le nom d'*Enfant du Ciel* (ou fils de Dieu), que les Chinois donnent aux *Sages* (Ching), aux hommes d'élite que leurs mères ont enfantés par une opération du Ciel ou de Dieu et non des anges (P. II, 163, 89, 117).

Les mariages des fils des patriarches issus de Seth avec les filles *de l'homme*, de cette masse confuse où il n'y avait plus ni Séthites ni Caïnites, attestent que la corruption s'est étendue jusqu'au foyer même de la vie. L'Eternel prononce contre les coupables une première sentence, qu'il aura sans doute révélée à Méthusçalah ou à Lémec, et qui porte que la longévité humaine sera bientôt réduite de neuf siècles à six vingts ans. Le sens

de ce dernier passage est contesté ; on a voulu y voir le temps qui était accordé aux hommes pour se repentir. Mais le verbe IADOUN est traduit dans les Septante, la Vulgate, la version syriaque par : *demeurera;* et le sens est que l'Esprit de Dieu qui alimente la vie de l'homme, ne *demeurera* plus indéfiniment en lui et ne prolongera plus ses jours pendant un temps pour ainsi dire illimité. Si l'on rend IADOUN par : *règnera*, *agira avec une puissance souveraine*, le sens reste le même.

Les écrivains orientaux font des peintures effrayantes de la débauche des Caïnites. « Les hommes et les femmes à l'envi s'abandonnaient à leurs passions. Les pères avaient un commerce incestueux avec leurs filles, et les fils avec leurs mères ; de manière qu'il était impossible aux enfants de connaître leurs parents, ni aux parents de savoir quels étaient leurs enfants. »

Il y a là quelque exagération, car on dirait la communauté des femmes établie et l'idéal de certains socialistes pleinement réalisé. Mais Jésus-Christ[1] nous apprend qu'à l'époque du déluge le mariage subsistait encore, et les traditions païennes font la corruption moins hideuse que ces écrivains orientaux qui auront lâché la bride à leur imagination.

Les Néphilim. — A la volupté s'ajouta la cruauté. Les Néphilim sont, d'après un passage des Nombres[2], des géants, qui, d'après l'étymologie, *se jetaient* sur les autres hommes (P. II, 165 sq.). Le livre d'Hénoc fait de ces géants des magiciens et des antropophages (id. 170).

Moïse dit positivement que les Néphilim étaient déjà sur la terre avant que les fils des dieux eussent épousé les

[1] Matth. XXIV, 38.
[2] Nomb. XIII, 32, 33.

filles des hommes, et il écarte par là la supposition que c'est à ces mariages qu'ils doivent leur existence. Mais les traducteurs, imbus de l'idée que les fils des dieux étaient les anges, ont abandonné le texte pour expliquer la taille gigantesque des Néphilim par la nature céleste de leurs pères.

L'Eternel fait annoncer aux hommes qu'il les détruira avec les animaux ; mais il ne parle point ici du déluge, et il aurait suffi d'une peste pour exécuter sa menace. Il est à supposer d'ailleurs que cette seconde menace, ainsi que la précédente, fut suivie de quelque grand fléau.

LA CORRUPTION TOTALE.

(VI, 9-22.)

« *Toute chair a corrompu sa voie* », et, par l'expression de *toute* chair, le texte entend aussi les animaux (HT. 100). Dieu annonce à Noë qu'il va, non plus seulement faire périr sur la terre tout ce qui a vie, mais *détruire la terre* elle-même, et il lui ordonne de construire l'arche qui le sauvera.

Nous retrouverons dans les traditions païennes, et cette destruction de la terre, et cette arche que l'antiquité, moins frivole que le grand siècle des lumières, trouvait si peu étrange qu'elle ne pouvait en reproduire assez souvent l'image dans ses différents cultes (P. II, livre VIII).

CHAPITRE III.

Le Déluge et ses suites

(VII-IX, 1-19; XI, 10-32.)

Nous avons démontré ailleurs, par la Genèse, que le déluge de Noë fut, non point une inondation locale, ni même un cataclysme universel, mais une crise tellurique, d'où est sortie, après plusieurs siècles d'agitation, une terre nouvelle. Aussi le déluge se confond-il parfois dans les mythes païens avec l'origine du monde, et les eaux avec celles du chaos (P. II, 175 sq.; H. T., 115). Les Persans mahométans appellent Noë *le second Adam*[1].

Les principales circonstances du déluge se sont toutes offertes à nous dans les traditions des païens : l'imprévu de cette épouvantable ruine à laquelle nul ne pensait quand elle survint et les emporta tous (P. II, 191 sq.)[2]; les eaux tombant des cieux, mais surtout jaillissant de terre par des gouffres, par où elles seront rentrées plus tard dans son sein : les ténèbres dans les-

[1] Chardin, *Voyages*, IX, 78. Les Persans font vivre Noë mille deux cents ans. Etant près de mourir, un homme lui demanda : « O prophète de Dieu qui as le plus vu dans ce monde, qu'en as-tu trouvé en tant de temps? » — « Il m'a paru comme un grand palais à deux portes : une devant, une derrière; je suis entré par l'une et je sors par l'autre. » — Caldéron a mis en scène cette même pensée dans son drame spirituel : *Le Grand Théâtre du monde*.

[2] Matth. XXIV, 38, 39.

quelles étaient plongés les habitants de l'arche qui était autant un cercueil qu'un berceau (id. 187); le cyprès ou le pin dont elle était construite (id. 189); le corbeau qui ne revient pas; la colombe annonçant que Dieu s'est apaisé, que la grâce prévaut dans son cœur sur la justice, qu'il aime de nouveau; l'olivier, symbole de la paix qu'il a faite avec le monde (id. 192 sq.); la face désolée de la terre sur laquelle l'homme se voit jeté comme un enfant qu'on abandonne dans un désert aux bêtes sauvages (id. 237 sq.); et l'immense holocauste de Noë à sa sortie de l'arche (id. 202). Ce sacrifice où les victimes sont pour la première fois égorgées, ouvre une ère nouvelle dans l'histoire de la religion : l'ère de la crainte d'un Dieu qui ne recule pas devant la destruction de toute une race; l'ère de l'obéissance à la loi, du besoin d'une expiation et de la foi dans la promesse; l'ère des terreurs de la conscience et des efforts désespérés de l'homme pour apaiser, fut-ce au prix de ses propres enfants, la colère de la Divinité (id. 412).

Dans l'alliance que Dieu traite avec Noë, il y a pour nous trois choses à noter : l'ordre réitéré de croître et de se multiplier, qui était une protestation contre le dégoût de la vie et l'amour aveugle du célibat qui allait s'emparer d'une partie des hommes et les pousser à se mutiler (P. II, 429); l'établissement de la justice criminelle qui deviendra la base de l'Etat (l'Etat se fondant à cette même époque où la religion subissait une transformation complète, et l'homme pliant la tête à la fois sous le triple et salutaire joug de la loi divine, de la loi morale et de la loi civile); enfin, l'arc-en-ciel, qui apparaît pour la première fois et qui est un signe de paix (id. 203).

La découverte du vin par Noë reparaît, plus ou moins altérée, chez tous les peuples qui ont cultivé la vigne

(id. 205). La faute de Cam, au contraire, n'a laissé dans la mémoire des païens que des traces incertaines (id. 269).

Mais ce que les peuples n'ont pas oublié, c'est la rapidité avec laquelle la vie humaine a diminué de mille à cent ans pendant les trois siècles qui ont suivi le déluge, siècles lugubres de mort et de deuil (P. II, 294 sq. H. T., 147 sq.).

Ce même temps a été celui de révolutions locales, dont la ruine de Sodome est un saisissant exemple, et qui ont ébranlé toute la terre. C'est l'ère de Typhée pour les Grecs, et du barattement de la mer pour les Hindous. (P. II, 272 sq. H. T. 155 sq.)

CHAPITRE IV.

Les Noachides, ou le Peuple primitif.

Noë et ses trois fils avaient sauvé avec eux, da l'arche, la religion et la civilisation du premier monc que leurs descendants emportèrent lors de leur disp sion dans leurs nouvelles patries. Mais entre le délu et cette dispersion se sont écoulées plusieurs géné tions, pendant lesquelles la nouvelle humanité est rest réunie en un même lieu, formant un peuple uniq parlant une seule et même langue, modifiant, comp tant, altérant les croyances traditionnelles des antiq Séthites, et pratiquant, perfectionnant les arts et l sciences des antédiluviens. C'est là le vrai peuple pri tif, que Bailly plaçait dans la Tartarie, et à qui d'aut ont donné Cachemire pour demeure. Il est l'anneau c relie notre monde au monde antédiluvien, et la sour unique d'où sont procédées ces notions fondamental et ces grandes découvertes qui constituent l'essence toutes les civilisations et de toutes les religions nati nales. Voyons ce que nous dit la Genèse, de sa duré de sa patrie, de ses patriarches, et de sa dispersion.

I. Durée.

Le peuple primitif commence avec le déluge, l'a 1656 depuis la création, et finit avec la dispersion *temps de Péleg*. Si, par ce *temps*, on entendait la nai sance du patriarche, la durée du peuple primitif n'aur

été que de trois générations ; mais l'époque d'un homme est celle de sa fleur, de sa puissance, de sa gloire ; ce qui nous donne au moins trois générations de plus.

Nous nous trouvons ici arrêté par les discordances du texte hébreu, du texte samaritain et des Septante relativement à l'âge des dix patriarches dont le premier fut Sem et le dernier Abraham.

L'hébreu place la naissance d'Abraham l'an 292 du déluge ; le texte samaritain, l'an 942, les Septante, l'an 1072[1]. Celle de Péleg a eu lieu suivant le premier l'an 101, suivant les deux autres, l'an 401 et 531.

On voit, au premier abord, quelles facilités ces deux dernières dates donnent pour expliquer le repeuplement de la terre, et les origines des races et des nations païennes.

Mais, comme dans la critique des textes classiques, la leçon la plus difficile est dans la règle la véritable, nous pourrions, sans autre examen, accorder la préférence au texte hébreu.

Nous savons d'ailleurs que, pour la chronologie antédiluvienne, la comparaison des trois textes nous a démontré que l'hébreu était le texte authentique.

Elle nous conduit au même résultat pour les dates de l'époque postdiluvienne. En effet, avec Arphacsad, l'âge viril qui était avant le déluge de soixante ans, et la durée totale de la vie qui était de neuf siècles, s'abrégent à la fois et subitement de moitié. Les patriarches subséquents jusqu'à Tharé voient des siècles entiers retranchés à leur vie, sans qu'aucun changement s'opère dans leur âge viril, qui a manifestement atteint son niveau définitif. Si donc Tharé, Abraham, Isaac, Jacob étaient âgés de soixante et quatre-vingt-sept ans

[1] Ou 942, si l'on retranche les 130 ans de Caïnan.

à la naissance de leur premier-né, ce ne sont là que des exceptions qui s'expliquent par des causes toutes personnelles. Mais ce désordre au sein de l'ordre a déplu aux auteurs du texte samaritain et aux Septante, qui ont voulu avoir une progression régulière dans les chiffres de l'âge viril depuis Arphacsad à Jacob, et qui ont ajouté un siècle entier à ceux de l'hébreu jusqu'à Sérug, changé celui de Nacor qui est de vingt-neuf ans, en soixante-dix-neuf ans, et laissé intacts ceux de Tharé et de ses descendants. Mais que résulte-il de ces corrections? Une vraie monstruosité! L'âge viril, au lieu de descendre, comme le veut le texte hébreu, de soixante à trente ans, quand la vie humaine est réduite de neuf à deux siècles, se serait élevé, au contraire, quand elle s'abrégeait, et il n'aurait commencé qu'à cent trente ans pour des hommes qui en vivaient à peine deux cent trente!

Ne nous laissons donc pas séduire par les six siècles de plus que les Septante mettent à notre disposition, et soyons certain que les trois siècles du texte hébreu répondent à toutes les exigences de l'histoire.

C'est ainsi qu'au temps d'Abraham, le pays de Canaan était encore si peu habité que ce patriarche et Loth le parcouraient librement en tout sens avec leurs immenses troupeaux, et qu'une troupe de trois cent dix-huit hommes osa attaquer et mit en fuite les armées réunies de quatre rois, dont l'un était celui d'Elam et un autre celui de Sennaar. Ce qu'on décore des noms pompeux des royaumes d'Assyrie et d'Egypte, n'était dans l'origine que quelques cités perdues dans des déserts.

Nous verrons d'ailleurs combien d'erreurs on commet chaque jour, dans l'histoire de l'Egypte par exemple, en rapportant à ce pays et aux temps postdiluviens, les traditions relatives au monde antédiluvien, et comment

les civilisations locales du monde ancien n'ont fait que continuer sans interruption celle du peuple primitif. Ainsi simplifiées et abrégées, les origines des nations les plus anciennes rentrent sans difficulté dans le cadre des trois siècles qui séparent, d'après le texte hébreu, le déluge de la naissance d'Abraham.

Quant à l'époque de la tour de Babel et de la dispersion des hommes, il est impossible de la déterminer avec exactitude. Elle est comprise entre la naissance de Péleg, l'an 101 du déluge, et sa mort l'an 340. On ne se trompera pas de beaucoup en la plaçant vers l'an 200, soit l'an de la création 1856.

A cette date, le nombre des Noachides était certainement déjà assez considérable pour former quinze et vingt grandes tribus [1].

II. PATRIE.

Noë, à la sortie de l'arche, se trouvait au pied des montagnes de l'Ararat. Ce nom désigne dans les livres de la Bible l'Arménie en général, et il nous suffit de savoir que la nouvelle humanité a eu son berceau dans cette même région où le paradis était situé et qui est au centre de l'ancien monde.

Mais les Noachides ne sont pas demeurés longtemps dans cette haute terre, dont le climat était, à l'époque

[1] Cumberland, supposant à tort que l'âge viril commençait à 17 ans, a calculé que les descendants mâles d'un seul des fils de Noë auraient pu être, en l'année 192, de 134,217,728! — D'après d'autres calculs faits par notre célèbre archéologue, M. Troyon, le nombre des hommes issus de Noë aurait été, en l'an 170 du Déluge, de 99,172; en 254, de 11,633,000, et en 338, de 1,353,000,000. — Un des amis de M. Troyon ayant refait le calcul par une tout autre voie, a trouvé, pour l'an 401, le chiffre de 1,792,000,000.

glaciaire, extrêmement froid, comme nous le dit le Zend-Avesta (P. II, 280); et ils se dirigèrent vers une contrée située *à l'occident* de Sennaar.

C'est en effet ce qui résulte du second verset du chapitre onzième: « *Et il arriva, quand ils partirent* VERS L'ORIENT, *qu'ils trouvèrent une campagne dans la terre de Sennaar.* » Le sens de MIQEDEM est controversé: il semblerait plus littéral au premier abord de traduire par: *de l'Orient.* Mais il en est de cette expression comme de A DEXTRA en latin, qui signifie non pas *de droite* à gauche, mais *à droite*, et l'on ne peut, ce nous semble, conserver le moindre doute sur le sens de ce verset quand, au chapitre treizième, on voit Loth se diriger de de Béthel, MIQEDEM, vers le Jourdain [1].

Le pays qui est à l'ouest du Sennaar, c'est la Palestine et le Liban.

On montre aujourd'hui, dans la belle vallée qui sépare le Liban de l'Antiliban, le tombeau de Noë. Que le souvenir de Noë se soit conservé près de l'Ararat, qui est la montagne de l'arche, cela s'explique aisément, mais le retrouver dans la Syrie, c'est fort étrange.

Noë fut l'*homme du sol* [2] et planta de la vigne. Ce fut donc lui qui après le déluge renouvela l'agriculture et découvrit le vin. Il aurait fait, selon nous, l'un et l'autre près du Liban, de cette montagne qu'Ézéchiel déclarait sainte [3] quoique elle appartînt aux Cananéens, et où des traditions plaçaient le meurtre d'Abel et la demeure des Séthites.

Comparons au récit biblique les traditions païennes sur les inventeurs du blé et de la vigne. Bacchus, avant sa naissance, est enfermé dans la cuisse de Jupiter, au

[1] Comp. aussi 1 Sam. XIV, 5.
[2] Gen. IX, 20.
[3] Ez. XXVIII, 14.

dire des Grecs qui ont pris un nom de pays étranger, tel que le mont Mérou des Indiens, pour leur substantif MÉROS, *cuisse*, et il est élevé par les Nymphes dans la vallée ravissante de Nysa, où se voit, au pied d'un rocher escarpé, une grotte vaste et belle, dont l'entrée est ombragée par des arbres magnifiques. La description que Diodore nous fait de cette contrée [1] a, sans doute, un coloris mythique, et cependant elle répond, pour ainsi dire, trait pour trait, au tableau que Josèphe et les voyageurs les plus récents nous tracent de la grotte et de la vallée des sources du Jourdain. Bien plus, le lac voisin se nomme le lac Mérom ou *supérieur*, et non loin de ses rives sur les monts qui le bordent à l'ouest, était la ville de *Méroth* ou *Méro*. N'est-ce pas là le coin de terre où Noë a pour la première fois cultivé la vigne? N'est-ce pas là le Mérou qu'on va chercher dans cette Inde qui n'a été connue des Grecs que depuis les guerres médiques [2]?

C'était pareillement à Nysa, d'après les Egyptiens, qu'Osiris était né, et qu'il avait découvert la vigne et les céréales. Une tradition même y plaçait son tombeau [3],... le tombeau de Noë! S'appuyant sur les témoignages des anciens, M. Dureau de la Malle a reconnu dans la Judée, et en particulier dans Bethsçéan ou Scythopolis la patrie du blé, de l'orge et de la vigne, et il a démontré que le froment à épis carrés et barbus qui est sculpté dans les grottes antiques de l'Egypte, est bien le même qui se cultive aujourd'hui encore en Judée [4].

Bethsçéan est à une distance peu considérable du lac Mérom et des sources du Jourdain. Cependant ce n'est

[1] III, 68. Comp. Homère, *Hymne à Bacchus*, v. 25, 26.
[2] Ritter, t. XV, p. 235.
[3] Diod. Sic., I, 13-15, 27.
[4] *Annales des sciences natur.*, t. IX.

pas là la vraie Nysa. L'erreur provient de Pline[1] qui a confondu la nourrice de Bacchus, Nysa, avec une autre Nysa sacrifiée par Iphigénie dans la ville taurique de Scythopolis. D'après Homère « Nysa, haute montagne couverte de forêts fleuries, aurait été située loin de la Phénicie et près des fleuves de l'Egypte[2]. » Dans ces limites, les seules montagnes sont, ou celles d'Hébron et de Juda, ou le Sina, anagramme de Nysa. Mais nous ne trouvons point, dans ces contrées, les mille ruisseaux qui arrosaient la vallée de Bacchus, et qui en sont le trait distinctif; car Nysa vient d'une racine de la langue primitive qui a produit en grec NIZO, *laver*; en hébreu NAZAH, *asperger*, NETS, *la fleur* que l'eau fait prospérer, NATSATS, *fleurir*, NADSAR, *verdir*; en sanscrit, NICHA, *prairie*. Il faut donc admettre que l'auteur de l'hymne homérique à Bacchus a fait quelque confusion, et Nonnus[3] nous ramène aux sources du Jourdain, quand il nous dit que « Nysa était une ville d'Arabie, près du Liban, et qu'elle était placée sur une haute montagne à l'ombre d'arbres odoriférants. »

L'Arabie est ici la Judée, dont la moitié orientale lui était fréquemment attribuée, et dont la fertilité et la beauté lui a valu le surnom d'*heureuse*[4]. Il ne faut pas confondre cette Arabie heureuse, voisine du Jourdain, avec celle qui est aujourd'hui l'Yémen.

Le nom de Nysa a disparu de la vallée humide et fleurie du Jourdain supérieur. Mais il se retrouve chez plusieurs peuples, soit qu'ils aient emporté avec eux et

[1] *Hist. nat.*, V, 16.

[2] *Hymn.* 25. Homère (Il. VI, v. 130-141) place en Thrace Lycurgue poursuivant à travers le Nysée sacré Bacchus, qui s'enfuit dans la mer. Nonnus transporte ce mythe en Judée.

[3] *Dyonys.*, XX, v. 143-148.

[4] *Diod. Sic.*, *I*, 15.

ppliqué à quelque endroit de leur nouvelle patrie le ouvenir de la vraie Nysa, soit que ce nom n'eût pour ux que son sens étymologique d'humide et de vert.

Hérodote, acceptant une fausse interprétation du ıythe de Bacchus, qui avait sans doute pris cours parmi s Grecs à l'époque où, l'Egypte leur devenant mieux onnue, ils crurent y retrouver les origines de leurs fales, Hérodote, dis-je, imagine une Nysa, patrie du dieu u vin, au sud de Syène, dans l'Ethiopie[1].

Nous avons vu l'hymne homérique placer Nysa aux ontières orientales de l'Egypte. Ici il y a confusion ntre la vallée de Bacchus, et le lac Serbonis qui était isin du mont Casius et communiquait avec le Nil[2]. Dans ce lac gisait submergé Typhon, que Jupiter avait oursuivi de ses foudres depuis la Cilicie jusqu'aux onts et à la campagne de Nysa. » Il y a donc la Nysa Bacchus et celle de Typhon, qui n'ont de commun e l'abondance des eaux.

A ces deux Nysa ajoutons celle de Proserpine, « la camgne Nyséenne où la déesse fut ravie par Pluton[3]. » Nous savons pas dans quelle contrée l'hymne homérique ıce le théâtre de ce rapt; mais si c'est en Sicile, l'endroit il était censé avoir eu lieu, était bien une plaine hude et marécageuse, toute couverte de fleurs.

La Carie ou la Lydie avait une Nysa qui était certaineınt (nous le prouverons plus tard), une répétition de la ıie Nysa du Jourdain. Peut-être en était-il de même de Nysa de Cappadoce et de celle de la Lycie. Le mont sa du Nisée, qu'Homère place en Thrace, est incontesılement tout dionysiaque. Le même poëte parle d'une a en Béotie. D'après Pline, la Macédoine avait sa

II, 146; III, 97, 111.
Apollon. *Argon.*, II, v. 1211, et Apollod. *Bibl.* I, 6, 3.
Hymne à Cérès, v. 17.

Nyssos. Il est aussi question de villes du même nom en Mégaride, en Eubée, à Naxos.

Dans l'Iran étaient les prairies niséennes de la Médie, célèbres par leurs chevaux, et plus à l'est la province de Nisaia que mentionne le Zendavesta et où Nisapour est aujourd'hui située.

III. Histoire.

L'histoire de l'humanité postdiluvienne commence par l'holocauste de Noë, qui ouvre une nouvelle ère religieuse, et par l'alliance de Dieu, qui jette les fondements de l'Etat.

Vient ensuite le crime de Cham et la malédiction de son fils Canaan, qui sont le pendant du meurtre et du châtiment de Caïn, mais qui attestent toutefois que le méchant lui-même a désappris la violence superbe, et que le péché a perdu de son empire ; car la cité des ténèbres ne comprendra qu'une famille, tandis que celle de Dieu se formera des Sémites, auxquels s'allieront les Japhétites.

Cependant les générations se succèdent, et le texte nous donne les noms des neuf patriarches issus de Noë par Sem, avec les années de leur vie et avec leur âge à la naissance de leurs premiers-nés. Ici se présentent à nous les mêmes questions à résoudre que pour les patriarches Caïnites et Séthites.

On ne voit d'ordinaire dans la dernière moitié du chapitre onzième qu'une généalogie qui rattache Abraham à Sem, et qui donne la chronologie de cette époque postdiluvienne. Mais ces patriarches sont à nos yeux les souverains pontifes, d'abord, du peuple primitif, et, depuis la dispersion, de la nation sainte, ou les rois sacerdotaux d'une monarchie universelle. Leurs noms, comme ceux des patriarches antédiluviens, doivent nous indiquer les

;rands événements de leur vie, et les traditions juives et nahométanes, soumises à une critique prudente, viendront jeter aussi quelque lumière sur ces temps obscurs.

Mais, avant d'examiner les faits, rendons-nous compte u point où nous sommes arrivés dans le développement e l'humanité. Elle a recommencé, pure et fidèle, en Noë; iais déjà lors d'Abraham, elle était souillée par le culte es faux dieux. L'histoire du peuple primitif ne peut donc tre, au point de vue religieux, que celle de ses progrès ans l'idolâtrie. Toutefois, pendant sa corruption croisinte, la civilisation antédiluvienne, dont Noë avait été le épositaire, se sera enrichie de nouvelles découvertes. s deux vues générales nous suffisent pour l'intellience du texte sacré et des traditions orales que nous lons étudier.

Sem, c'est le *nom*. Le nom est le symbole de l'essence. m serait ainsi le gardien du nom de l'homme, le vrai mme, et comme l'homme est à l'image de Dieu, Sem ul connaît le vrai nom de Dieu. Il est le rocher, sur leiel se bâtira l'Eglise postdiluvienne, le Seth et le Pierre son temps. D'après les rabbins, Sem aurait eu Méusçalah pour précepteur, reçu de Noë les secrets de stronomie, exercé quatre cents ans, mais sans succès, iprès du peuple la charge de prophète et enseigné à raham les cérémonies du culte[1].

Arphacsad, le fils de Sem, est le *médecin* spirituel, le staurateur (RAPHA) des *sages* (CASD) qui connaissent et vinent les choses sacrées, l'*Orphée* des *Casdim* ou Chal-

[1] Voyez pour toutes les traditions orientales relatives aux paarches sémites, *Histoire universelle anglaise*, I, p. 226-240. — ldegger, t. *II*, *exercit.* *I*.

déens[1]. Josèphe nous apprend déjà que les Chaldéens tiraient leur nom de ce patriarche, et il ajoute que celui-ci régnait sur eux. D'après quelques auteurs mahométans, il était prophète et apôtre, et Dieu avait révélé à Noë que ce double don serait accordé aux Sémites, et d'une façon particulière à la famille d'Arphacsad, qui posséderait en outre la prérogative de donner des souverains à toutes les nations du monde. On voit par là que nous étions dans l'esprit de l'antiquité et de l'Orient quand nous supposions par une simple induction que les patriarches sémites étaient des personnages importants et des pontifes-rois.

Mais ce qui appelle tout spécialement notre attention, ce sont ces Chaldéens qui se trouvent être plus anciens que la dispersion des peuples, et au milieu desquels habitait Abraham dans leur ville d'Ur ou du feu. N'est-il pas fort probable qu'ils ont formé d'Arphacsad à Abraham la tribu sacerdotale, qui se groupait autour de ceux de ses membres qui étaient les pontifes de toute l'humanité d'alors ? N'étaient-ils pas la caste privilégiée qui conservait à la fois le dépôt des traditions antiques, des croyances véritables, et des inventions des arts et des sciences? N'est-ce pas précisément avec cette réputation de sainteté et de science que les Chaldéens apparaissent dans l'histoire profane ? Ne leur attribue-t-on pas l'invention de l'astronomie et la connaissance la plus ancienne de l'écriture ? Ce système métrique qui sert de base aux mesures de tous les peuples antiques, ne provient-il pas, d'après M. Bœck, de Babylone, c'est-à-dire des Chaldéens? S'étonnera-t-on de retrouver chez ces Chaldéens de Ba-

[1] Court de Gébelin, t. VIII, p. 9. Avant lui, Bolduc, d'après *Hist. univers.*, t. I, p. 230. Nous supposons qu'Arphacsad est proprement *Raphacsad*, comme Rehu, Regu s'écrit aussi Eru, Argu, *ibid.* p. 236.

›ylone, qui sont une branche des Chaldéens d'Arphacsad ›t d'Abraham, une histoire des dix patriarches séthites, lu déluge et de la tour de Babel, qui diffère à peine en uelques détails de celle que nous donne la Genèse? Le our, en un mot, ne se fait-il pas tout autour de nous dans es ténèbres des temps postdiluviens, et ne nous sentons- ous pas marcher sur un terrain solide?

Nous laissons de côté le Caïnan des Septante, inconnu Bérose qui place Abraham à la dixième génération après › déluge, à Josèphe, à Philon, aux plus anciennes ver- ions orientales de la Bible. Ce nom ne se lit même pas ans les meilleurs manuscrits des Septante.

Sçélah, le fils d'Arphacsad, est un *envoyé* de Dieu auprès u peuple, un *apôtre* comme son père [1]. Nulle tradition ne › rapporte à lui, nul grand événement n'aura signalé son ninistère.

Héber porte un nom dont le sens est *passage;* mais on 'a point expliqué jusqu'ici pourquoi il a été appelé insi. Pour nous la raison ne peut en être douteuse : les ncêtres d'Héber vivaient à Nysa aux sources du Jour- ain, et son fils est Péleg, sous qui a été élevée la tour de abel. Cette tour, si l'on ne fait pas erreur, se trouve ıns doute aujourd'hui à l'ouest de l'Euphrate; mais jus- ue dans les temps historiques ce fleuve se bifurquait au ord de Babylone, et formait un bras occidental qui est le allacopas des Anciens, et à l'est duquel la tour était donc tuée. Or, le nom d'Héber nous conserve le souvenir de

[1] Heidegger dit : *Emissio aquarum*, en mémoire du déluge; ›mme Méthusçalah (Enocho *mortuo*, *emissio* aquarum) avait reçu ›n nom de son *père*, *en prévision* de ce même cataclysme.

la migration du peuple primitif qui de l'Hermon se dirige vers l'Orient en contournant le désert de Palmyre; il arrive à l'Euphrate, qui est trop rapide et trop large pour être traversé ; il suit sa rive droite en allant au sud chercher la chaleur et la fertilité, et, après avoir franchi des contrées arides, il trouve enfin une plaine d'alluvion où le fleuve se divise et offre par là même de moindres obstacles au *passage*. Le peuple le traverse sous la conduite d'Héber, et s'établit dans l'étroit delta où il construit sa tour.

Après la dispersion, les descendants d'Héber par Péleg, ou les Chaldéens, desquels se détachera la famille de Tharé et d'Abraham, se sont établis dans la Mésopotamie moyenne, près d'Assur. Aussi Balaam, le devin de l'Euphrate, voit-il dans l'extase les vaisseaux de Kittim ou de la Macédoine et de Rome désoler Assur et Héber [1] ou la Mésopotamie, et si Abraham est un Hébreu, ce n'est point seulement parce qu'il a *traversé* l'Euphrate en venant de Charan, mais c'est qu'il est, comme le dit la Genèse, un des *enfants d'Héber* [2], un membre de ce grand peuple d'Héber qui avait fixé sa demeure au delà du fleuve.

Cette intime connexion entre Héber et Abraham était si bien connue dans l'antique Orient que les Arabes, qui prononcent le nom de Juifs Yehud, Hud, appellent Hud le fils de Sçélah.

Selon Epiphane et d'autres, « Héber seul ne se serait pas joint à ceux qui construisaient la tour de Babel, et seul aussi il aurait conservé la langue primitive, » qui serait l'hébreu, le chaldéen ou l'araméen; car ces idiomes diffèrent fort peu les uns des autres.

Héber passe chez les Juifs et les Arabes pour un grand

[1] Nomb. XXIV, 24.
[2] X, 21.

rophète. Ces derniers racontent que sous lui, dans sa ieillesse, l'idolâtrie s'établit pour la première fois chez s Adites, Araméens qui s'étaient fixés au sud-est de l'Araie, et qu'il se rendit auprès d'eux pour les ramener à ieu, mais qu'ils refusèrent de l'écouter et que Dieu les étruisit entièrement. Nous acceptons pour vrai ce récit, ù le prophète, les méchants et l'Eternel agissent, chaın, selon son vrai caractère, et dont le désert Ahkaf atste en quelque manière la vérité. (HT. 178.)

Héber aurait fini ses jours dans l'Hadramaut, où l'on ontre encore son sépulcre près de Merbât, et dont une lle se nomme Caber Hud, *le sépulcre de Hud*[1]. Ce que ɔus savons de certain sur sa mort, ainsi que sur celle de s prédécesseurs et de ses successeurs, c'est que la ıte exacte en était connue de celui qui a rédigé la *Géalogie de Sem.*

Péleg, dont le nom signifie *division*, fut témoin pendant n ministère sacerdotal de la grande dispersion des peues. Ce fut lui, sans doute, qui conduisit la tribu sacrée s Chaldéens dans la contrée voisine du Tigre où se fonda entôt après la ville d'Ur. Cette cité, que nous savons oir été la demeure de Tharé et d'Abraham, était probaement la résidence des pontifes-rois depuis la disperɔn. Mais son nom de ville du *feu* indique que l'idolâtrie avait alors déjà pris naissance. Or l'introduction du ılte du feu est rapportée à Nemrod, et nous le verrons rsécuter Abraham à Ur.

On a fait Péleg père de Melchisédec.

Chez les Mahométans, Péleg porte le nom de Tsélach, il a été envoyé vers Témud, prince madianite, pour lui procher son impiété et son idolâtrie.

[1] *Hist. univ. angl. t. I, p. 234, 235.*

A la mort de Péleg, qui eut lieu après la naissance d'Abraham, il survint, au dire d'écrivains arabes, entre ses fils et ceux de son frère Joktan, de violentes contestations, qui amenèrent la construction des premiers châteaux.

Ces traditions sur l'origine des châteaux dans la Babylonie, et sur la mission du pontife Péleg auprès d'infidèles sont assez vraisemblables pour ne pas être dédaignées. Mais celles qui ont trait aux patriarches qui suivent, sont d'un bien plus grand intérêt pour l'histoire de l'idolâtrie et de la civilisation.

Réhu est le septième patriarche, si l'on compte Noë pour le premier, et, à ce titre, il serait l'Hénoc des Postdiluviens. Son nom semble confirmer ce rapprochement par son sens d'*ami* de Dieu. Mais sa piété ne fut pas partagée par ses contemporains. De son temps, d'après des écrivains de l'Orient, « le genre humain s'était déjà rendu coupable de plusieurs faux cultes, les uns adorant les astres, d'autres des animaux et des plantes, d'autres les images de leurs amis décédés, et quelques-uns même sacrifiant leurs enfants aux démons. » L'origine de l'idolâtrie est nécessairement postérieure au temps de Noë et de Sem, et elle est antérieure à Tharé, duquel Josué dit positivement que « Tharé et les pères des Hébreux ont servi de faux dieux[1]. » L'étude comparée des religions païennes démontre que plusieurs mythes sont plus anciens que la dispersion, et parmi ces mythes il y en a qui supposent déjà de profondes altérations dans les croyances primitives, ou du moins de bien grandes licences de l'imagination. Les légendes orientales ne s'écartent donc pas de beaucoup de la vérité en disant que des faux dieux étaient

[1] *Josué*, XXIV, 2. 14. 15.

léjà adorés du temps de Réhu. Cependant, selon l'opiion la plus générale, ce serait sous son fils Sérug que 'idolâtrie aurait commencé, et même ce serait celui-ci [ui l'aurait fondée. Il aurait le premier (d'après Suidas) roclamé « le précepte et l'obligation d'honorer par des mages et des statues les grands hommes des anciens emps, de se prosterner devant eux comme s'ils vivaient ncore et de les considérer comme des dieux à cause de eurs bienfaits. » Aben Batrich dit : « Aux temps de Sérug, es hommes s'égarèrent excessivement, et l'idolâtrie se ortifia, et ils immolèrent leurs fils et leurs filles aux déions. Dieu envoya contre eux un vent de tempête (tyhon) qui renversa toutes leurs idoles et en réduisit en oussière les temples, et ces monceaux de poussière se oient encore. »

Sérug est un *rameau*, un *rejeton*, ou peut-être un *cep e vigne*. Nous verrons parmi les premiers rois d'Assyrie gurer aussi un homme-*raisin*, Aneb, Staphylus.

La tradition fait de Sérug le fondateur de la ville de arug, dans le voisinage de Charan.

De même que, d'après d'anciennes légendes, c'est du emps de Réhu et par Sérug que l'idolâtrie a commencé, e même les premières monnaies auraient été inventées ar Sérug et au temps de Réhu. Ce qu'il y a de certain, 'est qu'il existait déjà des pièces d'argent du vivant l'Abraham [1], et rien de plus naturel que d'attribuer cette lécouverte aux Chaldéens, héritiers directs de toute la ivilisation du peuple primitif. Au reste, la tradition rientale n'est pas la seule qui fasse honneur de cette inention, sinon aux Chaldéens, du moins aux Assyriens,

[1] Gen. XXIII ; Actes des Ap VII, 16; Gen. XX, 16 ; XXXVII, 28 ; XLV, 2, et XXXIII, 19.

avec lesquels ils pouvaient se confondre d'autant plus aisément qu'Ur n'était pas fort distant de Ninive. Puis, les Lydiens qui, d'après Hérodote, auraient les premiers battu monnaie, non-seulement étaient par leur aïeul Lud, frères d'Assur; mais ils étaient venus en Asie Mineure avec les Tyrrhéniens qui sont des Tharéniens ou des descendants de Tharé et par conséquent des Chaldéens. Rapporter l'origine de la monnaie aux temps de Saturne et de Janus en Italie, ou dans la Grèce à un Ithonus, l'*ancien* fils de Deucalion, c'est encore la placer à cette époque reculée à laquelle appartient Sérug [1].

A la tradition qui attribue à Sérug les premières monnaies, s'en ajoute une autre non moins remarquable, conservée par Abulfarage. « Du temps de ce fils de Réhu, nous dit-il, un roi des Chaldéens, Samirus, trouva l'art de tisser et de teindre la soie, et établit les poids et les mesures. » Samirus est le nom araméen de la colombe, SCH'MIR, de cet oiseau de l'arche qui était les armes des rois d'Assyrie, et qui occupe une grande place dans les religions de l'Asie occidentale, en particulier dans le mythe de *Sémiramis*. Or, Clément d'Alexandrie nous apprend que c'est sous Sémiramis (qui personnifie l'humanité postdiluvienne dans les premiers siècles de son existence) qu'ont été découverts les vêtements de byssus [2]. Et quant aux poids et mesures, nous avons déjà rappelé, d'après les savantes recherches de M. Bœck, qu'aux Chaldéens était dû le système métrique de l'antiquité.

Le fils de Sérug fut Nacor. Son nom est obscur : *celui qui respire, souffle avec force*. Est-ce colère? est-ce zèle fervent? est-ce sommeil profond?

[1] Goguet, *De l'origine des lois*, etc. t. I, p. 269.
[2] *Stromat. I*, 74.

On rapporte à son temps l'origine de la religion des Sabéens, la puissance des Adites qu'Héber aurait visités dans sa vieillesse, l'épreuve de Job, la fondation de Sodome, Gomorrhe et Tsoar par Armunes, roi de Canaan.

Tharé est *celui qui tarde* à revenir à Dieu. « Lui et sa génération ont servi de faux dieux, » a dit Josué. Voilà l'idolâtrie qui a triomphé de la vérité chez les Chaldéens eux-mêmes et jusque dans la famille pontificale.

A ce fait une tradition, imposante dans son unanimité, vraie à force de vraisemblance, ajoute de nombreux détails :

« Avant Tharé on n'avait représenté les faux dieux que par des images peintes. Le premier, il fit des images d'argile, car il était statuaire. Il gagna par son talent les bonnes grâces de Nemrod, dont il épousa la fille, et devint un grand seigneur sous le nom d'Azer (ou Azar, qui signifie le feu, et qui désigne la planète ignée de Mars, que les Assyriens adoraient sous la forme d'une colonne). C'était d'ailleurs un art aussi difficile qu'honorable que celui de faiseur de dieux ; car il fallait pour cela être très-versé dans l'astrologie afin de bien choisir le bois, les pierres, les métaux, qui étaient chacun consacrés à une planète, et le temps convenable pour travailler à l'idole. Tharé, d'après quelques rabbins, était (comme nous le pensons aussi) le grand prêtre des Chaldéens.

« Souvent Abraham exhorta son père à renoncer au culte d'images sourdes et aveugles, ainsi que le raconte le Coran. Tharé, offensé de ses discours, avait été plusieurs fois sur le point de faire ressentir les effets de sa colère à son fils. Mais enfin celui-ci l'avait converti, en refusant de prier pour lui à moins qu'il ne promît de renoncer à l'idolâtrie ; « car, disait-il, vous êtes mon ennemi, *dès que vous êtes l'ennemi* de Dieu. » Les Juifs

disent, comme le Coran, que Tharé s'est converti. Peut-être a-t-il alors changé son nom païen d'Azer contre celui de Tharé. Nous le voyons dans la Genèse, vers la fin de sa vie, quitter Ur, le foyer de l'idolâtrie, pour se rendre vers cette terre de Canaan où l'attiraient sans doute les souvenirs de la paix dont avaient joui les Noachides à Nysa [1]. Il s'établit à Charan et y mourut.

Tharé eut trois fils : Haran, l'habitant des *montagnes*, qui « mourut en présence de son père » contre l'ordre que la nature avait suivi jusqu'alors, et peut-être au milieu de circonstances saisissantes ; Nacor, qui resta dans la ville d'Ur après le départ de Tharé, mais qu'on retrouve plus tard à Charan où l'auront chassé les progrès de l'idolâtrie, et enfin Abraham.

Haran, dans les traditions ou plutôt les suppositions des Orientaux, aurait péri par le feu, soit en voulant retirer les idoles de Tharé, des flammes où les avait jetées Abraham, soit au contraire pour avoir confessé le vrai Dieu devant Nemrod, qui l'aurait fait jeter dans la fournaise sous les yeux de son père idolâtre. Cette version serait la plus vraisemblable puisque le fils d'Haran, Lot, adorait le Dieu d'Abraham. Au temps de Josèphe on montrait le tombeau d'Haran à Ur. D'après ce même historien, ce serait la douleur de la mort de son fils qui aurait engagé Tharé à quitter sa patrie.

[1] Voyez Judith, v, 6 sq., passage fort remarquable, où un chef ammonite dit que les ancêtres des Hébreux ont été chassés de la Chaldée, leur patrie, par les autres Chaldéens dont ils ne voulaient pas adorer les dieux. C'est à cette tradition que Tacite fait allusion quand il dit : « La plupart des écrivains font des Juifs une race d'Ethiopiens (Cuschites) que la crainte et la haine forcèrent à quitter leur patrie sous le règne de Céphée (cuschite comme Nemrod). » *Hist.* V, 2.

Nacor n'était pas non plus un idolâtre, car ce fut dans sa famille qu'Abraham choisit une femme pour son fils Isaac.

Nous n'examinerons ici de la vie d'Abraham que la première partie, pendant laquelle il demeurait encore à Ur.

Par sa naissance, Abraham aurait dû être le grand-prêtre de la nation sainte des Chaldéens. Mais elle était tout entière tombée dans l'idolâtrie, et la sacrificature ancienne était une charge sans fonctions. Cependant par sa foi il aurait été digne de la remplir ; on le voit dans la tradition plein de zèle pour la vérité auprès de son père infidèle, et prenant avec courage la défense de la cause de Dieu contre Tharé, contre Nemrod, contre tous les Chaldéens ou Sabéens.

Le livre d'Asch Schahrastâni [1] parle des discussions d'Abraham avec les Sabéens qui ne voulaient reconnaître pour médiateur qu'un esprit et non point un homme; avec d'autres Sabéens qui s'étaient mis à adorer soit les planètes, soit les étoiles fixes, et avec ceux enfin qui étaient descendus, comme Tharé ou Azar, jusqu'au culte des idoles.

Les persécutions de Nemrod contre Abraham, qui sortit sain et sauf de la fournaise où le tyran l'avait jeté, étaient si bien connues des anciens Juifs qu'elles prenaient place dans leurs souvenirs entre le déluge et la ruine de Sodome, comme si elles avaient été consignées dans la Genèse. C'est ce qui résulte certainement des versets 4, 5 et 6 du chapitre 10me du Livre de la Sapience. « Ce juste, que la Sagesse conserva innocent devant Dieu, qu'elle aimait comme son fils, et qu'elle maintint ferme et assuré quand les nations furent confondues dans leur

[1] T. I, *p. 270-275.*

complot malicieux », ne peut être qu'Abraham, contre lequel s'étaient soulevés les païens. Car, dans l'énumération des justes que Dieu a délivrés par une intervention spéciale, Abraham ne saurait faire défaut, et le fils de la Sagesse vient précisément après Adam et Noë, et avant Lot, Jacob et Joseph.

Au reste, ce que Josèphe raconte des raisonnements par lesquels Abraham arriva à la connaissance du seul vrai Dieu, est dénué de tout fondement. L'idolâtrie naissait à peine, et le monothéisme était la vérité antique et traditionnelle.

L'astronomie, avons-nous vu, était depuis Seth et Sem la science des patriarches pieux. Elle ne devait pas être étrangère à Abraham, et nous tenons pour vraies les paroles de Bérose : « A la dixième génération après le déluge vivait chez les Chaldéens un homme juste et grand, et versé dans les choses célestes. »

IV. Religion.

Tentons, avec le secours de la Genèse et de la tradition, de saisir l'idolâtrie postdiluvienne à son origine même et de pénétrer le mystère de son berceau.

L'idolâtrie vient après le monothéisme, l'erreur succède à la vérité, et dans le monde moral c'est la lumière qui ouvre la marche, et non la nuit du chaos. La plus ancienne religion est bien, comme le dit Eusèbe, le patriarcalisme.

1° La première déviation a été le culte du feu, du feu, symbole et à la fois demeure de la Divinité (P. I, 44, 478 sq.), du feu qui est, comme Agni, Dieu avec nous. (Id. II, 81 sq.) Mais si le feu a été le plus ancien symbole de l'Eternel, il n'a pas été longtemps le seul. Les *animaux et les* plantes qu'adoraient déjà, dit-on, les

contemporains de Réhu et de Sérug, étaient certainement des images du vrai Dieu, mais d'un Dieu qui était présent partout et qui habitait tout spécialement dans ses attributs. (Id. I, 30.) C'est à ce culte symbolique que Moïse faisait allusion quand il disait aux Hébreux : « Vous prendrez garde sur vos âmes que l'Eternel ne vous est apparu en Horeb avec aucune forme quelconque ; ne vous faites donc point (de lui) quelque image taillée d'homme, de femme, de quadrupède, d'oiseau, de reptile ni de poisson [1]. »

2) Au culte symbolique du feu s'est associé immédiatement celui du soleil, le feu suprême, et des autres astres. Moyse, dans le passage que nous venons de citer, ajoute immédiatement : « Gardez-vous aussi de vous prosterner devant toute l'armée des cieux, » et Job nous fait en quelque sorte assister à la naissance du sabéisme quand il prononce ces paroles remarquables : « Je n'ai point regardé la lumière (le soleil) quand elle resplendit, ni la lune quand elle s'avance magnifique ; mon cœur ne s'est point laissé séduire, je n'ai point porté ma main à la bouche (pour les adorer) ; cela est un crime que les juges doivent punir, car j'eusse renié le Dieu fort qui est là-haut [2]. »

Si la Sapience [3] juge que le culte des œuvres de Dieu, tant des astres que des éléments, est plus excusable que celui des idoles, c'est que l'auteur de ce livre tient les idoles pour des faux dieux. Telle n'était pas la pensée de Moïse, qui ne voyait en elles que des symboles de l'Eternel, que d'ailleurs il condamnait sans restriction. Mais elles étaient bientôt devenues partout la représentation d'un faux dieu et ce dieu lui-même. Aussi le jugement de la Sapience peut-il aisément se justifier.

[1] Deutér. IV, 15 sq.; passage classique.
[2] *XXXI, 26 sq.*
[3] *XIII.*

Eusèbe fait succéder au patriarcalisme le scythisme. Par où j'entends le cuthisme ou cuschisme, c'est-à-dire, la religion des Cuschites de Nemrod[1] et des peuples soumis à ses lois, tels que les Chaldéens et les Assyriens. Le scythisme est donc le sabéisme et la pyrolâtrie, ou le naturalisme et le symbolisme.

3) Les idoles de Tharé étaient non des symboles du vrai Dieu, mais des théraphins (P. I, 47), et les théraphins étaient des images d'hommes, de morts, d'ancêtres, de personnages illustres, de héros, de grands bienfaiteurs de l'humanité. Ces images passaient pour être habitées par des mânes, qu'on interrogeait et qui répondaient. C'étaient des statues à figure humaine, qu'animaient des âmes humaines. Laban, qui les nomme *ses dieux*, les consultait pour connaître l'avenir[2]. Mais alors, sans doute, les théraphins n'étaient pas encore ce qu'ils sont devenus plus tard : car les Juifs parlent d'enfants qu'on égorgeait et dont on embaumait la tête ; on y fixait par la magie l'âme de la victime, on plaçait dans la bouche une lame d'or où était gravé le nom de Dieu, et c'était la tête même qui rendait les oracles.

L'auteur de la Sapience a raison de dire que les premières idoles ont représenté des hommes[3], tels qu'un parent chéri ou un roi (vivant). Eutychius aussi s'écarte peu de la vérité en prétendant que d'abord, quand un homme qui s'était distingué mourait, on peignait ou sculptait son image ; puis, dans les circonstances importantes de la vie, on vint devant ces images réfléchir sur le meilleur parti à prendre ; on les adora plus tard ; enfin

[1] Ces Cuschites sont les Scythes que Justin (II, 1) tient, avec d'autres historiens, pour plus anciens que les Egyptiens. Comp. Ammien Marc. XXII, 15.

[2] Gen. XXX, 27 : *J'ai deviné.*

[3] *XIV, 14 sq.*

on implora leurs secours contre un ennemi, et le démon le promit en exigeant le sacrifice du fils cadet.

Ce culte des ancêtres, que ne mentionne pas Eusèbe, et qui était un simple culte domestique et privé, est devenu la principale religion des Chinois, et s'est répandu ou s'est formé spontanément chez tous les peuples païens, tant anciens que modernes. (P. II, 350 sq.)

4° Les sacrifices humains paraissent avoir été, aux origines de l'idolâtrie et dans l'Asie occidentale, de deux genres fort différents : sacrifices aux théraphins pour obtenir l'assistance des mânes dans les choses qui ne concernaient que les familles ; sacrifices aux théothées pour apaiser leur colère, expier les péchés, détourner es fléaux et prévenir le retour du déluge. (P. II, 412 sq.)

5° Eusèbe place après le patriarcalisme et le scythisme, hellénisme, c'est-à-dire les religions asymboliques et outes mythologiques des Grecs et des autres peuples le l'Europe, ainsi que des Indiens.

V. Dispersion.

(Gen. IX, 1-9.)

L'histoire des patriarches du peuple primitif nous a entraînés au delà de sa dispersion, à laquelle nous devons revenir.

Nous avons déterminé déjà la contrée où fut bâtie la our de Babel, et l'époque approximative de sa destruction. Nous traiterons plus tard de la langue universelle et originaire, ainsi que de la formation des idiomes pariculiers. Il nous reste peu de choses à dire sur la porion du texte biblique que nous avons maintenant devant es yeux.

D'après *la chronologie que* nous suivons, Noë vivait

encore au temps de Péleg. Rien ne nous empêche d'admettre que le saint vieillard n'avait point quitté le Liban avec ses descendants, et qu'un certain nombre de ses fils y étaient restés auprès de lui. Nous supposons même que plusieurs familles s'étaient détachées du peuple primitif longtemps avant son départ pour les plaines de Sennaar. Nous y sommes autorisé par la Genèse elle-même ; car si, d'une part, elle déclare de la manière la plus formelle que tous les peuples qui existent aujourd'hui sur la terre descendent de Noë par Sem, Cam ou Japhet, et qu'il fût après le déluge un temps où tous les hommes, c'est-à-dire, tous les membres de cette seule et unique famille de Noë, parlaient une même langue, d'autre part le texte ne dit point qu'ils aient tous émigré à Sennaar, et qu'ils soient tous partis de là pour leurs nouvelles patries. Même parmi les peuples nommés au chapitre dixième, il y en a plusieurs qui n'existaient point encore lors de la dispersion : les treize fils de Joktan, frère de Péleg, ne pouvaient point avoir déjà formé autant de tribus arabes, et l'on serait en droit de contester qu'ils fussent nés à cette époque. Les onze tribus cananéennes ne datent pareillement que de l'établissement de leur souche dans la région du Liban, et les sept peuples issus de Mitsraïm ne se sont pareillement formés que sur le sol africain. Aussi l'écrivain sacré s'exprime-t-il avec beaucoup de circonspection : *Toute la terre avait un même langage ;* — voilà qui est aussi catégorique que possible ; mais comment se poursuit le récit ? — *Et il arriva quand* ILS *partirent vers l'Orient*... Ce pronom *ils* signifie sans doute *les fils de l'homme* ; mais le sens en est vague, et laisse un libre champ aux interprétations qui tendent à mettre les faits de la dispersion en harmonie avec les lois immuables de la nature humaine et du développement des nations. Cette disper-

ı, dirons-nous donc, a été la grande crise par la-
ılle l'humanité, une jusqu'alors, s'est divisée pour la
mière fois en races et nations; mais cette crise aura
annoncée et préparée longtemps à l'avance par le
art de petites troupes de pionniers (P. II, 306 sq.)[1].
ıtres familles, au contraire, n'auront point quitté
· première patrie au pied du Liban. N'oublions pas
le travail de la formation des peuples ou l'ethnogo-
, qui a continué, dans toute son activité, pendant
ıieurs générations encore après Péleg, a recommencé
ı tard à de certaines époques dans la série des
les, et aujourd'hui encore n'a point entièrement
é.

u verset quatrième, nous traduisons : *Faisons-nous*
igne, et non pas : *Acquérons-nous de la réputation*. Le
e permet le premier sens, qui est aussi simple et
· que le second l'est peu. Dieu voulait que les hommes
ɛpandissent sur la terre en s'isolant les uns des au-
; mais ils prétendaient au contraire rester réunis,
s se mirent à construire une tour immense qui leur
irait de *signal* dans les vastes plaines de Sennaar, et
serait le premier noyau autour duquel se bâtirait
ville d'une énorme étendue.

a descente de l'Eternel venant confondre le langage
hommes est (d'après le commentaire, à nos yeux
ıentique, qu'en donne la tradition chaldéenne), un
ʒe peut-être unique dans les fastes de la terre, une

Je lis dans l'*Essai d'histoire universelle* par Aug. Boulland :
n leur enseignait à connaître le bien et le mal ; Japhet les ma-
en les assemblant en hiérarchie, et *Cham les chassait dehors*
· *qu'ils s'en allassent en colonie peupler le monde*. » Ce dernier
est-il une heureuse fiction de M. Boulland? ou une antique tra-
n dont la *source m'est inconnue* ? Je ne sais.

grande crise de la nature qu'on peut supposer avoir bouleversé de vastes régions.

Quant au nom de Babel que la Genèse dit avoir le sens de *confusion*, et dont on a prétendu que la vraie étymologie était BAB BEL, *la porte*, le palais, la demeure *de Bélus*, les inscriptions cunéiformes ont donné gain de cause à Moïse. Car la grande ville de l'Euphrate y est nommée *Babil, Babirusch* (Babilusch). Or, BALAL en hébreu signifie *confondre;* BALBAL en chaldéen a le même sens ; BABAL en syriaque se dit d'un *parler confus*, et notre verbe BALBUTIER vient du latin BALBUS. Notre BABIL témoigne ainsi à notre insu de la première confusion de langage qui a éclaté au pied de la tour du Babil ou de Babel.

LIVRE DEUXIÈME

SÉMITES PAÏENS.

SECTION PREMIÈRE.

Les Babyloniens[1].

ºérose, qui est notre unique source, était prêtre de
us à Babylone et vivait aux temps des premiers Sé-
cides. Plus nous avons étudié les fragments qui nous
été conservés de ses écrits, plus nous nous sommes
vaincu qu'au milieu des ténèbres qui enveloppent
stoire, la chronologie et la religion des peuples de
phrate et du Tigre, on suit la droite voie en le pre-
it pour guide, et l'on s'égare en l'abandonnant pour
sias.
érose est un des derniers descendants de ces Chal-
ns ou Arphacsadites qui ont été, du déluge jusqu'à
lispersion, la tribu sacerdotale de la nouvelle huma-

Berosi quæ supersunt, auct. Richter. Lipsiæ, 1825 (ou C. Mul-
s, *Fragmenta historicorum græcorum*; Berosus, t. II, p. 495
uiv.; Abydenus, t. IV, p. 279 et suiv. — Consultez Movers : *les*
niciens (en allem.), t. I, p. 92-95, 264, 269, 275-286; Kaiser
nmentarius, p. 152, 153.

nité et les dépositaires des antiques croyances. Nous devons donc trouver ici des traditions très-semblables à celles que le chaldéen Abraham avait emportées avec lui en Canaan, et que Moïse nous a transmises dans la Genèse. Toutefois ces traditions se seront altérées sous la double influence d'une religion idolâtre et d'une sagesse mondaine.

Les Chaldéens rapportaient au dieu Oannès toutes leurs connaissances temporelles et spirituelles. Oannès est un dieu-Verbe (P. I, 203), et ce Verbe avait parlé aux hommes dès les temps les plus reculés, dès *la première année*. Comme il leur avait tout appris, il fallait bien qu'avant lui ils ne sussent rien et qu'ils *vécussent comme des brutes*. Cette vie sauvage des premiers hommes est une invention des philosophes chaldéens, et non point une antique tradition, comme nous le prouvera tout à l'heure le nom même d'Alorus=Adam. Au reste il se peut qu'on ait transporté aux premiers temps du monde l'état déplorable où la plupart des peuples étaient tombés après la dispersion (P. II, 306 sq.).

Oannès n'avait laissé *aucune découverte à faire après lui*. Mais *ses enseignements trop concis avaient besoin de développement*, et l'on vit paraître à trois époques différentes et avant le déluge six autres génies tout semblables à lui et portant avec lui le nom commun d'Annédotus. Ces époques sont celles de la civilisation antédiluvienne.

Le sens d'Annédotus, ainsi que Movers l'a fort bien montré, est formé du même mot qu'Oannès et de DATH, DATHA en syrien, *la loi* (la THORA des Hébreux et des Phéniciens). C'est donc *la révélation de la loi*.

Des six Annédotes qui ont commenté la loi écrite d'Oannès, il y en a cinq dont les noms nous ont été conservés : Evédochus, Eneugamus, Eneuboulus, Anémentus, et enfin Anodaphus ou Odacon. Movers, supposant

e le dernier nom se doit lire Anodacus, le premier édochus, et que *Ene* a le même sens qu'*Ane*, trait les cinq par : *les mystères du travail des digues, de la olte des fruits, de la pluie, de la géométrie et de l'irriga-*. Les sept Annédotes seraient ainsi les sept livres rés des Chaldéens, leur Heptateuque.

Bérose, qui dans le premier livre de son histoire expot la cosmogonie des Chaldéens (P. II, 443), comment le second par leurs dix premiers rois, qui avaient né 432,000 ans, depuis l'apparition de l'homme jusau déluge. Movers fait d'eux les dix incarnations des ux du Zodiaque, les dix avatars de Bélus. Mais d'autres nt nous ont déjà signalé leur conformité avec les dix riarches séthites, et nous espérons asseoir cette opin sur des preuves irréfragables. Le nom de chaque est en effet le synonyme de celui du Séthite corresdant, ou il exprime son caractère distinctif tel que s le font connaître la Bible et les traditions juives. s avons donc ici un document arphacsadite qui le e de peu en exactitude à celui de la Genèse, et dont aute antiquité ressort d'une particularité fort remarble. Plusieurs des noms chaldéens que contient cette e de Bérose commencent par l'article AL, qui est be : Al-orus, Al-asparus, Al-mélon, L-aranques ; d'au par l'article A, HA, qui est chaldéen et hébreu : Aénon, A-mégalarus, A-édorachus, sans doute aussi empsinus. Comment expliquer la présence de l'are arabe dans une liste de rois chaldéens ? Dira-t-on la moitié de cette liste provient des rois arabes qui possédé pendant un siècle et demi Babylone avant onquête des Assyriens (de 1550 à 1300) ? Mais quel tif aurait pu décider le sacerdoce chaldéen à subuer à quelques noms de sa tradition indigène ceux qui ent en usage *chez les étrangers* qui avaient renversé

son empire? et si jamais document a porté tous les caractères d'une origine unique, c'est bien celui qui nous occupe. Il nous paraît donc probable que ces noms propres, qui commencent par *al*, remontent au berceau des peuples et des langues sémitiques, à une époque où l'article AL, HAL était commun aux Arabes, qui l'ont seuls conservé, aux Araméens dont l'idiome n'en offre plus que de faibles traces, et aux Chaldéens et Hébreux, chez qui la lettre finale L s'est perdue, soit en s'assimilant avec la consonne suivante qui se redouble, soit, quand le mot commence par une voyelle, en la rendant longue. Les Arabes eux-mêmes, tout en écrivant AL-SCHEMESCH, prononcent ASCHEMESCH. Ainsi s'expliquerait la présence simultanée dans la dynastie des dix rois, des deux formes AL et A : Al-orus et Am-ménon ; mais cette explication n'est valide que si cette liste chaldéenne est plus ancienne que le chaldéen même et date des siècles qui ont immédiatement suivi la dispersion des peuples.

Le premier roi est Alorus, chaldéen de Babylone; *celui*, ajoute Abydène, *que Dieu avait donné pour pasteur au peuple*. Alorus est AL OR, l'homme-*lumière*. La lumière est d'un bout de la terre à l'autre le symbole de la vérité, de la pureté et de la joie, et l'on ne pouvait désigner d'une manière plus frappante l'innocence d'Adam, sa félicité dans le paradis, et les révélations qu'il recevait de Jéhovah-Elohim (P. II, 9). Adam fut d'ailleurs le premier *pasteur*, le premier patriarche et prêtre de l'humanité. S'il passe pour *chaldéen* auprès des Babyloniens, c'est que chaque nation fait sienne l'histoire de l'humanité antédiluvienne.

Le successeur d'Alorus fut son fils Alasparus. Ce nom décide à notre avis la grande question de l'origine de l'écriture. Il signifie l'*Ecrivain*, l'homme aux lettres ou *chif-*

s, AL SAPHER, et le second des dix patriarches pieux, ns la Genèse, est Seth à qui la tradition orale des Juifs ribuait l'invention de l'alphabet. Voilà donc cette traion à laquelle on n'osait pas se fier, confirmée par un noignage chaldéen qui remonte à la plus haute antiité, et qui est d'autant plus précieux que celui qui ns le donne, n'en comprend point l'immense portée. Si ces mêmes Chaldéens qui faisaient de Seth l'écrin par excellence, rapportaient en même temps la déıverte des lettres à Oannès, c'est qu'ils avaient, nme tous les autres peuples païens, leur histoire *die* et leur histoire *humaine* des temps primitifs (P. XIV, ı. Le même personnage peut donc figurer dans une e de rois sous son nom terrestre, et parmi les dieux ıs son nom céleste. Ainsi Seth, en tant que l'inventeur s lettres, est à la fois al-Sapher et Oannès.

Seth en araméen a dû se dire Teth; car en cette lane le T prend la place du SCH hébreu. Tet, Atet, Athos en Egypte est le second des rois comme Alasparus; st le successeur de Ménès=Adam=Alorus; il est le soit de Thoth qui est son homonyme céleste, soit laschour[1], le *bienheureux* Adam. Cependant le Thoth du est le Thaauth de la Phénicie, dont le père est Misor, le *juste* Adam. Enfin, Platon nous parle d'un Theuth, de Thamus=Adam. Or, Theuth, Thaauth, Thet et hotis, Alasparus et Oannès ont tous inventé l'écriture; is tous sont le même personnage que Seth, le preer écrivain. (P. II, 155.)

Après Alasparus vient *Almélon* ou *Amillarus*, *le chal-*

[1] Voyez Seyffarth, *Ecrits théologiques des anciens Egyptiens* all.), p. 28. L'auteur explique Haschour par l'Assyrie; l'analogie Mischor me fait préférer l'étymologie 'ASCHAR, ASCHAR, *être riche*, *reux*.

déen de la ville de Pantibibles; le second Annédote apparut, soit pendant son règne, soit sous son successeur.

Ce troisième roi doit être Enos, le *malheureux.* La racine d'al-Mélon, d'a-Millarus, doit être MEL, MIL. Est-ce MOUL, MALAL, en hébreu, *couper* et *être coupé, fauché, moissonné;* AMAL, *laisser tomber la tête, se flétrir, languir* (MOLLIS en latin)? Est-ce ʿAMAL, *travailler péniblement?* Le sens du mot, dans l'un et l'autre cas, correspondrait à celui d'Enos, le *malade.*

Pantibibles est en grec la ville de *tous les livres.* Elle est incontestablement la même que la ville du soleil, Sippares, où Xisuthrus enfouit avant le déluge tous les livres qui renfermaient la science d'alors; car Sippares a le même sens que Sapher. Cette cité antédiluvienne reparaît dans les temps historiques sous le nom de Sipphara ou d'Hipparène, où les Chaldéens avaient, comme à Babylone, une école célèbre, et Hipparène est peut-être le Sépharvajim de l'Ancien Testament[1]. Puisque les Babyloniens transformaient les Séthites en Chaldéens, ils devaient aussi faire vivre dans des villes chaldéennes les patriarches antédiluviens. Tous les autres peuples ont fait de même. La cité des Livres n'était point d'ailleurs pour les Chaldéens le sanctuaire du vrai Dieu; Bérose la nomme la cité du soleil, indiquant par là que le culte de cet astre était plus ancien que le déluge. Mais c'est là aussi ce que nous apprennent les Phéniciens.

C'est sous Énos qu'on a commencé à invoquer l'Éternel, sous al-Mélon qu'a apparu le second Annédote. Nous avons dit que les successives manifestations d'Oannès marquaient les grandes crises de la civilisation antédiluvienne. Nous ajoutons ici que la civilisation, dont il s'agit ici, paraît être tout spécialement celle de la cité

[1] *Ptol.* v, 17. *Pline*, vi, 30. 2 Rois, XIX, 13.

s Séthites, et la venue du second Oannès marque si le développement que la vie religieuse a pris chez Séthites lors de la fondation du culte public du i Dieu.

.e fils d'Enos est Kénan. On se souvient que les uns duisent ce nom par *possession*, les autres par *construire nid sur la hauteur*, et que la tradition juive confirme lernier sens qui, d'après la langue, est aussi le meil-r. Dans Bérose, le successeur d'al-Mélon, est *Ammé-, le chaldéen de Pantibibles*. Amménon nous paraît pro-ir d'un radical MEN, MAN, MIN, qui a produit en latin US, MINISTER ; en hébreu AMON a le sens d'*architecte*. nan et Amménon est donc l'*artisan* par excellence a bâti son *nid* sur quelque haute montagne (P. II, sq.).

e cinquième roi est *Amégalarus, Mégalarus, de Panti-es*. C'est Mahalaléel, *la grande louange de Dieu*. Les Chal-ns désignaient évidemment le fils de Kénan par le ne nom que les Abrahamides, et Bérose ou ses copistes ront légèrement altéré pour en faire le nom grec Mégalarus, qui peut avoir le sens de *grand parleur*, mme qui crie, chante à très-haute voix, sens qui igne peu de celui de Mahalaléel.

e sixième patriarche dans la Genèse est Jared, nom 1 sens contesté comme celui de Kénan. Est-ce *le do-teur?* est-ce, comme le veulent les traditions juives ahométanes, *celui qui descend*, et qui est témoin de écadence de sa race? Il est étrange que le Jared déen, *Daonus, Davonus, Daos* (pour *Daon?*), *de Panti-s* soit susceptible des deux mêmes significations ; en hébreu, d'une part, DOUN, DON signifie *être bas* nme l'anglais DOWN), DANAH, terre basse (d'où *Da-*, la colonie venue de la *Basse*-Egypte), et d'autre , DIN, DAN, *a le sens de dominer, régner*. C'est ce der-

nier sens que les Chaldéens donnaient à Daonus, pui que Bérose, comme pour écarter l'équivoque, ajoute : nom propre l'épithète de *pasteur*. Mais en compara plus attentivement *doun* et *din* avec Davonus, on se co vainc que le premier de ces deux verbes peut seul av formé ce nom propre, dont l'étymologie proteste do contre le commentaire chaldéen des siècles post rieurs.

C'est Daonus qui vit arriver chez son peuple les *qu tres Annédotes* qui ont enseigné *les mystères du travail digues, de la récolte des fruits, de la pluie* et de la *géométr* Ainsi, au temps de la décadence morale des Séthit les arts et les sciences ou la civilisation auraient p un très-grand développement. Contraste douloureux q chaque peuple reproduit à son tour dans le cours de s histoire.

Après Daonus vient *Aédorachus, Evédoreschus, Edore chus, de Pantibibles*. Le dernier de ces trois noms prou que l'*a* initial du premier est l'article *ha*, et l'*eu* deuxième l'adjectif démonstratif *hou* (P. I, 203). Ed resch (de DARASCH, *chercher*) est *celui qui cherche*, n pas les joies et les trésors de la terre, car c'est un sai patriarche, mais les choses invisibles, Dieu même. Il trouvé le Dieu qu'il cherchait, car son nom biblique e Hénoc, l'*initié* qui « marcha avec Dieu, et que Dieu p à lui. » Si Bérose ne nous dit point qu'Edoresch ait é enlevé au ciel, c'est que ce privilége inouï a été tran porté par les Chaldéens à Xisuthrus. L'identité de le septième roi avec le septième patriarche séthite e d'ailleurs mise hors de tout doute par la tradition ara qui donne à Hénoc le nom d'Idris, qui est exacteme le même qu'Edoresch (P. II, 159).

Sous Edoresch parut le septième et dernier Annédot *Odacon ou Anodaphus*, qui, d'après les corrections et l'i

prétation de Movers, aurait apporté les derniers en-
gnements concernant l'*agriculture*.

Ꜫdoresch a pour successeur *Amempsinus*, *Amen phsi-*
, *chaldéen de Laranques* ou *Lanchares*. L'Africain le
nme *Amphis;* mais ce dernier nom n'est qu'une
éviation du premier. Ce roi ne peut être que Méthu-
lah. On se souvient que ce nom biblique est fort obs-
, qu'on en a proposé trois interprétations toutes dif-
ntes, et que les traditions juives favorisent celle
mme du javelot qui répand au loin la terreur. Amem-
inus ne nous paraît pas susceptible d'un autre sens.
m est AIMIM, *les terreurs; inus* est la terminaison;
serait le verbe POUTS, PHOUTS, *disperser*, *étendre*.
ais, quand les cinq rois précédents étaient tous origi-
es de Pantibibles ou Sipparis, la ville de Seth, pour-
Amemphsinus l'est-il d'une autre cité? et cette
quelle est-elle? Laranques ou Lanchares nous paraît
AL-HAR-ANAQ (AN'Q, grec AGCHI, latin ANGERE, alle-
d ANGST, ENGE) ou AL AN'Q HAR, *la Montagne des an-*
es. Les Séthites donc, qui avaient jusqu'alors vécu
iblement dans leur ville primitive, auront vu, au
s d'Amemphsinus, la terre frappée de tant de fléaux
leur montagne n'aura plus été qu'un séjour de dou-
s.

Lémec, *le fort*, correspond *Otiartès*, où Kaiser re-
ve SARITS, *le puissant*, et qui est originaire *de Laran-*
Son temps ne diffère pas de celui de son prédéces-
: il y a puissance et angoisses.

nfin vient *Xixuthrus*, *Sisuthrus*, *Xisithrus*, *Sisithrus*,
qui eut lieu le grand cataclysme. Est-il l'homme
uf tout renaît et *pousse* (SIACH, *produire*, *pousser des*
ns), et qui seul est *demeuré de reste* (ITH'RAH)?

C'est ainsi que Bérose, qui garde le silence le plus absolu sur les Caïnites, nous transmet une liste parfaitement exacte des patriarches séthites. Les Chaldéens et les Hébreux puisaient donc à une même source, et cette source, c'était la tradition de leurs communs ancêtres, les Arphacsadites. C'est ce que confirme en outre le récit que Bérose et Abydène nous font du déluge de Xisuthrus (P. II, 518 sq.).

Nous y retrouvons les grands traits du récit biblique: Dieu, qui est ici Cronus ou Saturne, apparaissant (en songe) au patriarche, lui annonçant la destruction prochaine des hommes par un déluge, et lui ordonnant de construire un vaisseau pour ses parents (et ses amis), d'y porter des vivres et des boissons, d'y faire entrer des oiseaux et des quadrupèdes; Xisuthrus faisant ce qui lui avait été commandé; la pluie tombant des cieux et la violence des eaux détruisant la terre; (trois jours après qu'elle a cessé) des oiseaux lâchés à trois reprises, retournant la seconde fois avec de la boue à leurs pattes, et la troisième fois ne revenant plus; le vaisseau abordant en Arménie sur une des montagnes des Cordyens; le patriarche enfin, qui juge la terre découverte, brisant une portion du toit, construisant un autel et offrant un sacrifice aux dieux.

Les dimensions de l'arche, cinq stades de longueur sur deux de largeur, sont exagérées jusqu'à l'absurde. On a pareillement augmenté le nombre des personnes sauvées : ce sont Xisuthrus, sa femme, sa fille, le pilote avec dix chefs de famille qui sont ses enfants ou ses parents et amis. Mais, du reste, les additions faites à la tradition primitive sont conformes à son sens moral. Xisuthrus demande dans la vision où il devra naviguer, et Dieu lui répond: « Vers les dieux, en priant pour le bien *des hommes.* » Si après sa sortie du vaisseau et son sacri-

: il disparaît, enlevé par les dieux, avec sa femme, sa
: et le pilote, c'est à cause de sa piété qu'il est allé
s les dieux auprès desquels il demeure, et une voix
ciel exhorte à la piété ses compagnons, qui le cher-
ient.
es livres de Xisuthrus qu'on déterre à Sipparis, figu-
t, comme les deux colonnes des Séthites et de la
de, la conservation de la civilisation antédiluvienne
ravers de la grande crise du déluge (P. II, 171).

ous avons cité déjà le passage de Bérose sur la tour
Babel et celui qui fait allusion à Abraham (60; P. II,
. Mais si le patriarche hébreu vivait encore au
ps des Séleucides dans la tradition des Chaldéens,
'avaient certainement pas oublié le grand héros de
abylone éthiopienne, le fils de Cusch, Nemrod.
t pourtant tout ce que les auteurs qui ont extrait
vrage du prêtre de Bélus, nous ont transmis sur le
ps de Nemrod, se réduit à ces quelques mots : « *Après*
luge a régné en Chaldée Evexius ou *Evéchoüs pendant*
re nères, et l'empire a passé à son fils Chomasbélus pen-
quatre nères et cinq sosses. »
ais que signifie Chomasbélus en chaldéen ou hé-
1? *Le Seigneur* (BAAL) *violent et oppresseur* (CHAMOTS).
uel est ce tyran de la Babylonie aux temps qui
aient de si près le déluge, si ce n'est Nemrod, *le*
le?
n père est Evéchoüs. *Ev* est le pronom HOU; reste
ous, qui est le Cousch (Cusch) de la Genèse et mieux
re l'Ekosch ou l'Etosch des Egyptiens.
sch, Nemrod, la tour de Babel et Abraham figurent
: aussi bien dans les traditions des Arphacsadites
l'Euphrate que dans celles des Arphacsadites du
dain. Le *seul fait de cette* époque que les premiè-

res nous font connaître et que les secondes passent sous silence, c'est la guerre de Titan contre Saturne, ou de Titan et de Japétosthès contre Zérovanus. Mais ici nos sources se troublent, et ne sont plus d'accord. Abydène place la lutte de Cronus et de Titan après la confusion des langues. Alexandre Polyhistor, qui cite la Sibylle, est moins précis et met de la partie Prométhée : « Après le déluge vécurent Titan et Prométhée, et ce fut alors que Titan prit les armes contre Cronus. » Enfin l'historien arménien, Moïse de Chorène, s'appuyant sur la Sibylle bérosienne dit que ce fut après le déluge et avant la confusion des langues qu'eut lieu la querelle des trois frères qui s'étaient partagé l'empire du monde. Ce récit est si obscur que je ne le transcris pas ici. On ne sait nulle autre tradition qui l'illumine. Zérovanus pourrait passer pour le camite Nemrod si l'on ne nous disait pas qu'il est *le mage Zoroastre, souche des Mèdes et père des dieux*. Il y a là soit des événements historiques, dénaturés par la tradition, soit quelque mythe des Titans, de Saturne, de Jupiter et de leurs guerres, lequel aura été transformé en une fable dont les héros sont de simples mortels.

CHRONOLOGIE DE BÉROSE.

Les Chaldéens ont conservé avec tant d'exactitude la mémoire des dix patriarches antédiluviens, du cataclysme et de Nemrod, fils de Cusch, qu'on attend de leur part une chronologie qui s'écarte peu de celle de la Bible. Mais il n'en est rien. Al Orus=Adam a régné 10 sares ou 36,000 ans,... Evédoresch=Hénoc 18 sares ou 64,800 ans, Evéchoüs=Cusch 2,400, Chomasbélus=Nemrod 2,700. Ces chiffres sont fabuleux, impossibles, *absurdes*. Mais gardons-nous de passer outre sans les

ıminer et sans chercher à les expliquer. Car l'énigme i s'offre ici à nous, se reproduira en Egypte, en Grèce, Inde, en Chine, et nulle part elle n'est aussi aisée à oudre qu'à Babylone. Nous allons nous convaincre ; les peuples anciens avaient, comme notre Europe derne, leurs sages qui scrutaient les mystères de stoire et modelaient les siècles passés d'après leurs ories métaphysiques.

'oici la chronologie des Babyloniens, telle que nous lonne Bérose :

es dix patriarches antédiluviens.	432,000	ans.
vécho̊us, Chomasbélus et 84 autres rois chaldéens.	34,080	»
tyrans mèdes	224	»
autres rois	(48)	»
rois chaldéens	458	»
rois arabes	245	»
;miramis et 44 autres rois assyriens.	526	»
hul, roi chaldéen.		

. dater de Phul les fragments que nous avons de Bé- e ne nous fournissent plus que des chiffres isolés. s de Phul à Cyrus on compte, d'après la Bible et les oriens profanes, 223, 234 ou 241 ans. Ajoutons que ;yrus à l'arrivée d'Alexandre à Babylone, qui ouvrait . espérances des prêtres chaldéens une ère nouvelle, a 205 ans.

)uelle est la clef de cette chronologie?

'ette clef, ce sont les cycles babyloniens : de 60 ans, osse; de 10×60=600, le nère, et de 60×60=3,600, are. La grande année, dans ce système, ne pouvait ; que de 10×3,600, soit 36,000 années terrestres. es 432,000 ans du monde antédiluvien sont douze ndes années, ou 12×10 sares. Or, voici à peu près ment les *Chaldéens seront* arrivés à ce chiffre mons-

trueux. Ils ont vu dans les seize siècles qui ont précédé le cataclysme, non la première période de l'histoire de l'humanité, ou les premiers âges de notre monde, mais un monde distinct, un monde compris entre deux chaos, un de ces mondes des Hindous dont l'immense durée s'étend d'un sommeil du Dieu suprême à un autre sommeil. Pour exprimer cette pensée, il fallait substituer aux quelques siècles de la tradition authentique, des myriades d'années ; une seule révolution de 36,000 ans ne suffisait point encore, c'était tout au plus la vie d'Adam ; il fallait un chiffre qui touchât à l'infini et qui en même temps éveillât l'idée d'une période entièrement accomplie. L'année a douze mois, et l'on s'arrêta au nombre de 432,000 années terrestres, parce qu'il comprend 12 grandes périodes de 36,000 ans, ou 120 sares. De ces 120 sares, on en donna : 10 à Adam ; 3 seulement à Seth en mémoire de la mort prématurée de son frère Abel ; 13 à Enos, et l'on répartit à l'aventure les autres sares, en nombres ronds (8, 10, 12 et 18) entre les sept derniers patriarches.

Après le déluge Bérose place une première dynastie de 34,080 ans de durée. Ce chiffre est fictif comme le précédent. Mais que signifie-t-il? Il vaut, nous dit Alexandre Polyhistor, 9 sares, 2 nères et 8 sosses ou 9 sares ou 28 sosses.

Ces 9 sares avec leur fraction tendent évidemment à 10 sares, ou à la grande année de 36,000 ans. Voyons si les prêtres chaldéens, au siècle de Bérose, n'auraient point eu la pensée de clore avec la chute de l'empire perse la grande année qui avait commencé lors du déluge, et d'en ouvrir une nouvelle avec le règne d'Alexandre.

Telle a certainement été leur intention ; car de 34,080 à 36,000 la différence est 1920, et si nous additionnons

chiffres des dynasties mède, chaldéenne, arabe, as-
ienne, babylonienne et perse jusqu'à Alexandre,
is trouverons une somme de 1947 à 1929 ans. Elle
ait sans doute exactement de 1920, si nous savions
nombre d'années que Bérose comptait de Phul à
us. Notons que, d'après Callisthènes, les observations
onomiques des Chaldéens à Babylone remontaient
903 ans avant Alexandre le Grand. Le chiffre de
0 à 1920 ans exprime donc certainement la durée
temps historiques selon les calculs de ce peuple, et
34,080 des temps postdiluviens sont, comme les
,000 ans des dix patriarches antédiluviens, des ima-
itions dénuées de tout fondement historique.
lais les calculs relatifs aux temps historiques méri-
-ils une pleine confiance? Nabonassar n'a-t-il pas
uit tous les documents antérieurs à son règne?
t-on admettre, par exemple, que les 49 rois chal-
is aient occupé, en moyenne, le trône un peu plus
ans chacun, tandis que les 9 rois arabes, qui étaient
ndant des conquérants étrangers, auraient régné
ans, soit chacun 27 ans? Il y a manifestement er-
ou dans le chiffre des rois, ou dans celui de la du-
de leur dynastie, ou dans les deux à la fois.
ue de telles erreurs soient probables, c'est ce qu'at-
une tout autre chronologie babylonienne que
s a conservée le Syncelle. Du déluge à la domina-
assyrienne il ne place que 13 rois, qui ont régné
ans. Les sept premiers sont chaldéens, et la liste
mence ainsi que dans Bérose par Evéchoüs et Cho-
bélus; les six derniers sont arabes.
i 440 ans, là 35,055 ans, pour un espace de temps
est de mille ans d'après le texte hébreu de l'Ancien
ament et la chronologie vulgaire.
lais *nous venons de voir,* par l'exemple de l'histoire

antédiluvienne, que les erreurs les plus graves en fait de dates peuvent se concilier avec une très-grande exactitude dans la série des princes et le récit des événements principaux. Peut-être en serait-il de même pour les temps postdiluviens.

Chomasbélus est Nemrod, fils d'Evéchoüs=Cusch. Les rois, qui suivent immédiatement, ne peuvent être que des cuschites ou éthiopiens, et si Bérose les dit chaldéens, c'est que le souvenir de l'antique population cuschite de la Babylonie s'était entièrement perdu chez les Chaldéens qui l'avaient remplacée.

Après les rois cuschites viennent dans Bérose les huit tyrans mèdes, ou dans Alexandre Polyhistor, Zoroastre et 7 rois mèdes. Or, à cette même époque, l'Assyrie était soumise à des princes qui, par leurs noms, étaient ariens ou mèdes. La Médie avait donc étendu ses conquêtes jusque vers le golfe Persique.

Aux 8 rois mèdes ont succédé 11 rois, dont Bérose ne dit rien, mais qui sont sans doute des Cuschites : les indigènes auront recouvré leur indépendance et secoué le joug de l'étranger.

Puis viennent les 49 rois chaldéens. L'avénement de cette dynastie doit marquer l'époque où les Chaldéens sont venus de la Mésopotamie s'établir parmi les Cuschites de la Babylonie et régner sur eux.

Leur règne a fini par une invasion d'Arabes, dont Volney a retrouvé la trace dans les traditions des Arabes, et dont les descendants errent encore dans les vastes plaines de la Babylonie.

Les Arabes sont chassés par Sémiramis, qui fonde à Babylone la domination assyrienne, qui a duré 526 ans sous 45 rois, et qui a fait place à celle du chaldéen Phul. Ces 526 ans rappellent les 520 ans qu'Hérodote attribue au règne des Assyriens sur la haute Asie.

vec Phul nous arrivons aux temps historiques et connus. Résumons ce que Bérose nous dit des ›les qui ont régné en Babylonie, du déluge à Phul : ord Cusch, Nemrod et leurs descendants, ce que irme la Genèse; puis, des tyrans mèdes, et la liste rois d'Assyrie justifie l'allégué de Bérose; ensuite, rois indigènes; après eux, l'invasion des Chaldéens ont donné leur nom à la Babylonie; une conquête ays par les Arabes, qui se souviennent de leur étaement sur les bords de l'Euphrate; et enfin, la doıtion assyrienne, qui est un fait hors de toute contion. Cette histoire de la Babylonie, placée dans se entre la série, parfaitement exacte, des dix paches antédiluviens, et les récits, non moins exacts, ›xploits de Nabuchodonosor, a tous les caractères s gages de la vérité historique[1].

[1] ›e Syncelle, à l'étudier de près, nous raconte la même histoire érose, mais en l'abrégeant extrêmement. Il nous offre Evéchoüs ›masbélus ou les Cuschites; cinq rois qui représentent les tyrans s, les princes indigènes et cuschites, et les chaldéens; six rois s au lieu des neuf de Bérose, et les Assyriens. On voit par le ›lle que les temps qui séparent Nemrod de l'invasion arabe, ıt laissé fort peu de traces dans la mémoire des Babyloniens.

SECTION SECONDE.

Les Syriens et Assyriens[1].

Notre principale source est le petit écrit *de la déesse Syrienne*. Ce traité, qui cède à peine en importance à celui de Plutarque *sur Isis*, passe, malgré son dialecte ionique, pour être de Lucien, de cet esprit incrédule et léger qui accablait de ses plaisanteries toutes les croyances, vraies et fausses, de son siècle. Mais au moins n'altérait-il pas les faits; dans les pages qui vont nous occuper, prenant le style du bon Hérodote, il nous décrit, en voyageur fidèle, le temple d'Hiérapolis, avec ses cérémonies et ses fêtes auxquelles il à pris part lui-même. Or, l'ennemi déclaré de la vérité révélée se trouve à son insu lui rendre le plus éclatant témoignage. Non-seulement son écrit confirme, dans ses principaux détails, le récit que Moïse fait du déluge, mais on y trouve une explication si simple et, pour ainsi dire, si biblique des origines de l'idolâtrie postdiluvienne que nous ne saurions en souhaiter une meilleure. Ainsi se joue la Sagesse divine des projets des mortels; elle se plaît à faire travailler ses aveugles adversaires à son propre triomphe, et dans les temps modernes on a vu pareillement Volney, par son *Voyage en Syrie*, constater, malgré lui-même,

[1] Lucien, *De deâ Syriâ*. — Selden, *De diis Syris*. — Lajard, *Recherches sur le culte, les symboles, les attributs et les monuments figurés de Vénus en Orient et en Occident*.

ıinutieux accomplissement de ces prophéties bibli-
ı qui n'étaient, à ses yeux, que des fraudes de pré-

ı déesse Syrienne, dont nous parle Lucien, était
d'Hiérapolis et se nommait Atergatis ou Dercéto.
apolis était située à l'ouest de l'Euphrate; elle s'ap-
t plus anciennement Bambyce, Mabog et Ninive.
st du fleuve est Charan, la demeure de Thérah ou
é, le père d'Abraham, celui qui passe pour avoir
qué les premières idoles. Nous verrons dans le
: de l'Ethnogonie que cette Ninive de l'Euphrate est
emière patrie des Lydiens, frères des Assyriens, et
es Tyrrhéniens, à qui les mythes donnaient le même
qu'aux Lydiens, sont des *Thérahéniens*. Ajoutons
ıe colonie lydienne de Bambice avait transporté
:alon le culte de Dercéto.

Le temple d'Hiérapolis, dit Lucien, était parmi les
les les plus anciens de la Syrie et de la Phénicie,
us grand, le plus auguste et le plus sacré. On y
it des statues miraculeuses (dans le genre de celles
Kircher a décrit le mécanisme dans son *Œdipe*), et
y arrivait en pèlerinage de Babylonie, de Cilicie, et
e d'Arabie. »

:difice qui existait au temps de Lucien ou au troi-
: siècle de notre ère, datait des Séleucides; le pre-
était tombé de vétusté. Mais il nous est permis
ıpposer que les antiques idoles avaient été conser-
; car la sainteté des statues des dieux croissait
leur âge; ou du moins les images nouvelles auront-
reproduit fidèlement le caractère traditionnel des
ues divinités.

Une colline artificielle de huit coudées de hauteur
ortait le temple; on y montait par des degrés en

pierre. Au devant des portes était un grand autel d'airain. Dans l'intérieur, en entrant, on voyait à gauche le trône du soleil, qui était vide, parce que cet astre est une divinité visible qu'il serait inutile de reproduire sous une autre forme (P. I, 46), et plus loin une statue d'Apollon barbu et vêtu, automate qui, par ses mouvements, rendait des oracles au gré des prêtres qui le portaient sur leurs épaules. Puis venaient la statue d'Atlas (qui est sans doute l'Idris des Arabes, Evédoresch=Hénoc); celle de Mercure (dont le nom syrien était Monénus, ou Seth=Thoth=Oannès), et enfin celle d'Ilithyie. » Mais ce ne sont pas ces divinités secondaires qui appellent notre attention.

« Dans le sanctuaire, qui était un peu plus élevé que le reste du temple, et où n'entraient que les principaux d'entre les prêtres, se voyaient trois autres statues, qui étaient dorées. L'une d'elles était debout, sans forme propre, et sans autre attribut qu'une colombe sur la tête; à sa droite était celle d'un dieu, et celle d'une déesse à sa gauche, l'une et l'autre assises. Porté par des taureaux, le dieu ne pouvait être comparé qu'à Jupiter, dont il avait les traits, les vêtements, la pose. La déesse, qui reposait sur des lions, avait les attributs d'un grand nombre de divinités : dans ses mains le sceptre de Junon et le fuseau des Parques, sur la tête les rayons d'Apollon, la couronne tourellée de Rhéa, et une pierre précieuse qui ne brille, comme la lune, que de nuit; enfin, le ceste de la Vénus céleste. »

Le dieu est le Bélus de l'Euphrate[1], le *Maître et Seigneur* (BAAL) de toutes choses (P. I, 129), l'Amoun de

[1] Nonnus (*Dionys.* XL, 676 sq.) identifie le Bélus de l'Euphrate, le Zeus assyrien, le Soleil de Babylone, le Saturne arabe, Ammon *d'Egypte*.

ypte dont nul n'osait prononcer le nom (id. 141). iérapolis, « les sacrifices journaliers en l'honneur de lieu se faisaient dans un profond silence, les prêtres hantaient point, ni ne jouaient de quelque instru-t. Tant sa présence remplissait l'âme des mortels, de ect et de crainte. » Voilà le vrai théothée.

Le culte de la déesse, au contraire, était bruyant et ux, l'air retentissait de chants qu'accompagnaient lûtes et les cymbales. » Cette déesse était une grande ?, une personnification de la nature entière, de ses invisibles, des astres dans les cieux, et de la terre l'homme et les cités (P. I, 349).

La statue du milieu était, disait-on, celle de Deu-n ou de Sémiramis. » La colombe rappelle l'arche; :alion est Noë; Sémiramis est l'humanité postdilu-ne (P. II, 588).

ıe signifie donc ce groupe du sanctuaire? Que de- le déluge l'homme s'avance, debout, dans la vie e Dieu et la Nature qui, l'un et l'autre, sont assis, ;-à-dire immobiles, immuables (P. II, 541, *attitude*). uelle vive lumière se répand de ce sanctuaire d'Hié-lis sur l'histoire de l'humanité primitive, et en par-lier sur les origines de cette idolâtrie qu'Eusèbe gnait du nom d'hellénisme (60 et suiv.)! Ce n'est que ıis le cataclysme de Noë que les hommes ont appris douter l'Eternel, ses jugements, sa sainte colère, et sont sentis entourés de tout côté par la Divinité II, 395). Les plus pieux d'entre eux « se propo-nt toujours l'Eternel à leur droite, » selon l'expres- du psalmiste; ils vivaient en sa présence, ils cher-ient en lui leur appui, leurs forces morales, leur dé-ınce. Mais garder dans son cœur le sentiment habi- de la proximité d'un Etre invisible est pour l'habitant a *terre un rude travail*. Aussi quelqu'un des prétendus

sages des premiers temps aura voulu venir en aide à l'humaine faiblesse en représentant l'Eternel sous une forme sensible, et comme Adam a été créé à l'image de Dieu, on aura donné à Dieu la figure de l'homme (P. I, 45). Telle aura été l'origine des premières statues de Jupiter= Baal, qu'on aura rendues aussi majestueuses que le permettait l'enfance de l'art. Mais bientôt la vue des magnificences de la nature aura détourné du Dieu invisible l'esprit humain ; la création, divine par son auteur, sera devenue divine par son essence, et les bienfaits dont elle comble de la part de Dieu les mortels, auront semblé provenir immédiatement d'elle-même. Alors on se sera mis à l'adorer, et on aura imaginé, pour la représenter aux yeux, une statue complexe et symbolique qui en réunissait tous les caractères multiples. Toutefois elle sera restée subordonnée au grand Dieu, comme la femme l'est à l'homme ; et bientôt on aura fait de la Nature l'épouse du Seigneur. Enfin la pensée sera venue à l'esprit de quelque prêtre de compléter le tableau muet de la religion de son temps en plaçant l'homme, l'homme postdiluvien, l'homme croyant, l'homme dont le culte divin remplit toute la vie, entre la statue du Dieu invisible qui, se tenant là sans cesse à sa droite, lui inspire une crainte secrète, et l'image de la douce et riante Nature qui, à sa gauche, l'invite constamment à la joie.

Telle est certainement l'origine du culte postdiluvien des statues à figure humaine. Le secret de sa naissance s'était conservé à travers les siècles dans le temple d'Hiérapolis, et c'est Lucien qui nous l'a révélé ! Grâces à lui, nous prenons l'humanité nouvelle sur le fait à son premier délit de polythéisme.

Nous revenons à la description du temple et de ses fêtes, qui sont toutes commémoratives du déluge, ainsi

le prouvent, d'abord, les différents mythes relatifs fondateurs de ce culte.

ivant les uns, le temple avait été bâti par Deuca- Sisythès (le Sisithrus de Bérose). Et ici Lucien fait éluge un récit tout conforme à ceux des Chaldéens s Israëlites : les hommes de *la première race*, super- et iniques, parjures, inhospitaliers, sans miséri- e; ces crimes attirant sur eux une grande cala- ; la terre *subitement* couverte d'une grande quantité , des pluies torrentielles tombant du ciel, les fleu- ébordant, et *la mer montant beaucoup;* tous les hom- détruits, sauf le sage et pieux Deucalion, qui de- le père de *la race nouvelle;* et une grande arche laquelle il entra avec ses enfants et leurs femmes, i servit en même temps d'asile aux sangliers, aux ıux, aux diverses espèces de lions, aux serpents, s les animaux terrestres qui y entrèrent par cou- et qui y vécurent en paix par l'intervention de Ju- . Les eaux du déluge, disaient les Hiérapolitains, ulèrent par un *gouffre qui se forma dans leur contrée,* r lequel Deucalion construisit le temple. Lucien a e trou, qui lui a paru fort petit. Nous savons que les mythesoù il est question d'un gouffre, ont trait éluge (P. II, 200).

ıutres rapportaient l'origine du temple à Sémira- qui l'avait élevé en l'honneur de sa mère Dercéto. Sémiramis est la déesse de la *colombe* diluvienne, *em,* le *Sublime,* des Sémites, de l'humanité nou- .

ıe troisième opinion faisait du temple l'œuvre du n Attis. Attis est lydien ou phrygien, et les Lydiens venus en Asie Mineure depuis les contrées de phrate. Il n'est donc pas surprenant que leur grande se, Cybèle, *eût, comme la* déesse d'Hiérapolis, une

couronne tourellée, des cymbales, des lions et, à côté de ses vrais prêtres, des Galles vêtus comme des femmes. Mais les Galles, qui sont autant d'Attis, datent précisément des temps du Saturne phénicien immolant son fils et instituant la circoncision; des temps où Isis pleurait Osiris en poussant des cris mortels; des temps de Sémiramis et de Deucalion (P. II, 432). Quand, après le déluge, les hommes virent leur existence terrestre accablée de mille maux et réduite à peu d'années, les uns voulurent purifier les sources de la vie par de douloureuses pratiques, les autres, saisis par le délire de la tristesse et du désespoir, se mutilèrent pour ne pas transmettre leurs douleurs à d'autres (P. XXVI). Ils se vouèrent en sacrifices vivants, non point à Baal, qui est le Dieu de la sainteté, qui ne veut que l'obéissance à ses lois, et qui n'a point ordonné le renoncement aux joies légitimes, mais à la riante déesse de la nature qui excite à l'amour tout en préparant d'amères douleurs à qui suit ses impulsions. Le mythe a exprimé ces sentiments étranges en disant que la déesse aimait le jeune Attis, que celui-ci se mutila pour se mettre à l'abri de ses poursuites, et que loin de s'irriter contre lui qui avait été plus chaste qu'elle-même, elle avait fait de lui son prêtre.

L'histoire de Combabus et de Stratonice, que Lucien nous raconte fort au long, est un mythe ancien transformé en une anecdote des temps modernes[1]. Combabus

[1] Lucien lui-même nous le donne à entendre quand il ajoute en terminant que les amis de Combabus, pour le consoler, se mutilèrent à son exemple, et que, suivant d'autres, il avait été aimé non d'une mortelle, mais de Junon. Voyez d'ailleurs *Peuple Primitif*, II, 434, le passage d'Eusèbe sur les mutilés de Syrie. — Comment la fable de Combabus se retrouve-t-elle en Inde, à Bedjapour, où l'on voit un bassin magnifique et entouré de portiques, construit par Mulik, favori du sultan Mahomed, et victime volontaire de son dévouement pour son prince? (Coleman, *Mythologie hindoue*, p. 10, en anglais.)

le même personnage fictif qu'Attis. Il fournit d'ail-
s une nouvelle preuve de l'affinité du culte d'Hié-
›lis avec celui de Lydie et de Phrygie; car ce nom
'e même que Cybébus, qui est un des serviteurs de
èle, et Combé était à Pleuron en Etolie, la mère des
Curètes, qui font partie du cycle mythologique de
ı=Cybèle.

ıe quatrième opinion, à laquelle se range Lucien,
it de la déesse d'Hiérapolis une Junon, et du temple
rage du Bacchus indien. Mais les raisons que l'écri-
avance à l'appui, n'ont aucune valeur, comme nous
irons bientôt. C'est bien Cybèle=Dercéto, et non
ın, qu'on adorait dans cette ville, et son culte ne
avoir pour fondateur que l'un ou l'autre des per-
ıages diluviens, Deucalion, Sémiramis, Attis ou
babus.

tout ce culte repose sur les souvenirs du déluge,
endra aisément compte « de ce lac, peu distant du
ıle, où l'on nourrissait des poissons sacrés dont
ques-uns étaient parvenus à une grandeur extraordi-
e (P. I, 325). La profondeur du lac était, disait-on,
lus de huit cents coudées. Au milieu était un autel
ierre qui semblait flotter sur les eaux, et qui re-
it sans doute sur quelque immense colonne. L'en-
y fumait sans cesse. Chaque jour un grand nom-
de personnes venaient à la nage, et des couronnes
la tête, y faire leurs prières. » Cet autel flottant
ıelle l'arche, comme le font les îles flottantes de
de Chemmis, de Délos (P. II, 188); le lac, les abî-
sans fond des eaux diluviennes, et la traversée à la
ı vers l'arche du salut, les dangers auxquels avaient
ıppé les ancêtres de la race actuelle.

Chaque année se célébrait une grande fête qu'on nom-
ı *la descente au lac (P. II, 252)*. Les prêtres apportaient

sur ses bords toutes les statues du temple. Mais Dercéto devait y arriver avant le Dieu, car si Jupiter voyait le premier les poissons, ils périraient tous. Aussi le devance-t-elle, et elle l'engage par beaucoup de supplications à se retirer. » Cérémonies étranges et qui mettent dans tout son jour le caractère opposé des deux divinités suprêmes : Baal est le Dieu redoutable qui a jadis abaissé ses yeux scrutateurs sur l'humanité coupable et qui d'un seul regard l'a fait mourir dans les eaux. Depuis lors il retourne chaque année sur le rivage comme pour s'assurer que l'instrument de ses vengeances est toujours prêt à exécuter ses jugements. Mais son regard tue, et les êtres innocents et sacrés qui peuplent les eaux, n'échappent à leur sort que par l'intercession de Dercéto, *la Bonne, la Miséricordieuse déesse* (P. II, 84)[1]. On voit par là quel vif sentiment les Hiéropolitains avaient de la sainteté de Dieu, de la corruption de toute vie terrestre et de la nécessité d'un médiateur. Mais leur Sauveur était la Nature ou Vénus.

« Dans d'autres fêtes, non moins pompeuses, qui se répétaient deux fois chaque année, les prêtres portaient la statue de Deucalion jusqu'à la mer (Méditerranée), où se rassemblaient une multitude de pèlerins. Ils y remplissaient d'eau des vases qu'on cachetait avec soin, et ils se rendaient ensuite à Hiérapolis, où des prêtres, recevant de leurs mains ces vases, les débouchaient et les versaient dans le temple; d'où cette eau descendait dans le gouffre, qui ne se remplissait jamais. C'était là, disait-on, une antique loi instituée par Deucalion en mémoire et de l'inondation et de la délivrance. » En effet, lors du déluge, les eaux salées des océans s'étaient répandues sur les continents et écoulées par des fail-

[1] *Juvénal, Plutarque*, Ampélius, Hæsychius, dans Movers, I, 600.

Aussi chaque année, l'homme, imitant avec quelques ttes les immenses torrents du cataclysme, amenait ner dans l'intérieur des terres et l'y faisait dispa:e par des voies invisibles (P. II, 200, 252).

ependant les souvenirs du déluge qui a détruit remière terre, éveillaient avec force dans les cœurs ainte de l'incendie qui détruira un jour la terre acle. Aux fêtes du déluge devaient se mêler celles de n du monde, et Lucien nous dit que la plus solen- des fêtes, celle du bûcher ou des flambeaux, avait au commencement du printemps : « dans la cour du ple on dressait un immense bûcher, formé d'arbres ers auxquels on suspendait vivants des chèvres, des is, d'autres animaux domestiques, avec des oiseaux, vêtements, des ouvrages en or et en argent. On ait ensuite alentour les dieux du temple, chaque pè y rangeait aussi les siens, et l'on mettait le feu, consumait promptement toutes les offrandes. »

Dans les propylées qui s'étendaient vers le nord, vaient deux colonnes de cent vingt coudées de hau. Deux fois l'an un homme montait sur l'une d'elles, me on fait sur un palmier : il y passait sept jours sur mmet, sans dormir, et priant sans cesse, tant pour e la Syrie, que pour chaque individu qui lui disait nom et lui faisait un présent. » Lucien veut explir ces colonnes par le culte priapique de Bacchus, s il ajoute lui-même que plusieurs y voyaient un souir des temps diluviens où les hommes s'étaient réés sur les montagnes et sur les arbres les plus élevés. cette dernière interprétation soit la vraie, c'est ce prouvent les médailles de Selgé, en Pisidie, où se nt deux obélisques ou plutôt deux mâts ornés de derolles et surmontés de l'oiseau de l'arche, la cobe.

Remarquons les sept jours passés en prière sur la colonne. Les Galles, à la mort d'un des leurs, laissaient s'écouler aussi sept jours avant de rentrer dans le temple. Ce sont là peut-être de faibles traces de la primitive institution de la semaine.

Nous ne suivrons pas Lucien dans tous les autres détails qu'il donne sur le culte d'Hiérapolis. Nous noterons cependant : la coutume tout exceptionnelle des Galles d'ensevelir les leurs sous des monceaux de pierre, mode de sépulture qui nous paraît par sa simplicité même devoir être le plus ancien de tous, et qui a abouti au tumulus et à la pyramide ; — le profond sentiment du péché que révèle la loi imposée au pèlerin qui arrive pour la première fois à Hiérapolis, de s'envelopper dans la peau de la brebis qu'il a immolée et avec laquelle il s'identifie complétement (P. II, 121 sq.); — et le sacrifice d'enfants, que leurs pères enferment dans des sacs, et précipitent, comme le faisaient les Mexicains, du haut des degrés du temple, en disant que ce ne sont pas leurs enfants, mais des bœufs (P. II, 258 sq.; 412 sq.).

Nous avons appris de Lucien qu'à Hiérapolis la religion était toute diluvienne, et comme il donne à la divinité adorée dans cette ville le nom de déesse Syrienne, nous devons en conclure que tous les Syriens célébraient ce même culte. En effet, Dercéto ou Atergatis était, d'après Xanthus, la même qu'Athara, et Athara était la principale divinité de Damas. [1] Puis Athara est la forme araméenne [2] d'Astaroth ou Astarté qu'on adorait dans les villes syriennes du Liban non moins que dans celles

[1] *Fr. Gr. Hist.*, t. IV, p. 629. Justin, 26, 2. Magn. Etymol.
[2] *Comp.* TSOR *et* TOR, la ville de Tyr ; SCHALOSCH et TH'LATH, *trois.*

Phéniciens. Enfin Dercéto avait un temple à As-
n, autre ville syrienne.

:hara rappelle l'Hathor des Egyptiens, qui est *le lieu*
) *des dieux*, et d'après Simplicius, Atergatis a préci-
:nt le même sens[1]. **Ater**, en araméen, signifie *lieu;*
gad, ou **ket** (dans Der-ket-o) n'a point dans cette
ue le sens de *dieu*. Serait-ce peut-être un mot de
ıngue primitive, qui se serait conservé dans le
tha, zend, le **khoda**, persan, le **goth**, **gott**, alle-
1?

:rcéto est une Grande-Mère, une déesse du chaos,
ici le mythe de sa naissance :

)u ciel tomba dans l'Euphrate un œuf d'une mer-
:use grandeur. Des poissons le roulèrent sur le
;e. Des colombes l'y couvèrent, et il en sortit Vénus
ı déesse Syrienne. Elle surpassait chacun en justice
ı probité, et, profitant de l'offre de Jupiter, elle lui
ında que ces poissons prissent rang parmi les
:s. Voilà pourquoi les Syriens placent au nombre
dieux et ne mangent pas les poissons ni les
nbes[2]. »

Euphrate, que Jérémie nomme *la mer*, est, comme
lus ou Hapimoou des Egyptiens, l'abîme des eaux
ordiales.— Ces eaux ont pour symbole les poissons.
à vient que la Syrie se croyait sous la protection
: spéciale de la constellation des poissons, et qu'elle
, près des temples, des étangs où elle gardait des
ions consacrés aux dieux (P. I, 325). — L'œuf est
i du monde (id. 375). — La colombe est « l'Esprit
ieu planant sur les eaux de l'abîme (id. 226). » —

[1] lovers, t. I, p. 598 : τοπος θεῶν. Voyez *Peuple Primitif*, I, 373,
ıtre interprétation de ce mot d'Atergatis.

[2] lygin., fab. 197. Lucien rapporte le culte (cosmogonique) des
ɔns à Dercéto, *et le culte (diluvien)* des colombes à Sémiramis.

Dercéto est ainsi, d'après son mythe, la personnification de la Nature issue d'un chaos aqueux, une Vénus sortant des eaux, née de la mer, une Vénus Amphitrite, qui passait à Athènes pour l'épouse de Neptune. Cette identification de Vénus et de Dercéto est d'ailleurs mieux qu'une hypothèse de mythologue : elle repose sur un témoignage historique, car Pausanias nous apprend que le culte de Vénus Uranie a pris naissance chez les Assyriens (ou Syriens), qu'ensuite cette déesse a été adorée par les Cypriens de Paphos et par les Phéniciens d'Ascalon, et que les habitants de Cythère l'ont reçue de ces derniers. Or la déesse de Cythère, c'était Vénus, et la déesse-poisson d'Ascalon était adorée sous le nom d'Eurynome en Arcadie (P. II, 599. *Eurynome*).

Les attributs de Dercéto nous sont tous connus : le fuseau ou la navette des Grandes-Mères qui ont tissé la toile du monde (P. I, 366); la roue du monde et de ses vicissitudes (id. 432, 374); le cratère des eaux primordiales et de la prophétie (id. 329 sq.); la tour crénelée, symbole des cités; les lions qui figurent les ardeurs du soleil (id. 261 sq.), etc.

Mais hâtons-nous d'arriver au mythe diluvien de la mort de Dercéto.

« La Dercéto d'Ascalon, disaient les uns, étant tombée entre les mains du lydien Mopsus, s'était jetée de honte dans le lac avec son fils Ichthys ou *Poisson*, et avait été mangée par les poissons. » Suivant d'autres, « Vénus lui avait inspiré un violent amour pour un beau jeune homme, dont elle avait eu une fille. Mais, rougissant de sa faute, elle avait exposé son enfant en un lieu désert et plein de rochers, et, après avoir fait disparaître son amant, elle s'était jetée dans le lac, où elle avait été métamorphosée en poisson [1]. »

[1] *Xanthus, dans Fragm. hist. græc.* t. I, p. 38; Diod. Sic. II, 5.

rcéto est la personnification ou la déesse de la na-
lans le premier récit, de l'humanité dans le second.
re ou terre, elle a été surprise et violée par Mop-
le dieu des *Eaux* diluviennes, et elle a disparu sous
ots avec son enfant, c'est-à-dire avec l'espèce hu-
e, qui a été comme transformée en poissons (P. II,
209). Humanité, elle s'est rendue coupable d'une
le faute, qui a été la cause de sa mort dans les
du déluge (id. 209); mais son enfant (les Noachides)
sauvé.

a loin d'Ascalon était Joppé, qui est le théâtre du
e bien connu d'Andromède. Cassiopée est une
to ; c'est l'humanité antédiluvienne, qui attire sur
ar une grave faute, par son insolent orgueil, la
e des dieux et surtout des Néréides et de Neptune
, 228). Sa fille doit périr par un monstre marin
gure le déluge, 210), et par une marée montante (ou
grande inondation), ajoute Apollodore[1]. Le héros
sauve vient à elle à travers les airs, et je ne sais
te course aérienne, d'après le mythe grec d'Ogygès
mythe védique de Bhoudjyou, ne serait pas celle
rche dans les hautes régions de l'atmosphère, où
: soulevée la crue immense des eaux.

Syriens n'étaient pas d'accord avec les Ascalonites
sort final de leur commune déesse ; mais s'ils ne
aient pas périr dans les eaux, au moins ne niaient-
s l'extrême danger qu'elle avait couru lors du
e. Les uns disaient que Dercé (Dercéto), la fille de
s, était tombée dans la mer, et qu'elle fut sauvée
es poissons, qui furent transportés dans les cieux
, 209). D'autres racontaient que Vénus et son fils,
ur, étaient un jour venus vers l'Euphrate, quand

4, 3.

tout à coup se présenta devant eux le géant Typ ils ne lui échappèrent qu'en se précipitant dans le f et en prenant la forme de poissons[1]. Typhon e meurtrier d'Osiris, l'auteur de tout mal, et ici du dé et son apparition subite nous rappelle la *terreur pa* des Egyptiens (P. II, 191).

Nous croyons avoir rendu compte d'une ma plausible de tous les mythes relatifs à Dercéto. Il reste à interpréter ceux de sa fille, Sémiramis.

Sémiramis est le nom d'une déesse et celui reine. L'histoire de l'une s'est confondue avec le thes de l'autre. C'est ainsi que Combabus est deve contemporain de Stratonice, et Attis=Adonis un f Crésus, qui a péri dans une chasse au sanglier; ainsi encore que toutes les conquêtes de Sésostri été rapportées à Osiris. Toutefois, il ne nous para impossible de faire, dans les récits relatifs à Sémir la part du personnage fictif qui figure les Noachid celle d'Atossa, qui vivait au treizième ou au quator siècle.

« La fille de Dercéto[2], exposée sur un aride ro fut nourrie par des colombes, » qui sont ici cell l'arche, « et apportée par des bergers à l'intendan troupeaux du roi, Simma, » qui est Sem. Nous s que tous les mythes d'enfants abandonnés à leur sance dans des déserts et nourris miraculeusemen trait à l'humanité postdiluvienne, jetée sur une stérile et objet tout spécial de la protection ((P. II, 237 sq.).

[1] *Hygin*, *Astron.* 30. Théon, *ad Arat.*
[2] *Diod. Sic.* II, 5 et suiv.

Sémiramis devint l'épouse de Menonès, Menoinis,
ıès, Nonnès, » qui est probablement Oannès-Moné-
, ou le Thoth postdiluvien, le Verbe présidant à la
ıissance des arts et des sciences parmi les Noachides.
ais bientôt elle monta sur le trône d'Assyrie en de-
ınt l'épouse du roi Ninus. Elle lui survécut ; et ayant
sé le sceptre à son fils Ninyas, elle disparut changée
colombe. »

Sémiramis est un être collectif, et si Onnès est
nès, il est fort probable que Ninus et Ninyas ne sont
davantage des personnages historiques. Or Ninus
ifie le dieu ou l'homme-*poisson* ; le poisson est la
ıe sous laquelle Vénus a échappé à Typhon, le géant
vien, et en Inde c'est un dieu-poisson qui sauve
-Satiavrata du déluge qu'a causé un géant. Ninus
donc la personnification des êtres qui ont échappé
léluge ; il est le génie de Xisuthrus comme Thoth
celui de Seth, et il n'a pas plus fondé l'empire d'As-
e et Ninive, que Bélus n'a été le premier roi de Ba-
ne ou Osiris le premier roi d'Egypte.

ı aura donc donné pour épouse à Ninus, l'homme
vien, Sémiramis, la jeune humanité postdiluvienne,
e de l'antédiluvienne Dercéto. Mais Sémiramis est,
ıs-nous vu, la race de *Sem le sublime*. Or Sem est le
le Noë, et elle devrait donc être plutôt la fille de
ıs. Le mythe a prévenu l'objection ; car Macrobe
s dit que plusieurs historiens donnaient à Sémiramis
ıs pour père [1].

ıcien, en nous rapportant qu'à Hiérapolis, la statue
était debout entre les deux autres, passait pour re-
enter soit Deucalion (Ninus=Noë), soit Sémiramis
ı), ajoute que les Syriens ne la nommaient pas au-

Songe de Scipion, II, 10. *Comp.* Conon, dans Photius.

trement que le *Signe* (SEMEION). Mais le mot grec de *signe* est identique avec celui de Sem, et il est ainsi hors de doute que Sem était le vrai nom de la statue.

Ce qu'on raconte des mœurs dissolues de Sémiramis, de ses vêtements d'homme, de sa primitive condition de courtisane, des cinq jours pendant lesquels le roi la laissa maîtresse de l'empire, doit s'entendre simplement des mœurs et des fêtes qui se sont introduites chez les nations sémitiques dans les temps postdiluviens.

On dirait, au reste, que les Sémites d'Assyrie se sont plu à multiplier le nom de leur grand aïeul. Nous venons de voir Sémiramis, SEM-EION, Simma. Voici Ninyas qui a pour surnom Zamès, et Zamès est même aussi synonyme de Ninus[1].

Pour contrôler enfin l'explication que nous proposons de Sémiramis et de sa famille, examinons ce que Castor, dans ses Chroniques, nous rapporte de l'histoire primitive d'Assyrie[2].

« Le premier roi est Bélus, » Baal, le grand dieu de la nation, son Osiris.

« Sous lui, les Cyclopes vinrent, avec la foudre, au secours de Jupiter, qui combattait contre les Titans. Deux des Titans, Hercule et Bacchus, furent aussi de vaillants auxiliaires des dieux. » C'est le mythe bien connu de la grande Sécheresse de Méhujaël (P. II, 133).

« Dans le nombre des Titans était le roi Ogygès, » Ogen, Océan, dont le déluge est celui de Noë.

[1] Salmasius, *Coment. de Solin*, p. 872.

[2] Castor de C. Muller, p. 156, à la suite de l'Hérodote de Dindorf. Didot, 1844.

ɔrès Bélus, » le dieu du monde antédiluvien, « régna , qui épousa Sémiramis, et à qui succéda Zamès ıyas. » Ces trois noms-là sont précisément à la que nous leur aurions assignée nous-même. Ils ınifient les temps postdiluviens où les Sémites ont ; l'Assyrie.

Assyriens possédaient d'ailleurs sur ces mêmes une autre tradition fort curieuse, qui se résumait es cinq noms suivants : Babius, ou (d'après le BAB) le *père* de la nouvelle humanité, Noë; Anébus NAB, en hébreu) *la grappe de raisin*, découverte par . II, 205); Arbélus I, ou *le feu de Baal*, dont le ı été fondé par Nemrod; Chaalus ou Chalays, qui même Nemrod en sa qualité de fondateur de , et enfin Arbélus II. Abydène a commis l'erreur caler ces rois entre Bélus et Ninus, tandis qu'ils ɔntemporains de Ninus et de Ninyas. Le Syncelle ransportés dans les derniers siècles de l'histoire rie.

ı qui vient après Sem-Ninyas? Un Arius, c'est-à-ı Arien, un roi de la race médique qui aura fait quête de l'Assyrie, et il a pour successeurs un ;, un Xerxès et un Armamithrès, noms qui tous lent l'Iran. Or la Genèse nous fait connaître un Ellasar ou de Médie du nom d'Ariok, qui s'associe oi de Sennaar et à un roi d'Hélam pour attaquer ıe et les autres villes de la Plaine. On ne com-rait pas comment le roi de Médie a pu joindre ses ıu travers de l'Assyrie si celle-ci n'avait pas été ;e soit à la Médie, soit au Sennaar, ou comment d'Assyrie serait demeuré paisiblement chez

ı. x, 12. Les briques des ruines de Nimroud portent le nom h, comme *celles de Koyoundjouk* le nom de Ninive.

lui quand tous ses voisins se mettaient en campagne. Or, dans le Zend-Avesta, les deux derniers pays qu'Ormuzd a donnés aux Ariens sont, à l'est, l'Inde, et à l'ouest (probablement) l'Assyrie, ce qui suppose que cette dernière contrée a été très-anciennement envahie par les Ariens ou les Mèdes. Puis Ariok diffère peu du roi de Ninive Arius, et ce qui nous semble fort extraordinaire, c'est qu'une des particularités du dialecte assyrien est d'ajouter aux noms une terminaison en AK ou OK [1]. Ariok serait donc *Arien* par son nom, Mède par Ellassar, où il règne, et Assyrien par la forme sous laquelle son nom serait parvenu à la connaissance d'Abraham et de Moïse. Enfin Bérose nous apprend qu'à une date très-ancienne, des Mèdes avaient régné à Babylone, et il n'est pas surprenant que, maîtres de l'Assyrie, ils aient suivi les rives du Tigre et conquis le Sennaar [2].

Armamithrès a pour successeur Bélochus I, qui est, à notre avis, le libérateur de sa patrie et le fondateur de la première dynastie indigène à Ninive. Celle-ci finit avec Bélochus II et Atossa ou Sémiramis, et fait place à la dynastie de Bélatarès. La troisième, qui est chaldéenne, commence avec Eupalus=Phul, et finit avec Sardanapal. Mais nous empiétons sur d'ultérieures recherches, et nous posons la plume.

[1] M. Haug, *sur la langue pehlevi*, p. 28. Gœttingue 1854 (en all.).

[2] Peut-être la légende de Parsondas dans Nicolas de Damas et dans Ctésias se rapporte-t-elle à ces temps reculés où le roi de Babylone était le vassal du roi des Mèdes, dont Suse était parfois la résidence.

LIVRE TROISIÈME.

LES PHÉNICIENS[1].

; les Chaldéens de Babylone, frères des Hébreux phacsad, s'était conservée la mémoire des pieux ;s. Les Phéniciens, au contraire, qui étaient la naudite de Canaan, n'avaient gardé le souvenir ;s Caïnites, de leurs souffrances, de leurs décou- , de leur civilisation, de leur culte. Leur témoi- n'est d'ailleurs pas moins précieux pour nous :lui des habitants de l'Euphrate. Non-seulement il du texte de la Genèse un excellent commentaire, ussi il nous permet de débrouiller toute la mytho- les Grecs ; car les erreurs du paganisme se sont dues du Liban dans tout l'Occident quinze et vingt s avant les temps où les apôtres du Christ partirent te même contrée pour apporter à la terre entière ité de la Révélation. Mais les croyances des mis- ires idolâtres sont fort confuses ; le Phénicien

nchoniathonis fragmenta, ed. Orellius. Lipsiæ, 1826. — Court elin, *Monde primitif*, t. I. - Creuzer, traduit par Guigniaut, - Movers, *les Phéniciens* (en allem.), t. I. — Rœth, *Histoire e philosophie occidentale* (en allem.), t. I. — Je citerai San- hon, ou plutôt Philon de Byblos, d'après l'édition qu'en a M. Ch. Muller dans les *Fragmenta historicorum græcorum*, p. 560 sq.

qui nous les a transmises est un athée qui fait son possible pour nous induire en erreur à tous égards; et, avant de faire usage des fragments de son ouvrage qu'Eusèbe nous a conservés, nous devons examiner quels étaient les livres sacrés des Phéniciens auxquels Philon de Byblos dit avoir emprunté le sien.

D'après Nonnus, les Phéniciens croyaient qu'il y avait dans le ciel, auprès de Dieu, un livre écrit dans leur langue sur sept tables, et qui contenait les lois et les destinées du monde (P. I, 142). C'est le livre d'Ophion, le *Serpent*, c'est-à-dire le dieu suprême (id. 249); Harmonie en avait la garde.

A ces livres célestes d'Ophion correspondent sur la terre ceux de Taaut. Taaut est Seth=Alasparus. « C'est lui qui a inventé les lettres sacrées en reproduisant les figures des dieux[1]. » Ces lettres sacrées sont l'écriture hiéroglyphique, qui, à son origine, était non point une facile et inutile copie des choses matérielles que nos yeux nous montrent, mais une série de symboles destinés à rappeler aux hommes les mystères des choses invisibles et divines. Le livre de Taaut contenait bien, comme le dit Philon, « une théologie savante, cachée et recouverte des voiles épais de l'allégorie[2]. »

Le livre de Taaut, si tant est qu'il ait jamais existé, était pour les Phéniciens ce qu'était pour les Chaldéens celui d'Oannès : un abrégé extrêmement succinct de la religion et de la science; et l'un et l'autre écrits ne peuvent mieux se comparer qu'aux livres de Seth, que l'Orient moderne prétend encore posséder. Tous ces apocryphes témoignent de l'antique gloire de Seth, l'inventeur de l'écriture hiéroglyphique.

[1] *Fragm. hist. græc.* 2, 25.
[2] Id. 5.

vant une autre tradition, qui est plus conforme à
de Josèphe, Taaut n'aurait pas lui-même écrit sa
ogie symbolique, mais il aurait donné l'ordre de
e aux sept Cabires et à leur huitième frère, Escu-
Chez les Chaldéens, le livre d'Oannès avait été
enté par six autres Annédotes, qui personnifiaient
ases progressives du développement intellectuel
éthites. Chez les Phéniciens, nous retrouvons le
re sacré de sept, mais au lieu des *Révélations de la*
ine, ce sont des Cabires, des ouvriers, des Caï-
fils de Lémec, qui poursuivent et achèvent en une
génération la civilisation commencée par Seth.
près eux vint Thabion, le premier hiérophante des
ciens, qui mêla (aux doctrines symboliques de
) les phénomènes de la nature et de l'univers, et
(cette religion nouvelle) aux prophètes qui célè-
les Orgies et président aux initiations des mys-
» Thabion a une terminaison patronymique grec-
ON; la première syllabe nous paraît être le mot
u THÉBA, *l'arche*. Thébah-ion est donc le *fils de*
, et le premier hiérophante des Phéniciens est
la personnification du premier sacerdoce qui se
après le déluge dans la race de Noë et dans la
e de Canaan. Or cette époque postdiluvienne est
sément celle où la religion fort simple des Séthites
Noë, et leurs traditions tout historiques, ont été
ées et complétement transformées par l'esprit poé-
et symbolique qui se développa avec une extrême
gie chez tous les Noachides, et qui produisit le
aisme. Ce fut alors que se formèrent ces doctrines
natiques dont le sens profond cessa bientôt d'être
sible aux masses, et qui ne se conservèrent plus
dans les mystères et chez les initiés.

ragm. hist. græc., 2, 27.

« Ces prophètes, continue l'athée Philon, ne songeant qu'à augmenter la fumée de ces vaines allégories, les transmirent à leurs successeurs, dont l'un fut un certain Isiris, l'inventeur des trois lettres (sacrées), le frère de Chna, (de ce Chna) qui fut le premier nommé Phœnix. » Isiris est-il, comme le pense Movers[1], le *dixième* depuis Taaut, après les sept Cabires, Esculape et Thabion? ou son nom ne signifie-t-il pas plutôt *le docteur* (de l'hébreu IASAR, *enseigner*)? Peu nous importe; il nous suffit de savoir qu'il était frère de Chna=Phœnix=Agénor=Canaan, et que le Phénicien qui acheva de formuler la religion de son peuple, était censé vivre au temps de la dispersion du peuple primitif et de l'origine des différentes nations. Les trois lettres inventées par Isiris indiquent probablement la première origine des lettres, et l'alphabet serait ainsi né après le déluge, de l'écriture hiéroglyphique des Séthites et des Antédiluviens.

Les traditions relatives aux livres sacrés des Phéniciens nous ont ainsi conduits de Seth, par les Lémécides, à Canaan. Taaut, les Cabires, Thabion et Isiris marquent fort exactement les origines et les successives transformations de la religion primitive.

Nous passons du domaine des mythes dans celui de l'histoire, et nous voyons les Cananéens ou Phéniciens, dès les temps les plus anciens, graver les principes de leurs sciences dans leurs temples, soit dans le sanctuaire, soit sur des colonnes libres. Ce peuple possédait même, au temps de Josué, dans la contrée qui devint le lot de Juda, une ville qui portait le nom de *ville des lettres*, Kirjath Sépher, ou de *l'enseignement de la loi*, Kirjath Sannah[2]. Le temps arriva sans doute assez tôt

[1] P. 100.

[2] *Josué*, xv, 15, 49.

; antiques inscriptions des temples ne furent plus gibles qu'à peu de personnes. Si l'on peut se fier écits du biographe d'Apollonius de Thyane, les nes du temple d'Hercule, à Gadès, qui étaient « le e la terre et de l'océan, et qu'Hercule avait gra-lans la demeure des Parques, » faisaient connaître is qui « préviennent la guerre entre les éléments. » ercule est le *Roi de la cité*, Melcarth, le Jupiter 'héniciens, le dieu, sinon de l'Etat, qui est une on de l'esprit grec, au moins de la civilisation que, le dieu du commerce de Tyr et de Sidon, de sciences et de leurs arts. Aussi est-il nommé le l'astronome, le physicien, le prophète, l'initiateur venteur des lettres (P. I, 130, 70 ; II, 371 sq.)[1].

colonnes phéniciennes ont, d'ailleurs, donné lieu ythe des colonnes des Séthites dans Josèphe, et elles de la terre Sériatique dans Manéthon. Si tant 'elles ne désignent pas un usage plus ancien que uge, et que la ville de Sippara n'ait pas réellement ;.

ite (IACHATH) cette *loi* (SAN) de *Chon* (qui est Saturne) 132), fut, à ce qu'il parait, recueillie, au temps de amis, par un ou plusieurs écrivains dont les livres rent pour l'ouvrage d'un San-chon-iath-on[2]. Ce per-age mythique correspond exactement au Vyasa, le *teur* des Indiens, et rappelle à plusieurs égards l'Or-des Grecs. Philon raconte de lui qu'il *recueillit* dans chives des villes et sur les monuments des temples que histoire de son pays, et la mit tout entière par . Suidas lui attribue des écrits de physique, et l'on

lovers, p. 97, 98.

lotez Kirjath *Sannah* dont nous venons de parler, et la *Sunna* ahométans.

sait que la nature occupait une large place dans les livres sacrés des Egyptiens[1].

C'est ce Sanchoniathon qui serait l'auteur de l'ouvrage phénicien qu'aurait traduit en grec, au temps de Néron et d'Adrien, Philon Hérennius, de Byblos. Il nous raconte qu'ayant un vif désir de connaître l'histoire de sa patrie, après avoir examiné une foule d'ouvrages non-grecs, il découvrit un manuscrit de cet antique et savant écrivain; que Sanchoniathon avait trouvé par hasard les vrais livres de Taaut sur des Ammunim (ou colonnes), dans les sanctuaires des temples, en caractères que tous ne pouvaient pas lire; que ces livres contenaient une cosmogonie telle qu'on peut la déduire de l'observation et de la vie d'anciens rois de la Phénicie; que ces rois avaient été divinisés pour leurs bienfaits par la reconnaissance de la postérité, et assimilés aux éléments et aux astres, les seuls dieux qu'on eût adorés jusqu'alors; que Sanchoniathon s'efforça de ramener la religion à sa simplicité primitive en la dépouillant de tous les mythes, de toutes les allégories, de tous les mystères dont les prêtres l'avaient recouverte; mais que ceux-ci avaient fait disparaître l'écrit de Sanchoniathon, et que Philon venait le remettre en lumière[2].

Philon vivait dans un temps où les fraudes littéraires étaient à la mode; on en cite plusieurs, et de ses compatriotes eux-mêmes. Il ne fait d'ailleurs que marcher sur les traces d'Evhémère, qui avait rapporté, d'un voyage dans l'océan Indien, un livre qu'il prétendait avoir trouvé sur une île, dans un temple, et qui propageait l'athéisme en faisant de tous les dieux d'anciens rois ou généraux.

[1] *Fragm. hist. græc.*, I, 2, et p. 561. — Movers, p. 99 et suiv.
[2] *Fragm.* I, 2 sq.

r l'existence de Dieu, d'un Dieu qui a formé le
e et qui le gouverne selon la justice, et faire de la
ɔn une absurde erreur qui, en divinisant soit les
de la nature, soit certains personnages histo-
, aboutit aux fables les plus révoltantes : tel est
; principal que Philon s'était proposé dans son
ge. En même temps il voulait, par vanité nationale,
er que les Phéniciens étaient, avec les Egyptiens,
ple le plus ancien de la terre, celui à qui la race
récente des Grecs avait emprunté ses croyances.
aussi autorisé par ses propres paroles à lui sup-
l'intention de battre en brèche les Livres sacrés
ifs en y opposant un écrit d'une égale antiquité,
mêmes noms de personnes et de lieux figuraient
les récits tout différents.

a loin de Philon à Bérose, qui raconte naïvement
ɔyances et les destinées de ses compatriotes sans
occuper de ce qui peut les relever ou les abaisser
eux de ses lecteurs. Aussi, tandis que l'un mérite
ntière confiance, on ne peut assez se défier de
. Chaque ligne du faux Sanchoniathon provoque
te : tantôt le mythe est altéré par le plus grossier
ıérisme, tantôt, s'il est exactement rapporté, il est
é et joint à d'autres avec lesquels il n'a rien de
un. Ainsi El Schadaï (le *Dieu Tout-Puissant*) adoré
los, devient un Sadaï ou Sadeh, un dieu-*campagne*,
ɔun (le *Dieu Suprême*), un mortel marié à Bérouth
éation) ; Astarté est sculptée avec des cornes de
parce que cette reine en aurait placé sur sa tête
ıe insignes de sa puissance ; les noms de Ciel et de
auraient été d'abord ceux des deux enfants
un, qui étaient d'une extraordinaire beauté ; Auster
rée seraient des hommes qui auraient fondé la re-
en adorant les productions de la terre. Philon

mêle aussi des mythes de l'Egypte à ceux de sa patrie; mais surtout, pour accroître l'antiquité de son peuple, il place à la suite les unes des autres des séries de traditions ou de fables qui se rapportent aux mêmes objets et qui devraient ainsi être rangées sur des lignes parallèles.

Cependant Philon nous fournit les renseignements les plus précieux sur la religion phénicienne. Car, s'il altère d'ordinaire, il n'invente jamais, et, à tout prendre, il est évhémériste à la façon de ses compatriotes eux-mêmes qui montraient le berceau et le tombeau de plusieurs de leurs divinités. Son erreur était celle de toute l'antiquité païenne à son déclin, et de Diodore de Sicile à Philon, il n'y a de différence que celle d'un athéisme qui s'ignore à l'athéisme conscient et hostile. L'écrivain phénicien réduit en système les superstitions populaires, et son véritable adversaire c'est la religion énigmatique, sérieuse et profonde des mystères. C'est aux prêtres et aux prophètes de son propre pays qu'il en veut; il le dit en termes exprès.

Nous pouvons donc accepter l'ouvrage de Philon comme un exposé des croyances populaires des Phéniciens, interprétées au point de vue exclusif de l'histoire, et parfois dénaturées dans l'intérêt de l'athéisme. Mais, ô aveuglement de l'incrédulité! ce philosophe, qui croit prouver par la religion même qu'il n'y a point de Dieu, prouve admirablement que Moïse, le prophète de l'Eternel, nous a seul donné des temps primitifs une histoire véridique, et l'athée concourt à établir le caractère unique et par là même la divine inspiration de la Genèse. En effet, l'évhémérisme a raison dans de certaines limites : il y a dans toutes les religions païennes un certain nombre de mythes qui se rapportent à la première humanité, et Philon, en recueillant dans les archives des

phéniciennes et dans les sanctuaires de leurs tem-
outes les traditions qui cadraient le mieux avec
ies, nous a fourni un excellent commentaire de
ire biblique des Caïnites.

.t en ayant constamment à l'esprit, d'une part, le
u des onze premiers chapitres de la Genèse, et,
e part, les mythes des Grecs, des Egyptiens, des
s, que nous allons faire la critique et tenter l'expli-
des fragments de Philon.

s avons expliqué ailleurs les trois cosmogonies
iilon nous a conservées. Elles sont, les trois, de
s variantes de celle qui se lit en tête de la Genèse,
est la grande révélation que Dieu avait donnée au
primitif (P. II, 448 sq.).

ı Genèse explique les cosmogonies de Philon, elle
ussi nous donner le vrai sens des mythes du Li-
latifs aux temps primitifs de l'humanité.

pages de Philon qui contiennent ces mythes, ont
déjà souvent la sagacité des savants. Leurs fau-
ous instruisent non moins que leurs découvertes,
nous étions plus heureux qu'eux, ce serait à eux
ous le devrions. Les uns ont péché par excès de
nce en Philon, les autres l'ont estimé trop bas.
remiers ont pris son livre pour une histoire bien
du monde primitif; les derniers y ont cueilli les
s qui cadraient avec leurs systèmes et passé sous
e tous les autres. Nous l'expliquerons ligne par
mais en faisant nos réserves.

ıs distinguerons, avant tout, des mythes ou récits
iluviens [1], ceux du règne de Saturne et de l'âge
ou du monde antédiluvien [2], qui sont les plus im-
nts et les plus nombreux.

ragm. hist. græc., 2, 24-27.
l, 2, 5-23.

CHAPITRE I.

Les temps antédiluviens.

Cette partie de Philon se subdivise en deux grands fragments, dont le premier commence par Colpia et Baaut (Fr. 5-12), et le second par Elioun et Bérouth (12-23). L'un et l'autre remontent donc aux temps cosmogoniques, et ils nous donnent, deux fois au moins, la même histoire antédiluvienne. Le premier fragment comprend des traditions, le second des mythes ; celui-là raconte les progrès de la civilisation, de la société civile et des arts ; celui-ci, saisissant l'homme dans ses rapports avec Dieu et avec la nature, expose ses combats contre le ciel et contre la mer. Mais ils se rapportent aux mêmes personnages, aux mêmes temps, et c'est pour avoir méconnu ce parallélisme que les précédentes tentatives d'expliquer tout Philon ont échoué.

I. Les Traditions.

Le fragment des traditions se décompose à son tour en trois d'inégale longueur : le premier va d'Æon à Usoüs; nous nommerons le deuxième celui de Chrysor ; le dernier est celui de Cabires.

Premier Fragment.

« *Æon* a le premier appris à se nourrir du fruit des arbres, et il est le père de Génus et de Génée. » Gen-us est

Caïn ; cette nourriture végétale est un souvenir du paradis ; Æon ou *la Vie*, l'être *vivant* par excellence, est donc Adam. Mais Æon, dans les cosmogonies, est le même qu'Oulomus et personnifie la vie de l'univers. Y a-t-il ici quelque bévue de Philon ? Ce serait fort possible. Toutefois nous verrons en Egypte Ménès recevoir l'épithète d'*æonien*, *éternel*, et dans Nonnus Æon est le génie de l'humanité. Les Phéniciens auront ainsi donné le même nom de *Vie* à la vie que l'Esprit de Dieu a éveillée dans la matière du chaos, à la vie qui circule, plus puissante qu'ailleurs, dans l'humanité, et au père de l'humanité qui, sans le péché, aurait vu sa vie durer éternellement. Adam était *lumière* en Chaldée, *vie* en Phénicie et en Egypte. Chez les Hébreux, la vie c'était non Adam, mais *Eve*, *la mère des vivants*.

Philon garde, d'ailleurs, un profond silence sur le jardin d'Eden et sur la chute. Mais nous pouvons, avec Movers [1], revendiquer en faveur des Phéniciens le mythe grec du jardin des Hespérides. Ce jardin est celui des dieux eux-mêmes. Des pommes d'or (d'un prix infini) croissent sur un arbre unique, que garde un serpent. (Ces pommes sont, sans aucun doute, la nourriture qui donne aux dieux l'immortalité.) Hercule (le demi-dieu) va à la recherche de ce jardin, qui était situé dans les contrées inconnues de l'occident (où l'on supposait qu'existait encore la terre antédiluvienne). Il tue le dragon et cueille des fruits de l'arbre (de vie). (Il va donc rendre aux hommes l'immortalité.) Mais Minerve, à qui il a confié ces pommes, les reporte dans le jardin, parce que, dit Apollodore, « il était contraire à leur destination d'être ailleurs, » ou parce que la sagesse divine ne veut pas que l'humanité recouvre, dans son état de dé-

[1] P. 443.

chéance, le bien qu'elle a perdu par sa faute, et qui ne lui serait maintenant rendu que pour son malheur. « Maintenant, avait dit l'Eternel après la chute, prenons garde que l'homme ne mange aussi des fruits de l'arbre de vie, et ne vive à toujours[1] » (P. II, 30, 36, 66 sq.).

« Génus et Génée, continue Philon, habitèrent la Phénicie, et de grandes sécheresses étant survenues, ils élevèrent leurs mains au ciel vers le soleil, qu'ils estimaient être le seul *seigneur du ciel* et qu'ils appelaient pour cela Balsamen (*Baʿal Schamajim*); c'est le Zeus des Grecs. » Ce passage, qu'on dirait extrait d'un livre d'annales, a pour nous une extrême importance. Nous y trouvons d'abord la preuve que Gen est Caïn.

Il l'était déjà par l'identité des deux noms Gen=Caïn, et par sa descendance du frugivore Æon=Adam.

Il le devient plus certainement encore par les *grandes sécheresses* qui ont eu lieu de son temps, et qui sont clairement indiquées dans la Genèse; ce sont celles de Méhujaël.

Mais il y a plus : les Arabes, de race sémitique comme les Hébreux, et de langue sémitique comme les Phéniciens, ont aussi un Gen, Gian, Djan; et que racontent-ils de lui? Que « Dieu l'avait formé d'un feu ardent, d'un feu sans fumée. » Ce feu n'est-il pas la sécheresse du Gen phénicien? Puis, que Djan est le père des Djin ou Gen qui ont été formés, eux aussi, d'un feu ardent, et qui, hommes et femmes, bons et méchants, sont les manes d'une race antique. Ces Gen ne sont-ils pas les *Caïnites*, les Antédiluviens? et ne nous expliquent-ils les *Djin* ou *Chen* de la Chine et les *Génies* de l'antique Italie?

Mais ce que ces lignes de Philon ont peut-être de plus

[1] *Gen. III, 22.*

remarquable, c'est la mention qu'elles font du culte du Soleil au temps de Caïn. Caïn, depuis son fratricide, n'aura plus adoré l'Eternel, et l'absence de tout culte dans sa cité aura subsisté jusqu'à cette effroyable sécheresse, qui l'aura contraint à courber la tête sous la verge qui l'accablait de coups mortels. Les Caïnites auront enfin *élevé leurs mains vers le ciel* pour supplier Dieu de mettre un terme au fléau, et ils auront adressé leurs prières au *Seigneur des cieux;* mais leurs regards se seront tournés vers le soleil qui les consumait, et ainsi sera né un culte nouveau qui était bien encore celui de Zeus, de Bel, d'un théothée, mais qui déjà s'altérait par celui de la nature, et tout spécialement de l'astre du jour. Or Bérose nous a appris que la ville séthite de Sipparis était devenue une *cité du Soleil*, et dans le Rig-Véda on voit naître, pendant le fléau du feu, Indra, qui est une forme solaire du vrai Dieu, un vrai Belsamen. Bien plus, Philon lui-même nous racontera dans le langage mythique comment El=Bel=Indra=Saturne a détrôné le Ciel, qui répond ici à Jéhova.

Enfin, ce que Philon nous dit de Gen est en un accord parfait avec l'histoire des Caïnites dans la Genèse. Les sécheresses du temps de Gen=Caïn (qui a certainement vécu sept à huit siècles) ont *détruit* les Caïnites pendant les années où florissait *Méhujaël*, et plus tard, sous *Méthusçaël*, les descendants de Gen, et leur père avec eux, seront enfin devenus des *hommes de Dieu* ou de Belsamen.

La tradition qui suit celle de Gen a aussi son prix pour nous. *Le feu est le père de tous les arts*, disait déjà Eschyle. Un peuple qui ignorerait le feu serait un peuple enfant. Or la plupart des nations de l'Antiquité se souviennent d'un temps où elles ne le possédaient point encore, et *ce temps est celui* d'Adam=Æon, d'après

Philon : « De la famille d'Æon et de Protogonus naquirent encore la Lumière, le Feu et la Flamme, hommes mortels qui trouvèrent le feu en frottant des morceaux de bois, et qui en enseignèrent l'usage. » Le mythe de Prométhée nous en apprendra davantage sur ce sujet.

Notons que l'art de faire du feu en frottant deux morceaux de bois d'une dureté différente, est d'une très-haute antiquité, et se trouve dans le Nouveau Monde comme dans l'Ancien : en Grèce, où Mercure en était l'inventeur, en Inde, où l'*arani* joue un grand rôle dans les hymnes védiques, au Mexique et jusque chez les sauvages de l'Orénoque [1].

Du temps d'Adam et de Caïn, Philon, qui suit ici une tradition tyrienne fort incomplète, passe immédiatement aux Néphilim et au déluge.

« Ils eurent des fils d'une grandeur extraordinaire; » c'est la race des Géants ou Réphaïm, qui a été engloutie dans les flots par le déluge (P. II, 163). Philon les fait habiter sur des montagnes qui ont reçu d'eux leurs noms de Liban, d'Antiliban, de Casius, de Brathy [2].

« De ces géants naquit Samenroumus ou Hypsuranius, » c'est-à-dire le géant qui est *haut comme le ciel*, si tant est que Philon ne transforme pas un Dieu Très-Haut adoré dans quelque contrée de la Phénicie, en un mortel d'une taille fabuleuse.

« Ces géants s'enrichissaient du prix des débauches de leurs mères. » Allusion au débordement des mœurs avant le déluge (P. II, 169), et aux fêtes impudiques du Liban dans les temps historiques.

« Hypsuranius établit sa demeure à Tyr, et inventa l'art

[1] Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. I, p. 272.

[2] Brathy n'est pas le nom d'une montagne ; c'est le *cyprès*, arbre *diluvien* (*P. II*, 189).

de construire des huttes de roseaux, de joncs et de papyrus. » Chaque peuple a voulu que sa ville fût plus vieille que le déluge. Tyr, colonie comparativement assez récente de Sidon, ne fait pas exception à la règle générale. Je ne sais pas d'ailleurs si le papyrus qu'on trouve aujourd'hui vers le lac Mérom que forme le Jourdain, croissait dans les temps anciens aux environs de Tyr, ou si Philon mêle ici aux traditions phéniciennes un trait emprunté à celles du Nil.

Hypsuranius « fit la guerre à son frère Usoüs. » Les Néphilim et les Séthites auraient-ils combattu les uns contre les autres au temps de Méthusçalah=Amempsinus (31, 75)?

« Usoüs le premier apprit à se vêtir des peaux des bêtes sauvages qu'il prenait à la chasse. » Usoüs peut s'expliquer par Esaü, le *velu*, et l'on a supposé que Philon, dans sa haine contre les Juifs qu'il appelait *les fils du mensonge*, avait voulu faire un dieu phénicien d'Esaü le chasseur et l'ennemi de son frère Jacob. Mais je crois qu'Usoüs est simplement *Osée* (*salut, délivrance*), c'est-à-dire le sauvé du déluge, le Noë de Tyr.

« Des vents impétueux et des pluies violentes étant survenus, poursuit Philon, les arbres, par le frottement, prirent feu à Tyr, et la forêt y fut consumée. » Cet incendie est le même que celui de Gen, qui, par une erreur de perspective très-commune en mythologie, a été trop rapproché du déluge dans le mythe tyrien d'Usoüs. Nonnus, dans ses *Dionysiaques*, a commis la même erreur.

Poursuivi par le feu et la pluie (comme l'égyptien Ménas), « Usoüs abat un arbre, l'ébranche, et ose le premier se hasarder sur la mer. » Le monoxyle, qui a sans doute été le premier bateau des Cananéens, remplace l'arche; l'origine de la navigation nationale se mêle avec l'histoire de Noë.

« Après sa navigation, Usoüs consacra deux colonnes au feu et au vent, les adora et les arrosa du sang des bêtes qu'il avait prises à la chasse. » Ce sacrifice sanglant fait allusion au culte tout nouveau, inauguré par l'immense holocauste de Noë. Ces colonnes sont celles du temple d'Hercule, à Tyr. Peut-être l'une rappelait-elle le fléau antédiluvien du feu, et l'autre celui des tempêtes qui avaient amené les pluies du déluge.

« Après la mort (d'Usoüs et d'Hypsuranius ou des Géants), ajoute Philon, les survivants leur consacrèrent des verges et des colonnes, et célébrèrent en leur honneur des fêtes annuelles. » Le culte des morts, et en particulier des Antédiluviens, est en effet une des plus anciennes formes de l'idolâtrie païenne.

Philon nous a conduits d'emblée d'Adam au déluge. D'Usoüs il revient sur ses pas vers Tubalcaïn. Mais, comme il tient à donner à l'humanité et aux Phéniciens la plus haute antiquité possible, il suppose que la race de Tubalcaïn est issue de celle d'Hypsuranius « après un très-long espace de temps. » Biffons donc d'une main ferme cette transition, et isolons du premier fragment le deuxième, qui contient l'histoire de la formation des classes dans la société antédiluvienne.

Deuxième Fragment.

L'interprétation des pages suivantes dépend de celle de Chrysor, qui en est le personnage principal, et par qui nous commencerons.

« Chrysor et son frère (qui n'est pas nommé), ont trouvé le fer et l'art de le travailler. En outre, Chrysor s'est voué à l'éloquence, à la musique et à la divination. Il est le même que Vulcain, et il a découvert l'hameçon, *l'amorce*, la ligne à pêcher et le radeau. Il est le pre-

ier de tous les hommes qui ait navigué. C'est pourquoi, après sa mort, on l'a adoré comme un dieu. On le nomme aussi Diamichius. »

Ces lignes ont, à nos yeux, une importance aussi grande que celle de Gen adorant le soleil à la fin d'une grande sécheresse ; car elles rattachent, elles aussi, par d'indissolubles nœuds, tout un cycle de traditions païennes à celles d'Israël.

Chrysor trouve le fer, et Tubalcaïn l'airain et le fer. Chacun sait que depuis le déluge on travaillait depuis longtemps le *cuivre*, quand enfin on apprit l'usage du fer, et nous ne nous expliquons pas comment, dans l'histoire antédiluvienne, ce dernier métal est nommé *seul* dans Philon, et *avec* l'airain dans Moïse. Mais l'étrangeté de la chose garantit la vérité de la tradition.

Chrysor est Diamichius, c'est-à-dire *l'homme habile* (DESA) à *frapper*, *forger* (MÉCHI, d'où notre mot de *machine*). Son nom même signifie le *forgeron* (CHORESCH) qui emploie le *feu* (OUR). Le mot de CHORESCH se lit dans le texte biblique de la Genèse, où il désigne les *instruments tranchants* que fabriquait Tubalcaïn (P. II, 143).

Le Chrysor des Grecs s'appelait Héphæstus, celui des Latins Vulcain. Plusieurs ont vu dans Vulcain une abréviation de Tubalcaïn.

Chrysor est le premier navigateur. Il partage cet honneur avec les Cabires et en dépouille Usoüs.

Simple mortel, il a été élevé au rang des dieux. Cette assertion de Philon se confirme par le Rig-Véda, qui fait du Tubalcaïn indien et de ses frères, les premiers hommes que les dieux aient admis dans l'assemblée céleste. Le Véda ajoute qu'on leur donna pour demeure le soleil, ce même astre par qui a commencé, sous Gen=Caïn, l'idolâtrie. Au culte du dieu de l'astre du jour ou d'Indra, les Antédiluviens auront ainsi ajouté celui des fils de

Lémec ou des Ribhous. C'est ainsi que se reconstruit pièce par pièce l'histoire du monde primitif.

Mais Tubalcaïn a, comme Chrysor, un frère. Ce frère n'est pas nommé dans Philon; il s'appelle Jubal dans la Genèse. Le frère de Chrysor trouve avec lui le fer, et ne se signale d'ailleurs par rien. Jubal, au contraire, invente les instruments de musique. Cependant Chrysor est musicien aussi bien que forgeron. La confusion qu'ont faite les Phéniciens saute aux yeux : la main qui frappe du marteau l'enclume ne saurait toucher de la lyre, et l'on a reporté à tort sur le plus illustre des deux frères, Chrysor, les découvertes de Jubal. Cette erreur ne provient pas de Philon, car les Syriens de Chypre attribuaient à Cinyras, l'homme de la cithare ou *Kinnor* de Jubal, l'invention de la flûte et celle de l'enclume, des tenailles, du marteau, du levier, ainsi que la découverte des mines de cuivre (très-abondantes en Chypre), et des richesses proverbiales. C'est lui qui avait fabriqué les premières huiles[1]. Cinyras correspond donc ainsi à Chrysor, et l'un et l'autre à Jubal=Tubalcaïn. En Grèce, Tubalcaïn s'était identifié avec Vulcain, Jubal avec Apollon.

Apollon=Jubal est berger, parce qu'on l'a confondu avec son autre frère, qui avait presque le même nom, Jabal, et qui fut « le père de ceux qui habitent sous des tentes et des pasteurs. »

Jabal ne figure pas dans Philon, non plus que Nahéma, la *Gracieuse*. Les Rabbins donnent à celle-ci le nom de Venus, et Astarté, quand on l'identifiait avec la planète de Vénus, s'appellait Némanoun ou *ᵍAschtharoth naᵍamah*, qui est l'Astronomé, Astronoë des Grecs[2].

[1] Pline, *Hist. nat.* VII, 56.
[2] *Movers, p.* 636 et suiv.

Dans la Genèse Tubalcaïn est le père des forgerons; Jubal, des musiciens; Jabal, des pasteurs. Leur époque était donc, dans le souvenir des Hébreux, celle de la division du travail et de la formation des classes avant le déluge. Les Phéniciens possédaient des traditions toutes semblables, comme nous le prouve Philon, qui puise certainement ici à des sources très-anciennes. Il donne pour pères à Chrysor et à son frère, « le Chasseur le Pêcheur, » le chasseur sans chien, le pêcheur sans hameçon et sans bateau. « Les frères de ce même Chrysor ont inventé l'art de faire des murailles en briques. De sa famille sortirent ensuite deux jeunes gens, l'Artisan et l'Ouvrier en terre[1], qui les premiers mêlèrent de la paille à l'argile des briques, les séchèrent au soleil, et construisirent des toits. » Ainsi l'art du maçon et de l'architecte naissait ou se développait au temps du premier forgeron. Mais comment n'est-il fait mention que de la brique, quand les Phéniciens n'en ont probablement jamais fait usage, et que les plus anciennes constructions que les nations païennes avaient sous les yeux, étaient ces murs en blocs énormes qu'on attribuait aux Cyclopes? Philon mêle-t-il ici les traditions de l'Egypte à celles de sa patrie? Ou peut-être avant le déluge le sol n'était-il pas recouvert de ces blocs erratiques et de ces pierres roulées qui ont fourni aux Noachides les matériaux d'édifices d'un genre tout nouveau? Philon nous ferait-il réellement connaître quel était le mode de construction du premier monde?

Mais immédiatement après, poussant l'évhémérisme aux dernières limites du ridicule, Philon intercale dans son histoire de la civilisation primitive Adonis, « le

[1] Philon dit : *Le Terrestre Autochtone*. Il n'a pas compris le texte phénicien qu'il traduisait.

grand dieu de Byblos, dont la statue en bois était promenée sur un char dans la Phénicie » et dont les fêtes se célébraient dans les portiques des temples et dans les cavernes. Par une légère altération d'un nom sémitique, le Dieu *tout-puissant* devient « un homme Campagne dont le frère est Laboureur, et ces deux individus ont les premiers construit devant les maisons des portiques entourés de murs, et creusé des cavernes[1]. »

Mais ici même l'erreur de Philon s'explique d'une manière fort naturelle. Dans les documents qu'il avait sous les yeux, à l'Artisan et au Potier succédait le Laboureur. La place était excellente pour y glisser son dieu-Campagne, et il le fit, en ayant toutefois soin d'ajouter que de celui-ci « sont venus les laboureurs et les chasseurs, » c'est-à-dire les agriculteurs qui, profitant des progrès de l'industrie et en particulier des inventions de Tubalcaïn, ont mis à leur charrue un soc en métal (P. II, 143), et les chasseurs « qui ont dressé le chien, et qui se nomment Alètes (ou en grec les *Errants*), et Titans (ou les *bandeurs d'arc*). »

Des laboureurs et des chasseurs « sont nés Amyne et Mage, qui ont enseigné la vie des pasteurs qui habitent dans des bourgades. » Ici encore Philon a tout à la fois tort et raison. Les pasteurs n'ont rien de commun avec Mage, qui est le représentant de la classe des prêtres, et avec Amyne, qui est le synonyme de Mage, et signifie l'homme *vrai*, *fidèle* (AMEN, EMOUN, *fidélité*). Mais nous verrons le Rig Véda placer entre Tubalcaïn et le déluge l'époque où s'est constitué le sacerdoce chez les Antédiluviens.

[1] Movers, p. 542.

Troisième fragment.

C'est celui des Cabires. Philon, fidèle à sa méthode, le relie au précédent par une généalogie de son invention. « D'Amynus et de Magus sont nés Misor et Sydyc, c'est-à-dire l'homme *facile à délier, à dissoudre, à fondre,* et le *juste*. Ce sont eux qui ont trouvé l'usage du sel. De Misor est né Taaut, qui a découvert les premières lettres. Les Egyptiens l'ont appelé Thooth, les Alexandrins Thoyth, les Grecs Hermès. De Sydyc sont nés les Dioscures, ou Cabires, ou Corybantes, ou Samothraces. Ce sont eux les premiers qui ont construit des vaisseaux. D'eux sont nés d'autres qui ont trouvé les vertus des plantes et la guérison des morsures et les enchantements. » Plus loin on lit : « Astarté eut de Saturne sept filles, les Titanides ou Dianes. Une des Titanides, mariée à Sydyc *le juste*, mit au monde Esculape. » Ailleurs encore : « Saturne donna Bérythus à Neptune et aux Cabires. » Enfin : « Les sept Cabires, fils de Sydyc, et leur huitième frère Asclépius, selon l'ordre du dieu Taaut, mirent les premiers par écrit » ses inventions [1].

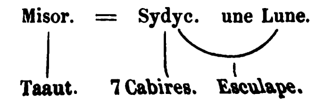
On sait assez les épaisses ténèbres qui recouvrent le mythe des Cabires. Nous distinguons les Cabires allophyles de Memphis, de Samothrace et de Grèce (P. I, 187, 204), et les Cabires phéniciens du Liban et de Lemnos. Les premiers, dont nous traiterons ailleurs, sont de *grands* dieux, G'BIRIM, et tel est aussi le sens que donnent au mot grec de CABEIROI les écrivains anciens [2]. Les seconds sont des *compagnons* de Tubalcaïn, CHABERIM, des dieux-forgerons. Philon leur attribue la construction du

[1] Fragm. 2, 20. 25 et 27.
[2] Movers, p. 652.

premier vaisseau, comme il fait celle du premier radeau à Chrysor=Tubalcaïn=Héphæstus, le père de tous les forgerons. On les représentait comme des nains difformes et ventrus, armés d'un marteau, et l'on nommait Pataeques leurs figures fixées à la proue des vaisseaux. Les Patæques ont donné lieu, dit-on, à la fable des Pygmées, dont le nom signifie en hébreu *celui qui frappe sur l'enclume;* et l'on retrouve en Etrurie, transformés en génies qui tourmentent de leurs marteaux aux enfers les âmes des méchants, ces habitants hideux des mines souterraines et des forges enfumées (P. II, 145, sq.). Mais pour un peuple navigateur comme les Phéniciens, le chef-d'œuvre des arts mécaniques devait être un vaisseau de long cours; aussi les Cabires étaient-ils tout spécialement au Liban les dieux protecteurs de la navigation, et en Grèce leur culte s'est confondu avec celui des Dioscures, qui ont la même fonction.

Le huitième Cabire était Esmun, le *huitième*, l'Asclépius des Grecs, l'Esculape des Latins, le dieu-médecin. C'est à lui que Philon fait allusion quand il parle de ces autres Cabires à qui l'on doit l'art de guérir les maladies. Movers pense qu'Esmun était le même personnage que le dieu Thoth de l'Egypte et que le roi Athothis qui a écrit des livres de médecine. Mais Thoth=Athothis est Seth, et Esmun est donc Seth en sa qualité de premier médecin. C'est aussi ce que confirment en plein et les traditions des Chinois relatives à leur Seth, écrivain-médecin, et les mythes égyptiens de Thoth et d'Imouteph.

En admettant l'identité d'Esmun et de Seth, on rend aisément compte de toute la généalogie des Cabires telle que la donne Philon :



De même qu'Æon et Protogonus, que Samenroumus et Hypsuranius, qu'Agrus et Agrotes, qu'Amynus et Magus sont les mêmes personnages sous deux noms différents, ainsi Misor n'est qu'une autre dénomination de Sydyc ou Sadyc. Cette identité est mise hors de doute par le vrai sens de MISCHOR [1] qui signifie en hébreu *juste*, comme TSADDIQ. Or le *Juste* par excellence de la première humanité, c'est Adam, pur avant sa chute, plein de foi depuis son châtiment. Quand donc Philon nous dit que Misor est le père de Taaut le premier écrivain, il nous répète ce que la Bible et Bérose rapportent d'Adam = Alorus père de Seth = Alasparus. Quand il ajoute que les Cabires ou les Tubalcaïnites sont nés de Sydyc, il ne fait pas entièrement erreur puisque Tubalcaïn et ses enfants descendent, eux aussi, d'Adam. Seulement il fait disparaître leur vrai père Gen = Caïn, dont le meurtre aurait projeté son ombre lugubre sur leurs brillantes inventions. Mais il a soin de désigner leur premier aïeul par un autre nom (celui de Sydyc) que le nom de Misor qu'il avait donné au père de Taaut. Cependant, comme les Phéniciens se rappelaient confusément qu'Esmun était animé d'un autre esprit que les Cabires artisans, et qu'il ne leur était associé qu'à cause de l'utilité toute pratique de ses découvertes médicales, on eut soin de le distinguer d'eux en lui attribuant une autre mère que la leur. « Il était fils, disait-on, de Sydyc et d'une des sept Dianes. » Ces Dianes ou Lunes sont les jours de la semaine; la sanctification du Sabbath était le caractère le plus saillant de la religion des Séthites, et Esmun, qui est Seth médecin, comme Taaut est

[1] Misor, ayant le sens de : *facile à fondre*, devait nécessairement avoir trouvé le sel! *Voilà comment une bévue en étymologie peut engendrer des mythes.*

Seth écrivain, appartenait donc par sa naissance à la race élue, à la cité de Dieu.

D'ailleurs, en essayant ici de donner une base historique au mythe d'Esmun et des sept Cabires, nous ne nions point qu'en se développant dans l'esprit des Phéniciens, il n'ait fini par prendre aussi un sens cosmique et par se rapporer aux sept planètes et au ciel des étoiles fixes.

II. Les Mythes.

Les traditions que nous venons d'étudier n'étaient qu'une inscription antique et fruste à déchiffrer; les mythes qui suivent sont une série d'hiéroglyphes dont il faut trouver la clef.

La clef de ces hiéroglyphes, c'est l'inscription même, c'est l'histoire des Caïnites, en particulier le temps de la grande sécheresse sous Méhujaël et celui du développement de tous les arts dans la famille de Lémec. C'est la lutte entre le dieu du ciel qui veut détruire ses enfants ou les habitants de la terre, et le dieu de l'humanité qui triomphe de lui et forme ici-bas une cité prospère. On a ainsi une succession de dynasties divines: en tête est l'Éternel; puis vient le Ciel avec les autres physiothées; ensuite apparaît Saturne, ou le dieu du monde antédiluvien; il s'associe plus tard Melcarth, à Tyr, tandis qu'en Grèce il est à son tour renversé par Jupiter, le dieu de l'Etat (P. II, 369 sq.).

Dans ses mythes antédiluviens, Philon nous raconte longuement la guerre du Ciel et de Saturne, et très-brièvement celle de Démaroon et de la Mer; il conclut par la mort du Ciel. Nous avons donc ici, comme plus *haut, trois* fragments de très-inégale longueur.

Premier fragment.

« Longtemps après les Cabires, si l'on en croyait Philon, seraient nés un certain Elioun ou le Très-Haut, et sa femme Bérouth, qui demeuraient à Byblos, et qui eurent pour enfants le Terrestre ou Autochthone, nommé le Ciel, et sa sœur et épouse la Terre. Elioun périt déchiré par les bêtes féroces; après sa mort on lui rendit des honneurs divins. » Elioun est Elohim, le dieu créateur (P. I, 129), que Philon identifie avec le dieu de Byblos, Adonis, qui mourut des blessures d'un sanglier. Bérouth est la *création* (P. I, 132). Il est manifeste que Philon remonte ici de nouveau à l'origine des choses, et nous ramène aux parents d'Æon, Colpia et Baauth, ou l'Esprit d'Iao et le Chaos. Elioun ne peut donc être Lémec, ni le Ciel Noë, comme l'a prétendu Cumberland, et les mythes relatifs au Ciel n'ont trait qu'aux temps cosmogoniques et aux origines de l'humanité.

« Le Ciel eut de la Terre, sa sœur, Ilus ou Saturne, Bétylus, Dagon qui est le froment, et Atlas. » Ilus, c'est El, Dieu; c'est le Très-Haut, Elioun, qui s'est fait le dieu des hommes, Jéhova; c'est Bélus II, fils d'Aos, qui reproduit parmi les mortels Bélus l'ancien, Bélitan; c'est chez les Grecs et les Latins, Cronus et Saturne, le dieu de l'humanité primitive. Mais autant est aisée l'interprétation du premier des quatre fils du Ciel, autant les autres sont obscurs.

Bétylus, malgré sa terminaison masculine, doit être *B'thoulah*, la Vierge[1], c'est-à-dire la jeune Humanité dans tout l'éclat de sa beauté. Nous l'identifierons donc avec Proserpine. Philon dit plus loin que Proserpine

[1] *Gébelin, p. 29.*

est fille de Saturne, et il est en effet assez indifférent de dire que la jeune Humanité est la sœur ou la fille du dieu qui la personnifie et la protége.

Dagon était le dieu national des Philistins. D'ordinaire on suppose qu'il avait la forme d'un homme-poisson. C'était celle de Dercéto qu'on adorait à Ascalon. Mais Ascalon est une colonie lydienne qui avait certainement un tout autre culte que celui des Philistins, et il n'y a pas de raison de conclure de la forme de Dercéto à celle de Dagon. Le nom de Dagon peut tout aussi bien venir de DAGAN, *blé*, que de DAG, *poisson*. Nous ne voyons donc aucune raison de rejeter le témoignage positif de Philon, qui fait de Dagon « l'inventeur du froment et de la charrue et un Jupiter Laboureur », et qui lui donne pour épouse la mère de Démaroon, l'*abondance de la pluie*[1].

Atlas, frère de Dagon et de Bétyle, ne peut être, comme le veulent Movers et Röth, une divinité cosmogonique, les *Ténèbres* du chaos (ᵍATHAL). Il n'est pas davantage l'Atlas, astronome et navigateur, des Grecs. Nous pensons qu'il désigne les *jeunes* et *fraîches* moissons (de TALAH, être *jeune*, *frais*); et si « sur un soupçon, Saturne, par les conseils de Mercure, le jette dans une fosse et l'y ensevelit, » cette fosse est le souterrain que les Antédiluviens (Saturne) ont appris à construire avec beaucoup d'art (Mercure), et dans lequel ils ont serré leurs récoltes sur le soupçon qu'elles ne se conserveraient pas si elles n'étaient renfermées de cette manière. Cet usage était universel dans l'Antiquité : il existait chez les Perses et les Hyrcaniens, chez les Scythes, chez les Cappadociens et les Phrygiens, chez les Thraces, en Espagne, en Afrique. On le retrouve aujourd'hui encore

[1] Ce Dagon-froment explique le Tagès des Étrusques (P. II, 132), comme l'avait fort bien prouvé Court de Gébelin, p. 60.

chez les peuples de l'Atlas, et le nom de *mattamores* qu'ils donnent à ces fosses, vient du verbe arabe TAM, hébreu TAMAN, *cacher*, *couvrir*, qui est la racine du mot grec TAMEION, *magasin à blé* [1].

Cependant la concorde ne dura pas longtemps entre le Ciel et la Terre. Le Ciel, infidèle à son épouse, « eut d'autres femmes une nombreuse postérité. La Terre irritée l'accabla d'injures, et ils se séparèrent. Mais, malgré ce divorce, aussi souvent qu'il lui plaisait, il retournait vers elle sans égard à sa résistance, et il entreprit aussi de faire périr les enfants qu'il avait eus d'elle. » Le trait lumineux de ce mythe obscur, c'est le dernier, c'est cette tentative que fait le Ciel de détruire Ilus, Bétyle, Dagon, Atlas et tous les autres enfants que la Terre lui avait donnés, c'est-à-dire l'humanité et les moissons. Pour exécuter son projet, il avait eu certainement recours à ces grandes sécheresses qui, du vivant de Gen=Caïn, et de Méhujaël, *détruisirent* les Caïnites. Ici Philon s'explique par lui-même non moins que par la Genèse. Mais d'où venait au Ciel une telle irritation contre la Terre? La Genèse seule nous l'a appris : Du meurtre de Caïn. Cause honteuse qui ne se peut avouer et à laquelle il faut en substituer une autre! Alors on s'est souvenu des fléaux qui ont bouleversé la nature depuis la chute, des *ronces* et des *épines* qui ont depuis lors recouvert le sol, des bêtes sauvages créées après l'homme (HT. 89 sq.), et l'on a supposé en Phénicie que le Ciel, après avoir produit l'homme, avait, sans motif connu, violé les lois universelles et appelé à l'existence des êtres dévastateurs et malfaisants qui n'auraient jamais dû sortir du néant. Ces êtres, qui faisaient la guerre à l'homme, à ses céréales, à ses troupeaux, ne pouvaient

[1] Gébelin, p. 61

provenir de la même mère que lui, de la Terre, et ils devinrent les enfants de plusieurs concubines du Ciel. Mais comme, par leurs substances et par leurs formes, ils faisaient manifestement partie du grand système de la nature, on supposa que plusieurs d'entre eux étaient nés de la Terre, trop faible pour résister aux volontés du Ciel[1].

« La Terre, après avoir souvent repoussé le Ciel, cherche des auxiliaires et en trouve chez son fils El ou Saturne. Celui-ci avait pour conseiller et pour aide son secrétaire, Mercure Trismégiste, et (pendant la guerre), il eut, on ne sait de quelle mère, deux filles, Proserpine et Minerve. La première mourut vierge (ravie par Pluton lors du déluge). Ce fut d'après les directions de Minerve et de Mercure que Saturne fabriqua avec du fer (comme Tubalcaïn), la faux (des moissonneurs) et la lance (ou le soc de la charrue). » Le sens de ces mythes est fort simple. La terre est dévastée par la sécheresse et semble lutter contre l'Eternel qui veut détruire les Caïnites. Mais bientôt la scène change : les Caïnites remarquent dans les cieux les signes d'une prochaine délivrance ; un dieu nouveau vient en aide à la terre et s'oppose de toutes ses forces à celui qui voulait faire périr tous les hommes. Le dieu nouveau, El, s'efforce de rétablir partout dans la nature l'harmonie et l'ordre que le Verbe divin, Mercure, y avait établis lors de la création. Cependant la lutte que les hommes soutiennent contre le ciel d'airain, développe en eux des facultés nouvelles, et fait naître dans leur esprit une sagesse, une habileté si merveilleuse que Dieu seul a pu la leur inspirer. Cette sagesse, c'est celle des arts mécaniques, c'est Minerve, Minerve qui naît d'El dans les cieux pen-

[1] Voyez le mythe analogue du Mars égyptien, P. I, 393.

dant la guerre, tandis que sur la terre Tubalcaïn invente le soc de la charrue et la faux [1].

Le souvenir de l'enthousiasme qui s'empara de l'humanité aux temps des inventions de Tubalcaïn, s'est conservé fort distinct dans ces mots remarquables de Philon : Lorsque Saturne eut fabriqué la faux et le soc (ou la lance). « Mercure inspira par des *paroles magiques* aux alliés de Saturne un ardent désir de combattre pour la Terre contre le Ciel. »

« Les alliés de Saturne ou El furent appelés Elohim, c'est-à-dire Saturniens. » Ces *dieux* sont de simples mortels, comme les Elohim de la Genèse, dont les fils épousèrent des filles des hommes (33). Mais les Phéniciens avaient transporté ce nom sublime, des patriarches séthites aux grands génies de la race de Caïn.

« Ce fut ainsi que Saturne chassa le Ciel de son empire et s'empara de la royauté. » Le fléau du feu n'aurait donc cessé, d'après Philon, qu'au temps de Tubalcaïn. Mais ne demandons pas aux mythes l'exactitude chronologique des traditions et surtout des récits historiques.

Ce fléau a fini par une pluie, vraie crise tellurique (P. II, 140 ; HT. 99). C'est ce que veut dire le mythe suivant : « Dans ce combat décisif fut prise aussi la

[1] Minerve est en Phénicie la personnification de la sagesse de Tubalcaïn. Tubalcaïn est Vulcain. Vulcain et Minerve étaient adorés en commun à Tyr, la ville de l'industrie et des chantiers. — Minerve, au Liban, portait le nom de Némanoun ; Némanoun est Nahéma ; Nahéma est la sœur de Tubalcaïn, et elle passe chez les Juifs pour avoir découvert ces travaux à l'aiguille où excellait Minerve. — On a fini par confondre tous les Lémécides, au point de faire de Minerve (Nahéma) l'épouse de (Tubalcaïn) Vulcain et la mère d'Apollon (Jubal-Jabal). Toutefois ce dernier mythe peut être cosmogonique : La Sagesse éternelle a, de concert avec le Feu, produit le Soleil.

concubine favorite du Ciel: elle était enceinte; Saturne la donna en mariage à Dagon, et elle mit au monde auprès de celui-ci l'enfant dont le Ciel était le père, Démaroon. » Ce dernier mot signifie l'*abondance* (DAI, DEI) des *gouttes* ou de *la pluie* (MAR, MARAR). La concubine ne peut avoir eu un autre nom que celui de la Nuée, qui seule est la mère de la Pluie. Dagon est le blé. La traduction du mythe fournit donc ce sens : Les nuées que le ciel gardait pour lui seul et n'envoyait point rafraîchir la terre consumée, furent enfin rendues par le dieu protecteur de l'humanité aux champs ensemencés, sur lesquels elles épanchèrent des torrents de pluie. Cette interprétation, qui diffère peu de celle de Court de Gébelin[1], se confirme, entre autres, par le mythe védique d'Indra Vrichabha (P. II, 137).

Après la défaite du Ciel et le retour de l'ordre et de la fertilité dans la nature, « Saturne environna d'un mur sa demeure et bâtit la première ville, Byblos. » Byblos est la Sipparis, l'Hénochie des Phéniciens. Le mur rappelle les constructions de Kénan (28. 73), et surtout celles des frères de Chrysor=Tubalcaïn, qui étaient, nous l'avons vu, des architectes, et qui vivaient précisément aux temps où nous ont amené les mythes de Philon.

Ces temps sont ceux de la fleur des Caïnites. Philon place ici la mort d'Atlas ou l'invention des greniers souterrains, et « une navigation des descendants des Dioscures ou Cabires qui, sur des radeaux et des vaisseaux, abordèrent au mont Casius, et y élevèrent un temple. » Je ne sais ce que signifie ce dernier mythe. Quant au premier, je crois que la construction de ces greniers était devenue le plus grand problème de l'architecture antédiluvienne, et que la mémoire s'en est conservée

[1] *Page 62.*

dans le mythe d'Agamède et de Trophonius qui appartiennent sans doute au monde primitif.

Après les beaux temps des Lémécides est venu le déluge, et Philon continue son récit en ces termes : « Saturne, qui avait un fils nommé Sadid, ayant conçu des soupçons contre lui, le frappa de son glaive, et de sa propre main priva de la vie son enfant. De même il trancha la tête à sa propre fille. Tous les dieux furent saisis de stupéfaction en voyant cette manière de faire de Saturne. » Sadid est l'homme *fort* et robuste (SCHADID) ; sa sœur, c'est sans doute Proserpine. L'un et l'autre représentent une génération brillante de jeunesse, de force et de beauté, que son Père céleste fait périr par un acte de son insondable justice, qui remplit d'étonnement les anges eux-mêmes. Proserpine est la jeune humanité ravie dans les enfers lors du déluge par Pluton. Sadid, son frère, a le même sens (P. II, 228 sq.).

Philon, qui ne se comprend pas lui-même, vient de nous esquisser à grands traits, d'Elioun à Sadid, l'histoire de la création et celle du premier monde : chaque scène est à sa vraie place, et il n'en est à peu près aucune qui ne soit d'une intelligence facile. Arrivé au déluge, il revient sur ses pas, et renouant le fil brisé de l'histoire du Ciel, il nous raconte les derniers efforts de ce dieu pour reconquérir son empire. Le Ciel est en fuite, mais il n'a pas renoncé à tout espoir de triompher de ses ennemis. Il a recours successivement à la ruse et à la force. D'abord, il cherche à enlever Saturne par surprise en lui envoyant sa fille, la jeune vierge Astarté, avec ses deux sœurs, Rhéa et Dioné. Mais Saturne les fait prisonnières et les épouse. A cette nouvelle, le Ciel fait marcher contre son ennemi la Destinée et les Saisons (ou la Beauté) avec d'autres auxiliaires. Elles se laissent *gagner par Saturne*, qui les retient auprès de

lui. Enfin, le Ciel imagine de former des pierres vivantes, Bætylies, sans doute pour les lancer du haut des airs sur ses adversaires.

Ces Bætylies ne peuvent être que des aérolithes. Qu'on se représente l'effroi des hommes à la vue de ces pierres qui tombaient sur eux avec le bruit du tonnerre et dans des globes de feu ; qu'on admette que ce phénomène s'est produit pour la première fois au temps de Tubalcaïn, peu après la grande sécheresse, quand on croyait le Ciel encore irrité contre la terre; qu'on suppose en outre que les aérolithes de cette époque ressemblaient quelque peu à celui qui écrasa l'armée cananéenne fuyant devant Josué au jour où le soleil suspendit sa marche dans les cieux ; et l'on ne s'étonnera pas de voir le souvenir des premiers aérolithes se conserver au travers du déluge, chez les Phéniciens jusqu'à Philon qui, sans le comprendre, l'a sauvé de l'oubli (P. I, 44. 513).

Les déesses qui, de force ou de gré, passent des rangs du Ciel, leur père, dans ceux de Saturne, sont des personnifications des forces bienfaisantes de la nature terrestre. Elles sont filles du Ciel, car le Ciel est ici le dieu qui habite dans les cieux, le dieu créateur qui a fait la terre et l'homme, et qui punissait les crimes des Caïnites par la sécheresse et la famine. Ces déesses ne paraissent sur la scène qu'après la défaite de leur père, c'est-à-dire après que sa justice a été vaincue par sa miséricorde. Elles deviennent les épouses du dieu nouveau El, de celui qui, en rétablissant l'ordre des saisons, a rendu à la terre la pluie et la fertilité, à l'humanité l'abondance et la joie.

La première de ces déesses qu'épouse Saturne, est Astarté, la principale déesse des Phéniciens, leur Grande Mère, la Nature. Ici elle représente non la nature informe du chaos, mais la nature bien ordonnée ou le

monde. Nous savons d'ailleurs (P. 1, 350, 462) qu'elle présidait spécialement à la lune, dont elle portait le croissant ou les cornes sur la tête. Les sept filles qu'elle donne à Saturne, les Titanides ou Dianes, sont les sept lunes de la semaine, qui fournissent à l'homme une mesure du temps aussi simple qu'invariable.

Rhéa, c'est la terre, non la planète TERRA, ERETS, mais le sol fertile, TELLUS, ADAMAH, la femme de l'homme, HUMUS, (Gen. IX, 20), la *nourricière* (de RA^eAH, *paître, nourrir*). Elle devient « mère de sept fils, dont le plus jeune fut consacré dès sa naissance. » Ces sept fils de la terre cultivée, qui naissent immédiatement après les sept filles de la lune, sont les jours de la semaine considérés dans leur rapport avec les travaux du laboureur.

Le plus jeune ou le dernier de ces jours est le septième, celui du repos du Dieu Créateur, et il est très-vrai de dire qu'il a été distingué des autres et consacré à Dieu dès sa naissance ; car déjà dans le Paradis Adam a certainement compté le temps par semaines et sanctifié le sabbath. Mais il est fort étrange que ce soit l'athée Philon qui nous le dise dans son langage énigmatique. Au reste, il se serait tu sur ce point que les Chinois auraient suppléé à son silence.

Quand la Terre cultivable et la Nature s'unissent au dieu de miséricorde pour bénir l'homme, il ne se peut que la Destinée et les Saisons ne se rangent de leur parti, c'est-à-dire que les lois physiques ne reprennent leur action régulière, et que les saisons n'apportent, chacune à son tour, leurs bienfaits à la terre et à ses habitants.

Désormais les Caïnites vivront dans l'abondance de toutes choses : Dioné, ou l'Abondance, la sœur cadette de Rhéa et d'Astarté, la troisième fille du Ciel, devient l'épouse d'El, et « lui donne des filles », que Philon ne nomme pas. Quelles sont elles ? La prospérité, la ri-

chesse développe dans la société des passions nouvelles ; l'amour, en particulier, prend une place beaucoup plus large dans les cœurs, et devient plus intime, plus délicat, plus ardent. Dioné se confond en Grèce avec Vénus, et ses filles ne peuvent être que des personnifications des charmes, des grâces de la femme. C'est ce que prouvent suffisamment « les deux fils qu'Astarté donna ensuite à El : le Désir et l'Amour », ou la passion que la beauté inspire à l'homme. Or ces temps-là sont ceux de Nahéma, la *Gracieuse*, ou de Pandore.

Philon poursuit en ces termes : « Dagon, après avoir trouvé le froment et la charrue, fut appelé Jupiter Laboureur. » Le froment a été connu de l'homme depuis sa chute ; mais il est vrai que la charrue au soc de métal date de l'époque de Nahéma et de Tubalcaïn, et c'est donc avec raison que Philon place ici la déification de Dagon ou le complet développement de l'agriculture.

« Sydyc ou le Juste eut Esculape d'une des Titanides. » Si Esculape est Seth, et Sydyc Adam, ce mythe est hors de sa place. Toutefois la mention de la Titanide semble indiquer que l'art de la médecine, inventé par Seth, avait acquis une extrême importance, après le retour de la fertilité ou la défaite du Ciel, sous les Lémécides.

Le mythe du Ciel et de Saturne est terminé. Philon nous transporte brusquement de Byblos en Pérée et à Sidon, et les divinités de la terre font place à celles de la mer. Mais le fil ne se brise pas pour cela entre nos doigts, et les nouveaux mythes ne nous parleront encore que du monde primitif.

Deuxième fragment.

Cette courte page, la plus énigmatique de tout le livre, répète sous une tout autre forme l'histoire d'Elioun, du Ciel et de Saturne.

« Il naquit en Pérée à Saturne trois fils : Saturne qui avait reçu le même nom que son père, Jupiter Bélus et Apollon. — De leur temps naquirent Pontus, Typhon et Nérée le père de Pontus. — De Pontus naquit Sidon, dont la voix était si harmonieuse qu'elle inventa le chant des hymnes, et Posidon (Neptune). — Démaroon eut pour fils Melicarthus qui est Hercule. — Ensuite, le Ciel fit de nouveau la guerre ; il la fit à Pontus, dont il abandonna la cause, et se joignit à Démaroon. Démaroon se jeta sur Pontus ; mais Pontus le mit en fuite, et Démaroon ayant échappé, célébra sa délivrance par un sacrifice. »

Traduisons ce texte.

Philon, qui vient de nous donner le mythe de Byblos, passe à un autre mythe qui avait cours en Pérée, dans le pays de Basçan dont la principale ville était la cité d'Astarté, Hasçthéroth Carnaïm ou *les Astartés cornues*.

Saturne, le père des trois dieux, est ici Elioun, l'Elohim de la Bible, le Dieu créateur, le Bélitan des Chaldéens.

L'aîné de ses fils est le second Saturne, Ilus, l'adversaire du Ciel, Jéhova, le Dieu de l'humanité.

Jupiter Bélus ou Baal, le grand dieu des Phéniciens et des Chaldéens, est sous sa double forme de Bélitan et de Bélus fils d'Aos, le même qu'Elioun et qu'El.

Apollon, à qui l'on rendait de grands honneurs à Tyr et dans les contrées de la Syrie voisine de la Phénicie, est la lumière créée le premier jour, le soleil formé au quatrième, l'abrégé et le représentant du monde.

Dans le même temps avaient paru Typhon, (TH'HOM) l'*abîme* liquide du chaos, la mer primordiale, et Nérée (NAHAR) les eaux du chaos (P. I, 237). Nérée a pour fils Pontus, la *mer* du troisième jour.

Pontus *est père de Posidon*, comme la Terre a pour

fille Rhéa. Posidon ou Neptune est le génie de la mer qui a été utilisée par l'homme, et qui est devenue le théâtre de ses courses lointaines.

Maïs, le nom grec de Neptune, Posidon, offrait une ressemblance si frappante avec la métropole de la Phénicie, la grande ville maritime de Sidon, que Philon ou d'autres avant lui firent d'elle la sœur aînée de *Posidon*. Elle était donc plus ancienne que le dieu de la mer, et pour relever plus encore sa gloire, on y plaça contre toute raison le berceau de la poésie lyrique. Il suffisait pour cela de changer par un jeu de mots TSIDON *la pêche* en SCHIDDAH, *l'instrument de musique.*

Cependant auprès de Neptune doit prendre place Démaroon, que nous savons être l'eau de la pluie qui féconde le sol labouré par l'homme.

L'agriculture est la mère des cités et des lois. En Grèce il y avait une Cérès législatrice. Au Liban, Démaroon a pour fils MELEC QAR'THA, *le Roi de la Ville*, l'Hercule antédiluvien, le dieu d'Hénochie. L'Hercule postdiluvien et phénicien était, à Tyr, fils des deux grandes divinités Bélus=Baal et Astéria=Astarté; à Carthage, fils de Saturne=Elioun=El.

Le combat du Ciel et de Démaroon contre Pontus a rapport au déluge et signifie que la mer (Pontus) a envahi la terre habitée et cultivée, sur laquelle le ciel faisait tomber les pluies fertilisantes. On se souvient que Démaroon est le fils de la Nuée qui est devenue l'épouse du dieu de l'agriculture. La pluie bienfaisante s'enfuit devant les torrents dévastateurs du cataclysme. Toutefois elle ne fut pas anéantie, elle reparut bientôt après la retraite des eaux diluviennes; l'ordre se rétablit dans l'économie de la nature, et le mémorable sacrifice de Noë fut attribué à Démaroon.

Ce mythe de Démaroon et de Pontus saisit le déluge

au point de vue de ses causes et de ses effets physiques; le mythe d'Usoüs oppose à l'esprit ancien des Antédiluviens l'esprit de la religion et de la civilisation postdiluviennes ; la mort violente de Sadid et de sa sœur met en relief l'insondable justice du Dieu vengeur du crime; l'immense tristesse que cette ruine d'un monde a laissée dans le cœur de la nouvelle humanité, s'exprime dans le mythe d'Adonis.

Adonis, en effet, est le dieu suprême (P. I, 129. 133. 125) de l'humanité qui périt par le déluge et qui renaît bientôt après.

Parmi ses ancêtres figure Phaëthon qui a consumé la terre au temps de Méhujaël. Son père est Cinyras, le *Kinnor*, instrument de musique inventé par Jubal. Sa mère est Myrrha, la myrrhe qui préserve les corps morts de la corruption, et qui est un symbole d'immortalité : le fils d'une Myrrha ne peut périr, ou s'il meurt il reviendra à la vie [1]. Adonis, le *Seigneur* de l'humanité antédiluvienne, devint l'objet de l'amour passionné d'Astarté=Vénus, ou de la nature qui combla de ses dons le premier monde. Mais ce tendre amour de la déesse ne le préserva pas de la haine de Mars=Typhon, et Adonis périt blessé par un sanglier, symbole du déluge (P. II, 213). Le sanglier qu'on lui immolait était précipité dans des gouffres (en grec MEGARA, en hébreu M'GARAH) qui étaient censés les demeures de Cérès et de Proserpine, et qui rappellent ceux par lesquels Pluton avait entraîné celle-ci dans son ténébreux empire (id. 200). Proserpine avait reçu le dépôt du coffre (l'arche, id. 186) dans lequel avait été déposé le corps d'Adonis. On cherchait Adonis comme on faisait Proserpine dans les mystères d'Eleusis (id. 234). La joie

[1] L'inceste de Myrrha *est probablement* un mythe anthropogonique *(P. II, 31).*

qui succédait aux jours de son deuil (id. 261) ne connaissait pas de mesure. « Adonis vit, criait-on, il est ressuscité (id. 237). » La fête de ce dieu se célébrait primitivement vers la fin de l'automne, à l'époque où le déluge avait commencé. Le sort lamentable du jeune et bel Adonis était symbolisé par des *jardins* factices ou des vases de fleurs qui s'épanouissaient rapidement et se fanaient plus promptement encore, et ce symbole lui-même était un souvenir du jardin d'Eden dont les joies avaient été de si courte durée (Id. 17).

Mais Philon nous rappelle en Phénicie. Il va nous raconter la mort d'Uranus; c'est le dernier de ses mythes antédiluviens.

Troisième fragment.

« La trente-deuxième année de son règne[1] Ilus, ayant dressé des embûches à son père dans l'intérieur des terres, et l'ayant fait prisonnier, le mutila près des sources et des fleuves, dans un endroit qu'on montre aujourd'hui encore, et où le Ciel fut adoré pour la première fois. Son esprit se dissipa entièrement, et son sang dégoutta dans les sources et dans les eaux des fleuves. » Le sang du ciel, de même que dans le Rig Véda le lait des nuées, c'est la pluie, la pluie unique qui s'épancha sur la terre le jour où finit la grande sécheresse, et qui fit croire que le ciel allait se fondre et s'épuiser tout entier. Ce mythe, qui est déplacé, est donc le synonyme de celui de la mère de Démaroon devenant l'épouse de Dagon.

« Tels sont, ajoute Eusèbe, les faits mémorables de Saturne et de ce temps que les Grecs ont exalté à cause de son bonheur sous le nom d'âge d'or. »

[1] Notons avec soin cette date si exacte : elle vaut ce que valent celles des Chaldéens, des Egyptiens, des Grecs, des Chinois, dans leurs histoires primitives.

CHAPITRE II.

Les temps postdiluviens.

Si nous analysons la dernière partie du grand fragment de Philon, nous y distinguerons quatre faits principaux que confirment en plein et la Genèse et l'histoire profane :

1° L'introduction de rites nouveaux. L'holocauste de Noë a été le premier sacrifice d'expiation. Depuis le déluge Dieu ne fut plus pour les païens qu'un juge irrité ; le désir d'apaiser la colère divine aboutit au meurtre, et le fils aîné fut immolé au lieu du taureau ou de l'agneau (P. II, 412). C'est là ce que nous apprend Philon quand il nous dit que « Saturne, au milieu des ravages d'une peste, immola dans un holocauste son fils unique à son père le Ciel. » Cette peste résume en un mot énergique les mille causes physiques qui ont réduit en un temps peu considérable la vie humaine de neuf cents à quatre-vingt-dix ans (id. 298 sq.). Mais ce mythe nous explique en outre comment Saturne, le dieu de l'âge d'or, était en même temps un monstre qui dévorait ses propres enfants. L'humanité primitive, qui était partie de l'immortalité et du paradis, était arrivée à une existence éphémère et aux sacrifices humains ; et le dieu qui l'avait longtemps comblée de biens, non-seulement l'avait détruite par le déluge, mais avait dévoré chaque génération nouvelle pour ainsi dire à l'instant de sa

naissance, et avait fini par exiger de chaque famille le sang le plus précieux.

« Et il se circoncit, continue Philon, et força ses alliés à en faire autant. » Passage fort remarquable qui nous fait connaître la cause et la date de ce rite étrange. Les Noachides, effrayés de la rapide décroissance de la vie, ont compris que la source en était souillée, et ils ont exprimé par cet acte leur vif et sincère désir de la purifier. Cette coutume est certainement plus ancienne, au moins chez les Camites, que la dispersion des peuples (P. II, 421) ; car on la retrouve, sous des formes très-diverses, non-seulement, dans les temps anciens, chez les Phéniciens, les Egyptiens, les Ethiopiens, mais, aujourd'hui encore, chez un grand nombre de peuples Nègres, dans le Pégu au delà du Gange, aux Philippines, et jusqu'en Amérique. Il est impossible de faire venir des Juifs une pratique aussi étendue. Si elle est devenue le sceau de l'alliance de l'Eternel avec Abraham, c'est qu'elle était de soi le symbole le plus propre à exprimer le sentiment de cette profonde corruption de la nature humaine qui se communique par la génération elle-même, et le poignant et inutile désir qu'éprouve l'âme repentante de rejeter loin d'elle ce qui la souille. D'ailleurs Abraham reçut l'ordre d'imprimer ce sceau à l'enfant nouveau-né et à tous les enfants mâles, tandis qu'en Egypte les prêtres seuls se soumettaient à la circoncision, qu'elle ne paraît point non plus avoir été générale chez les Phéniciens, et qu'elle ne se pratiquait chez les païens que sur les adultes. Les Arabes nous paraissent avoir emporté ce rite de Sennaar plutôt que l'avoir reçu d'Ismaël.

Cependant, de même que l'holocauste s'était dénaturé, par exagération, au point d'être un sacrifice humain, ainsi la circoncision, ne satisfaisant pas la conscience

ngoissée du païen, a fait place chez les Lydiens et les hrygiens à la mutilation. Le jeune homme, dans un moment d'enthousiasme fanatique, se dévouait tout enier au service de ses divinités en se mettant volontaiement hors d'état de transmettre à d'autres une vie e souillure, de misère et de mort.

2° L'excessif raccourcissement de la vie. Avant le dége la mort arrivait si tard qu'elle devait dissoudre ans souffrance les liens de l'âme et du corps, et qu'elle e ressemblait point à celle que nous connaissons. On onçoit donc comment des païens ont pu dire que la diinité de la Mort n'est née qu'après le déluge. « Peu de emps après que Saturne eut immolé son fils et institué a circoncision, l'enfant qu'il avait eu de Rhéa, et qui e nommait Mouth, mourut, et son père lui rendit un ulte. Les Phéniciens appellent ainsi la Mort et Pluton. » L'accord entre Philon et Moyse nous paraît ici tout parculièrement frappant; le premier n'est explicable que ar le second, mais avec ce secours, il l'est complétement, et d'autres peuples païens corroborent en plein otre explication (P. II, 318 sq).

3° Voyages, formation des peuples distincts et fondaion des grandes villes. Ce sont bien là les traits prinaux de la période postdiluvienne, qui comprend la ispersion de l'humanité primitive, sa division en races t familles et nations, et leur établissement dans leurs nouvelles patries.

« Du consentement de Saturne, régnèrent dans son mpire, Astarté la Grande-Déesse, Jupiter Démaroon t Adodus. » Astarté était la divinité nationale des Phéniciens, et Adod, Hadad, celle des Syriens (P. I, 263, 457). Démaroon est un Jupiter *pluvius*, un dieu suprême dont le principal bienfait est, dans les pays du Sud,

d'abondantes pluies. On croit que Démaroon ou rous était adoré par les Arabes[1].

« Astarté, qui est la Vénus des Phéniciens, s sur le front une tête de taureau en guise d'insign royauté (135). En parcourant le monde, elle tro astre qui était tombé de l'air, le prend et le consac l'île sainte de Tyr. » Cet astre, qui est un aérolith sans doute, dans la pensée de Philon, donner l' logie d'Astarté, à qui d'ailleurs la planète de Vén spécialement consacrée, et qu'on adorait sous la d'une étoile[2]. L'expression d'*île sainte* donnée à Tyr, rappelle un mythe diluvien de Nonnus[3], sens est que les fondements sur lesquels les Phé élevèrent leur édifice social, étaient ceux-là mê l'humanité primitive. « L'île de Tyr, rocher d'am (ou d'immortalité), porte l'olivier de Minerv a remplacé l'arbre mystique du Paradis), et que le serpent de concert avec un aigle. Elle est cessible aux hommes nés de la terre (comme l tide et toutes ces îles occidentales perdues l'Océan, qui sont un reflet de la terre de l'âg P. II, 247). Cette île de Tyr flotte sur les eaux (l'arche, id. 188). Cependant (le dieu des Phéni Hercule, enseigne à son peuple l'art de constru vaisseau; ils arrivent à l'île, ils immolent l'aig s'offre de lui-même en sacrifice, et dès que son mouillé la terre, l'île devient immobile et l'on y la grande cité de Tyr. » L'aigle est le dieu suprê consent, malgré ses précédents décrets, à ce Phéniciens continuent le monde antédiluvien, expie par sa mort l'infraction que, dans son amou eux, il a faite à ses propres lois. Mais revenons à l

[1] Movers, p. 196, 661.
[2] *Id. p. 606.*
[3] *Id. p. 638.*

« Saturne, en parcourant le monde, donne à sa fille, Minerve, la royauté de l'Attique. » Les Phéniciens réclamaient donc pour eux la gloire d'avoir donné à l'Attique le culte d'Athéné avec les arts de l'industrie, l'olivier et les armes.

« Saturne donne la ville de Byblos à la déesse Baaltis ou Dioné, et Bérytus à Neptune et aux Cabires, aux laboureurs et aux pêcheurs. Ils y consacrèrent les reliques de Pontus. » Ces mythes concernent l'histoire spéciale de la Phénicie, où nous ne devons pas nous engager. Mais nous noterons ce partage que Saturne fit de la Phénicie entre les dieux du pays. C'est ainsi qu'en Grèce Jupiter avait distribué aux autres dieux le monde entier ; c'est ainsi encore qu'on a inventé un traité de partage conclu entre les trois fils de Noë au moment de leur dispersion. La vérité est que la terre fut réellement divisée en régions distinctes à mesure que les Noachides se répandirent sur sa surface (P. II, 269).

4o Invention des lettres, au moins usage beaucoup plus fréquent de l'écriture ; érection dans les temples de colonnes chargées d'inscriptions ; transformation des croyances religieuses du monde primitif qui étaient fort simples, en mythes symboliques très-compliqués ; enfin, l'institution des mystères au temps d'Isiris le frère de Canaan et l'inventeur des trois lettres (sacrées du mot Iao).

Nous n'avons rien à ajouter ici à ce que nous avons dit au commencement de ce livre sur ces différents points.

TABLEAU DE L'HISTOIRE DU MONDE PRIMITIF, D'APRÈS SANCHONIATHON.

Genèse.	Légendes.	Mythes.
Adam. . . . . se nourrit des fruits du Paradis	Æon = Misor le *Juste* = Sydyc le *Juste*. frugivore	Bétyle, la jeune humanité.
L'arbre de vie et le serpent.	. . . .	. . . . (Jardin des Hespérides.)
Depuis la chute, le blé et l'agriculture.	. . . .	. . . . . Dagon, le blé : Atlas, la moisson.
Caïn	Gen.	
Seth = Alasparus	. . . . Taaut = Esculape l'inventeur des hiéroglyphes ; son livre. le médecin.	
Méhujaël, les Caïnites *détruits de Dieu* par. . . .	Le Feu par friction. de grandes sécheresses, pendant lesquelles / Incendie (de Tyr) sous Usoüs.	Le Ciel tente de détruire les hommes.
Méthusçaël, les Caïnites devenant des *hommes de Dieu*.	Gen adore le Seigneur (solaire) des Cieux.	Secourus par Dieu (El) et le Verbe (Mercure), les hommes tentent de mettre un terme au fléau.
Tubalcaïn, forgeron. . . . . et Jubal . . .	(1[re] génér.) Premiers chasseurs et pêcheurs (2[e] génér.) Chrysor, avec les Cabires pour ouvriers, et	Naissance des arts mécaniques (Minerve) El forge la faux et le soc ...

	long cours.	Chute des premiers *aérolithes*.
	Apothéose de Chrysor, le dieu des machines.	
	(3e génér.) Artisans et potiers.	La nature (Astarté), la terre (Rhéa), les saisons rentrent dans l'ordre.
	(4e génér.) Agriculteurs.	L'abondance (Dioné) renaît.
Nahéma la *gracieuse*. . . . sœur de Tubalcaïn.	. . . .	Le désir et l'amour semblent apparaître pour la première fois.
	(5e génér.) Chasseurs avec chiens. Usoüs	
	(6e génér.) Mages, prêtres . . . chasseur.	Consécration du 1er jour de la semaine.
Les Néphilim	. . . . Les Géants.	
Débauches.	. . . . Prostitution.	
Violences	. . . . Guerre d'Hypsuranius et d'Usoüs.	
Le Déluge.	. . . . Inondation d'Usoüs; son canot. . .	Dieu fait périr de ses propres mains ses enfants (Sadid et Proserpine); les Anges sont épouvantés. — La mer (Pontus) envahit la terre habitée (où règne Démaroon). (Mort d'Adonis.)
Sacrifice de Noë.	. . . . d'Usoüs.	. . . . . . de Démaroon.
La vie s'abrége	. . . . Pendant une grande peste naissent les sacrifices humains et la circoncision.	Les fils de l'Arche (Thabion), fondent les mystères.
	Culte des morts (d'Usoüs).	
	Erection de colonnes.	
La mort moissonne les Noachides.	. . . . Mouth, le dieu de la mort, naît.	
Canaan, fils de Cam.	. . . . Chna ou Canaan	et son frère Isiris, réformateur de la religion.
	Des dieux différents chez les différents peuples issus de Chna.	

APPENDICE.

Les Allophyles de Libye.

Nous désignons par le nom d'Allophyles les peuplades de langue sémitique, mais en partie d'origine camite qui depuis la Palestine se sont établies dans le delta du Nil, s'y sont à demi égyptisées et de là se sont répandues par terre ou par mer sur toutes les côtes de la Méditerranée. Ces Nilo-Sémites avaient pénétré par le plateau de Barca et le long des Sirtes jusque dans la région de l'Atlas, et nous les verrons dans notre livre sur Bacchus apporter depuis le sud-ouest en vingt endroits de la Grèce et de la mer Egée le culte de leur dieu Meilichius (Mélek-Moloc) ou Macar. Aujourd'hui nous voulons expliquer les traditions libyennes sur les Atlantes et les Amazones, que nous a conservées Diodore de Sicile, ainsi que le mythe homérique de Calypso. Les Atlantes d'Afrique nous conduiraient malgré nous à l'Atlantide de Platon, que Théopompe a imitée dans sa Méropide. Les limites du monde grec une fois franchies, nous traiterons des Hyperboréens qui sont les vrais Atlantes des Hellènes, et nous dirons quelques mots de la Lyctonie.

1. Ogygie.

Toute île fabuleuse située vers le soleil couchant, et perdue dans une mer inconnue, est une image du monde *primitif* (P. II, 247).

Ogygie, qu'Homère place au point central (à l'ombilic) de la mer [1], est par son nom même une terre diluvienne, Ogygès étant le Noë des Béotiens et l'époux de Thébé=l'Arche.

Calypso, qui seule habite cette île déserte, a pour père le malfaisant Atlas, qui avec son frère Prométhée représente l'humanité antédiluvienne.

Dans l'hymne homérique à Cérès, Proserpine nomme Calypso parmi les compagnes qui cueillaient avec elle les fleurs au moment où elle fut entraînée vivante aux enfers par Pluton (ou le déluge).

Son nom signifie la *Cachée,* sans doute parce qu'elle vit loin du commerce des hommes et des dieux au milieu d'une mer immense.

Dans une grotte charmante d'où jaillissent quatre sources, elle passe ses journées à travailler à une toile avec une navette d'or et en chantant. A ses chants (P. I, 369), à sa navette (P. I, 366), à sa grotte (P. I, [illegible]8), nous reconnaissons en elle une grande déesse de la nature, qu'adoraient les Allophyles, et qui sera descendue dans les mythes des Hellènes au rang d'une simple nymphe. Elle est rusée comme les Sirènes (P. I, [illegible]0), et elle aurait pu donner l'immortalité à Ulysse comme l'Aurore à Tithon, ou comme Isis au fils de la reine de Byblos.

Ulysse était resté si longtemps absent qu'on avait cru qu'il avait retrouvé dans les mers de l'Occident l'île diluvienne ou ogygienne. Par ce héros grec nous entendons le fils de Javan, Elisa et sa race, qui ont exploré avant les temps historiques les contrées occidentales que les Allophyles avaient déjà peuplées de leurs Grandes Mères.

[1] Od. *I, 55 sq.; V, 57 sq.; VII, 245.*

Dans Homère, Ulysse n'a point d'enfant de Calypso, si même il a été son amant. Les deux fils que leur donne Hésiode, sont déjà une altération du mythe primitif. Le héros de l'humanité postdiluvienne n'a rien de commun avec la déesse du premier monde ; il ne peut qu'errer sur le rivage de l'île diluvienne, soupirant après les hommes de sa race.

II. Atlantes et Amazones de Libye.

Les mythes des Atlantes et des Amazones que Diodore de Sicile [1] avait extraits de Denys de Mitylène, ne nous sont parvenus que complétement travestis par l'évhémérisme. Mais on peut cependant les ramener à leur sens primitif et se convaincre qu'ils ne sont pas autre chose que les traditions des temps antédiluviens telles qu'elles s'étaient conservées chez les Allophyles de l'Atlas.

« Les Atlantes étaient les mieux policés de ces contrées africaines, habitaient une terre fertile et de grandes cités, et (vrais Séthites) l'emportaient sur tous leurs voisins en piété et en hospitalité. C'était chez eux, dans les lieux voisins de l'Océan, que les dieux, disait-on, avaient pris naissance. » Le culte des dieux de l'antiquité date en effet des siècles diluviens, par les traditions et les symboles qui ont puissamment concouru à le former.

« Le grand dieu des Atlantes était le Ciel (comme en Phénicie). Il les civilisa, les réunit dans des villes, et leur enseigna l'agriculture et l'astronomie. Il avait pour épouse Titée ou la Terre, qui combla de biens les hommes. »

« Uranus eut de plusieurs épouses quarante-cinq fils

[1] *III, 51 sq.*

(les quarante-cinq rois antédiluviens de Manéthon?), et de Titée dix-huit fils (les dix-huit rois antédiluviens d'Eratosthène?), et deux filles Basilée et Rhéa. » Rhea ou Pandore est la Terre cultivée qui est *tout don*, *tout grâce* pour les mortels (135). Basilée est la *Reine* du chaos, de la nature et de la première humanité comme Isis ou Cérès; elle est « une Grande Mère, et l'aînée de Rhéa.

« Elle aurait aimé à rester vierge; mais elle finit par épouser celui de ses frères qu'elle aimait le mieux, Hypérion (le Dieu suprême *qui marche dans les hauts lieux*, ou simplement le *Très-Haut*; P. I, 400). Elle eut de lui le Soleil et la Lune. »

« Les frères de Basilée, qui s'appelaient Titans du nom de leur mère Titée, par jalousie égorgent Hypérion (=Osiris=Zagreus) et noient dans l'Eridan (les torrents diluviens) le Soleil (=Horus) encore enfant (P. II, 228). A cette nouvelle la Lune (qui préside aux eaux atmosphériques), se précipita du haut du palais en bas (comme la pluie lors du cataclysme se précipita du haut des cieux sur la terre). Basilée, hors d'elle-même de douleur (à la vue de l'humanité anéantie), cherche le corps de son fils le long des rives du fleuve. La fureur la saisit; les bruyants jouets de sa fille à la main, les cheveux épars, elle erre en insensée, transportée hors d'elle-même par le son des tambours et des cymbales (de Cybèle), au point de remplir d'effroi tous ceux qui la voyaient (P. II, 234)[1]. Quelques-uns voulurent l'arrêter; mais aussitôt tombèrent des torrents de pluie accompagnés d'éclats de tonnerre non interrompus, et elle disparut. (Cette tempête résume les désordres de la nature après le cataclysme, P. II, 281, 291.) Les Atlan-

[1] Cette fureur de la déesse est un mythe phrygien plutôt que sémitique.

tes (les Allophyles) adorèrent Basilée (Astarté, la *Reine* des cieux) au son des cymbales et des tambours. »

La mort d'Hypérion précède celle du Soleil=Horus, et la dernière étant sans contredit un mythe diluvien, nous pourrions expliquer la première par la sécheresse de Gen. Ce fléau a précédé de peu le siècle d'Hénoc, et, d'après les Juifs, Hénoc astronome, reçut, après son enlèvement, des honneurs divins (30). Or, voici ce que racontaient les Atlantes : « Après la mort d'Hypérion, les fils du Ciel divisèrent entre eux le royaume. Les deux plus célèbres furent *Atlas* et *Saturne*. Atlas reçut en partage les contrées voisines de l'Océan ; il a donné son nom à la plus haute montagne du pays. Il excellait dans l'*astronomie*, et comme il avait le premier représenté le monde par une sphère, on a prétendu qu'il portait le monde sur ses épaules. Il eut plusieurs enfants ; mais le plus remarquable par sa *piété*, par sa *justice* envers ses inférieurs et sa *bonté*, fut Hespérus (l'*Occidental*). Celui-ci, monté sur le sommet de l'Atlas pour observer les astres, fut subitement *enlevé* par des vents impétueux et *disparut*. Le peuple, touché de son sort et se ressouvenant de ses *vertus*, lui rendit des *honneurs divins* et donna son nom à la plus brillante des planètes. » Hespérus et Atlas sont Hénoc.

Cependant « le frère d'Atlas, Saturne, régnait en Sicile et en Libye, en Italie et en général dans les contrées occidentales (où les Allophyles avaient apporté le culte sanguinaire de Baal=Saturne). Il fit bâtir partout des forteresses où il tint des garnisons, et c'est pour cela que la plupart des hauts lieux y sont appelés Saturniens : (indice précieux de l'extension des colonies sémitico-libyennes et de leur despotisme dans le bassin occidental de la Méditerranée). Ce dieu se signala *par son* impiété et son avidité. Son épouse et sa sœur

Rhéa lui donna pour fils Jupiter. Celui-ci mena une vie opposée à celle de son père et se montra doux et bon envers tous (car il est le dieu de la civilisation des Hellènes). Jupiter monta sur le trône, soit que Saturne en fût descendu volontairement, soit que la haine de ses sujets l'en eût chassé. Saturne, ayant attaqué son fils, avec l'aide des Titans, fut vaincu, et les bienfaits que Jupiter répandit en tous lieux lui valurent bientôt l'empire du monde. » Jupiter et Saturne représentent les deux religions, les deux civilisations, les deux races qui se sont succédé en Italie à l'aurore des temps historiques.

Les Atlantes avaient été vaincus et soumis, prétendait-on, par les Amazones de Libye. Le mythe de ces Amazones, tel que nous le connaissons par Diodore, nous offre un mélange de traditions africaines et de fables grecques. On a mis sur le compte des Amazones antédiluviennes de la Libye tout ce qui se racontait en Grèce des mœurs des Amazones historiques du Pont. Voici le mythe indigène dans sa forme primitive, si nous ne faisons erreur.

« Aux limites occidentales du monde, près de l'Océan qui entoure la terre, et de l'Atlas qui domine sur cette mer, est le lac Tritonide où est l'île d'Hespérie. Cette île (antédiluvienne, P. II, 247) est la patrie des Amazones, » et nos lecteurs savent que nous croyons retrouver les premières racines du mythe des Amazones dans les filles des hommes qui vivaient avant le cataclysme (id. 165). « Cette île d'Hespérie est très-grande, riche en arbres à fruits de toute espèce, ainsi qu'en troupeaux; mais l'usage du blé y est inconnu [1]. Parmi ses

[1] Cette description de l'*Hespérie* répond à celle que Polybe (XII, 3) fait *de l'Afrique (immenses troupeaux*, pas de culture) et à ce qu'on

nombreuses cités il en était une de sacrée du nom de Méné ; elle était habitée par des Ethiopiens ichthyophages ; il en sortait des exhalaisons enflammées, et on y trouvait une quantité de pierres précieuses, escarboucles, sardoines et émeraudes. » Méné est le nom d'Adam en Egypte et ailleurs ; les pierres précieuses sont celles dont Moyse parle dans sa description du paradis, et les feux qui s'exhalent sont l'épée de flammes dans la main du Chérubin. Quant aux Ethiopiens, nous savons qu'en Egypte et en Grèce on donnait ce nom aux Antédiluviens.

« Les Amazones soumirent d'abord toutes les villes de l'Hespérie, sauf Méné ; puis elles firent la guerre aux Libyens et aux Numides, fondèrent dans le lac Tritonide une grande ville du nom de Presqu'île, et enfin attaquèrent ceux des Atlantes qui habitaient Cerné. Elles égorgèrent tous les hommes en âge de porter les armes, pour semer par une telle cruauté l'effroi dans le cœur de leurs ennemis. Le reste des Atlantes fit sa soumission et fut traité avec bonté. » Les Atlantes sont ici les Allophyles, et les Amazones qui les ont soumis doivent être des femmes guerrières qui ont vécu non dans les temps du monde primitif, mais dans les siècles postérieurs au déluge. Qu'un peuple de femmes ait jamais existé et fait des conquêtes en Libye, c'est ce qu'on ne peut admettre. Mais il faut cependant que certaines circonstances extraordinaires aient donné lieu à la fable des Amazones détruisant les Atlantes. Or, aujourd'hui encore, le roi des Dinkhah, qui habitent sur la rive droite du Nil Blanc, a sa maison gardée par deux bataillons de femmes. Dans l'oasis de Siouah ou d'Ammon les femmes, armées de pierres, prennent part au combat de leur tribu[1].

sait de la belle végétation de certaines contrées privilégiées du Barca ou de l'Atlas.

[1] Cailliaud, *Voyage à Méroë*, t I, p. 94.

Los Sanctos plaçait en Ethiopie une république guerrière de femmes. On sait que des reines du nom de Candace ont gouverné vers l'ère chrétienne une partie de la Nubie. Nous remontons ainsi des temps modernes à ceux d'Hérodote qui nous dit, que chez les Auséens qui habitaient vers le lac Tritonide, les jeunes filles célébraient en l'honneur de Minerve une fête annuelle en se battant, comme deux armées ennemies, à coups de pierre et de bâtons; que les voisins des Auséens, les Maxyes, se disaient issus des Troyens, et qu'à ceux-ci touchaient les Zauèces dont les femmes conduisaient les chars à la guerre [1]. Ces femmes guerrières, ces jeunes filles qui revêtaient d'une armure complète celle des leurs qui s'était le plus distinguée, auront éclipsé les hommes qui combattaient avec eux, et les Grecs, qui avaient l'esprit préoccupé des Amazones du Pont, se seront complu dans la pensée que les Allophyles de la Libye avaient succombé, longtemps avant la fondation de Carthage, sous les efforts des seules femmes indigènes.

Cependant les Maxyes passaient pour des Troyens. Près de Troie se voyait la colline funéraire de l'Amazone Myrine dont Homère avait parlé [2]. Les mythographes grecs imaginèrent de donner Myrine pour reine aux Amazones de Libye, et de la faire arriver d'Afrique avec son armée par l'Egypte, l'Arabie, la Syrie et la Cilicie jusqu'en Mysie où était une ville de son nom [3].

Dans notre livre sur la Grèce, nous traiterons des mythes libyens de Persée ou des Phérésiens qui sont eux aussi des Allophyles. J'admets d'ailleurs que la contrée du lac Tritonide au fond de la petite Sirte a été le ber-

[1] Hérod. IV, 180. 191. 193.

[2] Il. II, 814.

[3] Voyez Forbiger, *Manuel de géographie ancienne*. t, II, p. 155 (en allemand).

ceau nilo-sémite de plusieurs mythes des Hellènes. Il me parait même assez probable, comme le veut M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, que les Héviens (de Céphée) sont les fondateurs de Palenque au Mexique [1].

III. Atlantide [2].

Aucun écrivain n'a fait avant Platon la moindre allusion à l'Atlantide, et tous ceux qui en ont parlé depuis lui, se bornent à répéter ce qu'il en a dit dans son Timée et son Critias. L'Atlantide est donc, non point un mythe national, une antique tradition, mais une simple fiction.

Toutefois cette fiction n'est pas de Platon ; elle lui venait de Solon, son aïeul, qui avait eu l'intention d'en faire le sujet d'un grand poëme. Mais le poëme n'a pas été composé, et c'est Platon qui a fait connaître cette fable à la Grèce.

Cette fable provenait de Saïs, dont les prêtres l'avaient racontée à Solon. Mais ils ne l'avaient certainement pas empruntée aux traditions égyptiennes, auxquelles elle est aussi étrangère qu'à celles des Hellènes. Il est donc à peu près certain que ces prêtres l'avaient inventée de toutes pièces, et ils l'auront fait pour flatter l'amour-propre des Athéniens et des Grecs, que les rois d'Egypte, à cette date, cherchaient à attirer dans leur royaume.

Mais un pur roman aurait trouvé peu de crédit auprès de Solon et des Grecs. Il fallait pour être cru relier la fiction nouvelle aux vieilles croyances, et voici ce que

[1] *Annales de philosophie chrétienne*, 1855, Décembre.

[2] Voyez H. Martin, *Etudes sur le Timée de Platon*, t. I, p. 257 sq. J'ai adopté ses conclusions sur l'origine de la fable de l'Atlantide. — De Noroff, *L'Atlantide, d'après les sources grecques et arabes, traduit du russe* (en allemand). Saint-Pétersbourg, 1854.

l'Atlantide de Platon contient, à notre avis, d'éléments de vérité :

1° Le souvenir de la destruction de la terre par le déluge, ainsi que de nombreuses catastrophes locales. L'antiquité savait que l'humanité avait traversé plusieurs crises telluriques, et Platon aurait accueilli avec joie les découvertes de la géologie, qui permettent de vérifier par les annales du monde physique plusieurs des plus anciennes traditions.

2° Les peuples de l'Atlantide avaient été primitivement, « à cause de leur nature divine et de leur parenté avec Dieu, obéissants aux lois, pleins de bienveillance les uns envers les autres et n'estimant que la vertu. Mais la prospérité les corrompit, et ce fut à cause de leurs crimes que Jupiter détruisit en un jour et une nuit leur île, qui disparut submergée avec tous ses habitants. » Preuve nouvelle qu'à Saïs comme à Athènes l'opinion favorite de nos philosophes modernes qui font de la sauvagerie l'état primitif de l'homme, n'était point celle des prêtres et des sages.

3° « Le bois sacré de Neptune avec ses arbres de toute espèce qui étaient d'une beauté et d'une hauteur prodigieuses » semble être un jardin d'Héden. Platon s'abandonne sans doute à son imagination quand il décrit les travaux des Atlantes, leurs flottes, leurs canaux, leurs bassins, leurs digues et leurs ponts, leurs immenses murailles, leurs palais et leurs temples ; leurs connaissances métallurgiques, leurs statues d'or et leurs richesses inouïes ; leur cavalerie, leurs chariots de guerre et leurs casernes ; leurs lois et leurs tribunaux. Ce tableau, toutefois, a un dernier fond de vérité historique. Le sage d'Athènes fait entrer dans tous ses mythes des traits empruntés aux traditions antiques, et ici il n'aurait *certainement pas* attribué la civilisation la plus

avancée à un monde antérieur au monde actuel, s'il n'avait pas su que sa fable cadrait avec les souvenirs qui s'étaient conservés partout, nous l'avons vu, des inventions et de la prospérité des Caïnites au temps des Lémécides.

4° Enfin, le nom même d'Atlas, fils aîné de Neptune et roi suprême, fait de l'Atlantide une terre antédiluvienne, puisque Atlas est frère du caïnite Prométhée, et qu'il était probablement dans l'origine le même personnage que l'astronome Hénoc.

Atlas a neuf frères. Ces dix rois simultanés de l'île antédiluvienne rappellent par leur nombre les dix patriarches séthites.

Les dix frères ont pour père Neptune, le dieu suprême d'une terre qu'enveloppe l'Océan et qui doit périr dans les eaux.

Leur mère Clito était fille d'Evénor et de Leucippe. On a cru retrouver dans Evénor l'*époux d'Eve*. Mais Leucippe, la *blanche cavale*, porte un nom qui conviendrait bien plus à une nymphe des eaux qu'à l'aïeule du genre humain. Les noms des frères d'Atlas ont des significations banales : Eumèle, *riche en troupeaux ;* Elasippe, *bon cavalier ;* Autochthone ; Diaprépès, *excellent*, etc.

Il est assez étrange que les Arabes supposent notre terre entourée d'une immense chaîne de montagnes (P. II, 247), et que l'Atlantide fût, au moins de trois côtés, extrêmement élevée et escarpée à son pourtour au-dessus de la mer, tandis que le centre était une plaine basse.

On pourrait aussi être tenté de reconnaître un élément traditionnel dans les murs d'or, d'orichalque brillant comme le feu, d'airain fondu et de pierres blanches, noires et rouges, qui formaient les enceintes concentriques du temple de Neptune et de la capitale des Atlantes. Platon avait sans doute en vue la description

qu'Hérodote fait d'Ecbatane. Mais l'Ecbatane de Déjocès était une imitation de la Varène de Dschemschid, et Varène est une image postdiluvienne du jardin d'Héden (P. II, 172).

L'Atlantide a été placée à l'occident de l'Europe, parce que l'antiquité entière supposait au couchant la terre des Antédiluviens et les îles des Bienheureux (P. II, 247. 323 sq.).

La situation de l'Atlantide une fois déterminée selon l'esprit de la tradition universelle, les Atlantes de Platon, s'ils sortaient de leur île, devaient soumettre à leurs armes l'Espagne et l'Atlas. Mais c'est là un empire imaginaire, non moins que leur entière défaite par les Athéniens dans des temps præadamites.

Platon suppose dans le Timée que l'Europe, l'Asie et l'Afrique sont entourées par un océan immense, dont la Méditerranée n'est pour ainsi dire qu'un port; au delà de l'Océan est la vraie Terre, qui le contient de tous les côtés, et vers l'occident, à une distance fort petite de Cadix et du détroit de Calpé, est l'île de l'Atlantide qui est aussi vaste que la Libye (l'Afrique) et l'Asie réunies. Au delà de ce continent, à son ouest, sont des îles par lesquelles on passe jusqu'à la vraie Terre transocéanique. En lisant des descriptions aussi exactes, on a de la peine à croire que tous ces pays-là n'ont jamais existé que dans l'imagination de Platon, et cependant il en est ainsi. Dans d'autres de ses dialogues, ce philosophe nous présente des cosmographies toutes différentes de celle du Timée et non moins précises. L'Atlantide a sur les autres mythes analogues de Platon l'avantage d'une apparence de vraisemblance: elle est possible, les autres ne le sont pas (HT. 131, 169).

IV. MÉROPIDE[1].

Il en est de la Méropide de Théopompe comme de l'Atlantide de Platon. C'est un mythe qui n'a pour garant qu'un seul écrivain. Théopompe met sans doute son récit dans la bouche de Silène, instruisant Midas, et nous sommes si pauvres en mythes phrygiens que nous aimerions à croire que l'historien de Chios a bien recueilli celui-ci de la bouche des prêtres ou des sages de l'Asie Mineure. Mais Silène ne nous parle point ici le langage de l'antique tradition, et il est certain que ce récit est une simple fiction de Théopompe. Toutefois il s'est inspiré des vieilles et authentiques légendes des religions nationales, et voici sous quels traits il a dépeint à ses compatriotes les temps antédiluviens.

« L'Europe, l'Asie et la Libye sont des îles qui enveloppent l'Océan. Mais hors de notre monde est un continent unique (l'île antédiluvienne) d'une grandeur indéfinie. Les animaux y sont autres et de grande taille ; la stature et la longévité des hommes, doubles de la nôtre. On y trouve de nombreuses et grandes cités, des mœurs particulières, et des lois opposées aux nôtres. Les deux plus grandes de ces villes ne se ressemblent en rien : l'une se nomme la *Belliqueuse* (celle des Caïnites et des Néphilim), l'autre la *Pieuse* (celle des Séthites, P. II, 172). Les habitants de cette dernière vivent dans la paix et dans l'abondance des richesses, cueillant les fruits de la terre sans la semer ni la labourer. Ils sont exempts de toute maladie, et ils meurent souriant et le cœur joyeux. Leur justice est à ce point réelle et certaine que les dieux daignent souvent les visiter (Théopompe

[1] Elien, *Var. hist.* III, 18. *Fragm. hist. græc.* t. I, p. 289.

P. II, 27. 381). Les Belli-
s (en vrais hommes de
s en guerre, et leur cité
aincus. Les habitants de
millions. Ils connaissent
is le très-grand nombre
erres. Ils sont invulné-
et le bois peuvent seuls
ssèdent une telle quan-
moins estimé chez eux
t traversé l'Océan pour
de dix millions, et ont
mais ayant appris que
de tous les habitants de
lu mépris pour une ma-
humble, et ils jugèrent
le pénétrer plus avant. »
près d'eux (des Belliqueux)
ndes villes des hommes ap-
rémité de leur contrée était
. Ce lieu était comme un gouf-
point les ténèbres, que la lu-
ù l'air était mêlé d'une subs-
dait trouble. En ce lieu cou-
s *Délices* et celui de la *Tris-*
l'autre sont des arbres de la
e, mais dont les fruits ont des
goûte des uns, verse une telle
vit, se consume et meurt dans
ange des fruits des arbres qui
des Délices, les anciennes pas-
blie ce qu'on avait aimé, on ra-
revit les années déjà écoulées.
, on recouvre sa vigueur passée,

on redevient jeune homme, enfant et enfin on s'éteint. »
Ce retour de la vieillesse à l'enfance est un emprunt fait au dialogue de Platon, le *Politique*. Les deux fleuves et leurs arbres sont une fiction de Théopompe qui en a pris les matériaux au Léthé des enfers et peut-être aux deux arbres du paradis. Quant aux Méropes, ils avaient donné à Cos son antique nom de Méropide : c'était une race mythique (antédiluvienne) qui avait été détruite par Hercule, le dieu qui anéantit les races corrompues. Le roi Mérops avait pour épouse Ethémée : elle cessa d'adorer Diane (comme les Antédiluviens d'adorer Dieu), Diane la frappa de ses flèches, et Proserpine l'enleva, encore vivante, dans les enfers [1], comme cette déesse elle-même l'avait été par Pluton. Ethémée est donc la Proserpine de Cos, et Proserpine est un personnage diluvien (P. II, 232). La patrie même de Théopompe, Chios, avait sa Mérope, fille d'Œnopion et amante d'Orion. Cet écrivain pouvait donc, sans altérer les mythes de Chios et de Cos, faire des Méropes les habitants de son monde primitif.

V. Lyctonie.

Ce mythe ne nous est rapporté que par l'auteur inconnu des Argonautiques. Mais le faux Orphée ne fait que le mentionner en passant et le suppose connu de ses lecteurs. Il ne l'a donc pas inventé, et nous avons certainement ici une vieille et antique tradition. Voici le peu de mots qu'en dit le poëte [2] : « Un jour Jupiter qui fait gronder sa foudre dans la hauteur, et le dieu de la mer qui ébranle la terre, se disputèrent au sujet de coursiers aux pieds plus rapides que les vents (lorsque les cieux

[1] Hygin, *P. Astr.* II, 16.
[2] Vers 1284-1290.

et les entrailles de notre globe semblaient rivaliser d'ardeur à jeter sur la terre les torrents impétueux des eaux diluviennes)[1]. Neptune, irrité contre le père des dieux, frappa de son trident d'or la terre Lyctonienne, et de la violence du coup il la brisa, la jetant dans la mer immense où elle forma plusieurs îles. On les nomme Sardaigne, Eubée et Chypre. »

Callimaque, dans son hymne à Délos, dit que Neptune, d'un coup de son trident forgé par les Telchines (Tubalcaïnites, P. II, 145), précipita dans la mer les montagnes, dont il forma les premières îles. Mais le poëte ne parle pas de la Lyctonie.

On a voulu faire de Lyctonie Lycaonie, qui est le nom d'une province de l'intérieur de l'Asie Mineure, et qui pourrait aussi être celui de l'Arcadie où régnait Lycaon lors du déluge. Mais Chypre, l'Eubée et la Sardaigne n'ont rien de commun avec la Lycaonie ni avec l'Arcadie.

D'après le mythe orphique, avant le déluge, une zone non interrompue de terres basses aurait uni à l'Asie Mineure Chypre et Rhodes, la Carie à l'Attique et à l'Eubée, l'Epire à l'Italie méridionale et celle-ci à la Sardaigne (HS. 132).

VI. HYPERBORÉENS[2].

Les Hyperboréens, dont le nom se lisait déjà dans Hésiode et dans les *Epigones* d'Homère[3], sont un peuple mythique qu'on supposait demeurer *par delà le Borée*, c'est-à-dire au nord de l'Hémus et des monts de la Thrace,

[1] *Cheval*, symbole des eaux. Voyez *Clef des symboles*, *Peuple Primitif*, t. I, à la fin.

[2] Voyez Otfr. Muller, *Les Doriens*, t. I, p. 267 sq. (en allem.)

[3] Hérode, IV, 32.

où le vent glacial du septentrion était censé prendre naissance. Les Grecs primitifs, qui n'avaient pas franchi ces chaînes de montagnes, les prenaient pour les limites de leur monde, et ils avaient imaginé que derrière cette haute muraille était une autre terre que ne désolait jamais le Borée ou l'Aquilon, et qu'habitait le peuple du monde antédiluvien.

Ecoutons Pindare : « Les Muses ne sont point étrangères aux mœurs des Hyperboréens : partout retentissent chez eux la voix des jeunes filles qui dansent en chœur, les lyres bruyantes et les sons éclatants de la flûte. Les cheveux ceints de lauriers d'or, ils se livrent gaiement aux délices de la table. Ni la maladie, ni la débile vieillesse n'approchent de cette race sainte. Ils ne connaissent point les fatigues et les combats, et vivent à l'abri des coups de la juste et sévère Némésis. » C'est l'âge d'or d'Hésiode transporté dans les temps postdiluviens et vers le nord de la Grèce.

Dans le même hymne, Pindare dit encore : « Ni par mer, ni par terre vous ne trouverez la route merveilleuse des contrées où les Hyperboréens vivent dans des fêtes continuelles. Persée seul y pénétra jadis ; il entra dans leurs demeures, et assista à ces magnifiques hécatombes d'ânes qu'ils immolent à Apollon. Ce Dieu prend un extrême plaisir à leurs fêtes, à leurs acclamations de joie, et sourit en voyant ces animaux vigoureux bondir et se débattre sous la main du sacrificateur. » Ces hécatombes d'ânes sont fort extraordinaires. L'âne doit être ici un animal typhonien, ahrimanien, le symbole du dieu du mal qui fait sans cesse la guerre au soleil, à la lumière, à la santé, à la vie. Apollon se plaît à voir ses adorateurs s'associer à ses combats et lui égorger par centaines les représentants symboliques d'un dieu plein de force qui se débat en vain sous le fer qui l'immole.

Mais cette lutte d'un Apollon=Ormuzd et d'un Satan anonyme est une intuition étrangère à la religion des Grecs d'Homère et de Pindare. Il y a là quelques débris des croyances primitives. Ce qui est plus étrange encore, c'est que, d'après une inscription grecque, à Délos on offrait à Apollon des sacrifices d'ânes [1].

Ailleurs, Pindare fait « arriver Hercule vers les sources ombragées de l'Ister, chez les Hyperboréens qui servent Apollon. La douce persuasion lui fit obtenir d'eux l'olivier, qui devait à Olympie couronner les vainqueurs. » Ici le peuple mythique ne demeure plus au nord de l'Hémus, dans les plaines du Bas-Danube et dans celles de la Hongrie. Ces régions étaient déjà assez connues des Grecs pour qu'on dût reculer au loin la patrie des Hyperboréens. On la transporta vers l'Occident, qui est le vrai lieu des terres mythiques et antédiluviennes [2].

Cependant les colonies grecques du Pont-Euxin et du Borysthène cherchaient en vain dans les contrées hyperboréennes où elles s'étaient établies, le peuple pieux et bienheureux dont avaient parlé les anciens poëtes. Ces Hellènes de la Scythie souffraient, eux aussi, des vents glacés du nord, et comme ils apprirent qu'à leur septentrion était une chaîne de montagnes haute et vaste, l'Oural, ils se dirent que c'était des monts Rhipées et non de l'Hémus que se précipitait sur les contrées du nord l'impétueux Borée. Les Hyperboréens devaient donc se trouver nécessairement par delà les Rhipées ou l'Oural, sur les rives (sibériennes) de l'Océan (que nous nommons Boréal ou Glacial). Entre les Hyperboréens et les colonies grecques de l'Euxin on comptait : les grif-

[1] Bœck, *Corpus inscr. græc.* t. I, p. 807.
[2] Pind. *Olymp.* III; *Pyth.* X.

fons qui gardent l'or (sur le versant oriental de l'Oural, P. II. 59) ; les Arimaspes, qui n'ont qu'un œil (au sud ou à l'ouest de ces monts), les Issédons et les Scythes. Hellanicus disait que « les Hyperboréens, au delà des Rhipées, pratiquaient la justice et ne se nourrissaient que des fruits des arbres », en vrais habitants du Paradis [1].

Mais les Grecs ne pouvaient tarder beaucoup à se convaincre que la demeure qu'ils assignaient aux Hyperboréens devait être inhabitable par l'excès du froid. Déjà le poëte Antimaque, vers l'an 400 avant J.-C., pensait que les Hyperboréens n'étaient pas autres que les Arimaspes [2]. C'était confesser que les Hyperboréens d'Homère et d'Hésiode n'étaient qu'une vaine fable; c'était identifier les Antédiluviens avec une peuplade de l'Oural. On ne déracine pas ainsi de l'esprit d'une nation antique comme l'étaient les Grecs, ses mythes favoris. Un contemporain d'Alexandre, Hécatée d'Abdère, transporta les Hyperboréens dans les régions tempérées de l'Occident, où étaient déjà Ogygie, les îles des Bienheureux et les Champs-Elysées, les Hespérides, Erythie, l'Atlantide de Platon. Il imagina pour eux, « dans l'Océan, en face de la Celtique, une île du nom d'Hélixée, aussi grande que la Sicile, très-fertile, abondante en toute espèce de fruits, et produisant chaque année deux moissons. Latone y était née; aussi ces insulaires révèrent Apollon plus que tous les autres dieux, et comme ils chantent chaque jour continuellement des hymnes en son honneur, on peut dire qu'ils sont tous prêtres d'Apollon. Dans un magnifique bois sacré est

[1] Hérod. IV, 13. Damastès, *Fragm. hist. græc.* II, p. 65. Hellanicus, id. I, p. 58.

[2] Fragm. 113, à la fin de l'*Hésiode* de Didot.

son temple, de forme ronde, qu'ornent une foule d'offrandes. La ville aussi lui est consacrée ; la plupart des habitants sont des musiciens qui, dans le temple, chantent sans discontinuer, en l'honneur du dieu, des hymnes où ils célèbrent ses faits. Ils parlent une langue particulière..... La lune paraît là très-proche de la terre, et l'on y discerne des éminences semblables à celles de notre globe. Sur la ville et le temple règnent, de génération en génération, les Boréades.... Les prêtres sont trois frères, hauts de six coudées, fils de Borée et de Chioné (du *vent du nord* et de la *neige*)[1]. » Nous omettons ci ce qu'Hécatée raconte du cycle astronomique de neuf (et non dix-neuf) ans, au bout duquel Apollon visite son île, jouant de la cithare et dansant constamment pendant les nuits depuis l'équinoxe du printemps jusqu'au lever des Pléiades, et se réjouissant de ses propres louanges. Le même auteur parle aussi au long les essaims de cygnes qui arrivent des monts Rhipées pour une des grandes fêtes d'Apollon, et mêlent leurs chants à ceux des prêtres.

Dans Apollodore, les mythes des Hyperboréens, des Hespérides et d'Atlas se sont confondus, et c'est en Afrique, dans le Maroc, qu'il faut aller chercher ce peuple fabuleux qu'Hésiode et Homère plaçaient en Bulgarie et en Valachie.

Le lecteur aura facilement reconnu dans les mœurs et la piété des Hyperboréens celles de l'âge d'or et des Séthites. Leur dieu suprême, Apollon ou le Soleil, est le Balsamen de Gen=Caïn, l'Indra des Angirasides ou Caïnites. Le culte d'Apollon à Delphes, à Délos, en Attique était un rejeton du culte antédiluvien de l'astre du jour. C'est là ce que disent les mythes suivants qui

[1] Hécatée, *Fragm. hist. græc.* t. II, p. 386 sq.

établissent les rapports les plus intimes entre les Hyperboréens et les Grecs.

Mythes de Delphes. « Cet oracle a été établi par deux fils des Hyperboréens, Pagase et le divin Agyeus. » Agyeus est un des surnoms d'Apollon lui-même.

Le premier temple était fait des branches du laurier qui est à Tempé. Des abeilles construisirent le second de leurs propres ailes et de cire, et Apollon l'envoya chez les Hyperboréens. Le troisième fut d'airain, et il a été englouti par la terre ou mis en fusion par le feu. Le quatrième, œuvre d'Agamède et de Trophonius, était de marbre, et il a été brûlé dans la cinquante-huitième olympiade[1]. » De ces quatre temples le dernier seul est historique, quoique les architectes en soient des personnages fabuleux. Je ne sais ce que signifie l'édifice d'airain, à l'existence duquel croit Pausanias sur des motifs peu solides. Le laurier prophétique de Tempé signifie ou que les premiers prophètes d'Apollon ont paru à Tempé, mais rien ne vient appuyer cette explication ; ou que la prophétie a pris naissance en un lieu aussi délicieux que Tempé, en Héden, dans le Paradis (P. II, 17). Quant au temple de cire et d'ailes d'abeille qui a été transporté chez les Hyperboréens, c'est le symbole de la réapparition de la prophétie au temps de la palingénésie diluvienne de l'humanité (id. 224).

Alcée dans un de ses hymnes chantait Apollon recevant de Zeus à sa naissance une mitre d'or, une lyre et un char attelé de cygnes (P. I, 219) avec la mission de se rendre à Delphes ; passant une année entière chez les Hyperboréens, et les quittant au milieu de l'été pour venir enfin fonder l'oracle de Delphes. Nous avons vu

[1] Pausanias, x, 5. — Mnaséas (*Fragm. hist. græc.* t. III, p. 153) prétendait que les Delphiens étaient les anciens Hyperboréens.

: d'après Hécatée Apollon, le dieu des deux mondes, ›urnait tous les neuf ans passer quelques mois chez Hyperboréens du monde primitif.

fythes de Délos. Latone, qui était née chez les Hyper-éens, vint de là à Délos, en douze jours et douze ts, poursuivie par Junon. Elle avait pris la forme ne louve, symbole des ténèbres primordiales où va lumer la lumière[1] (P. I, 339). Apollon ou le Soleil int été adoré par les Caïnites avant de l'être à Délos, llait bien que sa mère fût née chez les Hyperboréens, qu'elle les quittât pour venir s'établir dans l'île qui it devenue le centre du culte de son fils.

Avec Apollon et Diane étaient arrivées à Délos deux rges hyperboréennes, Opis et Argé ou Hécaergos, et avaient été suivies de deux autres, Hypéroché et dicé, qui venaient s'acquitter envers Ilithyie, par un but, d'un vœu qu'elles avaient fait pour l'heureux ac-chement de Latone[2]. Ces quatre jeunes filles étaient rtes à Délos, où l'on montrait leurs tombeaux et leur dait un certain culte[3]. Que sont ces quatre vierges? l'ignore ; je vois seulement que Hécaergos, *qui agit au* , est une des épithètes homériques d'Apollon, et peut-e Argé (A augmentatif, ERGOS) a-t-il le même sens. péroché, qui *excelle* ou *domine*, pourrait être pareille-nt l'épithète d'une déesse solaire. Mais je ne sais elle relation il y aurait entre Diane et Laodicé, *la tice du peuple*, entre Diane et Opis, dont l'étymologie

[1] Arist. *Hist. anim.* VI, 35.— Elien, IV, 14, prétend que la louve t bas ses petits avec beaucoup de peine, pendant douze jours et ze nuits.

[2] Hérod. IV, 35. Je suis l'interprétation d'Otfr. Muller, *loc. cit.*, 271.

[3] Hérod. IV, 33 sq. Platon, *Axioch.* Pausan. V. 7. Achæa, dans dernier passage, *est sans doute un autre* nom pour Opis ou Argé.

est inconnue. Toutefois Opis était sous la protection spéciale de Diane ; car cette déesse a percé de ses flèches Orion parce qu'il avait voulu faire violence à cette vierge hyperboréenne[1]. Orion qui périt au milieu des flots, est un personnage diluvien, et Opis vivait donc à cette époque où le culte du Soleil qui avait péri avec le premier monde, renaissait à Délos.

Cependant à Délos, et à Prasies (en Attique), on parlait d'offrandes enveloppées dans la paille de froment, qui étaient envoyées à Délos par les Hyperboréens[2]. Il est difficile de croire que ces assertions des prêtres ne reposassent absolument sur rien, et l'on est ainsi conduit à supposer que dans le bassin du Danube, au nord de l'Hémus, a demeuré un peuple historique qui adorait le Soleil ou Apollon, et avec lequel les Hellènes dans leur première enfance se seraient trouvés en relations assez intimes. Ce peuple serait, à notre avis, la souche des Celtes, et ce serait de lui qu'il faudrait entendre la phrase de Phérénice : « Les Hyperboréens sont de la race des Titans[3]. » Car dans la doctrine des Orphiques (P. II, 164), les Titans sont les Antédiluviens, et la race issue d'eux doit être un des plus anciens peuples de l'antiquité.

Il serait aisé de citer ici les écrivains grecs et latins qui ont pris les Alpes pour les monts Rhipées, et les Celtes pour les Hyperboréens. Mais nous ne devons pas anticiper nos études ethnogoniques.

[1] Apollod. I, 4, 5.
[2] Hérod. *ibid.* Paus, I, 31.
[3] *Fragm. hist. græc.*, t. II, p. 387.

LIVRE QUATRIÈME.

LES CHINOIS[1].

La littérature des Chinois, à laquelle nous allons demander les traditions qu'ils ont conservées du monde primitif, est le résultat de deux religions antiques et indigènes, celle des Lettrés et celle des Docteurs de la Raison, et d'une religion étrangère, le bouddhisme, introduite de l'Inde sur les rives du Hoang-ho par un empereur qui vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne.

Le bouddhisme ne nous concerne pas, et nous devons écarter au contraire avec soin tous les éléments étrangers qu'il a pu mêler aux souvenirs nationaux.

[1] Nos sources sont : Le *Chou-king*, traduit par le P. Gaubil et revu par G. Pauthier; la traduction latine du *Chi-king*, par le P. Lacharme, et celle de l'*Y-king*, par le P. Régis, publiées par M. J. Mohl, la première en 1830, à Stuttgart, la seconde en 1834, et les *Quatre Livres moraux de Confucius et de ses disciples*, traduits par M. G. Pauthier.

Les écrits des savants d'Europe que nous avons plus spécialement consultés, sont : Duhalde; les *Mémoires concernant les Chinois*; la *Chine*, de M. G. Pauthier; puis l'ouvrage allemand de M. Gottfried-Otto Piper, *Les origines du monde et de la vie, d'après l'écriture hiéroglyphique des Chinois*, Berlin, 1848 (Nous n'avons pas suivi ses interprétations métaphysiques et cosmogoniques, qui nous ont paru peu conformes au génie pratique et traditionnel des Chinois); — les extraits que M. l'abbé Sionnet a faits d'un ouvrage inédit du

La religion principale, celle que professaient au temps d'Yu les aïeux des Chinois, et qui seule de nos jours encore est reconnue officiellement par l'Etat, est un monothéisme d'une remarquable pureté, auquel se subordonne le culte des manes ou des *Ancêtres* (P. II, 611). Les livres sacrés ou les *King*, ont été rédigés au sixième siècle avant Jésus-Christ par Confucius d'après d'anciens documents. Ils ont été brûlés et détruits, en 213 avant la même ère, par un tyran Chi-hoang-ti, qui avait tenté de faire disparaître le culte de l'antiquité. Mais soixante-dix ans plus tard on les rétablit au moyen de manuscrits à demi rongés par les vers, et avec le secours d'un vieillard qui en savait par cœur une portion considérable. Cependant le *Livre de la musique* fut perdu : il contenait vraisemblablement les hymnes religieux et liturgiques, les *Rig* chinois, dont il ne nous reste malheureusement aucun fragment. Des quatre autres King, l'un, celui des cérémonies, ou le Li-ki, n'a pas été traduit dans nos langues d'Europe. Le *Chou-king*, qui est une histoire mêlée de discours moraux, descend des temps d'Yao à ceux de Confucius. Le *Chi-king* est un recueil de poé-

P. Prémare, dans ses *Vestiges des dogmes chrétiens retrouvés dans les anciens livres chinois* (Paris, 1839, et déjà dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 1837); — surtout de M. le chevalier de Paravey, *Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples*, Paris, 1826; les *Documents hiéroglyphiques sur le déluge de Noë*, 1838; les dissertations sur les *Ting-ling*, 1839, *sur les Amazones de la Chine*, 1840, *sur le Ta-tsin*, 1836, *sur le patriarche Abel*, 1851, *sur Ninive et Babylone*, 1835-1836 (dans les *Annales de la philosophie chrétienne*); — enfin, l'écrit allemand de M. Hermann-Joseph Schmitt, curé bavarois : *La Révélation primitive, ou les grandes doctrines du christianisme signalées dans les traditions et les documents des plus anciens peuples, surtout dans les livres canoniques des Chinois*, 1834.

sies profanes. L'énigmatique *Y-king* explique les huit trigrammes ou *Kouas* de Fo-hi, lignes entières et brisées qui contiennent tous les mystères de la nature et de l'origine des choses. Aux Livres Sacrés s'associent les *Quatre Livres* philosophiques de Confucius, et de son disciple Mencius, qui vivait un siècle après lui. Ces huit livres *classiques* des Chinois sont l'objet des méditations des Lettrés qui en ont expliqué le sens dans de nombreux commentaires. La Chine compte d'ailleurs parmi ses savants orthodoxes de grands historiens.

La seconde religion indigène est celle des Tao-ssé ou docteurs de la raison. Elle forme moins un culte particulier qu'une simple secte du monothéisme national. Son dieu est le même que Chang-ti; elle ne rejette point le culte des ancêtres, et toute sa métaphysique s'appuie sur l'Y-king. Mais elle ajoute aux livres sacrés, comme le Talmud à l'Ancien Testament et la Sunna au Coran, une foule de légendes, de mythes obscurs, de fables extravagantes. De plus, les Tao-ssé croient à la métempsychose, adorent les Génies (P. I, 304), s'adonnent à la magie et aux sciences occultes, et exaltent la vie d'anachorète. Cette secte existait, prétend-on, longtemps avant Yao et dès les temps de Chao-hao, qui est Caïn (P. II, 170). Elle végéta dans l'obscurité sous les deux premières dynasties des Hia et des Chang. Les Tchéou lui empruntèrent le culte des Génies qui président à tous les jours de l'année, à tous les objets de la nature, et c'est sous cette famille impériale qu'a vécu Lao-tseu, qui est le grand réformateur du culte de la Raison, comme l'a été du culte national Confucius. Lao-tseu, qui dans son extrême vieillesse reçut, dit-on, la visite du Lettré par excellence, avait voyagé en Occident, c'est-à-dire dans l'Inde et peut-être même en Judée, et en avait rapporté, à ce que l'on prétend,

plusieurs doctrines nouvelles. Ses disciples, dans la suite des siècles, ont été constamment en lutte avec ceux de Confucius. Ces derniers ont le plus souverain mépris pour eux et leurs écrits, et en particulier pour leurs mythes de Puan-kou[1] et des dix Ki[2], que les Tao-ssé placent en tête de l'histoire nationale et avant Yao par qui s'ouvre le Chou-king.

Le Chou-king et le Chi-king, avec le Waï-ki ou ce qui est *à côté de l'histoire*, la légende, telles sont nos principales sources, auxquelles s'ajoute l'écriture.

[1] Les Juifs établis (depuis les Tchéou, disent-ils) à Kai-fong-fou, ont cru reconnaître en Puan-Kou Adam, d'après certaines inscriptions du quatorzième siècle après J.-C. Mais ce Puan-kou est un dieu cosmogonique, et il n'est devenu le Père de l'univers que sous les Han orientaux, au troisième siècle après J.-C.; il fut alors substitué au Tao, qui s'était élevé, vers la fin des Tchéou, au rang de la divinité suprême. Puan-kou fut longtemps enfermé dans le chaos, qui avait la forme d'un œuf (P. I, 378). Sa tête se changea en montagne, ses yeux devinrent le soleil et la lune, ses veines des fleuves, ses cheveux des arbres (id. 246). Suivant une autre fable, le chaos se développa en dix-huit mille ans (chiffre que nous avons trouvé au Mexique, P. II, 387): le ciel s'élevait chaque jour de dix pieds, la terre s'épaississait d'autant, et Puan-kou grandissait avec la même proportion, pour être l'Esprit du ciel et le Saint de la terre. Je ne sais à quel peuple appartient ce mythe de Puan-kou, qui a certaines affinités avec l'Inde, la Perse, le Mexique et les îles Mariannes; mais je ne le crois pas indigène de la Chine. (*Mémoires*, t. I, p. 101; t. V, p. 52 sq.)

[2] Les Tao-sse placent d'immenses périodes de deux, de trois, de quatre-vingt-seize millions d'années depuis Puan-kou jusqu'à Confucius. Elles sont remplies par les dynasties des *Tien-hoang*, ou *les rois* (cosmogoniques) *du ciel*, des *Ti-hoang*, ou *les rois* (cosmogoniques) *de la terre*, et des *Gien-hoang*, ou *les rois* (fabuleux) *des hommes*.

Ces derniers ont régné pendant dix *Ki* ou périodes qui embrassent deux cent trente dynasties. Les Chinois, avec leur génie positif et

L'écriture chinoise est hiéroglyphique. Les hiéroglyphes ne sont point le produit d'une imagination capricieuse créant au hasard autant de figures qu'il y avait de pensées à exprimer aux yeux. Chaque caractère, simple ou composé, est bien au contraire l'image de ce qu'il signifie, et l'on peut donc retrouver dans ces signes mystérieux certaines associations d'idées, tout extraordinaires, qui prouvent que les Chinois ont soit les mêmes symboles, soit les mêmes traditions cosmogoniques et historiques que les peuples de l'Asie occidentale, de l'Egypte et de l'Europe.

antimythique, n'ont su mieux faire pour combler ces déserts du temps, que d'y répéter sans cesse les mêmes récits d'une vie sauvage d'où les rois retirent le peuple, qui y retombe pour en être de nouveau relevé. Les lois les plus élémentaires de la vraisemblance n'y sont pas même observées. Au reste, les Chinois nous avertissent que ce n'est que dans le troisième siècle avant J.-C. qu'on a commencé à parler de ces trois dynasties des Hoang. Toutefois, il y a dans ces fictions quelques légers souvenirs de l'histoire antédiluvienne. Les dix Ki rappellent par leur chiffre les dix patriarches séthites. Le premier Ki ne contient que le règne de Gin-hoang et de ses neuf frères : ici encore reparaît le chiffre de dix ; et ce règne est un âge d'or, où l'on ne parlait qu'une seule langue. Des cinq Ki suivants on ne rapporte à peu près rien. Mais le septième, qui compte vingt-deux familles et plus de soixante générations, est un temps de très-grande piété, sans doute grâce à la valeur symbolique du chiffre sept, qui marque la perfection. Le septième prince de ce septième Ki a régné 340 ans, ce qui est à peu près la durée de la vie d'Hénoc, le septième patriarche séthite ; le corps du huitième ne s'est point corrompu ; le treizième est l'Homme vrai ; le dix-huitième est la Céleste Vérité et l'Ambassadeur du Grand-Maître, qui explique à Hoang-ti l'unité trine. Le huitième Ki compte un roi nommé Soui-gin, qui est l'exacte copie de Fo-hi, et c'est par Fo-hi que commence le dixième Ki, qui comprend les siècles des dix patriarches antédiluviens. (Chou-king, *Introd.*, ch. IV-X. — Goguel, *Origine des lois*, t. III, p. 293. — Faber, *Origine of idolatry*, t. I, p. 184.)

Mais quel degré de confiance méritent et les hiéroglyphes de la langue nationale, et les légendes des Tao-ssé, et les livres classiques des Lettrés?

Nous admettons avec tous les Chinois que les King restaurés sont bien ceux de Confucius. Il est évident qu'ils ne sont pas l'œuvre de ce réformateur et qu'ils appartiennent à une époque antérieure à la sienne; car le Chou-king et le Chi-king expriment à chaque page la foi en Dieu la plus vivante, tandis que les propres écrits de Confucius gardent sur les rapports de l'homme à la Divinité un silence si complet qu'on a pu avec une apparence de raison l'accuser d'athéisme. Sa meilleure justification, c'est d'être le rédacteur ou le collecteur des King, et d'y avoir laissé partout le nom de Dieu. Toutefois, de l'aveu de chacun, en les composant, Confucius a mis de côté de nombreux matériaux. Nous n'y chercherons donc pas la totalité des traditions chinoises sur le mode primitif. Homme d'Etat d'un sens pratique, moraliste à la Zénon, il aura élagué toutes les légendes qui ne faisaient que parler à l'imagination, rejeté comme inutiles et incertaines les traditions mythiques des siècles antérieurs à Yao et au déluge, repoussé d'une main ferme tout ce qui pouvait de près ou de loin favoriser l'hérésie des Tao-ssé. Il aura par là rendu et le Chou-king et le Chi-king plus monothéistes que ne l'étaient les siècles où ces poésies et ces histoires avaient été composées. Entre ses mains la Chine antique sera devenue trop belle, trop vraie, trop pieuse, en un mot trop humaine et pas assez chinoise.

Ce qu'il y a de fort remarquable, c'est que Confucius n'a pas effacé dans les King toute trace des mythes primitifs. Le Livre des Rois contient une courte allusion au mythe de Tchi-yéou, le Typhon des Chinois; le Livre des Vers, à la naissance miraculeuse de certains per-

nnages des temps antiques. Ces fables en supposent usieurs autres auxquelles elles sont intimement liées, le Lettré par excellence nous pousse ainsi lui-même demander aux Docteurs sectaires de la Raison quelles nt les légendes dont ils ont gardé le précieux et bi-rre dépôt.

Ces légendes n'ont point été recueillies dans un livre écial. Il faut les prendre soit dans les différents écrits s disciples de Lao-tseu, soit aux premières pages des stoires rédigées par des Lettrés qui n'ont pas craint faire des emprunts à ces sectaires.

Cependant Lao-tseu peut avoir transmis à ses secta-rs des traditions hindoues, et son école avoir inventé s fables qui n'auraient rien de traditionnel. Pour ntrôler les légendes des Tao-ssé, il faut avoir recours x hiéroglyphes. Toutefois ce contrôle exige certaines écautions; car, si l'écriture par signes est aussi an-nne que la nation, tous les signes ne sont pas aussi ux que l'écriture. Une grande partie de ceux qui sont ités aujourd'hui ne remontent pas au siècle de Jésus-rist, et les antiques caractères des trois premières nasties ont été menacés d'une complète destruction r le despotique Chi-hoang-ti. Mais ils ont suivi le rt des King, et ont été rétablis avec le soin minutieux e l'esprit éminemment conservateur des Chinois ap-rte à tout ce qui concerne la haute antiquité. On a digé un dictionnaire des anciens hiéroglyphes, le *oue-wen*. Là s'en trouvent plusieurs à côté desquels lit le mot d'*inconnus*, et ce sont précisément ceux i contiennent les allusions les plus évidentes aux ands faits du monde primitif, tels que la chute et le luge. Ces médailles, dont on ne peut assez admirer ntiquité et la beauté, nous autorisent pleinement soit chercher dans l'analyse des caractères la confirma-

tion ou l'explication des mythes du Waï-ki, soit même à constater par ce moyen l'existence de certaines traditions, oubliées des Tao-ssé non moins que des Lettrés.

Nous verrons comment les hiéroglyphes, le Waï-ki et les King nous conduisent, chacun de son côté, au même résultat. Ce résultat concordant avec les traditions des Hébreux, des Chaldéens, des Syriens, des Phéniciens, que nous avons étudiées déjà, et avec toutes celles que nous soumettrions à un examen détaillé, nous devons croire que les Cent Familles desquelles est issu le peuple chinois avaient apporté de l'Occident, leur patrie, des souvenirs fort exacts du monde primitif. Ces Cent Familles s'étaient fixées dans les montagnes du Chen-si, seul passage par où l'on puisse descendre du Haut-Plateau de l'Asie centrale dans les plaines de Hoang-ho et de l'Yang-tsé-kiang. Le Chen-si a été le centre de l'empire, le séjour de la cour jusqu'à la fin des Tchéou, et son ancienne capitale, Taï-yuen-fou, est *la ville de la première origine* [1].

Nous diviserons nos études sur les Chinois en trois chapitres qui contiendront une triple histoire du monde antédiluvien, d'après les hiéroglyphes, d'après des traditions isolées et les fêtes religieuses, enfin d'après le corps des traditions historiques qui se trouvent en tête des Annales et du Chou-king.

Mais avant d'entrer en matière, écoutons les récits que les descendants des Cent Familles font de l'Occident leur berceau.

[1] *Mémoires*, t. I, p. 162. Aujourd'hui encore, la Chine ne compte qu'environ cent noms de famille, p. 200.

« Le mont Kouen-Loun, où est le Paradis (terrestre), t d'où est sorti la vie (*Eve*, *Æon*), est situé entre l'occi-ent et le nord[1]. » C'est pour la Chine la situation de Arménie (P. I, 444).

« La femme d'Hoang-ti, Loui-tsou (qui est Eve), a our mère Sy-ling-chy ou la *Côte d'Occident.* »

« Sur le sommet du mont Pou-tchéou (qui est le Pa-idis céleste), est le royaume de la Justice et de la Lu-ière, qui confine avec celui de Sy-vang-mou ou la *ère du roi d'Occident*[2]. » Ce royaume, qui est situé au elà des bornes du soleil et de la lune, nous paraît être le Sainte des Chinois, leur île antédiluvienne (P. II, 17, 321). C'est de cette île que nous entendrons cette grande terre habitable, fort éloignée d'aucun rivage, tout entourée d'eau, » qui se nomme Tchéou, mais ont on ne connaît que le nom, et « les dix Iles, Chy-héou, qui sont supposées au milieu de l'Océan et où ibitent les hommes parvenus à l'état d'immortalité 1. 322)[3]. »

A l'est du palais fabuleux de Sy-vang-mou, du séjour es hommes immortels et de la forêt des fleurs, est le -tsin, dans lequel on reconnaît l'Asie occidentale à s principales productions : le baume (de Jéricho), le rail (de la mer Rouge), des étoffes de soie brochées fleurs d'or (étoffes de Damas), le chanvre, le mûrier toutes sortes de céréales. Le nom de Tsin est aussi onné au froment et à une espèce de riz, et l'un des gnes qui servent à écrire le mot de Ta-tsin est l'*épi blé*. Ce qui paraît signifier que la patrie des céréales ait pour les Chinois l'Occident et tout spécialement

[1] Sionnet, p. 43.

[2] Chou-king, *Introd.*, ch. VII.

[3] Dictionnaire du P. Basile de Glémona, d'après M. de Paravey, ans l'*Echo du monde savant.*

cette Syrie où nous avons placé la Nysa des Egyptiens et des Grecs (45 sq.). Mais dans l'antique écriture Choue-wen, le nom de Ta-tsin a un sens plus remarquable encore : entre *deux mains élevées* en signe d'adoration, est le caractère du *bois* surmonté de celui de la *croix*, et ces trois signes sont à leur tour surmontés du *grand comble* qui représente le ciel ou Dieu. L'Occident se distingue donc de tous les autres pays par le *culte* qu'on y rend à la *Divinité* qui protége et gouverne le *monde* (le bois, P. I, 433), et par l'idée de *perfection* (la croix, id. 269)[1].

C'est vers l'Occident que l'on se tournait dans le grand sacrifice du taureau, du pain et du vin, que l'empereur offrait pour tout le peuple. Le cœur pur et plein de respect que demandait ce vin, s'exprime par trois caractères qui signifient : *faire voir, terre* et *Occident*[2], comme si c'était du côté de l'Occident que le Dieu que l'on adorait dans cette cérémonie solennelle se ferait voir, se révélerait aux hommes. Les Chinois se souvenaient d'ailleurs fort bien qu'ils étaient venus de l'Occident vers les rives du Hoang-ho, et que le Chen-si avait été leur première patrie.

« Le Saint doit être cherché du côté de l'Occident, » avait souvent répété Confucius, et longtemps après lui un empereur, Ming-ti, prenant l'Inde pour l'Occident, y envoya des ambassadeurs qui en revinrent avec l'idole et le culte de Bouddha. S'ils avaient porté leurs pas plus loin vers l'Ouest, ils auraient trouvé en Judée les Apôtres du seul vrai Saint et Sauveur[3]. De nos jours,

[1] *Dissertation sur le Ta-tsin*, de M. de Paravey. — Le Ta-tsin, dans le langage ordinaire, désigne tous les pays à l'occident de la Chine, en particulier la Perse, et peut-être même l'Inde.

[2] Chou-king, part. IV, ch. 13.

[3] Je ne parle pas du nom de Ta-tsin inscrit sur la fameuse croix de Si-ngan-fou; car il est hors de tout doute que cette inscription est

c'est des contrées qui sont à l'ouest du Ta-tsin, c'est du royaume de la Mère du roi d'Occident, c'est du pays de la Justice et de la Lumière qu'arrivent par mer, en Chine, depuis trois siècles, les messagers du Christ.

Isolés derrière leurs immenses chaînes de montagnes, les Chinois ont leurs regards tournés vers l'Occident, d'où ils ont tiré leur origine, et d'où ils attendent et reçoivent la vie spirituelle. Mais cet Occident était pour les Romains des temps de Cicéron et d'Auguste l'Orient ou la portion de l'Asie qui avait été le théâtre des civilisations les plus anciennes et qui contient entre autres la Judée.

une fraude pieuse d'un jésuite portugais, probablement du P. Alvarès Semedo, mort en 1658. Voyez l'article de M. Neumann, de Munich, dans le *Journal de la Société orientale allemande*, 1850, p. 33, sq.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de l'humanité d'après les hiéroglyphes.

« La littérature hiéroglyphique, c'est l'histoire, » a dit M. de Paravey à la lecture du Mémoire du P. Cibot sur les caractères chinois [1]. Cette histoire est d'autant plus extraordinaire et plus authentique que les archives en sont des tableaux, des médailles dont le sens n'est fort souvent plus compris du peuple qui les garde. Les Juifs sont les fidèles dépositaires de livres dont chaque page les convainc d'incrédulité : de même le Chinois païen écrit de sa propre main des caractères qui sont la condamnation de son idolâtrie et des fables dont il a enveloppé ses origines.

I. PARADIS.

L'*homme* au-dessous du *ciel*, c'est *première origine*. « Si vous ne l'oubliez jamais, dit le Choue-wen, vous vivrez content et vous mourrez en paix. » Voilà l'état originel d'obéissance à Dieu et d'innocence [2].

L'humanité a commencé par un seul être : l'*homme* et le chiffre *un* signifient *chef*, *père commun*.

[1] *Essai sur les lettres*, p. XXIX.

[2] Les hiéroglyphes cités dans le texte sont la plupart empruntés à la célèbre dissertation du P. Cibot, dans les tomes VIII et IX des *Mémoires concernant les Chinois*.

Le signe d'*ordonner* ou *montrer* placé sur *deux arbres*, est *exciter au bien et détourner du mal.*

L'un de ces deux arbres, celui dont il était défendu : manger sous peine de mort, se reconnaît aisément ıns le caractère formé des trois signes d'*arbre*, de *ciel* de *ruine* ou *péché*. Mais pour les Chinois, ce caractère ;signe *un fruit inconnu* (P. II, 22).

II. Chute.

Un *arbre*, *deux* images d'*homme* et, au-dessus, *une tête démon* : caractère que les Lettrés chinois n'expliquent ıs.

Une *fille* ou *femme* entre *deux arbres*, a la signification : *convoiter*.

La *femme*, et le *dragon* qui est le signe du ciel ou de eu, c'est être *sourd*[1], sourd de cette surdité spirituelle ınt Eve s'est la première rendue coupable en fermant reille et le cœur à la voix divine de sa conscience.

La *femme* avec le signe de *se cacher* et *mourir*, c'est rdre, *causer la ruine*.

La première femme a frappé l'humanité d'un coup neste en vraie ennemie : la *femme* avec le signe du *up*, c'est *ennemi*[2].

La femme par sa chute a été la cause de la malédic- on de la terre ; la terre maudite a produit des plantes néneuses, et l'agriculture avec ses fatigues est une iite de cette même malédiction (P. II, 56 sq). Le signe : *mère* a le sens à la fois de *mère* et de *poison*, comme la mère par excellence, Eve, était la source de tout

[1] Piper, p. 91. — *Ciel* sur *cœur*, c'est *honte*, parce que, selon ;hang-tsien, « on a toujours à rougir de sa négligence à le servir. » bot, p. 308.

[2] Piper, p. 83.

ce qu'il y a de venins mortels dans le monde moral et dans le monde physique. Le *poison de l'aiguillon* des insectes ou des scorpions s'écrit avec les deux signes de *mère*, et de *soc de charrue* : que le soc soit comparé à un aiguillon, cela se conçoit à la rigueur; mais sans la chute d'Eve, que ferait ici le signe de mère[1]?

Les Chinois rapportaient à la femme et à sa chute jusqu'aux éclipses du soleil et de la lune; car ils étaient convaincus que ces phénomènes n'auraient point eu lieu si l'homme n'avait point péché, et qu'ils sont en rapport avec la corruption des peuples (P. I, 468). Aussi le caractère d'éclipse est-il formé de *femme* et de *manger* (de l'arbre défendu)[2].

Cependant, le protévangile transforme aux yeux d'Adam la femme, source de mort, en une source de vie et de salut : car c'est d'elle que naîtra le vainqueur du serpent. Le même contraste s'offre à nous dans les hiéroglyphes historiques de la Chine. Ce même être qu'on semble ne pouvoir assez humilier, assez injurier, se trouve être subitement comblée d'éloges. *Femme* et *esprit* (l'Esprit de Dieu qui la renouvelle, ou qui la rendra mère), c'est *bonheur*, et on lit quelque part que « la femme est la portion de la création la plus divine[3]. »

III. La grande Sécheresse.

Nous n'avons trouvé dans les hiéroglyphes aucune trace distincte de la sécheresse de Gen. Nous ne ferons ici que noter les symboles suivants :

Comme Méduse (P. II, 140), po est à la fois une *femme*

[1] Piper, p. 106 sq.

[2] Chi-King, p. 284. Piper, p. 83.

[3] Racine. 38 sous le signe Miao. Le texte ajoute : *et la plus enchanteresse;* commentaire profane d'un texte sacré. Piper, p. 83, 84.

: *grande beauté* et *le démon de la sécheresse.* Il s'écrit par *mme* et par *tirer,* qui a sans doute ici le sens de sous-aire à la terre toute son humidité [1].

Le sang d'Uranus mutilé est la grande pluie qui met ı au fléau du feu et rend à la terre sa fécondité. Les uinois disent de l'eau qu'elle est le sang de la terre (et ; marais sa respiration).

Pluie et *soupir,* c'est *pluie obtenu par des vœux,* telle que t celle qui mit fin vers l'an 1750 avant Jésus-Christ u au temps de Joseph) à une famine de sept ans sous hing-tang qui était allé dans un désert faire sa prière.

piété que montrent les Chinois dans de tels fléaux, ille en plein dans l'ode du Chi-king relative à la sé-eresse de l'an 822 [2]. Cette ode donne la clef des my-ɜs védiques des Angiras allant sur les pas de la Chienne la Prière à la recherche des nuées dérobées par les mons.

IV. Le Déluge.

Eau et *descendre du ciel,* c'est *une pluie extraordinaire.*

Eau, *bouche* (la parole de Dieu), et *huit* (les huit per-ınes dans l'arche) : *déluge, inondation générale.*

Bouche, barque et *huit* : *navigation heureuse.*

Eau et *vaisseau* sous le *triangle* divin : *favoriser, sauver,* ɩ*apper au péril.*

KUU-TCHA est un *radeau* ou *navire en poutres équarries* ; *flottait sur la mer d'Occident.*

Piper, p. 87 Au cycle de Méduse appartiennent les Grées, par ɩuelles nous entendons l'océan de sable, ou le Sahara à la surface ée : PHO désigne *la face ridée de la mer et d'une vieille femme,* ;'écrit par *femme* et par le signe de PO, qui a le même sens de *e ridée,* p. 93.

[1] III, 3, 4

Le corbeau est allé à l'eau, disait-on proverbialement en Grèce des gens qui s'attardent en chemin (P. II, 194). POUH en Chine est une particule négative, et s'écrit par le signe d'un *oiseau qui s'envole vers le ciel, plane longtemps dans les airs et ne descend pas*[1]. Comment méconnaître à ces traits le corbeau de l'arche qui ne revint pas? et par quelle autre association d'idées un oiseau aurait-il le sens de *non*? Mais aussi quel vif et net souvenir les Chinois n'avaient-ils pas de l'histoire et de la révélation du monde primitif pour faire du corbeau de Noë une négation, et de l'oiseau planant sur le chaos le symbole de l'accomplissement (P. I, 217)?

L'arche était faite de cyprès, et le cyprès ou le pin est partout l'arbre diluvien (P. II, 189). Le pin, en Chine, est l'arbre par excellence, et le signe du bois qui est un des cinq éléments; il fut aussi l'arbre sacré de la dynastie des Hia, qui est la plus ancienne de toutes et la plus voisine du déluge.

Huit, bouche, homme, aliments, c'est un sacrifice ancien, dont on ne sait rien (P. II, 202).

Descendant avec *huit* ou avec *deux*, c'est *postérité*. Le genre humain est donc issu ou des huit personnages de l'arche ou des deux du paradis. *Fils* au milieu de *huit* : *tirer son origine*.

Lopi, à l'article *Soui-tchi*, après avoir raconté que les saisons furent changées, le jour et la nuit confondues, ajoute : « Il y eut alors de grandes eaux dans tout l'univers, qui réduisirent les hommes à la condition des poissons. » Ce qu'un seul caractère peint avec bien plus d'énergie[2]. Il est fort remarquable qu'au Mexique l'âge du déluge est figuré par des hommes nageant comme des poissons dans la mer (P. II, 388).

[1] Piper, p. 35.

[2] *Mémoires*, t. I, p. 158.

Bâtir et *vaisseau*, c'est *créer*; car l'époque de l'arche it celle d'un renouvellement de la nature et d'une derière création (P. II, 175 sq.)[1].

Les terreurs du déluge avaient porté de fort bonne eure les hommes à sacrifier à Dieu leurs enfants '. II, 413). Les Chinois n'ont jamais offert, croyonsous, de victimes humaines, et cependant le symbole 3 *fils* entre dans le caractère de *sacrifier*[2].

Le sentiment dominant dans le culte était une *relieuse frayeur* (P. II, 395) : car tel est le sens du caracre de *cœur* et *vase sacré*. *Vase sacré* et *homme*, c'est *ur*; car l'homme ne se croyait purifié que par sa foi et n culte.

Les caractères d'*ancien* et de *se servir* mis à côté de lui du *vin*, c'est *défense de boire du vin*, défense qui ite des premiers âges (P. II. 206)[3].

VI. La Dispersion.

Le signe de *huit* dans celui de *bouche* a le sens de *se sperser*. Les descendants des *huit* habitants de l'arche *sont dispersés*, lorsque leur *bouche* n'a plus parlé la ême langue.

L'image *tour* toute seule signifie par métaphore, *se séwer, s'en aller, fils qui quitte son père*.

TSOU, qui s'écrit par *tour* et *sacrifice*, signifie *aïeul*, *chef famille*, *origine*, *commencer*[4].

[1] Piper, qui semble ne pas admettre de *caractères historiques*, ne ut ici échapper à la pensée du déluge, p. 106.

[2] De Paravey, *Essai sur les Lettres*, p. XXV.

[3] Au reste, on ne sait à quelle époque remonte la vigne en Chine. le y était connue cent vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne. Plus rd on l'a détruite parce qu'elle détournait de l'agriculture. *Mém.*, II, p. 423.

[4] *Mémoires*, t. I, p. 171.

Le dernier des Hia fit bâtir, « pour résister aux surprises de l'eau, » une tour immense qui coûta des sommes énormes, et il acheva ainsi d'irriter le peuple contre lui. Une autre tour non moins célèbre avait, disait-on, mille pas de diamètre et mille pieds de hauteur; on y montait par un chemin en spirale. La légende veut que Fo-hi en ait déjà construit une. Les tours isolées sont très-communes en Chine [1]. Ces édifices forment le chaînon intermédiaire entre la Tour de Babel et les Téocalli du Mexique. Mais revenons aux hiéroglyphes.

Ceux de *brique* et de *tuile* sont de la plus haute antiquité, et tandis que les Chinois, d'après leurs traditions, n'ont jamais tracé un caractère sur les briques, TCHOUAN signifie à la fois *brique cuite au feu* et *traditions*, *commentaires*. Or, il faut aller en Babylonie pour trouver des briques qui soient chargées d'inscriptions et qui conservent la mémoire des faits [2].

[1] *Mémoires*, t. I, p. 224.
[2] De Paravey, *Ninive*, p. 4.

CHAPITRE II.

Istoire de l'humanité d'après les traditions isolées.

I. Création de l'homme.

Niu-va, qui a fait le ciel, « a pris de la terre jaune et
ı a formé l'homme : c'est ainsi que l'homme a com-
ıencé [1] (P. II, 10). » Le jaune est la couleur sacrée des
hinois, qui a été substituée au rouge de la tradition
rimordiale ou biblique.

Dieu se nomme le Grand Homme ; aussi Mencius dit-
[2] : « Qui épuise son propre cœur, connaît sa nature,
qui connaît sa nature, connaît le ciel (ou Dieu). »
es livres moraux des Chinois supposent à chaque page
ıe la nature humaine est apparentée à la nature di-
ne, ou que l'homme a été fait à l'image de Dieu.

L'être qui porte en soi l'image de la Divinité ne peut
re anéanti. Aussi la foi dans l'immortalité de l'âme
ait si vivante au cœur des Chinois que le culte des an-
ètres faisait la moitié de leur religion, et que Confucius
eut qu'on rende aux morts les mêmes devoirs qu'aux
ivants. On marie même solennellement les deux jeunes
ens qui sont morts entre les fiançailles et la noce (P. II,
56) [3].

[1] Chou-king, *Introd.*, ch. XIII.
[2] Sionnet, p. 26.
[3] *Histoire générale des voyages*, t VI, p. 157.

I. [illegible]

Les Chinois ont leur âge d'or [illegible] dans les descriptions qu'ils en font, il nous est difficile de discerner ce qui est tradition nationale [illegible] et imaginations des poëtes. Ce qui est [illegible], c'est que le [illegible] parle d'un arbre de vie qui croît sur la montagne, et des fruits [illegible] de l'arbre, des plantes [illegible] du jardin [illegible] ; c'est que les écrivains postérieurs [illegible] font allusion à l'arbre [illegible] d'obéissance, Pou-sang (P. II, 23), à un arbre d'immortalité [illegible] sur le Kouen-lun ; c'est que dans un drame [illegible] figure le célèbre pêcher, Fan-tao, dont les fruits rendent immortels ceux qui en mangent.

II. Le Serpent séducteur et la Chute.

L'Y-king parle d'un dragon qui s'est révolté par orgueil, qui a voulu monter au ciel et qui a été précipité dans les abîmes (P. I, 308). Kong-kong, le démon du déluge, a un corps de serpent noir, et il est certainement le même que le dragon noir qu'a tué Niu-va [2].

[1] Chi-king, p. 90, 161. Chou-king, *Introd.*, p. 8. Sionnet, p. 42. *Mémoires*, t. I, p. 106. *Chine moderne*, t. II, p. 162. Il y aurait pour un sinologue une dissertation fort intéressante à faire sur les *arbres mystiques des Chinois*.

[2] *Sionnet*, p. 46 sq. *Chou-king*, *Introd.*, ch. XIII. — Neuf est le *chiffre du mal* (P. I, 416) en Chine comme en Grèce. L'Hydre de *Lerne*, symbole du mal, a neuf têtes, et un livre chinois très-ancien *contient* l'image d'un serpent avec neuf têtes humaines, l'image d'un *tigre*, et *celle* d'un paon qui a neuf têtes, dont une, celle du milieu, est plus *grosse* que les autres. On ne trouve point de ces monstres à *quatre*, six, huit, dix *têtes*. (*Mémoires*, t. I, p. 393.) Nous verrons *plus bas neuf* mauvais esprits apparaître sous Caïn.

Dans un tableau hiéroglyphique de la création (P. II, 6), la première femme se nomme la Femme-Serpent. antique proverbe fait de la femme la cause de tous maux de l'humanité (id. 33). Le Chi-king dit en plusurs endroits qu'elle est une échelle de calamités et malheurs; que c'est d'elle et non du ciel qu'est venu bouleversement; qu'elle a cherché ce qu'elle aurait fuir, et abandonné celui qu'elle aurait dû aimer seul. e Seigneur veut rendre à l'homme sa première vertu... us possédions d'heureuses campagnes : la femme us les a ravies. Tout nous était soumis : la femme us a réduits en esclavage. »

« Ce qui a perdu l'homme, » dit Tchouang-tsé, « c'est désir immodéré de savoir. » Et la Genèse nous dit a que ce désir fut une des causes de la faute d'Eve. La chute de l'homme a troublé la nature elle-même : ès que l'homme eut acquis la science, » dit Lopi, ous les êtres devinrent ses ennemis. La nature se corupit, et alors tous les oiseaux du ciel et les bêtes champs, les reptiles et les serpents s'étudièrent à vi pour nuire à l'homme[1]. »

IV. Le Protévangile.

La promesse d'un Sauveur faite à nos premiers paits, si l'on pouvait juger de la vie réelle par les livres s Sages, serait devenue l'unique espérance des Chis, et le Saint serait le grand objet de leurs désirs. Saint, disons-nous, car le Sauveur a été pour eux, le Vainqueur du Serpent, un Hercule, un Crichna, Horus, ni le Libérateur qui console et réjouit, un nysus Lysius, un Bacchus Liber, mais le Saint et le

[1] Sionnet, *p. 44.*

Parfait, qui doit naître de la femme seule ou d'une vierge (P. II, 95 sq.).

Comme ils voyaient, d'après une intuition typique toute pareille à celle des Hébreux, des images et des précurseurs du grand Saint chez tous les personnages qui se signalaient à leurs yeux par une éminente sainteté, ils ont attribué à la plupart d'entre eux une naissance miraculeuse (id. 71, 89).

V. Tubalcaïn.

Nous ne connaissons aucune tradition chinoise relative au meurtre d'Abel, et nous arrivons d'emblée à Tubalcaïn. Ce fils de Lémec est le Vulcain des Phéniciens, et Vulcain dans les poëmes d'Homère est l'inventeur d'automates : Koung-chou-tseu, dont le petit nom était Pan, était doué de tant d'intelligence et de génie qu'il avait construit pour sa mère un homme en bois qui remplissait les fonctions de cocher, de façon qu'une fois les ressorts lâchés, aussitôt le char était emporté comme par un mouvement qui lui était propre[1].

Mencius l'associe à un contemporain de Hoang-ti ou Adam, qui était fameux par sa vue excessivement perçante, *Li-léou*. C'est le *Lyncée* des Chinois, et Lyncée est un personnage des premières origines de l'humanité.

VI. Les Centaures.

Les Centaures, fils de la Nuée, sont des cavaliers postérieurs aux pluies qui ont mis fin au fléau du feu et antérieurs au déluge (P. II, 151). Les Ting-ling ont,

[1] *Mencius*, II, 1, avec la note de M. Pauthier. Voyez plus bas les *Ribhous* de l'Inde.

›mme les Centaures, un corps d'homme et des pieds
: cheval. Le caractère Ling est placé sous la clef de la
uie ou des *nuées*. Ting-ling signifie : *intelligence virile*,
ande, *forte*, et Chiron est la personnification de l'intel-
gence et des arts des Caïnites. Ce Centaure a été placé
r les Grecs dans le ciel au même lieu où la sphère
inoise nous présente le *préfet de la cavalerie* et les *ca-
liers des chars*. Enfin, on serait tenté de retrouver le
m même de Centaure sur un planisphère japonais, où
Russie porte le nom de Kontouriya.

Les temps postdiluviens et historiques ont eu leurs peu-
s de cavaliers comme le monde primitif. Il n'est donc
int surprenant que le nom de Centaure ait passé des
inites aux Scythes et autres nomades de l'Asie cen-
le. C'est ainsi que dans les livres historiques ou géo-
aphiques des Chinois, les Ting-ling, en dépit de leurs
nbes de cheval, figurent parmi les nations voisines
l'Empire du Milieu. Ils habitent les steppes du Tur-
stan et de la Sibérie méridionale, font trente lieues
un jour, et se divisent en plusieurs peuples dont le
is célèbre est celui des Ou-sun. Cette confusion entre
Centaures du monde primitif et ceux du monde ancien
ste pareillement en Grèce. Il est digne de remarque
e les marbres du Parthénon et de Phigalie associent
Centaures aux Amazones, tandis que Justin donne
elles-ci pour alliés des Scythes, cavaliers et nomades
nme les Ting-ling[1].

VII. Les Filles des hommes.

Les Filles des hommes qui séduisent les Fils de Dieu,
paraissent dans la Genèse comme une race nouvelle
ne merveilleuse beauté (P. II, 164).

[1] De Paravey, *Dissertation sur les Ting-ling* Paris, 1839.

La Grèce connaissait deux races d'Amazones, aussi célèbres par leur beauté que par leur courage : les Amazones d'Orient ou d'Asie Mineure qui appartiennent aux temps postdiluviens, et celles que Diodore place vers l'Occident, en Libye, dans une île, et que nous croyons antédiluviennes (153 sq.).

En Chine on parle de *Vierges* orientales, dont on place le royaume vers le Khotan, ou vers l'Inde, ou dans le Caboulistan, ou vers la mer Caspienne, et de *Vierges des joies du soir* ou *du couchant*. Ces Vierges ou Niu-mou ont les unes et les autres « des cheveux et un aspect admirablement beaux » et jouissent d'une grande réputation de justice. Elles ne sont point, sans doute, guerrières comme les Amazones, et si le dessin chinois qui accompagne le texte les représente avec un seul sein, cette difformité, sur laquelle le texte garde le silence, est uniquement due à l'inhabileté du peintre[1]. Toutefois il paraît bien que les Chinois avaient gardé, comme les Grecs, le souvenir d'une antique race de femmes d'une extraordinaire beauté, et reporté les vieilles légendes sur des faits récents, qui en ont été complétement altérés. Mais les fables chinoises sont trop pauvres pour qu'on puisse les discuter longuement, et nous ne faisons que les noter en passant[2].

VIII. Longévité extraordinaire.

Nous avons vu les Chinois bannir du paradis la mort, qui a donc été introduite dans le monde par le péché,

[1] La fable des femmes qui n'ont qu'un sein est propre à la Grèce, et provient d'une fausse étymologie qui n'est possible que dans la langue des Hellènes.

[2] Voyez pour les faits, de Paravey, *Dissertation sur les Amazones*.

[q]ui d'après la Genèse n'a opéré que fort lentement [son] œuvre de destruction dans le corps et l'âme. Telle [est] aussi la pensée des Chinois quand ils nous disent, [dan]s leurs traditions à demi hindoues, « que dans les [deux] premiers Ki l'on comptait dix mille ans pour le [gran]d âge de l'homme, que ceux qui tenaient comme [le m]ilieu vivaient mille ans, et qu'enfin la vie la plus [cour]te était de quelques centaines d'années. » — « Tant [qu'o]n n'entendit point parler de cuire ni de rôtir (c'est-[à-di]re jusqu'au déluge chez les Séthites), les forces de [l'hom]me ne s'affaiblissaient point[1]. »

IX. Le Déluge.

[L]e souvenir du déluge de Noë s'est conservé non-[seul]ement dans certains hiéroglyphes des Chinois, mais [auss]i dans leurs deux plus grandes fêtes annuelles, celle [des] eaux et celle des lanternes. Toutefois, de même [qu'il]s ne comprennent plus ces hiéroglyphes, ainsi le sens de ces fêtes s'est perdu parmi eux.

[O]n serait sans doute en droit de m'objecter que les [Chin]ois placent l'institution de ces deux fêtes dans des [temp]s relativement assez récents. Mais quelles qu'en [soie]nt la date et la vraie patrie, au moins méritent-[elles] notre attention par la solennité et l'éclat avec les-[quel]s on les célèbrent.

[L'] une a lieu pendant l'hiver, en février, quinze jours [avan]t le renouvellement de l'année ; l'autre en juin, aux [appr]oches de l'été. L'une est celle des eaux, l'autre au [cont]raire celle du feu. Et cependant elles ont ceci de [com]mun que dans toutes les deux on cherche un per-[sonn]age qui a disparu. Or, nous savons que cette re-[cher]che est un mythe diluvien (P. II, 234).

[1] Chou-king, *Introd.*, ch. VII.

Dans la fête des eaux, on court le long des fleuves en cherchant à grands cris Peyroun. Ce Peyroun était le roi pieux et aimé des dieux, de l'île Maurigasima[1], voisine de Formose, où vivait un peuple riche et industrieux, mais voluptueux et impie. Les dieux, ne voulant pas perdre ce roi avec son peuple, lui envoyèrent en songe l'avis de s'enfuir dès qu'il verrait les idoles In et Io[2], qui protègent les temples, devenir rouges. Peyroun prévint ses sujets, qui se rirent de sa crédulité, et peignirent en rouge ces idoles pour se divertir. Peyroun s'enfuit sur une barque avec sa famille, et à peine aborda-t-il en Chine, que l'île fut engloutie. Il se retira dans une contrée inconnue, sans qu'on ait jamais su ce qu'il était devenu. Ce roi est le Xisuthrus des Chaldéens, son île une Atlantide, son histoire celle de Noé.

Cependant, suivant une autre version, le personnage qu'on cherche dans la fête des eaux, serait non pas un roi sauvé d'un cataclysme, mais un mandarin qui s'est noyé comme Dictys, comme Bormus, comme Argennus, comme Osiris-Horus qu'Isis cherche en tout lieu (P. II, 230).

Enfin, une variante de ce dernier mythe veut que ce soit la fille du mandarin qui se soit perdue sur les bords du fleuve, peu après la fondation de l'empire. On dirait Nijola des Lithuaniens (P. II, 231).

Chaque variante nouvelle, chaque nouveau mythe ne fait que mieux démontrer l'origine diluvienne de la fête chinoise des eaux.

La fête des lanternes, pendant laquelle toute la Chine paraît en feu, est sœur de la fête des lumières à Saïs

[1] Que signifie le nom de Paracelles que l'on donne à cette île dans l'*Histoire générale des voyages*, t. V, p. 318? Ce nom n'est pas chinois.

[2] On a supposé que In est Yang, et Io, Yin (P. II, 475; I, 430).

ll, 254). Non-seulement elles se célèbrent toutes les
x de nuit et par de brillantes illuminations; mais en
pte, on représentait le drame sacré de la passion
iris avec les courses errantes d'Isis, et en Chine, on
bre la commémoration du mandarin qui chercha, en
, sa fille sur les bords du fleuve, avec des flambeaux,
ccompagné d'une foule de peuple dont il s'était fait
er par sa vertu.

es Chinois ont d'ailleurs oublié le vrai sens de leur
des lanternes. Ils la passent dans de grandes ré-
ssances, qui rappellent celles de la résurrection
iris ; mais ils n'ont pas auparavant des jours de deuil
e lamentation. Ils se masquent et se déguisent, et
des représentations théâtrales : mais au lieu du
ne d'Osiris, ce sont des combats, des danses, des
ses de marionnettes, et de magnifiques feux d'arti-
La fête est bien une fête de renouvellement ; mais
enouvellement de l'année et non pas de celui de
nanité. Le signe du Verseau, dans lequel la fête a
se nomme la résurrection du printemps, et le jour
précède la nuit de l'illumination est celui de la fête
abourage, où l'on conduit en procession une vache
erre cuite, aux cornes dorées, d'une monstrueuse
ideur, que suit par derrière un enfant, ayant un
chaussé et l'autre nu, et qu'il fouette de temps
emps comme pour la faire avancer. Cette flagella-
se retrouve en Egypte ; ce pied nu, dans le mythe
de Jason ; la vache, symbole de la terre et de l'a-
ulture, chez tous les peuples anciens[1].

'impression de terreur que le déluge avait laissée
s les esprits, est attestée par le Kouei-noir, pièce

[1] *Histoire générale des Voyages*, t. VI, p. 160 sq.; 194; t. V, p. 522 sq.

CHAPITRE III.

Histoire des patriarches du monde primitif.

Le Chou-king, par l'allusion qu'il fait au personnage antédiluvien Tchi-yéou[1] nous atteste l'existence, au temps de sa rédaction, de traditions chinoises relatives à la primitive humanité. S'il ne les a pas recueillies, c'est que le but de son auteur était, non point de donner une histoire complète de sa patrie, mais de démontrer par des faits, choisis avec réflexion, que le Ciel renverse les dynasties royales quand elles se rendent indignes du trône par leurs crimes, et comble de ses bénédictions les princes saints et pieux (P. I, 150).

Mais le Chou-king est-il tout entier un livre historique? Nous ne le pensons point. En effet, cet écrit se divise en quatre parties, dont la première fait une étrange disparate avec les trois autres. Le dernier livre, qui comprend la dynastie la plus récente et par là même la mieux connue, celle des Tchéou, ne compte pas moins de trente chapitres. On en compte neuf encore dans le livre qui précède et qui traite de la dynastie des Chang. Celle des Hia, la plus ancienne, n'a plus fourni de matériaux que pour trois chapitres fort courts et surtout presque entièrement vides de

[1] P. IV, ch. XXVII.

s : ce sont des siècles si reculés que tout souvenir n est à peu près perdu. Puis tout à coup, en re-ntant toujours le fleuve de l'histoire chinoise et en rochant de sa source, on se trouve transporté dans temps dont on connaît les moindres événements. n'est pas la marche de la vérité, et aussi le premier e, celui d'Yu, le fondateur de la dynastie des Hia, il plein de faits impossibles et de vertus surhu-ines.

a division de la Chine attribuée à Yu, avec sa régu-té mathématique, est tout idéale, et n'a jamais sté que dans l'imagination des Lettrés du Hoang-ho. t ce chapitre n'est qu'un mélange de souvenirs qui apportent aux travaux successifs des anciens Chinois ux voyages de leurs premiers explorateurs[1].

'u aurait certainement creusé ou desséché plus de , redressé, canalisé, réuni, séparé, conduit à la mer s de fleuves, coupé plus de montagnes que ne l'ont ensemble tous les peuples de la terre depuis leurs ;ines jusqu'à nos jours.

u, Chun, Yao et tous leurs officiers sont de tels lèles d'humilité, de dévouement, de piété, et réus-ent si facilement dans toutes leurs entreprises, qu'il évident que ces chapitres sont un tableau imagi-e de l'Empire chinois, un âge d'or qui devait rir de modèle à tous les siècles subséquents.

our compléter ce tableau, les sages y ont introduit t ce qui, dans le long cours des siècles, a fait la spérité de leur patrie et sa gloire : découvertes, nces, arts, institutions et conquêtes.

n tout cela ils cédaient à la même inspiration qui ssait les Egyptiens à rapporter à l'un de leurs

[1] Voyez Ed. Biot, dans le *Journal asiatique*, 1842. Août et Sept.

premiers rois, au Sésostris de la douzième dynastie de Manéthon, tous les triomphes du Sésostris historique, qui, en outre, défrayaient le mythe d'Osiris.

Les Chinois ont ainsi donné à leurs premiers souverains un empire immense, tandis que toute la scène historique du Chou-king est renfermée dans le bassin inférieur du Hoang-ho et ne franchit pas au sud le Yang-tsé-kiang. Les Barbares serrent de près le peuple civilisateur, ils occupent même à son orient la presqu'île qui est au sud de la mer Jaune.

Si donc Yu est un personnage réel et qu'il ait été le premier roi chinois, on lui a fait l'honneur de tous les travaux exécutés par sa dynastie, et de nombre d'autres que nos géologues revendiqueraient, avec raison, pour leur science. Ses deux prédécesseurs, Chun et Yao, qu'on groupe parfois avec les personnages antédiluviens, sont d'antiques divinités qui se sont, comme tant d'autres, transformées en de simples mortels. On reconnaît leur vraie nature à leur idéale sainteté : « Yao et Chun, dit Mencius, furent doués d'une nature parfaite : Tching-thang et Vou-vang s'incorporèrent ou perfectionnèrent la leur par leurs propres efforts [1].

Chun, qu'on adorait au Pérou (P. II, 498), est le dieu suprême qu'adorait Melchisédec (P. I, 132). Nous pensons que les Chinois, à leur départ des plaines de Sennaar, donnaient à Dieu le nom de Chun, et que ce Chun s'est métamorphosé en un roi lorsque son culte aura fait place à celui du Ciel, ou de Tien.

Ce Chun=Saturne a pour histoire celle du monde primitif, dont il est le dieu : La grange à blé où veut le brûler son père, le méchant Kou-séou, est une image de la terre que dévore, pendant le fléau du feu, l'Uranus

[1] II, 7, 30. Comp. II, 7, 16 et II, 3, 6; Lun-yu, I, 9, 19.

Sanchoniathon, image toute pareille à celle de la four-
ise d'Atri (P. II, 137). Le déluge est indiqué par le
its que Chun est contraint de creuser, et où ses bar-
res parents tentent de l'enterrer (P. I, 222; II, 245).
haine mortelle de Siang pour son frère Chun corres-
nd à la guerre de Samemroumus contre Usoüs (116)[1].
Chun, en sa qualité de Dieu, correspond à l'Elohim de
Bible. Le Dieu qui se manifeste à l'homme, s'y nomme
iovah, Jahvé. Jahvé est Yao, le dieu suprême des
éniciens et des Chaldéens (P. I, 133). Mais Yao est
prédécesseur de Chun, le roi qui ouvre l'histoire des
inois, et ce nom d'Yao ne convient qu'à Dieu, car il
nifie en chinois le *Très-Sublime*[2].
Nous faisons donc passer par le règne d'Yu la limite
re l'histoire de l'humanité primitive et celle de la
ine.

Les traditions des Chinois relatives au monde antédi-
ien sont aussi remarquables par leur authenticité que
leur confusion. Les Chinois avaient conservé le sou-
nir de la plupart des grands personnages antédilu-
ns, et il s'opéra dans leur esprit le même travail que
us avons déjà signalé en Chaldée. Ces êtres mysté-
ux des temps primitifs prirent à leurs yeux des pro-
rtions gigantesques. Ils devinrent les génies protec-
rs de l'humanité, des demi-dieux, de grandes divinités.
, nous avons vu, en exposant les cinq âges du monde
imitif d'après les Chinois (P. II, 383 sq.) que ce peu-
affectionne tout spécialement le chiffre de cinq (P. I,
0) et se plaît à saisir de secrètes analogies entre tous
ordres des choses. Il ne se pouvait donc que les Chi-

[1] Mencius, II, 3, 2.
[2] Chou-king, p. I, ch. I. Argument.

nois ne découvrissent certains rapports entre leurs cinq âges du monde primitif et cinq des principaux patriarches de ce même monde, qui présideraient en même temps chacun, à son élément, à sa saison, à sa région du ciel et à sa couleur. Le choix n'était cependant pas aisé; on hésita sans doute beaucoup, mais enfin on se sera décidé, comme nous le voyons par l'un des king, pour Adam, Abel, Seth, Caïn et Enos.

Mais pour honorer Adam=Hoang-ti, on le plaça au zénith, et Abel=Fo-hi se trouva présider au printemps depuis le nord-ouest, Seth=Chin-nong du nord-est à l'été, Caïn=Chao-hao du sud-est à l'automne, et Enos=Tchouen-hio du sud-est à l'hiver [1].

Fo-hi, prenant ainsi la place de Hoang-ti, devint le premier empereur de la Chine, soit dans la plupart des livres historiques, soit dans l'un des temples de Pékin où se voient sur des trônes fort riches les statues de *tous les rois passés* [2]. Hoang-ti, qui avait été transporté au temps d'Hénoc, fut ravi au ciel par un dragon ailé, qui rappelle l'aigle de Jupiter enlevant l'Hénoc phrygien, Ganymède. Les découvertes d'Adam=Hoang-ti furent attribuées à Fo-hi; l'ordre chronologique des événements fut interverti, et ainsi s'accrut de plus en plus la confusion [3].

[1] De Paravey, *Documents*, p. 27, 39. Hoang-ti se trouve occuper ainsi la place du milieu, qui est la cinquième. « Cinq ne répond à aucun koua, dit de Guignes (*Acad. Inscr.* t. XXXVIII, p. 269); mais placé au centre, on le regarde comme *taï-ki*, ou principe premier, ou maître et directeur de toutes choses. Ce terme est désigné par le *houang-ki*, le *terme*, *pôle* ou *pivot auguste*, qui est le modèle de tout, le Chang-ti au ciel, l'empereur sur la terre. » Au lieu de *pôle* nous disons *zénith*.

[2] *Histoire générale des voyages*, t. VI, p. 34.

[3] *Chou-king*, *Notice* sur l'Y-king; remarques *de Visdelou*.

On finit par donner à ces cinq patriarches le nom et les attributs de la divinité suprême. Ils devinrent autant de Chang-ti divins, qui partageaient avec le grand et unique Chang-ti l'administration du monde [1]. On attribue en particulier à Hoang-ti et à Fo-hi la création même de l'univers.

Pour retrouver l'or de la tradition authentique au milieu de cet amas de fables, il faut distinguer des noms propres et des hiéroglyphes qui méritent une pleine confiance, les simples récits dont rien ne garantit la haute antiquité.

ADAM. Hoang-ti ou le *seigneur jaune*, règne par la vertu de la terre, de même que le *rouge* Adam est tiré de la terre *rouge*, ADAMAH. Le caractère de Hoang est formé de la clef de la *terre*, et de celle du *feu* qui l'échauffe et l'anime.

Ses autres noms sont : *Hien-yuen*, parce qu'il est né sur la colline de la *croix* qui est le symbole de la perfection ; *Ki*, le *très-beau*, et *Kong-sun*, le *père universel de tous*, l'aïeul du genre humain.

Sous le nom de *Yéou-kiong*, il *possède, domine les quadrupèdes féroces*.

Dès le moment de sa naissance, il savait parler, tant était extraordinaire son intelligence.

Son épouse est la fille de la *Côte d'Occident*, et Eve a été prise de la côte d'Adam. Elle se nomme *Loui-tsou*, ou *la grande aïeule qui entraîne les autres dans son propre mal* (P. II, 33). Le caractère *Loui* est formé de la clef des jardinages et de celle de la filature ; il peint donc les occupations naturelles de la première femme ; et aussi Loui-tsou, qui fut regardée comme une divinité,

[1] Chou-king, *Notice sur l'Y-king ; remarques de Visdelou.*

passait-elle pour avoir enseigné aux hommes l'art d'élever les vers à soie et de filer.

Les noms propres et les hiéroglyphes nous ont dépeint l'état d'innocence d'Adam et d'Eve, leur chute et leurs premiers travaux. On attribue à Hoang-ti l'invention de tous les arts ; mais c'est avec ces inventions que les Chinois remplissent indistinctement les règnes de tous leurs souverains primitifs. Nous noterons seulement que Hoang-ti, pour sacrifier au Chang-ti, construisit *Ho-kong* ou le *palais de la réunion.*

Une nuée sans pluie humectait la terre au temps d'Adam : les ministres de Hoang-ti portaient le nom d'*Yun*, ou la *Nuée*.

Adam a traversé la grande sécheresse, et Hoang-ti a combattu *Yen-ti* ou le *seigneur du feu*, qui est le même que Tchi-yéou.

Mais comment a-t-on pu dire de lui qu'il a fait aussi la guerre au démon du déluge, Kong-kong? C'est que le père de tous les hommes est devenu partout le représentant de la première humanité ou des Antédiluviens, et s'est confondu avec le père de la seconde humanité. Nous verrons tous les Manou être à la fois Noë et Adam[1].

ABEL. Le nom d'Abel signifie *souffle:* Fohi a pour nom de famille *Fong*, ou le *vent.*

Abel est sacrificateur et victime : *Fo-hi* est *celui qui soumet la victime*, et par son autre nom, *Pao-hi*, il est *celui qui embrasse la victime.*

[1] Hoang-ti, qui en sa qualité de premier homme, n'avait ni père ni père, une fois transporté à la troisième place, dut recevoir une généalogie. On lui donna pour père, non pas Chin-nong, qui est Seth, son fils, mais un frère de la mère de Chin-nong, et comme il était un des grands saints des anciens temps, sa mère Fou-pao le conçut d'une manière miraculeuse. (Chou-king, Introd. chapitre dernier: de Paravey, *Documents*, p 30 sq.)

Abel est le pasteur juste : *Fo* figure un *homme* avec son *chien* (de berger), et *Hi* nous offre le *bœuf* et l'*agneau* avec la *houlette* dans la *main*. Si l'on supprime le signe du *bœuf*, les trois autres signifient *justice, ce qui est convenable*. On raconte de lui qu'il apprit au peuple à élever les six animaux domestiques, le cheval, le bœuf, la poule, le cochon, le chien et le mouton, non-seulement pour avoir de quoi se nourrir, mais aussi pour servir dans les sacrifices qu'il offrait au Maître du monde, Ching-ki, l'Esprit du ciel et de la terre (P. II, 121 sq.).

Nous pourrions donner à Abel le nom que les Chinois donnent à Fo-hi, de *Tai-hao*, le *très-éclairé*, le *très-grand*, « parce qu'il avait toutes les vertus du Ching ou sage, et une clarté semblable à celle du soleil et de la lune. »

Comme le Chang-ti du premier âge, Fo-hi s'appelle *Tchun-hoang*, le *seigneur du printemps ; Mou-hoang*, le *seigneur du bois ; Gin-ti*, le *souverain des hommes ; Tien-hoang*, le *seigneur du ciel*.

En sa qualité de sage, il a pour mère une vierge, Hoa-su. L'arc-en-ciel dont elle a été environnée, s'explique par la confusion qu'on a faite constamment entre les temps de la palingénésie diluvienne et l'origine de l'humanité. L'enfant d'Hoa-su est *Soui* [1], Jupiter, l'étoile du *bois*.

La sœur et la femme de Fo-hi est Niu-va ou la Nuée. L'antique déesse de la nature, la Cérès, la Minerve des Chinois, réduite à l'état de simple mortelle, a été transformée en la compagne du premier roi.

[1] Le Soui-gin du huitième ki est un autre Fo-hi, et nous avons là un curieux exemple des procédés par lesquels les Chinois remplissaient les siècles imaginaires qu'ils plaçaient avant Adam. (Chou-king, *Introd. chap. VII.*)

« La fille de Fo-hi qui se noie dans le fleuve Lo et qui est devenue l'esprit de ce fleuve », nous paraît être la fille du pieux Mandarin en mémoire de laquelle se célèbrent la fête des eaux et celle des lanternes, ou la jeune humanité issue du premier homme et périssant dans le déluge (196).

Fo-hi avait le corps ou les lèvres de Long (le dragon), la tête de bœuf, les dents de tortue, la barbe blanche et qui tombait jusqu'à terre. La barbe signifie sa haute antiquité ; le serpent, son intelligence pareille à celle du dieu démiurge dont il prenait parfois les fonctions; le bœuf ou taureau, sa puissance productrice et créatrice; la tortue, l'harmonie de toutes ses facultés.

On lui attribuait, comme au premier homme, mais à tort, l'invention de l'écriture hiéroglyphique, ainsi que celle de la médecine, de la musique, de l'astronomie, de la chasse et de la pêche, des armes, etc. Dans toutes ces fictions, il n'y a de vrai que la progression suivante dans l'histoire des armes : « les premières (celles de Fo-hi) étaient de bois, les secondes (de Chin-nong) de pierre, les troisièmes (de Tchi-yéou=Tubalcaïn) de métal. » De même les murailles construites par Fo-hi étaient de terre battue, celles de Chin-nong, de pierre (121). Ajoutons que la guitare de Fo-hi avait un son plein de tristesse, ce qui convient à Abel, le premier martyr[1].

Soui-gin étant le même que Fo-hi (175), nous rapporterons à ce dernier la découverte de l'instrument (SOUI) en bois (MOU) qui produit le feu par le frottement[2]. Cette découverte est attribuée en Phénicie aux Caïnites (115). Mais ces deux pays s'accordent à la faire remonter aux origines du genre humain.

[1] Chou-king, *Introd.* ch. II. De Paravey, *Documents*, p. 26 sq.

[2] Piper, p. 123. Les Chinois ont un autre *Soui* de métal (KIN) qui est un *miroir pour obtenir du feu du soleil.*

CAÏN (P. II, 132). *Chao-hao* est à la fois le successeur et le fils de Hoang-ti ou Adam, et l'on peut bien présumer qu'il est le frère de Fo-hi ou Tai-hao, puisque *hao* est commun à ces deux personnages, et que *chao* signifie *petit, inférieur*, par opposition à *tai, très-grand*. Cette infériorité morale de Chao-hao est un vague souvenir de la piété toute superficielle et hypocrite de Caïn.

Caïn est l'homme du *gain*. *Tchi*, qui est le petit nom de Chao-hao, signifie *gagner*, *acquérir*, *posséder* et a de plus le sens d'*avidité*. Son autre nom *Ky* met encore mieux en lumière ses dispositions coupables, car il a le sens de *convoitise*, d'*égoïsme*, de *désir non conforme à la raison*.

Rien ne rappelle le meurtre d'Abel : on dirait que les Chinois qui ont fait de Chao-hao un de leurs cinq Chang-ti, ont eu soin d'effacer le souvenir de son fratricide.

Toutefois ils le nomment *Hiuen-hiao* ou *Hiuen-tun*, le *noir vociférateur*, et l'on croit reconnaître dans ces cris et cette couleur noire le désespoir du premier meurtrier, et le signe dont le marqua la main de Dieu (20). Les ministres de Chao-hao sont les *Neuf noirs*, Kieou-ly.

Sous Chao-hao, les Kieou-ly « excitent des troubles, corrompent les mœurs ; la justice est bannie ; on ne voit que des fourbes et des magiciens ; tout était déjà dans la confusion. » — « Les peuples négligèrent la saine doctrine pour s'attacher à la doctrine superstitieuse des Kouei et des Chen[1], » qui est celle qu'ont professée plus tard les Tao-ssé et qui tient à la magie (173; P. II, 170).

Chao-hao a reçu le nom de *Kong-sang*, d'un vaste désert où il naquit et qui est à l'ouest de la Chine. Ce désert est celui de Nod, à l'est du paradis et de l'Arménie.

[1] *Mémoires*, t. XV, p. 224.

Caïn a bâti la ville d'Hénoc; Chao-hao, celle de *Kio-féou* ou la *ville dépravée*, où il établit sa cour.

Caïn est le premier agriculteur, et Chao-hao a le premier attelé des bœufs aux chariots faits par Hoang-ti et aux charrues [1].

Chao-hao a réglé les poids et les mesures : c'est ce que Josèphe dit de Caïn (22).

La musique que Chao-hao a inventée est celle du *Ta-yuen*, ou du *grand abîme*.

C'est la postérité de Caïn qui a trouvé et travaillé les métaux, et Chao-hao a régné par la vertu du métal.

Les Cainites. Après une histoire aussi complète de Caïn, on s'apprête à lire celle de ses descendants, et les pages qui suivent sont blanches! Elles ne contiennent qu'un nom, *Kiao-kie*, qui est fils de Chao-hao et qui est l'Hénoc caïnite, mais point de Méhujaël, ni de Méthusçaël, ni de Lémec, ni de Jubal, Jabal, Tubalcaïn, Nahéma. Les Chinois, comme les Chaldéens, ont rejeté l'héritage de la civilisation caïnite, et se sont envisagés comme les descendants des Séthites.

Après Kiao-kie figure bien Ty-ko ou Kao-sin. Mais l'erreur est manifeste, car Ty-ko est un Noë et Noë n'est pas caïnite [2].

Nous revenons sur nos pas et arrivons à Seth d'abord, puis aux Séthites.

Seth. La Chine a une double tradition sur Seth : dans l'une il est un demi-dieu, un Oannès=Thoth=Mercure, c'est Chin-nong; dans l'autre il est un simple mortel et

[1] Lettre de M. de Paravey, d'après l'antique histoire chinoise : *Cha-oey-tong-kien*.

[2] De Paravey, *Documents*, p. XII, 19, 23.

se nomme Tchang-y. Ils ont d'ailleurs, l'un et l'autre, toute une postérité de patriarches qui aboutit au déluge.

a. Chin-nong et ses descendants (P. II, 154 sq.). Chin-nong est, comme Seth=Alasparus, l'inventeur de l'écriture. On raconte qu'il avait tiré les soixante-quatre kouas (*traits*) des huit découverts par Fo-hi; qu'il les avait combinés deux par deux, et qu'il grava sur des planches carrées, des livres qui contenaient les mystères révélés par Chang-ti ou le dieu suprême. Nous avons vu les Sabéens prétendre posséder des livres de Seth, les Phéniciens ceux de Taaut, les Egyptiens ceux de Thoth (27. 104).

Comme Seth=Thoth, Chin-nong a découvert les mathématiques et fondé l'astronomie. Monté sur un char traîné, ainsi que celui de Triptolème, par des dragons qui sont les symboles de l'intelligence divine, il avait le premier, prétendait-on, mesuré la terre, qu'il avait trouvée plus large de l'est à l'ouest que du nord au sud. Ici encore les Chinois rapportent à l'un de leurs premiers empereurs leurs principales découvertes, et l'une des plus extraordinaires est sans contredit celle de l'aplatissement du sphéroïde terrestre vers les pôles.

Comme Thoth=Hermès, « Chin-nong fit une lyre et une guitare, l'une et l'autre pour accorder la grande harmonie du ciel et de la terre, fixer l'esprit, éteindre la concupiscence et remettre l'homme dans la vérité céleste. »

Mais Ching-nong est tout spécialement médecin et agriculteur. En sa qualité de médecin, il correspond à l'Esculape phénicien, fils de Sydyc, et à Imouteph, le Thoth de Memphis. Par son nom qui signifie l'*Esprit laboureur, il est l'Osiris=Bacchus* de la Chine. Ici, sans

Caïn a bâti la ville d'Hénoc; Chao-ha[illegible] ou la *ville dépravée*, où il établit sa c[illegible]

Caïn est le premier agriculteur, et [illegible] mier attelé des bœufs aux chariots [illegible] aux charrues [1].

Chao-hao a réglé les poids et [illegible] que Josèphe dit de Caïn (22).

La musique que Chao-hao a [illegible] *yuen*, ou du *grand abîme*.

C'est la postérité de Caïn [illegible] métaux, et Chao-hao a régné [illegible]

Les Caïnites. Après une [illegible] Caïn, on s'apprête à lire [illegible] les pages qui suivent son[illegible] nent qu'un nom, *Kiao-ki*[illegible] qui est l'Hénoc caïnite, [illegible] Méthusçaël, ni de Lémec[illegible] Nahéma. Les Chinois, [illegible] l'héritage de la civilisati[illegible] comme les descendant[illegible]

Après Kiao-kie figur[illegible] l'erreur est manifest[illegible] pas caïnite [2].

Nous revenons sur [illegible] puis aux Séthites.

Seth [illegible]

était d'une extr...
s le moindre ...
...rses têtes ...
-king dit ...
...uable : Le ...
...is faisaient ...
aucun comme ...
...laire. C'est ...
...ose donc tout ...
...s anciens rois ...
...avec les écrivains ...
les personnages ...
...tain que la Chine ...
... point fait usage ...
temps fort reculé ...
...u septième jour de ...
avons déjà vu San-hoa ...
déluge (135).
...e symbole de la justice et ...
...n-nong a sur la tête ...

...nomme souvent, comme le ...
...égna par le feu. Or Seth ...
...hujaël et de sa séche...
...dentité de Seth et ...
...n sens tout particul...
...nin-nong obtenait ...
...dans l'espace de cin...
...es dix jours une ...
...et la beauté de son...

...mpte huit ...
...pte pare...

..., ch. XIV.

doute, sa ressemblance avec Seth cesse, et il devient le porteur d'un autre cycle de mythes. Mais on conçoit aisément comment les Chinois, pour qui l'agriculture est le premier des arts, en ont attribué la découverte à celui de leurs patriarches qui avait fait celles de l'écriture, de l'astronomie, de la musique et de la médecine. La colline des fleurs où Niu-tong le conçut par le moyen d'un esprit, fait le pendant du jardin fleuri, où l'amante d'Ammon, Amalthée, devint mère du Bacchus libyen. La grotte du mont Li est la même que celle de Nysa. Comme Osiris=Zagreus=Sabazius, il fait la charrue, enseigne aux hommes la culture des champs, ordonne qu'on soit vigilant à cueillir tous les fruits de la terre. C'est à lui enfin, comme à Osiris=Dionysus, qu'on attribue l'invention du vin ; car, « après qu'il eut orné la vertu et fait la charrue, la terre lui répondit par une source de vin qui le fit naître. Avant lui, l'eau s'appelait le premier vin, le vin céleste. » Le mythe d'une source d'eau ou de vin jaillissant subitement du sol se reproduit plus d'une fois dans le cycle des fables bachiques.

Nous venons de voir qu'en Chine comme en Egypte et en Grèce la découverte postdiluvienne du vin est rapportée au même génie ou au même dieu que celle de l'agriculture qui date de l'expulsion du paradis. Mais c'est le propre du mythe de réunir les faits analogues et de les grouper autour d'une figure unique. C'est ainsi que l'on fait tomber le blé du ciel sous Chin-nong tandis que, d'après d'autres traditions, les céréales ont subitement apparu sous Adam ou Hoang-ti. D'ailleurs nous verrons bientôt une autre tradition placer la découverte du vin après le cataclysme.

Nous retrouvons le Seth de la Genèse dans Chin-nong instituant le culte religieux. On nous le représente sacrifiant à Chang-ti hors des murs, au midi, dans

le *temple de la lumière*, *Ming-tang*, qui était d'une extrême simplicité, de terre et de bois sans le moindre ornement. C'est lui aussi qui a établi diverses fêtes ou le calendrier. On lui attribue ce que l'Y-king dit des anciens rois dans ce passage fort remarquable : « Le septième jour qui était le grand jour, ces rois faisaient fermer les portes des maisons, on ne faisait aucun commerce et les magistrats ne jugeaient aucune affaire. » C'est ce qui s'appelle l'*ancien calendrier*. Il repose donc tout entier sur la semaine, et soit que par les anciens rois on entende la dynastie des Hia, soit qu'avec les écrivains indigènes, on reconnaisse en eux les personnages du monde primitif, toujours est-il certain que la Chine, qui dans les siècles historiques n'a point fait usage de la semaine, se souvenait d'un temps fort reculé où cette division du temps avec son septième jour de repos était en pleine vigueur. Nous avons déjà vu Sanchoniathon la faire remonter avant le déluge (135).

Seth est un juste. Le symbole de la justice et de la bonté est le bœuf. Chin-nong a sur la tête des cornes de bœuf.

Enfin Chin-nong se nomme souvent, comme Tchi-yéou, *Yen-ti*, parce qu'il régna par le feu. Or Seth a vécu en effet au temps de Méhujaël et de sa sécheresse. Ce trait confirme en plein l'identité de Seth et de Chin-nong, et il donne en outre un sens tout particulier à la tradition qui porte que « Chin-nong obtenait de la pluie quand il en avait besoin, dans l'espace de cinq jours une bouffée de vent, et tous les dix jours une bonne pluie ; ce qui marque la vertu et la beauté de son règne[1]. »

De Seth à Noë on compte huit patriarches : la dynastie de Chin-nong compte pareillement huit empereurs.

[1] Chou-king, *Introd.* ch. XIV.

Mais les Chinois ne sont pas d'accord sur ce chiffre de huit : tantôt ils le portent à quinze, en faisant entrer dans la liste des fils qui n'ont pas régné et en plaçant en tête trois personnages qui doivent être Adam, Abel et Seth; tantôt ils le réduisent à sept, apparemment à cause de la vertu symbolique de ce nombre ; tantôt ils comptent soixante et dix rois, qu'ils font vivre pendant des centaines de mille ans.

Lin-Kouei serait Enos ; Ti-ching, Cainan ; Ti-ming, Mahalaléel ; Ti-y, Jared. Nous ignorons le sens de ces noms propres chinois ; mais il paraît que nous ne faisons pas fausse route, puisque le fils de Ti-y est Ti-lai, qui signifie *le seigneur* qui est *arrivé, parvenu* au terme de la perfection humaine, et auquel répond Hénoc. Ti-kiu est Méthusçalah, Tsie-king et ses fils Ke et Hi ne parvinrent pas à l'empire. Mais le fils de Ke succéda à Ti-kiu et il fut le dernier de sa race ; son nom est Yu-vang. Il doit être Noë. Or *Yu* contient l'idée de *navire*, *vang* signifie *calamités, mort* ; et ce roi a, comme Noë, trois fils. Mais son histoire a été complétement altérée par l'intercalation de toute cette dynastie entre Chin-nong et Hoang-ti [1]. Nous avons vu que, pour honorer Adam=Hoang-ti, on l'avait placé au zénith ou à la troisième place. Il se trouvait ainsi avoir régné après son fils Seth=Chin-nong. Cette première confusion en amena une seconde : on ne voulut pas séparer Chin-nong de ses descendants et successeurs, et on les plaça tous ainsi avant Hoang-ti. Le dernier d'entre eux, Yu-vang, qui était Noë, se trouva le contemporain d'Adam=Hoang-ti et du fléau du feu. Comme ce fléau avait réduit la terre en un désert aride, on imagina que Yu-vang tenait sa cour dans le désert de Kong-sang [2] et que le démon

[1] Chou-king, *Introd.* ch. XV. — De Paravey, *Documents*, p. 24.
[2] *Où Caïn*=Chao-hao, s'était retiré.

Tchi-yéou vint l'y attaquer. Puis, pour expliquer cette guerre, on fit d'Yu-vang un roi despotique, et de Tchi-yéou un prince tributaire qui s'était révolté. Enfin des fils d'Yu-vang, l'un fut le maître de Hoang-ti, un autre son ministre, et toute l'histoire primitive devint ainsi un vrai chaos.

b. Tchang-y et ses descendants. Chin-nong est le Seth divinisé; Tchang-y est le Seth historique. Il est le fils de Hoang-ti. Son nom signifie *celui qui est de bonne volonté*, et convient à la piété de Seth. Par son autre nom, *Chy*, il est, ainsi que Seth (P. II, 157), *stabile* comme la *pierre*, la *borne*; et quand il s'appelle Chy-nien ou *la pierre de l'année*, il est, ainsi que Seth=Chin-nong, l'astronome qui établit le calendrier [1].

Son fils est Tchouen-hio, c'est-à-dire Enos. Nous le connaissons déjà comme le cinquième des Chang-ti humains, et comme le successeur de Chao-hao. Les Chinois avaient conservé le souvenir que Chao-hao=Caïn était non le père mais l'oncle de l'empereur qu'ils avaient placé après lui : exemple remarquable du respect que l'esprit humain conserve pour la vérité historique au milieu de toutes ses fictions.

Tchouen-hio, *celui qui s'applique soigneusement à quelque affaire*, s'est appliqué à faire cesser les désordres causés sous Chao-hao par les Neuf noirs et à réprimer le culte des Chen et des Kouei [2]. « Il a rétabli le culte religieux en nommant des officiers qui y présidaient. » Or c'est sous le fils de Seth, Enos, qu'on commença à invoquer l'Eternel. L'identité d'Enos et de Tchouen-hio nous semble donc solidement établie (P. II, 159) [3].

[1] De Paravey, *Documents*, p. 20, 26.

[2] *Mémoires*, t. xv, p. 225.

[3] De Paravey, *Documents*, p. 21.

Tchouen-hio engendra Kiong-tchen, qui est Cainan. Le nom même de Cainan rappelle celui de Caïn, précisément comme celui de Kiong-tchen fait celui de Kiong-sang ou Chao-hao. Cainan est celui *qui bâtit un nid*, et Kiong (qui signifie *limite*, et *pauvre*, *abandonné*) est sous la clef des *cavernes* et des *nids*, tandis que Tchen est le nom de la *cigale*, de cet animal dans lequel a été métamorphosé un autre patriarche antédiluvien selon les traditions grecques (P. II, 161).

Kiong-tchen engendra King-kang, c'est-à-dire *celui qui adore et magnifie*. C'est la traduction exacte de Mahalaléel, fils de Cainan.

King-kang engendra Kiu-vang, qui doit être Jared.

Kiu-vang engendra Kiao-nieou, ou Kiao-gou. C'est l'Hénoc séthite, et nous avons vu que l'Hénoc caïnite porte un nom tout semblable, celui de Kiao-kie. Cette ressemblance entre le septième patriarche fidèle et le fils du fondateur de la ville dépravée prouve que celle de Kiong-tchen (Cainan) et de Kiong-sang (Caïn) n'est pas accidentelle.

A dater de Kiao-gou la tradition s'altère. Au lieu d'un Méthusçalah, d'un Lémec, d'un Noë, nous trouvons un homme *aveugle* et *sourd*, Kou-séou, le mari d'une méchante femme, le père de l'orgueilleux Siang, et du pieux Chun que sa mère maltraite. Mais la vérité historique perce au travers de la fable. Kou-séou est la personnification de l'humanité antédiluvienne sous les trois derniers patriarches séthites. Elle n'avait ni yeux ni oreilles pour la volonté divine; elle persécutait les fidèles (Chun), elle enfantait des êtres pleins d'un orgueil insensé (Siang), comme Cassiopée ou Niobé. Chun=Saturne représente la race divine au temps du déluge: aussi répare-t-il les maux de la grande inondation, et porte-t-il le nom de *Yu-Chun*, qui contient l'idée de navire.

Chun, dans la légende, est un Noë; le Chou-king fait de lui un personnage historique des temps postdiluviens. On ne pouvait donc lui donner pour fils Noë, et cependant la tradition terminait la famille de Tchang-y par un Noë, par le vrai Noë de la Chine, Ti-ko ou Kao-sin. Que faire de Ti-ko? Où le placer dans les généalogies du monde primitif? La dynastie de Chin-nong aboutissait à Yu-vang=Noë; on ne pouvait donner à Yu-vang pour successeur Ti-ko qui est sa doublure. Mais Chao-hao=Caïn n'avait qu'un seul descendant, Kiao-kie; il y avait ici une lacune, on la combla en faisant de Kiao-kie le père de Ti-ko. La rectification à opérer ici est fort simple : elle consiste à rendre à la race de Seth le dernier de ses patriarches et à l'ôter à celle de Caïn qui n'a aucun droit à le posséder.

D'après son nom Ti-ko est, comme Noë et Xisuthrus, *le patriarche averti* de Dieu *avec une très-grande sollicitude.* Quand on l'appelle Kao-sin-chy, il appartient à une *famille* qui éprouve *de grandes angoisses*, c'est-à-dire à celle qui, d'après les Chaldéens, a demeuré sur la *montagne des angoisses* jusqu'aux approches du déluge.

Comme Noë, il a trois fils, Yao, Héou-tsi et Sie, qui réparent les maux causés par la grande inondation, ou de qui sont issus les fondateurs d'antiques dynasties impériales. D'après une autre tradition chinoise, les fils de Ti-ko auraient été au nombre de quinze; ces quinze chefs de peuples se retrouvent dans les quinze fils du Noë de la Perse, Frévak, et dans les quinze ancêtres des Aztèques (P. II, 552)[1].

[1] De Paravey, *Documents*, p. 14-16, 25. 51.

Nous voici parvenus aux fils de Noë, et nous n'avons cependant point encore épuisé les traditions des Chinois sur les temps antédiluviens. Le Chou-king lui-même nous parle de deux grandes époques de corruption, que nous rapportons à ce monde primitif, et qui nous expliqueront les mythes de Tchi-yéou, des Miao, de Kong-kong et de Niu-va.

1. *Tchi-yéou.* « Selon les anciens documents, dit le Chou-king, Tchi-yéou fut le premier des rebelles, et sa rébellion se répandit sur tous les peuples qui auparavant vivaient dans l'innocence et qui se pervertirent; des voleurs, des fourbes et des tyrans parurent de tous côtés. »

« Au commencement du monde, selon le Tchéou-fou, Tchi-yéou n'ayant pas voulu reconnaître le grand roi par excellence, le Tien suprême ordonna à Hoang-ti de le tuer [1]. »

Tchi-yéou est Typhon=Lucifer=Satan. TCHI signifie à la fois, *un ver, un insecte, un être honteux, vil, méchant,* et une brillante *étoile;* YÉOU, *ce qui est parfaitement beau* et *ce qui est entièrement laid.* Il passe pour un fils du ciel, et nous venons de voir qu'il est le premier des rebelles (P. I, 307, 472).

La rébellion qu'il suscite sur la terre où régnait encore l'innocence primitive, est celle des premiers Caïnites. Leurs inventions sont les siennes. On a vu, en effet (206, 211), comment les Chinois étaient soigneux à rapporter à leurs plus anciens princes les origines de tous les arts; mais il est un art pour lequel seul ils font exception : celui de fondre les métaux et de fabriquer

[1] *Mémoires*, t. I, p. 137 sq.

les armes de métal. Cette découverte est due, d'après la Genèse, au caïnite Tubalcaïn, et d'après les Chinois, au démon Tchi-yéou. Ses armes étaient de fer (et non de cuivre), comme celles de Tubalcaïn (208) [1].

Si les Caïnites sont le peuple terrestre de Tchi-yéou, il possède dans le monde invisible une armée de *Tchi-noéi* (*Mei-che*), ou *Mauvais Génies*, qui sont les démons de la Bible. Mais sa ressemblance avec le Typhon égyptien est plus frappante encore; car on lui donne pour compagnons, outre les Neuf Noirs, 9×9 ou 8×9 frères, qui sont les soixante-douze conjurés du Tchi-yéou du Nil (P. I, 311); et de même qu'une grande comète apparut au temps de Typhon, ainsi une comète s'appelle l'étendard de Tchi-yéou. On la retrouve dans le mythe d'Ahriman.

Tchi-yéou passait pour avoir professé et propagé la fausse doctrine des Chen et des Kouei qui avait apparu sous Chao-hao [2].

Tchi-yéou a des ailes comme l'ange déchu, des ailes de chauve-souris comme le diable, des pieds de bœuf, quatre yeux à la tête et six mains comme certaines idoles hindoues qui font la transition aux Titans et aux Géants de la Grèce avec leurs cent bras et leurs corps d'animaux.

Il vivait au temps de Chin-nong, le *seigneur du feu*, *Yen-ti*, et il a usurpé ce dernier nom. Il est *la calamité du feu*, nous dit un écrivain chinois, et l'on ne saurait nous expliquer plus clairement quel genre de guerre il a fait, soit à Seth=Chin-nong, soit à son soi-disant successeur

[1] Il est digne de remarque que le chapitre du Chou-king qui décrit les tributs d'Yu, mentionne le fer parmi les produits du Léang-tchéou.

[2] *Mémoires*, t. XV, p. 224.

Adam=Hoang-ti. Dans le Rig-Véda, le serpent Ahi, à la tête des Asouras, mauvais génies et magiciens, dérobe les nuées pour que la terre soit consumée par le soleil, et à la fin de la sécheresse, s'enveloppant dans ces mêmes nuées, il déclare la guerre à Indra. Ainsi Tchi-yéou, qui lui aussi était un magicien, détrône Chin-nong, règne à sa place sur la terre, résiste aux troupes de Hoang-ti en faisant lever une grande nuée qui leur ôte le jour, livre en trois ans neuf batailles, et enfin dans un combat décisif où il avait produit des ténèbres horribles et un brouillard affreux, est enchaîné par Hoang-ti. Le Ciel avait envoyé à celui-ci en réponse à ses prières, une fille céleste (sans doute Niu-va), avec des armes et des assurances de victoire. On ajoute que Hoang-ti était sur un char, et Tchi-yéou à cheval, de même que dans le Zend-Avesta combattent à cheval le génie de la pluie, Taschter, et celui de la sécheresse, Epéoscho. Les Neuf Nègres, dit-on encore, mangeaient le sable, c'est-à-dire, marchaient sur une terre desséchée, dans un air enflammé et chargé de poussière. Qu'on essaie de décrire en poëte la guerre du Saturne phénicien contre le Ciel qui veut détruire les hommes, et l'on retombera dans les fictions de la tradition chinoise.

Tchi-yéou a été enchaîné, et jeté dans la noire vallée des maux ; mais il n'est point mort. On dirait des citations des Révélations de saint Jean ; mais ce sont d'antiques et permanentes vérités qui datent du peuple primitif (P. I, 309 sq.) [1].

2. Dans le Chou-king, le second séducteur des hommes fut le chef des Miao, et les traits distinctifs de cette époque de corruption furent la cruauté et la magie (P. II,

[1] *Chou-king*, P. IV, ch. XXVII. Introd. ch. XVI. Sionnet, p. 46.

170). « Le Chang-ti, jetant les yeux sur les peuples, ne ressentit aucune odeur de vertu[1]; il n'existait que l'odeur de ceux qui étaient nouvellement morts dans les tourments. » Pleins de compassion pour tant d'innocentes victimes, il détruisit les Miao. Le King ne nous dit pas par quel châtiment? Mais immédiatement après il est question des maux de l'inondation auxquels Yu remédie. Les commentateurs ajoutent que les Miao descendaient des Neufs Noirs, qu'ils renouvelèrent leurs crimes, et qu'ils vivaient au temps d'Yao. Les Miao-tsé des temps historiques, toujours rebelles aux sages empereurs de la Chine, auront donné leur nom aux dernières générations du monde primitif qui s'insurgeaient contre Dieu, et ils auront passé pour la postérité des Neufs Démons qui vivaient au temps de Chao-hao=Caïn.

3. Kong-kong est le Tchi-yéou du déluge, de même que Tchi-yéou est le Kong-kong du fléau du feu.

Comme le chef des Miao, Kong-kong faisait périr misérablement le peuple. Il le chargeait d'impôts, et les exigeait à force de supplices. Comme Tchi-yéou, il employa le fer à faire des coutelas et des haches, et se plongea dans toutes sortes de débauches, qui le perdirent. Il avait, non pas Neuf Noirs, mais bien comme l'Hydre de Lerne, neuf têtes, et avec ces têtes il dévorait les neuf montagnes.

Comme Typhon-apophis, il avait le visage d'homme, le corps de serpent et le poil roux. Superbe comme Lucifer, il se vantait d'avoir la sagesse du sage et disait qu'un prince tel que lui ne devait point avoir de maître. Eni-

[1] On dirait que l'auteur du Chou-king a combiné Gen. VI, 12 : *Dieu regarda la terre*, etc., et VIII, 21 : *L'Éternel respira une odeur, etc.*

vré de sa prétendue prudence, il se regardait comme un esprit pur. Son nom en chinois offre la même idée que Panourgos en grec : l'habileté jointe à la méchanceté.

C'est lui qui est l'auteur du déluge. Génie hostile aux rois pieux, il leur disputa l'empire, et dans sa colère il donna un coup de corne contre le mont céleste Poutchéou; les colonnes du ciel en furent brisées, les liens de la terre rompus; le ciel tomba vers le nord-ouest, et la terre eut une brèche au sud-est (HT. 189).

Ses adversaires sont : Niu-va, la déesse de l'ordre physique que bouleversait le déluge; Kao-sin[1], qui est Noë; le roi de Kong-sang, Yu-vang, autre Noë; Yao, Chun et Yu, personnages des temps qui ont suivi immédiatement le déluge. Quand on lui donne pour ennemi Tchouen-hio, on oublie que ce patriarche est le fils de Seth, pour ne voir en lui que le seigneur de l'hiver, de la pluie et de l'eau, et de même que Tchi-yéou avait enlevé à Chin-nong son titre de *Maître du feu*, ainsi Kong-kong se fit appeler la *vertu de l'eau*, nom qui appartenait de droit à Tchouen-hio. Un de ses fils, Huen-min, est une étoile qui préside à la pluie; un autre est mort au solstice d'hiver et est devenu un esprit malin.

Kong-kong, comme Tchi-yéou, a été « précipité dans l'abîme, et envoyé dans la région des ténèbres[1] . »

Peut-être est-il le Saturne meurtrier des Sémites, et le Chauncaun des Chaldéens (P. I, 132).

4. *Niu-va.* Niu-va est la Neith, la Mylitta de la Chine; la grande et bonne déesse de la nature; la *souveraine Mère, Hoang-mou;* la *lumière pacifique*, *Ven-ming* (P. I, 349).

[1] *Chou-king*, *Introd.* ch. XII. Sionnet, p. 46.

Niu-va a le corps de serpent, car le serpent est le symbole des divinités démiurgiques ; et la tête de bœuf, car le taureau figure la puissance créatrice.

Elle est la matière primordiale : comme Protée, « elle peut en un seul jour se changer spirituellement en soixante et dix manières. »

Mais c'est elle aussi, comme Neith et Mylitta, qui organise la matière et en fait sortir le monde avec son *harmonie pleine*, qu'elle régla d'après les tons affaiblis de sa guitare (P. I, 266).

Source unique de l'harmonie, Niu-va est « la déesse de la paix » dans le monde physique comme dans le monde moral.

Elle est, sous le nom de la *Nuée*, la sœur et la femme de Fo-hi qui règne par la vertu du bois et de la charité, et qui préside à l'âge d'or et au paradis (206 ; P. II, 17).

C'est elle, si notre supposition est fondée, qui vient en aide à l'homme, à Hoang-ti, dans sa lutte contre Tchi-yéou ou la calamité du feu.

Mais sa grande guerre est celle qu'elle soutient contre Kong-kong ou le déluge détruisant la terre. « Elle chassa ce génie, elle tua le Dragon noir pour rendre la paix à la terre. Les brèches que Kong-kong avait faites au ciel vers le nord-ouest, elle les boucha avec des pierres de cinq couleurs (l'arc-en-ciel postdiluvien), qu'elle avait purifiées par le feu. Elle rendit de nouvelles forces à la terre, que l'ennemi avait affaiblie au sud-est. Elle rétablit les quatre points cardinaux avec les pieds d'une monstrueuse tortue (symbole de l'harmonie). La terre étant ainsi redressée, et le ciel mis dans sa perfection, tous les peuples passèrent à une vie nouvelle. »

Dans ce mythe transparent (P. II, 233), Niu-va correspond exactement à Nitocris ou *Neith victorieuse* qui, telle que Pallas-Minerve, n'est la déesse de la paix qu'à la

condition de l'être aussi de la guerre; car elle ne peut maintenir l'ordre sur la terre qu'en livrant au mal de grands combats, et elle doit triompher d'immenses obstacles pour restaurer le monde bouleversé par le cataclysme.

Cependant, après cette restauration de la nature vient l'époque de Typhée et des éruptions volcaniques : Nitocris périt dans les cendres, et Niu-va « *brûle les roseaux* et en ramasse les *cendres* pour servir de digue au débordement des eaux. » Elle avait tiré des flèches contre dix soleils. On raconte le même exploit de son contemporain Yao, qui avait ainsi prévenu l'incendie de la terre (P. II, 291)[1].

Un autre mythe des Tao-ssé, beaucoup plus simple, porte que, « lorsque des eaux immenses inondaient tout et que les pluies ne discontinuaient pas, Niu-va vainquit l'eau par le bois et fit un vaisseau propre à aller fort loin[2]. »

Le mythe de Niu-va contient toute l'histoire du monde physique depuis le chaos au déluge, et Niu-va devrait, semble-t-il, recevoir des Chinois les mêmes honneurs que Neith=Isis des Egyptiens, Mylitta des Babyloniens, Cybèle des Phrygiens. Cependant, cette Souveraine Mère n'est pas même nommée une seule fois dans les king, si nous ne faisons erreur, et il n'existe, à notre connaissance, aucun indice que son culte ait jamais existé en Chine, et qu'il ait été renversé par celui du Ciel ou de Chang-ti. Le monothéisme semble ne s'y être point établi sur les ruines du polythéisme ; on dirait que c'est au contraire par le vrai Dieu qu'a commencé l'histoire religieuse de ce pays, et qu'elle va s'altérant de plus en plus

[1] Chou-king, *Introd.* ch. XIII. *Mémoires*, t. I, p. 183.
[2] *Mémoires*, t. I, p. 158.

jusqu'à tomber enfin dans l'idolâtrie. Il y a d'ailleurs dans ce mythe de Niu-va, tout comme dans ceux de Kong-kong, de Tchi-yéou et de Chin-nong quelque chose qui fait disparate avec le génie positif des anciens Chinois. S'ils ne repoussent pas les symboles, ils n'éprouvent nullement le besoin de peupler le ciel d'êtres imaginaires. Or Chin-nong, Niu-va et Tchi-yéou sont précisément les personnages par lesquels la Chine se rattache de la manière la plus intime au paganisme du monde occidental, et il faut admettre qu'ils appartenaient originairement soit à des races indigènes que les Cent Familles les vrais Chinois auraient déjà trouvées établies dans le pays et avec lesquelles elles se seraient mêlées, soit au peuple primitif des Noachides chez qui le polythéisme aurait été en voie de formation au moment de la grande dispersion. Dans cette dernière hypothèse, ces germes de polythéisme et de mythologie que les Cent-Familles auraient emportés avec elles du Sennaar au Chen-si, s'y seraient conservés, mais sans se développer (sauf peut-être dans la secte des Tao-ssé), étouffés qu'ils étaient par l'action puissante de l'antique monothéisme qui prévalut en plein chez ce peuple privilégié.

Niu-va nous conduit au temps d'*Yao, Chun et Yu*, ou de la grande inondation. Cette inondation, sans être le déluge même de Noë, n'en est pas fort éloignée; au moins dit-on d'Yu que les eaux du déluge s'étant écoulées, il découvrit le vin, et qu'en ayant goûté, il le trouva doux et bon; mais il le rejeta néanmoins, en disant : « Un temps viendra où le vin causera la ruine du pays (P. II, 205) [1]. »

Le déluge a été suivi en Chine de plusieurs révolutions

[1] *Medhurst, China, its State and Prospects*, 1838, p. 6.

locales. Nous avons vu que ce pays compte des chaînes de montagnes de l'époque quaternaire, et que deux lacs immenses situés sur le plateau se sont épanchés sur les bas-pays pendant cette même période géologique (HT., 190). Il faut donc restituer à la nature la majeure partie des changements, dans le cours des fleuves, que le Chou-king rapporte au fondateur de la dynastie des Hia, et ne point chercher dans ses pages un tableau exact de l'état réel du pays. L'imagination du peuple et des sages a certainement remanié les souvenirs qui s'étaient conservés, du désordre dans lequel les Cent-Familles avaient trouvé la nature à leur arrivée de l'occident, et des angoisses des aborigènes qui ne savaient pas se défendre contre les continuels débordements des fleuves. Nous noterons seulement que c'était un temps de *vents violents*, *de tempêtes et de pluies* (P. II, 281) ; que Chun fut envoyé *au pied des grandes montagnes*, qui supportent le haut plateau de la Mongolie, et d'où le Hoang-ho et l'Yang-tsé-kiang descendent vers les immenses plaines qui s'étendent au loin vers l'est jusqu'à la mer ; que *les eaux débordées de toutes parts* ne faisaient que *menacer de tout envahir*, et que si *leurs flots* dans certaines vallées fermées *enveloppaient les montagnes*, *montaient jusqu'à leurs sommets élevés, et semblaient toucher le ciel*, les bas-pays, dont *le peuple implorait le secours* d'Yao, étaient, malgré l'inondation, couverts d'une population plus ou moins nombreuse. Ailleurs sans doute il est dit que *le peuple fut submergé ;* mais ces paroles doivent évidemment s'entendre dans le sens restreint que comporte un cataclysme local, et non dans le sens absolu d'un déluge universel ; car on ne remédie pas à un tel déluge en creusant quelques canaux, et immédiatement après il est question des peuples *qu'Yu* sauva de la mort par les aliments qu'il leur pro-

cura [1]. Mencius est encore plus explicite sur la vraie nature de l'inondation d'Yao : « Dans le temps d'Yao l'empire n'était pas encore tranquille. D'immenses eaux, débordant de toutes parts, inondèrent l'empire; les plantes et les arbres croissaient avec surabondance ; les grains ne pouvaient mûrir; les oiseaux et les bêtes fauves se multipliaient à l'infini et causaient les plus grands dommages aux hommes ; leurs vestiges se mêlaient à ceux des hommes jusqu'au milieu de l'empire. Le peuple n'avait aucun lieu pour fixer sa demeure : ceux qui demeuraient dans la plaine se construisaient des huttes comme des nids d'oiseaux ; ceux qui demeuraient dans les lieux élevés se creusaient des habitations souterraines. Yao, qui était seul à s'attrister de ces calamités... fit *incendier* les montagnes et les fondrières (P. II, 290), et Yu rétablit le cours des neuf fleuves [2]. » Enfin certains commentateurs déclarent expressément que l'inondation n'était pas arrivée au temps d'Yao, mais remontait jusqu'au commencement ; que c'était un mal si ancien qu'il n'y avait pas d'espoir que les eaux s'écoulassent d'elles-mêmes [3].

Les personnages qui figurent dans l'histoire de l'inondation d'Yao, sont la plupart mythiques.

Kouen, le père d'Yu et le fils de Tchouen-hio (Enos), est la personnification de la génération criminelle qui fut détruite par le déluge. « A cause de lui, les cinq éléments furent entièrement dérangés; le Seigneur, courroucé contre lui, ne lui donna pas les neuf grandes lois qui gouvernent le monde ; Kouen abandonna la doctrine fondamen-

[1] Chou-king, édition de M. Pauthier, qui a traduit littéralement les passages les plus importants, p. 48, 49, 58. Comp. Chi-king, III, 1, 10; IV, 3, 4 et 5.

[2] I, 5, 4 ; I, 6, 8.

[3] *Mémoires*, t. I, p. 159.

tale, fut mis en prison (dans l'Orcus, le Schéol, l'Amenthès) et périt misérablement. Yu, qui lui succéda, reçut du ciel ces neuf règles, et alors (sous les Noachides) les lois universelles et invariables qui constituent les rapports des êtres, furent mises en vigueur[1]. »

Les *Quatre Scélérats* que Chun a exilés, sont Kong-kong, le génie qui a détruit la terre par le déluge; Kouen, que nous venons de voir attirer par ses crimes la colère de Dieu sur l'humanité primitive; le chef des Miao, qui est un autre Kouen (220), et Houan-téou, qui est un personnage inconnu[2].

Les ministres d'Yao, Hi, Hi-tchong et Hi-chou, Ho, Ho-tchong et Ho-chou, sont pareillement des êtres mythiques, ainsi que l'indique la symétrie de leurs noms.

Nous avons déjà parlé d'Yao et de Chun, dieux abaissés au rang d'empereurs.

Aussi ne sont-ils ni l'un ni l'autre la souche d'une dynastie royale.

Les fils d'Yao se signalent par leurs vices; et peut-être y a-t-il là quelque allusion aux races des Noachides qui, dès l'origine, s'écartèrent de la droite voie, telles que celles de Cam et de Canaan. L'un des fils d'Yao est Yn-tsé-tchou, qui manquait de droiture et aimait à disputer, et que son père écarta du gouvernement. L'autre est Tan-tchou, superbe, dissolu, cruel et toujours agité[3].

Chun a pour ministres les deux frères d'Yao : Sie, qu'il charge de veiller sur les mœurs; Héou-tsi, qui doit faire semer toutes sortes de grains. Mais ces deux prétendus

[1] Chou-King, P. IV, ch. IV.

[2] Chou-king, P. I, ch. I et II. Mencius, II, 3, 3.

[3] *Chou-king*, P. I, ch. I et V. Ces deux personnages ne sont-ils pas *identiques?*

ministres sont, dans le Chi-king, des sages nés du Ciel et d'une femme, comme tous les précurseurs du Saint parfait (P. II, 117). Le même livre des Vers nous apprend que Héou-tsi, qui nous rappelle le Dschemschid des Ariens, a le premier trouvé les céréales, le riz et les légumes, les a fait connaître aux hommes, a fondé par là la propriété, les lois et les mœurs, et de plus a institué certains sacrifices de gâteaux que célébrait à des jours fixés, dans le jeune et le recueillement, un peuple exempt de tout crime [1].

Héou-tsi, Sie et Yao, tout fils de Ti-ko qu'ils sont, ne correspondent donc point à Sem, Cam et Japhet, et n'ont de commun avec eux que leur nombre de trois et l'époque postdiluvienne de leur mythique existence. Ils représentent, l'un, Héou-tsi, la civilisation qui renaît après le cataclysme ; l'autre, Sie, la loi morale et religieuse; le troisième, Yao, la restauration de la nature.

La preuve que Héou-tsi est bien une représentation des Noachides, ce sont les circonstances de sa naissance. Comme Sémiramis, il a été exposé par sa mère, qui l'a jeté sur l'étroit sentier des bœufs, dans la vaste forêt, et sur la glace, et les bœufs l'ont ranimé de leur haleine, des hommes l'ont trouvé, des oiseaux l'ont réchauffé de leurs ailes [3]. Il y a dans ces quelques lignes d'une ode du Chi-king la clef de vingt mythes occidentaux, tous diluviens, et celui de tous qui reproduit le plus exactement les principaux traits de l'histoire symbolique d'Héou-tsi, c'est le mythe de Habis, roi des Cunètes à l'angle sud-ouest du Portugal (P. II, 238).

Héou-tsi, dans le Chou-king [3], reparaît vers la fin du

[1] Chou-king, P. I, ch. II. Chi-king, III, 2, 1; IV, 1, 1, 10; IV, 2, 4. Mencius, I, 5, 4.

[2] P. I, ch. V.

[3] Chi-*king, III, 2, 1.*

règne de Chun, aidant à Yu à fournir aux peuples leur subsistance. Yu avait sa cour dans le Chen-si, qui fut la première demeure des Cent-Familles dont est sortie la nation chinoise, et il fait la transition de l'histoire humanitaire à l'histoire nationale, dont nous ne devons pas franchir les limites.

TABLEAU DES CINQ *TI*,

D'après le *Li-ki*.

ıao ou Fo-hi. 2° Chin-nong ou Yen-ti.
intemps. *Été.*

3° Hoang-ti ou Kong-tsun.
Milieu de l'année.

ao ou Hiuen-tun. 5° Tchouen-hio ou Ling-kouei.
utomne. *Hiver.*

BLEAU DES ROIS DU MONDE PRIMITIF,

D'après les écrivains chinois.

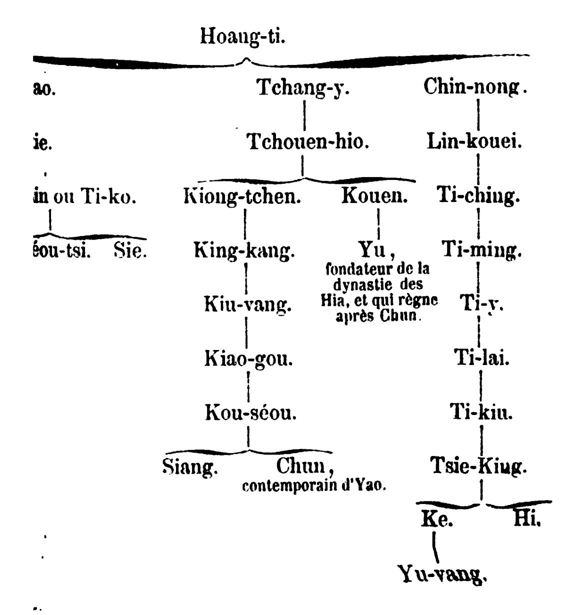


TABLEAU DE L'HISTOIRE DU MONDE PRIMITIF,

D'après les traditions chinoises rectifiées.

Niu-va (= la Nature) fait de terre jaune l'homme.

1° L'âge du bois ou du printemps.	Hoang-ti = Adam, le seigneur jaune.		et Loui-tsou = Eve. l'aïeule qui séduit.		Li-léou (à vue de lynx)
Le jardin du Kouen-loun et les deux arbres. La Nuée, Niu-va.	Fo-hi = Abel, le pasteur juste, la victime pure.	Tchang-y = Seth = le stabile, invente le calendrier.	Chin-nong, invente l'écriture, l'astronomie, la lyre, la médecine, l'agriculture, la semaine.	Chao-hao=Caïn. l'avide, le noir vociférateur, fonde la ville Dépravée, attelle des bœufs, règle les poids.	Désordres causés par les Neuf-Noirs.
		Tchouen-hio=Enos = rétablit le culte troublé par les mauvais esprits.	Ling-kouei.	Kiao-kie=Hénoc.	
2° L'âge du feu ou de l'été.		Kiong-tchen=Kénan =	Ti-ching.		Tchi-yéou, le fléau du feu.
		King-kang=Mahalaléel= qui glorifie.	Ti-ming.		
		Kiu-vang = Jared =	Ti-y.		

4° L'âge du métal ou de l'automne.

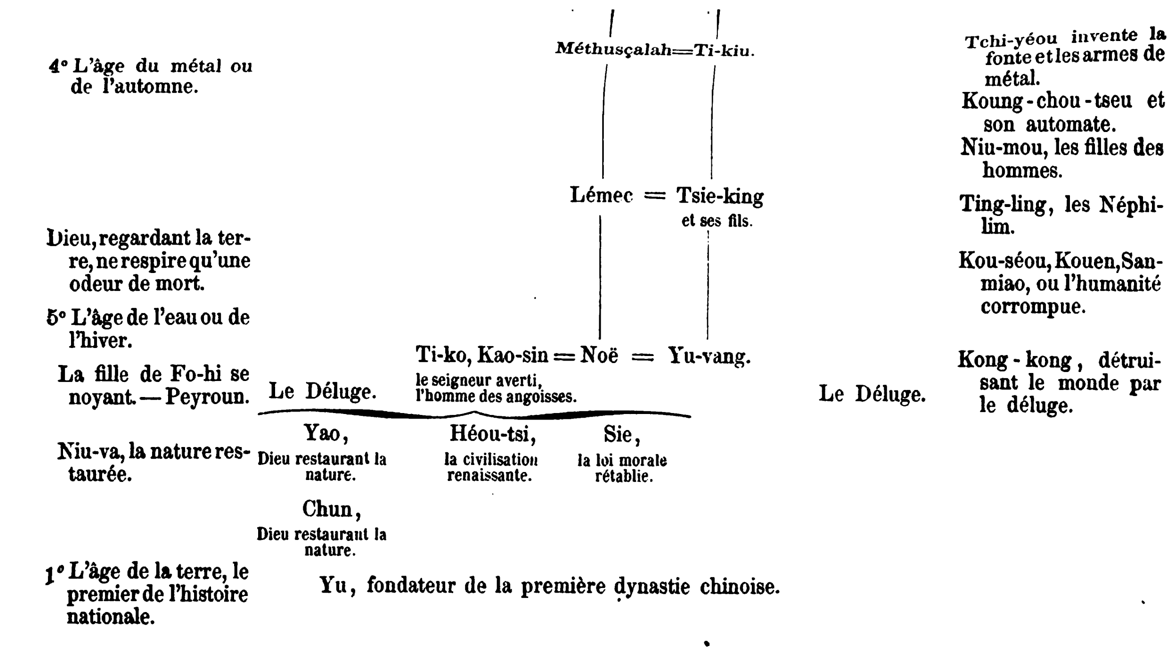
Dieu, regardant la terre, ne respire qu'une odeur de mort.

5° L'âge de l'eau ou de l'hiver.

La fille de Fo-hi se noyant. — Peyroun.

Niu-va, la nature restaurée.

1° L'âge de la terre, le premier de l'histoire nationale.



Tchi-yéou invente la fonte et les armes de métal.

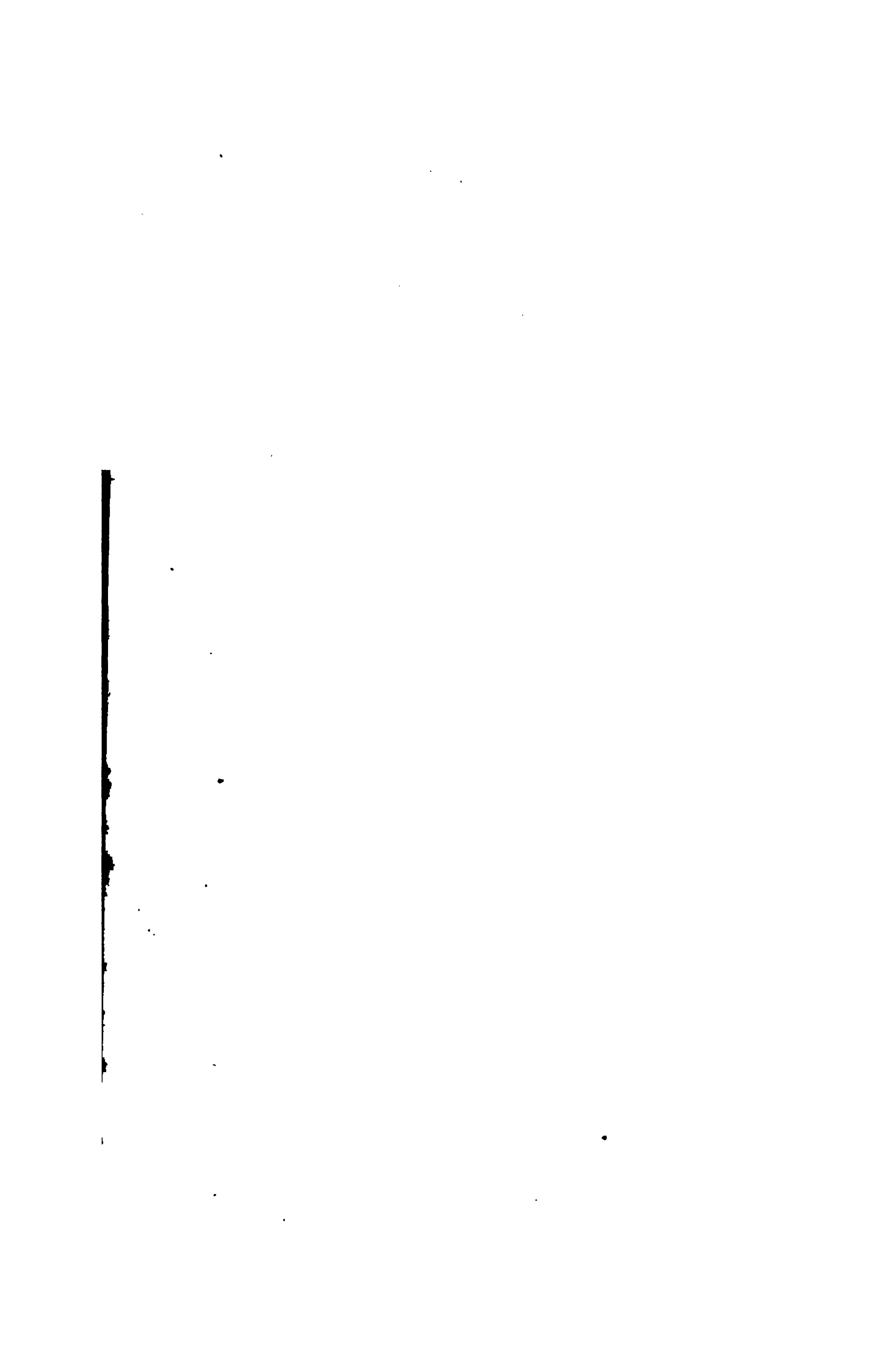
Koung-chou-tseu et son automate.

Niu-mou, les filles des hommes.

Ting-ling, les Néphilim.

Kou-séou, Kouen, San-miao, ou l'humanité corrompue.

Kong-kong, détruisant le monde par le déluge.



LIVRE CINQUIÈME

LES ÉGYPTIENS[1].

Nous avons vu en Chine les patriarches antédiluviens enregistrés dans les listes des empereurs indigènes. La Phénicie nous avait offert une double histoire du monde primitif, l'une humaine, profane et légendaire, l'autre divine, sacrée et mythique. Cette même histoire

[1] Nos principales sources sont : Hérodote ; Diodore de Sicile ; Manéthon et Ératosthène (dans le tome II, p. 511 sq. des *Fragmenta historicorum græcorum* de M. Ch. Muller, ou dans le tome III du célèbre ouvrage de M. de Bunsen); Plutarque, *de Iside* (édition de Parthey); puis les *Monuments égyptiens* reproduits par Rosellini, Champollion, Léemans, Wilkinson, Creuzer-Guigniaut.
Les écrits des modernes qui nous ont été le plus utiles dans la rédaction de notre livre cinquième, qui est plus historique que mythologique, sont en allemand : celui de Bunsen (dont les volumes IV et V ont paru pendant l'impression de ces feuilles); — Bœck, *Manéthon et la période sothiaque* (1845) ; — J.-Chr.-K. Hoffmann, *Lettre à M. le docteur Bœck sur la chronologie égyptienne et israélite*, 1847 ; — Lepsius, *Chronologie des Egyptiens*, 1849 ; — le même, *Du cycle des huit grands dieux de l'Egypte et de son origine historique*, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, 1851 ; — le même, *De la douzième dynastie d'Egypte*, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, 1853 ; — Seyffarth, *Ecrits théologiques des anciens Egyptiens*, 1855 ; — Brugsch, *Voyage en Egypte*, 1855 ; — le même, *La complainte d'Adonis et le chant de Linus*, 1852. — En français, outre les écrits de Champollion : Lesueur, *Chronologie des rois d'Égypte*, 1848.

s'est conservée en Egypte sous la double forme de mythes où sont en scène Osiris et Isis, Horus, Typhon, Nephthys, et de dynasties qui sont censées avoir régné en divers points de la vallée du Nil.

Il est vrai que si l'on en croyait les Egyptiens, les fléaux du feu et de l'eau qui avaient détruit partout ailleurs la civilisation, n'auraient point atteint leur patrie, et ils seraient ainsi le plus ancien peuple de la terre. Cette prétention est de nos jours appuyée par les savants les plus illustres, qui créent une chronologie spéciale à l'usage de la seule Egypte, et qui prétendent que seule l'Egypte n'aurait point fait entrer dans son histoire nationale l'histoire des temps primitifs. Mais il serait en vérité fort étrange que le peuple du Nil n'eût pas les mêmes traditions que toutes les autres nations de l'ancien monde et du nouveau (P. II, 589 sq.), et il faut, ce nous semble, se refuser à l'évidence pour nier que le premier des Pharaons, Ménès, soit Adam, aussi bien que le sont Hoang-ti, Alorus, Æon, et tous les Manou, Manès, Mann, Meschia, de l'Asie et de l'Europe.

Après avoir dit un mot des livres de Thoth, nous interpréterons les mythes d'Osiris et de sa famille; nous expliquerons ensuite les différentes dynasties des dieux, et enfin nous tracerons dans les listes des rois que nous ont données Hérodote, Manéthon, Eratosthène et Diodore, la limite entre l'histoire humanitaire du peuple primitif et l'histoire des descendants de Mitsraïm.

CHAPITRE Ier.

Les Livres sacrés.

Les livres sacrés des Egyptiens, qui étaient au nombre de quarante-deux, contenaient la théologie, le rituel, les hymnes, les lois civiles et politiques, les sciences mathématiques et physiques, et enfin la médecine.

Ces écrits, dont Manéthon prétendait avoir tiré son histoire, « avaient été gravés par Thoth, le premier Mercure, en langue sacrée et en caractères hiéroglyphiques, sur les colonnes situées dans la terre Sériatique (26, 107). Après le déluge, ces colonnes avaient été transcrites dans la langue vulgaire, en caractères hiéroglyphiques, et les livres déposés dans les sanctuaires des temples de l'Egypte, par le fils d'Agathodémon, le second Mercure, père de Tat, ou par Agathodémon, fils du second Mercure et père de Tat[1]. »

Si nous expliquons ce passage par Sanchoniathon, Bérose et Josèphe, nous reconnaîtrons dans le premier Thoth, Seth=Alasparus=Taaut, et dans le second Thoth, Thabion qui représente la renaissance des lettres au sortir de l'arche. Les livres du monde antédiluvien passaient donc en Egypte, comme dans l'Asie occidentale, pour n'avoir pas péri dans le cataclysme.

A cette légende, qui nous est bien connue, Manéthon ajoute deux traits particuliers qui méritent d'être re-

[1] Manéthon, p. 512.

levés. Il distingue la langue antédiluvienne de la langue commune de l'Egypte. Puis, selon lui, l'écriture de la première aurait été hiéroglyphique comme la seconde, et la seule différence qu'il y aurait eu entre ces deux écritures, serait que l'une était gravée sur la pierre, et l'autre tracée sur des livres.

CHAPITRE II.

Mythes d'Osiris.

Osiris est le Jéhova des Egyptiens, le dieu qui gouverne le monde moral et qui protége, bénit, juge les hommes (P. I, 183). Son surnom habituel, Onuphri, signifie *bienfaiteur* [1].

Il est le fils ou la forme nouvelle de Sev, qui est Elohim, le dieu de la nature. Sev, par son étymologie, est *le Temps*, le temps éternel (id. 163, 139), le Cronos= Chronos des Grecs, le Saturne des Latins. On le représentait sous une figure humaine, symbole le plus pur de la Divinité. Dans un sens plus spécial, Sev est le Temps dans lequel subsistent tous les êtres et qui les embrasse tous.

Sev a pour épouse Netpé ou Nout, Grande-Mère d'après son vautour (id. 350), déesse de la vie physique et morale, ou des eaux, qu'elle épanche du haut d'un arbre de vie, soit sur l'Egypte en faisant déborder le Nil, soit sur les âmes dans l'Amenthès (P. II, 20. 23).

Sev et Nout, Saturne et Rhéa, sont *le père* et *la mère des dieux*, et, d'après une inscription hiéroglyphique [2], leurs *enfants* sont au nombre de *cinq*, dont *Osiris* est *l'aîné*. Les quatre autres sont Isis, Typhon, Nephthys et Harouéris.

[1] Plutarque, *de Iside*, 42. Diod. Sic. I, 17.

[2] Champollion, *Grammaire égyptienne*, p. 198.

Les cinq enfants de Sev se distinguent de toutes les autres divinités de l'Egypte par leur nature mortelle, par leurs guerres et par leurs mythes compliqués. On sent qu'ils ne sont pas de simples personnifications du grand œuvre cosmogonique, des principaux objets de la nature, des diverses activités humaines; ils se mêlent à tout ce qui se passe sur la terre, tant dans le domaine du monde physique que dans celui du monde moral; et comme ici-bas tout n'est que lutte et mort, les Cronides vivent dans de perpétuels combats et périssent par la main les uns des autres.

Seuls ils ont une histoire, c'est-à-dire des mythes. Leurs mythes sont pleins d'obscurité par suite des nombreux renseignements que nous fournissent les écrivains grecs et latins, et du silence presque complet que gardent les documents indigènes. On sait d'ailleurs par Seth-Typhon que les fonctions et le caractère de ces dieux ont subi de grands changements dans le cours des siècles. Dieux de l'homme, ils se sont modifiés avec l'homme, et en particulier le Génie du mal est devenu de plus en plus méchant à mesure que les Egyptiens comprirent mieux la vraie et criminelle nature du péché (P. I, 81)[1].

Lorsque Typhon était encore Seth, le dieu de la guerre, on imagina qu'après la chute d'Adam il avait fait violence à sa mère (Nout), la Nature bienfaisante, et l'avait contrainte à donner le jour aux animaux malfaisants et aux ronces des déserts. Tel est au moins le sens que nous avons donné au mythe de Paprémis

[1] Mars est devenu un Satan. Comparez ce que M. de Bunsen (V, p. 216) raconte de Schelling à propos de Seth-Typhon. — M. *de Bunsen* confond d'ailleurs ce Seth, qui est le Scheth des Moabites *(P. I, 393)*, avec Seth=Athothis, le fils d'Adam.

(P. I, 393), ainsi qu'à celui du Ciel qui, dans Sanchoniathon, malgré son divorce, fécondait la Terre au temps de sa colère contre la race humaine (129 sq.).

Nout, concubine de Typhon, se nomme dans Plutarque Thouéris, c'est-à-dire Ti-oeri, *la Grande-déesse*. Elle prend alors la figure de son fils et amant : celle du hideux hippopotame. Dans le combat d'Horus et de Typhon, elle abandonne la cause de ce dernier, précisément comme la concubine du Ciel, comme Astarté, Rhéa, Diane, passent du côté de Saturne.

Nephthys ou Nebt-hi, *la maîtresse de la maison*, avec le portique sur la tête, est la déesse de la terre couverte de cités, comme Nout est celle de la terre bien ordonnée, mais encore déserte, et Neith celle de la terre informe du chaos. Nous comparerons Nephthys à Rhéa des Phéniciens, ou plutôt encore à leur Dioné (135), ainsi qu'à Hestia et Aphrodité des Grecs, à Vesta et Vénus des Latins. Elle a le vautour des Grandes-Mères. Les Egyptiens la disaient stérile (comme Vesta), parce que la nature, depuis les origines de la société humaine, a cessé de produire des êtres nouveaux, et pour la même raison, les Grecs la nommaient Téleuté, la Fin. Mais cette fin est celle d'un long combat, qui a commencé avec le chaos et qui a duré pendant toutes les périodes cosmogoniques : Neith=Pallas a fait une rude guerre aux substances rebelles du chaos (P. I, 365), et Nephthys est une Victoire. Cette déesse de la Victoire a pour épithète le nom de *Salvatrix*, et elle sauve en effet les hommes de leurs souffrances par les joies *domestiques*, par les charmes de la vie des *cités*, surtout par l'amour de la femme. Un de ses titres est la *maîtresse des femmes. Mais la mort* ravage les familles et les peu-

ples, et Nephthys a des fonctions à remplir dans l'Amenthès. Elle y prend une tête de lion ou de crocodile, parce que le lion est, en Egypte, le symbole des eaux, le crocodile, celui du dieu du déluge, Sévec, et que la mort ne date, en quelque sorte, que du déluge (143). Aussi Nephthys est-elle figurée pleurant à genoux la mort diluvienne de son frère Osiris [1].

Nephthys et Typhon sont contemporains, parce que le mal est aussi vieux sur la terre que la société humaine; frère et sœur, parce que l'amour et la haine sont sortis de la même source, l'âme de l'homme; époux, parce que nos affections, même les plus passionnées, sont indissolublement unies à un esprit d'aigreur, d'ennui, d'animosité, de querelles, qui leur fait la guerre. Ces deux déités n'ont point d'enfant parce que de siècle en siècle la paix et la guerre n'engendrent rien de nouveau et ne font que se prolonger toujours les mêmes [2].

Harouéris, comme frère de Nephthys et de Typhon, d'Osiris et d'Isis, est jusqu'à présent une énigme insoluble. Les monuments égyptiens ne nous parlent point de lui, et les écrivains grecs et latins donnent simplement à entendre qu'il ressemble à Apollon et à Hercule.

[1] Plutarque, *de Iside*, 12. 38. 44. 59. Leemans, *Monuments égyptiens du Musée de Leiden*.

[2] Plus tard, ce sens si simple et si vrai se perdit complétement. Quand Typhon fut devenu un Ahriman, un vrai Satan, on ne comprit plus comment il pouvait être l'époux de la douce et joyeuse déesse du foyer domestique. Nephthys devint la terre, Typhon la mer (P. I, 395), et leur hymen signifia que sur la côte la mer baigne la terre (Plutarque, *de Iside*, 38). Ce sont de ces puérilités qui ne se produisent au grand jour que dans les temps où la foi est en pleine décadence.

Isis, sœur et épouse d'Osiris, est une Grande-Mère qui préside avec amour et sympathie à la terre habitée par l'homme. Si Nephthys est la reine des cités, Isis est celle de la nature au milieu de laquelle les cités se fondent et prospèrent, de la nature qui a été créée et ordonnée en vue de l'humanité, de la nature qui la nourrit par ses fruits et la comble de biens. Les affections d'Isis se portent, comme celles d'Osiris, tout entières sur les hommes ; mais la déesse, qui est une forme de Neith, ne peut s'identifier avec eux comme son frère et époux, qui est un théothée. Osiris, dieu de l'humanité, souffre et périt avec elle lors du déluge qui l'a anéantie, tandis que ce cataclysme n'a pu coûter la vie à Isis. Il n'a pas, en effet, réduit à néant la terre, et Isis est une déesse de la terre ou de la nature[1].

Fils d'Osiris et d'Isis, Horus est le sauveur de l'humanité, et il serait le messie égyptien s'il était né d'une femme mortelle. Au moins terrasse-t-il le Serpent infernal comme tous les demi-dieux protévangéliques (P. II, 71. 79).

Les auteurs classiques font d'Anubis le fils d'Osiris et de Nephthys. Ce dieu semble être une forme de Thoth, un Thoth diluvien, un Hermès psychopompe. Peut-être était-il originairement le dieu-Verbe des Allophyles du Delta et des Hycsos.

Tels sont les principaux héros d'un cycle de mythes dont nous devons la connaissance à Plutarque et à Dio-

[1] Certains textes hiéroglyphiques font d'Isis *la fille d'Osiris*, et disent d'elle qu'*elle pleure son père*. Il serait fort curieux d'en connaître la date, car ils expriment une pensée toute théiste : la terre provenant du Dieu suprême, Dieu produisant la nature.

dore, et sur lesquels les monuments et les papyrus n'ont jeté jusqu'ici que fort peu de jour. Ces mythes se rapportent avant tout et originairement à l'histoire de l'humanité primitive, de même que la lutte du Ciel et de Saturne, dans les traditions phéniciennes, ou que le combat des Géants et des dieux, chez les Hellènes et les Hindous. Seulement ces deux grandes guerres ont trait au fléau du feu sous Caïn, tandis que le peuple du Nil, qui voyait sa vallée inondée chaque année par un déluge, a, dans ses croyances, gardé tout spécialement le souvenir du cataclysme qui avait détruit le premier monde.

Les mythes égyptiens des Osirides ont été altérés par plusieurs causes.

Et d'abord, les écrivains grecs ont rangé ces fables en un certain ordre chronologique plus ou moins arbitraire. Aussi, pour les bien comprendre, faut-il avoir recours au procédé que nous avons suivi dans l'étude de Philon : il faut isoler certaines scènes de tout ce qui suit et précède. Il se peut d'ailleurs que les Egyptiens eux-mêmes, oubliant avec la suite des temps le sens de leurs propres fictions, aient été les premiers auteurs de cette confusion que nous reprochons aux écrivains étrangers.

Puis, Osiris étant le dieu bienfaiteur de l'humanité et Horus le sauveur de cette même humanité, l'histoire du fils n'est autre chose que la répétition de celle du père; et comme l'un succède à l'autre sur le trône de l'univers, l'histoire mythique se trouve être trop longue de tout un règne.

Ensuite, les traditions de Sésostris se sont mêlées avec celles d'Osiris, le type et le père de tous les rois. Les grandes expéditions du héros sont identiques avec celles du dieu, et Typhon, frère du Soleil dont les ardeurs

brûlent la terre, reparaît dans le frère de Sésostris, mettant le feu à sa propre maison, où il avait invité le héros et sa famille.

Enfin, après qu'Osiris fut devenu un dieu cosmogonique et physique, ses mythes ont été mis en rapport avec les révolutions du soleil et les crues du Nil ; et le symbole a jeté ses voiles multiples sur le sens historique et primitif, que nous allons tirer, si possible, au grand jour.

« Le Soleil, ayant découvert les secrètes relations de Rhéa avec Saturne, prononça contre elle une imprécation d'après laquelle elle ne trouverait ni mois ni année pour faire ses couches. Mercure, qui était aussi l'amant de Rhéa, et qui veut la tirer de peine, joue aux dés avec la Lune et lui gagne les cinq jours épagomènes, qui sont fêtés comme étant ceux de la naissance des cinq enfants de Rhéa[1]. » Ce qui signifie que les dieux solaires et physiques qui régnaient sans partage sur la nature avant la création de l'homme, firent leur possible pour empêcher les dieux de l'humanité de naître et de prendre leur part du gouvernement de l'univers. Le soleil trouvait le monde parfait : l'année faisait sa révolution régulière, chaque jour avait son génie protecteur, les douze mois se succédaient chacun, avec ses trente jours; il n'y avait ni dans le temps ni dans l'espace une place vide que l'homme et ses dieux pussent occuper. Heureusement, l'année n'était pas de 360 jours ; elle comptait cinq jours surnuméraires, et c'est pour ainsi dire par cette étroite porte que les jeunes dieux purent s'introduire dans l'univers et y amener avec eux l'humanité.

[1] Plutarque, *de Iside*, 12. Diod. Sic. I, 13.

Or, cette porte-là leur avait été ouverte par Mercure ou Thoth qui est la Sagesse divine, et qui, en cette qualité, avait naturellement un grand intérêt à ce que le monde fût enfin peuplé d'êtres sages comme lui.

Le sens du mythe une fois expliqué, nous en concluons que le culte le plus ancien des Egytiens (au moins à Héliopolis) a été celui du Soleil ou de Ré, et que dans ces temps reculés leur calendrier n'était point encore définitivement réglé; que plus tard ce dieu de la nature ne suffit plus à leurs besoins religieux et qu'ils voulurent avoir des divinités tout spécialement occupées à protéger l'humanité. Mais les prêtres de l'ancienne religion s'irritèrent contre cette innovation, et, maudissant les dieux nouveaux avant même leur naissance, ils déclarèrent que tous les jours de l'année appartenaient au Soleil. Alors, des disciples de Thoth, des sages découvrirent que la vraie durée de l'année était de 365 jours, et les fondateurs de la religion nouvelle réclamèrent et obtinrent les cinq jours épagomènes pour fêter les Osirides.

Mais pourquoi Mercure est-il l'amant de Rhéa? Rhéa est la mère d'Isis. Isis a pour père ou Saturne, ou Mercure, ou Prométhée[1]. Quand elle est fille de Saturne, elle est au moins élevée par Mercure[2], et Prométhée est, comme Mercure, un dieu de l'intelligence. Mercure= Thot est l'Intelligence divine, la Sagesse éternelle, qui a présidé à la formation de l'univers, qui donne à l'homme la raison, et qui, en particulier, lui enseigne à adorer la divinité. Prométhée est plutôt, comme la Minerve de Sanchoniathon (130), la personnification de l'intelligence pratique, le génie des arts mécaniques. Il fallait bien qu'il y eût du Prométhée ou du Thoth chez Isis, puis-

[1] Plutarque, *de Iside*, 3. Sur les monuments, Isis est toujours fille de Sev.

[2] Diod. Sic. I, 27.

qu'elle est la patronne de l'humanité. Fille de Sev=Saturne qui est un théothée, Isis était une grande déesse, et elle transmettait aux hommes sa nature divine. Fille de Nout=Rhéa qui préside à la nature, elle était, ainsi que la race humaine, apparentée au monde physique. Mais d'où procédaient la piété et l'habileté que, seul de tous les êtres finis, l'homme déploie dans sa vie? Ce ne pouvait être de Sev, ni de Nout, ni de Ré, vieux dieu solaire. C'était de Thot et de Prométhée, les précepteurs ou les pères d'Isis [1].

Mais pourquoi donner Prométhée et Thoth pour pères à Isis seule, et non pas aussi à Osiris, à Nephthis, à Harouéris, à Typhon?

Parce qu'Isis est dans un sens tout spécial la mère et l'institutrice de l'humanité, et que les traditions relatives à Eve se sont comme fixées sur elle, de même que Seth s'est confondu avec Thoth.

Eve, dans la légende primitive, est une prophétesse, et Isis avait rempli la première, elle femme! les fonctions de prêtre. C'est elle aussi qui avait fondé la médecine en découvrant de nombreux remèdes; et elle se plaisait à guérir au moyen de songes ceux qui venaient la consulter dans ses temples [2].

Eve est la Sibylle, la prophétesse à l'épi de blé (P. II, 58), celle qui par sa chute a introduit l'agriculture dans le monde, et qui, pour ainsi dire, a donné aux hommes le froment. Isis avait enseigné aux Egyptiens l'usage du blé et de l'orge. Mais le souvenir de ce bienfait était empreint d'une tristesse dont on ignorait la cause : dans le temps de la moisson, on dressait la premiére gerbe auprès de laquelle on se lamentait en invoquant la déesse.

[1] Plutarque (*de Iside*, 3) confond Prométhée avec Thoth, quand il fait du premier l'inventeur de la langue et de la musique.

[2] Diod. Sic. I, 14, 25.

Pourquoi ces pleurs au milieu d'abondantes récoltes? Pourquoi le blé, dont la culture réclame le bras vigoureux de l'homme, est-il le don d'Isis, d'une femme, et non d'Osiris? Parce que ces récoltes et les rudes travaux qui les préparent datent de cette lamentable condamnation que la femme, qu'Ève a par sa chute attirée sur l'humanité (P. II, 56 sq.)

La découverte du pain fait de lotus était attribuée par les uns à Isis, par les autres à Ménès [1]. Or Ménès est Adam, et Isis peut donc bien être une Ève divinisée.

Isis, ayant enseigné l'agriculture, avait donné à l'Égypte, comme Déméter Thesmophore à la Grèce, ses lois civiles et criminelles. Elle est à ce titre une des grandes déesses.

Mais quand on raconte d'elle qu'elle a la première filé le lin et le chanvre et fait de la toile, on ne fait que répéter ce que les traditions des Juifs disent d'Ève, et celles des Chinois de l'épouse de Hoang-ti = Adam (18. 205).

Isis, comme fille de Prométhée et comme fille de Thoth, est donc une image altérée, mais toujours reconnaissable de l'Ève biblique. C'est également par la Genèse que nous expliquerons la consécration du *perséa* à cette déesse [2]. Le perséa, qu'on croit être le *cordia myxa* (plutôt que le pêcher, le baobab ou le *balanites* d'Egypte) figurait la vie et l'immortalité. On le voit sur le cercueil des momies et sur d'autres monuments funéraires. Il correspond donc en plein à cet arbre mystique du paradis dont le fruit aurait procuré à l'homme la vie éternelle. Le sycomore de Nout est un autre perséa auquel se joint la notion d'une eau vivifiante,

[1] Diod. Sic. I, 43.

[2] Plutarque, *de Iside*, 68.

et Nout=Rhéa, sous sa forme spirituelle, se distingue à peine, par ses attributs et ses fonctions, d'Isis=Déméter.

Osiris partage avec Isis la gloire d'avoir civilisé les hommes qui étaient des anthropophages et menaient une vie très-misérable. Le tableau que Diodore nous trace de l'état primitif de l'humanité, s'explique comme celui de Bérose (68), et il se réfute semblablement par la tradition indigène elle-même. Nous verrons que Ménès est Adam, et nul ne songera à faire d'Adam un mangeur de chair humaine.

Osiris a inventé l'art de cultiver le blé et l'orge, et tandis qu'Isis est la grande législatrice, il fonde Thèbes (la ville de l'*arche*[1]), élève des temples, règle le culte à rendre à chaque dieu et établit des prêtres pour le célébrer[2]. Traditions qui indiquent au moins que les Egyptiens faisaient remonter aux premiers temps de l'humanité l'adoration de leurs dieux.

C'est au temps d'Osiris et d'Isis qu'on trouva l'or et le cuivre dans la Thébaïde, et qu'on en fabriqua des armes, des instruments d'agriculture et des statues des dieux[3]. Il ne manque à cette tradition pour qu'elle ait sa vraie valeur, que le nom de Chrysor=Tubalcaïn : les listes des rois nous le fourniront.

[1] Thèbes s'explique fort simplement par l'hébreu THEBAH, *arche*, ou par le copte THEBI, *coffre, cercueil, caverne.* Mais cette étymologie serait favorable à la Révélation, et il faut en trouver d'autres. On a proposé : TE BAKI, *la Cité;* mais les Grecs auraient dit TEBAKIS, et non pas THEBAI. Au reste, le doute ne me paraît pas même possible, car, d'après MM. Parthey et Champollion, le nom copte de Thèbes est TAPE, et TAP signifie, comme THEBI, *coffre* (arche). Comp. p. 66.

[2] Diod. Sic. I, 14, 15. Plutarque, *de Iside*, 13.

[3] Diod. Sic. id. 15.

Osiris, qui avait été élevé à Nysa et y avait pratiqué l'agriculture, y trouva aussi le vin et l'art de le préparer [1]. On pourrait croire au premier abord que d'après les Egyptiens le vin date des temps d'Adam; mais ils nous disent eux-mêmes que ce breuvage est le sang de ceux qui combattirent jadis contre les dieux, que ce sang, en se mêlant à la terre, produisit la vigne, et que le jus de la vigne trouble l'esprit, parce que, en le buvant, on boit le sang de ses ancêtres (P. II, 205) [2]. Les ancêtres de notre race, ce sont les Titans des hymnes orphiques; les Titans sont les Néphilim, les Géants antédiluviens. Le vin est donc, d'après les prêtres du Nil eux-mêmes, postérieur au déluge. C'est au reste ce que nous disait déjà le nom de Nysa (45 sq.).

Le secrétaire et le conseiller d'Osiris, c'est Mercure ou Thoth, qui façonne la langue et impose des noms à une foule de choses qui n'en avaient point encore; qui trace les premiers caractères; qui fonde la science de l'astronomie; qui institue plusieurs pratiques touchant les sacrifices et les autres parties du culte, et qui imagine la lyre aux trois cordes qui répondaient aux trois saisons. Cette lyre est celle de Chin-nong, et les autres inventions ou institutions de Thoth sont celles de Taaut=Alasparus=Seth [3].

Les expéditions d'Osiris en Ethiopie, en Inde et en Thrace, telles que Diodore nous les raconte [4], ont trop de ressemblance avec celles du Bacchus grec, pour être un mythe purement égyptien. Nous y voyons réunis en

[1] Diod. Sic. id. 15.
[2] Plutarque, *de Iside*, 6.
[3] Diod. Sic. id. 16.
[4] *Id.* 17-20. Plut. 13.

un même événement les voyages des Noachides après la grande dispersion, les conquêtes des Pharaons dans la Nubie et dans la Syrie, et les colonies des Egyptiens en Grèce. Le récit de l'historien grec est fort curieux par les rôles assignés à Hercule, à Busiris, à Antée et à Prométhée, à Pan et aux Satyres, à Anubis et à Macédon, à Maron et à Triptolème, à Apollon et aux neuf Muses. Grâce à l'étude des monuments et des hiéroglyphes, le jour se lève peu à peu sur toutes les obscurités de ce mythe; mais notre chemin nous mène ailleurs, et nous passons au retour d'Osiris en Egypte et à sa mort violente, que Plutarque nous raconte avec de grands détails [1].

« Typhon, en l'absence de son frère, n'avait point osé donner effet à ses mauvaises intentions, tant Isis était sur ses gardes et lui résistait avec fermeté. » Pendant la durée du monde antédiluvien, le Génie du mal qui voulait le détruire, fut contenu par la divinité qui protégeait avec amour la terre et l'humanité.

« Au retour d'Osiris, Typhon lui dresse des embûches, avec l'aide de soixante-douze conjurés et d'Aso, la reine d'Ethiopie. » Aso est probablement le copte ⲁⲥⲟ *gale, dartre, maladie,* et personnifie les affreuses maladies qui, d'après les mythes grecs et ariens, ont frappé les Antédiluviens (P. II, 381). Les soixante-douze conjurés sont les 8×9 frères de Tchi-yéou. Ce chiffre, qui se retrouve à la fois en Egypte et en Chine, doit avoir un sens symbolique, et ne peut s'expliquer par les jours pendant lesquels le premier de ces pays est brûlé par les ardeurs de l'été avant l'inondation. Les Ethiopiens, sur lesquels règne Aso, sont dans certains mythes les représentants des Antédiluviens (P. II, 167).

[1] 13-19.

« Typhon enferme par surprise Osiris dans un coffre qu'il jette dans le Nil, et le dieu périt ainsi le dix-septième jour d'Athyr à l'âge de vingt-huit ans ou après vingt-huit ans de règne. »

Le dix-septième jour d'Athyr était pour les Egyptiens un jour de deuil et de lamentation. A cette époque de l'année, cependant, le Nil est rentré dans son lit, les terres qu'il a fécondées sont ensemencées, et l'on récolte les produits des semailles du printemps. Ce temps devrait donc être bien plutôt un temps de réjouissance, et le mythe d'Osiris ne peut s'expliquer par l'histoire annuelle du Nil[1]. A notre point de vue, au contraire, l'interprétation en est fort aisée : l'année égyptienne commençait avec l'équinoxe d'automne; le mois d'Athyr, qui correspond à peu près à novembre, était donc le deuxième mois, et la mort d'Osiris avait eu lieu le dix-septième jour du deuxième mois. Or, c'est le dix-septième jour du deuxième mois que le déluge a commencé et que Noë s'est enfermé dans l'arche, ténébreuse comme le tombeau.

Les vingt-huit années d'Osiris[2] sont probablement un chiffre symbolique: c'est un mois complet. Le monde primitif avait, lors du déluge, achevé la période qui lui avait été assignée.

La fête durait quatre jours. Du dix-septième au dix-neuvième, on exposait une vache dorée (symbole de la terre), qui était enveloppée d'un vêtement noir de byssus à cause du deuil d'Isis (pleurant la destruction de la terre et de ses habitants). Dans la nuit du dix-neuvième jour, on descendait vers la mer (la mer diluvienne);

[1] Plut. 69, et note de Parthey, p. 234.

[2] A Philæ, où est représentée la mort d'Osiris, les 28 années sont indiquées par 28 plantes de lotus.

les prêtres portaient un coffre d'or dans lequel ils versaient de l'eau potable, et les assistants s'écriaient qu'Osiris était retrouvé. L'eau douce figure la vie ; les prêtres qui représentaient les dieux, l'épanchaient dans le cercueil qui avait contenu le cadavre d'Osiris (P. II, 186), et Osiris, symbole et dieu de l'humanité qui avait péri dans le déluge et qui renaissait après le cataclysme, était ainsi retrouvé [1].

« Les flots de la mer emportèrent le coffre d'Osiris vers Byblos, et le déposèrent doucement près d'une bruyère qui, par une croissance rapide et extraordinaire, l'enveloppa et le cacha dans son tronc. Le roi du pays, frappé de la beauté de cet arbre, le fit couper et en fit une colonne qui soutint le toît de son palais. » Ce mythe peut s'entendre de la végétation luxuriante qui couvrit la terre après le déluge et déroba rapidement aux regards le spectacle de mort, de deuil et de ravages que notre globe offrait de toutes parts à la nouvelle humanité. Quant au trajet d'Egypte à Byblos, c'est sans doute une allusion à d'antiques relations qui existaient entre le culte d'Osiris en Egypte et le culte analogue d'Adonis en Syrie.

Cependant, « la nouvelle de la mort d'Osiris s'était répandue d'abord près de Chemmis où habitaient des Pans et des Satyres, et dès lors on donna le nom de paniques aux épouvantes subites. » En lisant ces lignes, on se sent transporté à ce jour où le déluge surprit avec toutes ses terreurs l'humanité ensevelie dans la plus profonde sécurité ; et à quel dieu cette effroyable ruine pouvait-elle être plutôt rapportée qu'à celui de Chemmis, Khem=Pan, qui avait produit le monde et qui le vouait à la destruction? (P. II, 191.)

[1] Plut. 22.

« Isis se coupe une de ses tresses, prend des vêtements de deuil, et erre en tous lieux demandant à chacun où était le corps de son frère » (P. II, 234). Ce deuil profond d'Isis est souvent mentionné dans les textes hiéroglyphiques qui disent de la déesse qu'*elle pleure son frère*. Cette tresse coupée nous rappelle que les femmes syriennes se rasaient la tête dans des fêtes commémoratives du déluge. Ces voyages d'Isis à la recherche de son époux, comme ceux de Cérès à la recherche de sa fille, figurent tous ceux que les Noachides ont faits pour découvrir dans les contrées lointaines quelques tribus qui auraient échappé au déluge. La pensée que tous leurs frères avaient péri jusqu'au dernier, et que la terre au delà des frontières de Nysa était absolument déserte, devait les remplir d'une indicible angoisse, être l'objet constant de leurs méditations, de leurs rêves, et se formuler dans quelque mythe qui fût le pivot de leur nouvelle religion.

« Isis, guidée par des chiens [1], trouve l'enfant que Nephthys avait eu par méprise d'Osiris, et qu'elle avait exposé par crainte de Typhon. Cet enfant devint sous le nom d'Anubis (le dieu-chien) le gardien et le compagnon d'Isis. » Dans Diodore, Anubis est un des généraux d'Osiris. Ici sa naissance est postérieure à la mort du grand dieu. Enfant exposé, il figure l'état d'abandon et de détresse où se trouvèrent, immédiatement après la sortie de l'arche, les Noachides (P. II, 237 sq.). Il est fils d'Osiris, car les Noachides ne sont point une création nouvelle, et ils sont bien issus de la race anéantie que figure Osiris. Sa mère est non pas Isis=Eve, mais Nephthys, qui est le genre humain habitant des maisons de pierre

[1] Voyez p. 185, et plus bas, dans le Rig-Véda, la chienne de la *prière*.

et des villes; et la couronne de mélilotus que le dieu avait laissée près de Nephthys, si ce détail est antique, marquerait ces bancs de végétaux divers que les eaux du déluge ont dû laisser sur leurs rives temporaires. Plus tard, ce mythe historique aura été appliqué aux inondations annuelles du Nil qui va féconder les bords du désert [1].

Cependant, Anubis, qu'Isis adopte comme s'il était son propre enfant, ne figure pas dans un sens général et absolu les Noachides. Il se nomme aussi Hermanubis [2]; il est donc une dernière incarnation de Thoth = Hermès ou de la Sagesse divine, et représente la renaissance de la civilisation après le cataclysme (P. II, 300) [3].

« Isis arrive à Byblos. Le parfum d'ambroisie (ou d'immortalité) qu'elle exhale, fait naître au cœur de la reine Astarté, épouse de Mélicerthe, un vif désir de la voir. La déesse devient bientôt la nourrice de l'enfant de la reine. Au lieu de lui donner de son lait, elle lui mettait le doigt dans la bouche, et de nuit elle consumait au feu tout ce qu'il avait de mortel. Changée en hirondelle, elle volait autour de la colonne qui renfermait le corps d'Osiris et poussait des gémissements. Mais la

[1] Plut. 38.

[2] Id. 61.

[3] Suivant Diodore, Anubis aurait été le contemporain d'Osiris. Alors il appartient, comme le Saturne de Sanchoniathon, au monde d'avant comme à celui d'après le déluge, et aussi « quelques-uns, nous dit Plutarque, le prenaient-ils pour Saturne. » Mais la race engloutie sous les eaux a peuplé cet empire des ombres que les Grecs résumaient dans la personne d'Hécate, et Anubis, à la fois dieu des morts et des vivants, semblait à Plutarque être le même qu'Hécate, qui était pareillement une divinité souterraine et céleste. Après la révolution qui a fait d'Osiris le soleil et d'Isis la lune, Anubis est devenu l'horizon, où se touchent l'hémisphère inférieur et invisible, et l'*hémisphère visible et supérieur* (Plut. 44).

reine, qui la surveillait, à la vue de son enfant dans les flammes, jeta un cri et le priva ainsi de l'immortalité. Alors la déesse, se révélant à la reine, retira de la bruyère le cercueil, sur lequel elle se jeta en sanglotant avec une telle violence que le plus jeune des fils du roi en mourut. Elle prit l'autre avec elle sur un vaisseau; et comme au point du jour le fleuve Phædrus, devant lequel elle passait, lui envoyait un vent trop impétueux, elle le fit tarir dans sa colère. » Dégageons ce récit de tous les accessoires qui en voilent le sens : écartons les dieux phéniciens Astarté et Mélicerthe, et le voyage en Egypte du fils du roi de Byblos ; passons légèrement sur cette manière de nourrir un enfant en lui mettant le doigt dans la bouche, simple allusion à l'attitude que les sculptures égyptiennes donnent aux jeunes dieux; reconnaissons dans le dessèchement du Phædrus une de ces innombrables révolutions locales qui ont été comme les derniers retentissements de la grande catastrophe diluvienne (HT. 155). Que reste-il? D'abord, la déesse protectrice de l'humanité, tentant, mais en vain, de communiquer son immortalité à la jeune génération, à ces Noachides dont la longévité diminua avec une effrayante rapidité; on se souvient du mythe hindou de l'Amrita (P. II, 287). Puis, Isis transformée en hirondelle et pleurant Osiris; ce qui rappelle la colombe voltigeant autour de l'arche où Noë est comme enseveli, ou plutôt les mythes, les contes de la Grèce, où l'hirondelle comme le rossignol déplore la fin prématurée d'une vie florissante, la destruction de la jeune humanité. Isis enfin, faisant périr elle-même par ses cris de douleur cet enfant qu'elle avait voulu rendre immortel : image pleine de poésie de ce deuil immense qui remplit et rongea le cœur des Noachides au souvenir de toute la famille humaine anéantie, qui les porta, avons-nous vu, à sa-

crifier des victimes humaines pour apaiser la colère divine, et qui, semble-t-il, fut une des causes morales de la diminution de leurs jours.

« L'enfant adoptif d'Isis se nommait Dictys [1], Palæstinus, Pélusius, ou Manéros. Suivant les uns, ayant surpris sa mère qui embrassait en pleurant le corps mort d'Osiris, il mourut de l'effroi que lui causa son regard irrité. D'autres racontent qu'en cueillant des oignons, il tomba dans le fleuve et s'y noya. »

Ce Manéros passait aussi chez les Egyptiens pour le fils unique de leur premier roi; comme il leur fut enlevé par une mort prématurée, ils chantèrent en son honneur des airs lugubres, qui furent leur première et pendant un certain temps leur unique chanson. Aussi disait-on de lui qu'il avait inventé la musique. Sa chanson était la même que celle de Linus qu'Hérodote avait retrouvée en Phénicie, en Chypre et ailleurs [2].

Les noms des personnages changent, les fables varient, mais le sujet principal reste toujours à peu près le même. Les Noachides, en se voyant vieillir et mourir à un âge qui pour leurs ancêtres était à peine celui de la jeunesse, déplorèrent dans de lugubres fêtes la brièveté de la vie, et tout en s'écriant : Malheur à nous (dans les langues sémitiques AI LINOU), ils renouèrent leur propre douleur soit à celles d'Adam et Ève pleurant Abel, soit aux déchirants souvenirs du déluge. Ce cri d'*Ai linou* donna lieu chez les Grecs, qui n'en comprenaient pas le sens, à la fable d'un Linus, chantre antique, fils d'Apollon et de Calliope. Les Phéniciens, nous apprend Hérodote, connaissaient ces mêmes chants : il

[1] Plut. 8.
[2] Hérod. II, 79.

paraît toutefois que leur grand deuil avait pour objet moins leurs propres souffrances que celles de leur *Seigneur* (ADON) Adonis que le déluge a fait périr. Chez les Hébreux, c'était plutôt le deuil d'Abel qui avait prévalu ; car ils avaient, eux aussi, *une lamentation sur le Fils unique* [1]. Ce fils unique est sans doute le Manéros des Egyptiens [2], et le nom de Palæstinus que celui-ci portait aussi, indique assez que la même coutume existait chez les Philistins (P. II, 128. 298).

Manéros, fils unique de Ménès, et qui meurt jeune, serait donc Abel. Mais cet Abel devient le représentant de toute l'humanité primitive qui a été moissonnée dans sa fleur comme le jeune fils d'Adam, et sous cette forme nouvelle, il périt dans les eaux du déluge. — Notons que la poésie serait née des larmes que versaient les Noachides sur leur vie si courte et si misérable.

Dictys, dont le nom ne paraît pas être égyptien, est en Grèce l'homme au *filet* qui chasse et prend les âmes pour les entraîner dans les enfers. Son frère s'appelle, comme Pluton, *celui qui reçoit une foule* d'êtres, Polydectès. L'un comme l'autre est donc le chasseur Zagreus, ou Osiris, le roi de l'Amenthès. Aussi Dictys a-t-il péri, ainsi que ce dernier, dans le Nil (P. II, 209). Les oignons qu'il cueillait, sont le symbole de la renaissance de la terre diluvienne (P. II, 226).

« Isis redemande à la déesse de Buto, Latone, son fils Horus qu'elle lui avait confié pour le dérober aux

[1] Jér. VI, 26 ; Amos, VIII, 10 ; Zach. XII, 10-11.

[2] Je dois cependant dire que, d'après Plutarque et les textes hiéroglyphiques, Manéros est le cri d'appel qu'on adressait à Osiris perdu : MAA-AR-HRA, *reviens ;* MAA-NE-HRA, *viens à la maison*. Manéros serait donc Osiris lui-même (Brugsch, *Adonis*, p. 24). — Mais le Fils unique, chez les Hébreux, n'est pas Osiris, et Manéros est le fils unique de Ménes.

poursuites de Typhon et qui avait été caché dans une île, alors immobile, aujourd'hui flottante[1]. » Horus est le fils, la doublure d'Osiris. La mort de ce dernier n'est point celle de l'humanité tout entière. Son fils vit et va prendre sa place. Il a été sauvé des flots diluviens par une des Grandes-Mères qui a veillé sur lui pendant qu'il était caché dans une île flottante, l'arche.

« Typhon, qui de nuit, lors de la pleine lune, chassait un sanglier, trouva par hasard le cercueil d'Osiris, partagea le corps en quatorze ou vingt-six morceaux, et les dispersa au loin, ou les distribua aux vingt-six complices de son fratricide[2]. » La lune préside aux eaux ; la pleine lune marque un temps où les eaux sont le plus abondantes. Elles ne l'ont jamais été autant qu'au déluge. Le sanglier est un des symboles universels des ravages du cataclysme (P. II, 211 sq.). La chasse de Typhon marque donc le temps où le Génie du mal bouleversait la face de la terre par les torrents diluviens. Cette même chasse était la cause mystique de l'horreur que les Egyptiens avaient pour le porc, et du sacrifice qu'ils faisaient de cet animal en un temps de pleine lune[3]. Les membres déchirés d'Osiris sont une image des cadavres des Antédiluviens épars en tout lieu sur le sol (P. II, 236). Mais pourquoi quatorze ou vingt-six morceaux? Nous l'ignorons. Le premier chiffre est celui de la moitié des années d'Osiris ou de la moitié des jours du mois. Le second indique peut-être le nombre réel des villes égyptiennes qui prétendaient à l'honneur de posséder le tombeau du dieu.

« Isis rassemble les membres déchirés de son époux,

[1] Hérod. II, 156.
[2] Plut. 8. 18. Diod. Sic. I, 21.
[3] Herod. II, 47. Plut. 8.

moins un que les poissons avaient dévoré » et dont l'absence signifie que désormais l'humanité sera privée de cette force de vie et de reproduction qui caractérisait le monde primitif. Cette perte était célébrée par d'indécentes cérémonies dans les mystères d'Osiris. « Puis Isis fit faire en cire autant de statues d'Osiris qu'elle avait trouvé de parties de son corps, en mit une dans chacune de ces figures, les distribua entre un nombre pareil de villes, et assura les prêtres de chacune de ces villes qu'ils possédaient le corps tout entier, voulant ainsi le soustraire aux recherches nouvelles de Typhon et en même temps rendre son tombeau célèbre dans toute l'Egypte [1]. » Ceci prouve simplement la haute antiquité d'une coutume qui existe encore en Perse où, d'après Chardin, à la mort d'un roi, on fait plusieurs cercueils identiques qu'on dépose dans les mosquées de villes très-distantes, sans que les prêtres sachent quels sont ceux à qui le corps même a été confié.

Telle est l'histoire d'Osiris, de sa naissance, de ses inventions, de ses exploits, de sa mort. Nos lecteurs seront sans doute surpris de n'y trouver aucune trace du fléau du feu qui occupe une si large place dans Sanchoniathon [2]. Mais les Egyptiens n'en avaient point perdu le souvenir, ainsi que le prouve « cette autre tradition » que nous a conservée Plutarque [3] : « Apopis, frère du soleil, fit la guerre à Jupiter ; Osiris prit les ar-

[1] Plut. 18. Diod. Sic. I, 21.

[2] Si le mythe d'Osiris était l'histoire symbolique de l'année égyptienne, les ardeurs de la saison sèche devraient nécessairement y occuper une large place, et s'y rattacher étroitement à la saison des récoltes et au retour de l'inondation. Mais il n'en est rien, et la fable de Typhon solaire est à la fois peu importante et tout isolée.

[3] 36.

mes pour le dieu et l'aida à vaincre son ennemi. Jupiter, reconnaissant, l'adopta sous le nom de Bacchus. » Une inscription hiéroglyphique dit pareillement[1] : *Le dieu Thoré* (*créateur*, le dieu suprême Jupiter) *dans sa baris a terrassé Apophis par la postérité de Sev* (par Osiris, fils de Saturne). » Apop est dans les textes hiéroglyphiques un serpent, et ce mot en copte signifie *géant*. Ce géant-serpent est le primitif dieu du mal chez les Egyptiens, leur Satan, leur Ahriman (P. I, 308). Dans les enfers, il est le grand ennemi contre lequel luttent les dieux et surtout Osiris. Plutarque fait de lui le frère du soleil, et l'explication qu'il donne du mythe en question, nous met sur la bonne voie : cet Apopis est non pas le soleil même, source bienfaisante de lumière et de vie, mais l'ardeur dévorante que cet astre occasionne en certaines circonstances, et qui n'a jamais été aussi grande que lors du fléau du feu au temps de Méhujaël. Le combat d'Apophis solaire et de Jupiter est donc le même que celui d'Ahi et d'Indra, du Soleil et d'Etasa, des Titans et de Zeus, du Ciel et de Saturne (129 sq. P. II, 133 sq.).

Apophis était sans doute le chef de ces géants que Diodore nous dit « avoir été détruits dans la guerre qu'ils avaient faite à Jupiter et à Osiris. On voyait sur les murs des temples ces monstres à plusieurs corps, frappés de coups par Osiris. Les uns les disaient issus de la terre au temps qu'elle produisait les animaux : selon d'autres, c'étaient de simples hommes qui s'étaient illustrés par leur grande force et par leurs exploits[2]. » Ces géants sont les Asouras, compagnons d'Ahi, et ces Asouras étaient originairement les Néphilim issus des Caïnites et transformés dans l'imagination des peuples en des dé-

[1] Champollion, *Grammaire égyptienne*, p. 194.
[2] Diod. Sic. I, 26.

mons qui avaient tenté d'escalader le ciel pendant le fléau du feu [1].

Passons maintenant à Horus. Dans les bas-reliefs de l'Egypte, Horus est le grand ennemi du mal. On l'y voit: debout sur un serpent nommé Apop, ou sur une figure humaine qui est couchée dans un fleuve [2]; enfant, entre Typhon, hippopotame-lion ou crocodile-laie, et un dieu protecteur; frappant d'un bâton le dieu du mal personnifié dans l'âne ou le lièvre; vainqueur de ce dieu dont la tête dépasse la sienne, et ayant sous ses pieds des crocodiles, ou tenant suspendus dans ses mains ce même animal avec d'autres également consacrés à ce dieu, tels que l'orix du désert [3].

Le dieu *vengeur de son père* a donc eu de grands combats à soutenir contre Typhon. D'après Plutarque, « Osiris vint des enfers exciter au combat Horus. Celui-ci voit son armée s'accroître d'un grand nombre de transfuges, parmi lesquels était Thouéris elle-même, la concubine de Typhon. Un serpent la poursuit, Horus le tue. Le combat contre Typhon dura plusieurs jours. Horus fut vainqueur. Mais Isis, à qui Typhon avait été remis enchaîné, le relâcha. Horus, irrité, arracha de ses propres mains la couronne de sa mère, que Mercure remplaça par un casque à cornes de vache. Typhon accusa devant les dieux Horus de ne point être né en un légitime mariage; mais Horus, aidé de Mercure, se fit reconnaître par les dieux, et Typhon fut entièrement vaincu

[1] Quand on attribue à Hercule la défaite des géants égyptiens. Hercule est Horus=Harpocrate, que des médailles représentent armé de la massue (Macrobe, *Saturn.* I, 20; comp. Diod. I, 24. Guigniaut, Pl. LII, 138 *a*. 140 *a*).

[2] Wilkinson, Pl. 42.

[3] Guigniaut, Pl. XXXII, XXXIX, XL. Leemans.

dans deux batailles. Isis eut d'Osiris mort Harpocrate qui naquit avant le temps et dont les membres inférieurs sont faibles. » Plutarque ne fait que mentionner la dilacération d'Horus, et le décollement d'Isis [1].

Son récit ne concorde pas en tous points avec ceux de Diodore. « Isis, aidée d'Horus, vengea la mort d'Osiris sur Typhon. La bataille se livra près du bourg où Hercule avait, du temps d'Osiris, fait périr Antée. Isis, qui resta fidèle à son époux, combla ses sujets de bienfaits, et après sa mort reçut aussi les honneurs divins. » Et ailleurs : « Elle découvrit le breuvage d'immortalité, par lequel non-seulement elle rappela à la vie, mais elle rendit participant de l'immortalité Horus, que les Titans avaient surpris dans une embuscade, et qu'elle avait trouvé sous l'eau. Horus fut le dernier des dieux qui régna sur la terre [2]. »

Pour mettre de l'ordre dans ces mythes, distinguons avant tout Horus, victime des Titans, et Horus, vainqueur de Typhon.

Nous ne savons quels noms portaient en égyptien ces Titans, et s'ils se distinguaient ou non des Géants ou d'Apophis. Mais ils étaient certainement des puissances malfaisantes, des alliés de Typhon. Car ils ont fait périr Horus, le dieu de la jeune humanité. Comment ont-ils exécuté leur dessein homicide? En surprenant le fils d'Isis et en jetant son corps dans l'eau, dans les eaux du déluge qui ont inondé à l'improviste toute la terre [3].

[1] 19. 20.

[2] I, 21. 22. 25.

[3] D'après le mythe de Zagreus, on peut supposer que les Titans avaient déchiré les membres d'Horus et les avaient fait cuire dans les eaux d'une chaudière. Cette dilacération d'Horus doit absolument avoir le même sens que celle d'Osiris par Typhon, et pour nous l'une comme l'autre est un mythe diluvien (P. II, 206).

La mort d'Horus est donc la même que celle de son père, car ces deux divinités se rapportent à la même chose. Mais tandis qu'Osiris descend aux enfers pour y régner, son fils, qu'on dirait être un simple mortel, ou du moins un demi-dieu, reçoit de sa mère, comme une grâce à laquelle il n'avait aucun droit, l'immortalité qui le fait monter au rang des dieux. Cet Horus mort et ressuscité ne peut s'expliquer que par Bacchus-Zagreus qui serait tout à la fois un Horus et un Osiris.

Cependant, si Typhon a fait périr par le déluge l'humanité primitive, par ce même déluge Dieu a délivré la terre d'une race qui la souillait de ses crimes, et Horus, qui est ici un Appollon vainqueur de Python, triomphe de son ennemi dont le *corps flotte* dans le *torrent* des eaux diluviennes, ou terrasse cet *Apophis* qui, sous Osiris, avait tenté de détruire la terre par les ardeurs dévorantes de son frère, le soleil [1].

La guerre d'Horus et de Typhon a duré fort longtemps, et compte au moins deux grandes batailles, celle de la Sécheresse et celle du Déluge.

Nous disons que la première de ces batailles a trait au même fléau du feu que celle du Ciel et de Saturne dans Sanchoniathon. En effet, dans les deux mythes il y a des transfuges, et parmi eux est une concubine de l'ennemi des dieux bons (132). Nous la retrouverons dans les mythes ariens de Zohak et d'Ahi. Elle désigne la nuée qui, pendant le fléau du feu, a été enlevée par les puissances malfaisantes ou irritées qui veulent détruire l'homme.

Thouéris, que Typhon poursuit dans le camp d'Ho-

[1] Le déluge qui fit périr une grande partie des Egyptiens au temps de Prométhée et d'Osiris, et dont Hercule répara les ravages, n'est sans doute qu'une légende très-altérée du grand cataclysme de Noë.

rus où elle s'est réfugiée, est délivrée par ce jeune dieu. C'est-à-dire le Génie du mal fit de vains efforts pour prolonger la sécheresse et empêcher les nuées de rendre à la terre l'*Abondance des pluies*, Démaroon.

Après un combat de plusieurs jours, que le Rig-Véda nous décrira en détail, Horus reste vainqueur, et la nature recouvre sa fertilité au temps des Lémécides. C'est alors sans doute que le dieu sauveur reçoit d'Isis, sa mère, l'art de la médecine[1].

La puissance du mal semblait anéantie : l'humanité rêvait un temps de paix et de félicité terrestre. Mais elle reconnut bientôt son erreur aux nouveaux fléaux qui survinrent et en particulier au cataclysme. La bienfaisante Isis, la mère de l'humanité, la reine de la nature, avait de ses propres mains délié Typhon (P. II, 79).

Alors, les hommes s'indignant de l'apparente malveillance du vrai Dieu, commencèrent à rendre un culte à de faux dieux, qu'ils figurèrent sous les formes symboliques les plus bizarres. C'est après le déluge qu'Astarté a placé sur sa tête des cornes de vache (144); c'est après le déluge que Thoth a substitué sur la tête d'Isis, à son ancien diadème, un casque à cornes de vache.

Comment enfin les Egyptiens auraient-ils pu mieux figurer l'infirmité de l'humanité nouvelle, issue de Noë, que par la naissance de cet Harpocrate qui a pour père un dieu qui vient de périr dans le déluge. A peine cet enfant peut-il se soutenir sur ses jambes débiles !

L'opposition que, dans le ciel, Typhon fait à l'admission d'Horus, est un mythe à peu près sans analogue[2]. Le Génie du mal accuse Horus d'être un fils illégitime

[1] Diod. Sic. I, 25.

[2] J'aurais dit : *sans aucun analogue*, si l'Inde n'avait pas le mythe de l'apothéose des Ribhous ou des Lémécides, contre laquelle plusieurs dieux ont protesté.

d'Osiris, sans doute parce que ce jeune dieu est mort et ressuscité : il doit avoir pour mère une mortelle (comme Bacchus, l'Osiris grec). Cependant Horus est bien fils d'Isis : il est un dieu sauveur, et non un demi-dieu, un héros protévangélique. Mais en venant sur la terre sauver les hommes, il s'est fait homme au point de perdre l'apparence d'un dieu. Toutefois Thoth, le Verbe, l'a reconnu pour son frère, et les autres dieux repoussent les calomnies de Satan=Typhon[1].

Quant à la lutte d'Hercule et d'Antée, le sens en est fort simple. Hercule est un dieu ou un demi-dieu sauveur, comme Horus. Antée, fils de la Terre et de Neptune, est le sable (*terrestre*) du désert Libyen, qui a été jadis recouvert par les eaux (*neptuniennes*) de l'Océan (HT. 171 sq.). Le théâtre de la lutte était un district de l'Egypte où les sables typhoniens auraient envahi la fertile vallée du Nil, si le dieu sauveur n'avait pas béni la résistance herculéenne de l'homme.

[1] Si Horus est Apollon, ce mythe égyptien explique l'entrée étrange d'Apollon dans l'Olympe, telle que la raconte l'hymne homérique en l'honneur de ce dieu.

CRAPITRE III.

Régnes des dieux.

Diodore nous dit qu'Horus fut le dernier des dieux qui régna sur la terre. C'est ce que confirment de nombreuses listes ou groupes de divinités, dont la dernière est dans la règle Horus. Ces listes ont fait le sujet d'un travail spécial de M. Lepsius. Cet illustre savant ramène ces listes à deux types, dont l'un appartient à la Basse et l'autre à la Haute Egypte.

Liste de Memphis.	*Liste de Thèbes.*
Phtha.	Amoun.
Ré.	Menth.
Mou et Taphné.	Atmou.
Sev et Nout.	Mou et Taphné.
Osiris et Isis.	Sev et Nout.
Seth et Nephthys.	Osiris et Isis.
Horus et Hathor.	Seth et Nephthys.
	Horus et Hathor.
	(Sevec.)

Dans la liste thébaine, Menth est d'ordinaire le premier; on ne connaît que trois inscriptions où il est précédé d'Amoun; mais dans une autre, Amoun-Ré a pris sa place.

Parfois aussi Thoth sépare Sev et Osiris. Ou bien l'on a : Sev, Osiris, Harouéris, Horus, Thoth; — Sev, Osiris,

Thoth et Nephthys, Horus. Le Papyrus de Turin donne : X, X, X, Sev, Osiris, Seth, Horus, Thoth, Tmé, Har (ou Hat).

M. Lepsius voit dans ces huit dieux les huit dieux de premier ordre d'Hérodote. Nous croyons y retrouver des dieux qui ont successivement régné sur l'univers, et qui appartiennent aux trois ordres dont nous parle l'historien grec. Le premier ordre comprenait probablement quatre théothées et quatre Grandes-Mères, comme Amoun de Thèbes, Phtha de Memphis, Menth=Pan de Mendès, Khem=Pan de Chemmis ou Sev, et Mouth, Neith, Rétho=Léto, et Souven ou Nout. Les douze dieux secondaires ne peuvent être, ce nous semble, que des divinités cosmiques, telles que Ré, Atmou, Mou et Taphné, Ehou, Chonsou, Harka=Hercule, Haké, Harouéris I, Tmé. Les dieux du troisième roi sont sans aucun doute nos dieux humanitaires, les Osirides.

Si nous comparons les deux listes de dieux que nous a fait connaître M. Lepsius, nous verrons qu'elles se divisent l'une et l'autre en deux parties, dont la dernière commence par Sev.

Celle-ci nous est bien connue : elle renferme les dieux humanitaires dont nous venons de faire l'histoire. La première partie nous offre un théothée et des dieux cosmiques.

Voici donc quel serait le sens de ces deux listes :

Au commencement régnait le dieu *irrévélé* (Amoun), le dieu de la lumière increéée (Phtha). Aussi la Vieille Chronique ajoute-t-elle que Phtha brille jour et nuit, et que les temps de son règne ne se peuvent compter.

Puis Dieu (Menth) *façonna* la matière, le chaos.

Sa première œuvre ou celle de ses œuvres qui, par sa beauté, éclipse toutes les autres, fut le soleil (Ré).

Le monde, d'ailleurs, n'est point tout entier lumineux, bon et pur. Il se divise en deux moitiés. L'une n'est qu'*éclat* et *splendeur* (MOU), et tous les êtres qu'elle renferme sont en quelque sorte des enfants du soleil (lequel est le père de Mou et de Taphné). L'autre est ténébreuse ; c'est celle que le soleil (Atmou) visite pendant nos nuits, à son coucher.

Cette opposition de l'hémisphère nocturne et de l'hémisphère diurne, ou du jour et de la nuit, et cette victoire constante de la lumière sur les ténèbres, qui ont elles aussi leur soleil, résumaient toutes les idées que les Egyptiens se faisaient du monde physique.

Mais le monde physique n'était pas tout l'univers. La création avait abouti à l'homme, et aux dieux solaires et cosmiques ont succédé les dieux de l'humanité. C'est d'abord, Sev et Nout, qui président d'une manière générale au temps dans lequel s'opère le développement de notre histoire, et au monde de la liberté. Puis vient Thoth, la Sagesse éternelle, qui veut concourir à la création d'êtres faits à son image. Après Thoth et Sev apparaissent et règnent Osiris et Isis, les divinités de l'humanité primitive. Mais le mal, la division, la guerre (Typhon, Seth), se produit en même temps que l'homme et pénètre au sein des cités (Nephthys). Le dieu sauveur (Horus) lutte contre le mal sans pouvoir l'anéantir. La sagesse (Thoth) vient en vain régner ainsi que la justice (Tmé) pour un temps sur la terre. La terre et l'homme n'en ont pas moins été détruits par le déluge (que symbolise le crocodile, attribut du grand théothée Sévec)[1].

[1] Nous ne tentons pas l'explication de la liste, fort peu authentique, du Syncelle: Vulcain=Phthah, le Soleil=Ré, Agathodémon, Saturne=Sev, Osiris et Isis, Typhon, Horus, Mars, Anubis, Hercule, Apollon, Ammon, Tithoës, Sosus, Jupiter. — Le Manéthon d'Eusèbe place après Horus plusieurs rois anonymes, dont le dernier est Bitys. Je ne sais ce que signifie ce dernier nom.

Après Sévec devrait venir Amyrtée=Metsraïm. Mais à côté de l'histoire *divine* du monde primitif il y avait l'histoire humaine, et l'on intercala entre Amyrtée et le dernier des dieux, d'après le Manéthon d'Eusèbe :

Les demi-dieux, qui ont régné . .	1255 ans.	5212[1]
D'autres rois	1817 »	
30 rois de Memphis	1790 »	
10 rois de This	350 »	
Les mânes et demi-dieux		5813

[1] M. de Bunsen (V, p. 222, et déjà I, p. 102) prend au sérieux ces cinq ou six mille ans, et les place avant Ménès, le fondateur de Memphis. Il obtient ainsi dix mille ans pour l'histoire de l'Egypte, et il en compte dix mille autres pour le monde primitif (IV, p. IX). C'est donner gain de cause à Dupuis et à l'incrédulité, contre la Bible et la foi; mais c'est aussi aller à l'encontre des règles de la critique. Je confesse ne pouvoir comprendre les historiens qui abandonnent la chronologie de l'Ancien Testament pour celle de Manéthon; car la première est d'une exactitude incontestée pour les temps récents où l'on peut la contrôler par l'histoire profane de l'Egypte, de l'Assyrie et de la Babylonie, tandis que les listes de Manéthon sont à chaque ligne contredites par les monuments des Pharaons. Il y a donc, ce nous semble, quelque peu de crédulité à accepter les chiffres de ce prêtre égyptien quand ils se rapportent aux temps plus anciens que Ménès, et qu'on est dans l'absolue impossibilité de les vérifier. Mais ce que je puis bien moins comprendre encore, c'est qu'un historien qui croit d'une foi implicite à ces 5212 ans de Manéthon, ait le cœur de traiter avec un si grand dédain les pieux et savants défenseurs de la Bible, en particulier de les accuser d'être en proie à une *illusion aussi insensée que criminelle*, et les supposer capables de chercher à *rétablir la foi en la vérité par de nouveaux mensonges et par une plus grande effronterie* (IV, préface, p. XVI). Je ne sais à qui s'adressent de telles paroles, mais je doute excessivement que les ultérieures recherches de la science historique donnent gain de cause contre la Bible à M. de Bunsen, qui veut qu'il se soit écoulé 1434 ans de la famine de Jacob à l'Exode (IV, p. 440), qui restreint à 169 ans le temps des Juges (*id*. p. 337), qui fait mourir Moïse la 22e année du séjour des Hébreux au désert (*id*. p. 332), etc.

Qui sont ces trente rois de Memphis? Ouvrons le premier livre de Manéthon; additionnons les rois de Memphis : 7 dans la première dynastie, + les 9 de la troisième, + les 8 de la quatrième, + les 6 de la sixième = 30.

Et ces dix rois de This? C'est Ménès thinite, + les 9 rois de la deuxième dynastie.

Les *autres rois* et les demi-dieux seront ceux de la cinquième dynastie à Eléphantine, de la neuvième et dixième à Héracléopolis et de la onzième à Thèbes.

Mais après les 5212 ans qu'ont régné les demi-dieux et les rois de Memphis et de This, que font ces Manes, ces Ombres, ces Morts, qui reçoivent des vivants le sceptre de l'Egypte? Que font ces demi-dieux qui nous ramènent vers les temps mythiques et s'interposent dans une longue série de simples mortels qui ont régné avant eux et après eux?

Voici, ce nous semble, le mot de l'énigme : les dix premières dynasties manéthoniennes de This, de Memphis, etc., ont régné avant le déluge, et le déluge a peuplé de Manes, de Réphaïm, la terre déserte où ils ont régné pour ainsi dire seuls jusqu'au temps de la dispersion des Noachides. On se souvient que, dans Hésiode, le quatrième âge interrompt, comme la dynastie des Morts, l'ordre régulier des temps, en s'interposant entre l'âge d'airain et celui de fer, et qu'il correspond aux siècles diluviens (P. II, 382).

Il semble qu'après ces Manes nous devrions enfin lire le nom d'Amyrtée = Mitsraïm. Mais il n'en est rien, et c'est celui de Ménès = Adam qui s'offre à nos regards.

Nous retrouvons donc en Egypte le procédé des Phéniciens, de placer à la suite les unes des autres des tra-

ditions qui, se rapportant aux mêmes temps, auraient dû être rangées sur des colonnes parallèles.

Ainsi, dans l'histoire égyptienne, l'histoire du monde primitif figurait d'abord, par la dynastie des dieux issus de Sev; puis en bloc, par les dynasties des demi-dieux, des rois, des manes et des seconds demi-dieux, et enfin en détail, par les annales d'une foule de rois dont on donnait exactement les noms et racontait les hauts faits.

Quant à la durée des règnes des dieux, des demi-dieux et des manes, qui est de 24,837 années, M. Bœck a démontré, à notre avis, que ce chiffre n'est pas autre chose que 17×1461, qui est celui de la période sothiaque. Ici, comme en Chaldée, on se croit sur le domaine solide de la chronologie, tandis qu'on est en pleine astrologie.

CHAPITRE IV.

Les Rois.

Le Papyrus de Turin, Manéthon, Eratosthène s'accordent à placer en tête de l'histoire égyptienne Ménès et Athothis; Diodore et Hérodote commencent également par Ménès la série des rois du Nil. Mais le Papyrus en lambeaux nous abandonne déjà à la troisième ligne, et les écrivains grecs que nous venons de nommer s'écartent trop les uns des autres pour que nous fassions marcher de front l'explication de leurs quatre récits. Nous les examinerons donc successivement, en commençant par Hérodote. Les tables d'Abydos et de Carnac seront de peu de secours tant que les égyptologues, entre lesquels nous garderons une patiente neutralité, ne seront pas d'accord sur la vraie manière de les lire : M. Seyffarth, avec ses signes syllabaires, y trouve de tout autres noms que les disciples de Champollion, et ceux-ci se sont fait accuser d'abandonner, sans vouloir en convenir, les principes posés par leur maître. D'ailleurs les deux écoles lisent sur ces tables des noms qui ne se retrouvent ni dans Manéthon ni dans Eratosthène.

HÉRODOTE.

Ménès est le premier homme. Mais en devenant le premier roi, il a changé de caractère, et l'on a dû lui attribuer la gloire d'avoir jeté les triples bases de la société égyptienne. C'est lui, a-t-on prétendu, qui a digué le Nil, fondé la première ville, Memphis, et élevé le premier temple, celui de Phtha.

« Après Ménès viennent, jusqu'à Mœris, trois cent trente rois, parmi lesquels on compte dix-huit Ethiopiens et une femme indigène, Nitocris. » Hérodote ne nous dit pas qui sont ces dix-huit Ethiopiens, s'ils ont régné avant ou après Nitocris, ni s'ils appartiennent à une seule ou à plusieurs dynasties. Pour nous, nous inclinons à croire que ces Ethiopiens sont, non point ceux de Méroë ou de la Nubie, mais les pieux Ethiopiens d'Homère, qui demeuraient vers l'Océan, aux derniers confins de la terre, et qui attiraient chez eux, par leurs hécatombes, Jupiter, Neptune et les autres dieux de l'Olympe. Tous les peuples de l'antiquité ont supposé qu'au delà des terres à eux connues vivaient des tribus que le déluge avait épargnées, et qui avaient hérité des vertus de l'âge d'or. Elles habitaient les unes vers le nord, les autres vers le sud ou vers l'occident. C'étaient des Hyperboréens, des Ethiopiens (des *Hypernotiens*), des Atlantes (150). Cependant Hésiode et les Védas nous apprennent que les hommes des premiers âges du monde, en quittant à leur mort la terre, ont peuplé les *airs* et les cieux sous le nom de Génies, de Pères, de Dieux, et aussi la Vieille Chronique donne-t-elle au premier peuple de l'Egypte le nom d'Aërites ou Aëriens. Les Ethiopiens d'Hérodote seraient ainsi les habitants du monde antédiluvien, qui à leur mort devenaient des génies planant dans les airs.

Je m'avance, je le sais, dans les sables mouvants de l'hypothèse, et je m'expose à me laisser tromper par ses mirages. Ces rois éthiopiens, qui auraient vécu avant le déluge, seraient au nombre de dix-huit, et je compte depuis Adam=Ménès, neuf patriarches séthites et neuf caïnites. Mais je me hâte de revenir au texte d'Hérodote.

Le premier nom qu'il cite depuis Ménès est celui de Nitocris, c'est-à-dire *Neith la Victorieuse*. Mais de qui a-t-elle triomphé ? Sans doute du grand génie du mal, de Typhon, qui a causé le déluge. C'est ainsi que Niu-va, en Chine, a défait le Typhon diluvien de son peuple, Kong-kong. Et quelle déesse égyptienne pourrait mieux que Neith remporter une complète victoire sur l'ennemi qui détruisait la terre par l'eau ? Elle présidait aux eaux du chaos, et la terre vient d'être replongée dans ces mêmes eaux qui sont son empire. Elle est la grande Fileuse qui avait tissé le voile du monde ; on l'a déchiré, et elle le répare de ses mains victorieuses.

Mais l'histoire de Nitocris nous est rapportée en détail par Hérodote. Confirme-t-elle notre interprétation ? « Nitocris, nous dit-il, fit périr un grand nombre d'Egyptiens par une inondation, pour venger le meurtre de son frère. » C'est elle qui fait périr, et non Typhon ; mais elle est la grande déesse de la nature, et nous dirions, nous aussi, dans notre style pélagien, que la Nature, au temps de Noë, détruisit les hommes par une catastrophe immense. Le grand crime que Neith punit, était le meurtre de son frère : le frère d'une déesse peut bien être un homme pieux, comme Abel ou comme tous les Séthites égorgés par les Néphilim. Mais ne négligeons aucun trait de ce mythe : « Nitocris règne, » car elle est la Divinité même. Elle fait périr les meurtriers par artifice, par surprise ; et, en effet, le déluge a surpris les hommes à l'improviste. « Ils mangeaient et buvaient, dit Jésus-Christ, et ils ne pensèrent au déluge que lorsqu'il vint et les emporta tous[1]. » C'est là précisément ce que nous dit aussi le mythe égyptien : « Nitocris avait invité à un festin les principaux auteurs du meurtre, dans un

[1] Matth. XXIV, 38, 39.

vaste appartement qu'elle avait pratiqué sous terre, et, pendant qu'ils étaient à table, elle les noya tous en faisant entrer les eaux du Nil par un grand canal secret.» Le mythe ne parle pas de tous les Egyptiens, parce qu'un peuple entier ne peut être invité à un seul repas. Mais les autres traits sont d'une frappante vérité : les hommes ne se doutaient pas que leur demeure (le sol de la terre) où ils se livraient à la joie, fût en quelque manière plus bas que la mer, c'est-à-dire que la terre pût être tout entière recouverte par les eaux; et ce grand canal secret par où se précipitent les eaux du Nil rappelle ce que la Genèse dit du grand abîme dont les sources furent rompues et dont les eaux jaillirent des profondeurs de la terre. L'immense tableau du déluge a été réduit aux proportions d'une miniature, mais tous les principaux traits sont aisés à reconnaître.

Le mythe de Nitocris est pour nous la clef des traditions égyptiennes relatives aux temps primitifs, la ligne de démarcation entre le monde antédiluvien et l'histoire de l'Egypte.

Hérodote ajoute que cette reine, pour se soustraire à la vengeance du peuple, se jeta dans une chambre remplie de cendres. A la chambre inondée en succède une où le feu a passé. Cette seconde chambre est, comme la première, notre terre. Or nous avons vu des incendies du sol modifier, depuis le déluge, le relief des pays du Nil (HT. 146. 173). Ces révolutions appartiennent bien à l'histoire de la terre, ou de Neith, dont le règne vient interrompre l'histoire de l'homme. En Chine, Niu-va contient avec des *cendres* les débordements des eaux longtemps après le déluge.

Les rois qui ont vécu de Nitocris à Mœris ne se sont distingués par rien, et de Ménès à Séthos, d'après le

calcul d'Hérodote, il se serait écoulé onze mille trois cent quarante ans. Nous retrouvons ici la même profusion de rois fainéants et de siècles que dans Bérose, et la même absence de toute action d'éclat pendant les premiers siècles de l'histoire de l'Egypte. Sur les bords du Nil comme sur ceux de l'Euphrate, il y a souvenirs confus, pures fictions et calculs astrologiques.

Mœris est la personnification de tous les rois de la basse Egypte qui ont travaillé au lac qui a pris son nom. Ce nom signifie simplement : l'*eau abondante*, l'*inondation* (MER, MERE)[1].

Hérodote nomme ensuite le grand conquérant Sésostris, qui fit le partage des terres entre ses sujets. A ce dernier trait on a reconnu depuis fort longtemps le Pharaon dont Joseph fut le ministre.

Son fils Phéron est le Pharaon de l'Exode, dont l'histoire a été dénaturée par l'orgueil national, sans cesser toutefois d'être reconnaissable. « Le Nil qui, sous son règne, submerge toutes les campagnes, » c'est la mer Rouge submergeant toute l'armée égyptienne. Le vent « qui agita les flots du Nil avec violence, » est celui qui sépara pendant la nuit les eaux du golfe devant les pas des Hébreux. L'endurcissement de Pharaon, qui, du rivage, assiste à la ruine de ses guerriers, est bien rendu par « ce javelot que Phéron, dans sa folle témérité, lance au milieu du tourbillon des eaux.» La cécité dont il est alors subitement frappé, est un souvenir de la neuvième plaie qui plongea l'Egypte dans d'épaisses ténèbres. L'honneur de l'Egypte exigeait que son roi ne mourût pas aveugle et qu'il fût guéri par quelque moyen extraordinaire.

[1] Lepsius, *Chronologie*, p. 263.

Phéron eut pour successeur un citoyen de Memphis, Protée, qui fit arrêter Pâris, retint Hellène et la rendit à Ménélas. Avec ce roi, l'histoire des rois d'Egypte prend un caractère tout nouveau et se mêle à celle de la Grèce. Ce n'est pas seulement une nouvelle dynastie qui monte sur le trône, comme le disaient à Hérodote des prêtres plus jaloux de la gloire de leur patrie que fidèles à la vérité; c'est un peuple étranger qui prévaut dans la basse Egypte; et ce peuple, Diodore nous le fait connaître en donnant à Protée le nom de Kétès : ce sont les Héthiens ou Chittim de la Bible, les Cananéens, les Phéniciens [1].

L'histoire de l'Egypte ne se débrouillera complétement que lorsqu'on aura reconnu l'existence dans le Delta et l'importance historique de peuplades et de colonies de langue sémitique, qui tenaient par leurs racines au Liban, et qui ont couvert de leurs rameaux la Grèce.

Rhampsinite, le successeur (et non le fils) de Protée est égyptien par son nom, qui rappelle celui de Rhamsès, et par sa vénération pour Phtha. Mais il est phénicien par l'architecture de son fameux Trésor, qui n'a rien de commun avec les monuments du Nil, tandis que Trophonius en a construit un tout pareil en Grèce (128. 132); phénicien par la prostitution de sa fille, qui est une allusion (comme les déréglements des mères de Samemroumus et d'Hypsuranius, 116) aux fêtes infâmes des Phéniciens, et peut-être même par sa descente aux enfers, qui est toute semblable à celles de Bacchus, de Thésée, d'Hercule et d'Orphée.

« Avec Rhampsinite finissent les beaux temps de l'Egypte, » et commence la dynastie des fondateurs des pyramides, qui furent construites « au temps que le

[1] Movers, *les Phéniciens*, t. III, p. 190 et suiv.

berger Philitis menait paître ses troupeaux dans l'endroit où elles sont. » Ce nom de Philitis, qui est celui des Philistins; la forme des pyramides, qui n'est pas égyptienne; les étoffes qui enveloppaient les corps déposés dans ces tombeaux, et qui étaient tissées en laine contre l'usage et la loi sacrée des Egyptiens; la prostitution de la fille de Chéops; l'aversion des Egyptiens pour ce roi et pour Chéphren, qui avaient fermé leurs temples et qu'ils ne voulaient pas même nommer : tout atteste que ces deux princes étaient des étrangers, mais des étrangers depuis longtemps établis sur les bords du Nil, dont ils avaient adopté la langue et l'écriture. Mycérinus met fin à la persécution religieuse commencée par son père Chéops.

Si Phéron est le Pharaon de l'Exode, Chéops et ses successeurs ont dû être contemporains des Juges. Sous ces rois tyranniques, l'Egypte a été sans doute réduite à une complète nullité politique, et ainsi s'expliquerait comment elle n'a pas porté une seule fois ses armes en Judée pendant les siècles où ce pays était tour à tour asservi aux Araméens ou Syriens, aux Moabites, aux Cananéens, aux Madianites, aux Hammonites et aux Philistins.

Nous ne poursuivrons pas plus loin le récit d'Hérodote. Nous y retrouverions à peu près tout ce que nous savons de l'Egypte par la Bible : la domination éthiopienne, la destruction miraculeuse de l'armée de Sennachérib, l'anarchie qui a précédé le règne de Psammétique et qu'avait prédite Esaïe[1], enfin les règnes de Néchao et d'Ophra=Apriès.

Si nous ne connaissions l'histoire de l'Egypte que par la Bible et par Hérodote, rien ne serait plus aisé que de

[1] Esaïe, XIX.

mettre d'accord ces deux récits. Rien en même temps ne serait plus simple et plus naturel que les destinées du peuple du Nil grandissant dans l'obscurité depuis le déluge à Mœris, s'élevant à un haut degré de puissance sous Sésostris ou les Sésostrides, asservi plus tard aux Philistins de la basse Egypte, et après eux aux Ethiopiens, et se relevant avec le secours des auxiliaires grecs sous Psammétique, pour être enfin conquis par Cambyse. Il y a là trop de vraisemblance pour qu'il n'y ait pas plus de vérité qu'on ne le pense communément aujourd'hui.

DIODORE.

La véracité d'Hérodote est garantie par Diodore, qui ne fait que dessiner avec plus de soin le tableau qu'avait tracé le père de l'histoire. C'est ainsi qu'il marque mieux que celui-ci les trois dynasties des Sésostrides, de Protée-Kétès et de Chéops ; en particulier il place entre la première et la seconde une invasion des Ethiopiens et un temps d'anarchie, et accuse par là fortement la décadence de la race égyptienne, qui a précédé et amené le triomphe des Phéniciens de Memphis ou de Protée. Mais cette domination étrangère n'a pas duré longtemps, et les Phéniciens ont fait place aux Philistins ou à Chéops.

Diodore compte entre Ménès et Busiris cinquante-deux rois qui ont régné quatorze cents ans. Ces rois, dont il ne nous dit rien, correspondent aux cinquante premiers rois de Manéthon, dont les règnes comprennent quatorze à quinze siècles ou une période sothiaque. Cette période est celle du monde antédiluvien qui a duré, d'après la Genèse, seize siècles et demi.

[1] I, 89.

Nitocris manque dans Diodore; mais le mythe du déluge s'y retrouve dans une page où l'on n'aurait jamais songé à le chercher. A propos des crocodiles[1], l'historien nous parle d'un roi ancien, Ménas, qui, poursuivi par ses chiens, s'enfuit vers le lac Mœris, où se présenta à lui un crocodile qui le transporta sur l'autre bord. Ce Ménas est un autre Ménès. Ménès=Manou est aussi bien Noë qu'Adam. Le chien, c'est la canicule, c'est la grande et unique sécheresse des temps de Méhujahel. Le lac que le représentant du premier monde doit traverser, c'est la mer diluvienne. Le crocodile, c'est Sévec, le dieu du monde primitif, le Saturne des Egyptiens, leur Bélus sauvant Xisuthrus, leur Vichnou se transformant en poisson pour conduire sur les eaux l'arche de Satiavatra (P. I, 333, 378, note; II, 232).

Les Busirides, si notre interprétation est vraie, doivent représenter les temps postdiluviens. Ces temps, d'après Sanchoniathon, sont ceux des sacrifices humains (141). Or Busiris, qui a fondé Thèbes ou la ville de l'*arche*, est célèbre par la cruauté avec laquelle il égorgeait les étrangers, et par la vengeance que tira de lui Hercule. Mais ce roi d'Egypte qui joue un rôle dans un mythe grec, n'est pas un indigène, un vrai mitsréen; il doit appartenir en quelque manière à la race commerçante des Phéniciens qui ont colonisé la terre des Hellènes. Aussi, que nous raconte encore de lui Diodore? Qu'il exerçait le métier de pirate: ce qui convient mieux aux habitants des côtes de la Syrie qu'à ceux du Nil pour qui la mer était impure. Qu'Osiris lui avait confié le gouvernement des lieux maritimes et de la contrée voisine de la Phénicie, et c'est précisément là la seule demeure que nous lui aurions assignée si Diodore ne nous l'avait pas indiquée[1]. Il paraît donc, d'après cet histo-

[1] Diod. I, 17, 45, 67, 88; IV, 18, 27.

rien, que dès les temps les plus anciens, les côtes de la basse Egypte ont été occupées par un peuple navigateur et pirate, à demi égyptien, à demi sémitique, dont les Mitsréens confondaient l'histoire avec la leur. Mais on sait d'ailleurs, et en particulier par l'Ancien Testament, que l'angle sud-est de la Méditerranée, ou les côtes de l'Egypte et celles de la Judée, ont été le point de contact des Camites et des Sémites. Là vivaient les Philistins, que les Septante nomment les Allophyles ou *les gens de toutes tribus,* et qui étaient mitsréens par leur origine et sémites par leur langue.

Ce culte sanguinaire de Busiris ne serait-il point celui qu'on rendait à Osiris? Osiris n'aurait-il point été dans l'origine un Baal, un Moloc, qui exigeait des victimes humaines? Busiris signifie *d'Osiris,* et c'était dans la ville de ce nom que ce dieu était né et avait son tombeau le plus célèbre. Chaque année il s'y réunissait, pour la fête d'Isis, jusqu'à sept cent mille hommes et femmes, sans compter les enfants. Le culte de cette déesse et de sa famille se serait répandu de très-bonne heure, au sud jusqu'à Syène, au nord jusqu'à Byblos. Byblos ne figure pas dans la généalogie que la Genèse nous donne de Canaan, et peut ainsi avoir été fondée par des descendants *sémitisés* de Mitsraïm.

Après Busiris vient, dans Diodore, Uchoréus, dont le nom est sémitique d'après Lepsius, et qui a fondé la seconde capitale de l'Egypte, Memphis. Selon d'autres, Memphis était le nom de sa fille, qui eut du Nil, transformé en taureau, Ægyptus. Cette généalogie relie Uchoréus au Bélus des traditions grecques, qui est l'aïeul de Busiris et le représentant ou le dieu de ces populations sémitico-camites de la basse Egypte, dont toute l'histoire est à refaire.

Douze générations après Uchoréus a régné Mœris,

qui est le premier roi vraiment égyptien. C'est ainsi que dans Diodore la dynastie indigène de Mœris-Sésostris est précédée non moins que suivie de dynasties sémitiques. Mais il est évident que son histoire d'Egypte n'est pas celle qu'on avait à Thèbes, et qu'il nous transmet les traditions des *Bélides* et des Allophyles plus que celles des vrais Mitsréens.

Eratosthène [1].

Eratosthène nous transporte dans la haute Egypte; c'est d'après les prêtres de Thèbes qu'il a composé sa liste des rois du Nil.

Il les nomme *thébains*. Mais le premier de ces princes, Ménès, est thinite. Par rois thébains, il faut donc entendre non ceux qui ont régné à Thèbes, mais ceux dont Thèbes avait conservé la mémoire. Cette observation a pour nous une grande importance.

Cette liste était de quatre-vingt-onze noms. Les trente-huit premiers seuls nous ont été conservés.

Eratosthène joint à la plupart des noms de ces rois leur signification en grec. En voici la liste avec les corrections de nos prédécesseurs qui nous ont paru les plus probables, et celles que nous proposons à notre tour :

[1] Voyez pour Eratosthène et Manéthon notre *Tableau synoptique des traditions égyptiennes relatives au monde primitif.*

Texte d'Eratesthène.	Corrections	Etymologies coptes.
1. Menès, de This, διωνιος	αἰωνιος, *l'éternel*, d'après Jablonski.	MEN, *subsister toujours.*
2. Athothès, *né d'Hermès.*	. . . .	Hermès = Thoth.
3. Athothès.		
4. Diabiès, φιλετερος, fils d'Athothès.	(D'après Seyffarth et Scaliger, φιλεταῖρος, *qui aime ses compagnons.*) Maèbaès, φιλοταυρος, *qui aime le taureau*, d'après Bunsen.	(TIEP, *compagnons.* HOP, *noces ;* hébreu, AHAB, *aimer.*) MAE, *aimer ;* MAS, *veau.*
5. Pemphos, fils d'Athothès; *né d'Hercule.*	B. Sempsos	Hercule = Sev.
6. Toigaramachos, Momcheiri, de Memphis, της ανδρος περιτσομελης.	(Bunsen efface Toigaramachos, lit pour Momcheiri Sésorcherès (SESOR, *chef*), et ἡγησανδρος, qui a le même sens). (Seyffarth lit : Tahojor, *qui se retire du combat* (TAHO, *cesser, se reposer ;* JOR, *force, courage*), et ἀμαχος, *non belliqueux*, comme traduction de Taho jor; Men jor, *sans puissance*, et δυςανδρικος, *qui n'est pas un vrai homme*). Hoffmann a fort bien vu que *Memphite* était la traduction de Mompheiri (pour Momcheiri), *fils de Memphis* (MOMPHE-IRI). Je lis avec Scaliger : τισᾶνδρος, *vengeur*, et pour Toigaramachos, Toobes (*se venger*) enaake (*grand*), *le Vengeur de très-grande taille*, τισανδρος περισσομελης.	
7. Stoichos, fils du précédent, le *Mars insensible.*	Je propose Skoichos . . . (D'après B. Toicharès, *établi par le soleil.*) (D'après Sff. Ou sat ako .	SCHOIJ, *guerrier, valeureux*, sans doute avec l'idée accessoire d'insensibilité, de férocité. *semant la ruine.*)
8. Gosormiès, ἐτησιπαντος	Gosochmiès, αἰτησιπανος, *celui qui adresse ses demandes au dieu Pan*, d'après Hofm. (B. Sesortasis, ἡγησικρατος.) (Sff. Skocis r hba. . . .	KES, *servir avec zèle*, et Khem = Pan. *maître du trouble.*
9. Marès, son fils, le roi *donné du soleil.*	. . . .	MA, *don*, RE, *soleil.*
10. Anouphis, soit ἐπικωμος, *qui vit dans les festins et la débauche* (ou *qui est l'objet d'éloges ?*), soit ἐπικομος, *chevelu.*	. . . .	AN, *non*, NOUFI, *bon.*

Texte d'Ératosthène.	Corrections.	Étymologies coptes.
11. Sirios, *le fils de la pupille*, ou *qui ne peut être ensorcelé par le mauvais œil*.	. . . . *Le fils du soleil*	SCHE, SCHI, *fils*, IRI, *œil, pupille, iris*. SCHE RE.
12. Chnoubos, Gneuros, *Chrysès fils de Chrysès*.	. . . .	HANNOUB, *orfévre, et* CNOUB-IRI, *fils de Chnoub*, d'où Gneur.
13. Rauosis, *chef suprême*.	. . . .	HR OUASCH, *dominus imperator*, Sff.
	B. Rasosis.	RA, *soleil*, SESUR, *domination*.
14. Biyrès (non traduit).		
15. Saophis, *le débauché*, ou *qui fait et soigne sa fortune*.	Choufou, Chéops.	 JIF, JOF, *avare?*
16. Saophis ou Sensaophis.	Chnémou-Choufou, Chéphren.	
17. Moschérès, *donné du soleil*.	. . . . B. Menchérès, Mycérinus.	MAS, JOR, *enfant du Puissant*.
18. Mosthès.	Othoès. (B. Menchérès II.)	
19. Pammès, αρχονδης, *le chef*.	. . . . (B. Chaphrès)	APE MA, *donné par le chef, par la tête, par le prince*.
20. Apappus, *le Très-grand*	. . . .	APOP, *géant*.
21. Echescosocaras . . .	Sévéchès (ὁ) Socaris, Hf. (B. σχετικως ὡς Αρης.)	Sevec = Saturne; Socaris, nom d'Osiris comme roi de l'Amenthès.
2. Nitocris, *Minerve victorieuse*.	. . . .	Neith et OKER.
3. Myrtaios, *donné d'Ammon*.	Amyrtée	AMN-HER-TA, *donné par Amoun-Horus*, B. MERI-TAA, *donné par la lumière*.
4. Tyosimarès, *le fort*, c'est-à-dire le *soleil*.	B. Tosimarès. . . . . S. Ouosimarès	*le lieu puissant du soleil*. B. OUOSCHE MERE KEIBE, *don puissant du soleil*.
5. Séthinilos, *qui a augmenté la force de son père*.		
6. Semphroucratès, *Hercule Harpocrate*.	. . . . B. Semphoucratès.	JOM P RE MASCH, *Hercule soleil puissant*. Sff. Harpocrate est HAR PHE CHROUT, *Horus l'enfant*. Hercule est Sev, ou Jom, Chon. Semphoucratès doit donc être SEV ou JOM PHE CHROUT, *Sev l'enfant*.

Texte d'Eratosthène.	Corrections.	Etymologies coptes.
27. Chouter, *Taureau*, tyran (ou Chouter Tauros, *tyran*).	. . . .	CHOU, *régner*, TER, nom d'un dieu. Hf. — En arménien, TER signifie *seigneur*.
28. Meurès, *qui aime la pupille*.	. . . .	MA IRI. MEI RE, *ami du soleil*. Sf.
29. Chomaëphtha, *monde aimé de Vulcain*.	. . . .	KAHI MEI PTAH, *terre aimée de Phtah ou Vulcain*. S.
	B. Tomaëphtha	*aimé de Vulcain*.
30. Soikounios (ou Sukounios) Ocho, tyran.	(B. Soikounis, tyran comme Ochus.	KEN, *percer, égorger*; S'KEN, *glaive?*)
	(Sff. Souchi n souchi. . .	*le cruel des cruels, le crocodile des crocodiles*). Mais Souchi est le crocodile de Sevec et non celui de Typhon.
	(Hf. S'hak Onnos. . . .	S'HAC, *régner;* Onnos, roi correspondant de Manéthon.)
	Soik Onnos Othoès. . .	SCHOIJ, *guerrier;* Onnos et Othoès, rois correspondants de Manéthon.
31. Pétéathyrès	. . . .	l'homme *d'Hathor* = Vénus.
32. Stamménémès. . . .	B. Amménémès.	
33. Stamménémès II. . .	B. Amménémès II.	
34. Sistosichermès, *Hercule puissant*.	B. Sésortosis, Hermès ou Hercule puissant.	
35. Marès	. . . .	MEI RE, *aimé du soleil*.
36. Siphoas ou Hermès, fils de Vulcain.	B. Siphthas	SCHE PTAH, *fils de Phthah*.
37. Phrouoro ou Nilus . .	B. Phouoro	PHE IOR OU IARO, *le Fleuve*.
38. Amouthartaios . . .	B. Amun-phra-ta-ios. .	*donné par Amoun le soleil*.
	ou Amunti-ma-ios. . .	*aimé d'Amounté*, l'épouse d'Amoun.

En comparant cette liste avec celle d'Hérodote, nous retrouvons dans la première, en tête, le nom de Ménès, et vers le milieu Nitocris. Nitocris, étant la déesse du déluge, les vingt et un rois qui la précèdent doivent être des personnages antédiluviens. Ce qui confirme ce

résultat de nos recherches, c'est que le successeur de Nitocris est Amyrtée, ou plutôt Myrtée qui, par la transposition d'une seule lettre, est Mytr, Mitsr, Mitsraïm.

Toutefois, parmi les vingt-deux rois antédiluviens, nous voyons figurer, non sans étonnement, deux Saophis et un Menchérès, qui sont Chéops, Chéphren et Mycérinus, qu'Hérodote plaçait après Sésostris. Nous les retranchons, et nous avons de Ménès à Nitocris dix-sept rois. On se rappelle les dix-huit rois éthiopiens d'Hérodote que nous supposions avoir vécu avant sa Nitocris.

Cependant, au moyen des noms propres des siècles primitifs, on peut reconstruire toute une histoire. Il ne serait donc point impossible qu'Eratosthène nous eût conservé un résumé des traditions égyptiennes sur l'histoire du monde antédiluvien. Tentons d'expliquer sa liste à ce point de vue.

Le premier roi est Ménès=Adam, le deuxième Athothès=Seth; le douzième est un Chnoubos, ou Orfévre, *Chrysès* en grec. Mais Chrysès n'est-il point le Chrysor de Sanchoniathon qui est Vulcain=Tubalcaïn, et ne sommes-nous pas sur la bonne voie?

Les sept premiers rois d'Eratosthène correspondent aux huit de la première dynastie de Manéthon [1]. Nous réunirons ici ces deux sources qui se complètent très-bien, et qui vont nous faire connaître ce que les Egyptiens savaient d'Adam, de Seth, de Caïn, d'Enos et du caractère des Caïnites. La double tradition antédiluvienne que nous allons examiner est celle qui jouissait du plus grand crédit chez le peuple du Nil, celle qui s'était fixée et formulée au temps où les Mitsréens ha-

[1] Nous suivons pour les rois 3-7 de Manéthon les corrections et réductions fort heureuses de M. de Bunsen.

bitaient tous encore à This, celle qu'ils ont emportée avec eux dans toutes leurs colonies le long de leur fleuve. D'ailleurs, l'Egypte postdiluvienne entend n'être que la continuation de l'Egypte d'avant le cataclysme: Ménès=Adam a vécu à This, et Memphis a été la demeure d'Athothis=Seth dans Manéthon, le lieu d'origine des géants caïnites dans Eratosthène [1].

Ménès, en égyptien Ména, c'est le Manou des Indiens, le Manis des Phrygiens, le Mann des Allemands; c'est l'homme, l'être doué d'un *esprit raisonnable* (MANAS en sanscrit, MENS en latin, MENOS en grec), ou d'après le copte, l'homme *permanent*, *éternel*, qui devait ne jamais mourir, l'Æon des Phéniciens.

Ménès périt par un hippopotame, c'est-à-dire par Typhon: Adam est devenu mortel par le fait du vrai Typhon, Satan, qui est *meurtrier dès le commencement*[2].

Mais Osiris aussi a été déchiré et mis en pièces par Typhon, et chez les peuples de l'antiquité, Adam est d'ordinaire le représentant de tout le premier monde. Ainsi Manou, en Inde, est à la fois Adam et Noë. Il se pourrait donc que l'hippopotame qui tue Ménès, fut dans un sens spécial le Typhon du déluge, le meurtrier d'Osiris dont le corps flottait dans l'arche-cercueil sur les flots du cataclysme.

Ménès serait donc la forme humaine d'Osiris, et aussi lui attribuait-on les travaux, les fondations et les guerres que le mythe mettait au compte de ce dieu.

[1] Thèbes, dont Eratosthène nous a transmis la tradition, prétendait que les premiers tyrans, les premiers monstres, étaient des fils de sa rivale, Memphis.

[2] Saint Jean, *Evang.* VIII, 44.

Menès a pour fils et successeur Tet, Atet, Set du Papyrus de Turin, Athothis de Manéthon et d'Eratosthène. Tet, Set est Seth; le nom déjà l'indique; le caractère et les actions le confirment. Il est *né d'Hermès* ou de Thot; et la première lettre d'A-tet s'écrit avec l'ibis qui est le signe de ce dieu; il est son représentant terrestre. Si nous possédions un récit détaillé du règne d'Athothis[1], nous verrions les Egyptiens rapporter à lui toutes les mêmes inventions qu'au dieu dont il portait le nom. Manéthon dit simplement de lui qu'il construisit des palais à Memphis et qu'il écrivit des livres sur l'anatomie, car il était médecin. Or le Seth chinois, Chin-nong, est le médecin par excellence.

Athothis eut pour successeur Athothis II qui régna 32 ans; c'est la durée du règne de Kenkénès, qui occupe pareillement la troisième place dans la liste de Manéthon. Ces deux Athothis qui se suivent, sans que le premier soit le père du second, sont le même personnage sous deux aspects différents: le premier est Seth = Chin-nong, médecin, le second est Seth = Chin-nong, musicien, KENKEN, d'après M. Seyffarth, signifiant *lyre* (*nablium*).

Dans Eratosthène, le successeur d'Athothis II est son fils Maébaès, l'*ami du taureau*. Manéthon a pour sixième roi un Miébidos qui doit être le même que Maébaès. Son quatrième roi est Ouénéphès: ce nom est très-probablement celui que les Grecs ont rendu par Onuphis qui était le *taureau* sacré d'Hermonthis, et Onuphis = Oué-

[1] Sous Athothis, dit Elien (*H. an.* XI, 40, d'après la correction de M. de Bunsen), l'Egypte fut prospère, et il parut une grue à deux têtes. La grue est ici pour l'ibis; l'ibis est le symbole de Thot, et Athothis était pour les Egyptiens à la fois dieu et homme.

nephès se confond ainsi avec Maébaès[1], l'ami du taureau. Enfin entre Ouenephès et Miébidos est un roi Usaphédès ou Usaphès, qui est le nom de l'ache des rochers et du persil en copte OUSABIE. Ces trois rois de Manéthon sont un seul et même personnage, qui est Chao-hao=Gen=Caïn.

L'homme-taureau ou qui aime le taureau est agriculteur comme Caïn, comme Chao-hao qui a le premier attelé des bœufs à la charrue.

« Sous Ouénephès, une grande famine désola l'Egypte. » Voilà la sécheresse de Gen.

L'ache était en Grèce un symbole de mort et de deuil, et aussi cette plante a-t-elle donné son nom à Ouénèphès=Usaphès, qui est un Méhujaël, *détruit de Dieu.*

Enfin « Ouenephès a construit les pyramides près du bourg de Ko. » Mais la ville de Chao-hao portait précisément le même nom de Kio. KIO signifie en chinois *dépravé*; KO en copte, *vice*, *corruption*. Voilà la ville du vicieux et dépravé Caïn, Hénochie. La correspondance entre la Genèse, l'Egypte et la Chine est ici si complète qu'elle nous paraît démontrer la vérité de notre interprétation.

Ces pyramides étaient non point de pierres taillées[2], mais sans doute de briques. Les traditions phéniciennes notent pareillement avec soin les progrès de l'architecture dans la période antédiluvienne (121)[3].

[1] Maébaès, successeur d'Athothis, est devenu son fils par erreur, dans Eratosthène. — Manéthon suppose que les huit premiers rois ont tous été fils les uns des autres.

[2] D'après Manéthon. Dyn. III. Tosorthros.

[3] M. de Bunsen reconnaît dans Maébaès Mnévis, qui, au sortir de la vie simple qu'on avait menée sous le règne des dieux et des héros (c'est-à-dire à l'origine de l'humanité), porta le premier les hommes à suivre des lois écrites (Diod. Sic. I, 35). Mais c'est Caïn qui, par la fondation d'Hénochie, a *initié* les hommes à la vie de la cité et de l'Etat, et nous avons ainsi Caïn=Mnévis=Maébaès.

Nous venons de voir, en Egypte comme en Chine, Caïn succéder à Seth. On comprend que le nom de Caïn ait été placé à côté de son contemporain et son frère Seth, ou immédiatement après lui; mais il est assez étrange que vers le Hoang-ho, comme vers le Nil, on ait continué la liste des personnages antédiluviens par Enos.

Enos, c'est le Sempsos d'Eratosthène, le Sémempsès de Manéthon, le *fils d'Hercule.*

Et d'abord Eratosthène nous apprend que Sempsos est né non de son prédécesseur Maébaès=Caïn, mais d'Athothès=Seth. Or le fils de Seth est Enos.

Hercule en Egypte se nommait Chon; Chon est le nom sémitique de Saturne (P. I, 132); le Saturne égyptien est Sev. Il n'est donc point étonnant que les écrivains grecs identifient ce Saturne=Sev avec Hercule, et fassent d'un fils de Sev (Sempsos), un fils d'Hercule. Mais Saturne est Elohim, le dieu vivant, et Sempsos, fils de Saturne=Hercule, est un fils, un homme de Dieu. C'est précisément aussi ce que la Genèse nous dit d'Enos, quand elle nous rapporte que ce fut de son temps que *l'on commença à s'appeler du nom de l'Eternel*; et nous avons vu qu'en Chine Tchouen-hio rétablit l'ordre dans la société humaine qui avait été troublée et corrompue par les démons sous Chao-hao (209).

Cependant Enos=Sempsos vivait du temps de la grande sécheresse de Gen, et aussi Manéthon nous dit-il que sous ce roi « il y eut de nombreux prodiges et une très-grande mortalité. »

Après Sémempsès=Enos vient d'après Manéthon Biénéchès, Oubienthès, que M. Seyffarth explique par OU BI EN AKO, *celui qui apporte la ruine.* Tel est aussi à peu près le sens du sixième et du septième roi dans Eratosthène. L'un est le *vengeur de très-grande taille,*

Toobes Enaake; l'autre, son fils et successeur, est un Mars insensible, un guerrier brutal, Skœchus. Ce père et ce fils expriment une même idée et personnifient une race de géants belliqueux et stupides. Mais ne sont-ce par les Caïnites dont le père porte un nom qui signifie *armes*, et dont l'un, Lémec, ne parle que de vengeance? Ne sont-ce pas ces Caïnites de l'âge d'argent qui, d'après Hésiode, se causaient à eux-mêmes et aux autres, dans leur sottise, toute espèce de maux?

Ici, nous abandonnons Manéthon dont nous venons d'épuiser la première dynastie, et Eratosthène sera pour le moment notre unique guide.

Nous savons que les Caïnites, après les grands châtiments du temps de Méhujaël=Sempsos, se sont repentis, et sont devenus des *hommes de Dieu*, Méthusçaël, ou qu'ils ont élevé, avec Gen, leurs mains vers le soleil, le seigneur des cieux (114). Or, le huitième roi doit son nom aux prières qu'il adressait au dieu Pan, et son fils Marès, *donné du soleil*, aura été la réponse à ses invocations.

Remarquons que Toobes et Skœchus sont père et fils, comme le sont Gosochmiès et Marès. Un couple de guerriers, un couple d'hommes pieux. Deux personnages pour représenter une époque, et les deux époques se suivant, mais ne s'engendrant pas.

Marès n'a pas de fils; la dévotion des Caïnites fut de courte durée, et la corruption signala ses progrès par la polygamie de Lémec. C'est ce que nous indique le nom du roi suivant, Anouphis, le *débauché*.

Si nous sommes sur la bonne voie, nous devons arriver aux Lémécides: à Jabal-Jubal = Apollon, et à

Tubalcaïn. En effet, le dixième roi est Sirius, le onzième Chnoubus. Sirius est en copte le fils du soleil ou d'Apollon, et nous verrons dans le Rig-Véda comment les Lémécides ou les Ribhous, après leur apothéose, ont établi leur demeure dans l'astre du jour. Chnoubus, l'*orfévre*, est fils de Chrysès qui est Chrysor=Tubalcaïn, l'inventeur des instruments tranchants (CHORESCH).

Des sept rois suivants, trois sont ceux des pyramides ; nous les écartons. Deux sont des chefs puissants, Rauosis et Pammès ; l'un, Biyrès, ne nous dit pas le sens de son nom, et enfin Mosthès est l'Othoès de Manéthon, qui deviendra tout à l'heure pour nous un fanal dans la nuit qui nous entoure.

Rauosis serait-il le représentant de la puissance des Néphilim ? Et ne peut-on pas supposer que Pammès est ce chef juste et redouté au loin que les traditions juives font vivre peu avant le déluge, ce Méthusçalah= Amempsinus=Tithon de la Genèse, de la Chaldée, de la Grèce ?

N'est-ce pas ce même Méthusçalah qui reparaît après Pammès sous le nom du *Géant*, Apappus. C'est un des Réphaïm ou Antédiluviens; c'est le dernier représentant des Séthites, comme Toobes est l'antique représentant des Caïnites. Mais ce qui distingue Apappus de tous les autres rois, c'est la durée de son règne qui fut de cent ans moins une heure. Pourquoi cette heure ? Pourquoi ces cent ans ? Ne serait-ce point que les neuf cent soixante-neuf ans qu'a vécu Méthusçalah, et qui font presque mille ans, auront été réduits à cent ? et l'heure qui manque à ces cent ans, n'est-elle pas les trente et un ans qui ont manqué à ses mille ans ?

Il est mort, d'après le texte hébreu, l'année même du déluge. Le temps fort court qui a séparé sa mort du

cataclysme, est devenu la durée du règne de son successeur, qui est d'un an. Mais quel nom lui donnera-t-on ? Il boucle les temps antédiluviens, qui sont ceux de Saturne=Sev=Sévec. Aussi l'a-t-on appelé le *Saturnien*, Sévéchès. Puis, pour indiquer que sous son règne l'humanité tout entière a été précipitée dans les enfers, on a ajouté à son nom celui de *Socaris* qui est celui d'Osiris comme roi de l'Amenthès.

Le châtiment, dont il est ici question, est celui que Nitocris, la *Minerve victorieuse*, a infligé, d'après Hérodote, aux meurtriers de son frère, en les noyant à l'improviste.

Myrtée=Mitsraïm, qui succède à Nitocris, commence l'histoire postdiluvienne.

Que nos lecteurs veuillent bien s'arrêter ici quelques instants pour éprouver si la chaîne thinito-memphite des traditions antédiluviennes n'est pas solide ; si les trois grands anneaux de Ménès=Adam, de Chnoubus=Tubalcaïn et de Nitocris ne sont pas indestructibles, et si les anneaux intermédiaires n'ont pas la force qu'on peut raisonnablement attendre de débris tout rongés par le temps. Au reste, nous retrouverons dans les rois memphites de Manéthon, sous une forme différente, les quatorze rois thébains qui succèdent à Skœchus et précèdent Nitocris ; et nous prions nos lecteurs de suspendre leur jugement jusqu'à la fin de nos preuves.

Nous poursuivons notre étude d'Eratosthène et passons aux successeurs de Myrtée. Ils devraient être des rois historiques de l'Egypte, et cependant il n'en est rien.

Dans Manéthon, en effet, le successeur de Nitocris, comme nous le démontrerons bientôt, est Amménémès

qui est l'homme d'*Ammon* et qui tient la place du Myrtée d'Eratosthène; car Myrtée est désigné précisément comme donné d'Amoun, et Amménémès est donc simplement son surnom. Mais ce même Amménémès figure dans la liste d'Eratosthène huit rois après Myrtée. Il y a donc ici double emploi, et il s'agit de savoir qui sont ces huit rois qui viennent ainsi s'intercaler entre un héros et son surnom.

Comme ces rois précèdent Amménémès, et que celui-ci est Mitsraïm, ils peuvent appartenir à ces temps primitifs où les Egyptiens n'existaient pas encore, mais dont ils ont cependant gardé la tradition.

C'est ce que semblent confirmer les noms de ces huit rois, expliqués par Eratosthène:

Tosimarès, l'homme *fort* comme le *soleil*, c'est Ménès *l'immortel*, c'est Adam.

Séthinilus, *qui a accru la force de son père*, c'est *Seth* remplaçant Abel auprès d'Adam.

Semphoucratès, qui tient tout à la fois *d'Hercule*, qui est Saturne, et d'*Harpocrate*, le dieu aux pieds débiles, c'est l'héraclide Sempsos qui est Enos, et Enos est l'homme *débile*.

Chouter, qui est *taureau* et *tyran*, c'est Maébaès, l'*ami du taureau*, c'est le *Vengeur* et le *Guerrier insensible* de Memphis, c'est Caïn.

Meurès, l'*aimé du Soleil*, c'est Sirius, *le fils du soleil.*

Tomaëphtha, l'homme *aimé* de *Vulcain*, c'est Chnoubus =Tubalcaïn=Vulcain.

Soikounius, c'est Othoès, *tyran*, c'est le type des Néphilim, des tyrans.

Enfin, Pétéathyrès, ou l'homme d'*Hathor*, qui est Vénus, est le représentant de la débauche, qui, avec la cruauté, sa fidèle compagne, était le vice dominant du monde antédiluvien (32).

Cette histoire du monde primitif est très-brève; mais ces huit noms en disent autant que les vingt de This et de Memphis qui commencent avec Ménès et finissent avec Nitocris.

En comparant ces deux séries plus attentivement, on sent qu'elles proviennent de tribus appartenant à la même nation : Enos a dans l'une et l'autre le même nom de *Semp*sos et de *Semph*oucratès; Caïn est ici un taureau, là l'ami du taureau; Meurès et Tomaëphtha se suivent ici comme le font là Sirius et Chnoubus; le personnage, que l'on nomme ici l'*Orfévre*, est là le favori de Vulcain, qui est le dieu des orféVres et des forgerons; l'ami de Vénus est dans l'autre liste un débauché.

Les vingt-deux premiers rois thébains et les neuf suivants (de 23 à 31) sont donc deux dynasties parallèles, ou une double histoire du monde antédiluvien, que termine Nitocris, et à laquelle succède l'histoire de l'Egypte, dont le premier roi est Myrtée=Amménémès.

Restent dans la liste d'Eratosthène six rois, dont le troisième, Marès, est le Mœris d'Hérodote et de Diodore. Avec Mœris, nous sommes en pleine histoire de l'Egypte, et nous nous arrêtons ici, tout en notant seulement qu'Eratosthène ne paraît pas avoir connu les Busirides de Diodore, ni les Hycsos de Manéthon.

MANÉTHON.

Des trois livres de Manéthon, le premier, qui finit par Nitocris et Amménémès, contient l'histoire de l'humanité antédiluvienne; le deuxième embrasse les origines et la fleur de l'Egypte; les temps de sa décadence sont compris dans le troisième [1].

Ce dernier livre ne mentionne point les rois des pyramides; Manéthon les a placés avant Nitocris. Dans le deuxième livre, on compte trois dynasties des Hycsos qui semblent prendre la place des Busirides de Diodore, et que ne connaissent ni Eratosthène ni Hérodote.

Il y a là matière à bien des discussions. Mais la seule question que nous ayons ici à traiter, est celle des rois des pyramides. Ces monuments sont-ils postérieurs à Sésostris, ou antérieurs à Nitocris, c'est-à-dire au déluge? Manéthon et Eratosthène sont de ce dernier avis; Hérodote est du premier; Diodore, qui sait que les uns donnent à ces édifices une antiquité de mille ans, les autres de trois mille quatre cents ans, n'hésite pas à se ranger à l'avis d'Hérodote. Il est d'ailleurs fort étrange qu'aucun de ces quatre écrivains n'attribuent la construction des pyramides aux Hycsos, et cependant ces Hycsos sont des Philistins et règnent à Memphis [2].

[1] Ainsi s'explique fort simplement le plan de l'écrit de Manéthon, tandis que l'on ne peut en rendre compte dans toutes les autres hypothèses.

[2] M. Aug. Knœtel vient de tenter d'identifier les Hycsos et les Chéops, dans sa dissertation *De pastoribus qui Hyc-sos vocantur, deque regibus pyramidorum auctoribus*, Lipsiæ 1856. Ses arguments sont de valeur fort inégale, et l'on ne peut dire qu'il a prouvé sa thèse; mais elle n'en mérite pas moins un sérieux examen.

Si nous interrogeons les pyramides elles-mêmes, elles nous offrent des inscriptions hiéroglyphiques qui ne diffèrent en rien de celles des autres monuments égyptiens. Ce qui ne s'expliquerait pas, si Chéops était plus vieux que Nitocris, le déluge et l'Egypte. Car on peut difficilement supposer que le copte ou du moins l'ancien égyptien ait été la langue des Antédiluviens, et les hiéroglyphes du Nil leur écriture. Si l'on voulait dire que le peuple des Pharaons avait réellement échappé au déluge, comme il en avait la prétention, le culte tout diluvien d'Osiris s'élèverait en témoignage contre lui.

Il faut donc ou que Ménès ne soit pas Adam, et que Nitocris ne soit pas la déesse du déluge, ou qu'Hérodote et Diodore aient raison contre Manéthon et Eratosthène, et que les rois des pyramides appartiennent à des temps relativement récents [1].

Notre principal argument contre Manéthon est tiré de Manéthon lui-même. Nous avons vu dans Hérodote que les Egyptiens se refusaient à prononcer les noms de ces odieux tyrans qui avaient fermé leurs temples et élevé les pyramides au temps du pasteur Philitis. Cependant, ces édifices construits par des rois étrangers, étaient le plus bel ornement de l'Egypte, l'objet de toute l'admiration des Grecs. Au siècle d'Hérodote, peu de Grecs de marque avaient visité la terre du Nil, et l'orgueil national avait eu rarement encore l'humiliation de convenir que les plus grandes merveilles du pays étaient un témoignage de sa longue et honteuse servitude. Mais pendant la domination des Perses sur l'Egypte, les relations entre ce dernier pays et la Grèce étaient devenues de plus en plus fréquentes et intimes. Enfin, le peuple des

[1] A moins toutefois que les pyramides ne soient l'ouvrage des Antédiluviens, et que mille ans, deux mille ans plus tard, des Pharaons n'en aient fait leurs tombeaux.

Pharaons avait passé sous le joug des Macédoniens et des Lagides. Alors le sacerdoce égyptien aura résolu d'effacer de l'histoire nationale la grande tache des pyramides, et d'attribuer à des princes indigènes ces édifices colossaux. Il ne fut plus question du berger Philitis, et Chéops, Chéphren, Mycérinus devinrent de vrais Pharaons. Mais on se garda bien de les laisser à leur place dans la liste des dynasties; on les transporta dans les temps anciens, on les fit reculer jusque dans les ténèbres des premières origines. Ils ne pouvaient faire partie des dynasties thébaines : des rois de Thèbes n'auraient pas construit les pyramides à Memphis. On remonta plus haut encore, jusqu'aux temps antérieurs à Nitocris et au déluge. Là s'offraient trois dynasties de rois memphites; la plus récente était toute diluvienne, la plus ancienne était trop voisine du berceau de l'humanité et des arts; on plaça donc Chéops, Chéphren et Mycérinus dans celle des dynasties de Memphis qui correspond à la fleur du peuple antédiluvien. Mais on ne convint pas exactement de la place où se ferait l'intercalation; elle se fit à Memphis avant et à Thèbes après Ratoisès=Rauosis. Cependant la tyrannie de Chéops était devenue proverbiale; on ne pouvait faire de lui un bon roi, et d'un autre côté on ne voulait pas qu'un tyran, même un tyran indigène, fût l'auteur de la plus belle des pyramides. Qu'est-ce donc qu'on imagina? Que Chéops s'était converti dans ses vieux jours, et pour que personne ne pût mettre en doute sa repentance, on le fit l'auteur d'un « livre sacré, dont les Egyptiens faisaient le plus grand cas. » C'est Manéthon qui nous l'affirme. On n'en avait pas dit le moindre mot à Hérodote.

Nous sommes d'autant plus en droit d'accuser les prêtres égyptiens d'avoir falsifié leurs annales par va-

nité nationale, qu'ils n'avaient point raconté à Hérodote, en lui faisant l'histoire de Néchao, sa grande défaite à Carchémis par les Chaldéens, et que Manéthon a fait disparaître à peu près toute trace de la domination des Assyriens sur sa patrie. Il paraît même que le prêtre qui voulait faire croire à Hérodote que le Nil sortait à Syène de puits sans fond situés entre deux hautes montagnes, cherchait à l'induire en erreur par des contes absurdes. Nous pouvons, ce me semble, être certains que lorsque le même fait relatif à l'Egypte nous est rapporté de diverses manières, la version la plus défavorable à la gloire du peuple est la seule vraie.

Passons à l'examen du premier livre de Manéthon. En voici l'abrégé :

PREMIER LIVRE DE MANÉTHON.

Première dynastie.

I . . . . 1 Ménès, de This.
II . . . . 2 Athothis, à Memphis.
III . . . . 3 Kenkénès.
IV . . . . 4 Ouénéphès.
V . . . . 5 Ousaphœdus.
VI . . . . 6 Miébidus.
VII . . . . 7 Sémempsès.
VIII . . . . 8 Biénéchès.

This.	*Memphis.*	*Eléphantine.*	*Héracléopolis.*	*Thèbes.*
Deuxième dynastie.				
IX 1 Boéthus ou Bochus.				
X 2 Kæéchos ou Chous.				
XI 3 Binothris ou Biophis				
XII 4 Tlas.				
XIII 5 Séthénès.				
XIV 6 Chærès.				
XV 7 Népherchérès.				
XVI 8 Sésochris.				
XVII 9 Chénérès.				
	Troisième dynastie.			
XVIII	1 Néchérophès.			
XIX	2 Tosorthrus.			
XX	3 Tyreis.			
XXI	4 Mésochris.			

XXXIII	16 Sebercherès. 7			
XXXIV	17 Thamphthis.			
		Cinquième dynastie		
XXXV		1 Ouserchérès.		
XXXVI		2 Séphrès.		
XXXVII		3 Népherchérès.		
XXXVIII		4 Sisirès.		
XXXIX		5 Chérès.		
XL		6 Rathourès.		
XLI		7 Menchérès.		
XLII		8 Tatchérès.		
XLIII		9 Onnus.		
	Sixième dynastie.			
XLIV	18 Othoès. 1			
XLV	19 Phius. 2			
XLVI	20 Méthousouphis. 3			
XLVII	21 Phiops. 4			
XLVIII	22 Menthésouphis. 5			
XLIX	23 Nitocris. 6			
L-CXIX	**Septième dynastie.** 70 (ou 5) rois.			
CXX-CXLVI.	**Huitième dynastie.** 27 (ou 5) rois.			
CXLVII-CLXV			**Neuvième dynastie.** Achtoës et 3 (ou 18) rois.	
CLXVI-CLXXXIV			**Dixième dynastie.** 19 rois.	
CLXXXV-CCI				**Onzième dynat.** 16 rois et Amménémès.

De ces onze dynasties, la première que nous avons expliquée déjà, contient les traditions relatives aux premiers patriarches, les plus accréditées, les plus célèbres et les plus répandues en Egypte.

Les cinq dernières dynasties sont à peu près vides : on n'y lit que deux noms de rois.

La sixième attire notre attention par le nom de Nitocris qui la clôt. Nous l'isolerons de celle d'Eléphantine à laquelle elle fait suite, et la relierons à la quatrième et à la troisième, ainsi qu'à la septième et à la huitième, parce qu'elles portent, toutes cinq, le titre de dynasties de Memphis. Elles nous offriront l'histoire du monde antédiluvien d'après les traditions spéciales de la Basse-Egypte.

Celles de la Haute-Egypte doivent se trouver dans les deux dynasties d'Eléphantine et de This.

Traditions de Memphis. — Nous avons vu les huit premiers rois de Manéthon ou sa première dynastie correspondre aux sept premiers d'Eratosthène.

Prenons les six derniers rois memphites de Manéthon; comparons-les aux quatre rois d'Eratosthène qui précèdent Nitocris, et nous ne pourrons douter que ces deux écrivains ne nous aient transmis sous deux formes différentes la même tradition.

Manéthon.					*Eratosthène.*			
Othoès,	a régné	30	ans.	=	Mosthès,	a régné	33	ans.
Phios,	»	53	»	=	Pammès,	»	35	»
Méthousouphis,	»	7	»					
Phiops,	»	100	»	=	Apappus,	»	100	»
Menthésouphis.	»	1	»	=	Sévéchès,	»	1	»
Nitocris,	»	12	»	=	Nitocris,	»	6	»

Les derniers et les premiers anneaux des deux chaî-

nes étant de même valeur, il ne se peut que les anneaux ntermédiaires ne soient pas aussi semblables.

Manéthon.			*Eratosthène.*	
léchérophès	28			
'osorthrus	29			
'yreis.	7	=	Skœchus	6
lésochris	17	=	Gosochmiès	30
			Marès	26
ϙyphis	16	=	Anouphis	20
'sertasis.	19	=	Sirius	18
chès	42	=	Chnoubus	22
éphouris	30			
erphérès.	26			
oris	29			
atoisès.	25	=	Rauosis	13
ichéris	22	=	Biyrès	10
Sberchérès	7			
hamphthis	9			

La liste de Manéthon est la plus riche. Mais c'est une chesse qui trompe : ici, comme plus haut pour Caïn, le ième personnage figure sans doute sous trois ou qua- e noms différents, qui étaient dans l'origine de simples ithètes.

Sous Néchérophès, « les Libyens se révoltèrent contre s Egyptiens ; mais la Lune, ayant cru d'une manière straordinaire, leur inspira une telle frayeur qu'ils ren- èrent d'eux-mêmes dans l'obéissance. » Dépouillons : court récit de son masque local. La révolte des Li- yens doit s'entendre, comme le meurtre du frère de itocris, de quelque fait très-important du monde anté- luvien. La grande rébellion de ces siècles primitifs est elle de Caïn et de sa race contre le Dieu d'Adam et des ethites. Le retour des insurgés à l'obéissance est la onversion des Caïnites au temps de Méthusçaël. Leur

frayeur est causée par un de ces prodiges qui s'étaient multipliés sous Sémempsès=Enos, et qui ont marqué les temps de la sécheresse qui força Gen=Caïn à invoquer le Soleil. » Or, le mythe des Gorgones nous révélera de quelle indicible terreur l'homme fut saisi dans ce temps-là à la vue de la lune qui apparaissait immense et sanglante dans l'air chargé de vapeurs.

« Tosorthrus est l'Esculape égyptien ; il a en outre découvert la taille des pierres, et il s'est aussi occupé avec soin de l'écriture. » Ces deux lignes s'expliquent, mots après mots, par Sanchoniathon. L'*Esculape* phénicien a mis *par écrit* les inventions de Taaut=Seth ; il est Cabire ou Caïnite, et contemporain de Chrysor=Tubalcaïn ; et c'est de son temps que date le grand perfectionnement de l'architecture. Tosorthrus est le Seth égyptien de la race de Caïn ; il s'est approprié l'art de la médecine et celui de l'écriture, qu'avait inventés longtemps avant lui le vrai Seth, et il y a ajouté celui de la taille des pierres.

Tyreis a regné sept ans. Je proposerais de lire Tobéis, et nous aurions ainsi Toobes, le vengeur, d'Eratosthène, avec la durée du règne de son fils, Skœchus.

Au lieu de Mésochris, lisons Mésochmis, et nous aurons *le Peuple* (MESCH) *de Khem*=Pan, en face de Gosochmiès, l'*Adorateur de Khem*, ou Méthusçaël.

Après Souphis=Anouphis, l'homme *débauché*, vient Tosertasis qu'aux années de son règne nous devons croire le même personnage que Sirius.

Ici doit arriver Tubalcaïn=Chnoubus=Tomaëphtha, l'homme aux instruments tranchants. Or, Achès signifie *hache* (AKÈS), SEFE dans Séphouris, *glaive*, *faux*, et Soris, le *Destructeur* (SCHOR, *assiéger*, *désoler*, *détruire*). — Peut-être Thamphthys est-il un Tomaëphtha déplacé.

Nous n'avons rien à dire de Ratoisès, de Bichéris, de éberchérès, et nous arrivons ainsi à Othoès, qui « fut iis à mort par ses propres gardes. » Mais ce n'est pas ı tout ce que la tradition savait de lui. Nous le retrouerons sous sa vraie forme à Héracléopolis.

Phios est *le* grand *chef*, PE, APE (*la tête*), comme ammès.

Méthousouchis (au lieu de Méthousouphis) est (d'après ne étymologie mi-sémitique, mi-copte, qu'il est perıis de tenter) *l'homme de Souchi* ou Sévec, le dieu diıvien qui a sauvé Ménas=Noë et qui a succédé à orus.

Phiops est Apappus qui a régné cent ans (moins une eure), ou mille ans moins trente et un ans. Mais pourıoi est-il monté sur le trône à six ans ? Serait-ce peutre parce qu'il est né, d'après la chronologie de la Geèse, en l'an du monde six cent et tant ?

Son successeur, dont le règne n'est que d'un an, et ıi se nomme dans Eratosthène l'homme de Sévec et de ›kari ou du dieu qui, par le déluge, a précipité les ›mmes dans l'empire des morts, porte dans Manéthon ı nom qui dit plus clairement la même chose : Amenésouchis (pour Menthésouphis), l'homme des *enfers* ı de l'Amenthès, et de *Sévec*=Souchis.

Pour mettre la clef à la voûte de nos explications, Maìthon place après ce roi tout diluvien la déesse *victoıuse*, Nitocris, qui, d'après Hérodote, a noyé les Egypens.

Mais au dela de Nitocris que trouverons-nous ? Une *ptième* dynastie qui a duré *soixante-dix* jours. Le chiffre pt marquant la perfection, cette dynastie, qui est une s croix des Egyptologues, signifie par ses deux sept, ı'elle boucle et parachève l'histoire du monde primif, et le génie symbolique du peuple du Nil a substi-

tué à l'année du déluge le nombre mystique de 7×10 jours.

La huitième dynastie, qui est encore memphite, et qui a duré cent quarante-six ans, comprend peut-être le temps qui s'est écoulé du déluge à la grande dispersion des peuples.

Puis nous nous trouvons transportés à Thèbes, dans la ville de l'arche, où règnent seize princes, après lesquels vient Mitsrée=Myrtée=Amménémès, par qui finit le premier livre de Manéthon et qui commence enfin l'histoire égyptienne. — Ces seize princes thébains sont probablement les personnages antédiluviens d'après une tradition de Thèbes un peu moins riche que celle que nous a conservée Eratosthène.

Nous croyons avoir solidement établi :

1° Que les dynasties Ire, IIIe IVe VIe VIIe et VIIIe de Manéthon correspondent aux vingt-trois premiers rois et au trente-deuxième d'Eratosthène.

2° Que ces deux séries parallèles de soi-disant rois égyptiens est un résumé très-succint et assez correct de l'histoire du monde primitif depuis Ménès=Adam et Athothis=Seth à Nitocris et à Mitsrée.

Passons à la *tradition d'Héracléopolis*. Il existait deux villes de ce nom : l'une surnommée la Grande au sud de Memphis, l'autre, la Petite, près de Péluse. Peu nous importe à laquelle des deux cités se rapportent les quelques lignes de Manéthon.

Deux dynasties, l'une de quatre rois et de 409 ans, l'autre de dix-neuf rois et de 185 ans.

De ces vingt-trois rois, Manéthon en nomme un seul, qui est le premier : Ochthoës, dont il dit « qu'il fut le plus cruel des rois qui avaient vécu jusqu'alors ; qu'il accabla de maux l'Egypte tout entière ; que la démence

enfin s'empara de lui, et qu'il fut tué par un crocodile. » Ce tyran est la personnification des Néphilim. Le crocodile qui le tue, est celui d'Amenthésouchis, de Ménas et de Ménès=Manou=Noë. Par son nom, il est identique avec l'Othoës=Mosthès de Memphis qui fut massacré par ses propres gardes, et comme Eratosthène, d'après notre correction, ajoute au nom de Soikounius celui d'*Othoès, tyran*, et que le dernier des rois d'Eléphantine est un Onnus, nous avons cette longue équation : Soik Ounius=Onnus=Ochthoès=Othoès= Mosthès, laquelle unit en un même faisceau toutes nos histoires égyptiennes du monde antédiluvien.

Les trois successeurs anonymes d'Ochtoës pourraient bien être Phius, Apappus et Amenthésouchis. Les dixneuf rois de la dynastie suivante seraient ainsi des postdiluviens. Ils ont régné cent quatre-vingt-cinq ans. Mais dans la tradition de Memphis, la première dynastie postdiluvienne (la huitième de Manéthon) a duré cent quarante-six ans, sous dix-neuf (ou 9 ou 5 ou 27) rois. L'une n'est probablement que la variante de l'autre.

Cependant la tradition d'Héracléopolis soulève plusieurs questions qui ne sont point sans intérêt.

Pourquoi Ochthoës, étant un roi antédiluvien, n'a-t-il pas été placé avant Nitocris? Parce qu'on avait oublié la signification primitive d'Ochthoès, ou parce que la première dynastie d'Héracléopolis ne devait pas être séparée de la seconde, et que la seconde, étant postdiluvienne, ne devait à aucun prix être placée avant le règne de Neith vengeresse.

Quand les autres traditions remontent à Caïn ou à Adam, pourquoi celle d'Héracléopolis ne commence-t-elle que quatre règnes avant le déluge? Parce que cette ville était consacrée à Hercule=Chon=Sev=Sévec, et que Sévec ou Souchis, comme nous venons de le voir,

était le dieu qui avait tout spécialement régné sur les temps diluviens. L'ère diluvienne du cataclysme est celle de Sévec, et la dynastie de la ville de Sévec ou d'Hercule, ne devait donc pas remonter plus haut que cette ère.

Mais pourquoi la dynastie qui a suivi le déluge, porte-t-elle encore le nom de ce dieu? Parce que ce dieu, qui est Saturne = Baal = Moloc, n'a jamais été adoré avec plus de crainte que précisément dans ce temps-là, Sanchoniathon nous l'a appris : c'est alors qu'ont commencé les sacrifices humains en l'honneur du Dieu du déluge dont on voulait à tout prix désarmer la juste et terrible colère.

Cette double dynastie d'Héracléopolis ne jette-t-elle pas quelque lumière sur l'histoire de l'humanité, ainsi que sur les autres traditions de l'Egypte? et ne reconnaîtra-t-on pas le tact avec lequel elle a été placée entre les dynasties de Memphis et celles de Thèbes, entre Nitocris et Amménémès, et sur les confins des deux mondes qu'elle unit et sépare à la fois?

Tradition d'Eléphantine. — Une dynastie et neuf rois.

Nous avons dit plus haut que ces neuf rois correspondaient aux huit d'Eratosthène (24—31) qui séparent Myrtée=Mitsraïm d'Amménémès=Mitsraïm.

Manéthon.			*Eratosthène.*
Ouserchérès.			1 Tosimarès.
Séphrès.			2 Séthinilus.
Népherchérès.			3 Semphoucratès.
Sisirès	(a régné 7 ans)	=	4 Chouter (a régné 7 ans).
			5 Meurès.
Chérès.		=	6 Tomaëphtha.
Rathourès		=	8 Pétéathyrès.
Menchérès.			
Tanchérès (Tatchérès Lepsius)			
Onnus.		=	7 Soik Ounius.

L'identité de ces deux listes résulte à première vue : 1° de ce que le quatrième roi, dans l'une et l'autre, a régné le même nombre d'années. 2° De ce que le sixième d'une part, Rathourès, et le huitième de l'autre, Péréathyrès, ont étymologiquement le même sens. 3° De ce que le dernier et l'avant-dernier s'appellent tous deux Onnus ou le *Guerrier* Ounius.

Je ne sais ce que signifie le mot d'Ouserchérès qui doit être l'Adam d'Eléphantine.

Séphrès serait-il un Seth-rès, un Seth-inilus ?

Après Népherchérès vient Sisirès, l'homme *haut*, *grand*, *superbe* (SSISI, JISE) qui, par ses sept ans de règne, est le même que Chouter, le tyran, que Tyreis, que Skœchus, et qui est un représentant de Caïn ou des Caïnites dont la vie, d'après Hésiode, avait été considérablement abrégée par leurs crimes.

Chérès doit être le Tubalcaïn d'Eléphantine, et en effet CHER, c'est *battre*, *frapper*, et CHERA, le *soc de la charrue* est un des instruments (CHORESCH) fabriqués par le fils de Lémec [1].

L'homme d'Hathor=Vénus résume fort bien l'ère de Nahéma ou des séduisantes filles des hommes.

L'ère des Néphilim est représentée par les trois noms suivants [2], ou du moins par Onnus qui est le tyran belliqueux Ounius dans Eratosthène.

Onnus, le dernier roi d'Eléphantine, est le même

[1] On me dira que Chérès doit avoir le même sens que dans Tatchérès, Menchérès. Népherchérès et Ouserchérès. Mais cela est impossible, car Tatchérès signifie *établi* (TAT) *par* (KE, HHE) *le soleil* (RÈ), et les trois autres noms qui ont la même désinence sont certainement formés d'un participe et de KE RE ; mais jamais homme ne sera appelé KE RE sans verbe qui précède.

[2] Tanchérès viendrait-il de TENHHRO, qui signifie *fouler aux pieds*, *briser*, *écraser ?*

Stéphinatès qui, dans Manéthon, est censé lui succéder, et la tradition des frontières de la Nubie se complète par les rois illustres de celle de Memphis.

Tradition de This. — Une dynastie et neuf rois.

Cette tradition de la plus ancienne ville du Nil offre un intérêt tout particulier. Malheureusement Eratosthène ne nous l'a point conservée, et nous n'avons nul moyen de contrôler, de rectifier, d'expliquer la liste de Manéthon.

Le premier roi est Boéthos ou Bochos (de BOJ, *fracture, fissure*) « sous qui se forma près de Bubaste un gouffre où beaucoup de gens périrent. » Est-ce encore un des prodiges qui ont accompagné sous Sémempsès et sous Nechérophès le grand fléau du feu?

« Sous Kaechos ou Kéchous ou Chous, on mit au rang des dieux le bœuf Apis à Memphis, le bœuf Mnévis à Héliopolis et le bouc de Mendès. » Ces deux bœufs nous rappellent Maebaès l'*ami du taureau*, et Chouter, *taureau* : Mnévis, le roi Mnévis avec qui cessa la vie simple des premiers hommes. Mais nous savons que Mnévis, Chouter et Maébaès sont Caïn. Caïn=Gen en Phénicie a le premier adoré le vrai Dieu sous une image visible, et c'est pareillement Kéchous qui passe en Egypte pour avoir introduit le culte symbolique de la divinité. Cette soi-disant réforme prouvait chez celui qui l'avait faite, un grand aveuglement, et en copte on dit pour *aveuglement*, *ténèbres*, KEKE, d'où Kéchous.

Binothris, « sous qui les femmes ont été admises aux honneurs de la royauté, » personnifierait assez bien l'ère de Nahéma=Pandore.

Tlas et Séthénès, qui sont-ils? Tlas ne serait-il point Atlas=Idris=Hénoc? Séthénès qui est SATE, *fondement*, *base*, ne descend-il point de Seth qui a le même sens?

Chærès est le Chérès d'Eléphantine, le Chrysès, le Chnoubus et le Tomaëphtha d'Eratosthène, l'Achès et le Séphouris de Memphis, le Chrysor des Phéniciens, Tubalcaïn.

« Sous Népherchérès, le Nil a coulé mêlé de miel pendant onze jours. » Le miel est, avec les abeilles, un symbole universel et primitif de la renaissance du monde dans la grande crise diluvienne (P. II, 221 sq.). Les jours ont été substitués aux mois qu'a duré le cataclysme, parce qu'il eût été absurde de dire que le Nil avait pendant onze mois roulé du miel dans ses flots.

Népherchérès serait ainsi le roi diluvien dans la plus ancienne tradition, et le *symbole* du miel, qui n'a rien que d'orthodoxe, aurait plus tard fait place au *mythe* idolâtre qui attribuait à Neith, à Nitocris, la destruction du premier monde par le cataclysme et la renaissance de la nature.

Le successeur de Népherchérès va nous apprendre si notre interprétation est fondée. Il nous faut un roi postdiluvien, et nous avons un Sésochris qui était un homme de cinq coudées et trois palmes. Mais nous lisons dans le même Manéthon que le troisième roi de la douzième dynastie, Sésostris, était haut de quatre coudées trois palmes et deux doigts, et Sésostris est l'arrière-petit-fils d'Amménémès=Mitsraïm. Reconnaissons donc dans le Sésochris de la tradition de This le fameux Sésostris qui a régné à Thèbes, et « qui venait immédiatement après Osiris dans l'estime des Egyptiens. »

Je ne sais quel roi historique se cache sous le nom du dernier des Thinites, Chénérès.

De toutes les interprétations possibles du premier livre de Manéthon, la seule qu'on n'eût point encore

tentée, est celle que nous venons d'exposer, et qui consiste donc à chercher dans les onze premières dynasties des Pharaons une histoire multiple du monde primitif.

Si nous croyons cette interprétation la plus plausible, c'est :

1° Qu'elle explique Manéthon et Eratosthène l'un par l'autre, sans leur faire la moindre violence. Nous avons accepté sans y rien changer les dynasties de l'un, les étymologies de l'autre; nous avons déplacé à peine un ou deux rois; et si nous avons proposé quelques corrections aux textes des manuscrits grecs, nous sommes bien loin de nous être permis autant de liberté que tel de nos prédécesseurs. Puis, les cinquante et un rois que Manéthon nomme dans son premier livre, se trouvent être les cinquante-deux descendants anonymes de Ménès dans Diodore, tandis que Nitocris d'Hérodote explique fort bien celle de Manéthon et d'Eratosthène. Les quatre écrivains grecs sont, en un mot, pleinement d'accord sur l'histoire primitive de l'humanité.

2° Les traditions égyptiennes reproduisent avec une grande exactitude les principaux traits de cette histoire. Elles commencent à Ménès, et il faut, nous le répétons, fermer les yeux à l'évidence pour ne pas reconnaître dans Ménès le Manou=Manès=Mann des peuples indo-celtiques. Elles finissent à Nitocris et au déluge, à Myrtée=Mitsraïm. Entre ces points extrêmes sont Atet=Seth, Chrysès=Chrysor=Tubalcaïn, Othoès=Onnus=les Néphilim, ainsi que plusieurs personnages dont nous croyons avoir établi quelque peu solidement la valeur historique. D'ailleurs chacune des traditions égyptiennes nous a fourni ces noms de rois dans l'ordre où nous les aurions nous même rangés pour les faire concorder avec la Genèse.

3° D'après notre interprétation, les faits historiques et les symboles qui se lisent dans le premier livre de Manéthon, s'expliquent par les traditions correspondantes des autres peuples païens : la ville de Ko est la ville chinoise de Kio; la mortalité et les prodiges des temps d'Ouénéphès, de Sémempsès, de Bochus, de Néchérophès, sont ceux des temps de Gen; Tosorthrus est le même que l'Esculape phénicien, etc. Ainsi l'Egypte ne garde plus un silence obstiné sur l'histoire du premier monde, et sa chronologie redevient celle de tous les autres pays de la terre.

4° Notre interprétation se confirme par les monuments égyptiens, dont aucun n'a été construit par quelque roi des onze premières dynasties. Le seul de ces rois dont on prétend avoir retrouvé le nom inscrit sur la pierre est Phiops=Apappus. Mais M. Lesueur nous dit qu'on ne saurait affirmer que ce cartouche soit un nom propre, parce qu'il n'est jamais immédiatement précédé des titres royaux; et le Phiops des monuments appartiendrait à la treizième dynastie et non à la sixième[1]. Ce mot signifie d'ailleurs simplement *le Chef* ou *le Grand*, et cette épithète peut avoir été donnée à vingt Pharaons. Au reste, on lirait sur les parois des temples ou sur les listes tous les noms des rois de Memphis, ou d'Eléphantine, ou de This, qui, dans Manéthon, ont vécu avant Nitocris, qu'on ne serait nullement en droit d'en conclure à leur indigénat égyptien : ce fait prouverait seulement que sur les bords du Nil comme en Chine, comme partout ailleurs, on plaçait en tête de l'histoire nationale celle du monde primitif, et que l'on faisait remonter la série des souverains à Adam. C'est ce qui se voit entre autres dans le Papyrus de Turin,

[1] *Chronologie*, p. 229, 266.

où les règnes des dieux aboutissent à Ménès et à son successeur Atet[1]. C'est ainsi encore que la nécropole de Memphis offre les noms des trois personnages thinites, Cæéchos (KCHO), Séthénès (SNT) et Chærès (CHKR)[2], et que dans la plaine des pyramides on a découvert, assure-t-on, des cartouches de tous les soi-disant rois d'Eléphantine.

5° Nous avons dit que l'on ne connaissait aucun monument construit par un des cinquante premiers rois de Manéthon, sauf toutefois les pyramides, où l'on a lu très-distinctement les noms de Souphis ou Chéops, et de Menchérès ou Mycérinus. Mais ces rois sont précisément ceux qu'Hérodote fait vivre au milieu des temps historiques, qui abondent en monuments de toute espèce, et les pyramides, par cela même qu'elles font seules exception au silence de mort que gardent les onze premières dynasties, attestent elles-mêmes qu'Hérodote et Diodore ont raison contre Manéthon et Eratosthène, que Philitis n'est point un antédiluvien, et que Chéops, Chéphren et Mycérinus doivent garder leurs places dans la liste des vrais rois de l'Egypte, soit avant, soit après les Rhamsessides. Ajoutons que, d'après M. Lesueur, le Canon hiératique, dans la partie relative aux cinq premières dynasties, ne contient point les noms inscrits dans les pyramides et les tombeaux environnants[3], ce qui semble indiquer que ce Canon aura

[1] D'après la restauration de ce Papyrus par Lepsius, les noms des plus anciens rois sont tout à fait différents de ceux du premier livre de Manéthon. M. de Bunsen suppose des dynasties locales antérieures à Ménès. J'y verrais plutôt une tradition d'Héracléopolis sur le monde antédiluvien, le nom de Sevecotph s'y répétant à profusion, et Sévec étant Hercule.

[2] Lesueur, *Chronologie*, p. 270.

[3] Id. p. 269.

été altéré plus tard par l'intercalation des trois rois en question.

Nous pensons donc que MM. Champollion, Rosellini et Wilkinson ont eu raison de laisser tout le premier ivre de Manéthon en dehors de leurs recherches, et que les efforts des égyptologues allemands pour faire le Ménès l'héritier des petits princes qui se partageaient l'Egypte, le premier des Pharaons et le fondateur de l'*Ancien Royaume*, viendront échouer contre Ménès=Adam, Atet=Seth et Nitocris=le Déluge.

Pour rendre mieux sensible le singulier contraste que le second livre de Manéthon fait avec le premier, ous résumerons ici le plus brièvement possible le travail de M. Lepsius sur la douzième dynastie. Elle est our nous la première de l'histoire indigène, et aussi es monuments répandent-ils en quelque sorte par torents la lumière sur cette page de Manéthon ainsi que ur les rois correspondants de la liste d'Eratosthène.

Ératosthène.	Manéthon.
	Onzième dynastie.
Ammenemes I . . 26 ans.	Ammenémès I . . 16 ans.
	Sésonchosis . . . 46 ans.
Ammenemes II . . 23 ans.	Ammenémès II . . 38 ans.
Sesortosis. . . . . 55 ans.	Sesostris . . . . . 48 ans. Le fameux conquérant; inférieur au seul Osiris. (Confondu avec le vrai Sésostris de la 18ᵉ dynastie.)
	Lacharès. . . . . . 8 ans. Le labyrinthe.
Mares. . . . . . . 43 ans.	Amérès . . . . . . 8 ans.
	Ammenémès III . . 8 ans.
	Scémiophris . . . . 4 ans. sa sœur.

On voit que la liste de Manéthon est plus complète que celle d'Eratosthène, que celui-ci, toutefois, donne la vraie durée du règne d'Amenhémès III=Marès=Moeris, et que ces deux écrivains qui, jusqu'à Amenhémès, nous donnaient des noms de rois qui ne se lisent à peu près nulle part, se trouvent subitement confirmés à chaque ligne (à certaines erreurs près) par de très-nombreuses inscriptions. M. Lepsius a compté, de la seule douzième dynastie, cent inscriptions portant la date du règne, et beaucoup d'autres sans date.

Mais ce berger sémitique dont on a immortalisé la descente en Egypte par des bas-reliefs qui subsistent encore, serait-il peut-être Abraham, qui, d'après Justin, passait en Orient pour avoir été le quatrième monarque syrien[1]? Comparons les généalogies des Arphacsides avec les huit premiers Pharaons.

Sem.	(Cam.)
Arphacsad	Myrtée=Mitsraïm, à This.
Sçélah. Héber. Péleg. Dispersion des peuples. Réhu. Sérug.	(Ses fils deviennent les chefs de peuplades, Pathrusim, Léhabim, Ludim, etc., qui fondent des colonies le long du Nil, etc.)
Nacor	Amenhémès I.
père à 29 ans de	Sésortisen I.
Tharé père à 70 ans de	Amenhémès II.
Abraham[2]	Sésortisen II.
	Amenhémès III.
	etc.

[1] Lepsius voit dans ce berger un précurseur des Hycsos ; Brugsch, une députation d'une tribu sémitique qui apporte aux Pharaons son tribut. Le nom du chef est Abscha. (Brugsch, *Voyage*, p. 98.)

[2] Le synchronisme d'Abraham et de Sésortisen II est fort incertain. Il n'en est pas de même de celui de Moïse et de Sésostris. Moïse, âgé de 40 ans, tue un Egyptien; il s'enfuit chez les Madianites, et il

toute notre interprétation des traditions égyptiennes opposera le soin avec lequel Eratosthène et Manéa ont indiqué la durée de tous les règnes aussi bien nt Nitocris que depuis.

ous répondrons que Manéthon et Eratosthène ne t point toujours d'accord; que le premier et le Papyde Turin connaissent avec une minutieuse exacti-ɜ le nombre d'années qu'a régné chaque dieu avant ıès; que dans ses deux derniers livres, Manéthon est uemment convaincu de graves erreurs par les moıents, et que sa chronologie depuis Sésonchosis= c et Roboam ne concorde pas davantage avec celle Livres des Rois dans l'Ancien Testament. Nous rap-ɜrons d'ailleurs que les prêtres égyptiens avaient lu

te *longtemps*, c'est-à-dire 40 ans jusqu'à *la mort du roi d'Egypte*, e lui avait point pardonné son meurtre et sa fuite (Exode II, 23). i avait donc régné au moins 40 ans. Chacun le cherche dans ɜe ou la 19e dynastie de Manéthon. J'y vois, en profitant des ications de M. de Bunsen, un seul règne de plus de 40 ans, du fameux Sésostris, qui a tenu le sceptre 66 ans. Ce serait lui, ce plus puissant, ce plus belliqueux des Pharaons, qui a pendant si longtemps les Juifs sous une si rude servitude! qui confirme à nos yeux ce fait, c'est que Sésostris a précisé-pour fils et pour successeur ce Phéron d'Hérodote, en qui nous s reconnu celui dont l'armée a péri dans la mer Rouge.

s lignes étaient écrites depuis longtemps lorsqu'a paru, dans les *ıles de philosophie chrétienne*, octobre 1855, un article de M. de é sur *l'état actuel des découvertes faites en Egypte*, où la date oïse est pareillement fixée par les 40 années qu'il a passées les Madianites et par les 68 ans du règne de Sésostris.

synchronisme est certainement le point fixe d'où il faut partir établir, en montant et en descendant, l'accord entre l'ancienne ire de l'Egypte et celle des Hébreux.

ı reste, je crois qu'il faut négliger et effacer les dynasties sans ı de Manéthon.

étude persévérante des monuments prouvera certainement que

à Hérodote, dans leurs annales, les noms de trois cent trente rois, qui régnèrent de Ménès à Mœris (et Mœris vivait 900 ans avant l'historien grec); que d'après Diodore le nombre des rois indigènes est de quatre cent soixante et quinze; que Manéthon en compte cinq cent sept; que la liste d'Eratosthène ne portait au contraire que quatre-vingt-onze noms; qu'on en a déchiffré cent dix-neuf sur les fragments du Papyrus de Turin, et que la table de Karnak et celle d'Abydos viennent augmenter l'embarras du savant en lui présentant nombre de noms qui ne se retrouvent nulle part ailleurs.

A nos yeux, la chronologie égyptienne des onze premières dynasties ne vaut ni plus ni moins que celle de Bérose avec ses 432,000 ans d'Adam à Noë, et ses 34,080 ans de Noë au temps d'Abraham, ou que celle des Chinois, qui savent au juste combien d'années ont

la table d'Abydos a raison en donnant pour successeur immédiat au dernier roi (thébain) de la 12e dynastie, le 1er roi (thébain) de la 18e, et que les 1180, 1490 ou 1590 ans que Manéthon intércale entre ces deux dynasties, se réduisent (si les Hycsos ne sont pas une fable) aux 4 ou 6 rois bergers qui ont régné sur la basse Égypte et n'ont point interrompu la série des Pharaons de Thèbes. Pour moi, je vois Mitsraïm=Myrtée s'établir à This au temps (de Busiris) où l'on sacrifiait des hommes au dieu diluvien Osiris. Puis les Pathrusim, issus de Mitsraïm, fondent Thèbes (sous Busiris II), et une autre peuplade, mi-camite, mi-sémite, celle d'Uchoreus et des Hycsos, se fixe à Memphis, où elle élève les pyramides. Les Amenhémès et les Sésortisen, dont l'un est le Mœris d'Hérodote, jettent les bases de l'empire des Pharaons, qui s'élève rapidement, sous les Ramsessides, au comble de sa grandeur. Bientôt la décadence se manifeste : un Ethiopien, Actisanès, s'empare du sud; des Chétites (Cétée, Protée, etc.) font la conquête du nord. Avec Rhampsinite finissent les derniers beaux temps de l'antique Egypte. L'Egypte se relève sous Sésac, sous Bocchoris, mais pour retomber bientôt sous le joug des Ethiopiens (Sabacon, Tarhaca). Avec Psammétique commence la seconde et tardive fleur de l'Egypte.

régné sur eux Fohi=Abel et Hoang-ti=Adam, Yao qui est Jéhova, et Chun, qui est Elohim.

Nous appuyant sur les travaux de M. Bœck, et profitant des ingénieuses observations de M. Hoffmann, nous ajouterons que tout le système chronologique de Manéthon repose sur une base astrologique. Si l'on retranche les dynasties vides de noms propres, pour n'additionner que les pleines, on verra que, d'après la version de Jules l'Africain, la somme totale, de Ménès à Cambyse, est de 2920 ans, soit 2 × 1460, ou deux périodes sothiaques, dont la première embrasse l'histoire de l'humanité antédiluvienne, et la seconde l'histoire de l'Egypte.

1er Cycle.

I. Dynastie,		253 ou 263
II.	—	302
III.	—	214
IV.	—	274 ou 284
V.	—	218 ou 248
VI.	—	203
		1464

2e Cycle.

XI.	Dyn. (Amménémès)	16
XII.	—	160
XV.	—	284
XVIII.	—	259 ou 263
XIX.	—	204 ou 209
XXI.	—	114 ou 130
XXII.	—	120 ou 116
XXIII.	—	89
XXIV.	—	6
XXV.	—	40
XXVI.	—	150
		1463

La dernière année du premier cycle correspond à celle du déluge de Noë, qui est la 1656e depuis la création. La différence n'est pas très-grande, et l'on voit que les Egyptiens avaient gardé en gros le souvenir de la vraie durée du monde antédiluvien. On nous dira que le trait le plus saillant de la primitive humanité est sa longévité extraordinaire, et la tradition du Nil n'en aurait pas conservé d'autre trace que le règne de cent ans d'Apappus. Mais une fois que les Egyptiens avaient

mêlé dans leurs souvenirs les Séthites avec les Ca pris des épithètes pour des noms propres, et trans les rois philistins des pyramides avant le déluge, i sont trouvés avoir jusqu'à vingt-trois générations a des dix qui, à elles seules, occupent dans la Genès seize siècles du monde primitif; et comme au li seize siècles ils ne voulaient en avoir que quator ont dû diminuer déjà de plus de la moitié la vie règnes de leurs antédiluviens. Puis, quand ils ont de coordonner leurs traditions historiques, et qu sont mis à recueillir celles de leurs principales elles étaient si altérées par le temps, et leur ident dérobait aux regards sous des formes si dissembl qu'on crut qu'elles se rapportaient chacune à d'a événements. Aussi, tandis qu'on aurait dû les fo toutes en une seule, on les plaça, au contraire, les à la suite des autres. On eut ainsi quatre ou cinq toires du monde primitif à faire entrer dans la péri sothiaque. Mais, pour y parvenir, il fallait nécessaire donner à toute cette foule de personnages des rè fort courts. C'est le résultat de ce travail que nous transmis Manéthon et Eratosthène. Ainsi s'expl comment le monde antédiluvien a duré :

D'après la tradition de Memphis,	
Dans Manéthon, dyn. I. III. IV. VI.	944
Dans Eratosthène, rois 1—21	670
D'après celle de This,	
Dans Manéthon, dyn. II.	302
D'après celle d'Eléphantine,	
Dans Manéthon, dyn. V.	248
Dans Eratosthène, rois 24—31	144

Nous donnons en finissant, dans le tableau suiv l'histoire du monde antédiluvien d'après les tradit égyptiennes coordonnées.

LIVRE SIXIÈME

LES PEUPLES ARIENS.

ıotre étude des traditions primitives, nous avons à les Sémites de la Judée, de la Chaldée et de la ; Camites sémitisés de la Phénicie, les Camites · de l'Egypte, les Cent-Familles qui ont civilisé et dont les descendants sont de race mongole. hui nous dirigeons nos pas vers une des ré- ›itées par des Japhétites, l'Iran et l'Inde. L'Iran onal a été occupé par les Mèdes, issus de ls de Japhet, tandis que la Perse propre recevait premiers habitants la postérité d'Hélam, fils de 'rère d'Assur et d'Arphacsad. Les Mèdes avaient ırnom d'Ariens, c'est-à-dire les *Forts*, les *Guer- Héros*[1]. Aussi leur patrie, dans le Zend-Avesta, -t-elle Eériéné Véédjo, ou le *pur* pays des *Ariens*. ‹ Ariens ou ces Mèdes se sont étendus vers l'O- ıt sur le haut plateau de l'Iran que dans les bas- s du Touran et de l'Oxus, où, d'après Strabon, :ens et les Sogdiens parlaient à peu près la même

. VII, 62 — Hæsych. Ἀρταῖοι. Grec, ARTAS (*grand* et *bril-* scrit, ARTHA ; latin, ARDUUS ; français, HARDI ; allemand, ais, HARD

langue que les Mèdes. Cette langue était celle du Zend-Avesta, qui est le livre de Zoroastre. Or le zend est frère du sanscrit, et le sanscrit a été importé au milieu des aborigènes de l'Inde par les Ariens adorateurs d'Indra, à leur descente des hautes et froides contrées de l'Afganistan. Ces Ariens s'étaient d'abord établis sur les bords de l'Indus, et ils n'avaient point encore franchi les limites du Pendjab lorsqu'ils chantaient Indra, Agni, Soma dans des hymnes dont le recueil forme le Rig-Véda. Plus tard ils se répandirent dans les fertiles plaines du Gange et sur les plateaux ou le long des côtes du Décan, et leur antique religion fit place à celle de Brahma, à qui s'associèrent Vichnou et Chiva. Les Indiens, qui ont pour dieux suprêmes la Trimourti, les Brahmanes pour prêtres, pour langue sacrée le sanscrit, sont ainsi des fils de Madaï aussi bien que les Bactriens et les Mèdes, et voilà pourquoi nous réunissons dans ce même livre, sous la désignation commune de peuples Ariens, les habitants de l'Iran et ceux de l'Inde.

Les Ariens orientaux se sont séparés de fort bonne heure des Ariens occidentaux, et ces deux grandes familles se sont développées sous des influences tellement différentes, que les croyances de l'une sont entièrement opposées à celles de l'autre. Le nom de *Dew* signifie, en Inde, *Dieu*, en Perse, *Démon*. Ici le sentiment du mal est si vif, qu'on croit en un principe mauvais, Ahriman, toujours occupé à nuire et à séduire ; là règne le panthéisme qui renverse les barrières entre le mal et le bien. Ici la religion païenne la moins éloignée du monothéisme juif ; là un polythéisme effréné. Cette contradiction dans les croyances religieuses de ces deux races rend d'autant plus remarquable leur accord sur certaines traditions relatives au peuple primitif. Ces traditions communes existaient déjà nécessairement chez les Ariens

avant leur division, qui se perd dans la nuit des temps, et aussi ont-elles pour nous un prix immense. Nous pouvons les contrôler et les expliquer les unes par les autres avant de les comparer à celles des nations étrangères. La dispersion des Ariens nous offre une image en miniature de la grande dispersion de l'humanité nouvelle après la ruine de la tour de la Confusion.

C'est cette conformité entre les traditions de l'Inde et celles de l'Iran qui nous a décidé à commencer par ces deux pays l'étude des Japhétites. Indiens, Mèdes, Grecs, Celtes, Germains, Slaves, tous ont transformé en mythes ingénieux et compliqués les souvenirs de l'ancien monde; tous ont laissé périr les antiques récits pour ne conserver que les traductions qu'ils en avaient faites dans la langue des symboles. En pénétrant dans leurs régions, nous nous avançons dans des ténèbres de plus en plus épaisses, et il était prudent d'y commencer notre voyage d'investigation par deux pays voisins, qui nous offriront à plusieurs reprises le même mythe sous deux formes assez semblables pour que l'identité en soit incontestable, assez différentes pour que l'une serve à donner le vrai sens de l'autre.

Voici, dans le domaine restreint des traditions relatives à l'histoire primitive, les personnages identiques du Zend-Avesta et du Rig-Véda.

Meschia et Manou, le premier homme (comme en allemand MENSCH et MANN) (P. II, 8).

Taschter et Etasa, génies de la pluie fertile au temps de la sécheresse de Gen = Caïn (Idem, 136).

Vivanghat et Vivaswat, *le brillant*, qui est ou un dieu de la lumière ou un Adam=al Orus.

Yima ou Dschemschid, fils de Vivanghat, et Yama, fils de Vivaswat, personnifications des temps postdiluviens (Idem, 319).

Thraêtôna ou Féridoun, fils d'Athvia, et Trèta, fils d'Aptia, génies de la pluie fertile aux temps de la sécheresse postdiluvienne (Idem, 291).

Ashi Dahâka ou Zohak, et Ahi, le *serpent* infernal de la sécheresse (Idem, 136. 291).

SECTION PREMIÈRE.

Les Ariens de la Perse [1].

deux sources principales où se trouvent les tra- primitives de l'Iran ou de la Perse, sont le *Livre* s du poëte Ferdousi et le Zend-Avesta.

lousi vivait vers l'an 1000 après Jésus-Christ. Son est moins récent que l'Edda, et l'Edda nous a vé de très-vieux mythes. Mais la Perse avait huit fois de maîtres et presque aussi souvent ıx; la plupart des anciens livres avaient péri, et ıditions historiques s'étaient altérées au point

RCES : Le *Zend-Avesta*, traduit en français par Anquetil n (1771), et en allemand par Fr. Spiegel. (Première partie, dad. Leipzig, 1852.) – Burnouf, *Commentaire sur le Yacna* — Burnouf, *sur le dieu Homa*, dans le *Journal asiatique*, 4-7 vol. — Fr. Windischmann, *du culte du Soma chez les* dans les *Mémoires de l'Académie de Munich*, t. IV, part. II. Muller, *Recherches sur le commencement du Boundéhesch*, ıême recueil, III, III. — M. Haug, *sur la langue pehlvi et sur le* besch (1854, en allemand). — Ferdousi, *Livre des Rois*, tra- français par J. Mohl (1838), et en allemand par J. Gœrrès et Fr. de Schack (1851 et 1853). — Fr. Spiegel, *Grammaire* (1851, en allemand), où se trouve un extrait très-important khired. — Malcolm, *Histoire de la Perse*, traduite en fran- 21). — Herbelot, *Bibliothèque orientale* (1697). — Chardin, (édition de Langlès, 1811).
ux scientifiques. Outre Creuzer-Guigniaut : Rhode, *Tradi-*

qu'Alexandre le Grand y est à peine reconnaissable, et que Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès n'y sont pas même nommés. On peut donc aisément se figurer ce que valent les récits que nous fait Ferdousi des temps primitifs. Toutefois, il ne contredit jamais le Zend-Avesta ; il puise bien plutôt aux mêmes sources, il écrit dans le même esprit, et les détails dans lesquels il entre ne sont point tous à dédaigner.

Le Zend-Avesta contient des lois, des prières, des fragments théologiques et historiques, de valeur et d'âge fort différents. Les parties les plus anciennes ont pour auteur Zoroastre. Ce réformateur a vécu du consentement de tous en Bactriane. Ce sont les traditions bactriennes dont son livre et sa religion nous ont conservé quelques débris ; les rois dont il nous parle sont ceux de Bactres, et non ceux d'Ecbatane, ni ceux de Persépolis. Il ne nomme pas même ces deux capitales, ni les Mèdes et les Perses, ni Ninive et les Assyriens, ni Babylone et les Chaldéens. Mais si l'on est certain qu'il a vécu sur les rives de l'Oxus, on n'est point d'accord sur son siècle. Malgré l'opinion contraire, qui prévaut généralement

tion sacrée des Bactriens, etc. (1820, en allemand). — Arn. Hœlty, *Dschemschid*, *Féridoun*, etc. (1829, en allemand). — Ed. Rœth, *Histoire de notre philosophie occidentale* (1846, en allemand). — Max. Duncker, *Histoire de l'Antiquité* (2e vol 1855, en allemand). — J. Kruger, *Histoire des Assyriens et Iraniens* (1856, en allem.). — Tout spécialement les deux excellentes dissertations de R. Roth, *sur Dschemschid* et *sur Féridoun*, dans le *Journal de la Société Orientale allemande* (1850 et 1848). Lorsque je composais le *Peuple Primitif*, je ne connaissais pas ces deux articles, dont j'ai pu tirer ici un ample profit ; car nos explications diffèrent, à tout prendre, peu l'une de l'autre. — Dissertation de Spiegel, *sur Sam*, dans le même *Journal* (1849).

J'ai fait fort peu usage du *Dabistan*, source trop récente et trop suspecte.

ujourd'hui, nous pensons qu'il a été contemporain des lerniers rois des Mèdes, et qu'il appartient aux temps l'Esdras, de Bouddha, de Confucius, de Pythagore, de luma, et non à ceux de Moyse, bien moins encore à eux d'Abraham. La chronologie du Boundéhesch nous araît décider la question dans notre sens, et l'étude irecte du Zend-Avesta semble prouver que ce livre 'est point d'une très-haute antiquité. Quoi qu'il en soit, a religion d'Ormuzd ne fut point adoptée dans sa pureté ar les Mèdes, qui étaient cependant frères des Bacriens, ni par les Perses de Cyrus, Hélamites *médisés*, émites *arianisés*.

Le Zend-Avesta primitif fut, dit-on, détruit lors de la onquête d'Alexandre. On n'en retrouva que des fragents quand Ardéschir Babégan rétablit le culte d'Oruzd. De vingt-deux livres, il en reste un seul d'intact, Vendidad, que nous comparerons au Pentateuque. Le ste du Zend-Avesta actuel contient des prières liturques (Izechné, Vispéred, Jetsch-sadé), écrites en zend, a pehlvi ou en parsi, et le Boundéhesch, collection de agments en pehlvi, dont quelques-uns paraissent avoir é traduits des livres perdus de Zoroastre. Aucune s parties du Zend-Avesta n'est consacrée spécialement la cosmogonie, ni à l'histoire. A part les premières ges du Vendidad, relatives à Dschemschid, le Jetsch Taschter, et deux ou trois fragments du Boundéhesch une valeur contestable, nous sommes réduits à glaner ns les prières de courtes et obscures allusions aux personnages des temps primitifs. Encore nos études manent-elles d'un fondement solide, parce que la traducon d'Anquetil est fort incorrecte, et que M. Spiegel a encore publié que celle du Vendidad.

I. Création de l'homme.

Ormuzd avait créé en trois mille ans le ciel avec ses astres, l'eau et la terre. Les Mazdéiens, qui étaient tombés dans le dualisme avec leurs deux principes de la lumière et des ténèbres, semblent avoir voulu, par compensation, que l'unité prévalût dans toute leur cosmogonie. Toutes les eaux et tous les liquides, fleuves, mers, pluie, sève, sucs, proviennent d'une source unique, Ardouisour. Le mont Albordj, qui a comme grandi et poussé de terre en huit cents ans, est la racine de toutes les montagnes [1]. De même, Ormuzd, voulant couvrir la terre de plantes, « mit dans la mer mythique de Ferakh Kand un arbre, germe de tous les autres, qui crut comme le cheveu sur la tête de l'homme, et d'où vinrent dix mille espèces d'arbres qui en ont produit cent vingt mille [2]. » Suivant un autre mythe, qui est le plus authentique, les plantes non vénéneuses, les animaux non malfaisants et l'homme étaient tous renfermés virtuellement dans un « Taureau pur, lumineux [3]. » Ce Taureau est la souche de toute la vie organique ormuzdienne. C'est Aboudad (P. II, 463).

Mais Ahriman qui n'a qu'une seule pensée, la destruction des œuvres d'Ormuzd, corrompit dans sa source même la vie en y introduisant la maladie et la mort : « Il va sur le Taureau, qui, frappé par son poison, tombe sur-le-champ malade, rend le dernier soupir et meurt. En mourant il dit : « Voici ce qu'il faut faire « pour les animaux qui seront donnés (et qui doivent

[1] Boundéhesch, dans Anquetil, p. 362. 364.
[2] Id. 362. 385.
[3] ZA. I, 425; II, 183. BD. 397.

sortir de moi) : j'ordonne qu'on les préserve du mal. »
Taureau renferme bien aussi en lui la race humaine, il sent confusément que c'est d'elle que dépendra le t des animaux, mais sa sollicitude ne s'étend que sur ıx-ci. Cependant « son corps est reçu au Gorotman, ıs le séjour des esprits célestes. Son essence vitale confiée à la Lune (qui remplit bien ici les fonctions ne Grande-Mère veillant sur tous les germes des êtres, qui était sans doute une déesse puissante dans la reon antémazdéienne). Du bras droit du Taureau sort omorts (l'homme androgyne); de son bras gauche, ı âme, Goschéroun, qui est le roi des animaux, tout ticulièrement des troupeaux. A la vue de la faiblesse, l'infirmité du premier homme, Goschéroun, planant ant Ormuzd, lui dit : « Qui me défendra contre les ews? Qui défendra mes troupeaux? C'est aux hommes à le faire ; mais ils n'ont pas d'intelligence, ils ne ont pas stables dans la vérité ; aussi les troupeaux ne eront-ils pas sans maux. » Ou, suivant un autre passe, « Goschéroun, étant sorti du Taureau, se tint det son corps et jeta un cri aussi fort que pourraient e dix mille hommes. Il s'approcha d'Ormuzd et lui : « Quel chef avez-vous établi sur le monde? Ahriman a briser la terre et blesser les arbres, les faire sécher vec une eau brûlante (aux temps de Gen=Caïn). Le Kajomorts est-il donc l'homme dont vous avez dit : e le donnerai pour qu'il apprenne à se garantir du ıal? » Ormuzd lui répondit : « Le Taureau est tombé ıalade, ô Goschéroun, de la maladie que cet Ahriman portée sur lui. Mais cet homme (Kajomorts) est réervé pour une terre (future), pour un temps (avenir), ù Ahriman ne pourra plus exercer sa violence (après ı résurrection). » Goschéroun partit, il s'approcha du des étoiles, et de celui de la lune, et de celui du so-

leil. (Là) Ormuzd lui montra le férouer, l'idée vivante de Zoroastre, en disant : « Je le donnerai au monde et il lui « apprendra à se préserver du mal. » Goschéroun fut alors dans la joie. Il consentit à prendre soin des créatures [1]. »

Ce mythe renferme de grandes et profondes pensées. De même qu'Adam avait reçu l'ordre de *garder* le jardin contre les ennemis invisibles qui s'apprêtaient à l'envahir ; de même, d'après Zoroastre « l'Intelligence qui sait tout, Ormuzd, a donné aux férouers des hommes d'être dans des corps, afin qu'ils combattent, qu'ils fassent disparaître les Dews. » Mais les hommes des premiers temps (nous dirions : les hommes psychiques) ne rempliront pas leur mission. Au commencement du monde céleste, Ahriman avait (déjà) dit à Ormuzd : « O vous « qui êtes l'excellence, je suis le crime. L'homme ne « sera pas pur dans ses pensées, dans ses paroles ; il « n'y aura ni intelligence ni exécution (de vos com- « mandements), ni parole ni action, ni loi ni âme. » Ormuzd ne contredit point Ahriman, mais il lui montre après les temps de souillure un homme, Zoroastre, « vraiment pur dans ses pensées, dans ses paroles, et qui exécutera ses ordres ; sans lui le monde serait à sa fin. » Il y a là l'attente de Jésus-Christ, second Adam, Esprit vivifiant, qui sera le fondateur du royaume des cieux, le père d'une humanité spirituelle et sainte, le destructeur des œuvres de Satan. Toutefois Zoroastre sait qu'il ne triomphera que très-imparfaitement des Dews : il annonce pour la fin des temps l'apparition du vrai Vainqueur du Serpent, du Fils de la Vierge, Sosiosch.

[1] ZA, I, 160 sq. (Gahan Jetsch). BD. 354. 356. — Comparez dans Nonnus (Dionys. VII, 1 sq.) la scène d'Æon ou le Siècle, se refusant à prendre soin de l'humanité postdiluvienne à cause des maux dont elle est accablée.

« Celui-ci convertira la terre entière à Ormuzd, fera revivre les morts et les jugera. Alors l'homme juste sera rétabli dans sa félicité première, il sera immortel, sans vieillesse [1]. »

La vie des Mazdéiens est un rude et perpétuel combat livré au nom d'Ormuzd contre Ahriman, ses Dews invisibles, ses animaux nuisibles et ses déserts. Pour eux la terre est « un monde mauvais, un monde de maux, un séjour de crainte » ; elle est de plus la voie aux deux destins (à l'enfer et au ciel) [2]. Mais ils sont assurés de la victoire : Zoroastre a terrassé l'ennemi, Sosiosch le détruira complétement. C'est là l'idée fondamentale de la religion bactrienne. Je ne prétends point que cette lutte contre les démons soit celle du vrai Israélite contre le péché, que la *pureté* plus ou moins extérieure du Mazdéien soit la *justice* tout intérieure des David et des Esaïe, qu'Ormuzd soit Jéhova et Sosiosch le Messie. Mais il y a certainement dans cette tradition d'un sauveur né d'une vierge, dans cette pleine certitude qu'il existe des anges mauvais, dans ce quasi-monothéisme, dans ce vif sentiment de l'infirmité humaine, dans cette foi parfaite à l'immortalité et à la résurrection, dans cette intuition si sérieuse de la vie, des échos de la révélation primitive que nous savons avoir constitué la religion des Noachides.

Revenons au Taureau et à Kajomorts. « De la queue du premier sortirent les céréales et les arbres fruitiers ; de ses cornes, les fruits ; de son sang, le raisin.. ; de lui tous les animaux [3]. » Quant à Kajomorts, il a été « formé brillant, ayant des yeux avec lesquels il regardait en

[1] ZA. II, 193. BD. 350. 411 sq.
[2] ZA. I, 148. 245. 402.
[3] BD. 363. 371. 403.

haut[1]. Il était immortel et vivait bien[2]. » Trente ans après son apparition, il fut blessé à la poitrine par les Dews. En mourant, il dit à Ahriman : « L'ennemi est « venu : tous les hommes sortiront de moi, et ils se mul- « tiplieront depuis ce jour-là, quand il fera la guerre « (au monde)[3]. » Kajomorts contenait au dedans de lui les qualités distinctes de l'homme et de la femme, et nous pensons qu'au fond de ce mythe est un vague souvenir de l'Adam synthétique (P. II, 15). Il est également digne de remarque que la mort dans le Zend-Avesta provient d'Ahriman, et dans la Genèse d'un serpent qui est Satan. Mais ici, il y a séduction d'abord, puis péché ou transgression de la loi, et enfin pour salaire du péché la mort, tandis que là le premier homme périt violemment, frappé par un ennemi infiniment plus puissant que lui, par un dieu qu'Ormuzd lui-même ne peut réprimer.

« L'essence vitale de Kajomorts, purifiée par le soleil et consacrée par l'archange féminin qui est la patronne de la terre, produisit, au bout de quarante ans, le jour Mithra du mois Mithra, un arbre merveilleux dont le tronc représentait deux corps d'homme si bien unis, qu'on ne voyait pas quel était le mâle et quelle la femelle. L'arbre ayant ainsi cru en haut, porta pour fruit dix couples ou dix espèces d'hommes. Un de ces couples fut Meschia et Meschiané[4]. » — Meschia est Adam, les neuf autres couples, semble-t-il, ont chacun leur Adam, et les Bactriens savaient que les peuples de la terre étaient issus de dix souches distinctes ! Quel écla-

[1] BD. 397. Ovide a dit : *Os homini sublime dedit*, etc.

[2] ZA. I, 170.

[3] BD. 354. 355. — M. Haug, p. 42.

[4] BD. 376.

ant témoignage contre l'unité de la race humaine et ontre la tradition juive! Mais dans le Zend-Avesta, les Ariens, les Touraniens et les Hélamites ont pour aïeux rois fils de Féridoun, qui lui-même descend de Meschia; et Frévak=Noë fut, comme Japhet, père ou grand-ère des quinze peuples qui ont peuplé les sept Keschars (continents), c'est-à-dire la terre entière. Meschia st ainsi la souche de toutes les nations connues des actriens. Qui sont donc les neuf autres espèces d'hommes sorties de Kajomorts? « Ce sont, dans le Sind, les ommes à une oreille et à un pied; dans le désert les ommes à queue, etc. [1] » Les Bactriens, ou plutôt les Perans, ainsi que les Grecs et les Romains, que les Arabes ahométans, que les Hindous, que les Chinois, que ute l'Europe chrétienne, ont cru à l'existence de races umaines monstrueuses, qu'on reléguait dans les conées inconnues. Et comme ces races différaient tout à it de la nôtre, il était très-naturel de leur donner à acune leur propre Adam. Mais comme elles n'ont jaais existé que dans l'imagination des peuples ignorants crédules, leurs Adams s'évanouissent comme de vaies ombres, et il ne reste plus que Meschia=Adam, re unique de l'humanité tout entière.

La création de l'homme, qui, dans la Genèse, est imédiatement suivie du repos du septième jour, est pour mazdéien, au contraire, le signal du grand combat 'Ahriman engage avec Ormuzd. Auparavant, le dieu mal, à la vue des Esprits et des cieux resplendissants lumière qu'Ormuzd avait créés pendant les trois emiers mille ans, s'était borné à produire, de son té, les Dews, sans oser commencer la bataille. « Il ait attendu pour le faire, le temps où deux hommes,

BD. p. 380.

où un homme et une femme s'uniraient, et, terrassé par la puissante parole d'Ormuzd, abattu et lié, il était resté dans l'inaction pendant trois mille ans encore, qu'Ormuzd avait passés à créer les êtres organiques[1].» Les six mille ans cosmogoniques écoulés, « Ahriman fit le compte de ses Dews, et transporté de joie, il s'élança de l'abattement où il était plongé, et se jeta sur le Taureau d'abord, puis sur Kajomorts[2]. »

C'est alors aussi sans doute que « sautant du ciel sur la terre, sous la forme d'une couleuvre, il alla sur les arbres, qui prirent une peau (raboteuse) et des épines, et dont plusieurs devinrent vénéneux. Lui qui s'est mêlé à tout ce qui existe, s'est mêlé beaucoup plus aux arbres, car le mal qu'ils font est au-dessus de tous les autres maux par le poison qu'ils renferment, et qui donne la mort à l'homme et à l'animal qui en mange[3].» On peut sans doute dire que les Bactriens, faisant d'Ahriman l'auteur de tout mal, ont imaginé que la terre d'Ormuzd, avant d'avoir été souillée par Ahriman, ne produisait point de végétaux vénéneux ni épineux. Mais il est permis aussi de voir dans ce passage du Zend-Avesta un souvenir de ces temps où Satan n'avait pas encore séduit Adam, et où la terre ne se couvrait point encore *de ronces et de chardons*, c'est-à-dire n'avait point encore de déserts arides (HS. 97, 100) [4].

[1] BD. 347.

[2] Id. 351. — Il y a dans la doctrine mazdéienne une contradiction inconciliable entre la tradition véridique des six jours cosmogoniques et les mythes du Taureau et de Kajomorts. C'est pendant les trois derniers mille ans qu'Ormuzd crée les plantes, les animaux et l'homme, et cependant ce n'est qu'après cette période qu'Ahriman tue le Taureau d'où sont sortis tous ces êtres.

[3] BD. 403.

[4] Id. 403.

Ahriman, de qui proviennent tous les poisons du règne
gétal, a pareillement créé les Kharfesters, c'est-à-dire
s animaux qui déchirent, comme le lion, le tigre, le
up; ceux qui sont venimeux, comme les serpents, les
orpions, les crapauds; ceux qui font des trous dans
s champs et les jardins, comme les souris; les insec-
s tels que les fourmis et les mouches; certains ani-
ıux aquatiques non désignés; les vers qui se multi-
ent dans les cadavres; sans compter le chat aveugle
jour, la tortue, le lézard[1]. Aux Kharfesters, Ormuzd a
posé ses animaux à lui. «Les bêtes fauves, les oiseaux,
poissons ont été donnés, chacun, comme ennemis d'un
arfester particulier: le faucon détruit la couleuvre;
pic-vert, la sauterelle; la belette, le lézard; le héris-
ı, les fourmis; le chien, le loup; le vautour, les corps
rts[2].» Le mazdéien fait une œuvre très-méritoire en
ınt les animaux ahrimaniens.

Mais ce ne sont pas là les seuls maux causés par le
uvais Principe. Il habite au nord avec ses dix millions
Dews, et il envoie de là vers les pays du midi «le
t violent qui anéantit.» Il soulève toutes les tempê-
. Il a produit l'hiver et les chaleurs excessives de
é. Les déserts lui appartiennent[3].

a mort et ses miasmes infects viennent de lui. «Il a
duit dans le monde dix mille espèces de maladies,
tre lesquelles Ormuzd a fait sortir de l'arbre primitif
nombre égal de plantes[4].

'est lui qui rend petit, faible, stérile, ou empêche la
issance, la vigueur, la multiplication des êtres[5], qui
d pauvres les hommes et les provinces.

ZA. I, 281. 335. 388. II, 304. — BD. 386. 389. 398.
BD. 373. 375. 388 sq.
ZA. I, 366. 412; II, 158.
BD. 362.
A. II, 242.

C'est lui surtout qui sème dans les cœurs les doutes criminels, les mauvais discours, les passions déréglées. Il parcourt le monde en y portant la mauvaise foi et s'y faisant adorer à la place d'Ormuzd.

Quand Ahriman est assez puissant pour créer de toutes pièces une partie considérable du règne animal, et Ormuzd assez faible pour ne pouvoir tuer les êtres que produit l'Adversaire ; quand celui-ci ne cesse jamais de vouloir et de faire le mal, et qu'il le fait par ses Dews invisibles, par les éléments, par les plantes et les animaux, par ses inspirations criminelles, on comprend que le Zend-Avesta ne fasse pas la moindre allusion au sabbat de Dieu et à celui de l'homme. La lutte d'Ormuzd et du mazdeïen contre les puissances multiples des ténèbres dure sans trêve ni relâche. La terre est le « séjour d'une crainte » perpétuelle, et les grandes fatigues d'Ormuzd datent de la création de l'homme.

Cependant le Bactrien se souvenait du paradis et d'un temps où Ahriman n'avait aucune puissance sur l'homme, sur le premier homme.

Nous ne chercherons pas dans le Zend-Avesta la tradition de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, que Dieu lui-même avait fait croître dans le jardin d'Héden. Si Ormuzd avait créé l'arbre, l'arbre aurait été entièrement bon ; Ahriman l'aurait fait entièrement mauvais. Toutefois, nous en retrouverons bientôt les fruits dans l'histoire de la chute de Meschia. Mais l'arbre de vie, l'arbre mystique auquel la vie éternelle était sacramentellement unie (P. II, 22), occupe une large place dans les traditions et les croyances des Ariens. « Auprès de l'arbre qui est le germe de tous les autres, Ormuzd a mis l'arbre Gogard pour éloigner le mal de la vieillesse, et pour que par lui le monde soit dans l'abondance. » Cet arbre Gogard est le même que le Hom ou Haoma, « qui

éloigne la mort, qui est une source de vie, qui donne, à qui le mange avec pureté, les biens de ce monde, la sainteté et le paradis (Béhetsch), qui, à la résurrection, fera revivre les morts, les bienheureux [1]. »

Les quatre fleuves d'Héden n'ont laissé qu'une seule et incertaine trace de leur existence dans le Zend-Avesta.

Nous y lisons que tous les fleuves descendent de la source unique d'Ardouisour, qui est sur l'Albordj, et que sur cette montagne, vrai paradis, il n'y a ni nuit obscure, ni vent froid, ni chaleur, ni mort, ni aucun mal [2]. Ces paroles ne peuvent-elles point être envisagées comme un confus souvenir des récits que nos premiers parents faisaient à leurs descendants, du Paradis et de ses hautes montagnes (de l'Albordj), ainsi que du fleuve unique qui l'arrosait (l'Ardouisour), et qui se divisait en plusieurs fleuves qui circulaient sur toute la surface de la terre (alors connue)?

Les Ariens avaient certainement conservé le souvenir du pays d'Héden. On dirait même qu'en arrivant de Sennaar, sous la conduite de Madaï, ils avaient cru retrouver l'Héden dans la Médie, en particulier dans la contrée de Ragès. En effet, le letsch de Behram fait mention d'un pays nommé *Héden*, qui est, d'après Anquetil [3], l'Aderbidjan, province de la Médie. — Le Boun-Dehesch fait naître Zoroastre à *Héedenesch*, et la tradition postérieure, à Urmia. Héedenesch est inconnu; mais Urmia est situé dans l'Aderbidjan. — Plus à l'est est la ville de Raghès ou Ray, dont le nom, d'après de Bohlen, désigne le *paradis* dans toutes les langues de cette portion de l'Asie et jusqu'en russe. — Ray, Ragan était

[1] ZA I, 107. 110. II, 150. — BD. 362. 384. 385. 399.
[2] ZA. II, 165. 206. 213. 243. — BD. 368. 386. 397.
[3] *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, t. XXXI, p. 371.

situé en Télassar, d'après le livre de Judith, et le Télassar comptait au nombre de ses villes, d'après Esaïe, un *Héden*[1]. — Or ce pays d'Héden et de Ray est, nous le verrons plus bas, la patrie de Féridoun, qui est le père d'Irets ou des Ariens. Madaï, le vrai Irets, aura donc fixé ses tentes dans ces riches et belles plaines, qui lui auront semblé un nouveau séjour de *délices*, et ce nom d'Héden, qui est tout à la fois japhétique et sémitique, prouverait que la grande famille des Mèdes ou des Ariens n'avait point oublié quel avait été le berceau de l'humanité.

Les Ariens savaient que le Paradis, que l'Albordj[2], avait existé, existait encore à leur ouest, en Arménie. C'est ce que prouvent certains passages du Boundéhesch, qui disent que l'Albordj aboutit d'une part au Caucase, et de l'autre à des monts appartenant au bassin de l'Euphrate. En outre, les Bactriens supposaient que les âmes, après leur mort, se rendaient toutes vers l'ouest (P. II, 321 sq.), où elles devaient passer au-dessus de la mer Caspienne par le pont Tchinévad. Les justes le traversaient sans crainte et arrivaient ainsi sur l'Albordj. Cette montagne doit donc être le Caucase, ou plutôt les monts de l'Arménie, où la Genèse place le Paradis. Ajoutons que les seules contrées de l'Asie où vive encore le nom d'Albordj sont précisément celles dont l'Arménie est le centre. Ainsi la plus haute cime

[1] ZA. I, 296. — Judith I, 6, et Gen. XIV, 1. Esaïe XXXVII, 12. 2 Rois, XVIII, 11; XIX, 12. Ezéch. XXVII, 23. – Bohlen, *Commentaire sur la Genèse* (en allemand).

[2] L'Albordj s'appuie à l'Arzour qui est du côté d'Aroum, qu'arrose l'Euphrate à sa source (BD. 364 sq. 392), — et au Tchékaët Daëti, qui est le nom du Caucase avec son Albordj ou Elbourz, et celui de la mer Caspienne. Anquetil admet que le Daëti est la mer *Caspienne*, dans sa *Vie* de Zoroastre, p. 21.

u Caucase s'appelle l'Elburs; le Démavend, près de éhéran, porte le même nom, qui se retrouve près 'Hamadan, dans la chaîne du Zagrus, et ailleurs ncore [1].

Ce n'est pareillement qu'en plaçant l'Albordj vers ouest qu'on peut expliquer « les deux grands fleuves Arg et le Veh, qui en découlent, et qui circulent sur la ırface de la terre, sur les sept Keschvars (ou continents), recueillant les dix-huit fleuves secondaires qui escendent tous aussi de cette même montagne et de même source. L'Arg ou Orouand, qui est plus ancien ue le Veh, traverse la Syrie (Sourah) d'Emèse (Amétché), coule (par la grande fente de l'Oronte et du Jourdain) rs l'Egypte (Mesredj), où il prend le nom de Nil (Nev). e Veh passe dans le Khorasan (où il est censé se parger en deux bras, dont l'un le Gihon) reçoit le Balk, (dont l'autre) paraît dans la terre de Sind, où il prend nom de Kâsé, et se jette dans la mer de l'Hindostan, ıus celui de Mehrâ [2]. » Ce Veh a une certaine ressemance avec le Gihon de la Genèse, qui circulait dans la rre de Cusch, à l'est de l'Arménie, sur les plateaux de ran (HT. 93). Les Ariens, en descendant des hautes aines de Ray et d'Héden, que n'arrose aucun grand ıurs d'eau, auront cru retrouver dans le large Oxus fleuve qui, avant le déluge, arrosait les terres orienles, et le nom du Gihon qui est sans doute caché sous lui de Veh, aura reparu au grand jour dans les temps ıstérieurs [3].

[1] Ritter, t. VIII, p. 46. Ce géographe place d'ailleurs, avec Burnf, l'Albordj, vers les sources de l'Oxus.

[2] BD. 361. 370. 390 sq.

[3] Je pourrais citer encore en preuve de l'Albordj arménien, le mythique Orouapé, qui est situé sur l'Albordj (BD. 397), et dans derbidjan (*ZA. II, 202; BD. 396*). — Je ne nie point, du reste, que

Nous pensons donc être en droit de conclure des noms de Gihon et d'Héden, de l'Albordj, de l'Arbre de vie Homa et des fruits défendus, que les Bactriens et en général les Ariens, avaient les mêmes traditions que les Hébreux sur le Paradis. Voyons maintenant ce qu'ils ont à nous raconter de Meschia et de Meschiané.

II. Meschia et Meschiané.

De nature ils devaient mourir, car ils étaient issus de Kajomorts et du Taureau, qui l'un et l'autre avaient péri par l'action pestiférée d'Ahriman. Il est naturel que dans le dualisme, la mort, qui est le pire de tous les maux, procède directement du Mauvais Principe lui-même. Il ne peut en être ainsi dans le théisme : Adam pouvait, mais ne devait pas mourir.

Meschia et sa femme possédaient, dans un corps mortel, une âme pure mais labile. « Si Meschia eût fait Izechné à Ormuzd, à Mithra, à Taschter, dit un des plus antiques fragments du Zend-Avesta, lorsque le temps de l'homme *créé pur* serait arrivé, son âme créée pure et immortelle serait parvenue (sur-le-champ) au (séjour du) bonheur[1]. » Le Boundéhesch exprime ainsi la même pensée : « Le ciel était destiné à l'homme, à condition qu'il serait humble de cœur, qu'il ferait avec humilité l'œuvre de la loi, qu'il serait pur dans ses pensées, pur dans ses paroles, pur dans ses actions, et qu'il n'invoquerait pas les Dews. En persévérant dans ces dispositions, l'homme et la femme devaient faire réciproque-

les Bactriens auront pu appliquer le nom traditionnel d'Albordj aux immenses montagnes de l'Hindoukousch et du Bélour, qui se dressaient à leur orient.

[1] ZA. II, 214. 217.

ent le bonheur l'un de l'autre. Telles furent aussi au mmencement leurs pensées, telles furent leurs acns[1]. » La tradition bactrienne et arienne confirme ici plein ce que dit la Genèse de l'état primitif de l'homme, la Bible entière de sa vocation éternelle. Nul peuple ïen n'est aussi explicite sur ce point que les descents de Madaï.

Le Boundéhesch ajoute : « Ils s'approchèrent et eut commerce ensemble. » Ici donc, comme dans les ritures juives, le mariage est antérieur à la chute.

Dans la Genèse, conformément à la nature psychique la première humanité, Satan séduit Ève en parlant à fois à ses sens par la bonté des fruits défendus, à son e par leur beauté, à son esprit par des pensées d'orgil. Le Zend-Avesta suppose le premier couple beauup plus spirituel que ne l'étaient Adam et Ève, et la luction d'Ahriman est tout intellectuelle. « D'abord schia et Meschiané dirent ces paroles : « C'est Ormuzd ui a donné l'eau, la terre, les arbres, les bestiaux, es astres, la lune, le soleil et tous les biens qui viennent d'une racine pure, d'un fruit pur. » Ensuite Ahrin courut sur leurs pensées ; il renversa leurs dispoons, et leur dit que c'était lui qui a créé toutes ces ses. Ce fut ainsi qu'au commencement il les trompa ce qui regarde les Dews, et jusqu'à la fin ce cruel cherché qu'à les séduire. En ajoutant foi à ce menge, tous les deux devinrent darvands ; et leurs âmes ont dans le Douzakh jusqu'au renouvellement des ps[2]. » Il est digne de remarque que les Guèbres prédent que « à la naissance d'un homme, Ahriman se sente à son âme comme il a fait à Meschia, et lui dit

[1] BD. 377.
[2] BD. ibid.

de même : « C'est moi qui suis l'auteur de la nature. » L'âme le croit et devient par là criminelle[1]. » Ainsi, dans le dualisme arien, le premier péché c'est l'incrédulité. Cependant nous verrons tout à l'heure que les fruits défendus n'y sont pas entièrement oubliés.

Ce premier péché, qui se passe tout entier dans l'esprit, nous explique le mythe suivant : « Meschia et Meschiané, qui ont cru de la terre, ont d'abord bu de l'eau, ensuite mangé du fruit des arbres, puis du lait, et après cela de la viande. » On ajoute, « à propos de la résurrection, que les hommes issus d'eux mangeront d'abord de la viande, puis des fruits et du lait, et ensuite du pain, jusqu'à ce qu'ils prennent le parti de ne vivre que d'eau, sans plus manger. » Il y a dans ce mythe une grande et belle vue d'ensemble sur l'histoire de l'humanité, qui, dans son premier âge, a descendu de l'esprit vers la chair, et qui remontera de la chair vers l'esprit dans les derniers temps. Cette intuition générale est biblique et repose sur la vraie tradition (HT. 31). La tradition disait en effet que l'homme s'était nourri de fruits dans le Paradis, au temps d'Abel de fruits et de lait, après le déluge de fruits, de lait et de viande, et chaque aliment nouveau marquait un nouveau et fatal progrès que l'homme faisait dans sa dégénération. Mais les Ariens avaient imaginé, pour rendre la déchéance plus sensible encore, un premier état où Meschia avait un corps si subtil, qu'il pouvait ne rien manger et se bornait à boire de l'eau, sans doute de quelque eau céleste qui rendait immortel (P. II, 20).

Cette chute de l'humanité, dont la marche est indiquée par des changements dans sa nourriture, rappelle

[1] ZA. II, 598.

les mythes tout semblables du Thibet et des Kalmouks (P. II, 482 sq.).

Cette ressemblance entre la Perse et l'Asie ultérieure ne peut être accidentelle, et elle n'est pas la seule. Plusieurs peuples de l'Asie centrale exposent leurs morts comme le faisaient les Bactriens. Chez les Kalmouks, Otschirbany délivre de la main des mauvais génies le soleil et la lune (P. II, 273), et d'après les Persans, l'un des trois Messies des derniers temps, Oschédar-bami, arrêtera pendant dix jours le soleil au milieu du ciel. Les Mongols, d'après M. Huc, donnent à leur dieu suprême le nom d'Ormuzd. Une cosmogonie japonaise a pour héros un vrai Aboudad (P. II, 478). Il est donc fort probable que la race arienne, à laquelle appartenaient certainement les *Ari*maspes[1], a étendu ses colonies ou ses missions de l'Oxus au Japon et vers l'océan Boréal. Le mandchou, d'après M. Xylander, est riche en mots indo-germaniques. Il y a là un filon, fort riche peut-être, à exploiter.

Revenons à Meschia et Meschiané, et voyons les détails dans lesquels la tradition arienne entre sur leurs chutes successives.

Après qu'Ahriman leur eut fait croire qu'il était le vrai Dieu, il se passa « trente jours, » pendant lesquels « ils mangèrent........ » on ne dit pas quoi? Sans doute des fruits, puisque le lait vient immédiatement après. Nous devons supposer que l'eau avait été leur unique nourriture lorsqu'ils croyaient encore qu'Ormuzd avait tout créé.

« Ils se couvrirent d'habits noirs, » de douleur d'avoir

[1] Spiegel, *Avesta*, p. 33.

[2] C. Ritter, t. VIII, p. 39. M. Ed. Rœth suppose même que la religion d'Ormuzd a, par sa propagation en Inde, produit le bouddhisme, p. 354.

abjuré la vraie foi? Je ne sais. Ou serait-ce un souvenir des habits de peau dont l'Eternel revêtit Adam et Ève après leur chute?

« Après ces trente jours, ils allèrent à la chasse; une chèvre blanche se présenta à eux; ils tirèrent avec la bouche du lait de ses mammelles, et mangèrent ce lait, qui leur fit beaucoup de plaisir : « Je n'ai rien « mangé de pareil à ce lait, dirent-ils; le lait que je viens « de boire me fait un plaisir extrême. » Et ce fut un mal pour leur corps[1]. » C'était Ahriman, qui, en ménageant leur rencontre avec cette chèvre, les avait fait déchoir de leur nourriture toute végétale.

Au lait devrait succéder la viande. Mais il n'en est rien, et nous revenons aux fruits! Evidemment ce hors-d'œuvre est un précieux fragment de la tradition authentique et universelle que la Genèse nous a seule conservée dans son intégrité. « Le Dew, qui ne dit que le mensonge, devenu plus hardi, se présenta une seconde fois, et leur apporta des fruits qu'ils mangèrent, et par là, de cent avantages dont ils jouissaient il ne leur en resta qu'un. » On ne nous dit pas lequel? Probablement l'espérance d'un retour à la pureté et au bonheur.

« Après trente jours et trente nuits, un mouton gras et blanc se présenta à eux; ils lui coupèrent l'oreille gauche. Instruits par les Izeds du ciel, ils tirèrent le feu de l'arbre Konar (espèce de cornouiller) en en frottant le bois avec un sabre. Tous deux mirent le feu à l'arbre; ils firent briller le feu en soufflant avec la bouche. Ils firent rôtir ce mouton, qu'ils divisèrent en trois portions. Des deux qu'ils ne mangèrent pas, une alla au ciel, elle devint la portion des Izeds. L'oiseau Kherkâs s'approcha et l'emporta. » Voici bien l'homme mangeant

[1] BD. 378.

pour la première fois de la viande. Mais cette innovation n'est pas une chute et une faute, car elle s'opère avec l'aide des Izeds ou des Anges et non point à l'instigation d'Ahriman. Nous savons en effet par la Genèse que c'est Dieu lui-même qui (après le déluge) a commandé à l'homme d'ajouter la viande à ses premiers aliments. Le mythe du mouton blanc nous transporte aux temps d'Adam et d'Abel, et nous raconte le premier sacrifice d'une victime et la découverte du feu. La victime est l'agneau selon la tradition générale qui identifie agneau et feu (P. II, 121). Le prêtre est Meschia=Adam. Le feu jaillit ici, comme en Phénicie, d'un bois frotté contre un autre bois : c'est l'*arani* des Védas. L'oiseau Kherkas qui emporte au ciel la portion de l'agneau réservée pour les dieux, correspond à l'épervier d'Indra ou plutôt à Indra-épervier qui, « au moment du sacrifice fait entendre du haut des cieux sa voix et emporte le soma[1]. » Le Rig-Véda confirme ainsi le Boundéhesch sur un point dont le Zend-Avesta ne fait aucune mention. Les traditions qui ne se lisent que dans le Boundéhesch, ne doivent donc pas être écartées sans un sérieux examen.

« D'abord, ayant mangé de la chair de chien, ils se couvrirent de la peau de cet animal. Ils se livrèrent ensuite à la chasse, et se firent des habits du poil des bêtes fauves.

« Ils firent un trou dans la terre ; ils y trouvèrent le fer, le frappèrent (l'aiguisèrent) avec la pierre et en firent une hache. Avec cette hache, ils frappèrent au pied d'un arbre, le coupèrent, et arrangèrent les parties de cet arbre (en firent un logement) sans remercier (Dieu). Ils se blessèrent eux-mêmes en ne remerciant pas ; les

[1] Rig-Véda, traduit par M. Langlois, t. II, p. 139. Comp. p. 64 et Indra *Capindjala ou Francolin*, t. I, p. 526.

Dews en furent plus violents. Devenus ennemis l'un de l'autre, ils se portèrent mutuellement envie. L'un marcha contre l'autre, le frappa, le blessa et s'en alla de son côté. »

Ainsi donc, après la découverte du feu et le premier repas de chair, Meschia, c'est-à-dire l'homme primitif, est devenu chasseur ; plus tard, il a trouvé en terre, non l'or, ni le cuivre, mais le fer, et bientôt après apparaît l'architecture. Qu'on veuille bien relire le passage correspondant de Sanchoniathon (116. 121) : on se convaincra que la tradition des Bactriens est exactement la même que celle des Phéniciens.

Cependant, la civilisation marche du même pas que l'impiété. Meschia ne rend point grâce à Dieu de ses découvertes; Chrysor, le forgeron, est mis au rang des dieux ; Lémec, le père du forgeron Tubalcaïn, est comme ivre d'orgueil.

Le premier fruit de l'ingratitude de Meschia est une rixe, une blessure, une séparation. Comment ne pas reconnaître dans cette grossière esquisse Caïn frappant Abel et s'enfuyant dans la terre de Nod ? Si Caïn vient ici après Lémec, c'est que le souvenir du fratricide s'est confondu avec celui des Néphilim.

« Ensuite le chef des Dews, du lieu des ténèbres, jeta un grand cri : « O hommes, adorez les Dews. » Le Dew de l'envie s'assit sur son trône : Meschia s'avança, tira du lait du taureau, et le répandit au Nord. Par là les Dews devinrent plus puissants ; et leurs corps ayant séché, Meschia et Meschiané ne songèrent pas à s'unir pendant cinquante hivers, et quand ils l'auraient fait, ils n'auraient pas eu d'enfants. Mais au bout de cinquante ans ils se virent, et neuf mois après naquit un couple mâle et femelle. De ces enfants chéris, la mère nourrit l'un, et le père l'autre. Ensuite Ormuzd leur enleva ces

enfants chéris, prit soin de les élever, et ces enfants restèrent (sur la terre)[1]. De Meschia et Meschiané vinrent encore sept couples mâles et femelles ; tous étaient frères et sœurs. Chacun de ces couples engendrait à cinquante ans et mourait à cent ans. L'un de ces sept couples fut Siahmak et Veschak, sa femme[2]. »

A l'oubli de Dieu a succédé le culte des démons. La Genèse ne nous l'a pas appris. Mais les Hindous nous diront que les Védas, la Parole de Dieu, disparurent de la terre avant le déluge par le larcin d'un géant malfaisant. Nous avons vu en Chine, à cette même époque, Kouen abandonner la doctrine fondamentale, et les Miao, issus des Neuf démons, pratiquer la magie (228).

Le lait du taureau doit être l'eau de la pluie ou des sources. Meschia fait sa libation vers le nord, parce que le nord est la demeure d'Ahriman et des tempêtes.

Les cinquante années pendant lesquelles fut suspendu le cours des naissances humaines, sont un souvenir (hors de sa place) de la grande sécheresse de Gen=Caïn qui, d'après le Rig-Véda, aurait duré quarante ans, et des maladies de tout genre qui assaillirent les hommes pendant l'âge d'argent selon Hésiode (P. II, 381).

Meschiané, la femme des premiers temps, met au monde à chaque couche des jumeaux, mâle et femelle. Tel a dû être nécessairement la loi des naissances à l'origine de l'humanité.

Les hommes se mariaient à cinquante ans : c'est à peu près ce que dit la Genèse des patriarches antédiluviens. Ils mouraient à cent ans : c'est ce que dit Hésiode des hommes de l'âge d'argent. Le souvenir de l'excessive

[1] Ou plutôt : « Ormuzd tira encore d'eux des enfants chéris ; ils les élevèrent, et ces enfants restèrent. »

[2] *BD. 377-380.*

longévité des Séthites s'est perdu chez les Bactriens et les Persans qui ont, dans leur chronologie, réduit à moins d'un siècle les temps qui séparent le paradis du déluge. D'ailleurs, né mortel d'un père empoisonné, Meschia ne pouvait ni posséder lui-même ni transmettre à sa postérité une quasi-immortalité.

Les huit couples issus de Meschia ne peuvent être que les patriarches séthites ; car Siahmak est Abel, et de lui descendent Frévak=Noë et Frévakein.

Siahmak est un Abel=Baldur=Manéros=Scéphrus (P. II, 125 sq.). Dans le poëme de Ferdousi, il est fils de Kajomorts qui y tient la place de Meschia ou du premier homme ; du vivant de son père, dont le règne est un âge d'or, il est attaqué et tué par le haineux Ahriman (comme Baldur par Hœnir), et la douleur que causa sa mort fut si profonde que tous les animaux des champs et des airs accoururent en foule sur la montagne pour mener deuil avec le roi et toute l'armée. Le deuil durait depuis une année quand un des Amschaspands vint de la part de Dieu exhorter Kajomorts à sécher ses larmes et à songer à venger son fils. Il est difficile de ne pas reconnaître dans cette première douleur de l'humanité et dans cette douleur universelle celle qu'a causée la mort d'Abel, de Baldur, de Scéphrus, de Manéros et de Linus.

Que Frévak soit Noë, comme Anquetil l'avait déjà reconnu [1], c'est ce que prouvent les « quinze couples issus de lui et qui formèrent chacun une espèce particulière de peuples. C'est à ces couples qu'il faut rapporter les générations qui se sont multipliées sur la terre. Neuf espèces de peuples traversèrent le zaré Ferakh-kand sur le taureau Saréséok, et se fixèrent dans six Keschvars ;

[1] ZA. II, 416.

les six autres espèces restèrent dans le Keschvar Khounnérets (l'Iran). Ainsi dans les sept Keschvars tous les hommes sont venus des descendants de Frévak [1]. »

Ces quinze couples de Frévak, les quinze fils de Ti-ko, les quinze pères des Aztèques (P. II, 268) nous rappellent que les familles indo-celtiques, issues de Japhet, ont dû rester unies pendant un certain temps après la dispersion universelle, car elles ont des affinités de langage, de croyances et de mœurs si extraordinaires que, pour en rendre compte, il faut admettre qu'elles ont passé ensemble l'époque de leur premier développement.

III. HOSCHENG ET THÉMOURETS.

Frévak et Meschia ne figurent point, chez Ferdousi, en tête de la première dynastie royale de la Perse. On y lit, après Kajomorts et avant Dschemschid, les noms de Hoscheng et de Thémourets, dont nous avons à déterminer le sens. Nous le ferons avec le secours du Minokhired qui résume toute l'histoire de la Perse en trois pages fort remarquables. On y trouve indiqué quels services chaque prince a rendus à l'homme par ses exploits ou ses vertus, et à qui l'on doit qu'Ahriman n'ait pas réussi à rendre impossible le rétablissement final de toutes choses [2].

« La Destinée ou le Temps qui s'est créé lui-même a déterminé le sort de chacun, et l'utilité dont plusieurs ont été aux créatures d'Ormuzd.

[1] BD. 380.

[2] J'ai traduit ce morceau le plus littéralement possible de la version allemande qu'en a donnée M. Spiegel dans sa Grammaire du *Parsi*.

« Gaiomard (Kajomorts) a eu cette première utilité : de faire périr Azour et de livrer son propre corps à Ahriman ; cette deuxième, que les hommes et les Férouers qui forment le Frashégard, les saints, hommes et femmes, ont été créés de son corps ; et cette troisième, que les métaux ont été créés de son corps [1]. »

Je ne sais qui est cet Azour ou Azoura, ce démon qu'a fait périr Kajomorts (à moins qu'on n'ait attribué à celui-ci la victoire du Fils de la femme sur le serpent). Remarquons que Kajomorts, qui a, dans la tradition, complétement éclipsé l'historique Meschia, est un personnage imaginaire.

Seth et Caïn comme Meschia=Adam manquent à notre appel.

« Le pischdadien Hoscheng a eu cette utilité (ou a rendu à l'humanité ce service) d'avoir terrassé les deux tiers des Dews du Mazandéran qui répandaient la mort dans le monde. » C'est là aussi tout ce que dit de ce héros le Zend-Avesta (dans le Iescht de Iosch). Peut-être Hoscheng est-il Enos qui, en Chine, sous le nom de Tchouen-hio, a pareillement vaincu les Neuf Noirs et rétabli la paix et l'ordre sur la terre.

Ferdousi parle d'un combat d'Hoscheng contre un monstre qui, de la fumée qu'il vomissait, obscurcissait

[1] Le Dabistan place longtemps avant Kajomorts Mahabad le père et le civilisateur de l'espèce humaine. Celui-ci a pour successeurs treize prophètes, Abad, dont le dernier abdique pour adorer Dieu dans la solitude. La corruption devient générale, la vie sauvage prend le dessus ; Jy-Affram seul consent à monter sur le trône. Le dernier des Jyaniens disparaît ; la confusion prévaut une seconde fois. Puis vient la dynastie des Shahiens ; enfin celle des Jessaniens. L'univers, séjour des crimes, fut livré à de nouveaux fléaux. Alors, au dernier Mahabadien succède le premier Pischadien Kajomorts. — Ce sont de pures fables, pareilles aux dix ki des Chinois, et aux *soixante* et douze Solimans des Arabes.

;onsumait le monde. Ce monstre est Tchi-yéou, n de la grande sécheresse antédiluvienne (218). re que Hoscheng avait lancée contre son en- appa le rocher, et le feu en jaillit : ce fut ainsi monstre ne fut pas tué et que fut découvert le lu feu. Le feu devint le dieu d'Hoscheng, et ; plus tard de toute la race arienne, qui faisait monter son culte symbolique et païen aux pre- origines de l'humanité.

mourets, de belle stature, rendit ce service réduit pendant trente ans le méchant et maudit n à être un portefaix [1], et d'avoir produit de nou- grand jour les sept espèces d'arts et de sciences man avait cachés. » Sous son règne (de trente près Ferdousi), le feu Bérézéseng, qui se trouve terre et dans les montagnes, et qui paraît avoir spécialement vénéré des antiques Ariens, « mul- outes choses, dit le Boundéhesch, et envoya yons pour protéger le monde. » Ferdousi et le n nomment Thémourets *celui qui lie les Dews*. aspand Sérosch lui avait enseigné l'art de domp- eval. Les Dews, inquiets de ce nouveau mode la guerre, se jetèrent sur lui ; mais il triompha Plusieurs d'entre eux achetèrent leur liberté en renant à lire et à écrire en trente langues diffé- Sous lui s'établit le culte des idoles, après une épidémique. On avait érigé aux morts des sta- ui furent plus tard adorées.

ois rayons du feu dont le culte date de Thémou- xpliquent peut-être par les trois feux du sacri- lis, d'après le Rig-Véda, par Pourouravas=Seth.

[1] rbelot, *Jared*. (Selon les Mahométans), « Jared, après avoir contre Satan, le fit prisonnier, et le mena enchaîné partout it, à sa suite. »

Je vois d'ailleurs dans Thémourets le représe[n]
des temps où a fleuri la civilisation antédiluvienne
avait commencé sous Kajomorts, et s'était accrue
Hoscheng. Cette histoire rappelle les pages de Sa[n]
niathon où l'on voit se former successivement les
rentes classes de la Société humaine. Mais les g[r]
noms de la tradition biblique, les Tubalcaïn=Chr
ou les Hénoc=Idris, ne reparaissent point dans l

Thémourets a pour successeur Dschemschid, q[ui]
ressemble beaucoup. Mais nous devons reveni[r]
nos pas pour examiner deux mythes relatifs aux s
resses de Gen=Caïn : le combat d'Ahriman et d'Or[muzd]
et celui de Taschter et d'Epéoscho.

IV. La Sécheresse antédiluvienne.

1. *Combat d'Ormuzd et d'Ahriman.*

Le Boundéhesch seul en fait mention dans les [pa]
ges suivants :

« Kajomorts a péri en prédisant qu'Ahriman, lo[rsque]
les hommes se seront multipliés, brisera la terre e[t]
sécher les arbres avec une eau brûlante. Ensuite
man alla sur le feu, auquel il mêla de la fumée
l'obscurité. Secondé d'un grand nombre de De[vs]
s'élança contre le ciel, et les planètes furent n
(troublées), et toutes les créatures le furent, et ch
d'elles le fut en particulier. Après que le feu se fut
en tous lieux, et que pendant quatre-vingt-dix jo
nuits les Izeds célestes eurent été aux prises d[u]
monde avec le Mauvais Esprit et l'armée des Dev
le précipitèrent dans le Douzak. Il ne put plus les
battre. Le Douzak est là au milieu de la terre. Le

is Esprit brisa la terre et y pénétra. Il bouleversa tout as le monde, mettant tout sens dessus dessous; et le nt et le bas apparurent tout mêlés[1]. »

« Ormuzd, du ciel ferme qu'il habite, secourut le ciel rtourne. Le ciel, comme un soldat qui a endossé sa rasse, se présenta à la vue d'Ahriman pour lui faire guerre. Les Férouers des guerriers et des purs, te-t en mains la massue et la lance, se préparèrent s cet état à secourir le ciel qui tourne, et le secou-rent en effet[2]. »

Tandis qu'Ahriman courait dedans (la terre), la force montagnes, qui devait comme développer la terre, donnée[3]. »

es textes signifient qu'aux temps primitifs où l'hu-ité commençait à se multiplier, c'est-à-dire aux os de Caïn et de Méhujaël, le Prince des ténèbres de faire périr les habitants de la terre, comme l'a aussi le Ciel dans Sanchoniathon, et que dans ce il troubla l'ordre des cieux, par conséquent des es, et consuma la terre par le feu, comme Phaéthon rèce, Vulcain dans l'Attique, Tata au Brésil, etc. I, 133 sq.). Dans cette crise effrayante, le monde t sauvé que par la puissance de Dieu, qui appela mbat toutes les intelligences célestes. Le combat 9 × 10 jours, chiffre du mal (P. I, 416). L'ordre se lit dans la nature; mais au moment où l'on croyait rejeté dans l'enfer, des révolutions géologiques, ées par des forces souterraines, infernales, boule-ment, brisèrent la surface de la terre, et des tor-d'une eau brûlante firent périr les arbres qui nt échappé à la sécheresse.

1. 355. — Haug, 48.
2. 359.
3. 361.

Ce combat d'Ahriman et de ses Dews contre Ormuzd et les Izeds est incontestablement le même que celui de Vritra et des Asouras contre Indra, des Titans contre le Bélus assyrien, des Titans et des Géants contre Jupiter. Seulement les Persans, avec leur dualisme, ont mis en relief leur dieu du mal, qui éclipse la foule des mauvais génies, et Ormuzd est entouré, au contraire, des bons anges. Si les Israëlites avaient transformé les traditions primitives en des mythes, ils auraient imaginé quelque chose d'approchant de la fiction bactrienne.

Le trait le plus extraordinaire de la légende du Boundéhesch, c'est l'apparition des chaînes de montagnes à la suite du fléau du feu.

2. *Combat de Taschter et d'Epeoscho.*

Ce combat est raconté non dans le Boundéhesch, mais dans un hymne en zend, le Iescht de Taschter. C'est le seul qui ait trait à un événement historique. L'événement qu'il célèbre est la défaite momentanée de Taschter, le génie de l'eau, par Epéoscho, le génie de la sécheresse. Cette sécheresse a eu lieu au temps de Meschia, qui personnifie l'humanité antédiluvienne. C'est celle de Gen=Caïn ou de Méhujaël, et il faut que ce fléau eût laissé dans le souvenir des hommes des traces bien profondes pour être chanté encore aux temps des derniers rois Mèdes, et plus tard sous les Sassanides. Mais n'oublions pas que l'Iran est un plateau aride, que l'absence de pluie convertirait en un vrai Sahara; chaque été ravivait la mémoire de l'antique fléau du feu, chaque semaine de retard dans le retour des humides nuées, faisait craindre que les dieux ne voulussent de nouveau tuer les hommes par la sécheresse. On conçoit en même temps comment sous un tel climat, où l'eau est

grand des bienfaits, on ne pouvait faire entrer
:ulte la commémoration du déluge où cet élé-
uit été un instrument de malédiction.
:ht de Taschter contient seize chapitres ou cardé,
premiers sont consacrés à la louange de cet
l'eau auquel on associe Satévis. C'est Taschter
naut de l'Albordj, ombilic du monde, fait couler
arole pure, sur toute la terre, l'eau des nuées
des rivières ; lui qui alimente l'Océan, produit
sol les sources toujours jaillissantes, fait péné-
s tous les corps les fluides ; lui qui fait renaître
es, les animaux et les hommes en leur rendant,
s temps de sécheresse, les eaux bienfaisantes.
it un temps où les Péris (les Djin des Arabes)
nt le monde et couraient partout, et où l'astre-
(quelque immense comète) se faisait un chemin
terre et le ciel. » Quelle était la cause de ces
ttions dans la nature et dans le monde invi-
'aschter va nous l'apprendre, ou plutôt nous
aissons déjà (344) : « Si Meschia (= Adam)
t adoré » (ou d'après d'autres passages paral-
ait adoré Mithra), « lorsque le temps de la mort
venu pour l'homme créé pur, l'âme créée pure
mortelle serait parvenue (sur-le-champ) au
r du) bonheur. » Cependant la Divinité n'avait
é Meschia et sa race sans avertissements sérieux:
rès de la sécheresse tenaient aux hommes un
aisé à comprendre, en leur inspirant des crain-
plus en plus vives, d'abord pour eux-mêmes,
ur leur bétail et leurs chevaux. « Premièrement
: prit la forme d'un jeune homme de quinze
dans l'assemblée il dit : « Que les hommes m'a-
t, en purifiant leur âme et en faisant des actions
s du paradis ; car c'est moi qui ai créé le peuple

« intelligent (et qui le fait vivre en donnant l'eau à la « terre). » Il s'unit ensuite au corps éclatant de lumière d'un taureau et à celui d'un cheval; il fit entendre à l'assemblée les mêmes exhortations, en rappelant que c'est lui qui a créé les bestiaux et les chevaux. » Mais l'homme resta sourd et aveugle; il ne comprit pas ce que Dieu voulait de lui en lui envoyant le fléau du feu. Alors « Taschter (le Neptune Hippios des Ariens) se rendit, transformé en un cheval (P. I, 543), sur l'Océan (réservoir des eaux de la pluie qui alimentaient les sources), et bientôt accourut Epéoscho, sous la forme d'un cheval terrible. Le combat dura trois jours et trois nuits. Epéoscho eut l'avantage, Taschter s'enfuit loin de l'Océan, et (de sa retraite), il vit (avec douleur) l'eau, diminuée et violentée, couler avec peine de l'Albordj vers l'Iran [1]; il vit Ormuzd, la suprême force, opprimé; il vit opprimée aussi la loi excellente, qui est la lumière des âmes; et cela, parce que Meschia n'avait pas adoré Ormuzd, comme le font les Izeds (les Anges) eux-mêmes. »

« Si l'homme eut rendu un culte à Ormuzd, le dieu aurait immédiatement produit en sa faveur...... dix grandes eaux à passer en bateau. » Mais ce que l'homme se refusait à faire, Taschter le fit pour lui. Ce médiateur plein de miséricorde « adora Ormuzd, et aussitôt il retourna sur l'Océan. Entre midi et trois heures, il triompha d'Epéoscho, qui s'enfuit à son tour. L'eau fut délivrée du Dew. Taschter (rétablissant l'ordre dans la nature), fit passer les eaux de l'Océan, par l'action des vents, dans la bouche d'Orouapé (343), qui soupirait

[1] Comp. BD. p. 391 : « Avant que l'ennemi vint, l'Arg et le Veh coulaient avec abondance; le Daroudj les a frappés, mais ils ont recommencé à couler (après la défaite d'Epéoscho). »

s elles. Les fleuves coulèrent de nouveau; Ormuzd, i, les âmes de ses serviteurs, les provinces, tout it sa pureté, son éclat et sa gloire. »

is ce ne fut pas là le terme de cette grande crise rique qui a fait cesser l'économie primitive de la re, pendant laquelle la terre n'était humectée que des vapeurs sans pluie. « Taschter-cheval courut 'Océan (dont nul ennemi ne lui disputait plus l'em-; Satévis se joignit à lui, et *alors existèrent les nuées,* is l'Océan jusqu'aux montagnes de l'Inde; elles rent au loin, chassées en grand nombre, sur les hvars, dans la route que leur traça Hom (le génie eau d'immortalité). Puis le vent déployé, donné muzd, chassa sur les sept Keschvars la (première) , les (premières) nuées (pluvieuses), et le lait bole védique de la pluie, P. I, 549).

epuis ce temps-là, Taschter fait couler sur l'homme toute l'eau qu'Ormuzd a répandue sur le pur Al-j. Quand les Péris rôdent partout et qu'Ahriman ve sur les astres, germes de l'eau, Taschter, élevé essus de tout, frappe ces génies (et ne leur permet le désoler de nouveau la terre, comme ils l'avaient u temps de l'astre-serpent); il veille sur l'Océan, et archer promptement les nuées élevées; il les porte cours.de l'eau, qui s'étend au loin, pure et amie, en amie, vient d'en haut sur les sept Keschvars. » i toute sécheresse rappelle aux Guèbres l'antique bat de Taschter et d'Epéoscho, comme pour l'Hé- tout orage était un écho du déluge, d'après le ifique psaume vingt-neuvième.

Iescht se termine par un pompeux éloge de hter, qui rend la vie quand tout meurt sur et sous rre, sans qui les Dews femelles auraient fixé autour

du monde le lieu de leurs délices, et qui récompense avec éclat ceux qui l'adorent[1].

Le Boundéhesch contient deux passages fort remarquables sur le combat de Taschter. Voici le premier et le plus authentique.

« Il est dit dans la loi, au sujet de la terre, que, lorsque, pendant trente jours, Taschter répandit la pluie dont le zaré fut formé, toute l'étendue que cette eau humecta fut divisée en sept parties. Celle qui se trouva au milieu des six qui étaient autour, on l'appela Keschvar Kounnerets, et elles furent toutes séparées l'une de l'autre. » Suit l'indication des six Keschvars et un éloge du septième, qui est l'Iran.

Il est certainement fort extraordinaire que la *loi* zend, le livre de Zoroastre, prétende que le zaré, *la mer*, et la forme actuelle des continents datent de la grande révolution tellurique qui a mis fin au fléau du feu[2]. Mais ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que les Brésiliens disent précisément la même chose (P. II, 565 et 566).

[1] Comparez dans le Setout-Iescht (I, 247) : « C'est moi (Taschter) qui remets en ordre les mondes quand ils sont dérangés, » et dans le Iescht d'Avan (II, 165) : « L'eau détruit tous les Dews hommes qui font du mal, les magiciens, les Péris, ceux qui rendent faibles, sourds, muets. » Voyez aussi le fargard 21 du Vendidad sur les bénédictions de l'eau. — M. Spiegel croit que le Iescht de Taschter a été mal traduit par Anquetil, et n'a pas trait à une sécheresse extraordinaire, à un fait historique. Mais le mythe de Taschter et d'Epéoscho se retrouve dans le Rig-Véda avec le sens que nous lui avons ici donné, et fait le pendant de ces légendes et mythes innombrables, tous relatifs au fléau du feu antédiluvien (P. II, 133 sq.).

[2] Les lecteurs ne perdent toutefois pas de vue que dans le Ieschl de Taschter, l'Océan est antérieur au fléau du feu, et que le passage du Boundéhesch en pehlvi reproduit inexactement le texte zend, que nous ne possédons plus.

Le second passage a été souvent cité dans les apologies de la Révélation chrétienne, comme une preuve en faveur du déluge. On a pris la pluie qui a terminé le fléau du feu pour celle du cataclysme. Ce passage d'ailleurs est d'un écrivain dont les croyances théologiques s'écartaient en quelques points de celles de Zoroastre. Toutefois, ce qu'il dit du combat de Taschter coïncide assez bien avec le Iescht, pour que nous puissions avoir confiance dans les détails nouveaux qu'il nous donne.

Après quelques lignes très-obscures sur la position astronomique de l'astre Taschter au moment où « *il commença à faire la pluie* et à la porter en haut par la force du vent, » le texte ajoute que « Taschter fit pleuvoir pendant trente jours et trente nuits. Chaque goutte de cette eau était comme une grande soucoupe. La terre fut toute couverte d'eau à la hauteur d'un homme (ou, sur cette terre l'homme subsista au-dessus de l'eau). Les Kharfesters qui étaient dans la terre périrent tous par cette pluie; elle pénétra dans les trous de la terre. Ensuite le vent s'y étant mêlé, de même que l'âme se balance dans le corps, le vent se balança dans cette eau. Puis Ormuzd renferma toute cette eau, lui donna la terre pour bornes, et de là fut formé le zaré Férakh-kand (l'Océan). Les Kharfesters qui étaient morts restèrent dans la terre et y mêlèrent le poison, la pourriture. »

Puis, revenant sur ses pas, l'auteur donne un second récit de ce même fait. Si Taschter est descendu dans le zaré, c'est pour enlever de la terre les crapauds qui y étaient en grand nombre. Le combat est raconté en bref avec les paroles mêmes du Ietsch de Taschter. Puis on lit : « En quelle prodigieuse quantité Taschter fit pleuvoir l'eau qu'il enleva du zaré? Par gouttes grosses comme la tête d'un taureau, comme la tête d'un homme,

plus grosses que le poing, que la main, savoir les grosses et les petites. Tandis que Taschter versait cette pluie, le Dew Epéoscho cherchait à faire du mal. Taschter lança sur lui la foudre, et, frappé par cette massue, il jeta un cri affreux. Alors tous les deux (Taschter et Satévis) firent encore pleuvoir abondamment, et les fleuves parurent, et ils firent ainsi pleuvoir pendant dix jours et dix nuits (ajoutés aux trente précédents). Une multitude de crapauds et le poison des Kharfesters restèrent dans la terre. Ils se mêlèrent à toute cette eau, et elle devint salée ; car tous ces germes de Kharfesters qui restèrent dans la terre y pourrirent. Ensuite le vent, pendant trois jours, chassa l'eau de tous côtés sur la terre, et il en résulta trois grands zarés et vingt-trois petits. »

La foudre que Taschter lance sur Epéoscho est un trait important, que nous retrouverons dans le Rig-Véda, et qui appartient à la bonne et antique tradition. La prodigieuse grosseur des gouttes de pluie marque que cette première pluie, qui inaugure une ère toute nouvelle, était d'une violence et d'une abondance uniques. Que la salure de la mer date de cet antique incendie, est une hypothèse fort gratuite, qu'avaient aussi faite les Brésiliens. Taschter aurait envoyé la première pluie pour délivrer la terre de tous les animaux impurs, ahrimaniens, qui l'avaient envahie et qui la souillaient : ce que le Iescht ne dit point, mais ce qui pourrait être cependant autre chose qu'une imagination de l'auteur du double fragment que nous venons de transcrire. Enfin ici, comme dans le mythe d'Ahriman faisant la guerre à Ormuzd, des phénomènes plutoniques auraient modifié la forme des continents.

V. Dschemschid.

r et Epéoscho, Frévak, Siahmak, Meschia et
é ont presque entièrement disparu de la mé-
Persans, comme le prouve manifestement le
Ferdousi. Le héros qui remplit de sa gloire
primitifs, c'est Dschemschid, dont nous allons
les mythes, en nous aidant du Rig-Véda.
ischid, c'est Dschem *le Dominateur*. L'ancienne
Dschem est Yima. Yima est fils de Vivanghat.
ig-Véda, Vivaswat a pour fils Yama et Yamé.
des deux pères et des deux fils est évidente,
la conteste.
at=Vivanghat ou le *Brillant*, le *Lumineux* est,
ious le verrons plus tard, le génie de l'huma-
engendre Yama=Yima ou Dschem, le frère
t la sœur *jumelle* Yamé=Yimé ou Dschémé.
est le premier homme et la première femme,
ia et Meschiané. Seulement ceux-ci sont issus
ynthétique qui était né d'un Taureau symbo-
dis que Yama et Yamé sont censés enfants d'un
ïalisé.
es enfants de la Lumière sont trop lumineux,
pour habiter la terre depuis que le péché l'a
e et souillée. Yama a sa demeure au ciel, où
isent les âmes après la mort, c'est-à-dire dans
céleste. C'est ce que nous dit le Rig-Véda. Le
sta tient à peu près le même langage, quand
le paradis terrestre, le *Pur Iran*, pour demeure
ischid.
adis terrestre était devenu pour les Bactriens,
our tous les peuples à traditions, un pays my-
ieurs livres le placent tantôt, nous l'avons vu,

sur l'Albordj, qui ressemble singulièrement au Kouen-loun des Chinois, tantôt dans le *Pur Iran*, Eériéné Véédjo, que nous devons sans doute chercher dans la région de l'Albordj, c'est-à-dire en Arménie et vers le Caucase, contrées fort mal connues des Ariens. Nul texte n'associe positivement le Pur Iran et l'Albordj, mais nul aussi ne les isole, et Rhode déjà les a réunis. D'ailleurs les Persans s'accordent à chercher vers l'Occident leur Pur Iran, leur Héden, et nous avons vu que la Médie et l'Aderbidjan comptaient plus d'un pays ou d'une ville de ce nom d'Héden[1].

A la première page du Zend-Avesta il est question du Pur Iran comme « d'une création de *délices* (un Héden), dont il est impossible d'approcher. Ormuzd lui-même l'a rendu inaccessible, autrement tous les êtres auraient voulu s'y rendre. » Il ne manque à cet Héden, pour être celui de la Genèse, que les chérubins qui en fermaient l'entrée.

Avec la suite des siècles, l'Eériéné Véédjo est devenu un pays absolument fabuleux : « Les hommes y vivent trois cents ans, les vaches et le bétail cent cinquante; peu de maladies et de souffrances; point de mensonges; les passions sans violence; un pain suffit à la nourriture de dix hommes; tous les quarante ans naît, dans chaque famille, un enfant, et chacun y meurt saint, etc.[2] »

[1] La question ne serait pas douteuse si Ver, fondé par Dschemschid dans le Pur Iran, était la même ville que Véréné, le quatorzième lieu créé par Ormuzd. Car le premier roi connu de la *Médie*, celui que Ninus a pris et crucifié, est un Pharnus, c'est-à-dire un roi de *Varéné* (Diod. Sic. II, 1-10), et le Boundéhesch place *Véréné* dans le Tabéristan, qui fait partie de la *Médie*. Près du lac Ourmiah, en *Médie*, sont quelques faibles traces, ou plutôt un vague souvenir d'une antique capitale du nom de Véran ou Varan (C. Ritter, t. IX, p. 1017).

[2] Spiegel, *Grammaire du Parsi*, p. 142. 172 (en allemand).

Les Bactriens donc, en nommant Dschemschid *l'Illustre* héros *d'Eériéné Véédjo*, le faisaient vivre à leur ouest, en Arménie, dans l'Héden de la tradition biblique et universelle. Mais il était pour eux un représentant de l'humanité postdiluvienne plutôt qu'un Adam. Les temps antérieurs au grand cataclysme, et le déluge lui-même n'éveillaient en eux qu'un médiocre intérêt, et à cet égard les Madaïdes peuvent être comparés aux Abrahamides ou Israélites, qui ne font dans leurs nombreux ouvrages inspirés presque aucune allusion aux temps d'Adam, de Caïn, de Lémec, ni à la destruction du premier monde. Tout le mythe de Dschemschid s'explique par l'histoire des Noachides, dont la vie avait encore plusieurs siècles de durée, par les changements qui eurent lieu de leur vivant dans la température du globe, par le *peuplement* de la terre, la formation des races, la renaissance des arts et les origines de l'idolâtrie.

Et d'abord on lit dans le deuxième chapitre du Vendidad (d'après la traduction allemande de M. Spiegel), que « Yima fut le premier homme à qui Ormuzd avait révélé la loi mazdéienne, mais qu'il se refusa à l'enseigner, à la méditer et à la porter, et qu'il reçut en échange la charge d'élargir, féconder, protéger, nourrir et surveiller les mondes d'Ormuzd; que, toutefois, il n'accepta ces fonctions qu'à la condition qu'il n'y aurait sous sa domination ni vent froid, ni chaleurs ardentes, ni dissolution, ni mort[1]. »

Ni mort, ni fléaux : c'est le paradis. Les Bactriens l'ont transporté du berceau du premier monde au berceau du second, comme les Ariens de l'Inde et les Egyptiens ont donné à Adam et à Noë le même nom de Manou et de

[1] Voyez plus haut les réserves analogues de Goscheroun, et surtout celles d'Æon, p. 334.

Ménès ou Ménas. Cette confusion se justifie d'ailleurs jusqu'à un certain point par le fait, très-important, que pendant les quatre premiers siècles qui ont suivi le déluge la mort n'exerça point ses ravages parmi les Noachides.

Les Noachides, comme Yima, ne reçurent point de Dieu une révélation nouvelle, une nouvelle religion : ils furent encore des *hommes de l'ancienne loi*, de vrais Pischdadiens (c'est le nom que les Persans donnent à la plus ancienne dynastie de leurs rois). Le premier devoir de l'humanité nouvelle était de se constituer de nouveau, de repeupler la terre déserte et de la cultiver.

Nous lisons, en outre, qu'« Ormuzd donna à Yima deux instruments merveilleux, un poignard (ou une lance, ou un van) d'or, et un aiguillon d'or. » Nous avons vu dans Sanchoniathon, Saturne, au temps de Tubalcaïn, forger une faux et une lance de fer dans sa lutte contre le Ciel (qui rendait la terre stérile). Ces instruments sont très-probablement l'un le soc de la charrue, l'autre l'aiguillon du laboureur.

Puis « Yima reçoit en partage trois cents pays, qui se remplissent d'animaux domestiques, d'hommes, de chiens, d'oiseaux et de feux aux flammes rougeâtres (de foyers ou de maisons), ensuite trois cents autres pays, et enfin neuf cents. La terre ne suffit plus aux êtres qui la peuplent, Yima s'avance vers le sud, fend la terre de sa lance d'or, la perce de son aiguillon, et par la puissance de sa prière, la terre, qui est la mère des animaux domestiques et de l'homme, s'élargit d'abord d'un tiers, puis de deux autres tiers, qui se peuplent successivement. » Ce mythe nous apprend qu'au temps de Yima l'Iran était désert, et ce n'est pas là un faible argument à opposer à ceux qui restreignent le déluge de Noë à quelque vallée de l'Arménie. Nous voyons, de plus, dans ces lignes avec quelle extraordinaire rapidité

se multiplièrent les Noachides à demi immortels, et quelle impression produisaient sur eux les contrées nouvelles qu'ils peuplaient et qui leur semblaient se créer, s'étendre sous leurs pas. Enfin, il paraîtrait que les Madaïdes auraient peuplé l'Iran en se dirigeant depuis l'Eériéné Véédjo ou l'Aderbidjan et la Médie vers le sud, le sud-est.

Cependant une grande révolution se prépare dans la nature : « Ormuzd assemble dans les cieux les Izeds ou les Anges ; Yima assemble sur la terre les meilleurs des hommes. Ormuzd descend avec ses Izeds vers Yima, et annonce aux hommes que l'hiver violent, pernicieux, va apparaître avec ses neiges et tous ses maux (P. II, 280), et ordonne à Yima de construire une vaste enceinte quadrangulaire (Ver, Var) qui serve à tous d'asile contre l'hiver, et où les meilleurs d'entre les hommes aient leurs demeures, leurs cours, leurs colonnes, leurs vergers et leurs jardins. Cette enceinte, cette province quadrangulaire est un lieu où il n'y a ni querelles et inimitiés, ni tromperie, ni pauvreté, ni chagrins, ni maladies, ni difformités. On y comptait dix-huit ponts (?); il y avait une haute porte. Le lieu est éclairé par des lumières qui se sont produites d'elles-mêmes ; le soleil, la lune et les astres n'existent point pour Ver. *Tous les quarante ans naissent deux enfants mâle et femelle.* »

Ce dernier trait, que nous avons trouvé déjà dans la description du Pur Iran, nous prouve que Ver et Eériéné Véédjo se sont confondus dans la tradition. Eériéné Véédjo est le vaste pays d'Héden ; Ver est le jardin de cet Héden.

L'Héden primitif, Eériéné Véédjo, le pays des délices, le premier pays créé par Ormuzd, ne connaissait pas (avant le déluge) les rigueurs de l'hiver. D'après le premier chapitre du Vendidad, « Ahriman y a créé un grand

serpent, et de concert avec les Dews, l'hiver. » Le serpent, c'est Ahriman lui-même qui s'est emparé de la terre, désolée et refroidie par le grand cataclysme. L'hiver, c'est cet abaissement de la température qui a suivi le déluge (P. II, 280; HT., 140 sq.). A dater de ce temps-là, on a vu « l'été réduit à deux mois, et l'hiver durer jusqu'à dix mois » sur les hautes montagnes de l'Arménie et de la Médie, où la neige se maintient, en effet, pendant la majeure partie de l'année [1].

Cette création de l'hiver par Ahriman est annoncée et décrite en détail dans le discours d'Ormuzd à Yima. Nous l'avons transcrit ailleurs (P. II, 280). Le second chapitre du Vendidad explique et complète fort bien le premier.

Voyons maintenant ce que signifie la fondation de Ver au temps où les premiers hivers ont envahi notre globe. Ce temps a vu disparaître l'humanité *macrobienne*, qui a fait place à notre race éphémère. Les hommes « excellets » s'en sont allés, et ont été réunis « en un lieu que le soleil n'éclaire pas, » c'est-à-dire sous terre et dans les enfers, ou bien hors des limites du monde, en des régions qu'illuminent d'autres astres que les nôtres. Ver serait donc les Champs Elysées des Bactriens, et, en effet, le Yima de l'Inde règne sur les âmes des hommes primitifs. La description que le Vendidad donne de Ver diffère fort peu de celle que l'Egypte fait de son Amenthès et Pindare des îles des Bienheureux.

Notre interprétation est celle que donnent les Persans eux-mêmes, ainsi que le prouve le passage suivant du Minokhired, qui résume d'une manière fort remarquable les antiques traditions relatives à Dschemschid :

[1] Neuf mois sur les plus hauts monts de l'Aderbidjan (Duncker, t. II, p. 424). — Telle est la réponse que je ferais aujourd'hui à la question que je me posais, *P. Primitif*, II, p. 281, note 2.

« Dschemschid, avec la bonne assemblée, le fils de Vivanghanas a rendu aux hommes trois services. Il a opéré d'abord, pendant six cents ans, six mois et seize jours l'immortalité de toutes les créatures d'Ormuzd, en sorte qu'elles étaient faites sans souffrance ni vieillesse ni opposition. Puis il a produit le Var de Dschemschid ; et lorsque la pluie Malkoçan[1] commencera et que, suivant ce qui est révélé par la loi, les hommes et les autres créatures du Dominateur Ormuzd auront le plus diminué, alors ils ouvriront les portes de ce Var qu'a fait Dschemschid, et il sortira de ce Var des hommes et du bétail et des créatures d'Ormuzd qui entreront et restaureront le monde. Enfin il a retiré du corps du méchant Ahriman le Pacte (l'Alliance) des êtres terrestres, que celui-ci avait avalé. »

Ici le Ver ou Var est sans aucun doute les demeures invisibles où les hommes du premier monde avaient été recueillis à leur mort avec leurs troupeaux, et d'où ils reviendront à la fin des temps, habiter de nouveau la terre[2], lorsqu'elle aura été dépeuplée par les fléaux dont Ahriman la frappera. Ver appartient donc à la légende, et non à la géographie et à l'histoire.

Mais ce que le passage du Minokhired que nous ve-

[1] Mot sémitique : MALQOSCH, *pluie*. Les Persans croient que la fin du monde sera précédée d'une pluie extraordinaire.

[2] En d'autres termes, il y aura une première résurrection qui précédera l'incendie du monde et le grand jugement. C'est précisément aussi ce que nous révèle le chapitre XX de l'Apocalypse de saint Jean. Les Persans modernes ont-ils fait cet emprunt à nos saints Livres? Est-ce une antique tradition qui se serait conservée en Iran, et dont saint Jean aurait reçu en une vision la confirmation et l'explication? Je ne sais; mais cette première résurrection est un trait essentiel, et, je puis dire, nécessaire dans l'histoire de l'humanité (HT. p. 25).

nons de transcrire, contient de plus extraordinaire, c'est ce livre de la loi avalé par Ahriman et retiré de son corps par Yima. Yima fait ici à peu près ce que les Ariens de l'Inde ont attribué à Vichnou dans un mythe diluvien, dont voici le sens : La loi ou la religion du monde primitif, que les puissances de l'enfer avaient comme anéantie par le cataclysme, a bientôt été rétablie dans sa pureté précédente. Nous ne faisions donc point erreur en faisant de Yima un représentant des temps postdiluviens.

Quant aux 600 ans + 6 mois + 16 jours de son règne, ces chiffres sont un souvenir de la longue vie des Noachides et ont en même temps une valeur symbolique. Ils signifient (six était le nombre du péché) que ce règne a mal fini, comment nous le verrons bientôt.

Le Boundéhesch, le Livre des rois, et d'autres écrits persans nous racontent de Dschemschid beaucoup de choses auxquelles le Zend-Avesta ne fait pas allusion. Plusieurs de ces traditions attestent simplement la gloire populaire de ce héros mythique : telles sont celles qui lui attribuent la fondation de Ctésiphon ou de Persépolis. Mais la plupart ont trait aux grands faits de l'époque des Noachides, qui est personnifiée à notre avis par Dschemschid.

La plus célèbre de ces traditions est celle d'après laquelle « Dschemschid, en fondant Persépolis (qu'on a confondu avec Ver), a trouvé une coupe magique, faite d'une immense turquoise et pleine d'un or liquide qui était la boisson d'immortalité. Cette coupe réfléchissait sur sa face extérieure le monde entier, et Dschemschid y lisait le présent, le passé et l'avenir. » La boisson d'immortalité, c'est l'amrita des Hindous qui a été trouvée après le déluge (P. II, 287-294 ; HT. 179), et la coupe magique (P. I, 330) est un symbole de l'es-

prit prophétique qui avait animé les Séthites et qui a reparu chez les Noachides.

Les écrivains persans parlent beaucoup de la chute de Dschemschid. Ferdousi, en particulier, partage sa vie en deux moitiés. « Pendant les trois premiers siècles, on ne connaissait pas la mort, il n'y avait ni maux ni fatigues, les Dews étaient soumis comme des esclaves, et Dschemschid enseigna à fabriquer des armes et à faire des vêtements, distribua ses sujets en plusieurs classes selon leurs travaux, inventa les arts, institua les fêtes religieuses. Mais sa prospérité l'enorgueillit au point qu'il se fit adorer comme Dieu et dresser des statues. » Cette histoire de Dschemschid est celle des Noachides qui, pendant trois siècles au moins, ne connurent pas la mort, et qui, après avoir restauré les arts, les sciences et la société, abandonnèrent le culte du vrai Dieu pour adorer des idoles. Le Livre de la Sapience et le poëte persan du onzième siècle tiennent précisément le même langage (62).

Dschemschid=Yima, d'après le Zend-Avesta, a pour épouse Yimé, de même que, dans les Védas, Yama a pour sœur Yamé. Le Boundéhesch ajoute que, « dans le temps de sa chute, ce roi épousa une Dew et donna sa sœur en mariage à un Dew. De ce double hymen sont nés les singes, les Nègres et les Arabes [1]. » Les Arabes sont les grands ennemis des Persans qui ont imaginé de leur donner pour ancêtres les démons. Mais que font ici les Nègres et les singes? Les Nègres représentent tous les peuples sauvages que la misère a rendus difformes, et ces races cuschites, éthiopiennes, noires, qui

[1] D'après le Boundéhesch, Dschemschid a introduit dans le culte une nouvelle espèce de feu sacré. Serait-ce une allusion au culte idolâtre du feu, qui s'était établi à Ur en Chaldée, aux temps de Nemrod et de Dschemschid?

habitaient la Suziane, les plaines de l'Indus et celles de la mer Caspienne. Les singes, dans un grand nombre de mythes (P. II, 308), ont pris la place des Nègres et des Sauvages. Or c'est dans les siècles postdiluviens, sous Dschemschid, que se sont formées ces races qui, par leur laideur, semblaient renier leur origine humaine (HT. 151 sq.).

« Par son orgueil insensé, Dschemschid avait soulevé contre lui tout l'Iran, qui passa sous la domination de Zohak. Le malheureux roi, malgré sa sincère repentance et son recours à Dieu, se voit abandonné de tous et forcé de prendre la fuite. Il disparait pendant cent ans. Puis il revient des extrémités de l'Orient, de la mer de Chine, et tombe entre les mains de Zohak, qui le coupe en deux avec une scie ou avec une arête de poisson. » Ainsi, d'après Ferdousi et d'autres, Dschemschid se repent : un héros si fameux et pendant trois siècles si pieux ne pouvait mourir impénitent. Il s'enfuit vers la Chine, c'est-à-dire vers le pays des Dschin ou Chin, des Génies, des Manes dont il est le roi. Son retour est une invention romanesque ; son martyre, une atrocité qui doit rendre odieux Zohak.

Voyons qui sont Zohak et son ennemi Féridoun.

VI. Zohak et Féridoun.

Le Zend-Avesta qui donne fréquemment à Féridoun le surnom de Vainqueur de Zohak, et qui décrit Zohak comme un serpent à trois têtes, n'entre dans aucun détail sur ces deux personnages mystérieux et sur leur combat. Le Boundéhesch est plus explicite ; mais M. Roth, qui est ici notre guide, ne se fie pas à la traduction d'Anquetil. Ferdousi se trouve ainsi être notre principale, pour ne pas dire notre unique source.

« Sous la domination de Zohak naquit d'Abtia et de Firanek, Féridoun. Zohak, instruit par un devin que cet enfant mettrait fin à son règne, voulut le faire périr. Mais Abtia seul tomba entre ses mains sanguinaires. La mère s'enfuit avec son enfant dans la forêt, où la vache merveilleuse Pourmajé le nourrit de son lait pendant trois ans. Firanek, ne se croyant plus en sûreté dans ce lieu, s'enfuit vers l'Hindostan sur le mont Elbours et là elle confia l'éducation de son enfant à un solitaire. A seize ans, Féridoun apprit de sa mère qu'il était de la race des rois issus de Thémourets, et il se prépare à tirer vengeance de Zohak. Dans ce même temps éclata contre ce tyran une révolte dont le chef était un forgeron du nom de Kavé. Les fils de Kavé avaient été tués pour servir de pâture aux deux serpents qu'un baiser du diable avait fait sortir des épaules de Zohak. Le père, au désespoir, avait donné le signal de la révolte, et pris pour étendard son tablier. Cependant Féridoun, auquel se joignent ses deux frères Kajanousch et Pourmajé, les prie de lui procurer des armes. Ils courent au bazar des forgerons qui font une massue en fer, de la forme d'une tête de taureau. Féridoun traverse avec l'armée de Kavé l'Arvand ou le Tigre, s'empare de la forteresse de Zohak, Beitul-mukaddès (qui est la désignation ordinaire de Jérusalem), et fait prisonnières les deux femmes de son ennemi, qui étaient de la famille de Dschemschid. Zohak accourt pour les délivrer, mais Féridoun le terrasse de sa massue. Il l'aurait tué sans l'intervention d'un génie céleste qui lui dit que l'heure de Zohak n'est pas encore arrivée ; d'après son ordre, Féridoun l'enchaîne sur le Démavend à un rocher. Zohak est encore là, suspendu, et son sang tombe de son cœur goutte à goutte sur le sol. »

Voilà l'énigme à résoudre, et en voici la solution, qu'on n'aurait jamais trouvée sans le Rig-Véda.

Le vrai nom de Zohak est Ashi Dahâka, *le serpent mordant, pernicieux*. C'est d'après le Zend-Avesta « un serpent homicide à trois gueules, à trois têtes, à six yeux, à mille forces; une divinité (DEVIM) cruelle (DAROUDJ) qui détruit la pureté; un pécheur (DARVAND) qui ravage le monde, et qu'Ahriman a créé le plus ennemi de la pureté, dans le monde entier, pour l'anéantissement de la pureté des mondes [1]. »

Le Zend-Avesta ne nous dit point si Zohak détruit le monde par les fléaux de la nature, ou par la violence des armes, ou par les séductions du péché. Mais, dans le Rig-Véda, ce grand ennemi d'Indra est un *serpent*, Ahi, et cet Ahi ou Ashi a dérobé à la terre toutes les nuées ou les vaches du ciel. Le règne de Zohak serait donc le temps d'une longue et terrible sécheresse qui aurait menacé l'Iran d'une complète destruction.

La sécheresse causée par l'Ahi des Védas est celle de Gen=Caïn, tandis que Zohak a détrôné Dschemschid et que sa sécheresse est postérieure au déluge. On pourrait dire, sans doute, que les Bactriens, qui avaient réduit à cent ans les seize siècles du monde antédiluvien, ont transporté aux temps de Dschemschid et des Noachides l'événement le plus considérable du premier monde. Mais ce transport, du moins, ne se serait pas fait sans cause; car de nombreux mythes (P. II, 290) rendent fort probable l'existence d'une sécheresse postdiluvienne (HT. 211).

Si Zohak est l'Ahi des Védas, son ennemi, Féridoun, doit être un Indra; et si Zohak cause au temps des Noachides une sécheresse analogue à celle qu'avait pro-

[1] Traduction de Burnouf, du IXe Yacna.

duite Epéoscho au temps d'Adam=Meschia, il faut que Féridoun soit un second Taschter, un génie, un dieu de la pluie et de la fécondité. C'est ce que M. Roth a mis hors de toute contestation.

D'abord, Thraëtôna (nom antique de Féridoun) a pour père Athvia. Athvia n'a d'étymologie en aucune langue; mais par la transposition d'une seule lettre Athvia donne Avthia ; Ferdousi dit Abtia, et Aptia en sanscrit signifie *habitant, maître des eaux*. Or le fils d'un dieu des eaux peut bien être un génie de la pluie.

Ensuite, dans le Rig-Véda, Aptia est le surnom de Trita qui met en pièces, comme Féridoun, un serpent à trois têtes, et qui délivre les bœufs ou les vaches (les nuées) de la puissance de Twachtri, le dieu du feu et de la sécheresse.

La naissance de Féridoun fut une grâce que Homa accorda à son père Athvia, et c'est « par la force du soma (le homa des Védas) que Trita a mis en pièces Vritra. » Vritra est le génie infernal qui avait *couvert* le ciel de nuées qui retenaient dans leur sein la pluie. Ahi et Vritra sont deux personnifications de la même pensée.

Nous savons aussi par Kaswini que les Persans associent dans une de leurs fêtes Féridoun à Mithra ramenant les vaches (les nuées) enlevées par les Turcs (les démons) (P. II, 291).

Enfin, l'arme dont Féridoun terrasse Zohak, est une massue de fer à tête de vache. La tête de vache, ce sont les nuées chargées de pluie (P. I, 488). La massue de fer, c'est le marteau de Thor (P. I, 494), l'arme de Trita, d'Indra, de Taschter, de Jupiter, la foudre ou l'orage qui a mis fin à la sécheresse et rétabli l'équilibre dans l'atmosphère.

Les moindres détails du mythe s'expliquent aisément, une fois le sens des deux grands personnages bien déterminé.

Dans toute sécheresse on peut distinguer l'humidité actuelle qui provient des pluies précédentes, et l'humidité virtuelle qui fera cesser un jour le fléau, et qui est déjà là, mais qui est trop faible encore pour prévaloir. La sécheresse, c'est Zohak ; l'humidité actuelle, c'est Abtia ou Athvia ; l'humidité future, c'est Féridoun. Zohak tue Athvia, mais Féridoun lui échappe.

Où l'enfant Féridoun trouve-t-il un asile? Dans les forêts épaisses où l'humidité se conserve dans les temps de sécheresse plus longtemps que partout ailleurs.

Qui le nourrit dans la forêt? Ce ne sera pas le ciel d'airain, le ciel sans nuées, le ciel sans pluie. C'est une vache du nom de Pourmajé, c'est-à-dire la terre (P. I, 503) ; c'est le lait de la vache, l'eau des sources.

Cependant, si la sécheresse se prolonge d'année en année, les sources finissent par tarir. Alors Féridoun s'enfuit vers les contrées lointaines, vers l'Inde où le fléau ne sévit pas, et d'où arriveront un jour les nuées bienfaisantes et victorieuses.

Si Zohak avait été aussi puissant qu'Epéoscho, Féridoun se serait retiré de l'Inde vers l'Océan, et enfin, comme Taschter, il aurait déserté l'Océan lui-même, qui aurait refusé de venir en aide à la terre consumée.

Quand le fléau tire à sa fin, Féridoun revient vers l'Iran, avec ses deux frères. L'un, Pourmajé, porte le même nom que la vache, et marque l'humidité qui provient de la terre. L'autre, Kajanousch, est, d'après M. Roth, Kavia Ousanas (P. I, 307) qui, dans le Rig-Véda, « par la force merveilleuse de sa vue prophétique, a découvert la retraite où Ahi, le serpent, avait enfermé les vaches (les nuées) ; qui a livré à Indra le trait armé de mille pointes (la foudre) dont il foudroie Ahi-Vritra, et qui a lui-même forgé cette arme d'airain. » Féridoun, qui prend la place d'Indra, reçoit sa massue de

fer non de Kajanousch lui-même, mais de forgerons (les Cyclopes), qui l'avaient travaillée sur les ordres de la Terre humide (Pourmajé), et de l'Intelligence prévoyante (Kajanousch).

Voyons maintenant qui est ce Kavé qui se serait révolté à la tête de la nation contre Zohak avant l'arrivée de Féridoun. N'est-il point le même personnage que le forgeron Kavia Ousanas? Et Kavé ne doit-il pas préparer la victoire de Féridoun, quand Kavia Ousanas est un sage, un voyant, qui était en rapport intime avec les dieux, qui les appelait au secours de l'homme et qui était comme leur allié contre Ahi=Vritra, le démon de la sécheresse?

Le fameux tablier de Kavé, qui est resté l'étendard des Perses jusqu'à la destruction de leur empire par les Arabes mahométans, est le tablier de peau (KARMA) dans lequel les Hindous préparent le soma. Féridoun, que Homa avait donné à Athvia, triomphe de la sécheresse par la force de cette boisson mystique, dont le tablier est le symbole, et qui résume toute la religion des Ariens.

Les deux épouses de Zohak, de la race de Dschemschid, que Féridoun délivre et emmène, sont les nuées, épouses d'Indra ou filles du pieux Dschemschid, qu'Ahi= Zohak avait enlevées (P. II, 137).

Enfin Zohak est enchaîné et non tué, parce que l'Iran est constamment menacé de la sécheresse, et que le mal, dans l'économie actuelle, peut être lié, mais non anéanti (P. I, 310).

Pour compléter nos preuves, nous dirons que de nos jours les Persans célèbrent la fête de Féridoun en *s'aspergeant d'eau* (de rose) (P. II, 291).

Cependant les Ariens, qui transformaient, comme les Grecs, leurs personnages mythologiques en des êtres historiques, ont inscrit dans la liste de leurs rois Zohak, avec un règne de mille ans, entre Dschemschid et Féridoun.

Le roi Zohak représente une race étrangère qui a conquis et opprimé les Ariens. S'il était Scythe, Sace, Massagète, il se nommerait Afrasiab, qui est le nom générique des princes du Touran. S'il était Afghan ou Indien, il serait de race arienne. Il ne peut être, semble-t-il, qu'un Sémite, et les seuls peuples sémitiques qui ont été en guerre avec l'Iran sont les Hélamites ou Perses, et les Assyriens. Les Hélamites figurent dans les traditions ariennes sous le nom de Salem. Reste donc les Assyriens. Zohak serait ainsi Assur ou Ninus, et plusieurs raisons viennent en effet à l'appui de cette opinion. 1° Le premier peuple qui ait conquis l'Iran est celui d'Assyrie, sous Ninus. 2° Ninus a mis en croix le roi des Mèdes, Pharnus, et Zohak passait chez les Mèdes ou Ariens, pour avoir inventé le supplice de la croix. 3° Zohak était un Tazé, c'est-à-dire un Arabe. Les Arabes et les Assyriens sont voisins, et les uns et les autres Sémitiques : ils pouvaient donc aisément se confondre. On conçoit d'ailleurs aisément qu'après la ruine de Ninive, qui a eu lieu dès le septième siècle avant Jésus-Christ, le souvenir des Assyriens se soit perdu peu à peu chez les peuples de l'Iran, et plus tard leur asservissement aux Arabes mahométans leur aura inspiré la pensée de faire de Zohak un Arabe ou Tazé. Au reste, TAZÉ ou TAZI est le DAZIOU du Rig-Véda c'est-à-dire en général le *barbare*, l'*ennemi* des Ariens. 4° Zohak a le surnom de Bévérasp, *seigneur des dix mille chevaux,* et les armées assyriennes comptaient de nombreux escadrons de cavalerie[1]. 5° En-

[1] Duncker, t. I, p. 289.

n, Zohak nourrissait de cervelles humaines ses deux êtes de serpent, ce qui est probablement une allusion ux sacrifices humains des peuples sémitiques. Toutesis le mythe du roi Zohak n'est point encore suffisamment éclairci, et je ne sais trop si ce règne de mille ans 'était point primitivement celui de la religion idolâtre t sanguinaire qui se serait développée spontanément hez les Ariens après les temps de Dschemschid et avant eux de Féridoun (P. I, 310).

Quel que soit le sens historique de Zohak, rien ne eut faire mieux sentir quel rôle important ce soi-disant rince joue dans la tradition persanne que les lignes uivantes du Minokhired :

« Le roi Zohak Bévérasp et le méchant Afrasiab (le oi perpétuel des Touraniens) eurent cette utilité, que, i la domination n'avait pas passé à Bévérasp et à Afrasiab, le maudit Ahriman l'aurait donnée à Khasm, à qui il n'aurait pas été possible de la reprendre jusqu'à la résurrection et aux corps subséquents, parce qu'il n'est pas doué d'un corps. » C'est-à-dire que Zohak et Afrasiab ne pouvaient nuire qu'aux corps et non aux âmes, tandis que Khasm, esprit invisible, aurait causé un mal spirituel contre lequel il n'y aurait pas eu de remède possible.

Quant à Féridoun, le Vendidad lui donne pour patrie le quatorzième des lieux créés par Ormuzd, Véréné aux quatre angles. La tradition persanne place, sans jamais varier, Véréné dans le Tabéristan, c'est-à-dire en Médie, comme aussi le Démavend, où Zohak est enchaîné, s'élève entre les hautes plaines de la Médie et les basses terres du Mazandéran. D'après le Minokhired, « Féridoun a rendu au monde le service de battre et lier Zohak, qui avait commis de très-lourds péchés, et de battre aussi beaucoup d'autres Dews du Mazandéran et de les

chasser du Keschvar Khunnirets (de l'Iran). » Le mythe de Féridoun, à en juger par le théâtre de ses exploits, appartiendrait donc tout spécialement aux Ariens de la Médie, aux Ariens primitifs, aux descendants directs de Madaï, et il en serait de même du mythe de Zohak, ainsi que de celui de Dschemschid.

Féridoun, homme et roi, est le vainqueur des Assyriens, le libérateur de son peuple, et c'est à dater de lui seulement que la race arienne, ou peut-être plutôt les Ariens orientaux de la Bactriane sont entrés en relations constantes, soit de guerre, soit de paix, avec leurs voisins du nord et avec ceux du sud. C'est ce qu'exprime le mythe des trois fils de Féridoun.

D'après la tradition générale des Persans, Féridoun eut d'une fille de Zohak Salem et Tour, violents et cruels comme leur grand-père, et d'Irandocht (*la fille de l'Iran*), le bon et aimable Irets. Il partagea son empire entre ses trois fils, et donna l'ouest à Salem, le nord à Tour, le pays du milieu à Irets. Ce mythe est transparent : les Ariens qui occupent de l'ouest à l'est, ou de l'Arménie à l'Hindoukousch et au Bélour une zone de terre longue et étroite, n'ont de voisins et d'ennemis que les nomades du Turkestan au nord, et les habitants de la Perse propre au sud. Les premiers, Saces, Massagètes, Turcs, sont, dans la langue du Zend-Avesta, les peuples du Touran, les fils de Tour. Les seconds sont les Perses qui descendent d'Hélam, fils de Sem, et Hélam est Salem.

Pour établir contre l'opinion générale que Salem est Hélam, et que les Perses sont sémites, relisons le premier chapitre du Vendidad, qui donne la liste des seize lieux créés par Ormuzd.

On a voulu faire de cette description géographique l'histoire des migrations des Ariens. Hœlty avait, il y a

longtemps déjà, rétabli le vrai sens de ces pages précieuses ; on les dénature et l'on arrive à l'absurde en y cherchant ce qu'elles ne contiennent point. Le premier des seize pays est le Pur Iran, c'est-à-dire la patrie des antédiluviens, que les Bactriens plaçaient à leur occident, vers l'Arménie. Les quatre pays suivants, Sogd, Bactres, Merv, Nisa, dans les bas pays du Turkestan, sont les principales demeures des Bactriens. Le sixième pays est Hérat. Des huit qui succèdent à Hérat, quatre appartiennent à l'Afghanistan, quatre à l'Hyrcanie et à la Médie. Le quinzième pays est le Pendjab, ou les plaines de l'Indus qu'avaient occupées les Ariens dont le Rig-Véda nous a conservé les hymnes. Le dernier est, dit-on, l'Assyrie, et nous avons vu figurer des noms ariens ou mèdes parmi les plus anciens rois de Ninive (101).

Cette description des terres d'Ormuzd ne comprend nullement toute la Perse, et nous pouvons avancer, sans crainte d'erreur, que les provinces omises n'ont pas été peuplées primitivement par la race arienne. Ce sont au nord, le long des côtes de la mer Caspienne, le Mazandéran, où abondent les Dews ; au sud, la Perse propre, la Caramanie et la Gédrosie.

Ces trois dernières provinces occupent à elles seules la moitié du plateau de l'Iran. Or nous savons par Hérodote[1] que les Perses s'étendaient bien au delà de la Perse propre ; que sous le nom de Germaniens ils avaient peuplé la Caramanie; que les Sagartiens nomades, armés d'un vrai *lasso*, erraient dans ces déserts du centre du plateau, où le lac Zaré reçoit l'Hindmend. Si nous pouvions ici suivre les traces des migrations des Perses, nous verrions que les colonies de cette puissante nation ont rayonné depuis la Perse jusqu'à la mer Caspienne

[1] I, 125; VII, 85.

et jusqu'au cœur de l'Afghanistan. Mais nous savons par les prophètes hébreux que le nom primitif des Perses était celui d'Hélamites, et, par la Genèse, qu'Hélam était sémite[1]. Ainsi s'explique d'abord pourquoi le Zend-Avesta ne connaît pas le nom des Perses ; puis, pourquoi il ne range ni la Perse, ni la Caramanié parmi les pays de la race japhétite des Ariens ; en troisième lieu, pourquoi Salem=Hélam, qui est sémite, a pour mère une fille du sémite Zohak, et tue Irets ; enfin et surtout, quelle est l'origine du pehlvi, langue mi-zend, mi-sémitique, de même que les Perses de Cyrus et des Sassanides sont un mélange d'Ariens parlant le zend, et d'Hélamites parlant un dialecte sémitique.

Quant à Tour, le troisième des fils de Féridoun, il est tout aussi peu arien que Salem. Les Bactriens, en faisant Féridoun père de Salem, de Tour et d'Irets, ont voulu simplement exprimer la pensée que depuis la ruine de l'empire assyrien de Zohak, les Hélamites et les Touraniens étaient entrés dans des rapports si fréquents et si étroits avec la race arienne, qu'ils étaient en quelque manière ses frères, mais ses frères ennemis.

Nous ne pouvons ici poursuivre l'histoire d'Irets, seulement nous dirons que Salem et Tour attaquent Irets, le font prisonnier et envoient sa tête à son père : ce qui doit signifier que les Ariens avaient à peine reconquis contre les Assyriens leur indépendance, qu'ils virent leur patrie envahie, ravagée, ensanglantée par les Touraniens ou Saces, et par les Hélamites ou Perses. Puis, Féridoun, enflammé de colère, maria la fille d'Irets avec un prince de sa maison, et leur fils, le pieux Minotscher,

[1] Gen. X, 22. Esaïe, XI, 11 ; XXII, 6, et Jérémie, XLIX, 34 sq. disent Hélam ; Ezéchiel dit Hélam, XXXII, 24, et (?) Perse, XXVII, 10 ; Daniel dit Perse, X, 1, etc.

vengea le meurtre d'Irets sur Salem et Tour. Le Minochired, après avoir parlé de Féridoun, dit : « Minotscher a rendu (aux Iraniens) le service de battre Salem et Tour, ses parents, en expiation pour Irets, de délivrer le monde du mal causé par eux, et de reprendre sur Afrasiab (le pays) depuis Padâsqârgar jusqu'à la frontière de l'enfer, comme le portait le traité avec Afrasiab. » Mais la prospérité de l'Iran pendant la période de Minotscher a fait place à un temps de grande calamité. Le touranien Afrasiab s'empare de nouveau de l'Iran ; les princes ariens Nouder et Zou ne règnent que fort peu de temps, et avec Guerschasp finit la dynastie des Pischdadiens (ou des hommes de l'ancienne loi), laquelle avait commencé avec Kajomorts=Adam.

Le Djamasp-namé place entre Féridoun et Minotscher, Sam le père d'un Guerschasp et l'aïeul du fameux Roustem. Ces héros appartiennent à un cycle particulier de mythes que nous allons étudier.

VII. Sam, Guerschasp et Thrita.

Nous disions plus haut que Féridoun était le grand héros des Ariens de la Médie. Nous supposons que ceux de la Bactriane avaient aussi résumé en un mythe leurs souvenirs de la grande sécheresse postdiluvienne, et que leur Féridoun se nommait Thrita, Sam ou Guerschasp. Mais leur mythe était plus riche que celui de leurs frères occidentaux, en idées et en espérances, comme en fictions bizarres. Malheureusement nous n'en possédons que de rares et informes débris ; Ferdousi, ou ne le connaissait plus, ou l'a exclu de son poëme.

Sam, dans le Zend-Avesta[1], parcourt le monde, en tenant haut sa massue. Voilà la massue de Féridoun.

Quel est l'ennemi, le Zohak, le serpent qu'il terrasse? « Sam, dit le Minokhired, a rendu le service de frapper le serpent Sruvar. » Sruvar doit être identique avec Zohak.

Mais ce n'est pas là le seul exploit de Sam. Le Minokhired ajoute : «..... et le loup Kapout, que l'on nomme aussi Péhan, et le dew Gandarf, et l'oiseau Kamak, et le dew de la confusion. Et il a fait beaucoup d'autres grandes et dignes actions, et éloigné du monde beaucoup d'oppositions. Et si une seule de celles-ci était restée dans le monde, il n'aurait pas été possible d'opérer la résurrection et le corps subséquent. » — Le loup est un animal ahrimanien, un synonyme du serpent Sruvar, un symbole des ravages causés par la sécheresse et la mortalité parmi les troupeaux et les hommes. L'oiseau Kamak doit avoir un sens analogue, quoique je ne connaisse aucun oiseau qui ait Ahriman pour créateur. Quant au dew Gandarf, son nom est certainement celui des musiciens célestes ou Gandharvas des Hindous, et nous nous étonnerions fort de ce dew musicien, si nous ne savions pas, comme nous chercherons à l'établir ailleurs, que les Gandharvas sont des Caïnites, et qu'en cette qualité on pouvait les faire entrer dans l'armée d'Ahriman.

Ce que le passage du Minokhired offre de plus remarquable, c'est l'allusion aux nombreuses résistances ahrimaniennes que Sam a écartées. Car Sam, d'après M. Roth, signifie l'homme *habile dans l'art de guérir*.

Pour comprendre le mythe bactrien, rappelons avant tout ce que nous avons dit dans le *Peuple Primitif* des

[1] D'après Burnouf, *Journal asiatique*, avril et mai 1845, et Spiegel, *Journal de la Société orientale allemande*, 1849.

dieux-médecins, et en particulier de Manabosho, qui luttent en faveur de l'homme contre les puissances malfaisantes, comme autant d'Hercules, et qui lui rendent, comme Bacchus, un peu de joie au milieu des souffrances sans nombre qui l'accablent depuis le déluge (P. II, 80. 304, etc.). Sam, vainqueur d'un serpent, d'un loup, d'un oiseau inconnu, et en même temps médecin, doit être tout à la fois un fils d'Alcmène et un Esculape.

Le Zend-Avesta ne connaît de Sam que sa massue. Mais, au vingtième chapitre du Vendidad il y est fait mention « du premier des hommes habiles dans la médecine, actifs, puissants, brillants, forts, de celui qui le premier écarta du corps de l'homme la maladie, la mort, l'ardeur du feu. Il demanda comme une grâce au génie des métaux et des minéraux (?) un moyen pour résister à la maladie, à la mort, aux douleurs, à la fièvre brûlante, à la décomposition qu'Ahriman avait apportée au corps de l'homme. Alors Ormuzd produisit les arbres salutaires, plusieurs centaines, plusieurs milliers, plusieurs dix-milliers, autour de l'arbre Gokarn » ou Gogard (340).

Quel est le nom de ce premier des médecins? Thrita; et ce même Thrita, dans le neuvième chapitre du Yacna, est nommé « le plus utile des Sam[1]. » Ainsi donc Thrita médecin est un Sam; et comme Sam aussi est médecin, il est à peu près certain que ces deux personnages sont identiques. Ces deux héros seraient ainsi les ombres pâles et mortelles de quelque antique dieu sauveur, dont la mission était de protéger la vie de l'homme contre la mort, et de repousser de lui les puissances malfaisantes des ténèbres, soit qu'elles le frappent individuel-

[1] D'après la traduction de MM. Roth et Spiegel, rectifiant celle de Burnouf.

lement par les maladies, soit qu'elles tentent de détruire sa race entière par de longues sécheresses.

Mais Thrita=Sam est le même que Trita-Aptia des Védas, et ce Trita-Aptia est Thraëtona-Féridoun, fils d'Athvia. Nous trouvons donc ici tout à la fois chez les Ariens de la Médie (Féridoun), chez ceux de la Bactriane (Thrita=Sam) et chez ceux de l'Indus (Trita) une très-antique tradition d'un dieu armé d'une massue, qui terrasse le serpent de la sécheresse. Mais le nom de Sam et l'idée d'un dieu-médecin paraît être propre aux Bactriens, le Trita des Védas étant uniquement, comme Féridoun, le vainqueur d'un serpent monstrueux.

Cependant le dieu qui écarte la mort ne pouvait être abaissé au rang d'un simple homme et mourir lui-même sans que la tradition ne gardât quelques vestiges de son ancienne majesté. Le Zend-Avesta nous parle « des Férouers qui veillent sur le corps de Sam, » et on lit dans le Minokhired que « ce corps gît dans une plaine près du Démavend, où, à part le froment, il ne croit aucun myrte, ni aucun arbre, et où il y a beaucoup de renards dorés. Et les Izeds et les Amschaspands (les anges et les sept archanges) ont préposé à la garde de ce corps quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf Férouers des saints, pour empêcher les Dews de le détruire. »

Le Boundéhesch va plus loin : « Sam, tout mort qu'il est, est vivant. Tandis que les Touraniens s'élèvent avec orgueil contre la loi d'Ormuzd, Sam dort et voit cependant de loin tout ce qui se passe. Un jour, le sommeil que l'ennemi a porté sur lui sera brisé, et il se lèvera puissant et excellent ; dix mille Férouers le protégeront, et il brisera Zohak. » Ainsi, tandis que Zohak vit suspendu au rocher, son vainqueur Sam=Féridoun vit aussi dans son tombeau. A la fin des temps, d'après le

Djamasp-namé, « Zohak se débarrassera de ses chaînes et causera, en un demi-jour, de grands ravages dans le monde. Sam ressuscite, reçoit de Sosiosch la vraie foi, et inspire avec sa massue une telle frayeur à Zohak, qu'il accepte, lui aussi, la vraie foi; ce qui met fin aux mauvaises actions, à la vieillesse et à la mort. »

Ce dernier mythe nous montre dans Sam le vainqueur du serpent ancien, de celui qui est l'auteur non pas seulement d'une sécheresse, mais du mal moral, du péché. Il y a donc dans Sam, dieu-médecin et sauveur, un souvenir du protévangile, un débris des traditions les plus anciennes de la primitive humanité.

Passons aux fils de Sam=Thrita.

Ce héros, cet ancien dieu, « retira cet avantage de sa grande piété, qu'il lui naquit pour fils Oruaksch (Ourvakschaïa) et Guerschasp (Kérésaspa). Le premier a rétabli la justice; le second, géant armé de la massue à tête de taureau, a frappé le serpent Sravara, qui dévorait les chevaux et les hommes, et dont le venin se répandait partout comme un torrent. »

Oruaksch, fils du grand Médecin, guérit la société humaine des crimes qui menaçaient son existence. Le fils est une personnification de la plus importante fonction de son père.

Guerschasp, qui tue avec la même massue que Féridoun le même serpent Sruvar ou Sravara que son père, est un troisième génie de la pluie et de la fécondité. Son nom, qui signifie *celui qui possède de beaux, de rapides chevaux*, indique sa vraie nature, le cheval étant le symbole des eaux qui courent et des sources (P. I, 498). « Le vase de métal qu'il fait fondre sur le serpent, » est la voûte céleste, qui était comme d'airain pendant la sécheresse, et qui fondit en eau au retour de la pluie (Comp. P. II, 140). Guerschasp a, dans la tradition per-

sane, complétement éclipsé Sam [1]. En Inde il porte le nom de Krisasva dans le Ramayana ; on ne l'a pas encore retrouvé dans les Védas.

A la famille de Sam et de Guerschasp appartient, avec Zal, le célèbre Roustem, l'Hercule persan. Son arme est la fameuse massue à tête de taureau, que lui ont ainsi laissée ses prétendus ancêtres. Mais il manie aussi la corde, le *lasso* des Sagartiens. Sa patrie est le Sedjestan, où l'Hindmend se jette dans le lac Zaré, et qui est plein encore de sa gloire.

Le Sedjestan touche à la Caramanie où habitaient des Hélamites, des Perses. Les Sagartiens étaient pareillement des Hélamites, et dans leur vie nomade ils auront sans doute pénétré dans le Sedjestan. Ils s'y seront fixés en se mêlant aux Ariens dont Sam était le dieu, et Roustem avec son lasso et sa massue est un héros mi-arien et mi-sagartien ou mi-perse.

Cependant Sam, Guerschasp, Zal, Roustem, portent le surnom de Pehlvans. La langue pehlvi est mi-arienne, mi-perse ou sémitique. Et un écrivain oriental nous dit que le pehlvi vient de Noë par Sam, Pars et Pehlou[2], c'est-à-dire par les Ariens adorateurs de Sam, et par les Perses ou Hélamites, qui par leur fusion ont produit la race illustre des Pehlvans.

Cette fusion a eu lieu dans le Sedjestan. Cette contrée, nous dit-on, doit son nom à Sedjestaun, qui entreprit de la défricher et peupler, et elle devint si florissante, qu'un djérib de terre, malgré la disette d'eau, se vendait mille dinars kebky. Or Sedjestaun était fils de Farès[3]. Farès ou Fars est Hélam, fils de Sem, et,

[1] Je ne sais ce que signifie cette Pairica, cette sorcière, qui s'attacha à Guerschasp. Vendidad, I, 36.

[2] Spiegel, *Grammaire du parsi*.

[3] Langlès, dans Chardin, t. V, p. 120 ; t. VIII, 216 sq.

d'après cette tradition, le peuple qui aurait primitivement peuplé le Sedjestan, serait de race sémitique. Les Ariens de Sam seraient les derniers venus. Mais cette question de priorité n'a pas d'importance réelle[1]. Il nous suffit de savoir que les plaines de l'Hindmend et du lac Zaré, peuplées de Madaïtes et d'Hélamites, ont eu leurs héros, leurs mythes, leur histoire, et que les traits généraux de cette histoire se sont conservés dans celle de Zal et de Roustem ou des Pehlvans.

Les Pehlvans apparaissent subitement sur la scène au temps du gendre de Féridoun, Minotschehr, c'est-à-dire à l'aurore des temps historiques des Ariens.

Mais pourquoi le Zend-Avesta garde-t-il le plus complet silence sur ces antiques et illustres héros Zal et Roustem ?

Parce que, d'après la *Vie de Zoroastre*, ils avaient repoussé la loi nouvelle, et ils l'avaient repoussée parce

[1] D'après M. Haug, je dirais que le fond de la population est hélamite, car le pehlvi (qui serait né dans le Sedjestan) est, selon lui, un dialecte sémitique auquel se sont successivement mêlés des mots ariens. M. Haug pense que ce dialecte, qui ressemble beaucoup au chaldéen et au syriaque, est le même que l'assyrien. Mais quand on connaîtra mieux l'assyrien, on découvrira entre cette langue et le pehlvi assez de différences pour qu'on ne puisse les identifier, et l'on arrivera ainsi à reconnaître dans le pehlvi un dialecte spécial, qui ne peut être que l'hélamite, auquel M. Haug n'a pas songé.

D'après M. Lassen (*Antiquités de l'Inde*, p. 432), Pahlawa ou Pahlou est le même mot que celui des Pactyes dans Hérodote, et ces Pactyes sont évidemment les ancêtres des Afghans, qui se nomment Pakhtoun. Les Afghans seraient donc, d'après notre hypothèse, un mélange de Sagartiens hélamites et sémites, et d'Ariens madaïtes et japhétites.

Suivant M. Quatremère, le pehlvi serait la langue des Parthes, et il est en effet très-vraisemblable que les Hélamites se seront mêlés aux Ariens, aussi bien en Médie et vers la mer Caspienne que dans le Sedjestan et l'Afghanistan.

qu'ils étaient des Sagartiens, des Perses, des Hélamites, des Sémites, et non des Ariens, des Madaïtes, des Japhétites.

Les traditions de la Perse relatives au peuple primitif, se sont tellement confondues avec celles de sa propre histoire, que nous ne pouvions étudier les premières sans expliquer en même temps les secondes. C'est ainsi que nous avons été amené à distinguer les mythes ariens de la Médie des mythes ariens de la Bactriane, les Hélamites des Ariens ou Madaïtes, et les Pehlvans des uns et des autres. Mais notre tâche n'est pas encore terminée : il nous reste à embrasser dans son ensemble l'histoire primitive, tant religieuse que politique, de la race arienne.

VIII. Histoire de la religion primitive, ou les adorateurs de Hom.

Dans le neuvième chapitre du Yacna, Zoroastre dit : « Le mortel qui le premier dans le monde existant a extrait Hom pour le sacrifice, est Vivanghât, qui en a acquis cette sainteté, à qui il en est revenu cet avantage, qu'il lui est né pour fils Yima ou Dschemschid. Le deuxième qui a extrait le Hom est Athvia, le père de Thraëtona ou Féridoun. Le troisième est Sam (ou selon d'autres traducteurs, Thrita, le plus utile des Sams, des médecins), le père d'Oruaksch et de Guerschasp. Le quatrième est Poroschasp, le père de Zoroastre. »

Quatre personnages résument donc, aux yeux du prophète d'Ormuzd, toute l'histoire de la vraie religion depuis l'origine de l'humanité jusqu'à lui.

Mais, de ces quatre héros, il y en a deux qui font *double* emploi, puisque Féridoun est le Sam mède, et

m le Féridoun bactrien. Reste donc Vivanghat, Athvia Poroschasp.

Les trois ont extrait pour le sacrifice le Hom, qu'a-rait Zoroastre. Celui-ci ne veut donc, en réformant la ligion de son peuple, que la ramener à sa primitive reté. Il revient au culte de Vivanghat comme Luther celui de l'Eglise apostolique.

La religion de Zoroastre est celle d'un Dieu esprit, mière et pureté, qui ne demande point de sacrifices nglants, et qui communique des forces divines à ses lorateurs par le sacrement du hom, c'est-à-dire par suc de l'arbre de vie et d'immortalité, qui avait dis-ru en réalité avec le paradis, mais que les Ariens pré-ndaient avoir retrouvé dans cette plante (P. II, 24. 2. 421. 427). Le mazdéisme, considéré sous sa face mineuse, est un monothéisme qui prêche et donne la reté, la sainteté, l'énergie nécessaires pour triompher i mal et de l'enfer.

Mais telle n'avait pas toujours été la religion des iens. On voit parmi les dews d'Ahriman un Indra[1], qui t le dieu suprême des Védas. La Perse arienne a donc loré pendant un certain temps Indra et ses frères; elle été polythéiste; elle a rendu un culte aux dieux so-ires.

Peut-être Indra n'était-il pas le grand dieu des Ariens : l'Iran comme il l'a été de ceux de l'Indus. Peut-être s premiers plaçaient-ils au-dessus d'Indra un Kéwan=hak=Saturne=Moloc, à qui ils immolaient des victi-es humaines.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le sacrifice du hom ι soma existait déjà lorsqu'une partie des Ariens s'est ablie dans le Pendjab; car le Rig-Véda exalte le soma

[1] Vendidad, X, *17*.

١٦٠

autant et plus que le Zend-Avesta. Mais si ce sacrifice avait été une invention des adorateurs d'Indra et de Kéwan, Zoroastre l'aurait aussi peu conservé dans sa religion réformée, que Luther n'a accepté de Rome le purgatoire qu'elle avait inventé. Il faut donc que le hom ait fait partie de la religion primitive que Zoroastre voulait rétablir dans sa pureté.

Voyons maintenant quel est le sens des paroles de Zoroastre, qui nous occupent ici.

Vivanghat est un Adam idéalisé, qui a pour fils Yima= Yama, le premier homme. C'est donc au berceau même de l'humanité que remonte le culte du Dieu unique qui se communique par une cène mystique, par le hom, et ce culte, c'est la pure religion d'Adam, des Séthites, des premiers Noachides et de Melchisédec (prêtre du Dieu Fort, distribuant le vin et le pain à Abraham[1]. P. II, 585).

Dschemschid, vers la fin de sa vie, devient idolâtre, et Zohak, qui le détrône, règne mille ans. Ce serait là le temps des sacrifices humains offerts à Kéwan, à Indra.

Puis le sacrifice du hom reparaît sous Athvia et Féridoun : la nation arienne, en recouvrant son indépendance en Médie et en Bactriane, revient à ses anciennes croyances et professe un monothéisme plus ou moins altéré.

Cette religion, qui a été celle des derniers rois Pischdadiens et des Kéaniens, était tombée dans une complète décadence quand Zoroastre, au temps de Cyrus,

[1] Le Zend-Avesta dit des *hommes de la première loi*, des Pischdadieus, « qu'ils étaient dans le commencement instruits par l'oreille (et non, comme depuis Zoroastre, par la vue, par la lecture d'une loi *écrite)*; que leur vie était toute pure, qu'ils étaient entièrement *soumis* à la loi, » etc.

ı réforma complétement, en développant la doctrine u mal physique et moral, et en opposant Ahriman et 'rmuzd (P. I, 82).

D'après cette interprétation du texte cité plus haut, ɘ n'est pas Zoroastre qui aurait renversé la religion olythéiste, et il aurait conservé un grand nombre des ɔis et des institutions en vigueur depuis Féridoun jus-u'à lui. Je crois le Zend-Avesta inexplicable sans cette ypothèse; car on n'y voit nulle part Zoroastre fou-royer les vieux dieux, qui, au contraire, sembleraient voir été de tout temps des dews, et nombre des lois u Vendidad supposent déjà une longue pratique des hâtiments qu'elles infligent.

Les Ariens de l'Indus auront quitté l'Iran sous Zohak, près Dschemschid et avant Féridoun.

IX. Les Pischdadiens et les Kéaniens.

L'ancienne histoire de l'Iran offre ceci de particulier, u'elle est parvenue aux temps modernes sous une ɔrme unique. Le Boundéhesch, le *Livre des Rois*, les istoriens orientaux, nous donnent à peu près la même ste des rois, avec les mêmes années de règne, et ces ɔis sont ceux des grands héros du Zend-Avesta. La adition n'en est pas pour cela plus authentique ; mais ; tâche du critique en est fort abrégée.

Pischdadiens

d'après

le Boundéhesch.		*Behram Schapour.*		*Ferdousi.*	
Kajomorts,	30		30		30
Meschia.		Hoscheng.	40		(40)
Thémourets,	30		30		30
Dschemschid,	613		716		700
Zohak,	1000		1000		1000
Féridoun,	500		500		500
Minotscher,	120		120		120
		Nouder, 7 mois.			7
		Afrasiab,	12		(12)
Zou,	5	Zab.	3		5
				Guerschasp,	9
			2451		2453

Kéaniens.

Ke Kobad,	100
Ke Kawous,	150
Ke Khosro,	60
Ke Lohrasp,	120
Ke Gustasp,	120
Bahman Ardeschir,	112
Homay, sa fille,	30
Darab,	12
Dara,	14
Iskander,	14
	732

Les Kéaniens sont en dehors de notre champ d'études. Nous devons toutefois dire d'eux quelques mots, pour justifier ce que nous avons avancé d'une tradition propre à la Bactriane.

Iskander est Alexandre le Grand.

Bahman est Artaxerxès Longuemain.

Gustasp est un roi de Bactriane, et c'est sous lui qu'a
ècu Zoroastre. Il était contemporain de Cyrus, et le
ère de Darius, fils d'Hystaspe[1].

Cyrus et Cambyse ne figurent pas dans la liste des
ois ariens, parce qu'ils étaient perses, hélamites, sémi-
s; Xerxès, parce qu'il avait porté ses armes dans les
ontrées lointaines de l'Occident. Il est plus difficile
expliquer comment a disparu le nom de Darius, vrai
ien et zélé adorateur d'Ormuzd. Il aura été peut-être
lipsé et absorbé par son père.

Les prédécesseurs de Gustasp doivent avoir été, comme
i, des rois bactriens.

Comme la tradition oublie les règnes et les périodes
ns gloire, il ne serait point impossible que Ke Kobad
it régné deux mille ans avant Jésus-Christ, et que
s trois successeurs fussent les seuls princes qui au-
ient illustré le trône de Bactres jusqu'au temps de
oroastre. Les Kéaniens seraient ainsi les contemporains
s Pischdadiens et non leurs successeurs. Je ne pré-
nds point que cette hypothèse soit vraie; je dis sim-
ement qu'elle est possible et qu'elle mérite examen.

Les Pischdadiens comprendraient les débris des tra-
tions ariennes et mèdes sur le peuple primitif, et un
sumé fort incomplet de l'histoire spéciale des Mèdes
ant Zoroastre et avant Déjocès. La brillante période
Dschemschid comprendrait les temps où Arius=
iok, Aralius, Xerxès et Armamithrès ont régné à
nive. Zohak personnifierait Ninus et ses successeurs,
aîtres despotiques de la Médie; Féridoun, Minotscher,
uder, Zou et Guerschasp, le premier relèvement des
èdes sous Arbace.

[1] Voyez Ed. Rœth, p. 384 sq.

Je viens de nommer Arbace, que nous fait con
Ctésias. Serait-il possible d'identifier son Mand
avec *Minotscher*? *Sosarmos* avec *Zou*? et Guers
avec Hercule, avec Articas, c'est-à-dire Cardicéas
[illegible], dieu de la guerre chez les Ariens de l'Ind
Cadusiens de Ctésias sont les Mazandéraniens du
Avesta ; son Parsondas, le Barsou de certains man
de Ferdousi ; toute son histoire des Mèdes, un m
[illegible] de vérités et de fictions. Mais la confusio
pas telle qu'on ne puisse y rétablir l'ordre à f
patience. Le respect pour le fond de la tradition
hardiesse à en briser les formes.



HISTOIRI

D'aprè

Adam synthétique . . . .
Adam et Ève, ancêtres de toute l'espèce humaine . . .

Adam doit garder le Jardin. . . . .
Il a été placé dans le Paradis, en Arménie, en Héden. .

Un fleuve unique se divise en quatre bras, dont l'un est le

Arbre de vie. . . . .

Foi dans le vrai Dieu et pureté. . . . .
Mariage avant la chute . . . .
Pas de ronces ni de pluie. . . . .
Le Serpent séduit Ève et Adam au moyen d'un fruit . .

Dieu promet un Vainqueur du Serpent, fils de la femme .
Le péché produit la mort. . . . .
Après la chute, les ronces . . . .
Sacrifice de brebis (par Abel) . . . .
Caïn et les Caïnites. . . . .
Caïn tue Abel et est exilé. . . . .

Enos . . . .
Sécheresse de Méhujaël . . . .

(Age d'argent, d'Hésiode). . . . .
(Gen adore le soleil). Méthusçaël . . . .
Les trois Lémécides ; Tubalcaïn forge le fer. . . .
Fleur de la civilisation primitive. . . . .
Corruption croissante . . . .
Les Néphilim. . . . .
Huit patriarches séthites d'Adam à Noë . . . . . .
Noë . . . .
Japhet et ses quatorze fils et petits-fils. . . . . . .

LE PRIMITIF

tion de l'Iran.

orts.

ia et Meschiané, — Yima et Yimé, ancêtres de toute l'es-
e humaine.

t créés pour combattre Ahriman.

énie est le Paradis des Ariens, et le nom d'Héden s'est
ervé en Médie.

les fleuves proviennent d'une seule source. Le fleuve de
tres est le Gihon.

d ou Hom, arbre de vie. Le père de Yima extrait le Hom
r le sacrifice.

ns Ormuzd et pureté.

ge de Meschia avant la chute.

ronces ni de pluie.

an-couleuvre séduit Meschia et Meschiané par des fruits
endus.

an sera vaincu par Sosiosch, fils d'une vierge.

an avait tué Kajomorts.

an rend les végétaux épineux.

ia sacrifie un mouton. Feu par friction.

n et les Dschin, — trad. arabe?)

et l'un des deux s'en va de son côté.— Mort de Siahmak et
il universel.

eng.

t d'Ahriman et d'Ormuzd, de Taschter et d'Epéoscho,
oscheng et du monstre ignivome. Premières nuées et pluies.
s ou mers formés. Soulèvement de chaînes de montagnes.

nte ans de maladie.

tion d'Ahriman.

ia ou Hoscheng trouve le fer.

de Thémourets.

ia est encore plus ingrat et impie.

violentes.

énérations, de Meschia à Frévak.

t.

inze fils de Frévak.

Aux temps des Noachides et de Dschemschid :

Les hommes vivaient encore fort longtemps.

La température s'abaissa et l'hiver parut.

Pas de religion nouvelle ; mais l'ancienne religion se rétablit.

Les arts et les sciences renaissent.

La terre semble s'agrandir sous les pas de l'homme qui la peuple.

Le type humain se détériore ; les races nègres apparaissent.

Dschemschid=Madaï se fixe en Médie.

L'idolâtrie s'y introduit.

A une époque inconnue, mais fort ancienne :

Grande sécheresse, ou combats de Zohak et de Féridoun, de Sam, de Guerschasp.

Bénédictions de l'art de guérir, ou mythe de Thrita.

SECTION SECONDE.

Les Ariens de l'Inde [1].

L'Inde a été peuplée par deux races différentes, l'une noire, l'autre blanche.

Les Hindous de race noire sont les aborigènes. Ils

[1] Mes sources principales sont, outre le Creuzer de M. Guigniaut : *Rig-Véda*, ou *Livre des hymnes*, traduit du sanscrit par M. Langlois. Paris, 4 vol. 1850-1851. — *Les Hymnes du Sama-Véda*, traduites par Théodore Benfey. Leipzig 1848 (allem.). — *Lois de Manou*, traduites du sanscrit par A. Loiseleur Deslongchamps. Paris 1833. — *Légendes indiennes* (Indische Sagen) par Ad. Holtzmann, 2e éd. 1854.

Les ouvrages des savants modernes que j'ai consultés sont : *Antiquités indiennes*, par Ch. Lassen, 1er vol. 1843 (en allemand). — *Essai sur le mythe des Ribhavas*, par F. Nève, 1847, et la critique de cet ouvrage par Lassen, dans le *Journal* (allemand) *pour la connaissance de l'Orient*, I-VII. — *De la littérature et de l'histoire du Véda*, par Rod. Roth. 1846 (en allem.). — Les dissertations du même, citées déjà en tête des traditions médo-bactriennes ; — celle de Kuhn, dans le 1er volume du *Journal pour l'étude comparée des langues*, p. 439 sq. (en allem.). — Duncker, *Histoire de l'Antiquité*, 2e vol. — Puis, Creuzer-Guigniaut ; l'*Inde ancienne*, par de Bohlen (en allem.) ; la *Religion des Hindous*, par Rhode (en allem.) ; *la Foi, la Science et l'Art des Hindous*, par Nic. Muller (en allem.) ; *les Origines de l'idolâtrie païenne*, par G. Stanley Faber (en anglais) ; Dubois, *Exposé de la théogonie des Brahmes*, etc. — Il ne m'a pas été possible de me procurer l'écrit de M. Barthélemy Saint-Hilaire, *sur les Védas*.

ont conservé leurs langues dans le sud du Décan; leurs langues, leur type à demi nègre, leurs mœurs, leurs croyances, chez les Goands.

Les nouveaux venus sont les Ariens, qui parlent le sanscrit et qui sont descendus des plateaux de l'Iran oriental dans les plaines de l'Indus. De ce fleuve ils ont conquis et peuplé le bassin du Gange, et civilisé la majeure partie du Décan.

Les Hindous ariens sont les seuls dont nous nous occuperons ici. Nous compléterons par l'étude de leurs mythes celle que nous venons de faire des mythes des Bactriens et des Mèdes. Issus de Madaï, ces peuples sont japhétites, et par conséquent sont frères des Hellènes et des Germains, dont les traditions sont toutes semblables aux leurs.

Les aborigènes sont éthiopiens ou cuschites, et par Cam ils ont pour frères les Egyptiens. De là, sans aucun doute, les nombreuses analogies qu'on a notées depuis longtemps entre la religion du Gange et celle du Nil. Les Ariens japhétites, en se mêlant aux indigènes camites, leur auront fait de nombreux emprunts, qui seront devenus des parties intégrantes du brahmanisme.

Ces emprunts sont postérieurs aux siècles où furent composés les hymnes réunis dans le Rig-Véda, postérieurs aux *Lois de Manou*, plus ou moins étrangers au culte de Vichnou. Ils abondent, au contraire, dans celui de Chiwa. Le chiwaïsme serait donc né de la fusion des Hindous noirs et des Hindous blancs.

Chiwa, Siva, Siba, est Sev=Osiris. Sous le nom de Cala, il est le *Temps* éternel, Sev=Saturne. Sous celui de Bhava, il a *produit*, *enfanté* le monde ou la matière, et en même temps il est le dieu des enfers comme Osiris Socaris. Il est le seigneur de l'arche (ARGHA), et *l'arche*, le coffre, occupe une large place dans le mythe

d'Osiris. Le culte de Chiwa est un culte à la fois de pleurs et de volupté, ainsi que celui d'Osiris=Bacchus. Chiva est assis sur une peau de tigre, et le tigre était consacré à Bacchus. Le taureau de Chiwa doit porter certains signes qui rappellent ceux d'Apis. Passer au travers de la statue d'or d'une vache, est en Inde une sorte de renaissance, et en Egypte, la fille de Mycérinus demande à être ensevelie dans une vache d'or. La fille et l'épouse de Chiwa, Bhavani, exerce toutes les fonctions d'Isis=Neith=Souven. Sev a de Netpé, Seth=Typhon, le dieu de la guerre, et Chiwa a de Bhavani, Cartikéja, le Mars hindou [1].

Cependant Chiwa n'est probablement point le seul dieu hindou qui se soit formé sous la double influence des croyances cuschites et des croyances ariennes. Bouddha a les cheveux crépus et le teint noir des aborigènes, et son nom ne se lit ni dans les *Lois de Manou*, ni dans le Rig-Véda. Ce dieu ne peut donc appartenir à la race arienne, et cependant Mégasthène nous apprend que Boudyas, fils de Spatembas et père de Prareuas, fut le second roi des Indiens. Par ces Indiens il faut bien entendre ceux qui étaient soumis aux lois de Manou et chantaient les hymnes védiques; car Spatembas est Manou, qui a pour surnom Swayambhouva (*issu de l'Être existant par lui-même*), et Prareuas est le Pourouravas des Védas, qui, dans les listes des anciens rois, a pour père Bouddha et pour mère la fille de Manou, Ila. Voilà donc aux temps de Mégasthène, c'est-à-dire au troisième siècle avant l'ère chrétienne, un dieu de la race noire qui a été transformé en un des premiers souverains des Hindous de race blanche [2].

[1] Voyez, sur la parenté des Indiens et des Egyptiens, Bohlen, t. I, p. 3 sq. 117 sq. 186 sq. — Othmar Frank, dans les *Mémoires de l'Académie de Munich*, t. III, part. I.

[2] Arrien, *Indica*, VIII. Lassen, p. 509.

Mais ce qui est bien plus remarquable encore, c'est que la généalogie de Boudyas est tout égyptiennne, toute camite. En effet, Ménès eut pour fils Athothis, l'homme *né d'Hermès*, et nous savons que Ménès est Adam, Athotis Seth, et Seth Thoth=Hermès=Mercure. Or Bouddha, avant d'être le grand dieu du bouddhisme, présidait à la planète de Mercure, et Manou Spatembas est Adam. Nous avons donc d'une part Ménès=Adam, Thoth=Mercure, Athothis=Seth, et de l'autre, Manou= Adam, Bouddha=Mercure et Pourouravas=Seth.

Mais notre intention n'est point de démêler dans le chaos des mythes hindous ceux qui proviennent de la race éthiopienne. Nous circonscrivons nos études aux traditions historiques les plus anciennes des Ariens, à celles qui sont renfermées dans le Rig-Véda, et qui se complètent par celles des *Lois de Manou*.

Dans le Rig-Véda, les Ariens qui sont descendus de l'Afghanistan sont encore établis sur les rives de l'Indus et sur celles du Saraswati ; c'est à peine s'ils ont porté leurs pas jusqu'au Gange. De race blanche, ils sont entourés de peuples noirs. Ils ne sont point encore soumis à ces innombrables pratiques qui remplissent le livre des *Lois de Manou*. Pas de castes, mais de simples familles sacerdotales, d'où sortent des héros, des rois, des guerriers. Pas de mondes qui périssent et renaïssent et se succèdent sans fin : « Il n'est né qu'un Ciel ; il n'est né qu'une terre, » dit un des poëtes védiques[1]. Pas de métempsychose : « le corps retourne à ses éléments ou à ses dieux, l'œil au Soleil, le souffle au vent, le reste au Ciel et à la Terre, aux eaux et aux plantes. Que la Terre se soulève pour toi ! que sa poussière t'enveloppe mollement ! qu'elle te couvre comme une mère couvre son

[1] T. II, p. 480.

enfant d'un pan de sa robe ! Mais la portion immortelle de l'homme est transportée au delà des grands abîmes de la mort, dans le monde des hommes pieux, où elle se revêt d'un corps aérien, et d'où elle redescend avec les Pères vers le lieu du sacrifice, au milieu des invocations et des offrandes des vivants[1]. » Pas de Trimourti : le nom de Chiwa n'est point encore prononcé ; celui de Brahma l'est à peine ; Vichnou n'est qu'un dieu inférieur. La Divinité suprême, c'est Indra, le dieu des cieux et de la terre illuminés par le soleil. Onze dieux règnent au ciel, onze restent sur la terre, onze habitent les ondes. Au nombre des premiers sont : Mitra, le soleil diurne ; Varouna, le soleil nocturne ; Vichnou, le soleil qui en trois pas franchit sa carrière de l'orient au midi, du midi à l'occident ; Sourya, l'astre même du soleil ; les deux Aswins, ou les rayons qui précèdent le lever du soleil. Les dieux de l'air et de la terre sont : Vayou et Roudra, qui deviendront Chiwa, et qui habitent les mystérieuses profondeurs de l'atmosphère, d'où ils jettent à l'improviste la destruction sur les mortels ; la troupe des Marouts, qui chassent devant eux les nuages ; puis Twachtri, le feu qui donne aux métaux sur le foyer, à la matière dans le monde entier, leurs formes multiples. Dans la troisième classe, nous rangerons les Ondes, Indou, qui est l'eau des fleuves, et Tchandramas, la lune qui préside à l'eau. A ces dieux, qui sont tous de simples personnifications des objets visibles de la nature, s'associent ceux du sacrifice : Agni, le dieu pontife, le dieu qui devient le feu de l'autel pour habiter parmi les mortels, le dieu incarné ; Soma, la libation, qui se rattache à Indou et à Tchandramas, comme Agni le fait à Twachtri et aux divinités solaires ; Ila ou l'hymne,

[1] T. IV, p. 151-161, et ailleurs.

Saraswati ou la prière, Bhârati ou l'offrande, Hotrâ ou l'invocation, Vatch ou la sainte parole, Rita ou le sacrifice complet. Pas de dieu de la poésie, de la prophétie, de l'éloquence, de la sagesse, de la famille, de l'Etat, de la guerre, du commerce : là piété absorbe tout. Le sacrifice attire d'ailleurs avec les dieux la foule innombrable des Ancêtres, divisée en plusieurs grandes tribus. Cependant le mal a aussi ses dieux. Ils habitent le sein de la terre et les ténèbres de la nuit. Varouna lui-même, qui dirige le soleil dans l'hémisphère obscur, est déjà redoutable aux mortels ; Yama, le dieu des ombres, l'est davantage encore ; dans la nuit errent des déesses Invisibles qui enveloppent le soleil et la lune de ténèbres et qu'accompagnent de malfaisantes vapeurs. Mais les divinités vraiment malignes sont : Nirriti, qui est le péché, la douleur et la mort, et les Rakchasas, les Asouras, les Dasyous, armée innombrable qui n'est occupée qu'à nuire. Les plus célèbres des Asouras sont Ahi, le *serpent* (ou Zohak), Vritra, celui qui *couvre* le ciel de nuages, et Ousanas qui préside à la planète de Vénus, et qui, comme Lucifer et Tchi-yéou, est tantôt le chef des démons, tantôt un génie bienfaisant[1].

Cette esquisse de l'*Indraïsme* ou du *Védisme* suffit à nos présentes recherches. Elle nous transporte à une époque où la religion primitive des Ariens n'avait encore pris la forme ni du dualisme de l'Iran, ni du panthéisme de l'Inde, mais où ces deux systèmes contradictoires coexistaient à la fois dans son sein. Toutefois l'esprit de l'Inde prévaut déjà : dieux du bien et dieux du mal, dieux et hommes, hommes pieux et impies, tous sont issus du Ciel et de la Terre, qui sont les *grands parents* de tous les êtres.

[1] Voyez sur les dieux védiques, *Peuple Primitif*, II, 604.

L'intuition védique est en somme celle d'Hésiode, elle de tous les peuples européens de race japhétique. ous n'y retrouvons point les traditions et les spécula-ons cosmogoniques des Chaldéens, des Phéniciens et es Egyptiens, qui sont sémites et camites.

La transition de l'indraïsme au brahmanisme s'offre à ous dans les *Lois de Manou.* Les plaines du Saraswati nt bien encore le Brahmavarta, le foyer de l'antique t pure coutume; mais l'Aryavarta, le séjour de la race rienne qui parle le sanscrit, s'étend de l'Himalaya aux indhya, et de la mer occidentale où se jette l'Indus, à elle qui reçoit les flots du Gange. Les quatre castes nt là avec leurs barrières infranchissables; les mondes succèdent à mesure que l'Être suprême s'endort ou réveille; les âmes passent, selon leur degré de pu-eté ou de souillure, par trois états différents; Brahma st le plus grand des dieux, et Indra n'a plus qu'un poste ibordonné. Mais Vichnou n'est nommé qu'une seule is, à la dernière page; Chiwa ne l'est nulle part, et la rimourti n'existe point encore.

En passant des *Lois de Manou* aux poëmes épiques, le amayana, le Mahabharata, les Pouranas, on se sent ansporté dans un monde autre que celui d'Indra. Les ersonnages védiques n'y sont, la plupart, que de pâles nbres de temps qu'on ne connaît plus ou que l'on ré-idie, et les héros dont on chante les exploits ou les ertus, sont des princes des cités du Gange, des incar-ations de Vichnou. C'est incontestablement aux *Lois Manou* qu'il faut s'arrêter dans l'étude des mythes vé-ques; les épopées appartiennent à un autre âge et à le autre sphère d'idées.

Le lecteur nous verra rapporter aux temps antédilu-ens la très-grande partie des traditions des Védas. tre interprétation doit, à chaque page, se justifier

par soi-même, mais elle peut, au premier abord, sembler fort arbitraire, car les Védas ne contiennent aucune chronologie quelconque et aucun récit historique. Ils ne veulent que rappeler en deux mots les nombreuses bénédictions que les dieux ont accordées aux héros des siècles passés, et rarement ils ajoutent aux noms de ces héros ceux de leurs pères ou de leurs ancêtres. Les traditions védiques flottent ainsi dans l'espace, isolées et confuses, et pour les fixer et les expliquer, nous serions réduit aux ressemblances qu'elles peuvent offrir avec les mythes des autres peuples, si les *Lois de Manou* ne nous venaient pas en aide. Nous trouvons dans ce code une liste des dix patriarches et des sept sages qui ont vécu entre Manou=Adam et Manou=Noë, et cette liste nous offre les noms des personnages védiques les plus célèbres : Atri, Angiras, Vasichtha et Brigou. Ces quatre grands saints (Maharchis), d'après la tradition authentique des Ariens eux-mêmes, appartiennent donc incontestablement aux temps antédiluviens. Déjà même nous pouvons dire qu'Atri et Angiras, qui sont le deuxième et le troisième des patriarches, ont vécu aux temps de Méhujaël ou de la grande sécheresse; Vasichtha et Brigou, dans les siècles qui ont précédé immédiatement le cataclysme. Puis ces quatre saints ont dans les Védas des contemporains : Angiras a un fils, Soudhanvan, et trois petits-fils, les Ribhous; Manou=Adam, de son côté, est, par Ila, le père de Pourouravas, père de Nahoucha, père d'Yayati ; le grand combat d'Indra contre Vritra et les Rakchasas a eu lieu du vivant d'Angiras...... Ainsi les traditions védiques se coordonnent peu à peu, se groupent, se fixent, et l'on finit par être en état de distinguer de celles qui se rapportent aux temps primitifs, celles qui ne concernent que les Ariens et leurs guerres contre les aborigènes. En même temps, les héros

ıntédiluviens laissent tomber leurs masques hindous : 'ourouravas, nous le savons déjà, est Seth; Nahoucha loit être Enos; Angiras, Méhujaël ou Méthusçaël; ıon fils Soudhanvan, Lemec; les trois Ribhous, Tubal-:aïn, Jubal et Jabal.

Notre interprétation se confirme d'ailleurs par cer-:ains mythes épiques, que les adorateurs de Brahma et le Vichnou ont inventés pour rendre compte de la chute le l'antique religion d'Indra et d'Agni. Ces mythes font tous allusion au déluge.

« Agni disparut un jour, et sous la figure d'un cheval se tint pendant un an dans un figuier (Aswattha)[1]. » Agni est le symbole de la religion primitive, qui a disparu pendant l'année du déluge, mais qui existait dans le cœur des habitants de l'arche. Le figuier sauvage se nomme en grec ERINEOS, et c'est près d'Erinéos, ou de l'arbre de la chute (P. II, 37), non loin d'Éleusis, que Pluton ou le déluge a enlevé Proserpine ou la première humanité[2]. Agni étant le dieu du feu, le cheval figure ici la lumière du sacrifice.

Que l'année pendant laquelle a disparu Agni, soit bien celle du cataclysme, c'est ce que nous paraît indiquer le mythe suivant.

« Angiras, par la puissance de sa pénitence, triomphe d'Agni, le dépouille de son éclat et le contraint à devenir son fils premier-né. Effrayé, le dieu *s'enfuit dans la mer*. Le monde, menacé d'une ruine imminente, s'adresse à Atharvan, qui, honoré des dieux, fouille l'Océan et en ramène Agni[3]. »

[1] D'après Sayana; voyez Kuhn, dans le *Journal pour l'étude comparée des langues* (t. I, p. 451 sq. en allemand).

[2] Paus. I, 38.

[3] D'après le Mahabharata. Voyez Lassen, *Journal*, t. VII, p. 367.

C'est de même sur les rives d'un *lac*, dans un lotus, que se cacha Indra après qu'il eut tué traîtreusement Vritra et pendant que Nahoucha occupait le trône des cieux. Le Dieu suprême resta invisible à tous dans le lotus jusqu'aux temps (postdiluviens) où Agni l'y découvrit et lui rendit son ancienne puissance.

CHAPITRE Ier.

Mythes des Védas.

Nous allons passer successivement en revue les traditions védiques relatives au paradis, à Manou et à ses descendants, à Yama, aux Pères et aux dieux mortels, au fléau du feu, à l'histoire de la religion (Angiras, Atharvan, les Ribhous), et au déluge.

I. Le Paradis.

Le paradis a laissé deux traces de son existence dans les souvenirs des Hindous primitifs.

Le Rig-Véda parle en quelques endroits des quatre fleuves et de fleuves célestes[1]. Ce chiffre pourrait être purement symbolique. Mais la tradition postérieure, plus explicite, nous enseigne que nous avons bien réellement ici les quatre fleuves d'Eden, qui se retrouvent aussi dans la mythologie chinoise (P. II, 18).

L'autre souvenir d'Eden est celui de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et de la chute dont il a été l'occasion (P. II, 22 sq.). Mais les Hindous, vrais pélagiens comme l'est tout homme inconverti, l'ont transformé dans l'arbre de vie, et le péché de nos premiers parents est devenu l'acte qui a valu à l'humanité la science salutaire et l'a sauvée d'une mortelle ignorance. Dans l'hymne le plus remarquable de tout le Rig-Véda,

[1] Rig-Véda, I, 121, et 274, notes. Comparez Sama-Véda, 30.

Dirghatamas parle d'un arbre mystique « le pippala[1], dont le fruit est doux comme l'ambroisie. Les esprits qui aiment la bonté viennent sur cet arbre; les dieux y produisent toutes leurs merveilles. Il est hanté par deux esprits ailés, jumeaux, dont l'un s'abstient d'en goûter, et l'autre le trouve doux et le cueille. » Le premier, dans la pensée du poëte, est l'emblème ou l'aïeul des insensés qui rejettent la science du salut, tandis que le second représente le vrai sage.

Il est ailleurs question d'un « arbre de la science sacrée, appelé Patha, arbre vigoureux, puissant et fortuné, que soignent les Dévas et qui étend ses larges feuilles[2]. » C'est par lui que l'épouse d'Indra, qui nous paraît personnifier la prière, la foi, espère « tuer sa rivale, qui n'est point de sa race, qui est plus basse que tout ce qui est bas, » et qui ne peut être que l'irréligion.

Cependant, si les Hindous ont effacé de leur mémoire la vraie histoire de la chute, le sentiment de leur état de chute ne s'est pas éteint dans leur cœur. « Nous sommes comme des gens maudits, » s'écrie Gritsamanda. « Délivre-moi des liens du mal, ô Varouna. » — « Nos fautes ont excité ta colère, avait dit avant lui Sounahsépa. Dans nos sacrifices journaliers nous pouvons, hommes mortels, manquer à quelqu'un de nos devoirs. Nous sommes enchaînés (P. I, 276) : brise nos fers, délivre-nous de nos fautes[3]. » Les Hindous reconnaissent même que les péchés des pères sont pour les enfants une source de malheurs. « Pardonne à l'iniquité pater-

[1] D'après ses fruits, cet arbre doit être le *musa paradisiaca*, ou bananier ; d'après les synonymies des botanistes, il serait, au contraire, le *ficus religiosa* (P. II, 440 sq.).

[2] RV. IV, 441.

[3] Id. I, 525. 497. 41-44.

nelle; pardonne aussi à celle dont nous avons été coupables nous-mêmes[1]. » Mais quand leurs sages veulent expliquer la corruption et les souffrances de l'humanité, ils ont recours au fatalisme : « L'homme est au pouvoir du mal ou de Nirriti, » dit Dirghatamas dans le même hymne déjà cité. Le péché vient, non d'un acte libre de l'homme, mais d'une loi inflexible qui a fait descendre l'âme dans le monde ténébreux de la matière. Plus tard, ce peuple imaginera la métempsycose et la révolte d'un monde antérieur.

II. Manou et sa postérité.

Manou, le premier homme, est le père de deux races dans lesquelles nous reconnaîtrons sans peine les Séthites et les Caïnites.

D'après les Védas (et les épopées), Manou est le père d'Ila. Ila a (de Bouddha, fils de Soma ou de la Lune) Pourouravas et Ajous. Pourouravas est le père de Nahoucha, Nahoucha d'Yayati, et Yayati d'Yadou et de Tourvasa, de Drouhyou, d'Anou et de Pourou. Pourou a donné son nom à la dynastie lunaire (bouddhaïde) des rois de Pratishthana.

L'autre race, qui est beaucoup moins célèbre que la première, comprend Vrika=Vrichagiri, fils de Manou et père de Ridjraswa. Celui-ci a quatre frères, dont on ne connaît absolument que les noms : Ambaricha, père de Viroupa ; Sahadéva, Bhyamana et Souradhas. Il est aussi question d'un fils de Manou, Sariata, qui serait le père de Tchyavana.

Reconstruisons l'histoire primitive de l'humanité au moyen des mythes de Manou et de ses principaux descendants.

[1] RV. III, 156.

Manou est le nom du premier homme, et celui de l'humanité, qui est issue de lui. Or ce nom signifie l'être *pensant*, *intelligent*, conscient de lui-même, l'être qui se sent par son esprit supérieur à la matière et libre au milieu du monde qui l'entoure. Manou n'est certes pas un misérable sauvage qui ne songe qu'à se procurer, comme la brute, sa nourriture de la journée. Lucrèce et ses disciples modernes ne citeront pas les Védas à l'appui de leur hypothèse sur la vie animale des premiers hommes[1].

Manou savait qu'il n'était pas le seul être pensant de l'univers, et il n'était point réduit à interroger sa raison sur les Intelligences qui habitaient le monde invisible. Elles s'étaient révélées à lui : les Déwas lui avaient donné le feu sacré, les Aswins la charrue. Ainsi donc, selon la tradition hindoue, c'est par des révélations divines que commence ici-bas l'histoire de l'humanité, et non par le rationalisme, par la religion naturelle, par le fétichisme.

Les Déwas sont les dieux anciens, inconnus, la Divinité sans nom spécial, qui est antérieure à toutes choses, l'Elohim de la Genèse (P. I, 160). Ce sont les Déwas eux-mêmes qui ont enseigné au premier homme la forme la plus convenable pour l'expression de ses sentiments de foi et d'adoration. « Ils ont allumé ici-bas Agni (ou le feu sacré) en faveur de Manou, et donné naissance à ce dieu, l'*ami de tous les hommes* (Veswanara), pour qu'il fût en faveur du pieux Arien une divinité lumineuse[2]. » Comment, en lisant ces paroles, ne pas se rappeler que, d'après les commentateurs juifs et chré-

[1] Voyez sur ce sujet les excellentes pages de M. Nève, p. 79 sq.

[2] RV. I, 69. 114. — Agni lui-même a « révélé à Manou la région du ciel, » vers laquelle le prêtre doit se tourner dans le sacrifice. (Ibid. 53.)

tiens, Dieu consumait par le feu du ciel les offrandes d'Adam ou d'Abel? Le feu de l'autel serait donc plus ancien que celui du foyer, et il aurait une origine céleste. Mais quoi qu'il en soit de ce point spécial, nous savons par le mot même d'Agni (P. II, 121 sq.) que les premiers hommes offraient à la Divinité des agneaux en se prosternant devant elle avec un cœur saint et pur. Ce culte est celui d'un Abraham, et non celui des Nègres ou des Mongols qui brisent avec colère l'idole qui n'a pas su les protéger contre tel ou tel malheur. La religion est même pour les Ariens le tout de l'homme. Le Rig-Véda donne à la « race créée de Manou » l'épithète de pieuse, « accomplissant bien les sacrifices[1]; » — « Manou n'a dû son bonheur qu'à sa piété[2]; » — « on imite Manou en voulant plaire aux dieux[3], et c'est pour le bonheur de sa race, à jamais bénie, que Manou a constitué le foyer lumineux d'Agni[4]. »

Il y a plus encore : la nature a été faite en vue du culte que l'homme rend à la Divinité. L'aurore, par exemple, ne serait point aussi belle, aussi resplendissante, si les Ariens ne se réunissaient pas chaque jour devant l'autel, au lever de l'astre du jour. « L'Aurore a été donnée à Manou alors que pour l'œuvre du sacrifice a été enfanté Agni, pontife désiré et ami des hommes[5]. » Nous verrons plus tard que les Aswins ou les rayons du soleil levant sont frères d'Yama, qui est une forme de Manou=Adam (431).

Cependant Manou, l'être *intelligent*, n'a pas reçu d'en haut, passivement et sans réflexion, le feu sacré,

[1] Nève, p. 79.
[2] RV. IV, 273.
[3] Id. IV, 296
[4] Id. I, 70 et passim.
[5] Id. IV, 130.

symbole de la présence de la Divinité parmi les hommes, et avec le feu, l'Aurore, qui assiste en souriant au premier sacrifice de la journée : il a formulé nettement la foi que la révélation avait fait naître dans son cœur, il a donné aux Intelligences invisibles leur nom de Déwas, et l'on peut en quelque sorte dire que « les Déwas lui doivent le jour[1]. »

Fondateur de la religion, et par elle, du bonheur de ses descendants, Manou est devenu leur génie protecteur, « leur conseiller, leur ami, leur opulent bienfaiteur, le chef de leurs bourgades. Personne ne peut renverser sa puissance. Il est élevé comme le ciel[2]. »

Cependant la parole était pour les Ariens à la fois pleine d'une divine vérité et d'une puissance divine. Les pensées que prononça l'être *pensant*, Manou, sont aussi bien celles des dieux que les siennes propres, et de telles paroles doivent être douées d'une force immense. Les hymnes védiques exaltent en termes magnifiques la gloire de Vatch, la sainte Parole (P. I, 197), et celle de Saraswati, la Prière, qui sont devenues, l'une et l'autre, la fille, l'épouse du Dieu suprême[3]. La fille : car Brahma est l'Être éternel qui a le premier parlé, qui a engendré la Parole. L'épouse : car la Parole de Dieu, une fois créée, accompagne sans cesse son Père. Mais sur la terre, dans le monde visible, c'est Manou qui avait, seul de tous les êtres animés et avant les hommes issus de lui, donné une forme sonore à ses pensées. On pouvait donc bien dire de lui aussi qu'il avait pour fille la Parole. Comme Dieu était la grande pensée du premier homme, sa fille devait être une pa-

[1] RV. IV, 103. 277.

[2] Id. IV, 276. 367.

[3] Voyez les excellentes pages de M. Nève, sur Vatch et Saraswati, p. 87 sq.

role religieuse; mais une parole de louange et non de propitiation, parce que le sentiment qui dominait en lui était l'action de grâce et non l'effroi qu'inspire le péché. *Ila*, fille de Manou, est l'*hymne qui loue*, qui glorifie, et qu'on chante devant le *foyer de terre* sur lequel est déposé le feu de l'autel.

Ce mythe fort simple s'est peu à peu développé dans l'imagination des Hindous. « A la naissance du fils du (premier) père, les Déwas choisirent Ila pour commander aux enfants de Manou, » ou, dans notre langage moderne, ils firent du culte sacré et de la foi le grand mobile de l'humanité. Bientôt après « ils donnèrent comme chef ou conducteur, à Nahoucha (le petit-fils d'Ila), Agni, qui, pour le bien de l'humanité, avait pris une forme humaine [1]. » Cette forme humaine d'Agni, c'est le feu sacré que l'homme produit lui-même par des moyens artificiels, et qui se perpétue sur l'autel au milieu des peuples. « Deviens Manou, dit un poëte à Agni, et enfante la race divine [2]. » Il y a là un confus pressentiment du mystère de l'incarnation (P. II, 81).

Mais le mythe, grandissant avec les siècles, aboutit à de monstrueuses fictions.

Manou est « père d'Ila, » ou le culte vient d'être institué, mais le feu n'existe pas encore, et ce ne sont plus les Déwas qui l'allument. Manou, qui en pressent l'existence, « veut produire celui qui fait l'éclat du sacrifice. » A un dieu nouveau il faut une mère et un père, et il n'existe encore sur la terre qu'Ila et Manou. « Il dit : « Qu'Agni devienne, par ma fille, mon petit-« fils? » Et aussitôt, dans le sein de cette fille, par la vertu d'un père aussi puissant, la libation est devenue

[1] RV. I, 54. 55.
[2] Id. IV, 258.

féconde[1]. » Dans la période suivante de l'histoire de l'Inde, Brahma a pris la place de Manou ; Saraswati ou Vatch, celle d'Ila, et le dieu a pour femme sa propre fille.

Dans d'autres hymnes, l'imagination des chantres védiques se plaît à représenter Agni ou le feu reposant sur le sein de sa mère, ou dans le foyer.

Bouddha. Ila, simple abstraction personnifiée, est devenue un personnage historique. Son nom figure dans la liste des rois lunaires, avec celui de son époux Bouddha. Je ne puis m'expliquer comment ce Bouddha= Mercure a pu être assez célèbre aux temps des épopées pour que la Lune, sa mère, ait donné son nom à la plus antique des dynasties royales, et comment ce même dieu n'est point mentionné dans le Rig-Véda. Aurait-on effacé son nom des hymnes sacrés après la fondation du bouddhisme et ses longues et sanglantes luttes contre le brahmanisme? Mais ce qui est plus étrange encore, c'est que dans la mythologie brahmanique Bouddha est fils de Maïa et de Brahma, comme Hermès l'est de Maïa et de Zeus. Comment les Ariens de l'Inde donnent-ils à la mère du dieu de la sagesse éternelle le même nom que les Hellènes, quand les Ariens de l'Iran ne connaissent ni Maïa ni Bouddha? Est-ce un emprunt fait par les Indiens du Gange aux Grecs macédoniens de la Bactriane? Est-ce un débris de la tradition primitive, et un monument du grand travail mythogonique qui a précédé la Dispersion?

Maïa est la déesse des eaux primordiales, et ces mêmes eaux sont sous la protection de la Lune. Il est donc indifférent de dire que Bouddha est fils de la Lune ou fils de Maïa (P. II, 605; I, 460).

[1] RV. II, 38.

Ajous et Pourouravas. Ila a de Bouddha soit Ajous [1], soit Pourouravas, d'après les commentateurs des Védas.

Ajous, dans la liste des rois lunaires, est fils de Pourouravas et père de Nahoucha [2]. Le Rig-Véda parle fort peu de lui. « Le vertueux Ajous, dont Agni fut l'hôte gracieux, fit de lui l'objet de ses antiques chants [3]. » Son nom s'emploie d'ailleurs comme celui de Manou pour désigner l'homme, l'homme mortel (par opposition aux hommes divins).

Ce nom est le même que AIÔN en grec, ÆVUM en latin. Il signifie *temps* et *vie humaine* [4]. Nous savons que chez les Phéniciens le premier homme était Æon. Il me paraît qu'Ajous est une épithète de Manou, qu'on a personnifiée sans trop savoir où placer ce héros fictif.

Le vrai fils d'Ila est « le généreux Pourouravas (l'homme *illustre au loin*), pour qui Agni a été généreux [5]. » C'est lui donc qui serait « le fils du premier père, dont la naissance fut marquée par le choix que les Déwas firent d'Ila pour commander aux enfants de Manou. »

Pourouravas est l'*illustre* Seth. Mais dans le Rig-Véda il a perdu tous les titres sur lesquels repose sa gloire. Il n'est point l'inventeur des lettres et de l'astronomie; son père, Bouddha, ne lui a rien transmis de sa sagesse; les Aswins n'ont point enseigné au fils d'Ila les sciences

[1] RV. I, 104. 185. 302. 331. 445. II, 424. — Quand un héros védique n'est mentionné que dans un fort petit nombre d'hymnes, je renverrai pour les citations à la *Table des matières* qui termine le quatrième volume du Rig-Véda.

[2] Comparez Lassen, p. 732, note.

[3] Cet éloge d'Ajous s'explique de soi-même : Ajous a rendu aux dieux le même culte que Manou. Les mots qui suivent immédiatement sont fort obscurs : « Et il a, de concert avec Coutsa et Atithigwa, reconnu pour son suzerain Tourvayana. »

[4] Sama-Véda, 21.

[5] RV. I, 53, où Pourouravas est associé à Manou.

sacrées. Bergers, laboureurs et guerriers, les Ariens de l'Indus, dans leurs bourgades, n'étudient ni n'écrivent. Leur unique préoccupation, c'est le culte des dieux, et d'après les poëtes postérieurs aux Védas, la seule gloire de Pourouravas est celle du Seth de la Genèse, sa grande piété. C'est lui qui a organisé le culte primitif, établi les trois feux du sacrifice et inventé l'*arani*[1]. Si l'on en croit le Bhagavad-Gita[2], il n'y avait avant lui qu'un seul Véda, qu'une seule caste et qu'un *seul Dieu*, Narayana » (P. 1, 238).

Dans la dernière division (mandala) du Rig-Véda, Pourouravas a pour épouse Ourvasi, qui est une apsara, une nymphe céleste. C'est une personnification de la Libation. La liqueur que le sacrificateur verse de la coupe dans le feu sacré était, aux yeux des Ariens, « une eau divine qui, en tombant, brille comme l'éclair, et qui prolonge la vie » de l'homme pieux[3]. L'époux d'Ourvasi est le saint par excellence : « c'est par lui (selon l'hymne védique) que les dieux ont grandi pour le redoutable combat (contre Vritra, au temps de la grande sécheresse) ; il est né pour la défense de la Vache (la Terre), qui doit à la prière sa prospérité. Ourvasi a été l'unique objet de son amour. Mais cette nymphe céleste va le quitter après avoir habité parmi les mortels durant quatre nuits d'automne. Pourouravas cherche à l'arrêter par ses prières, il mourra si elle l'abandonne. Elle l'aime, elle n'a pas un cœur de chacal ; mais la douleur qu'elle lui cause doit lui donner le bonheur ; elle lui enverra l'enfant qu'elle porte dans son sein, et elle le quitte en lui adressant ces paroles remarquables : « Tel que tu es, « tu te trouves soumis à la mort. Que ton enfant honore

[1] Voyez plus haut, Meschia, page 348, et Thémourets, page 355.
[2] Lassen, p. XVII.
[3] Lassen, p. 732, note.

« par l'holocauste la race divine. Et toi, viens au ciel te « livrer aux plaisirs. » Traduit dans notre langage moderne, ce mythe signifie que la vie terrestre de Seth, comparée à la félicité éternelle qui l'attend dans les cieux, est courte, sombre, froide comme quelques nuits d'automne ; qu'au moment de sa mort sa piété le précède et l'attire vers le monde invisible, et qu'elle revivra dans sa race.

Les poëtes brahmaniques de la religion nouvelle ont laissé à Pourouravas sa céleste épouse, mais ils ont souillé la gloire de ce patriarche, qui avait à leurs yeux le tort irrémissible d'être saint sans appartenir à la caste privilégiée des brahmines. Ils ont fait de lui le représentant de toute l'impiété et de toute la superbe des Caïnites. Il se querelle avec les brahmines, leur enlève leurs trésors, repousse leurs exhortations, est maudit, perd la raison ; puis on le retrouve, sans savoir ni comment ni pourquoi, au ciel avec Ourvasi[1].

Nahoucha. Le fils de Pourouravas, ou son petit-fils par Ajous, est Nahoucha ou Nahous. Nahous et Enos sont le même mot, et désignent, l'un comme l'autre, l'*homme*. Nahoucha, nous l'avons vu, a reçu des Déwas Agni pour son conducteur, et c'est pareillement sous Enos que le culte de Jéhova fut institué d'une manière régulière. Enos est le petit-fils d'Adam, Nahoucha (si l'on écarte Ila) est le petit-fils de Manou. Le Rig-Véda garde d'ailleurs sur sa vie un silence aussi complet que fait la Genèse sur le fils de Seth.

Les brahmines ont fait subir à Nahoucha le même sort qu'à son père. Déjà les *Lois de Manou*[2] le rangent parmi « les rois qui, par leur inconduite, ont péri avec leurs biens, tandis que des ermites ont obtenu des

[1] Lassen, p. XVI, note.
[2] L. VII, § 41.

royaumes par leur sagesse et leur humilité. » L'histoire de sa chute est racontée fort au long dans le Mahabharata [1]. (En roi séthite), il avait d'abord régné avec sagesse et justice ; mais après la mort de Vritra (et la fin de la sécheresse), il devint le Dieu suprême à la place d'Indra (lorsque les Caïnites apothéosèrent et adorèrent de simples mortels); son orgueil le poussa à se faire porter sur le dos des brahmines et à hâter leurs pas en les frappant du pied. Maudit par eux, il fut changé en un serpent (infernal). Agni (après le déluge, lors de la restauration du culte primitif) alla chercher Indra, qui s'était retiré près d'un lac (diluvien) et caché dans une tige de lotus. Indra remonta sur le trône de l'univers (pour un temps et jusqu'à l'avénement de Brahma).

Yayati, fils de Nahoucha, n'est, dans le Rig-Véda, le héros d'aucun mythe. Les hymnes ne parlent que de ses sacrifices. Cependant sa réputation était si grande, que les Grecs avaient entendu parler de lui sous le nom de Gégasius [2]. Dans le Mahabharata, Yayati est un roi très-pieux, comme doit l'être un patriarche séthite ; la durée de sa vie est de plus de mille ans, et son temps est de peu postérieur à celui de la grande sécheresse [3]. Il appartient donc au monde antédiluvien. Et cependant, par une erreur qui se reproduit fréquemment dans les généalogies mythiques, il a pour fils cinq héros, vrais Ariens, qui ont vécu plusieurs siècles après le déluge, dans les plaines de l'Indus.

Le cadet de ses fils est Pourou, l'aïeul du rival d'Alexandre le Grand, Porus. Porus était le descendant de Gégasius=Yayati.

[1] Holtzmann, t. I, p. 321 sq. — Lassen, p. XVII.
[2] Plutarque, *De fluviis*, I, 6.
[3] Holtzmann, t. II, p. 82 sq. — Lassen, p. XVIII.

On raconte qu'Yayati avait partagé la terre, c'est-à-dire l'Indoustan occidental entre Pourou, Tourvasa, Yadou, Drouhyou et Anou.

Pourou, Tourvasa et huit autres rois ont combattu contre un roi nommé Soudas. Celui-ci avait pour prêtre Vasichtha, dont le rival et l'ennemi était Visvamitra. Cette lutte de prêtres, de rois et de peuples ariens est le premier, le seul événement de l'histoire indigène que célèbrent les hymnes védiques [1].

Nous devons revenir sur nos pas pour rentrer dans les limites du monde primitif. La piété de Manou nous avait conduit par Ila jusqu'à l'ancêtre de Porus. Mais nous savons que Manou, le fondateur de la religion, a été aussi le premier laboureur, et c'est en sa qualité de laboureur qu'il est le père d'une famille qui diffère à tous égards de celle d'Ila.

Les Ariens, pour qui l'agriculture était un don des dieux aussi bien que la religion, eurent le tact de ne pas rapporter ces deux dons aux mêmes divinités. Le feu sacré avait été apporté à l'homme par les Déwas, par Elohim; l'art de cultiver la terre lui a été enseigné par de jeunes dieux, inférieurs aux Déwas, par les Aswins, qu'on peut comparer aux Dioscures, et dont l'office est

[1] Voyez R. Roth, *Véda*, p. 87 sq., et d'après lui Duncker, p. 29 sq. Je dois dire cependant que la bataille des dix rois impies contre Soudas ressemble singulièrement au combat d'Indra et des Asouras; que Vasichta est un des dix patriarches antédiluviens ; que les ennemis de Soudas, les Bharatas, doivent leur nom à un roi qui vivait avant le Caliyouga ou le déluge, et qui était contemporain de Dirghatamas, père d'un héros antédiluvien, Gotama. Mais dans les mythes hindous, une foule de noms propres sont des noms de familles, de tribus, d'écoles, de dynasties, et l'on ne trouve dans ce chaos historique qu'un très-petit nombre de points vraiment solides.

simplement d'être de bon secours à l'homme dans toutes les circonstances difficiles. « Avec la charrue ils ont semé l'orge, ont tiré de la terre la nourriture de l'homme, » et l'homme était « épuisé par ses œuvres[1], » quand, pour le soulager, « ils lui ont enseigné l'art du labourage[2]. »

Mais la tradition védique n'est pas d'accord avec elle-même sur leur premier élève, qui se nomme en un lieu Manou, en un autre Vrika[3].

Vrika est Caïn, et nous passons ainsi du premier homme à son fils aîné.

Vrika, en effet, signifie *qui déchire*, et désigne le *loup* et le *brigand*. Or le brigand qui a le premier fait usage de la charrue, ne peut être que le laboureur fratricide.

Les écrits indiens ne donnent aucun renseignement sur ce Vrika. Mais les Védas parlent d'un Vrichagiri, dont la tradition postérieure fait un fils de Manou. Or *Vrichan* est le nom du taureau; en Egypte Caïn se nomme l'ami du taureau, Maébaès; le Caïn des Chinois attelle des taureaux à la charrue, et Vrichagiri est ainsi le même personnage que Vrika le laboureur[4].

« *Ridjraswa*, fils de Vrichagiri, mettait en pièces cent béliers pour les offrir à une louve. » Cette louve ne peut être qu'un symbole de la lumière (P. I, 340). Selon le commentaire hindou, elle était une métamorphose de l'âne des Aswins. Mais cet âne figure précisément, comme leurs maîtres eux-mêmes, les rayons du soleil

[1] RV. I, 235; III. 132.

[2] Le nom même de *labourer*, en sanscrit, équivaut à toute une tradition : c'est KRCH (krich), qui est le CHRSCH hébreu, et le CHERA égyptien (P. II, 143).

[3] RV. III, 277, 132.

[4] Notons cependant que, pour l'Hindou, le taureau est le symbole de la justice plutôt que de l'agriculture. *Lois de Manou*, p. 231.

vant. Ridjraswa a donc été le premier homme qui t adoré l'astre du jour. Il le faisait en égorgeant ctimes sur victimes. « Son père impitoyable, » qui ait sans doute indigné d'une telle prodigalité, « le ndit aveugle » par quelque imprécation efficace. « Mais louve s'écria : « O Aswins, maîtres généreux, Ridjraswa a immolé pour moi cent et un béliers ; il est pour moi comme un jeune amant. » Et ces dieux mécins lui ont rendu la vue[1]. »

Ridjraswa est le fondateur du culte du Soleil, et nous savons être issu de Caïn. Il répond au caïnite Méthuaël, qui a adoré de nouveau Dieu après que le soleil ait détruit l'homme pendant la sécheresse, et nous ons appris par Gen=Caïn que le dieu qu'adorèrent ›rs les Caïnites était le Soleil.

Ce culte, fondé sur la terreur, prodiguait les victimes, il aura excité l'indignation de la vieille génération are et impie, qui traitait la nouvelle d'aveugle, d'insée.

La Grèce a un mythe tout semblable, celui de *Lyc*gue, l'homme-*loup*, qui doit être l'adorateur du dieu-*p* ou d'Apollon, et que les dieux ont rendu aveugle cause de sa religion. Seulement ici le culte du Soleil te avec celui de Bacchus, et des faits relatifs à l'établissement de ce dernier culte en Thrace, se sont mêlés mythe antédiluvien, que le Véda nous a conservé sous vraie forme.

Ridjraswa est le Kéchous, l'*Aveugle*, de This (312).

Au reste, la cécité de Ridjraswa nous rappelle qu'un nd nombre des personnages védiques ne sont célèes que par leurs infirmités.

Ridjraswa n'a pas d'enfants.

[1] RV. *I, 192. 230. 234.*

Tchyavana, d'après le commentaire du Rig-Véda, serait l'arrière-petit-fils de Manou, par sa femme, qui était fille de Saryata, fils de Saryati, fille du premier homme. « Ce mortel était accablé de vieillesse quand les Aswins, par leurs œuvres efficaces, l'ont rendu jeune de nouveau. Ils l'ont dépouillé de son vieux corps comme d'une cuirasse, et prolongé la vie de cet homme abandonné. » Dans le Mahabharata on lit une histoire analogue d'Yayati, qu'une malédiction frappe d'une vieillesse prématurée, et qui, par un échange avec son fils Pourou, obtient encore mille ans de jeunesse et de jouissances. Je vois dans ces mythes une tradition authentique sur la vie millénaire des Antédiluviens. Je suppose que vers le milieu de leur carrière leurs forces physiques diminuaient au point de faire croire leur mort prochaine, mais que bientôt elles se relevaient et leur donnaient comme une seconde jeunesse. Cette supposition se base sur certains faits qui se passent de nos jours encore : on a vu des vieillards pousser des dents nouvelles, leurs cheveux blancs reprendre leur première couleur, leurs formes recouvrer la plénitude de la jeunesse. On aurait dit que leur corps se préparait à fournir une seconde carrière.

III. Yama et Yami[1].

Manou est, dans un hymne védique, surnommé Vivaswat le *Brillant*. Vivaswat, le Vivanghat du Zend-Avesta, est le père d'Yama et d'Yami, du *Jumeau* et de la *Jumelle*, ou du premier couple humain. Le mythe d'Yama et de sa sœur a donc trait aux origines de l'humanité, et ne peut se séparer de celui de Manou.

[1] Voyez R. Roth, *Dschemschid*, et Kuhn.

Nous disons avec M. R. Roth que Yama et Yami sont premier couple humain, d'abord parce que la vraie nification de leur nom est *jumeau* et *jumelle*. Puis, dans hymne védique, Yami dit à son frère : « Voici ce que irent de toi les Immortels, un descendant *de l'unique tel,* » c'est-à-dire du seul homme qui existât alors is le monde, du premier homme. Ensuite, ce même nne repose tout entier sur le souvenir que les deux miers époux ont été frère et sœur (17). Yami cherche ersuader à son frère que la volonté des dieux les a tinés, dès le sein de leur mère, à être unis par les is du mariage. Mais le poëte védique sait qu'un tel riage, nécessaire au commencement des temps, n'est s permis, et il met dans la bouche d'Yama cette réise : « On a déclaré pécheur celui qui épouse sa sœur. rche le plaisir avec un autre que moi [1]. » Enfin, nous rons bientôt qu'on a donné à Manou le même père à Yama.

'oici, d'après le Rig-Véda, le mythe généalogique ama : Twachtri prépare les noces de sa fille Saranyou i *se hâte, se précipite*) avec le *brillant* Vivaswat. A cette ivelle accourt le monde entier (la foule des dieux). s au moment où la mère d'Yama, l'épouse du grand iswat, fait son entrée, elle disparaît. Les dieux l'a-ent cachée, elle immortelle, aux regards des mortels. créent une autre femme semblable à la première *même couleur*, Savarna), et la donnent à Vivaswat. sque ceci se passait, Saranyou portait les Aswins s son sein. Elle laissa (en disparaissant) les deux ples jumeaux d'Yama et d'Yami, et des Aswins [2]. »

RV. IV, 146.

D'après la traduction allemande qu'ont donnée des textes san-:s MM. Roth et Kuhn.

Twachtri est un Phtha, un dieu cosmogonique du feu et de la lumière, un démiurge. Il se nomme parfois Savitri, le *créateur*.

Sa fille doit être lumineuse comme lui, et en même temps, d'après le sens de son nom, *mobile*, rapide, légère, vaporeuse. Saranyou est une nuée brillante, d'une nature céleste, *immortelle*, divine. Les Grecs donnaient à Athamas, pour première épouse la Nuée, Néphélé, qui était une divinité, et la Genèse nous dit qu'au temps d'Adam=Athamas la terre était humectée par une nuée qui a disparu plus tard (P. II, 17). Nous pouvons bien supposer que cette nuée était lumineuse par elle-même quand nos sombres nuages ne sont pas absolument privés de tout éclat propre.

Vivaswat est par la Nuée, sa première épouse, un Athamas=Adam; par la signification de son nom, un al-Orus=Adam. Mais Orus de Chaldée est le même nom que le jeune dieu égyptien Horus, et nous dirons que Vivaswat est le génie brillant de la première humanité, un Adam idéalisé, divinisé.

L'hymen de Vivaswat et de Saranyou signifie donc que sous l'action bienfaisante d'un dieu de la lumière, de la pureté et de la joie (Twachtri), l'atmosphère terrestre, à la fois humide et resplendissante (Saranyou), produisit le premier couple humain (Yama et Yami)[1].

Mais cette brillante nuée disparut bientôt après la naissance de l'homme. Les dieux eux-mêmes, par égard pour lui, la dérobèrent à ses yeux; elle faisait disparate, par son éclat et sa gloire, avec la triste destinée d'un être qui est en marche vers le tombeau.

Cependant les dieux ne laissèrent pas veuf le génie

[1] Notons que tous les dieux, tous les anges, honorèrent ces noces de leur présence (P. II, 27).

l'humanité : la nuée *immortelle* fut remplacée par nos aques nuages, qui sont la seconde épouse de Vivasıt. Elle n'a point d'enfants, car elle représente des nps de simple conservation, et tous les peuples sont rtis d'Yama et d'Yami. Mais elle ressemble assez à la ıée primitive pour alimenter par les eaux de la pluie ıt ce qui a vie sur la terre.

Enfin, les Aswins sont nés en même temps qu'Yama, mme l'Aurore a été créée pour Manou. Le magnifique ectacle du lever du soleil n'existait en quelque sorte s encore, aussi longtemps que nul être Intelligent ne dmirait ici-bas. D'ailleurs, selon M. Roth, les Aswins inaugurant chaque journée, marquent la succession gulière des saisons et des années : il est dit d'eux 'ils font tourner la roue du temps. Mais pourquoi ıt-ils fils de Saranyou [1]? Je l'ignore, à moins qu'on ne ppose qu'au temps de Manou=Adam, les premiers ons du soleil levant produisaient des jeux de lu- ère merveilleux dans la Nuée resplendissante qui en- oppait la terre.

M. Kuhn cite d'autres versions postvédiques du mythe de Sara- ıu. « Elle donna à Vivaswat Yama et Yami. Puis, laissant à sa place autre femme de même couleur, elle prit la figure d'une jument s'enfuit. L'Aditya Vivaswat se métamorphosa pareillement en val, et d'elle naquirent les Aswins. Savarna fut la mère de ıou. » Cette *Saranyou*-jument ressemble étrangement à Déméter *nnys* d'Arcadie, Vivaswat-cheval à Neptune, et les Aswins ou val ailé d'Arion (P. II, 140). Mais le cheval, symbole des eaux z les Pélasges, pouvait tout aussi bien en Inde figurer la lumière, es Aswins seraient ainsi issus d'un dieu brillant comme le soleil et ne Nuée terrestre non moins resplendissante. — Un autre poëte dou fait de Saranyou « la sœur de Trisiras, le dragon aux trois s, et c'est elle qui, en l'absence de son mari, forme une femme lui est semblable, et à laquelle elle laisse Yama et Yami. Vivas- a de cette seconde femme, qu'il prend pour Saranyou, Manou,

Yama, « le premier des mortels, » a été aussi le premier des morts. « C'est lui qui a ouvert pour plusieurs la route qui conduit d'ici-bas en haut. C'est lui qui a le premier trouvé pour nous un lieu, une patrie qu'on ne peut nous ôter [1]. » Il est le chef des Mânes.

Sa demeure et leur demeure est « au milieu du ciel, avec les dieux, en un lieu de lumière, de repos, de paix, de joie, de ravissement, où tous les vœux sont accomplis, où l'on est à table sous les branches d'un arbre à l'épais feuillage, où l'on entre en déposant toute imperfection et en revêtant une forme glorieuse [2]. » On ne peut lire sans admiration les hymnes védiques, où la foi en l'immortalité décrit sans emphase et avec une naïve assurance l'empire céleste d'Yama. Ces chants, antérieurs à la conquête du Gange par les Ariens de l'Indus, remontent à une haute antiquité ; ils expriment

qui fut un Vivaswat en éclat. Cependant l'époux de Saranyou-jument la poursuit changé en cheval, et de leur essence vitale qui tombe sur la terre, naissent les deux Aswins. » Trisiras est, comme Géryon, un symbole de la grande Sécheresse, et l'on conçoit aisément que la constitution primitive de l'atmosphère, où les nuées étaient sans pluie, ait en quelque sorte tenu de très-près au fléau du feu. La parenté de Trisiras et de Saranyou s'explique donc fort bien par notre interprétation du mythe védique. Mais la naissance étrange des deux Aswins ressemble tellement à celle d'Agdestis (P. II, 140) que nous concevons qu'on fasse de ces deux Cavaliers la personnification des sources qui ont coulé de nouveau après la pluie extraordinaire qui a mis fin au fléau du feu. Le mythe des Aswins est encore une énigme non résolue. Il est bien vrai que chez les Ariens le cheval figure tout spécialement la lumière, soit celle du soleil, soit celle d'Agni (Kuhn, p. 450). Mais Indra issu d'un cheval est très-probablement un *Jupiter pluvius*, et il n'est donc pas absolument impossible que les deux Cavaliers aient été dans l'origine des dieux des eaux courantes.

[1] RV. X, 1. 14, d'après la traduction de M. Roth.

[2] Roth, p. 427 sq.

; croyances traditionnelles du monde primitif, et conment d'une manière éclatante tout ce que nous disions us haut de l'esprit éminemment religieux de la preière humanité.

Dans la religion brahmanique, Yama a perdu son gne aux cieux et son caractère serein et bienveillant. a été relégué vers le sud ardent, torridien, où l'on açait les enfers. Sa justice est inflexible, sa colère rrible, les supplices des méchants affreux. Les souvers du déluge ont sans doute contribué puissamment faire d'Yama le roi des abîmes souterrains et le chef s ombres précipitées dans les entrailles de notre obe[1] (P. II, 319).

D'ailleurs le Bhagavat fait de Manou, et non d'Yama, dieu des funérailles. Mais cette confusion ne peut as surprendre, puisque Yama et Manou sont l'un mme l'autre le premier mortel, et que les poëtes posrieurs aux Védas donnent à Manou le même père qu'à ima.

IV. Les Pitris et les Déwas.

Les Pitris ou les *Pères* sont les hommes pieux, les ges des premiers siècles ou de l'âge d'or d'Hésiode. s vivaient, par leur foi et leur dévotion, dans la société s Dieux (Déwas), qui descendaient du ciel vers eux x heures du culte journalier, et la religion était toute ur joie. « Ces sages antiques et justes s'étaient livrés ec les Déwas aux joies du sacrifice. » C'est ainsi l'Hésiode a dit que « les festins étaient communs aux

[1] Yama et Yami deviennent des personnages postdiluviens, comme Mouth de Sanchoniathon, quand ils sont les enfants de Gandharva ntaure, Caïnite, P. II, 152) et de la Femme des eaux (du déluge). g-Véda, VII, 6. 6. Kuhn, p. 447.

dieux immortels et aux hommes mortels[1]. » Plus tard, « les Pitris avaient été à la recherche de la lumière cachée » au temps de la grande sécheresse, » et par leurs saintes prières, « ils avaient enfanté l'Aurore » en rappelant le soleil qui avait disparu derrière le vêtement de Vritra[2].

Les Déwas humains, d'après les *Lois de Manou*, sont nés après les Pitris. Ils sont les Elohim de la Genèse et de Sanchoniathon (33. 131; II, 163), les familles patriarcales des derniers siècles du monde antédiluvien. La première humanité comprenait ainsi deux races distinctes : « La race des Déwas ou *dieux* terrestres et les mortels[3]; » — « les Déwas et les simples enfants de Manou[4]; » — « les Déwas et les enfants d'Ayous[5]. »

Ces Déwas sont si semblables en vertus et en puissance aux Déwas immortels, que dans nombre de passages on ne sait desquels le poëte védique veut parler. Cette confusion s'explique par l'efficacité miraculeuse, créatrice, que les Ariens de l'Indus attribuaient à la pensée, à la parole, à la prière, au sacrifice des hommes pieux[6] (P. II, 408). Le soleil ne se lève chaque matin, les nuées fertilisantes n'apparaissent à l'horizon, les vents ne soufflent que parce que le sage les a évoqués par son culte. Il les crée en quelque sorte chaque jour. « Il consolide, il agrandit les mondes. » Son action ne se borne pas à la nature, elle s'étend même sur les dieux. Il soutient, il accroît leurs forces par ses liba-

[1] Hésiode de Didot, fr. CXXIX.
[2] RV. III, 142.
[3] Id. I, 135.
[4] Id. II, 480
[5] Id. I, 331.
[6] Id. I, 88. 359. 533; II, 40. 55-87. 486; III, 253. 414, et cent autres passages aussi remarquables.

ons, et il fait lui-même tout ce que par ses invocations les excite à faire. L'arien hindou a d'ailleurs perdu souvenir de la création de l'univers par l'Eternel; il onne le nom commun de Déwas à l'Intelligence suprême à la foule des anges qui peuplent les cieux, et il croit ivec les Hellènes) que « le Ciel et la Terre ont égaleent enfanté la race divine et la race humaine[1]. » Il 'est donc pas surprenant que ces deux races soient eu distinctes. Enfin, nous avons vu comment les dieux evaient leur existence à Manou, qui les avait pour insi dire créés en créant la religion (418). De même les itris ont enfanté de nouveau l'Aurore après le fléau du u; « les Déwas, les adorables Richis *(Sages)* ont enanté l'invincible Agni; « Déwas (mortels), ils ont donné force aux Déwas (immortels)[2]. »

Après leur mort, les Pitris, comme les hommes de âge d'or, montent au ciel et deviennent « les gariens, » les génies protecteurs des hommes. « Grands, ainqueurs, invulnérables, doués d'une force parfaite, esplendissants, ils sont admis aux festins des dieux. es dieux les font monter sur leurs chars. Chaque matin s Pitris préparent le char du dieu suprême Indra, et ttèlent ses deux coursiers impétueux, brillants et roueâtres. » Mais ils quittent constamment le ciel pour edescendre sur la terre vers leurs enfants : « ils s'asemblent, » invisibles, près de l'autel, « pour recevoir offrande et la douce libation, » et « ils accordent avec ienveillance la richesse et la force à leurs adoraeurs[3]. »

Dans le dernier Mandala, les Pitris sont, non plus des ommes, mais des anges. L'imagination infatigable des

[1] RV. IV, 282.
[2] Id. 336. 263.
[3] Id. I, 10; III, 22. 227 ; IV, 155.

Ariens les a glorifiés au point de les rendre méconnaissables. Ainsi, lors de la création du monde, ils sont venus s'asseoir pour tisser la toile que Pouroucha étendait dans le ciel, au milieu des chants des dieux et des prières des Richis, enfants de Manou[1]; ou bien « ils ont semé le ciel d'étoiles brillantes, de même que l'on couvre un cheval noir d'ornements dorés[2]; » même « ils ont formé les corps de tous les mondes et ont ensuite formé les différents êtres[3]. »

On a fini par diviser les Pères en trois classes: « Les Anciens, qui sont les Pitris proprement dits; les plus modernes, c'est-à-dire les fils des Anciens, les enfants qui leur ont succédé sur la terre, et qui, héritiers de la force paternelle, ont propagé les sacrifices, reçu d'eux le breuvage du soma, » et enfin, « ceux qui se placent au foyer terrestre et séjournent au sein des races généreuses[4]. » Ces derniers ne sont plus des Antédiluviens, ils n'appartiennent plus à l'humanité primitive. Ce sont les pères ariens des Ariens eux-mêmes, les aïeux de leurs familles, les Ancêtres auxquels les Chinois rendent un culte domestique, les Lares des Romains.

Notons que le culte des morts, qui est devenu en Chine la branche la plus importante de la religion, a été retenu en Inde dans de plus justes limites par le vif sentiment de l'infinie grandeur du Dieu suprême.

V. Le fléau du Feu.

Ce fléau est le seul événement qu'ont chanté tous les grands poëtes védiques, le seul dont ils aient raconté

[1] RV. IV, 422. 423.
[2] Id. 292.
[3] Id. 263.
[4] Id. 155. 263.

histoire avec détail, le seul qu'ils aient considéré sous outes les faces possibles, et résumé, expliqué dans cent ythes différents. Nous allons d'abord reconstruire, vec le secours de ces poëtes, toutes les phases de cette nique sécheresse et la crise heureuse qui l'a terminée. ous passerons ensuite rapidement en revue les personnages fictifs qui sont des personnifications de ces emps d'indicibles souffrances et d'une délivrance dine.

Combat d'Indra et des démons de la Sécheresse. — La rande, la seule gloire d'Indra, « l'antique exploit » du eu du tonnerre[1], c'est la victoire qu'il a remportée eu après sa naissance sur les Asouras, qui avaient érobé les vaches célestes, et qui escaladaient le ciel n entassant montagnes sur montagnes. Ces montagnes ont de sombres et immobiles nuages (P. I, 489). Ces aches et leur lait sont les nuées qui donnent la pluie id.). Les génies malfaisants qui ont dérobé les vaches, nt donc privé la terre de la pluie et causé une effroyable écheresse. Cette sécheresse est celle de Gen=Caïn et e Méhujaël[2] (P. II, 133).

C'était l'époque où (pour nous servir des expressions u Zend-Avesta dans le mythe de Taschter) « l'eau asservie et violentée coulait avec peine vers le midi. » — La terre se desséchait[3], disent les Védas, les plantes se étrissaient[4], les fleuves étaient enchaînés par une

[1] RV. I, 56. 459. Comp. 194. 327.

[2] D'après la tradition mythologique, les Asouras impies auraient valé des offrandes sans les offrir au feu (Nève, p. 227). Tel était ussi le crime des antiques Rhodiens : ils avaient immolé des victimes ans avoir de feu pour les consumer (Pind. 7e *Olymp.*). N'y a-t-il as là un souvenir du sacrifice de Caïn ?

[3] RV. I, 118.

[4] Id. *II, 35.*

odieuse imprécation lancée contre eux[1]. » Cette imprécation nous la connaissons, c'est celle qu'avait prononcée contre Caïn la Terre, qui avait ouvert sa bouche pour boire le sang d'Abel.

Mais les Hindous rapportaient ce fléau aux mauvais génies qui se plaisent à tourmenter l'homme, et non au Dieu saint qui le châtie pour le ramener au bien. « Les Asouras avaient dérobé les vaches, dont le troupeau était couché dans une sombre prison, dans une caverne ténébreuse vers l'orient[2]. » La prison, c'est « la Nuit, qui est comme une caverne qui enveloppe le monde d'obscurité[3], » ce sont les contrées ténébreuses et invisibles où descend chaque soir le soleil quand il s'est dépouillé de ses rayons, c'est la partie du monde qui est au-dessous de notre horizon.

Celui des Asouras qui avait dérobé les vaches se nommait Pani ou le Marchand, le marchand rusé et voleur, l'Hermès KERDOOS des Grecs, Mercure qui enlève les vaches du Soleil[4].

Dans leur prison, les vaches célestes d'Indra « étaient devenues les épouses enceintes d'un vil ennemi, du *noir* Crichna[5]; » mais bientôt elles redeviendront celles de leur libérateur, Indra (P. II, 137). C'est ainsi que Féridoun a délivré les deux parentes de Dschemschid, que Zohak avait enlevées (379).

Ce troupeau prisonnier était sous la garde du plus grand des Asouras et de leur père, Ahi ou le Serpent[6].

[1] RV. I, 175. IV, 180. 185.

[2] Id. II, 39 et passim.

[3] Id. I, 305.

[4] Sama-V, 116. RV. I, 58, etc. — D'après Lassen, p. CII, et Kuhn, Pani signifierait *marais*, et désignerait les brouillards sans pluie qui couvrent les lieux humides.

[5] RV. I, 58, 193, etc.

[6] *Id.* 58. 56.

Ahi est Zohak, le serpent dévorant (376) ; il est Ahriman qui, au temps de la grande sécheresse, se frayait un chemin dans l'air sous la forme d'une couleuvre (359); il est le Satan de la nature, la personnification du mal physique sous la figure traditionnelle et biblique du dragon. « Il dormait lourd, ignorant, insensé, dans une obscurité profonde, près des sept[1] « torrents dont il formait la source[2]. »

La sécheresse dura quarante automnes ou années[3]. Enfin les sept Richis (sages), les Pitris, les Angiras[4], se mirent à la recherche des vaches célestes[5], et ils les découvrirent par leur prudence, par l'ardeur de leurs désirs et par leur piété. Ce fut Sarama (la voix de la prière), chienne divine aux pieds légers, qui la première entendit le mugissement des vaches immortelles, et qui, dirigeant les recherches des pieux Angiras, fit sortir de la caverne l'antique troupeau qui nous donne la vie[6]. » — « Ils ont retrouvé le ciel et conquis la terre[7]. »

Tout un hymne nous redit le dialogue de Sarama, et les Panis qui avaient volé les vaches et qui se refusent à les rendre[8]. Mais les Angiras, « par leur ardente piété, les ont ramenées[9], » et en quelque manière « les ont faites[10]. » Par eux, les Eaux ont été délivrées, les Aurores amenées, l'œuvre d'Ahi détruite[11]. »

[1] Sept indique la totalité.
[2] RV. II, 142. 143.
[3] Id. I, 463.
[4] Id. II, 39. 58.
[5] Il ne faut pas confondre les voyages à la recherche de la pluie (P. II, 137), avec la recherche de l'humanité noyée dans le déluge (P. II, 234).
[6] RV. I, 120. 249.
[7] Id. IV, 304.
[8] Id. 384.
[9] Id. 451.
[10] Id. 465.
[11] Id. 433.

Ou plutôt c'est Indra qui, voyant « les œuvres pieuses » des Angiras, « pénétra dans l'antre où les Ondes étaient captives; la montagne a (comme d'elle-même) ouvert son sein devant le héros bienfaisant[1]. Malgré l'obscurité, il a vu le dragon Ahi, et, comme on fait sortir les serpents de leurs trous en les remplissant de fourmis, il l'a contraint à se produire, et ses membres se sont contractés. Le dieu l'a frappé de sa foudre au défaut de la jointure[2], et par sa mort ont été déchaînés les sept fleuves[3]. » Voilà le plus puissant des démons terrassé sous la terre, dans les retraites inconnues où sont cachées les dernières sources des fleuves et le berceau de toute humidité. Un spectacle tout nouveau va s'offrir aux yeux des mortels: le ciel se couvre d'épais nuages.

« Les vaches sont retrouvées, et les illustres Angiras en ont poussé des cris de joie[4]. » Mais leurs transports étaient prématurés. Les nuées qui s'élevaient de l'horizon et « s'avançaient dans les airs[5], n'apportaient point la pluie aux malheureux mortels. Elles étaient des montagnes aériennes, ailées, et les Asouras qui s'en étaient emparés, et qui montaient avec elles « en serpentant, » avaient formé le projet « d'escalader le ciel sous leur apparence magique[6]. » Voilà bien les Géants des Grecs.

Les Asouras se construisirent dans les airs cent villes fortes, formées d'une pierre merveilleuse[7].

Toute la voûte céleste se *couvrit* ainsi comme d'un

[1] RV. II, 39. Comp. IV, 98.
[2] Id. II, 142. 143.
[3] Id. I, 462.
[4] Id. 120.
[5] Id. 474.
[6] Id. I, 463; III, 256.
[7] Id. II, 164, etc. — Ces villes fortes dans les airs reparaissent dans le Mahabharata (Lassen, p. 615).

lourd et sombre *manteau* qui était l'œuvre de Vritra, le plus puissant des Asouras après le Serpent.

Vritra ou le *Mànteau*, le *Vêtement*, est fils de Brisaya, dont le nom a la même signification[1], et de Danou[2], le Don qui ne veut pas donner, le trésor de pluie qui se refuse à s'ouvrir. Danou deviendra en Grèce Danaë fécondée par une pluie d'or. Vritra se confond d'ailleurs avec Souchna[3], le *Desséchant* aux cornes (menaçantes). Sous ce nom, il est manifestement identique avec le Dew iranien de la sécheresse, Epéoscho. Les cornes sont, en Inde, l'insigne des mauvais génies. — Dans le dernier Mandala du Rig-Véda, Vritra passe pour le fils de Twachtri, le dieu du feu[4], sans doute à cause des foudres que contiennent les nuages, ou de l'atmosphère qui était enflammée au temps de la calamité du feu. Ceci nous rappelle l'Apophis de l'Egypte, frère du Soleil (260). Comme enfant de Twachtri, Vritra a trois têtes, qui lui sont coupées par un de ses adversaires, Trita (377). Cette forme monstrueuse était celle de Géryon, dont les troupeaux sont les vaches de Vritra, ou les nuées.

Vritra « s'était assis au haut des airs[5], et, de concert avec ses nombreux compagnons, il retenait, par des prestiges et des enchantements, les eaux captives dans la masse énorme des nuages, qui, telle qu'une lourde et sonore montagne, enveloppait les vaches célestes[6]. On eût dit que l'Asoura s'y était endormi. Cependant il couvrait d'une profonde obscurité le ciel et la terre[7], qui

[1] RV. I, 178.

[2] Id. 57, etc.

[3] Id. 62, etc. Ailleurs, II, 293 : « Souchna est né de la colère du fils de Danou. »

[4] RV. IV, 142.

[5] Id. I, 100.

[6] Id. II, 420. 288.

[7] Id. III, 208 ; I, 480.

étaient cemme perdus [1]. Les Aurores étaient enchaînées [2], le soleil habitait les ténèbres [3], et les hommes, à l'envi l'un de l'autre, redemandaient l'astre du jour [4]. Vritra menaçait le Ciel et la Terre de leur ruine [5]. »

Ces ténèbres jouent un grand rôle dans les traditions hindoues. Nous les retrouverons dans les mythes d'Atri et de Canwa, et nous les connaissons déjà par celui de Tchi-yeou (220).

Sous ce ténébreux manteau de nuages, le sol restait aride. Les humides nuées « n'arrivaient pas du ciel à la surface de la terre [6]. » « Les Asouras consumaient par leur feu particulier les offrandes ou les fruits des champs les plus précieux [7]. » Vrais « brigands, » ils dépouillaient les hommes de tous leurs biens, et « se chargaient d'un butin » immense [8]. Ici s'offre à nous une des associations d'idées les plus anciennes, les plus générales et les plus étranges entre la nue ou la pluie, et le brigandage. En sanscrit NABHAS signifie *nue*, et NABH *endommager*. En hébreu, les NÉPHILIM *tombent* sur les gens pour leur faire violence, et NÉPHÉLÉ en grec est la *nuée* (II, 166). Le Rig-Véda ne connaît pas d'autres Néphilim que les Asouras de la sécheresse.

Enfin, le combat va commencer. Dans le ciel, « les dieux élisent pour chef Indra, c'est lui qu'ils ont choisi pour donner le bonheur (au monde) [9]. » Sur la terre, « les

[1] RV. III, 412
[2] Id. I, 480.
[3] Id. II, 58.
[4] Id. I, 477.
[5] Id. 101.
[6] Id. 61.
[7] Id. 97.
[8] Id. 60 sq.
[9] Id. II, 420.

religieux Angiras priaient avec détresse; les mortels effrayés invitaient Indra à monter dans le ciel, par un de ces hymnes brillants et forts, aux larges et harmonieuses mesures; les Marouts, les Vents, amis de l'homme et auxiliaires du dieu, protecteurs de la terre, le flattaient heureusement (de leurs voix)[1]. »

« Indra monte sur son char, et du haut des airs, à la face du ciel et de la terre, ferme, terrible, il souffle sur ces misérables[2]. » « Pour les détruire, il produit la bouche invincible de la foudre[3], » qui ne daterait ainsi que de la fin de la grande sécheresse (P. II, 139). « Enivré des libations des mortels[4], il saisit son arme retentissante aux cent nœuds et aux mille pointes, qu'a formée pour lui Twachtri, qui a par là doublé ses forces[5] (et qui est le Vulcain de l'Inde). Indra la lance contre Vritra. Sous le coup de sa foudre, le Ciel même se courba deux fois dans la crainte de sa colère[6], la Terre en frémit de joie[7], et tous les dieux l'accompagnèrent de leurs louanges enivrantes[8]. »

« Indra combattait seul; les autres dieux, s'ils ne l'avaient pas abandonné[9], ne lui prêtèrent du moins qu'un faible secours[10]. Il attaqua d'abord le Serpent (qui reparaît ainsi hors de place), et qui répondait par la foudre

[1] RV. I, 61. 101.
[2] Id. 61.
[3] Id. 465.
[4] Id. 101 et passim.
[5] Id. I, 56. 100; II, 420.
[6] Id. II, 420.
[7] Id. 132.
[8] Id. I, 102.
[9] Id. II, 141; mythe particulier.
[10] Les Marouts ou les Vents, qui forment son escorte ordinaire, l'aidèrent à « mettre en mouvement la lourde montagne des nuages. » (RV. II, 420.)

à ses foudres; aussi « avant de lui donner la mort, le dieu sentit-il la crainte entrer dans son cœur [1]. » Ahi tombe étendu sur le sol. Vritra, le plus nébuleux des Asouras, enivré d'un fol orgueil, provoque Indra, qui lui brise les membres. Privé de pied, privé de bras, il combat encore; la foudre le frappe sur la tête; il tombe déchiré en lambeaux, et son corps, balloté au milieu des airs tumultueux, n'est plus qu'une chose sans nom, qui se fond en eau, et qui d'une poussière humide grossit les rivières. Les ondes, que Vritra embrassait de toute sa grandeur, s'épanchent comme une digue rompue et foulent Ahi terrassé. Danou s'abaisse, Indra lui porte par-dessous un coup mortel, et la mère git étendue sur son fils, comme une vache vers son veau. »

Ailleurs on lit que « Indra précipita Vritra au-dessous de tout ce qui existe [2], » comme le Jupiter d'Hésiode fait les Titans dans le Tartare.

« Les autres Asouras, êtres impies qui ne connaissent pas les sacrifices, et qui osaient lutter contre des dieux amis des sacrifices, s'enfuirent honteusement devant Indra soufflant sur eux. Sous les flèches de son arc, ils trouvèrent la mort de mille manières. Ses feux, du haut du ciel, venaient les consumer, et après avoir ri, ils pleurèrent leur folie. Toutes leurs villes furent brisées. Eux-mêmes s'évanouirent à l'éclat du soleil rendu aux hommes [3], et le puissant Indra, par sa magie détruisant leurs prestiges [4], de l'enveloppe où s'enveloppait l'avare Souchna, fit sortir, aux coups de sa foudre, l'onde nourricière [5]. L'Impie périt ainsi dans ses propres ondes [6];

[1] RV. I, 58.
[2] Id. II, 293.
[3] Id. I, 60-62. 477.
[4] Id. 97.
[5] Id. II, 428.
[6] Id. I, 193.

s nuages qui montaient sont abaissés, le lait des vaches lestes coule dans la région inférieure[1]; en faveur de mou la voie est ouverte à la pluie[2], qui fait son bonur[3], et la grande onde des rivières, délivrée de sa ison, s'élance en flots impétueux[4]. »

Cependant « l'obscurité dont les Asouras avaient enmbré le monde se dissipe[5], et le soleil, longtemps ilé, reparaît. « Indra l'a délivré ainsi que les Aurores[6]; rès avoir foudroyé les impies, il l'a élevé dans les ɛux pour l'offrir (de nouveau) à la vue des mortels[7]; a mis à découvert le ciel et la terre[8]; ils étaient rdus et il les a retrouvés[9]. » C'est ainsi qu'« il a rafmi la terre, qui soutient tout, » et qui était menae d'une ruine complète; c'est ainsi qu'« il a, par sa issante magie, prévenu la chute du ciel[10], » dont nous rlent les traditions chinoises (222). On aurait même croire qu'il donnait alors « naissance au soleil, au il, à l'aurore[11], » et cette restauration de la nature t comme une seconde création.

Le mythe hindou que nous venons d'exposer confirme plein l'explication que nous avons donnée de Sanoniathon. Des deux parts, l'humanité primitive est urmentée par une affreuse sécheresse. Ici son ennemi

[1] RV. I, 474. « Indra, dit la légende, a coupé les ailes aux mon;nes, » p. 62, etc.
[2] Id. 100.
[3] Id. 392.
[4] Id. II, 421.
[5] Id. I, 480.
[6] Ibid.
[7] Id. I, 97. 101. 178; II, 58, etc.
[8] Id. II, 288.
[9] Id. III, 412.
[10] Id. I, 474.
[11] Id, 57.

est le Ciel, là ce sont les Asouras. Son triomphe, d'un côté comme de l'autre, consiste dans une pluie extraordinaire qui ouvre pour la nature une ère nouvelle. Cette pluie est figurée là par les vaches célestes, épouses des Asouras, ici par une concubine du Ciel, et les vaches tombent au pouvoir d'Indra, comme la concubine à celui de Saturne. L'ère nouvelle est, en Inde, comme une création nouvelle, de laquelle date le raffermissement de la terre, « l'abondance des Aurores et la gloire des automnes [1]; » en Phénicie apparaît à l'époque correspondante Rhéa, ou la Terre bien ordonnée, avec les Saisons et avec Dioné ou l'abondance.

On s'étonne, il est vrai, de voir dans les traditions païennes le mythe de la sécheresse et du feu occuper une si grande place, quand celui du déluge et de l'eau en prend une fort petite, et Méhujaël éclipser en quelque sorte Noë. Mais il faut bien considérer que les souvenirs des temps primitifs n'étant point mis par écrit, subissaient aisément les plus grandes altérations, et que dans certains pays du sud les ardeurs de l'été sont telles que, d'année en année, elles peuvent inspirer aux peuples les craintes les plus vives pour leurs récoltes. La pluie est pour eux la bénédiction suprême. Rien ne leur rappelait les terreurs du déluge, tandis que le combat d'Indra et de Vritra se renouvelait chaque hiver sous les yeux des Ariens de l'Indus [2].

[1] RV. II, 143.

[2] Disons en finissant que l'Asoura Ourana avait quatre-vingt-dix-neuf bras, comme les Géants grecs (RV. I, 467); — que Vritra, le magicien, s'était caché sous la forme d'un cerf (I, 151), — et qu'Indra est comparé à un cheval qui, de sa queue, frappe les insectes qui l'attaquent (I, 58), ce qui rappelle Taschter luttant, sous la forme d'un cheval, contre Epéoscho.

Combat de Trita et de Trisiras. — La victoire d'Indra sur itra, qui remplit pour ainsi dire à elle seule tout le g-Véda, n'a laissé dans les traditions des Ariens de an qu'une trace unique, qu'un mot, celui de Vritra-na, *meurtrier de Vritra,* qui, en Inde, est une épithète ndra, et qui, dans le Zend-Avesta, sous la forme de réthraghna, désigne le plus puissant des Izeds, Beh-n, le génie de la victoire. Le grand héros de l'Iran, ridoun, ne joue, au contraire, qu'un rôle tout à fait bordonné dans le Rig-Véda. Il s'y nomme Trita ou étana, le vainqueur du serpent à trois têtes, Trisiras=hak (377).

Trita paraît avoir été primitivement un grand dieu, un u des eaux cosmogoniques, l'égal d'Indra, de Vich-u, de Varouna. Son ennemi, c'est Ahi, le *serpent* qui iit dérobé les vaches; c'est Vritra, qu'il mit en pièces r la force du Soma; c'est Trisiras=Zohak, le monstre x trois têtes et aux sept queues; c'est Twachtri, le u du feu et de la sécheresse, auquel il enleva les ches célestes[1].

Un hymne chante les angoisses de Trita, qui était nbé dans un puits dont il ne pouvait sortir. Ce puits l'image d'un état de grande détresse, d'où l'on ne ut être délivré que par une intervention étrangère. détresse est ici celle du fléau du feu : Agni, l'Emma-el des Ariens, est le seul des dieux qui « s'oppose au ıp, » c'est-à-dire au soleil dévorant, « qui traverse les ındes ondes » des nuées pour les enlever, et c'est lui, st Agni qui délivre le malheureux Trita en apparais-ıt sous sa forme glorieuse de *Maître du sacrifice* (Vri-spati). Sa simple « vue a fait se lever et s'enfuir le ıp[2]. » Trita est ici non plus l'antique dieu des eaux,

[1] Roth, *Féridoun,* p. 219 sq.
[2] RV. I, 201 sq.

qui rend à la terre consumée la pluie fertilisante, mais le représentant des hommes pieux, des Déwas, qui s'étonnent que les dieux, oubliant leurs sacrifices, les laissent si longtemps souffrir pendant le fléau du feu.

Combat d'Etasa et du Soleil. — Etasa, le *cheval*, c'est-à-dire l'eau, est certainement identique avec Taschter-cheval du Zend-Avesta. Seulement le Taschter de l'Inde a perdu sa nature divine et n'est plus qu'un simple homme. L'ennemi d'Etasa est, non un démon de la sécheresse, mais le soleil lui-même qui dessèche la terre. Chez les Phéniciens, c'est le dieu du Ciel, qui veut faire périr les hommes par le fléau du feu (114), et en Egypte, Apop=Epéoscho est fils du Soleil (260). Il est sans doute étrange de voir les Ariens hindous, dont la religion était toute solaire, faire de l'astre du jour un Ahriman qui tue; mais comment ne pas attribuer au Soleil lui-même la ruine du monde qu'il consumait du haut d'un ciel sans nuages? Dans nos saintes Ecritures, le soleil est à la fois l'image du Messie qui porte la santé dans ses rayons, et celle des persécutions qui font périr la semence de l'Evangile dans les cœurs[1].

On lit donc dans le Rig-Véda que le Soleil s'était incarné en la personne d'un fils de Swaswa[2] *aux beaux chevaux*[3], ou, en d'autres termes, il semblait avoir quitté sa haute demeure et être descendu parmi les hommes pour leur perte. Alors « un simple mortel[4], le pieux Etasa[5], » attaque le dieu-homme. Mais le Soleil « accablait » Etasa[6], et il « l'emportait déjà dans son char léger[7], »

[1] Malachie IV, 2; Luc I, 78; Matth. XIII, 6, 21.
[2] RV. I, 119.
[3] Sama-V. 205. Allusion aux coursiers du Soleil.
[4] RV. I, 477.
[5] Id. 119.
[6] Id. III, 186.
[7] Id. I, 105.

and Indra, accourant au secours du vaincu (comme tévis vient en aide à Taschter), « arrêta au lever de urore, dans leur course, les cavales du char de Sou-ı[1], et en brisa la roue[2]. » — « Alors, ajoute l'hymne lique, le noir nuage, qui fuyait incertain, perce son veloppe et verse son onde au sein des airs[3]. »

Etasa, d'ailleurs, « doit sa victoire sur le Soleil à sa nérosité envers Indra, à qui il apportait de riches randes avec la libéralité d'un père pour son fils, et à reconnaissance du dieu pour ses libations et ses ıanges[4]. »

Cependant le mythe d'Etasa compromettait trop la ›ire du dieu du Soleil, pour qu'on ne cherchât pas à primer la même idée d'une manière plus respectueuse. ici la fable qu'on a imaginée : Le Ciel a une fille du m d'Aurore. Cette Aurore n'est point la gracieuse ıne fille qui danse tous les matins à l'Orient en attennt le lever du soleil : la fille du Ciel n'a de commun ec elle que l'éclat de ses couleurs. Son vrai nom set l'Ardente (*la* Phaëthon). « Elle voulait malheureuse-

RV. II, 285. 291. Comp. I, 244.

Id. II, 160. Briser la roue du soleil est une expression fort ınge pour dire lancer la foudre. Voici les idées intermédiaires. foudre, lumière céleste, est censée provenir de l'unique source ·ste de la lumière, le soleil ; elle est comme un rayon de cet astre, se serait voilé dans le nuage, comme une portion de cet astre, : la Divinité précipite sur la terre. Cependant l'orbe solaire a la me d'une roue; il est l'une des deux roues du char qui porte Ira, le dieu du jour ; l'autre roue est cachée à nos regards par la mière. Quand Indra veut lancer la foudre, il détache une de ces ıes, la brise et la jette sur la terre. Mais, remarque fort judicieuıent un poëte védique (RV. II, 160), « cette roue qui est lancée ıs l'espace et sur qui repose la vie de tous, a été sauvée de la :truction. »

[3] RV. II, 137.

[4] *Id. I, 477.*

ment la mort » des hommes (ainsi que le fils de Swaswa ou qu'Uranus) : Indra la lui a donnée. Elle se faisait grande : il l'a réduite en poudre. Tremblante, ainsi frappée par ce dieu généreux, elle est tombée de son char réduit en poussière, et ce char, tout brisé, s'affaissa dans la Vipasa, qui coule au loin[1] » (vers l'occident).

La Vipasa est l'Hyphase ou Bibase des anciens, le Bedjah des modernes, une des rivières du Pendjab de l'Indus; mais pour les Grecs, elle se nommait l'Eridan, et le char qui y était tombé du haut des cieux, était celui de Phaëthon, le jeune homme *resplendissant* comme l'Aurore, qui, en rapprochant de la terre le char du Soleil, avait allumé un épouvantable incendie. Indra foudroie donc la fille du Ciel, et Jupiter Phaëthon, dans le même temps que Saturne, le laboureur, luttait sur la Terre contre l'aridité dont la frappait Uranus.

Coutsa. — Sanchoniathon nous a appris que lors de la Sécheresse les hommes, les Elohim, saisis d'un enthousiasme magique, avaient réuni leurs efforts à ceux de Saturne contre Uranus. Cette association de l'homme et du dieu dans la lutte contre le mal, est une idée très-profonde, très-poétique, très-vraie. Elle n'est point propre aux Phéniciens : les Grecs la possédaient aussi, comme le prouve entre autres le rôle qu'ils ont assigné à Hercule dans le combat des Géants. Ce héros nous fournit l'explication de Coutsa, qui personnifie la part que l'homme prenait, par ses prières et ses vœux, à la grande lutte d'Indra contre Ahi et Vritra, pendant le fléau du feu.

Coutsa est un mortel qu'Indra a fait asseoir sur son char, et qui a combattu à ses côtés contre les Asouras. On peut suivre pas à pas le développement de ce mythe.

[1] RV. II, 163.

Coutsa [1] avait pour ennemi l'avare Souchna, le *Dessé-tnt*, et dans un jour de bataille, au milieu de la mêlée, lra prit parti pour le jeune et brillant Coutsa, qui vait invoqué dans son malheur. Souchna fut terrassé is les coups innombrables de la foudre [2].

Voilà le noyau primitif du mythe, dont le sens est t simple : les hommes luttaient avec peine contre la :heresse, à laquelle Dieu mit fin par un orage qui fut :ompagné de torrents de pluie.

Mais lorsque les nuées reparurent, promettant et ne nnant pas la pluie, l'attente de Coutsa était si grande, vive, qu'il ne demeurait pour ainsi dire plus ici-bas : était en esprit auprès d'Indra, de qui dépendait toute destinée. Aussi a-t-on dit que « Indra fit asseoir sur char Coutsa, auquel il voulait donner (dans le ciel) jouissance du soleil (que Vritra voilait à la terre avec i impénétrable manteau de nuages) [3]. »

Le dieu lui accorda une grâce plus grande encore, le de l'appeler à combattre, de moitié avec lui, Sou-ia, et même de lui confier la foudre. « Indra, pour en pper Souchna, a détaché une des roues du Soleil, » Coutsa a pris l'autre, et son bras, armé de la fou-, a triomphé de ses ennemis [4]. » Voilà bien Hercule oussant avec Jupiter les assauts des Géants.

Je passe sous silence sa généalogie, qui n'a pour moi aucun (RV. II, 157. 248 ; III, 186). Lassen cite d'autres traditions qui : Coutsa fils d'Angiras. (*Journal pour la connaissance de l'Orient*, II, p. 362 367).

RV. I, 123. 206. 243.

Id. II, 428. 448. — La faveur accordée à Coutsa est devenue, une figure poétique, le privilége de tout chantre pieux. « O Indra, Pryamédha, monte sur ton char d'or. Que je me place avec toi ce char magnifique (III, 366). »

RV. I, 410; II, 162. 448, etc.

Puis sont venus les détails et les variantes : « Indra a, dans le combat, protégé Coutsa de son propre corps[1] ; » — « de sa foudre, il l'a sauvé deux fois[2] ; » — « il a donné en présent une des roues du Soleil à Coutsa, qui ne pouvait plus marcher[3]. »

Enfin, l'homme s'est plu à se diviniser dans cet homme privilégié. Tandis que des chantres plus humbles faisaient de Coutsa le vassal de Tourvayana[4], ou représentaient tous les dieux combattant les Asouras de concert avec le grand dieu et son ami[5], d'autres attribuaient toute la gloire du triomphe à ces deux-ci, autour desquels « les Dévas s'assemblaient pour les honorer[6]. » On alla même plus loin, et l'on raconta qu'Indra, s'étant rendu à la maison de Coutsa, qui ne pouvait repousser ses ennemis, les avait vaincus sous la forme de son ami, et qu'il était devenu son commensal : « assis tous deux sur le même siége, ils avaient la même forme, et la pieuse épouse d'Indra, qui était venue du ciel les visiter, hésita entre eux[7]. » La légende veut même qu'elle se soit trompée[8].

Mais d'autres poëtes sont venus protester contre cette parité de l'homme et du dieu suprême : « Indra, disaient-ils, débarrasse-nous de Coutsa ; viens toi-même ; car un autre qui te ressemble siége à ta place, privé de virilité[9]. »

[1] RV. III, 55. 56.
[2] Id. 284.
[3] Id. II, 286.
[4] Id. I, 104.
[5] Id. II, 286.
[6] Id. 291.
[7] Id. 133.
[8] Id. 248.
[9] Id. IV, 203.

Nous avons épuisé les mythes des combats: victoires dieu suprême (Indra), seul ou aidé de l'homme utsa), sur le serpent infernal et les démons qui retent la pluie; victoire d'un dieu des eaux (Trita) sur même serpent; victoire d'un génie des pluies (Etasa) le soleil descendu en terre (Swaswa); intervention dieu suprême (Indra) précipitant du haut des airs rore torridienne. Mais pendant que les dieux bons les dieux malfaisants luttaient dans les cieux pour ver l'humanité ou pour la perdre, combien n'étaient grandes ses souffrances, et quelle ne fut pas sa joie nd la pluie lui fut enfin rendue! C'est ce que nous a à dit Trita du fond de son puits et ce que vont nous ire, sous plusieurs images, les mythes suivants.

Mythes du feu, de la faim et de la soif. « Un cruel enne- par des prestiges magiques, avait jeté *Atri* avec sa ille dans une horrible prison aux cent portes (la voûte este, P. I, 448), où des feux l'environnaient et le dévo- nt au milieu de grandes ténèbres. Mais les Aswins lieu d'Indra) apaisèrent en sa faveur le brillant i (qui n'exauçait plus les prières de ses adorateurs), endirent le feu (dévorant de Twachtri) aussi doux le miel, aussi froid que l'eau. Ils délivrèrent le prinier en brisant les prestiges de son adversaire et en gnant par une onde fraîche l'incendie; ils lui donent une nourriture qui releva ses forces, et le coment d'un bonheur qui charme tous les sens[1]. »

RV. I, 96. 215. 298. 232. 237. 239. 418; II, 484; III, 373, etc.; 203, etc. — « *Canwa* (comme Atri) était plongé dans les ténè-, ou enfermé dans un palais obscur, et (comme lui) il a été rendu our. » Canwa semblerait donc être la doublure d'Atri. Mais le mentateur veut que Canwa ait été aveugle, et il le fait descendre ourou. Canwa est d'ailleurs prêtre. Il appartient plutôt aux temps *diluviens, ou il y a deux* personnages différents portant ce même

Gotama était « épuisé par la soif. Les Marouts ou les Vents lui ont ouvert les sources célestes » fermées pendant quarante ans par les Asouras. Ou « ils ont fait naître pour lui une source. » Ou encore : « ils ont, par la route des airs, enlevé une source » qui était « une haute montagne » de nuages ; ils l'ont transportée, des régions ténébreuses où elle était retenue par les Asouras, vers les lieux où habitait Gotama, et, « fendant la montagne » pour en faire tomber la pluie, de cette eau du ciel ils ont, sur la terre, « formé un bassin en sa faveur, venant ainsi à son secours et comblant les vœux du prophète[1]. »

Mais pourquoi ne pas étancher la soif de Gotama avec l'eau des sources? Pendant le fléau du feu elle s'est retirée dans les entrailles de la terre et ne monte plus à sa surface. Gotama est pareil à un voyageur altéré qui arriverait au bord d'un puits très-profond où il ne pourrait descendre, et dont il ne pourrait faire monter l'eau jusqu'à lui. « Les Aswins » viennent à son secours : « de ses fondements ils ont soulevé un puits, ils y ont pratiqué un escalier facile, » et, en faisant jaillir de nouveau les sources, « ils ont ouvert pour Gotama comme une source abondante de félicité[2]. »

Les Aswins ont fait exactement le même miracle en faveur de *Sara*, fils de Ritchatca[3], qui est un autre Gotama, au sacerdoce près.

Du « célèbre *Vamra,* » il est dit simplement que « les Aswins ont apaisé sa soif, » et ailleurs, que « en chan-

[1] RV. I, 162. 163 ; II, 342 ; III, 277. — Indra a de même, en faveur de Trisoca, ouvert les flancs de la montagne céleste pour en faire sortir les vaches fécondes (les nuées pluvieuses). C'est à ce même Trisoca que les Aswins ont rendu les vaches qui lui avaient été enlevées (par les Asouras).

[2] *RV.* I, 229.

[3] *Id.* 231.

ıt il put renverser le rempart, » le rempart que les ouras avaient élevé dans le ciel en y construisant ırs villes fortes, et non, comme le veut le commen:eur, la fourmilière sous laquelle ce Richi se serait ›uvé enseveli[1].

La source que les Aswins font jaillir du sabot d'un eval pour *Cakchivan*, l'enfant de Padjra, signifie la ême chose que le puits de Gotama (P. I, 499).

Avec Cakchivan est mentionné « le fils d'Ousidj, *Dirısravas*, » qui, dans un temps de sécheresse (où Pani, soura marchand, avait dérobé les nuées), « s'était fait ırchand » (pour les retrouver), et « à qui les Aswins t ouvert le doux trésor » de la pluie[2]. Benfey pense e Dirghasravas n'est pas un nom propre et désigne kchivan[3].

« *Samyou*, fils d'Agni Vrihaspati (ou du dieu des sacries), avait une vache stérile à laquelle les Aswins ont ıdu son lait. » Cette vache, c'est la terre (P. I, 503), i a recouvré sa fertilité après le fléau du feu, au temps Dioné (133) et de la grande prospérité des Caïnites. a fortune » de Samyou, *l'heureux*, était comme proverıle en Inde[4].

« Vous avez, ô Aswins! donné l'orge à Vrika, » dit sichta. Vous avez entendu l'appel de *Sayou*. Vous avez npli de lait sa vache stérile comme (on remplit) d'eau lit d'un fleuve). Par là, « le vieux Sayou, fatigué » de longue sécheresse, « a été arraché au danger avec i et l'antique Manou[5]. » Sayou paraît être le même rsonnage que Samyou, et ses deux contemporains

RV. I, 97. 217, et notes 271.
Id. 216.
Sama-V. 42.
RV. I, 64. 215.
Id. I, 132. 217. 231-237; IV, 205 sq.

prouvent qu'il appartient aux premiers siècles du monde antédiluvien.

Les héros malades. Nous avons expliqué par les temps de Méhujaël, qui est l'homme *détruit de Dieu*, et de la sécheresse, l'âge d'argent d'Hésiode, où l'on mourait misérablement à cent ans encore adolescent, ainsi que la débilité temporaire de Meschia et Meschiané (351). La tradition de Meschia est arienne ; on doit donc s'attendre à la retrouver dans les hymnes des Ariens de l'Indus, et voici en effet quelques légendes dont elle nous semble fournir l'explication.

Atri (contemporain de Méhujaël) et sa fille, *Apala*, « avaient l'un la tête, l'autre le corps, pareils à un sol dévasté. Apala, descendant vers l'eau, trouva Soma ou la Libation sur sa route. Elle le rapporta dans sa demeure, et après s'être purifiée trois fois, elle obtint par lui, d'Indra, la guérison de sa maladie et une peau brillante comme le soleil[1]. »

« *Ghocha*, affligée de la lèpre, avait vieilli dans la maison de son père : les Aswins lui ont donné un époux. » Le commentateur veut qu'elle soit la fille de Cakchivan. Celui-ci est l'homme de la soif comme Atri est celui de la fournaise, et Ghocha est ainsi une seconde Apala, par sa date non moins que par sa maladie.

Angiras, un des héros des temps de la sécheresse, a une fille, Saswati (l'*Aurore*), qui est l'épouse d'Asanga, fils de Playoga. Asanga était prêtre et roi, le chef des hommes. Mais (par suite de la malédiction d'un dieu) il perdit sa virilité (comme Meschia) et ne fut plus qu'un être à l'esprit incapable, à l'œuvre légère, une femme. Saswati fit pénitence, et, à la prière de Medhyatithi, Asanga recouvra ce qu'il avait perdu. On le voit après

[1] RV. III, 399.

a, prince puissant dont l'empire s'étend au loin, ré-
ıdre le bonheur et l'opulence sur toute la race des
dwas[1].

.es Védas parlent d'autres malades illustres dont nous pouvons déterminer l'époque. Ce sont :

Paravridj, qui était aveugle et boiteux, » ou seule-
nt boiteux, puisque Ridjraswa représentait déjà la
ité. Les Aswins l'ont guéri.

Au *fils d'Arichada* ils ont rendu l'ouïe. »

Pourandhi, la *Prière*, est une autre Saswati. « Ayant
oqué les Aswins dans l'hymne du sacrifice » en faveur
son « époux qui était eunuque, » elle devint mère
n fils, Hiranyahasta, *aux bras d'or*.

Syava, trois fois déchiré, a été rappelé par les
vins à la vie, et il obtint d'eux la brillante Rousati, »
ès avoir été, dit le commentateur, guéri de la lèpre.
a légende de *Vispala* est fort étrange : « L'opulente
ɔala, épouse de Khéla, avait eu le pied cassé dans un
ıbat. Aussitôt, célébrés par la voix d'Agastya, les
ins, qui furent son trésor, lui donnèrent une jambe
fer qui devait la porter dans la bataille suivante. »
lignes ne peuvent avoir un sens symbolique. Je ne
pas, d'autre part, comment les Ariens de l'Indus
ıient eu des artisans assez adroits pour faire en fer
jambe qui permît de marcher, même d'aller au
ıbat. C'est là, si je ne me trompe, un de ces prodiges
nécanique que les Chinois, comme les Hellènes, at-
uaient aux antédiluviens, aux Tubalcaïnides[2].

RV. III, 189. 305. Cette légende renferme des contradictions. ras est Méthusçaël, et son gendre règne sur les descendants de u, héros postdiluvien. Yadou est frère de Pourou, l'aïeul de s, et Canwa est le père de Medhyatithi, contemporain d'An-

Dans le *second volume* (p. 148) du *Peuple Primitif*, j'ai fait

Les mythes du fléau du feu et du rétablissement de l'ordre dans la nature aboutissent au temps des Lémécides ou des *Ribhous*. Mais les Ribhous sont célèbres bien moins par leurs découvertes dans les arts que par la révolution qu'ils ont opérée dans le culte, et nous devons revenir en arrière vers les siècles de Manou pour suivre les phases diverses qu'a subies la religion des Antédiluviens depuis Adam et Seth aux Lémécides.

de Divodasa un personnage antédiluvien. Je crois plus prudent aujourd'hui de suspendre mon opinion sur ce point, qui est fort obscur. Lassen, qui n'avait d'abord admis qu'un roi du nom de Divodasa, a plus tard reconnu l'existence de deux, qui seraient l'un et l'autre postdiluviens (p. XXIX). Le grand et illustre Divodasa des poëmes épiques règne à Kasi ou Bénarès. Comme Bénarès est une ville du Gange, et que le Rig-Véda connaît à peine ce fleuve, on ne saurait admettre que le Divodasa du Rig-Véda soit celui de Bénarès. Mais quand a-t-il vécu? Quand on lit qu'Indra lui a livré l'asoura Sambara qu'il a tiré de sa moutagne (de nuages), et dont il a brûlé de sa foudre les cent villes (aériennes), on se croit au temps de Vritra et de Méhujaël (RV. II, 164. 440, etc.). Toutefois Sambara n'est pas Vritra; le fléau du feu n'a pas été la seule sécheresse qui ait affligé l'humanité, les temps postdiluviens ont eu aussi la leur, et Divodasa pourrait donc fort bien avoir régné sur les Ariens de l'Indus. Je dois même convenir que c'est dans cette supposition qu'on peut le mieux expliquer comment Indra a livré à Divodasa, avec Sambara, les deux rois Tourvasa et Yadou (Sama-V. 232. 265), que nous savons être les frères de Pourou et avoir vécu sur les rives de l'Indus dans les premiers temps de l'histoire arienne. Le Rig-Véda exalte la piété de Divodasa et sa diligence à remplir ses devoirs (RV. II, 448. 501, etc.). Un hymne ajoute à ces louanges générales l'énigme suivante : « Les Aswins ont apporté dans la maison de leur ami l'abondance sur un char que traînaient un bœuf et un squale attelés ensemble (RV. I, 230). » Le bœuf figure-t-il l'agriculture, le squale la navigation? Les Ariens avaient-ils, sous Divodasa, étendu déjà leur empire jusqu'aux bouches de l'Indus? et leur commerce était-il assez considérable pour les enrichir?

Avant d'entamer ce sujet, disons un mot de *Djahou-*. Il est avec Tchyavana, Pédou et Atri, l'exemple le s célèbre de la bienveillance des Aswins, et voici ce ils avaient fait pour lui : « comme il était de toutes ts environné d'ennemis, ils l'ont, pendant la nuit, evé par la voie de l'air qui était libre, et leur char a ilement franchi les montagnes célestes[1]. » Cet enlèment au ciel n'est-il point un souvenir de celui d'Hé-?

VI. Histoire de la Religion.

'our nous orienter au milieu des traditions ariennes itives au culte des Antédiluviens, nous devons recouà Sanchoniathon.

Nous avons déjà retrouvé Gen=Caïn adorant le soleil, is Ridjraswa adorant la louve.

Nous avions vu que, d'après les Phéniciens, le culte Ciel a fait place au culte d'un dieu nouveau, El= urne, lors du fléau du feu, et nous allons voir pent ce même fléau naître un nouveau dieu, Indra.

la classe des Mages, dans Sanchoniathon, corresid celle des Atharvans dans le Rig-Véda.

Enfin, l'apothéose de Chrysor est la même que celle Ribhous. Car Chrysor est Tubalcaïn, et les trois hous sont Tubalcaïn et ses deux frères.

Naissance d'Indra. Manou n'adorait pas Indra, qui xistait pas encore. Le principal dieu des premiers nmes, d'après le Rig-Véda, était Agni, le dieu visible porte dans le monde invisible les prières des mor-. On dirait au premier abord que ces prières s'adresent à un nombre infini de Déwas tous égaux, et que

[1] RV. I, 231; *III, 136.*

le plus ancien culte de l'humanité aurait été celui des Anges, d'après les souvenirs des Ariens. Mais en étudiant plus attentivement leurs hymnes sacrés, on voit bientôt qu'avant Indra avait régné le grand dieu des cieux, comme le Ciel dans Sanchoniathon a précédé Saturne. Le Ciel, époux de la Terre et entouré des dieux ou des Anges : tel aurait été le monothéisme primitif, au dire des Ariens et des Phéniciens polythéistes. Il y a loin sans doute de cette religion à celle du Jéhovah-Elohim de la Genèse. Mais comment les païens n'auraient-ils pas transformé à leur image leurs premiers ancêtres? comment se seraient-ils condamnés eux-mêmes en avouant que la plus ancienne religion différait essentiellement de la leur propre? Les Ariens ont conservé assez fidèlement la mémoire du culte extérieur des fils d'Adam, de leurs sacrifices, de leur feu sacré; mais leurs croyances, leurs dogmes, leurs intimes pensées se sont perdues. Toutefois nous avons vu qu'avant Pourouravas on n'adorait qu'un Dieu, et nous verrons bientôt les Ribhous diviser en quatre l'antique et *unique* coupe des libations.

Indra, disions-nous, est né, c'est-à-dire son culte a pris naissance, pendant la grande sécheresse. On conçoit en effet aisément que les Caïnites, que *détruisait le fléau*, et qui n'adoraient plus le seul vrai Dieu, auront cherché avec angoisse dans leur esprit quel était le dieu qu'ils devaient invoquer pour être délivrés. Ainsi se sera formée en eux l'idée d'un jeune dieu plus miséricordieux que l'antique Elohim, d'un dieu plus accessible à leurs prières et plus voisin de la terre, d'un dieu *manifesté*[1], que les Ariens nommaient dans leur langue Indra.

[1] Indra reçoit plus souvent que les autres dieux l'épithète de HARI, qu'on traduit par vert, azuré, *brillant*. Mais HARI n'est-il pas le HAR, HOR d'Egypte, qui a le sens de manifesté, brillant?

Un poëte védique nous a raconté dans un hymne fort marquable la naissance d'Indra[1].

« Quand Vritra désolait le monde, Indra n'était pas core né. Mais il vivait déjà dans le sein de sa mère .diti, *la nature lumineuse*), qui le portait depuis des lliers de mois, et qui, dans sa mystérieuse retraite, vait fait et l'avait doué de force en méditant la mort s Asouras; » et il devait naître « en son temps par la ie ancienne que les dieux avaient tous suivie pour river à l'existence, » c'est-à-dire par le sacrifice, hymnes et les prières des hommes, « ouvriers des ɜux[2]. »

Le père d'Indra est à peine mentionné : c'est le Ciel, ıprès le commentaire, aussi bien que d'après la my- ɔlogie des Phéniciens et des Grecs.

« Aditi, ou la Vache (P. I, 503), enfante le robuste et pétueux Indra, vaillant, généreux, incomparable. Il raît tout revêtu de splendeur; à peine né, il a rempli ciel et la terre. Les hommes cependant célébraient ırs sacrifices, et c'est au milieu de la joie de leurs ations que sa jeune mère l'a mis au monde et qu'il st élevé avec puissance. » Il ne se peut en effet que ıx qui créent dans leur cœur la nouvelle divinité se réjouissent de sa naissance.

Aussitôt « arrivent vers le dieu nouveau-né les Ondes ɹentissantes ou les Nuées (qui ne se montrent point core aux hommes). Elles font entendre un bruit res- ctueux. Elles semblent dire : Quel est ce prodige? Et es se jouent autour du berceau du dieu[3]. » On dirait Nymphes grecques entourant le berceau de Bacchus celui de Jupiter.

[1] RV. II, 139 sq.
[2] Id. 108.
[3] *Comp. IV, 449.*

Cependant les mauvais génies qui tourmentent les hommes ont reconnu dans Indra enfant leur vainqueur. « La rakchasi Couchava (qui est la terre desséchée), l'a dévoré, et le rakchasa Vyansa est venu lui briser les mâchoires, au milieu même de la joie des libations. Se sentant blessé, il s'est redressé dans toute sa force pour briser de son arme la tête du brigand. Mais son principal ennemi était son propre père (le Ciel), qui l'avait créé pour être son rival[1]. » C'est ainsi qu'Uranus est l'adversaire de Saturne.

« L'invincible nourrisson aspirant à marcher seul, sa mère lui laisse sa liberté. « Hélas! disait cette mère à ce « héros, mon enfant, tous ces dieux (anciens) t'aban- « donnent. » C'est ainsi que dans la guerre des Titans Jupiter est délaissé des autres dieux, si ce n'est de Bacchus ou d'Hercule, et l'on conçoit en effet comment les hommes qui avaient vu la sécheresse et la mortalité se prolonger d'années en années malgré leurs prières aux anciens dieux, les auront crus impuissants contre un tel déploiement des forces infernales.

Au moment de tuer l'asoura Vritra, qui retenait l'eau captive dans les nuages, « Indra s'écria : « Vichnou, tu es « mon ami ; tu peux poursuivre ta route[2]. » Et il brisa la tête du brigand, et les Ondes percèrent la montagne de nuages qui les enveloppait. »

Mais que signifient ces torrents de pluie qui, pour la première fois, tombent du ciel qui semble perdre tout son sang? « Indra a saisi par le pied son père[3] et lui a

[1] C'est le sens du commentaire ; mais M. Langlois ne l'admet pas. Cependant IV, 181 nous paraît décisif en faveur de l'interprétation traditionnelle.

[2] Vichnou est ici le dieu du soleil, dont la marche avait été comme troublée pendant la crise tellurique du feu, et qui peut enfin, à la voix d'Indra, reprendre ses fonctions régulières.

[3] M. Langlois : « le père (de tous les Asouras). »

donné la mort » (comme Saturne mutile Uranus). « Les Ondes, » qui, d'après la Genèse, n'avaient jusqu'alors arrosé la terre que sous la forme d'une simple vapeur, et qui se voient tout à coup transformées en torrents qui se précipitent des cieux sur la terre, « poussent un cri de surprise. « Si Indra a commis un crime, » dit la mère, « que les Ondes l'emportent. Mon fils, en tuant « Vritra avec sa grande arme, a créé ces torrents. » Cette parole d'Aditi exprime fort bien l'étonnement et les craintes des Caïnites à l'ouïe des premiers tonnerres, à la vue de cette première pluie torrentielle, qui inauguraient le culte de leur nouveau dieu. Ils auront cru qu'il les avait secourus en violant les lois anciennes de la nature, en bouleversant le monde ; ils se seront demandé, dans leur naïve angoisse, s'il avait bien tué Vritra avec des armes loyales. Plus tard, les poëtes brahmaniques ont saisi avec empressement cette idée du crime d'Indra, et ils ont dit que ce Dieu avait fait périr son ennemi par une trahison et un parjure, ou que Vritra était le fils d'un brahmane[1], etc.

[1] Nous rapportons aux temps postdiluviens, où les Ariens de l'Indus ont créé l'indraïsme védique, le mythe suivant du fils de Canwa, Médhyatithi, qui a jadis allumé et fêté Agni (RV. I, 69. 70) : « Indra, le dieu tonnant, vint sous la forme d'un bélier visiter ce canwa (*prêtre* et *sage*), qui avait pour lui un trésor de prières (RV. III, 194). » D'après une tradition postérieure, Indra s'est changé en bélier pour le conduire au ciel (RV. III, 488). Le bélier signifie le chef, le souverain (P. I, 541). Dire que « les sages par leurs prières font changer Indra en bélier (RV. III, 414), c'est dire qu'ils font de lui le dieu suprême. Le premier Arien qui, dans ses hymnes et son culte, a élevé Indra au-dessus de tous les autres dieux, serait ainsi Médhyatithi, l'ancien prêtre d'Agni, et l'on aura supposé que ce dieu, qui devait une éclatante récompense au fondateur de l'indraïsme, l'aura enlevé vivant dans le ciel comme Djahoucha=Hénoc.

Prêtres. Le Rig-Véda mentionne plusieurs personnages célèbres qui ont marqué dans l'histoire de la religion antédiluvienne, tels qu'Angiras, Atharvan, Vasichta, Bhrigou. Mais il est extrêmement difficile de démêler dans le peu qui nous est raconté d'eux, ce qui est tradition et ce qui est fiction. D'abord les Ariens, pour qui la nature est en quelque sorte créée de nouveau chaque matin par leurs prières, parlent de tout patriarche qui s'est illustré par ses sacrifices comme du fondateur même du culte. Puis ils aiment à attribuer aux noms les plus illustres du monde primitif, même à Manou, leurs lois et leurs hymnes, comme au reste l'Orient sémitique a ses livres d'Adam, de Seth et d'Hénoc. Enfin, des familles sacerdotales des temps postdiluviens ont perpétué ou reproduit ces mêmes noms, ainsi que les Jésuites par exemple ont fait celui de Jésus. Sans les traditions phéniciennes et sans la Genèse, nous n'aurions pas même tenté d'apporter quelques rayons de lumière dans ce chaos.

Angiras avec les Angirasides, a été à la recherche des vaches=nuées : il est donc contemporain d'Ahi=Méhujaël.

Il est l'homme d'*Agni*[1]. Lui et les siens « ont introduit les offrandes » ou du moins « amassé un trésor d'offrandes pour Agni. » Ils ont « composé des prières, vénérables sœurs, attentives, modestes, qui sont venues, en présence des Déwas (anciens), accroître par leurs hom-

[1] D'après Lassen (*Journal pour la connaissance de l'Orient*, t. VII, p. 363, en allem.). Le radical ANG a formé ANGATI, *feu*, ANGARA, *charbon ardent*, et est une simple variante d'AG, qui a donné AGNI. Ou Angiras serait-il peut-être l'homme des *angoisses*, le radical ANG avec le sens d'angoisse étant commun à l'Ancien monde et au Nouveau (P. II, 571)? Angiras serait alors un Méhujaël, *détruit de Dieu*.

mages la force du dieu nouveau-né (Indra)[1].» L'homme d'Agni répond par son nom, par son caractère et par son époque, à Méthusçaël, l'*homme d'El*=Ilus=Saturne, ou du nouveau dieu, l'homme qui, après le fléau du feu, a réglé le culte divin chez les Caïnites[2].

Angiras a pour contemporain *Atharvan*[3]. Ce nom propre dans les Védas est le nom commun du prêtre, Athorné, dans le Zend-Avesta. Il est donc plus ancien que l'émigration des Ariens orientaux vers les rives de l'Indus, et prouve que lorsque les Madaïdes ou Ariens formaient encore un seul peuple, ils avaient déjà parmi eux des prêtres (sans toutefois que les prêtres formassent une caste héréditaire). On dirait même que les Ariens de l'Indus avaient oublié le sens du mot Atharvan; car en faisant Atharvan contemporain d'Angiras, ils confessent que les Athorné de leurs frères de l'Iran remontent à une beaucoup plus haute antiquité que les Brahmanes, dont le nom n'a pas, dans les Védas, son sens de prêtre privilégié.

Atharvan a d'ailleurs le même sens qu'Angiras, ATHAR signifiant *feu*, en zend comme en sanscrit[4]. D'où il résulte qu'avant sa division en deux branches, le peuple arien voyait déjà dans le prêtre l'homme qui veille spécialement sur le feu du sacrifice. Alors déjà la religion

[1] RV. I, 157. 137. — Agni est «l'antique richi Angiras, le premier et le plus grand des Angiras,» parce qu'il est «prêtre et pontife» parmi les dieux comme Angiras et ses descendants le sont parmi les hommes (Id. 53, etc.).

[2] La tradition postérieure a fait des Angirasides des brahmanes-kchatriyas, des prêtres-guerriers; c'est-à-dire elle se souvient d'un temps où la distinction des castes n'existait pas encore, et où le culte était patriarcal (Sama-V. 4).

[3] RV. I, 157.

[4] Sama-V. 7. 215.

arienne était celle du feu ou d'Agni. Le mazdéisme et l'indraïsme reposent sur une base commune.

Enfin, d'après le Rig-Véda, la religion du feu, fondée (nous l'avons vu) par Manou=Adam, aurait pris une forme spéciale au siècle d'Atharvan et d'Angiras=Méthusçaël. Atharvan avait enseigné le premier le sacrifice du matin, ou «le moyen d'ouvrir par les sacrifices la voie (aux vaches célestes) à l'heure où naît le soleil, leur bien-aimé et le gardien des œuvres pieuses; à l'heure où se présente en même temps Ousanas(=Lucifer) pour détourner ces vaches[1].» Quelques poëtes védiques font même d'Atharvan le père d'Agni[2] ou du culte.

Les strophes suivantes[3] donnent une informe esquisse de l'histoire du culte par celle du sacrifice, et rattachent cette histoire aux trois noms d'Atharvan, de Dadhyantch et de Pathya. Mais nous sommes loin d'affirmer que ces personnages mythiques appartiennent tous trois au monde antédiluvien.

« O Agni, Atharvan t'a extrait du *Pouchcara*[4], premier berceau (d'un Dieu) qui est partout, qui porte tout. »

« Le Richi Dadhyantch, fils d'Atharwan, a excité tes feux, ô vainqueur de Vritra, qui brises les villes (aériennes). »

« Le généreux Pathya a aussi enflammé tes rayons, ô vainqueur intrépide du Dasyou, qui vas dans les combats conquérir des trésors. »

[1] RV. I, 152. 157.

[2] Id. IV, 166.

[3] Id. II, 414.

[4] Ce mot signifie *qui fait croître*, et désigne la Terre nourricière. Mais on entend aussi par là un vase de terre qui servait à la préparation du soma. Ce dernier sens toutefois est contesté. « Atharvan t'a produit, ô Agni, par la friction, pour la (Terre) nourricière (Pouchcara), qui est le chef de tout sacrifiant. » (Sama-V. 215. 126).

Le mythe du fils d'Atharvan, *Dadhyantch*, est l'un des plus étranges du Rig-Véda. Indra, dans son grand combat contre les Asouras de la sécheresse, « chercha la tète de cheval de Dadhyantch qui était cachée dans les montagnes et qu'il trouva dans le lac Saryanavan, et il terrassa quatre-vingt-dix-neuf ennemis avec ses os qu'on aurait pris pour les feux, alors éteints, du rapide Twachtri, » ou de la foudre[1].

Dadhyantch (l'homme *riche* en sucs *extraits*, en soma)[2] représente la seconde génération des Athornés, qui aura complété l'œuvre de la première et institué de nouveaux rites. Peut-être a-t-elle « excité les feux » de l'autel, en y jetant quelque substance inflammable, et composé des prières qu'on aura jugées d'une très-grande efficacité dans la guerre (primitive ou annuelle) des hommes et des dieux contre les démons. Elles étaient ou divisées par *chapitres* (ITHANA) ou détachées et sans suite, telles qu'un *mélange* (ASTHAN), et comme ASTHI signifie *os* et peut avoir aussi le sens de *trait*, elles seront devenues les ossements de Dadhyantch, qui, dans les mains d'Indra, ont tenu lieu des traits de la foudre. C'est ainsi qu'en latin on aurait pu jouer sur ces mots *ossa*, *hastæ* et *orare*.

Cependant les ossements supposent un corps enterré, et Dadhyantch était donc mort depuis longtemps lors de la grande lutte d'Indra contre les Asouras. On le fit vivre dans les premiers temps de l'humanité, alors que la foi était encore si pure et si efficace que les puissances de l'enfer ne pouvaient porter préjudice aux mortels, et avant la lamentable époque de Caïn et de ses premiers successeurs. « Dadhyantch, dit la tradition, pendant sa vie, avait vaincu les Asouras, qui

[1] RV. I, 139. 160.
[2] Sama-V. 86.

fuyaient seulement à le voir. A sa mort, ils remplirent la terre. Indra ne pouvait plus leur résister. Il se mit à la recherche du saint Richi, et apprit qu'il était mort, mais que ses os avaient contre les Asouras le pouvoir de la foudre. Il découvrit ces armes étranges et terrassa ses ennemis. »

Mais que signifie la tête de cheval? Que Dadyantch a institué le culte des Aswins, et que les Aswins sont des *Cavaliers*[1] qui, à une époque postérieure, sont même devenus les fils du Soleil ou Sourya, et de Sanjna ou la femme *sous la forme d'une jument*[2]. Nous lisons en effet que « ce fils d'Atharwan a offert aux Aswins le miel de ses chants, et que c'est pour ces dieux que la tête de cheval a opéré des miracles[3]; » que « c'est à eux qu'il la dut; que ce pieux Richi employa pour eux le doux savoir aimé de Twachtri, » c'est-à-dire la science du forgeron, avec laquelle il fit peut-être les premières statues des dieux cavaliers, et que « leurs louanges ou les hymnes en leur honneur placés en tête du culte public sont devenus comme *les guides* » les rênes avec lesquelles on dirige le char « du sacrifice[4]. »

[1] J'incline à croire que, d'après le Rig-Véda, l'art de l'équitation est d'origine antédiluvienne : « Les Aswins, qui répandent leurs bienfaits sous toutes les formes, ont amené à Pédou un cheval blanc, vigoureux et léger, aimé d'Indra, redoutable en ses hennissements, invincible, terrassant l'ennemi avec la force d'Indra, et sauvant son maître, auteur étonnant de mille biens, et accompagné de quatre-vingt-dix-neuf autres. Ce fut là un don merveilleux et mémorable. » Or Pédou est associé à des héros qui sont certainement antérieurs au cataclysme. RV. I, 228. 233. 237. 239; III, 136; IV, 205. Comp. plus haut Thémourets, page 355.

[2] Sama-V. 18.

[3] RV. I, 229.

[4] RV. I, 235. Comp. 239 : « Vous avez écouté la prière de Dadhyantch, et la Tête-de-Cheval vous a célébrés. »

Pathya, dont le nom est formé de PATHAS, *boisson*, personnifie la libation, non celle du soma qui est le jus de l'asclepias, mais plutôt « les ondes, douces comme le miel, du Grita aux trois formes » (le lait, le caillé et le beurre).

Deux autres strophes nous permettent de poursuivre au delà des Atharvans l'histoire de la religion primitive :

« Amis de Soma, les Richis (les premiers patriarches) ont apporté la nourriture du généreux Vrihaspati (ou Agni). Atharvan le premier a, par le sacrifice, affermi la force des dieux. Les Bhrigous ont suivi son exemple[1]. »

« Nous avons parmi nos Pitris : les Angiras, les Navagwas, les Atharvans, les Bhrigous, les Somyas[2]. »

D'après ces deux passages, la race sacerdotale, la tribu des *Bhrigous* n'est venue qu'après celle des Atharvans. Aussi leur chef n'occupe-t-il que la neuvième place dans la liste des dix grands Richis, et a-t-il pour successeur immédiat l'homme du déluge.

Bhrigou, qui a passé plus tard pour fils de Varouna[3], a reçu Agni, « comme un trésor précieux, du dieu du vent, Mâtariswan[4]. » Le premier sans doute il a donné un sens mystique à l'action du vent sur le feu du sacrifice qui grandit, « s'élève et brille[5], » et les Bhrigous, « pour perpétuer les divines naissances d'Agni, l'ont placé tel qu'un trésor précieux parmi les enfants de Manou[6]. » La gloire des Bhrigous s'est tellement accrue

[1] RV. IV, 346.
[2] Id. 152.
[3] Sama-V. 140.
[4] RV. I, 116.
[5] Id. 137.
[6] Id. 113.

qu'ils ont passé pour avoir produit Agni, l'avoir découvert au sein du foyer mystérieux[1].

Les *Somyas* ou prêtres du soma sont au contraire mentionnés à peine dans un ou deux hymnes de Rig-Véda.

Les Ribhous[2]. Petits-fils (descendants) du Manou, les trois frères Ribhous ont pour grand-père Angiras et pour père Soudhanvan. Descendants d'Adam, Tubalcaïn, Jubal et Jabal ont pour père Lémec, et pour grand-père Méthusçaël. Adam est Manou ; nous avons reconnu Méthusçaël dans Angiras ; Lémec est un *robuste* guerrier, Soudhanvan un habile *archer;* les trois Ribhous doivent être les trois fils de Lémec.

Tubalcaïn est forgeron, et les Ribhous sont des ouvriers actifs et habiles, « doués de grandes mains, qui ont obtenu l'immortalité par leur activité excellente, par leur labeur industrieux. » Tubalcaïn = Vulcain forge la foudre de Jupiter, et l'un des Ribhous a apporté au dieu suprême Indra son « trait de fer[3]. » Les traditions de Rhode racontaient qu'au temps de la pluie d'or (qui termina le fléau du feu), instruits par Minerve, les hommes firent « des ouvrages qui se mouvaient sur les routes comme des êtres animés[4] ; » la Chine a de même son antique faiseur d'automates (192 ; P. II, 144), et les Ribhous ont fait « pour les Aswins un char qui s'avance sans coursiers ni rênes, et qui est le titre de leur divinité. »

Les Lémécides ont vécu à l'époque de la gloire et de la prospérité des Caïnites, et le nom même des Ribhous signifie, dit-on, *accroissement*, *puissance*, *force*. L'aîné

[1] RV. IV, 245. 246.

[2] Voyez Nève, qui a recueilli et expliqué tous les textes védiques sur les Ribhous, p. 167 sq.

[3] RV. I, 243.

[4] Pind. *Olymp.* VII, 52.

s'appelle Ribhouxin, ou le *dominateur des Ribhous;* le second, Vibhwan, le *puissant*. Vadja, le cadet, désigne la *force*, la *nourriture*, et surtout les *mets du sacrifice* qui donnent la force, et enfin le *combat* où la force se déploie.

Après le fléau du feu, la terre a comblé de biens l'humanité. Le symbole védique de la terre est la vache, comme nous l'avons déjà vu en parlant de Samyou et de Sayou (455). Les Ribhous, qu'on a divinisés et qui sont ainsi devenus les auteurs de la prospérité au sein de laquelle ils ont vécu, « ont donné une peau nouvelle à la vache qui était morte, à sa chair un embonpoint nouveau. »

On raconte pareillement d'eux que, « puissants par leurs prières et par leur justice, ils ont rendu à la jeunesse leur père et leur mère, accablés sous le poids des ans, faibles et desséchés comme deux poteaux. » Ce rajeunissement, qui rappelle celui de Tchyavana (428), s'explique par les mythes des héros védiques malades et guéris, et par Hésiode qui fait succéder à l'excessive débilité des hommes pendant l'âge d'argent, une vraie race d'airain. Toutefois certains hymnes védiques paraissent entendre par les parents des Ribhous le Ciel et la Terre[1]. Si ce sens est le vrai, ce mythe a précisément le même sens que celui de la vache morte et ressuscitée.

Cependant nous savons que Chrysor=Tubalcaïn a été le premier homme et le seul antédiluvien qui ait été élevé au rang des dieux, d'après les traditions phéniciennes. Nous verrons tout à l'heure que, d'après les Védas, les Ribhous ont été les premiers et les seuls avant le déluge, qui aient reçu les honneurs de l'apo-

[1] RV. II, 170. 173. 174.

théose, et les Védas nous apprennent de plus que ces trois frères ou leurs contemporains ont opéré de très-grands changements dans le culte.

Rappelons-nous que Jubal a été le premier musicien. Le culte du nouveau dieu Indra=El=Saturne était tout récent encore. Supposons qu'on y ait introduit les chants et la cithare du frère de Tubalcaïn, et nous expliquerons sans peine ce que les *Hymnes* disent des innovations des Ribhous.

« Dans l'ivresse » de l'enthousiasme[1] (dans les *jubilations de Jubal*), ils ont créé la poésie religieuse du paganisme, donné une forme précise et de nombreux attributs au dieu suprême, aux antiques Déwas, peut-être même personnifié, et par là même divinisé les phénomènes du soleil levant, qui était l'image du grand dieu. « Leur pensée a créé les chevaux radieux d'Indra, ces chevaux azurés que la voix suffit pour atteler à son char et qu'a chantés la poésie[2]. » — « L'Aurore a reçu la première leur hommage[3]. » — « Ils ont construit pour les Aswins un char magnifique sans coursiers[4]. » — « Ils ont paré » de leurs fictions « le Ciel et la Terre en témoignage de leur science divine[5]. » — « Ils ont formé des cuirasses pour les dieux. » — « L'industrieux Vadja s'est dévoué à tous les dieux, Ribhoukhas à Indra, Vibhwan à Varouna. Ornés de leurs œuvres et des fruits de leurs pensées, les dieux ont applaudi à leurs travaux[6]. » — Ce mot d'œuvres à propos d'ouvriers industrieux, éveille la pensée de statues que Tubalcaïn aurait forgées en

[1] RV. II, 171.
[2] Id. I, 32; II, 171.
[3] Id. II, 200.
[4] Id. I, 32; IV, 205.
[5] Id. II, 176.
[6] Id. 171.

l'honneur des dieux. Il est d'ailleurs évident que les Ariens ont altéré les anciennes traditions en les appliquant à leur indraïsme.

Mais la plus grande gloire des Ribhous, c'est d'avoir « divisé en quatre parties la coupe encore nouvelle du divin Twachtri[1]. » Cette coupe était de bois. « L'aîné a dit : « Fais deux coupes. » Le second a dit à son tour : « Faisons-en trois. » Le plus jeune s'est écrié : « Fais-en quatre. » La coupe est de bois, parce qu'avant les Ribhous ou les Lémécides, on ne connaissait point encore l'art de travailler les métaux. Elle est unique, car les Caïnites adoraient un seul Dieu, qui n'était plus le vrai Dieu, mais qui du moins était encore unique comme lui. La plus ancienne forme des fausses religions a donc été monothéiste. Mais quels sont les trois dieux que les Ribhous associent à Indra=El=Saturne? « L'un a dit : « Les Eaux, c'est ce qu'il y a de meilleur. » Un autre a dit : « C'est le feu. » L'autre a dit à ceux qui parlaient ainsi : « C'est la foudre. » Prononçant des paroles vraies, les Ribhous ont façonné les quatre patères. » Si l'on pouvait accorder une pleine croyance aux traditions védiques[2], les Caïnites auraient donc commencé au temps des Lémécides à adorer les eaux célestes et terrestres, le feu qui pénètre tous les êtres, et la foudre qui éclate dans la nuée. Ils auraient reconnu dans le tonnerre, dans le feu, dans l'eau, comme ils l'avaient fait déjà dans le soleil, la mystérieuse présence de la Divinité, et ils auraient formé non pas deux coupes, l'une pour Dieu et l'autre pour la nature, mais quatre coupes, dont trois pour celle-ci.

[1] RV. I, 33.

[2] Ce qui donne un certain poids à ces traditions, c'est que les Ariens n'adoraient point la foudre, ni le feu élémentaire, et qu'ils n'associaient nullement les Eaux à Indra.

Twachtri=Phtha=Vulcain s'irrite de cette innovation. Ouvrier du monde, il l'était aussi de la coupe unique du sacrifice, qu'on a brisée. Dieu du feu cosmogonique et serviteur d'Indra, pour qui il forge la foudre, il ne veut pas que la foudre, le feu et l'eau aient chacun leur coupe propre, et rivalisent avec le seul grand Dieu. Sa colère contre les Ribhous est d'autant plus légitime qu'il a été leur maître, leur *gourou*, dans la pratique des arts mécaniques [1] ; c'est le dieu du feu qui seul a pu enseigner au Ribhou=Tubalcaïn la métallurgie. « A la vue des quatre coupes déjà produites, Twachtri s'écrie : « Frappons-les, ceux qui ont porté « dommage à la coupe réservée au breuvage des dieux [2]. » Mais sa résistance est vaine : Agni approuve les quatre coupes, car les Ribhous n'ont fait qu'exécuter la volonté des dieux [3].

Cette révolution dans les croyances paraît avoir amené de nombreux changements dans le culte : « Les hommes ont pris tous ensemble d'autres noms dans les sacrifices. » — « Les Ribhous ont pour Agni inventé de saintes cérémonies. » — « Vrihaspati ou Agni a reçu d'eux des vaches de toute forme. » — « Ils ont fait couler dans la terre le sang de la vache, séparé la chair avec un instrument tranchant, tiré du corps les excréments [4]. » — Ici les poëtes védiques attribuent aux Ribhous un sacrifice sanglant qui était en opposition formelle avec toutes les idées des Ariens. Pour eux, la

[1] Nève, p. 276.

[2] Id. p. 178.

[3] Un des poëtes védiques représente Twachtri approuvant le projet et l'œuvre des Ribhous. Il s'en est fallu de bien peu que le souvenir du monothéisme primitif condamnant le polythéisme subséquent, n'ait entièrement disparu du Rig-Véda.

[4] *RV.* I, 374 ; IV, 314, etc. Nève, 179. 181.

vache est l'animal sacré qui fournit le lait de la libation, et plus tard on a prononcé la peine de mort sur quiconque tuerait un bœuf. Le sacrifice de la vache est donc plus ancien que la nation arienne, que Madaï son ancêtre, que la Dispersion. Il ne peut appartenir aux temps postdiluviens où la terreur inondait les autels de sang, même de sang humain; car les hymnes relatifs aux Ribhous ne renferment pas la moindre trace du besoin d'expiation. Nous devons donc admettre que le Rig-Véda nous a conservé une tradition authentique de l'histoire de la religion au temps des Lémécides.

Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est l'apothéose des Ribhous, qui est identique avec celle de Chrysor=Tubalcaïn.

Les dieux reconnurent tous les services que leur avaient rendus les Ribhous, en les recevant au milieu d'eux, et ces mortels, de leur côté, avaient « désiré les offrandes [1] » que les hommes présentent aux dieux.

« Ils se sont faits eux-mêmes dieux par leurs bonnes œuvres, par leur attention aux saintes cérémonies [2], et tels que des éperviers ils se sont placés dans le ciel [3]. »

Pour se procurer leur part aux offrandes, ils se sont rendus, comptant sur leurs mérites, dans la demeure du généreux Savitri, le Soleil créateur, et se sont mis au service du dieu qui ne peut rester caché [4]. » « Il a obtenu à ces prêtres diligents, tout mortels qu'ils étaient, l'immortalité [5]. » Les dieux leur ont dit : « Buvez de ces « libations qui nous sont offertes à nous-mêmes dans le « sacrifice du matin et dans celui de midi. Fils de Sou-

[1] RV. I, 212.
[2] Id. II, 96.
[3] Id. 175.
[4] Id. I, 211.
[5] Id. 211. 212.

« dhanwan, si vous le voulez, vous pouvez encore vous « enivrer des liqueurs offertes dans le troisième sacri- « fice[1]. »

Mais s'ils étaient restés dans la demeure de Savitri, comme « endormis sur son sein, le monde ne les aurait point connus[2]. » Aussi, « après une hospitalité de douze jours[3], » ils dirent à Savitri: « O toi qui ne peux rester ca- « ché, quel est donc celui qui a éveillé (produit) et ce « monde et nous? (car ils voulaient s'unir au plus grand des dieux visibles) » Le dieu leur répondit que c'était le chien qui rompt le silence de la nuit (ou le Soleil-loup). Et dans l'astre qui parcourt l'espace, ils ont (dès lors) éclairé le monde[4]. »

« Ils ont acquis l'amitié d'Indra. Ils viennent sur le même char que lui aux libations et partagent avec lui les offrandes. Comme lui, ils sont doués de la force, et rien n'est comparable à leur force et à leurs bonnes actions[5]. »

Unis au Soleil, ils sont devenus des divinités de la nature. Les Védas les nomme Princes de l'air; le commentateur les identifie avec les rayons du Soleil, dont ils avaient naturellement pris l'éclat. « S'unissant aux vives clartés du Père (le ciel), ils s'élèvent dans l'air pour alimenter le Soleil[6]. Ils développent le Ciel et la Terre[7], » comme le fait chaque matin l'astre du jour à son lever. « Ils fertilisent la Terre; ils amènent les On-

[1] RV. I, 374. 375.

[2] Id. 375.

[3] Allusion probable au sacrifice de douze jours, dvadacaha, auquel les Ribhous avaient part.

[4] RV. I, 375.

[5] Id. I, 95. 97; II, 172.

[6] Id. I, 212.

[7] Id. II, 174.

des; c'est à leurs bons offices qu'on doit la verdure dans les lieux desséchés et élevés, les eaux dans les lieux inférieurs et les vallées[1]. » Indra lui-même a fini par prendre leur nom et ils se sont comme perdus en lui[2]. Aussi leur demande-t-on tous les biens qu'on implore des autres dieux.

Cependant les Ribhous qui avaient déterminé les insignes et la forme de plusieurs dieux, ne pouvaient rester des êtres vagues, dépourvus d'attributs spéciaux, et comme ils avaient été les ouvriers des coursiers d'Indra et du char des Aswins, on raconta que « pour monter de la terre vers les dieux, d'un cheval (ordinaire) ils tirèrent un autre cheval (aérien), qu'ils attelèrent à leur char[3]. » « Ils arrivent aux sacrifices sur un char traîné par de forts et puissants coursiers[4], et (en mémoire de celui d'entre eux qui fut le forgeron Tubalcaïn) leur face est dure comme du fer[5]. »

L'apothéose des Ribhous, devenus dieux solaires, explique dans Eratosthène l'association de Sirius ou le *Soleil* à Chnoubus, l'*Artiste* en métal et en *or*, et rend compte du jeune dieu Apollon, qui est à la fois berger comme Jabal, musicien comme Jubal, et le Soleil comme les Ribhous.

La tradition, altérant plus tard le mythe de l'apothéose des Ribhous, et protestant contre une aussi facile réception de simples mortels au rang des dieux, représente Agni, Indra et les autres divinités leur refusant toute part aux sacrifices du matin, du midi et du

[1] RV. I, 375; II, 171.
[2] Voir au tome IV, dans la table des matières, Ribhoukchas, nom d'Indra.
[3] RV. I, 374.
[4] Id. III, 102.
[5] Id. II, 178.

soir. Alors le grand dieu Pradjapati somma Savitri de boire avec eux parce qu'ils étaient ses sectateurs, ce qu'il leur accorda. Mais les Dévas s'éloignèrent d'eux *avec dégoût à cause de leur odeur d'hommes.*

Il est d'ailleurs digne de remarque que de tous les hommes nommés dans le Rig-Véda, les Ribhous sont les seuls qui se soient élevés au rang des dieux. Point encore de Maharchis; point de Richis devenant, par leurs pénitences, les égaux, les vainqueurs des dieux. Ce sont là des produits du sol indien, tandis que l'apothéose de Ribhou=Chrysor=Diamichius et de ses frères est un fait humanitaire et antédiluvien.

VII. Le Déluge.

Après les Ribhous nous devrions trouver un cycle de mythes relatif aux Nephilim. Le silence complet des Védas sur ce point ne peut s'expliquer que par le peu d'intérêt que les Hindous apportaient à tout ce qui ne concernait pas la foi, et par la confusion des Nephilim et des Asouras. Nous arrivons ainsi directement au déluge, qui, par les raisons indiquées plus haut, n'a point été pour les poëtes védiques un des principaux sujets de leurs chants, mais qui a son cycle de mythes spéciaux, et qui est bien à sa vraie place dans l'ensemble des traditions hindoues, où le fléau de l'eau est plus d'une fois mis en regard avec le fléau du feu. Ainsi Dirghatamas demande de ne pas avoir le sort de Bhoudjyou submergé, et de ne pas périr non plus consumé par le feu[1]. Ainsi encore un des fils de Canwa place la délivrance d'Adhrigou, qui est un autre Bhoudjyou, à côté de celles du Soleil et de l'Océan céleste dont s'étaient emparés les Asouras[2].

[1] RV. I, 369. 370.
[2] Id. III, 247.

Mais pour retrouver le déluge dans le Rig-Véda, il faut l'y chercher sous cette forme énigmatique et concise à laquelle nous ont habitués les mythes de Sadid, de Sémiramis ou d'Horus noyé par les Titans.

Tougra, l'homme des *eaux*, qui était l'ennemi d'Indra puisque ce dieu « l'a vaincu[1] », « tel qu'un homme qui va mourir et qui se défait de son trésor, avait confié à la mer son fils Bhoudjyou[2]. » Ce fils, c'est Noë ; le père, c'est l'humanité antédiluvienne que le dieu suprême a domptée par les eaux du déluge, et qui a confié à la mer comme un trésor sans prix la seule famille qui dût perpétuer la race humaine.

Bhoudjyou était en grand danger de vie « sur la mer immense, incertaine, insaisissable. » Il y aurait péri sans les Aswins, les dieux libérateurs qui, tels que les Dioscures, président spécialement à la navigation. « Il les invoqua[3] » dans sa détresse, et ils « le sauvèrent sur leur propre vaisseau, vaisseau aux cent gouvernails, aérien, s'élevant au-dessus des eaux, » qui peut tout aussi bien être nommé « leur triple char, ailé, rapide, porté sur cent roues et attelé de six coursiers. Au bout de trois jours et de trois nuits, ils le ramenèrent de l'élément humide sur le rivage de la terre ferme, ils le déposèrent dans son palais[4]. » Ce char, ce vaisseau ailé, aérien, nous rappelle les vers où Nonnus[5] représente Ogygès=Noë dans son arche *fendant l'éther* qu'avaient atteint les eaux du déluge ; et dans le mythe de Persée, son cheval ailé s'explique par le char des Aswins (97).

[1] RV. IV, 231.

[2] Id. I, 228.

[3] RV. III, 204.

[4] RV. I, 228. C'est par cette délivrance que commence l'hymne, comme par la plus célèbre. Comp. 237, 238 ; III, 204.

[5] Dionys. III, 96.

Suivant une autre tradition, « Bhoudjyou était tombé au milieu des flots » on ne sait comment, ou bien « il y avait été jeté par de perfides amis[1] » (les Titans d'Égypte). « Les Aswins le relevèrent du sein des eaux, le placèrent sur leur char, qui lui offrit au milieu de la mer un terrain solide[2], et le transportèrent par les voies radieuses de l'air[3]. »

Ailleurs c'est « un arbre qui s'élève du sein de la mer et qu'embrasse le fils de Tougra suppliant. » Voilà bien Noë sauvé par le bois ; voilà l'arbre et la mer d'où partent les quinze maîtres des Aztèques. « Tel que la feuille, ajoute le poëte, qui s'envole de dessous les pas précipités du lion, tel vous l'avez, ô Aswins, soulevé pour votre propre gloire. »

Cependant Tougra, qui a confié son fils à la mer, « a *renouvelé* pour les Aswins *les louanges des anciens hymnes* ; car ces dieux toujours jeunes avaient, des flots de la mer, recueilli sur leurs coursiers ailés et rapides, Bhoudjyou, qui les avait invoqués, et qui, élevé au-dessus de l'Océan, le traversa sain et sauf sur leur char merveilleux, aussi prompt que la pensée[4]. »

Enfin, la délivrance de Bhoudjyou est rapportée dans un hymne à Indra lui-même : « Syèna, l'*épervier*, dans sa course rapide, emportait le Soma, comme Indra faisait de Bhoudjyou au-dessus des larges abîmes[5]. »

Autour de Bhoudjyou se groupent *Adhrigou, Antaca, Rébha et Bandana*[6].

[1] RV. III, 132.
[2] Id. I, 369.
[3] Id. III, 2.
[4] Id. I, 234.
[5] Id. II, 159.
[6] *Id. I*, p. 215.

Ces deux derniers ont été l'un et l'autre « enfermés dans les ténèbres d'un puits, » c'est-à-dire dans les abîmes de la mer, « et ramenés à la lumière du jour. » L'un et l'autre, comme Bhoudjyou, sont comparés à un dépôt de grand prix, « à un vase plein d'or enfoui dans la terre, » à un trésor caché à la vue de tous.

« Enchaîné et blessé par les ennemis qui l'entouraient, Rébha avait été précipité par eux, soit dans l'eau, soit dans un puits. Pendant dix jours et neuf nuits il souffrit cruellement au milieu des flots. Les Aswins l'en ont retiré, tout meurtri, comme on puise le soma avec la cuiller des sacrifices. » Rébha, c'est Bhoudjyou, moins le vaisseau du salut.

Bandana, dont le nom est joint à celui de Rébha, était « tel que l'homme endormi dans le sein de Nirriti (la maladie et la mort); tel que le soleil enseveli dans l'éternité; tel que l'or fait pour briller et enfoui dans la terre. Les Aswins l'ont relevé de sa chute. » Mais il représente plus particulièrement, comme Tchyavana, la longue vie des antédiluviens. « Les Aswins lui ont donné de longs jours. Il était accablé par l'âge; ils l'ont restauré comme un vieux char. Pour prix de ses hymnes, du sein qu'il a fécondé ils ont fait sortir un saint homme [1]. »

Cette longévité extraordinaire des hommes primitifs était présente à l'esprit du chantre védique Agastya, quand il disait : « Les anciens, accomplissant les rites sacrés, conversaient avec les dieux. Leur vigueur se consumait, mais elle ne s'éteignait pas. » Aujourd'hui « la fatigue épuise l'homme et mine la beauté de la femme [2]. »

[1] Je note ici que le fondateur de la dynastie solaire, Yxvacou, est un personnage diluvien : d'après son père, Manou=Noë; d'après son nom, qui signifie *citrouille* (P. I, 380 sq.), et d'après ses cent fils qui ont régné dans le monde entier. La liste des rois solaires remontè à Noë, celle des rois lunaires à Adam. Cette distinction est très-importante pour toute l'histoire de l'Inde

[2] RV. I, 416.

CHAPITRE II.

Lois de Manou.

Nous avons ailleurs (P. II, 468) exposé et expliqué la cosmogonie de ce code jusqu'à l'apparition de Manou=Adam. Reprenons ici le fil que nous avions laissé tomber [1].

« Manou (qui est divinisé conformément au panthéisme hindou) produit dix Saints éminents (Maharchis), savoir :

Maritchi, qui doit être Seth ;

Atri, que nous savons correspondre à Méhujaël ;

Angiras=Méthusçaël ;

Poulastya, qui est l'un des noms de Couvéra, dieu des richesses, des trésors cachés, des mines, et qui répond au forgeron Tubalcaïn ;

Poulaha;

Cratou;

Pratchétas ou *Dakcha*, qui est Atlas=Idris=Hénoc[2];

Vasichtha;

[1] *Lois*, I, § 34 sq.; 58 sq.

[2] Le mythe de Dakcha est tout astronomique. Il a cinquante filles : c'est le nombre rond des semaines de l'année ; c'est celui des filles de la Lune et d'Endymion, celui des filles de Danaüs, de Thestius, celui des fils d'Hercule, de Lycaon, de Priam, d'Egyptus, celui des servantes de Pénélope. Nous avons vu Sanchoniathon et les Chinois (207) faire la semaine antérieure au déluge, et les Hindous le disent aussi. Il paraît au moins qu'au temps des Védas la semaine était connue des Ariens,

Bhrigou, « qui a appris en entier de Manou le Livre des Lois, et qui en a fait connaître le contenu aux hommes[1]. » D'après un mythe postérieur, un géant (Typhon diluvien) fit périr la fille de Bhrigou (Proserpine, l'humanité primitive), que n'avait pas su protéger Agni (le dieu des Antédiluviens);

Enfin *Narada* (P. II, 605), qui est le Thoth diluvien de Manéthon (237).

« Les Maharchis créent à leur tour sept autres Manous, » ou plutôt « de Manou=Adam descendent six autres Manous, qui chacun donnèrent naissance à une race de créatures. » De ces six Manous, cinq portent des noms inconnus aux poëtes épiques et fort peu célèbres dans la tradition postérieure. Mais le sixième et dernier est le fils de Vivaswat ou Manou Satiavrata, qui fut sauvé du déluge dans une arche par Vichnou ou Brahma. La liste des *sept* Manous, qui commence avec Adam et finit avec Noë, comprend donc les temps antédiluviens, et elle est parallèle à celle des *dix* Maharchis. Il est étrange que la Genèse compte *dix* patriarches séthites et *sept* générations de Caïnites.

« Des dix Richis ou Maharchis sont nés les Pitris ou les Pères, » c'est-à-dire les générations successives des Antédiluviens, et c'est bien là aussi ce que sont les Pitris dans le Rig-Véda (433).

d'après les quatorze coupes et les sept Richis du sacrifice, ainsi que le pense M. Langlois (RV. IV, 397. 505). — Dakcha donne *dix* de ses filles à Dharma=Yama, le représentant de l'humanité antédiluvienne et de ses *dix* Maharchis; vingt-sept au dieu Lune, qui, dans sa course mensuelle, séjourne dans vingt-sept constellations, et treize à Casiapa, personnage védique dont je n'ai pu déterminer le sens primitif, et qu'on croit être l'espace éthéré.

[1] *Lois*, I, 59.

« Des Pitris sont nés les Déwas et les Danavas[1], » c'est-à-dire les Elohim, les Séthites, les héros de la race sacerdotale, et les fils de Danou (111), les Asouras, les Titans, les Caïnites, les Néphilim. Les hommes-dieux et les hommes-démons, les bons et les méchants, sont donc, d'après Manou comme d'après Moïse, issus d'une même souche. La tradition postérieure dit pareillement de Casiapa, fils de Maritchi=Seth, qu'il a épousé à la fois Aditi, la *Lumière*, et Diti, la *Nuit*, et qu'il est le père de races ennemies, les Souras (Déwas) et les Asouras. Les uns et les autres seraient donc des hommes, mais des hommes de la race primitive et macrobienne, des Pitris. Or nous avons vu que les Arabes font descendre tous leurs Djin, les bons comme les méchants, d'une souche unique, Djen=Gen=Caïn, et les Djin sont, comme les Pitris, des mânes, les ombres des Antédiluviens, des génies puissants. L'Inde et l'Arabie ont gardé du premier monde les mêmes souvenirs, qui s'expliquent et se confirment par la Genèse (114).

Les *Lois de Manou* nous donnent d'ailleurs une généalogie très-détaillée de tous les antédiluviens.

Elle remonte jusqu'aux Anges, Sadhyas, issus de Viradj qui est une des formes de Brahma.

Viennent ensuite les Déwas, dont les ancêtres sont les Agnichwattas, enfants de Maritchi ; c'est-à-dire Seth= Maritchi est l'aïeul de la race sacerdotale des Elohim= Déwas qui allumaient le feu (agni) sur l'autel du vrai Dieu.

Atri, qui représente les sécheresses de Gen et le feu qui a produit Djen, est, comme Djen, le père d'une très-nombreuse postérité qui est toute caïnite. De ses fils, les Barhichads, sont issus 1° les Daityas, les sombres enfants de la nuit et du péché ; 2° et 3° les Danavas et les

[1] *Lois*, III, § 201 sq.

Rakchasas, qui dans le Rig-Véda se confondent avec les Asouras et forment l'armée de Vritra contre Indra, lors du fléau du feu ; 4° et 5° les Kinnaras, musiciens célestes qui jouent du KINNOR (cithare) inventé par Jubal, et qui sont attachés au service de Couvéra=Tubalcaïn, frère de ce même Jubal ; et les Gandharvas, qui sont les musiciens d'Indra ; 6° et enfin les Yakchas, serviteurs de Couvéra, qui correspondent aux pygmées, aux nains, aux gnomes de l'Egypte, de la Grèce, de l'Étrurie, de la Scandinavie, de la Laponie[1]. On voit que la race d'Atri est bien réellement celle de Caïn et de Lémec, et si nous voulions compléter la liste de ses descendants par celle qui se lit au premier livre des *Lois*, § 37, nous mentionnerions encore les Apsaras, bayadères du ciel d'Indra, ou les filles des hommes (33), dont la plus célèbre fut Nahéma, sœur de Jubal et de Tubalcaïn[2].

Après la généalogie d'Atri vient celle des quatre castes :

Angiras est, par les Havichmats, le père des Kchatriyas ;

Poulastya, par les Adjyapas, celui des Vaisyas ;

Vasichtha, par les Soucalis, celui des Soudras ;

Bhrigou, par les Somapas, celui des Brahmanes.

L'auteur des *Lois de Manou,* qui dans la cosmogonie fait sortir de Brahma lui-même les castes de la société brahmanique, place ici leur origine dans les temps antédiluviens, tandis que nous savons par le Rig-Véda

[1] Nous passons sous silence les Souparnas, oiseaux divins dont le chef est Garouda, et qui sont peut-être le symbole des âmes des bons (P. I, 531), et les Ouragas, dont j'ignore la nature et les fonctions.

[2] Les Pisatchas ou Vampires sont une branche des Rakchasas ; les Nagas ou *Dragons*, et les Sarpas ou *Serpents*, sont des symboles de ces mêmes Rakchasas=Titans=Géants anguiformes.

qu'elles n'existaient pas encore dans les siècles où les Ariens demeuraient sur les rives de l'Indus. Mais l'erreur, toute grossière qu'elle semble, renferme un fond de vérité, et se redresse par ce que Sanchoniathon nous dit de la formation des classes dans la société primitive, postérieurement à Chrysor=Tubalcaïn. Les Hindous ont donné à une antique et précieuse tradition une forme appropriée à leurs mœurs et à leurs croyances.

La première des castes est celle des guerriers, et elle a pour aïeul Angiras. Mais Angiras=Méthusçaël a pour fils Soudhanvan=Lémec, l'homme *robuste* qui se venge, l'*habile archer*, le grand guerrier. La tradition hindoue s'inspire donc de la tradition universelle et biblique.

De Chrysor naissent l'artisan et le potier qui furent les frères des laboureurs; et pareillement la deuxième caste indienne est celle des Vaisyas ou des artisans et des laboureurs.

La troisième caste est celle des Soudras ou des serviteurs. Mais elle est le résultat d'une conquête qui a soumis une nation à une autre. Or, les nations ne datent que de la dispersion des peuples, et le monde antédiluvien n'a pas pu avoir des Soudras. Aussi Sanchoniathon se tait-il sur leur compte, et les Saturnales conservaient la mémoire de ces temps primitifs où il n'y avait point d'esclaves.

La dernière des classes ou des castes est, d'après les traditions phéniciennes celle des Mages, d'après Manou celle des Brahmanes, qui a pour ancêtre Bhrigou, personnage diluvien. Sans la tradition des temps antédiluviens, jamais les Brahmanes n'auraient dit et écrit que leur caste était la plus jeune des quatre.

Le déluge de Noë ouvre le Cali-Youga ou l'âge actuel. Les *Lois de Manou* [1] entrent sur les quatre Yougas dans

[1] *Lois*, I, § 81-86.

certains détails qui jettent quelque lumière sur ces temps antédiluviens.

« Dans le premier âge, la Justice, sous la forme d'un taureau, se maintenait ferme sur ses quatre pieds. Dans les trois âges suivants, elle a perdu successivement un pied. »

« La vie des hommes était de quatre cents ans dans le Crita-Youga ; alors ils étaient exempts de maladies et obtenaient l'accomplissement de tous leurs désirs. La vie a diminué par degrés d'un quart dans les autres Yougas. »

« La longévité, le bonheur et la force ont été dans chaque âge proportionnés à son degré de vertu. »

« Dans le premier âge dominait l'austérité, » c'est-à-dire la dévotion extatique de l'anachorète, qui est pour les Hindous le comble de la piété. « Dans le second, c'était la science divine qui régnait, et dans le troisième, l'accomplissement du sacrifice. » La piété, la foi, la religion auraient donc été la grande pensée et la principale vertu du premier monde, d'Adam à Noë. L'âge actuel a la « libéralité » envers les dieux et envers les hommes, telle que la chante un des poëtes védiques[1], qui dit : « La libéralité, divine et secourable, est une partie du sacrifice. Elle n'est point connue des impies, qui sont avares. L'homme généreux reçoit d'elle et tout ce monde et le ciel ; il ne connaît point les maux, il possède tous les biens. Il ne meurt point. » *Il ne meurt point :* c'est ce que Jésus-Christ a dit[2] de ceux qui ont la vraie foi opérante par la charité. *Il possède tous les biens,* et d'après saint Paul la piété a les promesses de la vie présente non moins que de celle qui est à venir[3]. »

[1] RV. IV, 382.
[2] Jean VIII, 52 et ailleurs.
[3] I *Timoth. IV, 8.*

Il y a donc dans ces paroles du chantre hindou un pressentiment fort remarquable des priviléges que l'Evangile devait longtemps après lui apporter aux mortels. L'âme n'est point déchue si bas qu'elle ne sente d'où elle est tombée et où elle peut remonter.

Si la libéralité est la première de nos vertus, l'avarice doit être « la racine de toutes sortes de maux, » suivant l'expression de saint Paul[1]. Le poëte védique l'assimile avec l'impiété, et telle est aussi la pensée de Manou dans ses *Lois* : « Au premier âge, la vérité régnait, et aucun bien obtenu par les mortels ne dérivait de l'iniquité. Mais dans les autres âges, par le gain, la justice perdit successivement un pied ; et par le vol, la fausseté et la fraude, les avantages honnêtes diminuèrent graduellement d'un quart. » Or, nous avons vu déjà que le grand crime de Caïn, l'homme du *gain*, l'Avide (Tchy), et celui de Prométhée, était l'avarice dans le culte divin (20. 209). Nous pouvons donc accepter comme vraie l'explication que nous donne Manou de la corruption de l'humanité primitive.

[1] 1 Timoth. VI, 10.

CRAPITRE III.

Les incarnations de Vichnou.

Les deux grandes épopées du Ramayana et du Mahabharata, ainsi que les Pouranas, comprennent une multitude immense de mythes religieux et de légendes historiques. Ce chaos, dont on n'a point encore exploré toutes les régions, nous paraît formé de trois éléments différents : 1° des traditions que les Ariens avaient reçues du peuple Primitif, et qui sont consignées en majeure partie, je ne dis pas en totalité, dans les Védas et les *Lois de Manou ;* 2° de l'histoire des Ariens depuis leur établissement dans les plaines du Gange jusqu'aux siècles qui ont précédé l'ère chrétienne ; 3° des traditions primitives qui s'étaient conservées chez les Ethiopiens aborigènes, et qu'on a tour à tour attribuées à des Sémites, aux Macédoniens, aux missionnaires chrétiens, aux mahométans.

D'entre toutes les traditions de la mythologie épique, les incarnations de Vichnou appellent seules ici notre attention. On en compte d'ordinaire dix, dont six se rapportent aux temps primitifs qui font l'objet de nos études. Au lieu de dix, le Mahabharata n'en connaît encore que cinq : Vichnou tuant Naraka ou recréant le monde, Vichnou-sanglier, Vichnou-lion, Vichnou-nain, Vichnou-Crichna[1]. Les incarnations de ce dieu sont un

[1] Lassen, p. 780.

résumé de l'histoire de l'humanité telle que la conçoivent les Hindous. Seulement ils ne font apparaître Vichnou sur la terre qu'au déluge. Le monde antédiluvien est celui d'Indra et d'Agni, et l'univers a été créé ou façonné par l'Être sans nom, par Wiswacarman, le démiurge, par Pouroucha, par Brahma Narayana ou le dieu des *eaux* chaotiques (P. II, 464 sq.).

Incarnations aux temps du monde primitif.

La première incarnation de Vichnou est celle de la *descente du poisson*, en faveur de Manou Satiavrata, alors que le monde fut non pas seulement inondé, mais détruit par le déluge. Nous avons raconté ce mythe ailleurs (P. II, 534 sq.). Nous rappellerons seulement ici, pour bien fixer la date de Bhrigou et les premières origines du védisme, que Vichnou se fit poisson dans le but de sauver les Védas que Bhrigou avait donnés aux mortels, et qu'avait dérobés le géant Hajagriva, le même qui a tué la fille de Bhrigou (483). Nous avons vu Dschemschid=Vichnou retirer les livres sacrés du corps d'Ahriman, qui les avait avalés (371).

Hajagriva tient en Inde la place d'Ahriman, sans être un génie du mal. C'est un géant : tous les géants sont nés d'Hiranya-Kasiapa, fils de Kasiapa et de Diti[1], et ces géants sont les Asouras que Manou, dans ses *Lois*, fait descendre d'Atri=Caïn. On ne peut donc que reconnaître dans cette race colossale, sanguinaire et tyrannique, les Néphilim issus de Caïn. Il est digne de remarque que leur domination soit expliquée en Inde par la disparition des Védas ou de la vraie foi et par le sommeil du dieu suprême, Brahma.

[1] Dubois, *Théogonie*, p. 138.

Le Bhagavat ajoute que Hajagriva ayant péri de la main de Vichnou, et les Védas ayant été recouvrés, le dieu conservateur instruisit Satiavrata dans toutes les connaissances divines et humaines. Cette restauration des sciences, des arts et de la religion nous rappelle le Thoth postdiluvien de Manéthon, ainsi que le Bouddha Narayana des Bouddhistes. Ceux-ci montrent dans le Caboul, à Naulakhi, où l'arche aurait abordé, le tombeau d'un ancien roi qu'ils nomment Machodar-Nath, ou *le prince souverain dans le ventre d'un poisson*, et qu'ils disent être le *Mercure aquatique*[1].

2° La seconde incarnation, celle de Vichnou-sanglier retirant du fond des eaux la terre, était peut-être dans l'origine un mythe cosmogonique. On lit dans le Yadjour-Véda, que « Pradjapati, *le seigneur des créatures*, en se mouvant sous la forme d'air, dans les eaux primitives, vit la terre, la souleva changé en sanglier (P. II, 211), et la façonna en devenant Wiswacarman[2]. » Mais il me paraît que ce mythe, transporté à Vichnou, est devenu une image du chaos diluvien et de la nouvelle création de la terre vers la fin du cataclysme. « Le géant Hiranyakchas (représentant des Néphilim dont les crimes ont causé le déluge), avait roulé la terre en une masse informe et l'avait entraînée dans l'abîme. C'était le temps où Manou Swayambhouva (dit le mythe, qui prend Noë pour Adam et la seconde création de la terre pour la première), devait produire des êtres de son espèce; mais il n'y avait point de lieu prêt à les recevoir, et Brahma ne parvenait pas à leur en procurer un. Alors parut Vichnou sous la forme d'un immense sanglier qui poussa un cri que répétèrent les échos de l'univers en-

[1] Asiat. Res. t. VI, p. 479; dans Faber, t. II, p. 117.
[2] Lassen, t. I, p. 780.

tier. Au milieu des chants de louange de Brahma, de Maritchi, d'Atri, d'Angiras et des autres Maharchis (antédiluviens)[1], il plongea dans la mer, en atteignit le fond, y découvrit la terre informe, et la souleva avec ses défenses après avoir égorgé le géant. » D'après ce mythe, la terre aurait été en quelque sorte *détruite* par le déluge, comme le dit la Genèse.

3° A cette seconde incarnation, qui, du reste, selon la plupart des écrivains, est la troisième, se rattache intimement la quatrième, dans laquelle Vichnou, lion à tête d'homme, fait périr le frère et le vengeur d'Hiranyakchas, le géant Hiranya-Kasiapa, qui, par ses hypocrites hommages, avait trompé Brahma et obtenu de lui de ne pouvoir être blessé ni par un dieu, ni par un homme, ni par un géant, ni par un animal, ni de jour ni de nuit, ni hors de la maison ni dedans, et qui profitait de son privilége, dans son orgueil impie, pour tourmenter en tyran le genre humain. Vichnou s'élança sur lui, au crépuscule, du milieu d'une colonne que le géant venait de briser en niant la toute-présence de ce dieu.

Le sens de ce mythe est indiqué par les trois mythes précédents : le premier des deux frères entraîne l'autre. Le géant figure les Néphilim. Sa quasi-immortalité s'explique par l'excessive longévité des Antédiluviens. Il périt au crépuscule, ou dans cette année du déluge qui finissait la nuit du monde ancien et commençait le jour d'un nouveau monde. La colonne d'où sort Vichnou est le tronc dans lequel était enfermé Osiris. Sa figure d'un lion-homme (ou d'un sphinx) signifie peut-être que Dieu, en détruisant à l'improviste une race criminelle, a déployé autant d'intelligence et de justice que de force et de puissance.

[1] D'après le Varaha Pourana, dans Dubois, id., p. 182.

4° La troisième (ou la deuxième) incarnation de Vichnou nous transporte au milieu des révolutions de tout genre qui ont signalé les temps postdiluviens (P. II, 287; HT. 179).

Les Souras et les Asouras ou les fils d'Aditi et ceux de Diti, après de longues querelles (entre les Séthites et les Caïnites), vivaient sur le mont Mérou en bonne intelligence (après le déluge, où la race humaine ne formait de nouveau qu'une même famille). Ils commencèrent cependant à remarquer qu'ils étaient mortels (alors que la vie des Noachides se raccourcissait si rapidement), et ils délibérèrent entre eux sur les moyens de se procurer une boisson, l'*amrita*, qui leur donnerait l'immortalité. Ils s'arrêtèrent à l'idée de baratter l'Océan (qui dans ce même temps était constamment agité par les forces plutoniques, qui bouleversaient successivement les diverses parties du globe terrestre). Ils portent vers la mer le mont Mandar, enlacent autour le serpent de Vichnou, dont les uns saisissent la tête, les autres la queue, et le font tourner, par leurs efforts contraires, comme un bloc de bois sous la main du tourneur. La mer fut ainsi barattée mille ans (pendant la longue époque glaciaire que terminent de violents phénomènes volcaniques). Pendant ce rude travail jaillissait sans relâche de la gueule du serpent un torrent de venin, de feu et de fumée (symbole des maux physiques qui réduisirent la vie de l'homme aux neuf dixièmes de sa primitive longueur, et qui infectèrent la nature entière). Ce venin menaçait de détruire le monde; les dieux demandèrent à Chiwa de le recevoir; mais il s'était répandu partout avec la rapidité de l'éclair, et Chiwa ne put en avaler qu'une partie. Le reste produisit d'abord d'épais nuages chargés de foudre, d'où une pluie (celles de l'époque glaciaire) tomba sur les génies fatigués,

tandis qu'ils étaient comme inondés de fleurs qui leur venaient du sommet du Mérou (et qui sont une gracieuse image des bénédictions divines). Mais le rapide mouvement du Mandar allume un feu immense, qui enveloppe de flammes et de fumée toute cette montagne (et qui est le fléau postdiluvien du feu). Cet incendie fut éteint par des torrents de pluie qu'envoya Indra. Déjà l'Océan prenait une couleur laiteuse et l'amrita allait paraître, quand les génies, épuisés de fatigue, suspendirent leur travail. Le Mandar (ou la terre-ferme) s'abîmait sous les eaux (et il y eut après le déluge, vers l'Inde, de vastes terres englouties), quand Vichnou se glissa sous la montagne pour la soutenir. Il avait pris dans ce but la forme d'une tortue (symbole de l'harmonie universelle par sa carapace avec laquelle Narada avait formé sa lyre). Fortifiés par Vichnou, les génies se remettent à l'œuvre, et après mille autres années surgirent de la mer de précieux trésors, entre autres la Lune à la douce lumière (qui est inséparable de l'eau et de la mer, et qui signifie ici le retour de l'ordre dans les cieux); la bienfaisante Sri (dans laquelle on croit reconnaître Cérès, qui n'a enseigné l'agriculture aux hommes qu'après le déluge); Souradévi, la déesse du vin (qui date de Noë); l'arbre de l'abondance (souvenir du paradis, qui marque ici la prospérité que retrouvèrent, non sans peine, les nations issues de ce patriarche); la vache (la terre) qui satisfait tous les désirs des cœurs, et en dernier lieu, Dhanvatari, le dieu-médecin, une coupe pleine d'amrita à la main. Mais cette boisson (cette *eau de jouvence*, que les hommes ont cherchée de toutes parts) devint dans le ciel la cause d'une grande querelle entre les Souras et les Asouras. Vichnou, par une ruse adroite, ne donna *l'ambroisie* qu'aux premiers. Les autres attaquèrent les dieux, et furent vaincus après d'effrayants combats

(auxquels correspondent ceux du Typhon cilicien, dans Nonnus). Chassés des cieux, ils se réfugièrent dans les déserts les plus affreux de notre globe, pour faire de là une guerre acharnée aux hommes, les tourmentant avec cruauté et se faisant adorer par eux comme des dieux.

5° Les temps postdiluviens du déchaînement du mal physique sur la face de la terre, ont vu en même temps naître et prévaloir le culte sanglant de Saturne = Moloc = Baal. Or en Inde, le mythe du cinquième Avatar nous offre un prince tyrannique de la race de Hiranya-Kasiapa, nommé Bali ou Mahabali, qui opprimait ses sujets et refusait aux dieux (anciens) tout sacrifice et tout culte. Ces dieux craignaient qu'il ne s'emparât de leurs demeures célestes. Vichnou se présente devant lui sous la forme d'un brahmane de très-petite taille, et le prie de lui donner trois pas de terrain. Le roi y consent. Le dieu (qui dans les Védas est un dieu solaire, et qui *en trois pas* traverse les cieux), de ses trois pas embrasse le monde entier et ne laisse au tyran, humilié et repentant, que les enfers.

Mahabali est un des noms de Chiwa et signifie le *Grand Baal*. Mais Chiwa lui-même est un Baal = Saturne, et ce mythe nous apprend que ce dieu sanguinaire était adoré depuis le déluge, par le peuple primitif avant la Dispersion (63), ou plus tard chez les Ariens (381). Ce culte menaçait de faire entièrement oublier celui du Soleil ou d'Indra, mais les Brahmanes mirent fin à cette religion nouvelle en faisant prévaloir celle de Vichnou.

Incarnations de Vichnou, dieu des Ariens.

6° Avec le sixième Avatar on passe de l'histoire de l'humanité primitive à celle de l'Inde. Parasou-Rama ou

le dieu *beau* (RAMA) armé de la *hache* (PARASOU), simple brahmane, détruit une race impie de Kchatriyas, et fait sortir du sein des eaux la côte de Malabar, qu'il donne aux prêtres. Quelque grande guerre, semble-t-il, a eu lieu lors de l'établissement des castes et avant que le brahmanisme se soit propagé le long de la côte occidentale du Décan.

7° Dans sa septième incarnation, Vichnou, sous la forme de Sri-Rama, pénètre les armes à la main jusqu'à Ceylan. Ses principaux auxiliaires sont les singes d'Hanouman, c'est-à-dire les indigènes (P. II, 308), nègres ou mongols, que les Ariens se refusaient à reconnaître pour leurs frères, tout en acceptant la civilisation de ces étrangers figurée par la lyre entre les mains d'Hanouman. Au reste, le peuple d'Hanouman était, aux yeux des Ariens, qui croyaient à la métempsychose, une race antique qui, dans son orgueil, avait voulu s'élancer vers le soleil pour le dévorer. Rejetée sur la terre, elle doit y rester jusqu'au jour où son chef, qui passe pour une incarnation de Chiwa, prendra dans le ciel la place de Brahma, qui deviendra à son tour ici-bas Hanouman.

On voit que le chiwaïsme est bien la religion des indigènes, que leur laideur provenait de quelque grand crime de leurs premiers ancêtres (pareil à celui de Caïn, le *Noir* Vociférateur), et que les Brahmanes, conscients de la faiblesse de leurs croyances, s'attendaient à voir leur grande divinité remplacée par Chiwa=Saturne.

8° Le mythe de Crichna, qui est la huitième incarnation de Vichnou, doit, comme les précédents, avoir trait à un grand fait historique. Ce fait est la guerre des Kourous contre les Pandous, dont le nom se lit dans Mégasthène. Mais tout ce qui se rapporte à Crichna est plein d'obscurité. Il est devenu l'objet favori des fictions

des poëtes, et peut-être occupe-t-il dans l'histoire religieuse de l'Inde la place que, dans celle de la Grèce, a Bacchus, le dieu libérateur, le dieu de la joie et du bonheur. On dirait d'ailleurs que les Hindous se sont plu à accumuler sur sa tête les traditions les plus diverses. Peut-être même les Grecs de la Bactriane et les missionnaires chrétiens des premiers siècles de notre ère ont-ils, à leur insu, concouru à la formation de ce mythe complexe. Toutefois les principaux éléments en sont d'antiques traditions qui s'étaient conservées chez les Ariens (P. II, 75).

Ainsi Crichna dansant sur la tête du serpent Calia, est un souvenir confus du protévangile que nul peuple n'avait entièrement oublié, et qui a produit en Grèce le mythe analogue d'Apollon, vainqueur de Python.

Ainsi encore, Crichna berger et Apollon Nomius sont deux branches d'un tronc commun, qui est la tradition universelle de Jubal-Jabal.

Le corps de Crichna changé en un tronc de sandal qui est jeté dans le Gange, et que le fleuve entraîne vers la mer qui le dépose sur la côte d'Orissa, c'est le corps d'Osiris enfermé dans un coffre et abordant à Byblos, où une bruyère l'enveloppe dans son tronc.

Les géants contre lesquels Crichna est en guerre sont les Titans, ennemis d'Horus.

Horus et Crichna le *vert* (HARI) sont l'un et l'autre représentés sur les genoux d'une déesse qui les allaite.

Il échappe à ses ennemis, soit dans une arche remplie de toute espèce d'animaux, soit dans le ventre d'un immense serpent créé à son intention, et dans la gueule duquel il entre avec tous ses troupeaux. Il soutient une montagne sur son doigt pendant un déluge. Il sauve d'une inondation de la mer les fils de son précepteur, que les eaux avaient entraînés dans les demeu-

res souterraines de Yama. Il combat dans les flots mêmes de la Yamouna et y tue le serpent Calia qui le poursuivait[1]. Fictions qui toutes s'expliquent par la tradition universelle du déluge.

Les chants des dieux à la naissance de Crichna sont une des fictions favorites des poëtes indiens, qui la reproduisent dans nombre de circonstances différentes, et n'offrent qu'une ressemblance accidentelle avec les chants des anges à la naissance du Christ.

Crichna, le *Noir*, nom qui se lit déjà dans les Védas, n'a absolument rien de commun avec celui du Christ.

Les Védas font un si fréquent usage de la métaphore d'un fleuve traversé à grand'peine, qu'il est inutile de recourir à la légende de Christophore pour expliquer l'ordre que Crichna donna à ses parents de le transporter au delà de la Yamouna, dans la ville des pasteurs.

Le géant cruel à qui la venue de Crichna avait été prédite, et qui massacrait tous les enfants de sa sœur, rappelle tout autant Saturne qu'Hérode.

9° La neuvième incarnation de Vichnou sous la forme de Bouddha, a trait à la naissance du bouddhisme au sein du vichnouisme.

Incarnation avenir.

10° Depuis cette grande réforme religieuse il ne s'est passé en Inde nul événement assez important et assez heureux ou glorieux pour avoir donné lieu au mythe d'une incarnation plus récente que celle de Bouddha. La dixième et dernière est encore à venir : à la fin de l'âge actuel, Vichnou apparaîtra, sur un cheval blanc ou avec une tête de cheval, et armé d'un glaive, pour consumer le monde et précipiter les méchants dans l'abime. La destruction de l'univers actuel par le feu est une tradition primitive, universelle et véritable (P. II, 364 sq.).

[1] *Faber*, t. II, p. 282. D'après Moor's Hind. Panth.

LIVRE SEPTIÈME

ASIE MINEURE.

L'Asie Mineure est le pont étroit qui unit l'Asie à l'Europe. Les Japhétites et les Sémites s'y sont rencontrés, refoulés, confondus, et cette contrée s'est trouvée divisée entre vingt peuples différents, qui avaient chacun leur langue, leurs dieux, leurs mœurs, leur histoire. A la race de Japhet appartenaient les Arméniens, les Phrygiens, les Thraces de Bithynie, les Pélasges; à celle de Sem, les Syriens blancs de la Cappadoce, les Ciliciens, les Solymes, les Cariens, les Lydiens. Il y aurait là pour nous une riche moisson de traditions primitives à récolter, si ces peuples nous étaient mieux connus. Mais aucun d'eux ne nous a laissé un livre quelque peu complet sur sa mythologie et sur ses origines. Nous ne parlerons ici que des Phrygiens, des Lydiens et des Troyens.

CHAPITRE I[er].

Les Phrygiens et les Lydiens[1].

Les Lydiens, issus de Lud frère d'Assur et fils de Sem, sont venus s'établir avec les Thérahéniens ou Tyrrhéniens (P. I, 305), au milieu d'une ancienne population japhétite, les Phrygiens ou les *Ases*, descendants d'*As*kénaz, fils de Gomer, fils de Japhet. Les deux races se sont mêlées au point qu'on ne pourrait aujourd'hui faire sans erreur la séparation de leurs croyances ou de leurs traditions respectives. Toutefois il en est dans le nombre qui sont très-probablement sémitiques, et c'est par celles-ci que nous commencerons cette rapide étude.

Attis=Adonis. Nous avons vu que le culte d'Adonis était d'origine syrienne, que celui de la déesse syrienne à Hiérapolis avait été fondé par Attis, et que Hiérapolis était la première patrie des Lydiens de Méonie (85). De là vient que la Lydie et la Phrygie avaient leur Adonis sous le nom d'Attis.

[1] SOURCES : Homère, Hérodote, Diodore de Sicile, Pausanias, Julien, Ovide, Arnobe, Suidas, etc. Si je ne cite pas ici d'autres écrivains modernes que Creuzer-Guigniaut et que Hupfeld (*Rerum Lydiarum, Particula I, 1851*), c'est que les traditions de l'Asie Mineure *ont été* jusqu'à présent peu étudiées, et que la voie que je tente m'éloignait plus ici que partout ailleurs de celles qu'on suit d'ordinaire.

Attis, en effet, est l'amant de Cybèle, Adonis de Vénus. Attis est déchiré par un sanglier (envoyé par Jupiter, qui était jaloux des fêtes ou orgies qu'il instituait en l'honneur de Cybèle), de même que Mars fait périr Adonis par un sanglier [1]. Après avoir pleuré la mort d'Attis, on célébrait avec des transports de joie sa résurrection, comme à Byblos celle d'Adonis. Un hymne grec, que nous a conservé Hippolyte, dit en toutes lettres qu'Attis est l'Adonis des Assyriens [2].

Le récit qu'Hérodote nous fait du fils de Crésus, Atys, qui périt à la chasse d'un sanglier monstrueux, n'est pas autre chose que le mythe du dieu lydien transformé par les Grecs en une touchante anecdote.

Attis et Mæon. Dans la version que Diodore de Sicile nous a conservée du mythe d'Attis, l'auteur de sa mort est bien un Jupiter, un théothée (et non Mars=Typhon ou Satan). Mais il n'y est pas fait mention d'un sanglier, et le dieu mort ne revient pas à la vie. D'ailleurs Diodore, ici comme partout, évhémérise au point de rendre le mythe presque indéchiffrable.

Il fait d'abord de la Grande-Mère Cybèle une mortelle qui a inventé la flûte à plusieurs tuyaux, les cymbales, les tambours, et qui la première a guéri les maladies par des purifications. Puis il lui donne pour père Mæon. Ce Mæon est l'aïeul de la tribu phrygienne qui habitait

[1] Herméslanax dans Pausanias, VII, 17.

[2] *Réfutation des hérésies*, L. V, ch. IX (en grec). — Dans ce même hymne, on lit que les Samothraces nomment Attis Adamna le vénérable (d'après l'édition de MM. Duncker et Schneidewin. 1856). Il est digne de remarque qu'ADAMNA, en phrygien, signifie l'*ami*. Attis=Papas=Adamna=Adonis, est donc le *Seigneur*, le *Père* et l'*Ami* de l'homme.

[3] I, 34-46.

[4] III, 58. 59.

le Tmole et la vallée de l'Hermus avant l'arrivée des Lydiens. Mais le vrai aïeul de ces Phrygiens c'était leur dieu suprême, Mæon, le dieu des *eaux* du chaos, leur Océan, leur Nérée, leur Hopi-moou (P. I, 236), et leur première religion devait être le théisme, puisque ce théothée avait engendré Cybèle ou la nature. Sans s'en douter, Diodore nous donne de précieux renseignements sur les primitives croyances des Phrygiens. Cependant ce Mæon qui a présidé aux eaux du chaos, a présidé aussi à celles du déluge, et, à ce dernier titre, « il expose sa fille Cybèle sur une montagne, où elle fut nourrie par des bêtes sauvages, et plus tard trouvée par des bergers. » Cybèle est ici une Sémiramis, la figure de l'humanité postdiluvienne (98). Mais elle reprend bientôt sa vraie nature, et elle est une Grande-Mère quand « elle se lia d'amitié avec Marsyas, également renommé par sa chasteté et par sa flûte à un seul tuyau, qu'il rendit susceptible d'exprimer tous les degrés de l'harmonie. » Ce Marsyas est le dieu-verbe des Phrygiens, leur Thoth, leur Hermès, qui a réglé les harmonies du monde, et à qui l'on ne donnait aucune épouse (P. I, 199 sq.).

Cependant « Cybèle conçut une passion violente pour le jeune Attis, qui se nommait aussi Papas. » Les Scythes nommaient leur dieu suprême Pappæus, les Bithyniens, Poppa et Atta. Dans la langue arménienne, qui est sœur du phrygien, PAP signifie *grand-père*[1], et ATTA a la même signification de *grand-père* ou de *père*, non-seulement dans les dialectes allemands de la Suisse, mais dans un très-grand nombre de langues africaines et américaines. Attis est donc un Jupiter, un théothée, comme Adonis, qui est le *Seigneur*. Mais Attis=Adonis est Baal Il et non

[1] L'antique roi d'Assyrie Babius est ainsi très-probablement un dieu Attis.

Baal l'Ancien ; il est un dieu plus jeune que Mæon, un dieu de l'humanité et non un dieu de la création (P. I, 160 sq.). Diodore ne nous dit pas quel fut l'enfant d'Attis et de Cybèle, parce que dans le mythe le fils (l'humanité) s'était confondu avec le père, et que l'histoire de l'un est celle de l'autre.

« Mæon, irrité de la faute de sa fille, fit périr Attis et avec lui les nourrices ou suivantes de Cybèle, et ordonna qu'on laissât leurs corps privés de sépulture. Cybèle, égarée par sa douleur, perdit la raison, sortit furieuse du palais, et seule, les cheveux épars, parcourut les campagnes, poussant des hurlements et frappant à coups redoublés un tympanon. » Qu'on se rappelle Sadid et sa sœur égorgés par leur père Saturne, et l'épouvante des dieux (133); la douleur insensée d'Isis devant le corps d'Osiris (256); les courses errantes de Cérès et de Basilée à la recherche de Proserpine et d'Horus (151), et l'on conviendra sans doute que la mort d'Attis par Mæon, comme celle d'Attis=Adonis par le sanglier diluvien, ne peut pas signifier autre chose que la destruction de la première humanité par le cataclysme de Noë. — Je n'explique pas les suivantes de Cybèle, qui périssent avec Attis : aucun mythe analogue ne me vient en aide.

Diodore raconte ensuite la rencontre de Marsyas et d'Apollon, leur combat et le triomphe de la lyre et du chant des Grecs sur la flûte ou la musique des Phrygiens. Ceci est une ingénieuse fiction où les Hellènes ont exprimé leur supériorité sur les Asiatiques. Toutefois il s'est glissé dans cette fable des débris d'antiques mythes phrygiens. Marsyas écorché vif est à mon sens un symbole des ravages causés par le déluge sur la terre, qui était l'œuvre de ce dieu-verbe, et dans laquelle Marsyas *s'était* comme personnifié. Ce qui donne

à mes yeux quelque poids à cette explication, c'est que, « Apollon, se repentant de sa rigueur, brisa les cordes de sa lyre, et le genre d'harmonie qu'il avait inventé fut perdu. » Ce qui signifie que Dieu ne rendit point à la terre, après le cataclysme, la beauté qu'elle avait eue jusqu'alors. Les Finlandais ont exprimé cette même pensée dans un mythe fort ingénieux (P. II, 275).

Cependant « les Phrygiens furent affligés par la peste et par la famine ; » or nous savons combien de fléaux ont atteint les Postdiluviens dans le temps que leur vie fut abrégée des neuf dixièmes. « Ayant consulté l'oracle, les Phrygiens honorèrent Cybèle comme déesse, et apaisèrent par de grandes lamentations la colère d'Attis qu'ils avaient injustement mis à mort. »

L'Attis de Diodore et l'Attis=Adonis ne sont pas mutilés : la mutilation est le trait distinctif des mythes suivants.

Attis mutilé. Il est étrange qu'entre les divers mythes qui ont trait à la mutilation d'Attis, il n'y en ait aucun qui soit pareil à celui de Combabus, le vrai serviteur de Cybèle, le vrai Kubebus, qui, par chasteté, s'était mis dans l'impossibilité de répondre à l'amour d'une femme, d'une déesse que la passion égare (90). Cependant Catulle, dans son poëme d'Atys, dit que les Galles se sont dépouillés de leur virilité en haine de Vénus, *Veneris nimio odio* [1]; Firmicus, que les Phrygiens ont établi des fêtes annuelles en l'honneur de Cybèle, leur reine, femme riche et puissante, qui eut *à se venger des dédains* d'un jeune homme qu'elle aimait [2], et Julien, que dans les mystères de Phrygie on exigeait des abstinences et des pratiques de chasteté, auxquelles Tertullien et Arnobe

[1] Cat. 63, 17.
[2] Firm. Mat. 2.

font allusion. Nous supposons que le mythe d'Attis= Combabus était le mythe primitif, que seul il indique la véritable origine des serviteurs-eunuques de Cybèle et de Dercéto, mais que, la corruption des siècles subséquents ne comprenant plus une chasteté aussi extraordinaire que celle dont il conservait le souvenir, il a ainsi disparu longtemps avant les mystères auxquels il servait de fondement.

Un des mythes qui l'a remplacé est au moins inspiré par ces sentiments de profonde tristesse qui ont rempli le cœur des Noachides, et qui ont inspiré à plusieurs d'entre eux l'aversion du mariage. « Le jeune Attis, » chante Ovide, « avait inspiré à Cybèle une chaste passion, et désirant lui confier la garde de ses temples (ou plutôt, d'après Arnobe, sachant que l'hymen lui serait funeste), elle obtint de lui la promesse qu'il conserverait toujours sa pureté d'enfant. Mais auprès de la nymphe Sangaris il oublia ses serments. Cybèle irritée la fait périr, et Attys, dont la raison s'égare, se mutile avec une pierre sanglante[1]. » Cybèle joue ici le rôle de Mæon et de Jupiter : elle est la divinité suprême qui ne veut pas appeler à l'existence la race humaine, dont elle prévoit les crimes et les souffrances. Sangaris, faible comme la fille de Mæon, périt de mort violente comme Dercéto d'Ascalon, et la cause de sa mort c'est le déluge. Attis, le dieu de l'humanité, devient fou de douleur en la voyant ainsi périr tout entière dans les flots, et il ne veut plus produire des êtres aussi misérables que le sont les hommes depuis le cataclysme (P. II, 293 sq.).

La relation d'Attis avec la période diluvienne se déduit en outre de sa métamorphose en un pin[2] dans le-

[1] Ovide, *Fastes*, IV, 223 et suiv.
[2] Ovide, *Métam.* X, 104.

quel il est enfermé comme Osiris l'est dans la bruyère de Byblos. Ce pin jouait un grand rôle dans les fêtes de Cybèle, où l'on abattait un de ces arbres pour y suspendre l'image du jeune dieu. Aux mystères d'Isis, on coupait pareillement un pin, dont on creusait le tronc (en forme de bateau), et l'on y enfermait comme dans un tombeau (le tombeau de l'arche), l'image d'Osiris, qui était faite des branches du même pin [1] (P. II, 189 sq.).

D'après Julien, « Attis était un fils de Cybèle, et il avait été exposé (comme tous les personnages diluviens) sur les bords du fleuve Gallus. Sa mère devint amoureuse de lui, et il ne la repoussa point. Mais il lui fut infidèle, et comme elle voulait le contraindre à ne plus la quitter, il s'enfuit. Un Corybante en avertit Cybèle par un lion roux, qui devint le rival de la nymphe et se battit contre elle, et Attis se mutile par l'excès du délire qui s'empara de lui par suite de son amour malheureux. »

Ici le sens primitif du mythe a disparu complétement, et les traditions historiques ont fait place à des mythes cosmogoniques et physiques. Il est bien encore question d'un hymen secret et coupable, d'un enfant exposé, d'une douleur qui rend insensé, d'une mutilation. Mais le culte de Cybèle a prévalu sur le monothéisme primitif, à ce point que Mæon = Jupiter est entièrement oublié, et que le dieu de l'humanité est devenu le fils de la Nature. Son inceste avec sa mère signifie que la Matière primitive a été fécondée par un démiurge né d'elle (P. I, 548). Le lion est l'été ardent, qui tue la Nymphe des eaux et de l'humidité, et la mort de cette nymphe est bientôt suivie de celle d'Attis, qui est le dieu de la végétation.

[1] Firmicus, XXI. Faber, t. II, p. 260.

Minutius Félix prétend que Cybèle était si vieille et si laide, qu'Attis ne pouvait se résoudre à l'aimer, et qu'elle se vengea de lui en le mutilant[1]. C'est là sans doute une ironie de l'orateur chrétien et non un mythe phrygien.

Le mythe suivant, que nous a conservé Servius, nous introduit dans un ordre d'idées différent. Il nous fait connaître l'origine de cet amour contre nature, qui est la plaie hideuse de la Grèce ancienne et moderne, et qui a pris naissance dans cette même Phrygie où, plus que nulle part ailleurs, on exaltait le célibat et méprisait l'ordre de l'Eternel à Noë. « Attis, jeune serviteur de Cybèle, que le roi de la ville poursuivait de son amour, s'enfuit dans les forêts. Mais il tomba entre les mains du prince, qui le mutile, et, en mourant, il lui rend la pareille. Les ministres de la déesse trouvent le corps d'Attis sous un pin. Cybèle institue en son honneur une fête lugubre, et oblige les Archigalles à se mutiler à leur tour[2]. »

Le roi est Mæon=Jupiter, et ici le théisme antique éclipse Cybèle et l'adoration de la nature. Attis a son vrai sens de dieu de l'humanité. Le pin nous avertit que la mutilation d'Attis a trait au déluge : elle nous rappelle celle du cadavre d'Osiris par Typhon (260). Attis, en mourant, met le vieux dieu dans l'impossibilité de créer après le cataclysme un monde nouveau.

Agdestis. Nous arrivons enfin au mythe d'Agdestis, qui se mêle avec celui d'Attis, et dont nous avons deux versions peu différentes, l'une de Pausanias, qui est la meilleure, l'autre d'Arnobe, qui transporte à tort après Deucalion la première partie de ces fables[3].

[1] *Octavius*, XXI.
[2] *Æneid.* IX, 116.
[3] Paus. VII, 17; Arn. V, 4.

« Jupiter eut un rêve impur, et du rocher naquit un monstre, Agdestis. » Un mythe du Rig-Véda (P. I, 485) et, dans la Théogonie d'Hésiode, le récit de la mutilation d'Uranus, dont le sang produisit les redoutables Furies et les Géants belliqueux (P. II, 140), nous apprennent qu'il s'agit ici de la pluie extraordinaire qui a mis fin au fléau du feu, et après laquelle ont apparu les Néphilim.

« Cet Agdestis était androgyne, » au dire des Phrygiens, qui se plaisaient, dans leur culte et dans leurs mœurs, à confondre les sexes; « doué d'une force invincible et sauvage, agité par des passions furieuses, ne se souciant ni des dieux ni des hommes, méprisant le ciel et la terre, et violent jusqu'à tout détruire. » On ne pourrait faire des Néphilim un portrait plus ressemblant.

« Les dieux effrayés le mutilèrent en l'enivrant. » Ils le mutilèrent près d'un pin sans doute, lors du déluge. En l'enivrant : ne serait-ce point un souvenir de l'ivresse de Noë?

« De son sang germa un amandier ou un grenadier. Nana, la fille du roi ou du fleuve Sangarius, en cueillit un fruit qu'elle mit dans son sein. Il disparut, et elle se trouva enceinte. » Ce mythe est fort extraordinaire : on le dirait chinois ou américain, tandis qu'il ne se reproduit nulle part dans l'Asie antérieure et en Europe (P. II, 67. 89). Primitivement il désigne la naissance miraculeuse du héros protévangélique. Les Phrygiens l'ont appliqué à la naissance de l'humanité postdiluvienne. « Le père de Nana fit exposer l'enfant. Un berger le trouva et le nourrit de lait de chèvre. »

Agdestis, qui est à la fois la personnification des Titans primitifs et celle des Géants du temps de Nemrod, et qui, comme Nemrod, « était un grand chasseur, s'éprend pour Attis d'un amour » infâme, lequel date donc,

comme nous l'avons déjà vu (38), des siècles voisins du grand cataclysme. « Les parents d'Attis, pour l'éloigner de son amant, l'envoient à Pessinonte. Le roi Midas lui donne sa fille. Déjà l'on chantait l'hyménée quand survient Agdestis furieux, qui rend insensés tous les assistants. Attis lui prend sa flûte, en joue, danse en rond jusqu'à ce qu'il tombe à terre sous un pin et s'y mutile. Midas suit son exemple, Cybèle (telle qu'Isis à Byblos) se lamente avec Agdestis devant le pin qu'elle avait transporté dans sa grotte. Jupiter lui refusa de ressusciter Attis, et accorda seulement l'incorruptibilité à son corps, qui fut enterré à Pessinonte. » Cette dernière partie du mythe d'Agdestis nous offre de nouveau les traits fondamentaux de celui d'Attis ; mais l'antique tradition dégénère en un conte incompréhensible.

De la religion des Phrygiens et des Lydiens passons à leur histoire primitive.

Leur premier roi, c'est-à-dire le premier homme, était le fils de Jupiter et de la Terre, ou de Dieu et de la nature, et se nommait Manès[1], qui est le Ménès égyptien et le Manou indien.

Nous identifions Manès avec « le roi Alcimus, le plus pieux et le plus doux des hommes, sous qui la Lydie jouit d'une paix profonde et d'une grande prospérité ; chacun vivait exempt de toute crainte. Après sept ans de règne le peuple demanda (aux dieux) que plusieurs autres années semblables fussent accordées à Alcimus. Il en fut ainsi, et les Lydiens menèrent pendant longtemps une vie pleine de félicité[2]. » Alcimus est l'Al-orus

[1] Hérod. I, 94 ; Den. Halic. t. I, p. 21.

[2] Xanthus, *Fragm. Gr. Hist.* t. I, p. 38.

des Lydiens, et d'après le verbe sémitique QOUM, QIM, il serait l'homme *permanent*, Protogonus=*Æon* de Sanchoniathon (112). Le règne d'Alcimus est donc l'âge d'or des Lydiens embelli par quelques fictions.

Lityersès, le tyran grossier et inhumain de Célænes, est le Caïn des Phrygiens. Il est agriculteur comme lui. Sa faim dévorante et sa soif insatiable sont celles des Caïnites pendant le fléau du feu. Sa cruauté qui le pousse à couper la tête aux passants qu'il arrêtait et forçait à travailler aux champs avec lui, répond à celle des Néphilim. L'hymne que les moissonneurs de Phrygie chantaient en son honneur pendant la moisson, fait de lui un demi-dieu du monde primitif. Tué par Hercule, son corps est jeté dans le Méandre, qui figure le déluge.

Manès a pour fils, soit Attis, père de Lydus et de Tyrsénus, et Cotys, père d'Asius, soit Cotys père d'Asius et d'Attis, lequel Attis a pour fils Lydus et Tyrsénus[1]. Nous avons ici en deux lignes l'histoire de vingt et trente siècles : Attis est le représentant phrygien du monde primitif; Asius, celui des Ases, ou Askénazites, ou Phrygiens japhétiques; Lydus et Tyrrhénus, ceux des colonies lydiennes et *thérahéniennes* venues de l'Euphrate à une époque comparativement récente.

Aux temps de Gen=Caïn survint une grande sécheresse, nous a dit Philon, et d'après Hérodote, sous le règne d'Atys, fils de Manès, toute la Lydie fut affligée d'une grande famine, qui dura plus de dix-huit ans. Ces deux traditions offrent certainement une ressemblance frappante. Mais le souvenir de la calamité du feu se confondit dans l'esprit des Lydiens avec celui de famines postérieures, et ils rapportèrent à tort à la première

[1] Athénée, X, 1; Suidas. Pollux. Théocrite, X.
[2] Den. Hal. *ibid.* Herod. I, 7; IV, 45; VII, 74.
[3] I, 94.

l'invention des jeux, qui était une de leurs gloires, et le départ des Tyrrhéniens pour l'Italie.

Les Cariens, qui se disaient frères des Lydiens, adoraient entre autres un Jupiter Chrysaorien, et le nom de Chrysaoris avait été celui de toute la Carie. Chrysaor est le nom phénicien de Tubalcaïn, qui était donc bien connu dans cette province toute sémitique de l'Asie Mineure.

Le Cannac, Annac, Nannac des Phrygiens est un mélange de Chanoc (Hénoc) et de Noach (Noë). Ils disaient proverbialement : *vieux comme Nannac, pleurer comme Cannac, pleurer sur Annac*, et ils racontaient de lui « qu'il avait régné sur eux avant le temps de Deucalion, et que, prévoyant le déluge, il les avait rassemblés tous, et les avait conduits dans un temple où il avait offert pour eux des prières et des supplications accompagnées d'abondantes larmes. » Suivant une autre version, « il avait déjà vécu plus de trois cents ans (la vie d'Hénoc est de 360 ans), quand le peuple du voisinage demanda à un oracle combien il avait encore à vivre. La réponse fut que lorsqu'il mourrait, toute l'humanité serait détruite (Méthusçala est mort l'année même du déluge). A cette nouvelle, les Phrygiens firent de grandes lamentations sur lui. Le déluge de Deucalion vint accomplir l'oracle. Quand la surface de la terre commença à sécher, Jupiter ordonna à Prométhée et à Minerve de faire, avec de l'argile, des statues qui eussent la figure de l'homme. Quand elles furent terminées, appelant les vents, il les fit souffler sur elles, et elles prirent vie[1]. »

Les mythes d'Attis=Adonis, d'Agdestis, d'Annac, nous ont prouvé que la tradition du déluge occupait une très-grande place dans la religion phrygienne. Si

[1] Suidas. Νανναχος; Steph. Ικονιον.

l'on peut en croire Arnobe, on montrait en Phrygie un rocher immense nommé Agdus, d'où Deucalion et Pyrrha avaient pris les pierres qu'ils jetaient selon l'ordre de Thémis, et qui devenaient des hommes. La ville lydienne de Sémiramis, la ville mysienne de Thébé, les trois villes d'Ancyre ou Ancore, c'est-à-dire de *l'ancre*, nous paraissent être des cités diluviennes[1]. On ne conçoit d'ailleurs pas comment l'Asie Mineure, placée entre le Deucalion du Parnasse et le Xisuthrus d'Hiérapolis et des monts Cordyens, n'aurait pas eu son Noë avec l'arche. Mais tous les doutes se dissipent quand on porte ses regards sur une contrée que nous appellerons la terre sacrée de la Phrygie, et qui nous offre un mont Baris, une ville d'Apamée Kibotos, et un lac Ascanien. Le mont qui porte l'un des noms anciens de l'Ararat est la montagne du *vaisseau*[2]; la ville dont le surnom signifie *arche* a sur ses médailles une arche avec les deux lettres *No;* le lac est celui d'Askénaz, le père des Phrygiens.

Le surnom d'Apamée n'est pas plus étrange que le nom du mont Baris, et No ou Noë, que Cannac-Chanoc. Les médailles de cette ville ne paraissent suspectes qu'à ceux qui les isolent de l'ensemble des traditions phrygiennes, qui sont toutes éminemment bibliques.

Nous retrouvons encore le souvenir du déluge dans le mythe d'Hylas, le jeune favori d'Hercule, que les Nymphes attirèrent à elles comme il venait puiser à une source, et dont le sort est le même que celui de Manéros. On célébrait une fête en son honneur à Prusias, vers les confins de la Mysie et de la Bithynie, près du

[1] En Carie était le fleuve Ninus, sur les rives duquel fut enterré Dédale, qui fut mordu d'un serpent au moment où il le traversait. Le serpent est Typhon, le fleuve Ninus figure le déluge, et Dédale doit donc être un héros diluvien.

[2] *Fr. Gr. Hist.* t. III, p. 415.

fleuve Hylas ou Ascanius. Ce dernier nom indique que le jeune dieu faisait partie des mythes ascaniens ou phrygiens. En Bithynie, les Mariandyniens, que nous ne croyons d'ailleurs pas phrygiens, avaient un chant de deuil sur Bormus, jeune homme qui avait péri comme Hylas, et sur Mariandynus, fils de Titius, qui avait été tué dans une chasse, sans doute dans une chasse au sanglier comme Attis[1] (P. II, 213. 230).

Askénaz, par qui commence l'histoire nationale des Phrygiens, vivait dans les temps du *barattement* de la terre ou de la lutte du Typhon volcanique contre Jupiter (HT. 199 sq.). Or la Lydie et surtout la Phrygie Brûlée offrait à ses premiers habitants de nombreuses traces de grandes et récentes révolutions physiques. Aussi cette contrée passa pour l'un des théâtres des combats de Typhon, de ce Typhon qui, pour les Grecs, était inséparable des Arimes (? Araméens, Syriens), et d'après Xanthus, elle avait eu un certain Arime pour roi[2].

Le No d'Apamée, Annak, Alcimus nous enhardissent à expliquer par les traditions antédiluviennes les mythes de Sipyle. La ville de Sipyle passait pour avoir été la résidence de Tantale et de Niobé, le berceau de Pélops, et, sous le nom de Tantalis, la plus ancienne capitale de la Mæonie. Elle avait été, disait-on, engloutie dans la terre, et remplacée par un lac près des rives duquel se voyait le tombeau de Tantale. Sur le mont Sipyle on montrait, au-dessus d'un temple de Cybèle Plastène, le trône de Pélops, et les voyageurs modernes ont retrouvé le rocher de Niobé, duquel tombent, comme d'abon-

[1] Muller, *Orchom*, p. 293. Bormus vient sans doute de FREMO, latin, BREMO, grec, BRUMMEN, allemand, BARAM, hébreu, *frémir, murmurer*, dans le sens spécial de murmurer des lamentations.

[2] *Fragm. Gr. Hist.* p. 37.

dantes larmes, des filets d'une eau limpide. Tous ces mythes appartenaient aux Méoniens, c'est-à-dire à une tribu particulière des Askénazites ou de ces Phrygiens japhétites qui avaient conservé, bien mieux que le jeune peuple des Hellènes, les traditions de la primitive humanité.

Tantale est Adam, Pélops Ganymède, Niobé un être fictif qui est le pendant de Cassiopée.

Tantale était, comme Manès=Adam, fils de Jupiter. « Si jamais les dieux comblèrent d'honneurs un mortel, ce fut Tantale. Ils l'invitaient à leur table et venaient s'asseoir à la sienne; Jupiter lui confiait ses secrètes volontés; et son fils Pélops avait été transporté dans l'Olympe, » où il vivait comme un dieu[1]. A ces traits-là nous reconnaissons l'âge d'or, où, d'après Hésiode, les dieux et les hommes célébraient en commun les mêmes festins; et la Genèse nous laisse entrevoir combien, dans le Paradis, étaient fréquentes et pour ainsi dire familières les relations d'Adam avec son Dieu.

« Tantale, ajoute Pindare, ne put pas supporter un tel bonheur; la satiété lui fit commettre un crime audacieux. Il déroba aux dieux et communiqua aux hommes le nectar et l'ambroisie qui l'avaient rendu immortel[2]. » L'*ambroisie* ou la nourriture d'*immortalité*, c'est le fruit de l'arbre de vie qui devait donner à l'homme pur les forces nécessaires pour transformer son corps et le soustraire au trépas. Dans la chute d'Adam il y a, comme dans celle de Tantale, ingratitude, satiété, orgueil, et tandis que Jéhova chasse nos premiers parents du paradis pour qu'ils ne puissent plus manger des fruits

[1] Pind. 1re Olymp. Diod. Sic. IV, 74; Hygin. *Fab.* 83; etc.

[2] Ou, suivant Diodore et Hygin, il divulga les desseins de Jupiter

de l'arbre de vie, Tantale cherche à les dérober et à les emporter avec lui hors du paradis.

Les dieux punissent Tantale en le précipitant dans les enfers, où ils lui infligent un double châtiment, qui exprime d'une manière aussi vraie qu'ingénieuse le sort de l'humanité déchue : « Un énorme rocher, » celui des revers imprévus, des maladies, de la mort, « qui est toujours suspendu sur sa tête et qu'il cherche sans cesse à éviter, lui ravit toute joie. » Ou, d'après d'autres mythes, l'arbre de vie incline vers lui ses rameaux chargés de fruits; il est lui-même plongé dans les eaux vives du paradis; le bonheur qu'il a goûté jadis l'entoure encore de toutes parts, il en est altéré, affamé; mais l'eau recule devant ses lèvres et les fruits devant sa main.

Cependant le premier homme est d'ordinaire dans les mythes païens le représentant de toute la première race, et Tantale a commis deux autres crimes que celui dont nous venons de parler. Il possédait des richesses qui étaient proverbiales comme les pleurs d'Annac. Mais elles furent l'occasion de sa chute. Il les avait dérobées à un temple, et de plus il nia par un faux serment son larcin. Quelles sont ces richesses si ce ne sont celles de Chrysor=Tubalcaïn, l'homme de l'*or* (CHRYSOS)? Quel est ce temple si ce n'est la terre elle-même, que Dieu a formée et qui le glorifie? Quel est ce larcin si ce n'est celui des Caïnites dérobant à Dieu et à la terre ses trésors pour les employer à satisfaire de criminelles passions? Et que marque ce faux serment, si ce n'est l'impénitence des Antédiluviens refusant obstinément de rendre à Dieu les actions de grâces qu'ils lui devaient. La découverte des trésors métalliques cachés dans le sein de la terre a été pour Meschia l'occasion d'une nouvelle chute (349).

Sipyle qui s'abîme dans les entrailles de la terre, et le lac qui se forme au lieu qu'elle occupait, est un mythe diluvien tout semblable à ceux des Chinois ou des Celtes (178. P. II, 179).

Un dernier mythe, transformant Tantale en un serviteur de Saturne postdiluvien et de Moloc [1], le représente égorgeant son propre fils Pélops pour servir ses membres aux dieux qu'il a invités à sa table. Ovide, qui raconte une action semblable de Lycaon, la place immédiatement avant le déluge; et nous avons dans ces deux mythes un vague souvenir des temps où les descendants de Noë se mirent dans plusieurs contrées à vouloir apaiser par des sacrifices humains la colère du Dieu qui venait de détruire la terre.

La fable phrygienne de Philémon et de Baucis, de la visite que leur font le dieu suprême, Jupiter, et Mercure, son messager ou son *ange*, de la corruption de tous les habitants de leur village, de la formation subite d'un lac qui engloutit tous les méchants, et de la délivrance de ces deux seuls vieillards, est une tradition altérée de la ruine de Sodome, que les Lydiens du Jourdain ou la race de Jardanus auront apportée avec eux en Phrygie.

[1] Tzetzès parle des sacrifices humains de Tantale. *Chil.* X, 5. — Ces sacrifices et le mythe de Lityersès rendent compte de l'histoire de Camblétès, que nous font Xanthus et Nicolas de Damas. Ce roi de Lydie était tellement vorace, qu'une nuit il mit en pièces et dévora sa propre femme. Le matin, comme une des mains s'était encore trouvée dans sa bouche, et que son forfait s'était ébruité, il se fit mourir en présence de tous, en disant qu'il croyait que quelque maléfice l'avait rendu furieux. Il avait pour ennemi Jardan, le père d'Omphale. Ce mythe est d'origine sémitique; car Jardan est, dans les traditions arabes, le frère de Pharuz (le Phérésien) et le fils de Loud, et Cam-ble-tes vient de BALA', *manger avec avidité, dévorer*, et peut-être de CAM, qui marquerait l'ardeur du désir, la fureur du cannibale. Voyez *Fragm. Hist. Græc.* t. I, p. 38; t. III, p. 372.

Tantale avait deux enfants, Pélops et Niobé.

Niobé est Cassiopée. L'une exalte la beauté de sa fille au-dessus de celle des Néréides; l'autre est tellement fière de ses six fils et de ses six filles qu'elle se compare, se préfère à Latone, qui n'a que deux enfants[1]. Les deux mythes doivent recevoir la même interprétation. Celui d'Andromède que le dieu des mers veut faire périr par une inondation et par un monstre marin, ayant certainement trait au déluge, il faut entendre aussi par Niobé la première humanité, qui, au temps de sa plus grande corruption, s'est crue l'égale d'un Dieu qui semblait impuissant à réprimer sa superbe. Les douze enfants de Niobé sont donc, comme Andromède, comme Proserpine, une personnification de toute la jeune génération, qui périt en un même jour par les traits de la divine Justice. Toutefois Diane épargna Mélibée, qui, de la frayeur qu'elle avait éprouvée, resta *pâle* toute sa vie, ce qui lui fit donner le nom de *Chloris*. Elle épousa Nélée[2]. A sa terreur nous reconnaissons en elle le témoin du déluge (P. II, 191), et Nélée, ou le *Fleuve* (en hébreu NAHAL), est le même que Ninus, l'homme du déluge (99)[3].

[1] Homère, *Il.* XXIV, 602 et suiv.

[2] Hygin, *Fab.* 110. Paus. II, 21.

[3] La famille de Chloris et de Nélée offre un curieux exemple des répétitions dans lesquelles semble se complaire l'esprit mythique. Chloris a, comme sa mère, douze enfants (douze fils); dix périssent de la main d'Hercule, qui prend la place d'Apollon et de Diane; le onzième est changé en un aigle, de même que Ganymède (qui est Pélops=Hénoc), est enlevé par un aigle; et le dernier, qui, comme Chloris, survit seul, est Nestor qui vécut trois siècles, et qui est, comme Noë, l'unique témoin d'un âge qui n'est plus. Quelque colonie mæonienne ou lydienne se sera établie dans l'Elide où a régné Nestor, et où l'on aura relié le mythe asiatique de Niobé aux traditions indigènes. Hygin. *Fab.* X. — Chloris d'ailleurs faisait primitivement partie des mythes d'Orchomène ou de Béotie. Heyne, *ad Apollod. Observ.* p. 61. 240.

Le mariage de Niobé avec le Thébain Amphion marque l'époque où quelque tribu mæonienne est venue s'établir en Béotie. « Pélops, dit Nicolas de Damas, étant parti de Lydie avec une armée, laissa sa sœur Niobé à Thèbes, d'où il se rendit à Pise[1]. »

La métamorphose de cette mère infortunée en rocher est plus difficile à expliquer. Homère, qui déjà la mentionne, dit dans le même passage que ce furent les dieux qui, au dixième jour, ensevelirent les corps des Niobides, qui étaient restés dans leur sang, et que nul n'avait inhumés, parce que Jupiter avait changé les peuples en pierres. Ces pierres ne sont-elles pas celles qui reprennent vie et redeviennent hommes dans les mains de Deucalion et de Pyrrha (P. II, 242)?

Le frère de Niobé, Pélops, avait été enlevé au ciel par Neptune, nous dit Pindare, comme Ganymède l'avait été déjà par Jupiter. On aurait sans aucun doute laissé tranquillement Pélops dans l'Olympe, s'il n'était pas devenu le prince le plus puissant du Péloponèse. Il fallut donc le faire redescendre sur la terre pour qu'il pût se rendre de Lydie en Grèce, et Pindare fit de son retour parmi les mortels une des funestes conséquences de la chute de Tantale.

L'établissement de Pélops en Morée est celui d'une colonie mæonienne, qui a pris le nom du plus célèbre de ses demi-dieux ou de ses ancêtres[2], et transporté les mythes de sa première patrie sur la terre étrangère, où nous les retrouvons tous sous une forme plus ou moins altérée.

[1] *Fr. Hist. Gr.* t III, p. 367.

[2] Paus. V, 13 : « Pélops est autant au-dessus des autres héros « qu'on honore à Olympie, que Jupiter est au-dessus des autres « dieux. »

Alcimus, que nous avons pris pour une personnification de l'âge d'or, devient un fils de Pélops et d'*Hippo*-damie, sous le nom d'*Hipp*alcimus[1].

Le rapt de Pélops par Neptune se reproduit dans celui de Chrysippe, fils illégitime de Pélops, par Laïus, fils de Labdacus[2].

Pélops avait été égorgé par son père, et ses chairs servies sur la table des dieux. De même Atrée, fils de Pélops, fait manger à son frère Thyeste, de ses deux enfants. Ces enfants se nommaient l'un Tantale, comme leur aïeul, l'autre Plisthène, comme la Cybèle Plasthène de Mæonie[3].

L'inceste de Thyeste avec sa fille Pélopie est un souvenir des mythes cosmogoniques de la Phrygie, qui font du grand dieu l'époux de sa fille ou de sa mère.

Les fictions des religions orientales et les traditions du monde primitif versent ainsi à l'envi sur les Pélopides tout ce qu'elles ont de plus monstrueux. Toutefois c'est l'élément historique qui prévaut. Cette famille mæonienne est une image en raccourci de l'humanité primitive, et aussi la *faute primordiale*, dont parle Eschyle[4], peut-elle s'entendre en quelque manière du meurtre de Caïn et de la chute d'Adam.

Rendons donc à l'Asie, à Moloc, aux Antédiluviens, ce qui leur appartient dans l'histoire héroïque du Péloponèse. Mais la ligne de démarcation entre le mythe et l'histoire est partout fort difficile à tracer. Nous avons vu la Sémiramis fictive se confondre avec Atossa. Il y a de même dans l'histoire des Pélopides, au milieu de beaucoup de fables, plusieurs allusions à des événe-

[1] Hygin. *Fab.* 14. 84. 97.
[2] Id *Fab.* 85.
[3] Id. *Fab.* 88.
[4] *Agamem.* v. 1192.

ments réels qui se sont passés en Grèce vers le temps de la guerre de Troie. Hélène, par exemple, peut avoir été l'épouse de Ménélas, quoiqu'elle ait pour mère les Ténèbres du chaos, et pour frères la Lumière et l'Obscurité. Achille est à la fois un roi des Phthiotes, et leur Adam-sauveur qui n'était vulnérable qu'au talon. *Ulysse* est bien un roi d'Ithaque, mais en même temps il est censé avoir fait à lui seul tous les voyages aventureux des descendants d'*Elisça*, le fils de Javan et le petit-fils de Japhet (149).

CHAPITRE II.

Les Troyens.

Ilion, dont la gloire a rempli le monde, a fleuri, a péri dans ces temps pour lesquels il n'y a point encore d'histoire. Sa religion, ses traditions, ses destinées ne nous sont connues que par les Grecs, qui l'avaient réduite en cendres, et déjà dans Homère la fable a étendu sur les ruines de Troie son épais manteau. Les antiques dieux sont devenus de simples rois, ces rois forment une généalogie régulière, et les faits des derniers siècles se confondent avec ceux des temps antédiluviens.

Homère nous dit «que Jupiter fut le père de Dardanus, qui fonda Dardanie au pied de l'Ida, car la ville sacrée d'Ilion n'avait pas encore été bâtie dans la plaine. De tous les fils mortels de Jupiter, ce fut lui qui fut le plus aimé du dieu. De ce héros naquit Ilus, qui est peu connu, et Erichthonius, le plus riche des mortels; il possédait trois mille cavales; Borée, sous la forme d'un coursier, en aima plusieurs, qui enfantèrent douze poulains. Erichthonius fut le père de Tros, le roi des Troyens. Tros eut trois fils : Ilus II, le père de Laomédon; Assaracus, le père de Capys, père d'Anchise, père d'Enée; Ganymède, le plus beau de tous les hommes, que les dieux enlevèrent pour qu'il devînt l'échanson de Jupiter. Tros reçut de Jupiter, pour rançon de son fils, des chevaux excellents» ou une vigne d'or, ouvrage de Vulcain,

qui l'avait donnée à son père[1]. — Suivant l'hymne à Vénus, «c'est Jupiter lui-même qui aurait enlevé Ganymède dans une tempête; Tros était inconsolable : touché de compassion, le dieu lui donna ses coursiers immortels et lui fit annoncer par Mercure que son fils était exempt du trépas et de la vieillesse. A cette nouvelle, Tros ne gémit plus et se réjouit dans son cœur.» — «Sous Laomédon, Neptune et Apollon, seuls de tous les dieux, furent envoyés par Jupiter pour servir pendant une année entière chez l'astucieux Laomédon. Le dieu des mers entoura Ilion d'une belle et large muraille, tandis que l'autre dieu faisait paître sur l'Ida les bœufs du roi. Ils avaient enduré ainsi bien des maux. Mais Laomédon leur refusa le salaire convenu ; il eut même la pensée de leur couper de son glaive les oreilles, et il voulut lier Apollon pour le vendre dans une île lointaine[2].»

Homère ne parle pas de la peste et du monstre marin envoyés par ces deux divinités irritées contre Troie, ni de l'exposition d'Hésione, la fille de Laomédon. Mais on voit dans l'Iliade Hercule offrir à ce prince de sauver la victime au prix des coursiers de Tros; Minerve et le peuple d'Ilion élever un mur qui protégeât le héros contre le monstre qui le poursuivait du rivage dans la plaine; le roi lui refuser sa juste récompense, et plus tard, Hercule, abordant avec six vaisseaux seulement, ravager la ville[3].

Laomédon est le père de Tithon, de Priam, de Lampus, de Clytius et d'Hicétaon. Nous ne rappellerons pas ici l'histoire trop connue de Priam avec ses cinquante fils et

[1] *Ilias parva*, 3. Ici c'est Laomédon qui est le père de Ganymède (Homère de Dubner, p. 595).

[2] *Il.* XX, 200 et suiv.; XXII, 504; XI, 165; V, 266; VII, 452; XXI, 443 et suiv.

[3] *Il.* V, 638; XX, 145 et suiv.

ses douze filles[1]. L'hymne à Vénus célèbre l'amour de la déesse pour Anchise, et avec l'enlèvement de Ganymède, celui de Tithon par l'Aurore, qui a de lui Memnon, et qui, en obtenant pour Tithon, de Jupiter, l'immortalité, oublia de demander l'éternelle jeunesse.

Les poëtes postérieurs à Homère ajoutent peu de choses à son histoire d'Ilion. Selon Arctinus, Dardanus a reçu de Jupiter le Palladium, qu'on tint caché à Troie et qui ne tomba pas aux mains des Grecs[2]. Hésiode garde un profond et étrange silence sur la race de Dardanus ; il ne fait mention que d'Enée et de Tithon.

L'historien Hellanicus donne à Dardanus pour mère, Electryo, fille d'Atlas, qui demeurait en Samothrace; pour frère Jasion ou Hétion, qui fut foudroyé pour une insulte faite à la statue de Cérès, et pour sœur, Harmonie, l'épouse de Cadmus. Suivant le même auteur, Dardanus, après avoir émigré de Samothrace en Troade, y épouse Batea ou Atea, la même qu'Arisbé, fille du Crétois Teucer; Tithon fut changé en cigale; et Hercule, lors de la prise de Troie, donna Hésione à son allié Télamon. Dans son combat contre le monstre, le fils d'Alcmène était entré par la gueule dans son ventre et lui avait percé les entrailles[3].

Dans la *Bibliothèque* d'Apollodore[4], qui résume les mythes que les Grecs possédaient sur Troie, nous trouvons: les épouses des héros connus d'Homère; un voyage d'Ilus en Phrygie où il reçoit, pour prix de sa victoire aux jeux qui venaient d'être établis, cinquante jeunes garçons et cinquante jeunes filles, avec une vache qui, d'après l'oracle, s'arrêterait au lieu où il

[1] *Il.* VI, 243 et suiv.
[2] Homère de Dubner, p. 599.
[3] *Fragm. Hist Gr.* t. I, p. 61-65.
[4] III, 12.

devrait fonder une ville, et qui se coucha vers la colline d'Até (d'Attis?); enfin, l'exposition de Paris sur l'Ida, où il fut nourri par une ourse.

Pour nous orienter au milieu des fables troyennes, distinguons d'abord les deux villes d'Ilion : celle de Laomédon, qui fut détruite par Hercule, et celle de Priam. La première, qui nous rappelle la Sipyle de Tantale, la Byblos de Saturne, de Dagon et d'Atlas, la Memphis de Ménès, la Sipparis et la Laranque des dix patriarches chaldéens, doit être le reflet en miniature du monde antédiluvien. La seconde seule a réellement existé dans les plaines de la Troade. Ces deux cités se sont d'ailleurs confondues, soit dans l'esprit des Troyens, soit dans celui des Grecs, leurs vainqueurs, et les origines de la Troie historique sont devenues celles de la Troie mythique.

La Troade, peuplée d'abord par des Berbyces qui étaient Thraces ou Phrygiens, fut civilisée par des étrangers que les Grecs disaient être des Pélasges d'Arcadie conduits par Dardanus, tandis que tout nous porte à croire que les fondateurs d'Ilion et de son royaume sont des Sémites, Assyriens ou Lydiens[1]. Il paraît d'ailleurs que plusieurs colonies phéniciennes ou pélasges sont venues s'établir dans cette contrée. La plus célèbre de ces colonies a été celle du Crétois Teucer.

1° Sont décidément sémitiques :

Ilus, qui est El, Elohim, et que nous savons être le dieu suprême des Phéniciens (127).

Assaracus, qui est le Nisroc, le dieu-aigle des Assyriens (P. I, 223). Chez les Lydiens comme chez les

[1] Platon (*Lois*, III) fait de Troie une ville qui dépendait de l'empire d'Assyrie fondé par Ninus.

Etrusques, ARAC a le sens d'*aigle*, d'*épervier*[1]. Les mêmes Etrusques et les Scandinaves disent AS pour *Dieu*, et 'AZ en hébreu est synonyme d'EL, le *Fort*. Assaracus est le frère de Ganymède, et Ganymède a été enlevé par le dieu suprême métamorphosé en *aigle*. L'*aigle de Zeus* n'est que la traduction d'Asarac.

Kapys a le même sens qu'ARAC en lydien et en étrusque[2].

Je vois dans *Gany*-mède un Cannac. Cannac est Hénoc déplorant la corruption de son siècle : Ganymède est Hénoc, chéri de Dieu et enlevé au ciel dans la fleur de l'âge. Les Grecs auront cru reconnaître dans Hénoc leur verbe GANU-MI, *se réjouir*, et ils auront ajouté au mot étranger celui de MEDÈS, dont le sens est équivoque. Le plus saint des patriarches séthites est devenu, dans l'imagination corrompue des Phrygiens et des Grecs, l'amant du Dieu suprême et le génie protecteur d'une passion infâme. L'esprit mythique de l'Antiquité s'est rarement montré à ce point naïvement immoral, et j'abandonnerais le premier cette explication de Ganymède si je ne retrouvais pas dans sa fable la même confusion d'Hénoc et de Noë que nous venons de voir chez les Phrygiens et que nous avons déjà trouvée en Chaldée. Le Deucalion de la Chaldée, Xisuthrus, a été ravi aux cieux comme Hénoc (76), et Ganymède, qu'Hégésianax identifie avec Deucalion[3], est le Verseau dont l'urne épanche sur la terre les eaux du déluge. Le patriarche qui avait le premier prédit le cataclysme, s'est confondu avec celui qui l'avait annoncé le dernier et qui en avait été lui-même le témoin.

[1] Jablonski, dans Dennis, *Villes et tombeaux de l'Etrurie*, 1852, p. XIX (en allemand).

[2] Idem.

[3] Hygin, *p. astron.* II, 29.

Le symbole des eaux, c'est le cheval (P. I, 500), et après le déluge Dieu a donné la vigne à l'homme : Jupiter a consolé le père de Ganymède en lui donnant des coursiers extraordinaires et la vigne.

Le mythe d'Hésione et d'Hercule est la répétition du mythe diluvien d'Andromède et de Persée (P. II, 210), et provient sans doute, comme Ilus, de quelque colonie phénicienne.

La vache qui marque à Ilus l'emplacement de sa ville, est la même qui avait rendu le même service à l'*oriental* Cadmus. C'est la déesse phénicienne de la Terre, Astarté.

Les deux fois cinquante jeunes gens qu'Ilus reçoit pour prix de sa victoire, et les cinquante fils de Laomédon nous prouvent que les Troyens aussi connaissaient la semaine (182)[1].

2° Sont japhétiques le mythe d'Erichthonius et celui des murs de Troie bâtis par Apollon et Neptune.

Si Assaracus est un dieu assyrien qui semble s'être égaré sur les bords de la mer Egée, Erichthonius est un roi d'Athènes qu'on est fort étonné de voir figurer dans la généalogie des Assaracus, des Ilus et des Capys. Sa naissance, d'après les mythes pélasges de l'Attique, est toute pareille à celle du phrygien Agdestis, et comme les Phrygiens sont japhétites aussi bien que les Grecs, nous croyons devoir détacher des mythes sémitico-troyens celui des cavales d'Erichthonius.

[1] Sont encore sémitiques : le mythe de Tithon-cigale (P. II, 161); — Celui de Memnon (id. 129); — Diodas, Hercule des Troyens, des Cappadociens et des Phéniciens (d'après le Syncelle, Dindorf, t. I, p. 321); — Tros, de l'hébreu THARAZ, *être ferme, dur*, et THIRZAH, *rouvre, chêne* (comme Ilion, d'Ilus et d'ILEX); — le contemporain de *Tros* (d'après Tzetzès et Eustathe), Asius, mage, qui porte le nom du petit-fils de Manès, et qui fabrique une statue de bois (le palladium), de la possession de laquelle dépend le sort de Troie.

Les douze poulains issus de ces cavales et de Borée, et qui effleurent le sommet des épis sans les briser, ou qui, sur le large dos des mers, rasent la surface des ondes blanchissantes, ce sont les vents qui soufflent avec force pendant l'année entière ; chacun des douze mois a le sien. Les trois mille cavales représentent ces légers mouvements de l'atmosphère qui se font sentir jusque dans les jours les plus calmes, et qui ne sont pas de vrais vents, mais qui les produisent.

Mais pourquoi les vents sont-ils le troupeau d'Erichthonius?

Ce personnage est censé, comme Agdestis, être né de la pluie qui a mis fin au fléau antédiluvien du feu (P. II, 140). Nous avons vu les Ariens faire de cette pluie la première qui ait arrosé la terre, et dater même de cette grande crise tellurique nos mers actuelles (364). Ne nous serait-il pas permis de supposer qu'en Troade les frères des Ariens fixaient à cette même époque l'origine des vents violents qui tourmentent et refroidissent sans relâche l'atmosphère?

Toutefois ce mythe pourrait se rapporter au déluge; car Erichthonius embrasse dans sa vie la majeure partie des temps primitifs. Le coffre dans lequel il fut enfermé à sa naissance est celui d'Osiris ou l'arche de Noë; car la vue de ce coffre rend furieuses les deux sœurs de Pandrose, qui l'avaient ouvert malgré la défense de Minerve, et cette fureur est un des traits les plus constants des mythes diluviens de la Phrygie, comme nous venons de le voir en traitant d'Attis et de Cybèle.

Le coffre d'Erichthonius à Athènes est tout pareil à celui que Dardanus avait reçu de Jupiter, et qui contenait la statue de Bacchus Æsymnète qu'Eurypyle ne put voir sans en devenir furieux[1].

[1] Paus. I, 18; VII, 19. 20.

Quant aux fameux murs de la Troie antédiluvienne, ils sont de nuages comme les forteresses des Asouras (440; P. I, 489), et ici encore les mythes des Ariens nous donnent la clef de ceux des Phrygiens et des Grecs. Apollon faisant paître les bœufs de Laomédon sur l'Ida, c'est Indra rassemblant dans les hauteurs des cieux l'immense troupeau des nuées. Ces nuées montent de la mer, et aussi est-ce le dieu de la mer, Neptune, qui les amoncelle en immenses remparts. Mais ces murailles étaient, dans la tradition primitive, l'œuvre de mauvais génies qui voulaient faire périr les hommes et détrôner les dieux, et les Asouras, en faisant place aux deux grandes divinités grecques, leur ont transmis quelque peu de leur esprit d'insubordination. Apollon et Neptune ont commis dans l'Olympe une faute, que le mythe ne connaît pas, et le mythe aime mieux laisser ce point dans le vague que suppléer son ignorance par une fiction arbitraire. Jupiter a chassé du ciel son frère et son fils en punition de ce crime inconnu. C'est contraints par lui qu'ils ont entrepris ce rude travail et qu'ils se sont faits les ouvriers à gage de Laomédon. Ils mériteraient même, en vrais Asouras, qu'on les vendît comme esclaves et qu'on leur coupât les oreilles.

3° Mythes d'origine douteuse.

Dardanus passait chez les Grecs pour un Arcadien qui avait émigré à Samothrace, et de cette île en Troade. Mais son nom semble assyrien : TARTAN signifiant, dans l'Ancien Testament et dans les inscriptions de Ninive, *chef militaire, général*[1]. Sa sœur Harmonie est l'épouse de Cadmus, qui est un Sémite, et son frère Jasion est, d'après l'hébreu, un *sauveur*, comme Jason. Dardanus a pour première femme une Chrysé, que je tiens pour la

[1] Layard, *Ninive et Babylone*, p. 148 (en anglais).

sœur du Phénicien Chrysor=Tubalcaïn. L'inondation qui motive son émigration, n'est pas autre que le déluge.

Laomédon est le représentant du monde primitif, et en particulier de la méchanceté des Antédiluviens. Il refuse à ses deux ouvriers, Apollon et Neptune, leur juste salaire. Le premier envoie une peste, celle qui a fait périr la diluvienne Niobé ; le second, un monstre, le monstre diluvien de Joppé. Hercule le tue, délivre Hésione, et réclame le prix convenu, les coursiers diluviens de Tros. S'ils avaient passé aux mains du dieu sauveur, ils n'auraient causé aucun mal aux hommes. L'impénitent et aveugle Laomédon traite Hercule avec la même injustice qu'il avait fait Neptune et Apollon. Mais cette fois il n'échappe pas au juste châtiment de ses forfaits : sa cité ou le premier monde est détruite, et lui-même périt avec tous ses enfants, sauf Hésione et Priam. Un mythe racontait même qu'il avait été dévoré par ses propres coursiers (P. I, 500).

Hésione=Andromède correspond à Chloris, la seule sipylienne que Diane ait épargnée.

Priam a pour fils Pâris, qui est exposé et sauvé, comme une foule innombrable de personnages mythiques qui figurent l'état des hommes après le déluge (P. II, 237).

Pâris semble d'ailleurs avoir été un dieu troyen, réduit dans la tradition grecque à l'état d'un simple mortel. Il est Sémite par son nom ordinaire, qui signifie le *Violent* (PARITS), le *Ravisseur*. Par son nom grec d'Alexandre il est, au contraire, *le protecteur des hommes*. Il est un Typhon=Satan quand, avec la pomme de la discorde (P. II, 36) il devient la cause de la ruine de toute sa race ; — un Typhon solaire (260), quand, armé d'une flèche mortelle comme celles d'Apollon, il fait périr Achille ; — *un Typhon*-serpent, quand il blesse au talon

ce héros protévangélique des Phthiotes (P. II, 69). D'autre part, son caractère formé de courage et de mollesse rappelle celui de Sandan ou de l'Hercule lydien, et à ce titre il pourrait être un défenseur des hommes et un sauveur.

Le vieux Priam, qui avait été sauvé du déluge, reparaît aux temps de la gloire et de la ruine de Troie, comme Sémiramis diluvienne se confond avec Sémiramis Atossa.

D'après notre interprétation des mythes troyens, entre le cataclysme et le fameux siége d'Ilion, les Berbyces auraient vu d'abord arriver, depuis l'Arcadie ou depuis l'Assyrie, Dardanus, qui construit sa ville sur les flancs de l'Ida; puis, chez les Dardaniens se serait établie une colonie de Phéniciens adorateurs d'Ilus=Saturne; et ensuite la ville de Troie aurait été bâtie dans la plaine. Enfin, après un long temps d'une prospérité paisible, les Achéens ont renversé de fond en comble cette cité sacrée, aux larges rues et aux forts remparts.

HISTOIRE DU MONDE PRIMITIF

D'après les traditions de l'Asie Mineure.

Assyriens et Syriens.	Lydiens et Phrygiens.	Sipyle.	Troyens.
	Manès — Alcimus	— Tantale (Adam) commensal des dieux.	
	Nana, vierge-mère.	Sa chute ; vol de l'ambroisie.	Pâris et la pomme de discorde. Pâris blessant au talon un héros protévangélique.
Guerre des dieux et des Cyclopes contre les Titans.	Attis, sécheresse d'au moins 18 ans.	. . . .	La ville (de nuages) bâtie par Neptune et Apollon.
	La pluie de Jupiter ; naissance d'Agdestis.	. . . .	(La pluie de Vulcain ; naissance de l'Erichthonius athénien.) Les vents apparaissent sous Erichthonius.
Atlas d'Hiérapolis? . . =	. . Channac. . . . =	. . Pélops . . . =	. Ganymède (Hénoc).
	Chrysaor de Carie (Tubalcaïn) Agdestis (Néphilim).	Richesses mal acquises de Tantale.	Chrysé épouse de Dardanus.

	Attis tué par un sanglier.	. . . .	Laomédon tué par ses chevaux
	. (Andromède sauvée) .	. Chloris épargnée .	. . Hésione sauvée.
Deucalion = Ogygès . . .	. . Deucalion = No . .		
Ninus	. . . .	Nélée, l'époux de Chloris.	
L'arche, l'île flottante de Hiérapolis.	Mont Baris — Apamée *Arche* —Thébé. — Pin creusé, sacré.	. . . .	Coffre de Bacchus Æsymnète.
Sémiramis exposée. . . .	Attis, Cybèle, le fils de Nana exposés.	. . . .	. . Pâris exposé.
Anébus (Noë trouvant la vigne.)	. . Adgestis enivré . .	. . . .	Vigne donnée à Tros.
Sémiramis, Simmia, Zamès (Sem).			
Arbélus (culte du feu de Nemrod).	Révolutions physiques de Typhon sous Arime et sous Tantale.	Tantale égorgeant son fils. (Sacrifices humains à Saturne)	
	Asius (As-kénaz); lac Ascanius.	. . . .	. . Asius mage.
	Chasteté et mutilation d'Attis et des Galles; de Combabus.		
	Amour contre nature d'Agdestis et du roi pour Attis.		



TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

SÉMITES PAÏENS.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.



